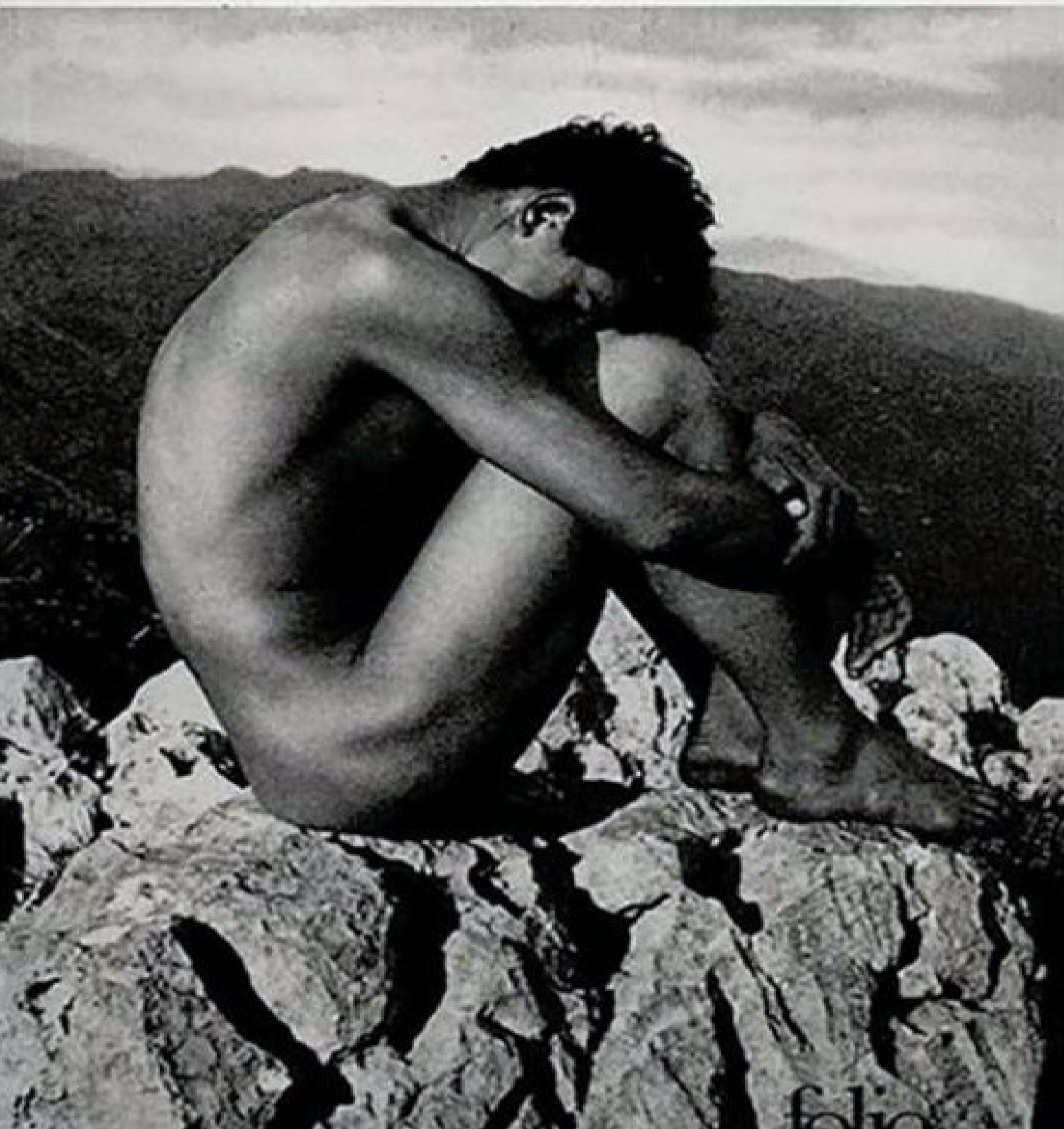


Yukio Mishima
Les amours
interdites



Yukio Mishima

Les amours interdites

Traduit du japonais
par René de Ceccatty
et Ryôji Nakamura

Gallimard

Titre original :

KINJIKI

© Yôko Mishima, 1951, 1952.

© Éditions Gallimard, 1989, pour la traduction française.

Yukio Mishima (pseudonyme de Kimitake Hiraoka) est né en 1925 à Tôkyô. Son œuvre littéraire est aussi diverse qu'abondante : essais, théâtre, romans, nouvelles, récits de voyage. Il a écrit aussi bien des romans populaires qui paraissent dans la presse à grand tirage que des œuvres littéraires raffinées, et a joué et mis en scène un film qui préfigure sa propre mort.

Il a obtenu les trois grands prix littéraires du Japon. En novembre 1970, il s'est donné la mort d'une façon spectaculaire, au terme d'une tentative de coup d'État.

Dans ses œuvres, il a souvent dénoncé les excès du modernisme, et donné une description pessimiste de l'humanité.

CHAPITRE I

Prologue

Au fur et à mesure de ses visites, Yasuko se montrait si familière avec lui, qu'elle osait même parfois s'asseoir sur les genoux de Shunsuké, lorsqu'il se reposait sur une chaise longue de rotin, dans le jardin. Cela faisait plaisir à Shunsuké.

C'était en plein été. Le matin, Shunsuké refusait les visiteurs. C'est à cette heure-là qu'il travaillait quand le cœur lui en disait. Lorsqu'il ne se sentait pas d'humeur à se mettre au travail, il écrivait des lettres, sinon, il faisait placer sa chaise longue dans le jardin, à l'ombre des arbres : il s'y allongeait pour lire, il paressait, sa lecture du moment posée sur ses genoux, il sonnait sa bonne pour qu'elle lui apportât du thé, ou, si, pour une raison quelconque, il n'avait pas dormi suffisamment la nuit précédente, il somnolait un instant, en ramenant à son cou la couverture qui enveloppait ses genoux. Il avait déjà soixante-cinq ans, mais il n'avait aucun passe-temps digne de ce nom. Il ne l'érigait pas en principe. Lui faisaient simplement défaut les qualités qui définissent un homme de goût, à savoir la notion d'un rapport objectif à soi-même et à autrui. Cette absence radicale d'objectivité et ses relations tout à fait maladroites et convulsives avec la totalité du monde extérieur et sa propre intériorité dotaient son œuvre, même parvenue à sa maturité, de fraîcheur et de candeur, mais en même temps exigeaient d'elle des sacrifices. C'est-à-dire qu'il devait sacrifier les véritables éléments romanesques, tels que les événements dramatiques créés par des conflits de caractères, les descriptions burlesques, les recherches plastiques de ces caractères et l'antagonisme des personnages et de leur environnement. Quelques critiques sévères hésitaient à lui accorder le titre de grand écrivain.

Yasuko s'asseyait sur les cuisses que Shunsuké avait étendues sur la chaise longue de rotin et qu'il avait enveloppées d'une couverture. C'était lourd. Shunsuké aurait voulu lancer une plaisanterie obscène, mais il se tut. Les stridulations sonores des cigales accentuaient ce silence.

Shunsuké souffrait de crises sporadiques de névralgie au genou droit. La douleur s'annonçait comme une brume dans les profondeurs de son genou avant chaque crise. Sa rotule vieillie et affaiblie avait de la peine à supporter trop longtemps le poids de la chair tiède d'une jeune fille. Mais en résistant à une souffrance qui s'accroissait peu à peu, Shunsuké arborait une expression de plaisir sournois.

Shunsuké dit finalement :

— J'ai un peu mal au genou, ma petite Yasuko. Je vais enlever ma jambe de là. Assieds-toi par là-bas.

Yasuko dévisagea craintivement Shunsuké, d'un air soudain grave. Il souriait. Elle éprouva du mépris à son égard.

Le vieil écrivain perçut ce mépris. Il se redressa et lui étreignit les épaules par derrière. Il la prit par le menton pour la forcer à se retourner et l'embrassa sur les lèvres. Comme s'il se fût agi d'un devoir, il acheva hâtivement ce geste, puis, saisi d'une vive douleur au genou droit, il se rallongea. Lorsqu'il releva la tête pour regarder autour de lui, Yasuko avait disparu.

De toute la semaine qui suivit, il n'eut pas la moindre nouvelle de Yasuko. Profitant d'une promenade, il passa chez elle. Elle était partie en voyage avec quelques camarades d'étude, dans une station thermale, au bord de la mer, près de la pointe méridionale d'Izu. Il nota le nom de l'auberge et, aussitôt rentré chez lui, il fit ses préparatifs. Il devait terminer un texte qui lui avait été réclamé avec insistance. Il saisit ce prétexte de partir à l'improviste, en plein été, pour un voyage solitaire.

Craignant la chaleur, il avait choisi un train de l'aube, mais sa veste de lin blanc avait déjà le dos trempé de sueur. Il but du thé chaud qu'il avait emporté dans une Thermos. Ses mains maigres et sèches comme des bambous glissées dans ses poches, il lut, pour tromper son ennui, le prospectus de ses œuvres complètes, que lui avait remis un employé d'une grande maison d'édition, en l'accompagnant à la gare.

C'était la troisième version des œuvres de Shunsuké Hinoki. La première avait été publiée quand il n'avait que quarante-cinq ans.

« Déjà à cette époque », pensa-t-il, « je me moquais de mes œuvres qui s'accumulaient alors qu'elles étaient considérées comme l'exemple de la stabilité et de la perfection et en un sens comme le présage d'une maturité à venir et je m'adonnais à ces folies. Les folies n'ont aucune signification. Il n'y a aucun lien entre ces folies et mes œuvres, ni entre ces folies, mon esprit et ma pensée. *Mes œuvres ne sont en aucun cas des folies.* (L'italique est l'expression de l'ironie que l'auteur éprouve de temps à autre.) Ainsi donc, j'étais fier de ne pas faire appel à mes propres folies pour défendre ma pensée. Pour rendre ma pensée pure, j'ai exclu des folies que je pratique moi-même tous les effets de l'esprit qui auraient pu former une pensée. Cependant le désir charnel n'en était pas l'unique motif. Mes folies étaient situées à un niveau d'abstraction gigantesque, n'ayant affaire ni à l'esprit ni au corps, et la façon dont elles me menaçaient ne pouvait être qualifiée que d'inhumaine. Il en est toujours ainsi. Même à soixante-cinq ans... »

Avec un sourire amer, il contempla son propre portrait reproduit sur la couverture du prospectus.

C'était la photo d'un vieil homme qui n'évoquait qu'une idée de laideur. Néanmoins, il n'aurait pas été difficile de lui trouver des qualités douteuses auxquelles l'opinion commune donne le nom de beauté spirituelle. Son vaste front, ses joues misérables et ravinées, ses lèvres épaisses exprimant l'avidité, sa mâchoire volontaire, tous ses traits manifestaient le long labeur de l'esprit. Mais plutôt qu'un visage construit par l'esprit, il en avait été miné. Il y avait dans ce visage un excès, une surexposition de spiritualité. De même qu'un visage trahit explicitement ses défauts, la laideur de Shunsuké forçait à détourner le regard, comme un corps nu dont l'esprit est tellement affaibli qu'il a perdu l'énergie de dissimuler ses tares.

S'il se trouve des personnes admirables, viciées par le plaisir intellectuel, qui ont substitué à l'intérêt humain l'intérêt individuel, qui ont ôté à l'idée de beau son universalité et qui ont, par un acte de violence digne d'un cambriolage, coupé le lien qui unissait l'éthique et la beauté, pour prétendre que Shunsuké est beau, libre à elles.

En tout cas, la kyrielle de critiques élogieuses signées d'une dizaine de noms célèbres, qui entouraient la photo du vieillard, en soulignaient la laideur. Ces grands intellectuels, à savoir une nichée de perroquets au crâne dégarni, toujours prêts quand on les appelle, à se pointer et à entonner le refrain qu'on leur impose, chantaient, comme un seul homme, les louanges de la beauté mystérieuse et inquiétante des œuvres de Shunsuké. Par exemple, un fameux critique, connu entre autres comme spécialiste de l'œuvre de Shunsuké Hinoki, définissait les vingt tomes de son œuvre de la façon suivante :

« Ces œuvres immenses qui déversent sur notre âme comme une avalanche, ont été inspirées par la sincérité et nous ont été remises avec défiance. M. Hinoki déclare que s'il n'avait pas eu le talent de se montrer défiant, il aurait rejeté ses œuvres à mesure de leur rédaction et qu'il n'aurait pas étalé en public tous ces cadavres.

« Les œuvres de M. Shunsuké Hinoki dépeignent toutes les catégories de beauté négative : celle qui est imprévue, inquiète, néfaste – celle qui est malheureuse, immorale, anormale. Lorsqu'il situe son roman à une certaine époque, il en choisit toujours la période la plus décadente et lorsqu'il décrit un amour, il met toujours l'accent sur la désillusion et l'ennui. Le seul thème qui soit traité avec une vigueur saine et énergique, c'est la solitude qui ravage le cœur humain, comme une épidémie dévastant une ville tropicale. Il semble que tous ces traits de caractère profondément humains, telles la haine, la jalousie, la rancœur, la passion, n'éveillent guère son intérêt. Malgré tout, le reste de chaleur que garde encore le cadavre d'une passion en dit plus long sur la valeur essentielle de la vie qu'au moment où elle consumait le corps.

« Au fond de cette insensibilité, apparaît le frémissement aigu de la sensation ; au fond de l'immoralité, apparaît une éthique au bord même de la crise ; au fond de cette insensibilité, un sursaut de virilité se manifeste. Mais quel style maîtrisé faut-il pour suivre cet enchaînement complexe de paradoxes ! C'est un style digne du *Shinkokinshû*, un style rococo, un style "artificiel" au vrai sens du terme, c'est un style costumé par pur goût du costume, dans la mesure où il n'est ni habillé par des idées ni masqué par des thèmes. Bref, il y a là le contraire même de ce qu'on appelle un style nu, quelque chose qui évoque la statue de la déesse de la Fatalité sur le pignon du Parthénon, les plis de la toge magnifique qui enveloppe la Nikê de Paeonios. Plis coulants, plis volants : il ne s'agit pas simplement d'un ensemble de lignes qui se contentent de suivre les mouvements du corps, mais ce sont des plis qui coulent d'eux-mêmes et qui flottent d'eux-mêmes vers le ciel... »

Avançant dans sa lecture, Shunsuké ne put réprimer un sourire irrité. Puis il murmura :

— Il n'a rien compris. Il fait complètement fausse route. C'est tout juste un éloge funèbre. Il brode, il enjolive. Ça fait vingt ans qu'il me fréquente, mais quel idiot !

Il se tourna vers la large vitre du wagon de deuxième classe, à travers laquelle il contempla le paysage. Il apercevait la mer. Des bateaux de pêche, hissant leurs voiles, s'éloignaient vers le large. Et, comme si elles avaient été conscientes des regards qui se posaient sur elles, les voiles, que le vent ne gonflait pas assez, se rabattaient sur les mâts qu'elles enveloppaient d'une langoureuse séduction. Soudain, un éclair de vif-argent scintilla au pied d'un mât. Le train traversa alors une forêt de pins rouges, dont les troncs alignés captaient la lumière de ce matin d'été, avant de s'enfoncer dans un tunnel.

Cet éclair n'était-il pas un reflet renvoyé par un miroir ? se demanda Shunsuké. N'y avait-il pas une pêcheuse sur cette embarcation ? N'était-elle pas en train de se maquiller ? Ses mains bronzées et plus viriles encore que celles d'un homme ne maniaient-elles pas à dessein ce petit miroir, pour racoler un voyageur, par hasard dans ce train, et pour livrer ainsi ses secrets ?

Cette fantaisie poétique le conduisit à imaginer le visage de la pêcheuse. C'était celui de Yasuko. Le vieil artiste sentit alors ses membres maigres et moites trembler.

... N'était-ce pas Yasuko ?

*

« Il semble que tous ces traits de caractère profondément humains, telles la haine, la jalousie, la rancœur, la passion, n'éveillent guère son intérêt. »

Mensonge ! Mensonge ! Mensonge !

On peut dire que la manière dont les artistes sont contraints de contrefaire leurs sentiments est le contraire de celle dont les gens ordinaires sont amenés à le faire. Les premiers mentent pour révéler, les seconds mentent pour dissimuler.

Un autre effet de la réticence de Shunsuké à l'égard des confessions naïves et directes, c'était que ceux qui cherchaient à unifier les sciences sociales et l'art lui reprochaient son manque de pensée structurée. Mais il était naturel de sa part de ne pas avoir prêté l'oreille à ces charlatans qui prétendaient reconnaître l'existence d'une pensée à la fin d'une œuvre promettant « un avenir radieux », exactement à la manière des danseuses de music-hall qui relèvent leurs jupes pour laisser entrevoir leurs cuisses. Néanmoins, la conception que Shunsuké avait de la vie et de l'art entraînait inévitablement une stérilité de la pensée.

Ce que nous appelons la pensée ne précède pas les faits, mais leur succède. Elle entre en jeu, comme un avocat venu défendre un acte que nous avons commis par hasard, obéissant à une pulsion. L'avocat charge d'un sens et d'une théorie cet acte, en remplaçant le hasard par la nécessité, la pulsion par la volonté. La pensée ne guérit pas la blessure d'un aveugle qui s'est heurté à un poteau électrique, mais elle a du moins le pouvoir d'attribuer la cause de l'accident non pas à l'aveugle, mais au poteau électrique. Quand la moindre de nos actions se voit assigner *a posteriori* une théorie, les théories deviennent système et l'agent n'est plus que la probabilité de toutes les actions. Il possédait une pensée. Il a jeté dans la rue de vieux papiers. C'est au moyen de sa pensée qu'il les a jetés. Ainsi, le détenteur d'une pensée devient prisonnier de la prison de la pensée, qu'il croyait, grâce à sa seule force, étendre à l'infini.

Shunsuké a fait une nette séparation entre la pensée et les folies. Par conséquent, les folies sont devenues un irrécupérable péché. Les fantômes de ses folies constamment exclues de ses œuvres hantaient, nuit après nuit, son sommeil. Ses trois mariages, soldés par trois échecs, ne transparaissaient nullement dans ses œuvres. Dès sa jeunesse, la vie de Shunsuké fut une suite de désastres, de mauvais calculs, de ratages.

La haine n'éveillait pas son intérêt ? Mensonge. La jalousie n'éveillait pas son intérêt ? Mensonge.

Contrairement à la douce résignation qui marquait son œuvre, sa vie était pleine de haine et de jalousie. Trois mariages ratés et, pis encore, plus d'une dizaine de liaisons qui avaient connu des fins lamentables... Quelle modestie ou quel orgueil avait pu pousser ce vieil écrivain qui n'avait cessé d'être rongé d'une insatiable haine à l'égard des femmes à ne jamais utiliser ce type de sentiment dans son œuvre ?

Les femmes qui apparaissent dans ses nombreux livres sont pures au point d'agacer non seulement les lecteurs, mais aussi les lectrices. Un comparatiste s'était amusé à comparer ses héroïnes aux personnages féminins surnaturels d'Edgar Allan Poe, comme Ligeia, Berenice, Morella et la marquise Aphrodite. Elles avaient bien sûr la chair marmoréenne des statues. Leurs frêles passions étaient comme des ombres passagères que la lumière de l'après-midi projette çà et là sur une statue. Shunsuké avait peur de donner une *sensibilité* à ses héroïnes.

Il est amusant de savoir qu'un critique naïf avait qualifié Shunsuké d'« éternel féministe ».

Sa première femme était une voleuse. Elle avait profité de leurs deux années de mariage, pour subtiliser et revendre un manteau, trois paires de chaussures, le tissu de deux vêtements et un appareil photo Zeiss. Lorsqu'elle s'en était allée, elle avait cousu des bijoux dans son kimono. La famille de Shunsuké était fortunée.

Sa deuxième femme était folle. Elle était en proie à la hantise d'être tuée par son mari, pendant son sommeil : ce qui ne fit qu'aggraver ses insomnies et accentuer son hystérie. Un jour, en rentrant chez lui, Shunsuké sentit une drôle d'odeur. Sa femme qui se tenait à l'entrée lui barrait le passage.

— Laisse-moi entrer. Il y a une odeur bizarre !

— Pas maintenant. Je fais des choses très amusantes.

— Quoi ?

— Si tu sortais aussi souvent, c'est que tu me trompais, non ? J'ai volé la robe de ta maîtresse et je suis en train de la brûler. Comme je me sens bien !

Shunsuké entra de force et aperçut des morceaux de charbon incandescents qui fumaient un peu partout sur le tapis persan. Sa femme se rapprocha du poêle ; elle releva délicatement les manches de son kimono et, avec calme et élégance, elle ramassa quelques morceaux de charbon brûlants dans une petite pelle, avec laquelle elle les éparpilla sur le tapis. Interloqué, Shunsuké tenta de la retenir. Elle résista avec une force effrayante. Elle résista comme un rapace captif qui se débat de toute son énergie. Tous les muscles de son corps étaient raidis.

Sa troisième femme le resta jusqu'à sa mort. Cette nymphomane lui fit goûter à tous les maux que peut endurer un mari. Il se rappelait parfaitement le premier matin de ses souffrances.

C'est après l'acte que le travail marchait le mieux pour Shunsuké. Vers neuf heures, il se couchait un moment avec sa femme. Puis il la laissait dans leur chambre et il montait au premier dans son bureau, où il travaillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin, après quoi il dormait sur un petit lit dans la pièce. Il respectait rigoureusement cet emploi du temps et il ne revoyait le visage de sa femme qu'à dix heures du matin.

En plein milieu d'une nuit d'été, il fut saisi d'un désir irrésistible et il voulut surprendre sa femme dans son sommeil, mais la volonté obstinée qu'il avait de travailler réprima ce caprice. Ce matin-là, pour se fustiger, il travailla jusqu'à près de cinq heures sans relâche. Il en avait perdu le sommeil. Sa femme devait encore dormir. Il descendit sur la pointe des pieds au rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte de la chambre. Sa femme n'était pas là.

Sur le moment, il trouva que c'était dans le cours naturel des choses. Il se fit la réflexion suivante : s'il s'était astreint avec une régularité aussi obsessionnelle à un tel emploi du temps, c'est qu'il avait toujours prévu et redouté ce résultat.

Mais son agitation se calma aussitôt. Elle avait dû enfiler une robe de chambre de velours noir sur sa chemise de nuit pour aller aux toilettes. Il l'attendit. Mais elle ne revenait toujours pas.

Pris d'inquiétude, Shunsuké s'avança dans le couloir vers les cabinets. Il remarqua alors sous la fenêtre de la cuisine sa femme dans sa robe de chambre noire, immobile, accoudée à la table. C'était encore la pénombre de l'aube. Sa forme était si sombre et indécise que l'on ne voyait pas si elle était assise sur une chaise ou agenouillée. Il resta caché derrière un épais rideau de damas qui séparait la cuisine du couloir, pour l'épier.

Il entendit alors grincer la porte de service en bois qui se trouvait à une dizaine de mètres de l'entrée de la cuisine. Quelqu'un sifflota discrètement. C'était l'heure du passage du laitier.

Les chiens solitaires aboyaient un peu partout dans les jardins voisins. Le laitier portait des chaussures de sport. Il était en polo bleu, en bras de chemise ; le corps rougi par l'effort, il bondit joyeusement sur les dalles mouillées par la pluie de la veille ; de ses bras, il effleura les feuilles humides des arbustes ; sous ses pieds, les pierres froides suintaient. Si son sifflement même paraissait frais, c'est que sans doute ses jeunes lèvres captaient un peu de la fraîcheur matinale.

La femme de Shunsuké se releva. Elle maintint la porte ouverte. La silhouette de l'homme se dessina dans la pénombre, à travers laquelle on apercevait vaguement son polo bleu et l'éclat de ses dents. Le vent du matin s'engouffra, en agitant légèrement les pans épais du rideau.

— Merci beaucoup, dit-elle.

Elle prit les deux bouteilles de lait qu'il lui tendait. Sa bague en or blanc tinta faiblement contre le verre.

— Je n'ai pas le droit à une petite récompense, Madame ? demanda-t-il sur un ton à la fois obséquieux et téméraire.

— Pas aujourd'hui, répondit-elle.

— Tant pis pour aujourd'hui. Demain après-midi, alors ?

— Pas demain non plus.

— Comment ? Une fois tous les dix jours ? Auriez-vous une autre aventure ?

— Ne parlez pas si fort !

— Alors après-demain ?

— C'est ça, après-demain. (Elle prononça ces mots, « après-demain », avec autant de précautions qu'elle en aurait eues pour poser une porcelaine fragile sur une étagère.) Après-demain, en fin d'après-midi. Ça ira, parce que Monsieur sera sorti pour un colloque.

— À cinq heures ça va ?

— Oui, à cinq heures.

Elle rouvrit la porte qu'elle avait refermée. Mais il n'avait aucune envie de partir. Il tapota le bord de la porte.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Mon cher mari se trouve au premier. J'ai horreur qu'on demande l'impossible.

— Rien qu'un baiser alors.

— Pas ici. Si on nous voit, on est cuits.

— Oh, rien qu'un baiser.

— Quel casse-pieds, ce gamin ! Bon, rien qu'un baiser.

Il referma la porte derrière lui, en restant dans l'entrée. Elle le rejoignit en gardant aux pieds ses pantoufles en poil de lapin qu'elle ne portait habituellement que dans sa chambre.

Ils s'étreignirent comme une rose et son tuteur. Le tissu de la robe de chambre ondulait par instants comme des vagues furtives. La main de l'homme défit le nœud de la ceinture. La femme protesta en secouant la tête. C'était une querelle silencieuse. Jusque-là, Shunsuké la voyait de dos, mais à présent ils avaient pivoté. La robe s'entrouvrit sous ses yeux. Elle ne portait rien au-dessous. Le garçon s'agenouilla dans l'entrée exigüe.

De toute sa vie, Shunsuké n'avait rien vu de plus blanc que la peau de sa femme dressée dans la pénombre. Plus qu'elle n'était dressée, cette blancheur paraissait flotter. Ses mains, comme celles d'un aveugle, fourrageaient dans les cheveux du jeune homme.

Que regardait-elle de ses yeux étincelants, embués, ouverts ou à demi clos ? Des casseroles émaillées rangées sur une étagère, du réfrigérateur, du placard à vaisselle, des arbres que l'on apercevait partiellement par la fenêtre, du calendrier accroché au pilier de l'entrée, de tout ce décor silencieux et familier, comme une caserne endormie attendant l'activité du jour, rien ne devait s'imprimer sur ses yeux. Elle devait certainement fixer quelque chose du côté du rideau. Comme si elle en eût été consciente, elle ne portait pas son regard vers celui de Shunsuké qui l'épiait.

« C'est un regard dressé à ne jamais se porter sur son mari », pensa Shunsuké en frissonnant. Il perdit tout désir d'entrer en scène. Il ne connaissait de vengeance que silencieuse.

Puis, le garçon ouvrit la porte et s'en alla. Le jardin était plongé dans la clarté matinale. Shunsuké monta au premier à pas de loup.

La seule échappatoire aux tracasseries quotidiennes de cet écrivain très bien élevé était un journal intime, rédigé en français, dans lequel, certains jours, il s'épanchait sur plusieurs pages. (Bien qu'il n'eût jamais voyagé à l'étranger, il maîtrisait fort bien cette langue. La trilogie de Huysmans, *La Cathédrale*, *Là-bas* et *En route*, et *Bruges-la-Morte* de Rodenbach, il les avait traduits lui-même dans un style remarquable.) Si ce journal était publié après sa mort, il risquerait bien de rivaliser avec son œuvre proprement dite. Tous les éléments manquant à ses autres livres revivaient à chaque page de ce journal, mais les transposer dans son œuvre était contraire à ses principes, car il avait en horreur la vérité toute nue. Il était convaincu que le talent, sous quelque forme qu'il s'exprimât, devenait faux dès lors qu'il s'exposait lui-même. Or, si malgré ces précautions, ses ouvrages manquaient d'objectivité, c'est qu'il conservait obstinément une attitude foncièrement subjective dans sa création. À force de haïr l'expression de la vérité, il avait transformé son œuvre en une réalité qui en était le contraire et qui évoquait une statue faite sur le moulage d'un modèle vivant et nu.

Dès qu'il fut dans son bureau, Shunsuké se plongea dans la rédaction de son journal. Il s'employa à décrire le sentiment douloureux d'un adultère commis à l'aube. Il avait une écriture si débridée que l'on pouvait se demander s'il s'échinait à écrire de façon à ne plus être en mesure de se relire. Tout comme les journaux de quelques dizaines d'années précédentes, rangés sur les étagères, celui-ci aussi, à chaque page comptait des imprécations contre les femmes. Si ces imprécations n'avaient pas porté de fruits, c'est que l'imprécateur n'était pas une femme, mais un homme.

Il serait commode de citer un extrait de ces cahiers qui méritent moins le nom de journal, que le titre global d'aphorismes et de maximes. Voici un passage d'un de ses cahiers de jeunesse :

« Une femme ne peut rien produire sinon des enfants. Un homme peut tout produire sauf des enfants. La création, la procréation, la prolifération sont des facultés strictement masculines. La grossesse chez une femme n'est que le premier stade de la puériculture. C'est un lieu commun. (Soit dit en passant, Shunsuké n'a pas eu d'enfants. En partie, par principe.)

« La jalousie d'une femme porte sur les facultés créatrices. Une mère qui a accouché d'un garçon éprouve à l'élever le doux plaisir d'une vengeance à l'égard de ces facultés

créatrices des hommes. Une femme ne savoure le sens de son existence qu'en empêchant la création. La soif du luxe et de la consommation est un désir de destruction. Partout l'instinct féminin l'emporte. Au départ, le capitalisme était un principe masculin, celui de la production. Puis, le principe féminin rongea le capitalisme. Le capitalisme se transforma alors en principe de consommation opulente. C'est à cause d'Hélène que la guerre a été déclarée. Dans un proche avenir, le communisme à son tour sera anéanti par les femmes.

« Les femmes existent partout et règnent comme la nuit. La bassesse de leurs habitudes atteint un sommet. Les femmes traînent toutes les valeurs dans la boue de la sensiblerie. Elles ne comprennent rien aux théories. À la rigueur, elles comprennent les adjectifs en "iste", mais pas les mots en "isme". Et pas seulement les théories du reste. Comme elles n'ont aucune originalité, elles ne saisissent rien aux atmosphères. Tout ce qu'elles captent, c'est l'odeur. Elles reniflent, comme des truies. Le parfum a été inventé par les hommes d'un point de vue pédagogique par rapport au sens olfactif des femmes. Grâce à quoi, les hommes évitent d'être reniflés par les femmes.

« L'attrait sexuel, l'instinct de séduction, tous les talents de coquetterie sexuelle des femmes sont autant de preuves de leur inutilité. L'utile n'a pas besoin de séduction. Quel gâchis que de prétendre que l'homme doit être séduit par la femme ! Quel affront pour la spiritualité de l'homme ! La femme ne possède pas d'esprit, elle n'est que sensibilité. Ce qu'on appelle chez elle sensibilité suprême, c'est une contradiction qui nous fait mourir de rire. Tout au plus un ténia arriviste. La surprenante grandeur que confère parfois la maternité n'a rien à voir avec l'esprit. Ce n'est rien de plus qu'un phénomène biologique et il n'y a aucune différence qualitative avec l'amour sacrificiel que l'on peut noter dans la maternité animale. Car le propre de l'esprit réside précisément dans cette différence qualitative qui distingue l'homme du reste des mammifères. »

Différence qualitative... Ou plutôt cette particularité qu'on devrait peut-être appeler faculté fictive propre à l'humanité... C'était ce qu'exprimait la photo de Shunsuké prise à l'âge de vingt-cinq ans et insérée dans le cahier. Il était laid, mais cette laideur de jeune homme était plutôt artificielle. C'était la laideur de quelqu'un qui tentait de se persuader, jour après jour, qu'il était laid.

Dans une partie de ce cahier, on apercevait des graffitis choquants dispersés çà et là, qui réduisaient à néant l'effort qu'il avait fourni pour rédiger le texte en français. À deux ou trois reprises, il avait recouvert de ratures le dessin rudimentaire d'un sexe de femme. Il maudissait le sexe féminin.

Et pourtant, s'il avait épousé une voleuse ou une folle, ce n'est pas que les occasions de se marier lui aient manqué. Il y avait en ce monde assez de « femmes spirituelles » amoureuses de ce jeune homme prometteur. Mais les femmes spirituelles étaient des monstres et non pas des femmes. Celles qu'il pouvait aimer et dont il pouvait être trahi étaient celles-là seules qui ne pouvaient absolument pas comprendre sa spiritualité, son unique qualité et sa seule beauté. C'étaient elles les femmes véritables, les femmes authentiques. Shunsuké ne pouvait aimer que de belles femmes, des Messaline, satisfaites de leurs charmes et qui ne reconnaissaient aucune nécessité à rester prisonnières de la spiritualité.

Il se rappela le ravissant visage de sa troisième femme qu'il avait perdue trois ans auparavant. À cinquante ans, elle s'était suicidée avec son amant qui n'avait même pas la moitié de son âge. La raison de son suicide était claire. Elle avait peur de l'atroce vieillesse qu'elle devrait partager avec Shunsuké.

Les deux corps furent retrouvés au cap Inubô. Les cadavres avaient été rejetés par les vagues déchaînées sur un rocher élevé. L'opération de récupération fut extrêmement délicate. Des pêcheurs durent s'attacher à des cordages et sauter d'un rocher à l'autre, où les vagues rugissantes déposaient des embruns blanchâtres.

Il ne fut pas moins difficile de séparer les deux cadavres. Ils étaient complètement fondus l'un dans l'autre et leurs peaux, qui ressemblaient à du papier japonais mouillé, donnaient l'impression de n'en former qu'une seule. Le corps de la femme de Shunsuké avait été séparé d'office et, sur la demande de l'écrivain, avait été envoyé à Tôkyô avant d'être incinéré. La cérémonie funèbre fut grandiose. Vers la fin de l'office, le moment de sortir le cercueil approcha. Le vieil époux fit ses adieux à la dépouille qu'il avait fait transporter dans une chambre vide. Le visage de la morte, terriblement gonflé, enfoui sous les lys et les œillets, laissait paraître autour de son front à demi transparent la racine bleuâtre de ses cheveux. Shunsuké contempla sans la moindre retenue cette face d'une atroce laideur. Il ressentit toute la malveillance de ces traits. Maintenant qu'elle ne faisait plus souffrir son mari, elle n'avait plus besoin d'avoir un joli visage : n'était-ce pas pour cette raison qu'il avait à ce point enlaidi ?

Shunsuké posa sur le visage de la morte un masque *nô* de jeune femme qu'il avait parmi ses objets de valeur. Comme il exerçait une pression, le visage de la noyée s'écrasa sous le masque tel un fruit trop mûr. – Ce geste resta inaperçu et une heure plus tard tout disparut dans les flammes sans laisser de trace.

Le deuil de Shunsuké fut une suite de réminiscences où la haine se mêlait à la tristesse. Se souvenant de cette aube d'été qui avait été le point de départ de sa souffrance, il lui sembla que ce jour était si proche qu'il ne put s'empêcher de s'étonner que sa femme ne fût pas toujours en vie. Ses rivaux plus nombreux que les doigts de ses deux mains, leur arrogante jeunesse, leur beauté détestable... Son excès de jalousie avait poussé Shunsuké à battre avec sa canne un jeune homme et sa femme avait demandé le divorce. Il dut présenter des excuses à sa femme et fit faire un costume au garçon. Quand, plus tard, ce dernier mourut au combat, au nord de la Chine, Shunsuké, fou de joie, consacra de nombreuses pages de son journal à l'événement et, comme un possédé, il alla se promener en ville.

Les rues étaient encombrées de soldats qui portaient pour le front et de la foule qui les acclamait. Il se joignit à un groupe qui entourait un soldat qui était accompagné de sa ravissante fiancée et il agita joyeusement un drapeau de papier. Il fut remarqué par un photographe qui se trouvait par hasard près de lui et une grande photo de lui, agitant le drapeau, parut dans la presse. Qui s'en serait douté ? Le drapeau qu'agitait cet écrivain excentrique bénissait le soldat qui allait mourir sur cette même terre bénie où le jeune homme qu'il avait tant haï avait été abattu.

Dans le bus qui le conduisait de la gare d'I. à la plage où se trouvait Yasuko, Shunsuké Hinoki fut pendant une heure et demie poursuivi par ces souvenirs sombres et troublants.

« Et puis, ç'a été la fin de la guerre », se disait-il. « C'est au début de l'automne de la deuxième année qui a suivi la guerre, que ma femme s'est suicidée avec son amant. Par délicatesse, les grands journaux ont parlé de crise cardiaque. Seuls quelques-uns de mes amis ont appris le secret.

« Une fois le deuil terminé, je suis tombé amoureux de la femme d'un ancien comte. Et je croyais que ce dixième ou vingtième amour de ma vie serait heureux. Mais au dernier moment, le mari est entré en scène et il m'a fait chanter, me réclamant trente mille yens. L'ancien comte maître chanteur arrondissait ses fins de mois en utilisant sa femme comme appât. »

Le bus ballottait en tous sens et Shunsuké ne put s'empêcher d'éclater de rire. L'épisode du chantage par femme interposée était vraiment drôle. Mais le ridicule de ce souvenir fit naître en lui une soudaine inquiétude.

« Peut-être ne suis-je plus capable de détester avec autant de violence les femmes que dans ma jeunesse. »

Il pensa à Yasuko. Il pensa à cette visiteuse de dix-neuf ans, qui venait le voir de temps à autre, sans prétexte véritable, depuis mai dernier où ils avaient fait connaissance, à Hakoné. La poitrine desséchée du vieil écrivain palpita.

À la mi-mai, alors que Shunsuké travaillait dans une auberge de Naka-Gôra, une jeune cliente qui était descendue dans le même établissement, demanda son autographe par l'intermédiaire d'une femme de chambre. Il la croisa par hasard dans un coin du jardin ; elle venait vers lui, en tenant à la main deux de ses œuvres. Comme il faisait beau en cette fin d'après-midi, il était sorti pour aller se promener. Et c'est en remontant l'escalier de pierre qu'il rencontra Yasuko.

— C'est vous ? demanda-t-il.

— Oui, je m'appelle Segawa. Enchantée.

Elle portait une robe de style enfantin, couleur d'œillet. Elle avait des membres fuselés et gracieux, mais ils paraissaient même un peu trop longs. Ses cuisses étaient pâles, d'une blancheur aux reflets dorés de poussin, comme la chair ferme d'un poisson d'eau douce, et apparaissaient sous le pan d'une jupe courte. Shunsuké lui donnait dix-sept ou dix-huit ans. Mais elle aurait pu tout aussi bien avoir vingt ou vingt et un ans, car au niveau de ses sourcils on notait l'expression d'une certaine maturité. Elle était chaussée de socques qui mettaient à nu ses chevilles nettement dessinées, discrètes, menues, dures comme les pattes d'un oiseau.

— Où se trouve votre chambre ? demanda-t-il.

— Dans l'annexe, au fond.

— C'est pour cela que je ne vous avais pas remarquée. Vous êtes seule ?

— Oui, aujourd'hui, je suis seule.

Elle séjournait ici en convalescence après une pleurésie bénigne. Ce qui ravissait Shunsuké, c'était que Yasuko était une jeune fille pour qui un roman n'était rien de plus qu'une histoire racontée. La vieille servante qui l'avait accompagnée était retournée à Tôkyô pour un ou deux jours.

Il aurait pu la suivre tout de suite dans sa chambre où il aurait signé les livres et les lui aurait donnés, mais il préféra les prendre et lui demander de revenir le lendemain ; et il s'assit sur un banc disgracieux du jardin. Ils bavardèrent de choses et d'autres sans trouver de sujet qui aurait facilité la communication entre un vieillard taciturne et une jeune fille bien élevée. Shunsuké lui posa diverses questions : depuis quand logeait-elle ici ? quel genre de famille avait-elle ? se sentait-elle sur la voie de la guérison ? La plupart du temps, elle se contentait de répondre par un sourire muet.

Ce soir-là, il lui sembla que la pénombre s'installait bien tôt dans le jardin. À mesure que l'obscurité les gagnait, en face d'eux, les formes douces du pic Myôjô et du Mont Taté se faisaient de plus en plus menaçantes. La mer d'Odawara s'étendait à leurs yeux entre les deux hauteurs. Ce qui parut tout d'abord être une étoile du soir, à la vague frontière qui séparait le ciel crépusculaire et l'étroit ruban de mer, on comprenait, par l'alternance régulière de l'extinction et du scintillement, qu'il s'agissait d'un phare. Une femme de chambre vint annoncer que le dîner était servi et l'homme et la jeune fille se quittèrent.

Le lendemain matin, Yasuko, accompagnée de sa vieille servante, rendit visite à Shunsuké et, lui ayant offert des gâteaux rapportés de Tôkyô, elle reprit les deux livres qu'il avait dedicacés. La vieille monologuait, abandonnant Shunsuké et Yasuko à un silence qui leur était tout à fait agréable. Après leur départ, Shunsuké décida de faire une longue promenade. Haletant, il gravit à pas précipités une côte. Il voulait se convaincre d'être capable d'aller n'importe où, aussi loin qu'il le désirait, il voulait se persuader qu'il n'était pas fatigué, que même lui il pouvait marcher autant. Parvenu dans un grand pré ombragé, il se laissa lourdement tomber sur l'herbe, ce qui fit jaillir d'un buisson un grand faisan qui prit son envol. Il sursauta et sentit que l'épuisement avait fait naître dans son cœur palpitant une gaieté légère.

« Cela fait si longtemps que je n'ai pas eu une telle sensation ! Depuis combien d'années ? » se demanda-t-il.

Shunsuké avait oublié que « cette sensation », c'était en grande partie à sa propre force qu'il la devait et que cette promenade contrainte et douloureuse avait été conçue dans le dessein de créer cette « sensation ». Et peut-être cet oubli n'était-il que l'œuvre artificielle de la sénilité.

*

La route que suivit le bus jusqu'à la ville où se trouvait Yasuko longea la mer à plusieurs reprises. Du haut de la falaise, Shunsuké avait un panorama sur la mer d'été qui brillait de mille feux. Ces flammes transparentes, invisibles incendiaient la surface de la mer, empreinte d'une douleur calme, semblable au métal précieux que l'on cisèle.

On était encore loin de midi. Les deux ou trois passagers du bus presque vide étaient tous du coin ; ils se mirent à manger des boulettes de riz, tout en partageant différents mets enveloppés dans de l'écorce de bambou. Shunsuké n'avait pour ainsi dire jamais

faim. Comme il était absorbé dans ses pensées en mangeant, il oubliait souvent qu'il venait de terminer son repas et s'apercevait par surprise qu'il était inexplicablement repu. Tout comme son esprit, ses entrailles méprisaient le quotidien.

À deux arrêts du terminus de la mairie de K., le bus s'arrêta au Parc K. Mais personne ne descendit. La route traversait un vaste parc de dix kilomètres carrés environ, qui s'étendait entre la montagne et la mer et se divisait donc en deux parties. À travers les épais taillis, Shunsuké aperçut un parc d'attractions désert, plus loin le paysage marin dont la ligne indigo paraissait discontinue et quelques balançoires qui projetaient leurs ombres immobiles sur le sable brûlant. Shunsuké fut étrangement séduit par cette vision d'un lieu désert, un matin, au cœur de l'été.

Le bus arriva dans le dédale d'un quartier de la petite ville. La mairie paraissait vide et par une fenêtre ouverte on apercevait l'éclat du vernis d'une table sur laquelle rien n'était posé. Le personnel de l'auberge était venu accueillir Shunsuké en souriant. Il confia ses bagages et gravit lentement les marches de pierre, près du sanctuaire, en suivant ses guides. Grâce au vent de la mer, il ne fut presque pas gêné par la chaleur. Il n'y avait que la stridulation des cigales qui l'incommodait : on aurait dit, au-dessus de sa tête, un tissu laineux de chaudes sonorités. Il fit une pause au milieu de l'escalier, après avoir ôté son chapeau. À ses pieds, un petit steamer vert avait mouillé dans le port. De temps à autre, le bateau lâchait bruyamment de la vapeur. Le bruit s'arrêta soudain. La mélancolie envahissait la baie, silencieuse, au dessin presque trop simple, comme par des battements d'ailes, comme une nuée de mouches que plus rien ne fait fuir.

— Beau panorama, hein, dit-il comme pour épancher son émotion.

Mais ce n'était nullement un beau panorama.

— Vous aurez un plus beau panorama à l'auberge, Monsieur.

— Ah bon ?

L'impression de lourdeur que donnait ce vieil écrivain s'expliquait par sa paresse à faire de l'esprit, à se montrer ironique. Cela lui coûtait de vouloir paraître léger.

Une fois installé dans la meilleure chambre de l'hôtel, il posa à la bonne la question qu'il avait failli poser en route, à plusieurs reprises (mais qu'il avait retenue, de crainte de perdre son naturel).

— Est-ce qu'une M^{lle} Segawa est descendue dans cette auberge ?

— Oui, en effet.

Le cœur du vieil écrivain palpita et l'obligea d'attendre un instant pour poser la question suivante.

— Est-elle accompagnée ?

— Oui, elle est dans la chambre des Chrysanthèmes depuis quatre ou cinq jours.

— Pensez-vous qu'elle se trouve dans sa chambre maintenant ? Je suis un ami de son père.

— Elle est descendue au parc K.

— Accompagnée ?

— Oui.

La femme de chambre n'avait pas précisé qui l'accompagnait. Shunsuké n'avait pas le tact suffisant pour demander naturellement s'il s'agissait de plusieurs amis, d'un ami ou d'une amie, et il fut saisi d'un doute. N'était-ce pas un seul ami qui l'accompagnait ? Pourquoi n'avait-il pas été effleuré jusque-là par ce soupçon ? Les folies n'ont-elles pas leur logique propre qui, pour avancer et atteindre son but, refoule systématiquement toutes les réflexions sensées qui lui font obstacle ?

Soumis aux prévenances insistantes du personnel, qui étaient des ordres plus que des invitations, le vieil écrivain prit un bain avant de déjeuner et ne put, durant tout ce temps, retrouver son calme. Lorsqu'il fut enfin laissé seul, son excitation était telle qu'il était incapable de rester en place. Sa souffrance lui inspira alors une action qui, pour le moins, manquait d'élégance. Il se glissa en catimini dans la chambre des Chrysanthèmes. Le ménage avait été fait. Mais, en ouvrant l'armoire de la chambre voisine, il vit un pantalon blanc et une chemise de popeline blanche. Ces vêtements d'homme étaient pendus près d'un tailleur de lin blanc orné d'une application tyrolienne appartenant à Yasuko. Il porta son regard vers la coiffeuse où de la pommade et de la laque se trouvaient à côté d'un poudrier, d'un tube de rouge à lèvres et d'un pot de crème. Il sortit de la chambre. Une fois rentré dans la sienne, il sonna la servante. Dès qu'elle apparut, il lui demanda d'appeler une voiture. Pendant qu'il se changeait et enfilait un complet veston, la voiture fut annoncée. Il se fit conduire au parc K.

Il pria le chauffeur de l'attendre un instant et franchit la porte du parc toujours désert. C'était un portail neuf constitué de pierres naturelles qui formaient une arche. De cet endroit on ne voyait pas la mer. Les branches ployant sous le poids des feuilles vert sombre frémissaient comme des vagues lointaines.

Le vieil écrivain se dirigea vers la plage où, avait-il appris, Yasuko et son ami se baignaient tous les jours. Il traversa le parc d'attractions. Puis il se retrouva dans un coin du petit jardin zoologique où un blaireau était assoupi, tapi, avec sur son dos, très distinctement dessinée, l'ombre de la grille. Dans une vaste zone grillagée, deux érables touffus étaient serrés l'un contre l'autre et entre eux deux, un lièvre noir somnolait se protégeant de la chaleur. Lorsque Shunsuké fut descendu par un escalier de pierre, il aperçut, au-delà d'un épais buisson, l'étendue de la mer. Les arbres tremblaient au loin et le vent rapide semblait filer d'une branche à l'autre, comme un petit animal, jusqu'au front de Shunsuké. Et lorsqu'il soufflait plus fort, on aurait plutôt dit une grosse bête qui jouait. Et par-dessus le tout, le soleil ardent qui brillait et la stridulation des cigales non moins ardentes qui remplissait l'air.

Quel chemin suivre pour descendre jusqu'à la plage ?

Bien plus bas, on apercevait un bosquet de pins, vers lequel l'escalier envahi d'herbes semblait se diriger après un détour. Shunsuké baignait dans la lumière filtrée par les feuilles et violemment reflétée par les herbes : il sentait que son corps ruisselait. L'escalier formait une courbe. Shunsuké arriva sur la plage qui constituait un couloir étroit au pied de la falaise.

Mais là non plus, il n'y avait personne. Le vieil écrivain, épuisé, s'assit sur un rocher.

Ce qui l'avait conduit jusque-là, c'était la colère. Bien qu'il vécût constamment entouré des éléments venimeux qu'étaient la grande célébrité, la vénération religieuse dont il était l'objet, des occupations accaparantes, des fréquentations désordonnées, il n'avait pas un réel besoin d'évasion. Sa meilleure méthode d'évasion était de se rapprocher des autres au maximum. Il avait une manière de gérer ses amitiés, en défiant toutes les lois de la perspective, un peu comme un acteur qui aurait su donner à chacun de ses milliers de spectateurs l'impression qu'il ne jouait que pour lui. Cet acteur échappait aux excès de l'admiration et du mépris. Car il n'écoutait rien... D'autant plus que Shunsuké redoutait d'être blessé, mais le désirait en même temps ardemment ; il avait donc besoin d'une sorte d'évasion dont il avait le secret. Il lui fallait parvenir à une conclusion qui fût le sentiment indubitable de subir, dans sa chair, une blessure.

Or, à présent, la vaste mer qui ondoyait avec un curieux effet de proximité semblait plutôt guérir Shunsuké. La mer louvoyait habilement entre les rochers, et, venant le mouiller, elle le pénétrait et paraissait teindre en bleu l'intérieur de son corps... Puis, elle se retira.

Alors apparut au milieu de la mer bleue un sillage qui souleva des embruns comme la crête blanche des vagues. Le sillage se dirigea tout droit vers la plage où se trouvait Shunsuké. Quand il eut pied, le nageur se redressa entre les vagues qui déferlaient. Son corps disparut soudain sous les embruns et réapparut aussitôt. Il avança vers la rive, en frappant l'eau d'un pied ferme.

C'était un garçon d'une surprenante beauté. Son corps, dont émanait une séduction douce, presque hésitante, évoquait plutôt qu'une statue grecque de l'époque classique, un Apollon qui aurait été l'œuvre d'un sculpteur sur bronze de l'école du Péloponnèse : il avait un cou majestueux, des épaules aux courbes délicates, une poitrine au galbe puissant, des bras d'une élégante rondeur, un torse éclatant de santé qui s'affinait sur un ventre plat et des jambes viriles et fermes comme des glaives. Il s'arrêta à l'endroit où les vagues déferlaient et, faisant pivoter son buste, il se pencha sur le côté pour examiner son coude gauche qu'il avait probablement heurté à un rocher et qu'il retint dans sa main droite. Le reflet des vagues qui se retiraient de ses pieds éclaira alors son profil incliné qui sembla soudain se réjouir. Le dessin de son profil était rendu plus exceptionnel encore par des sourcils fins et vifs, par des yeux profonds et mélancoliques, par des lèvres charnues et juvéniles. Les traits parfaitement dessinés de son visage, l'arête fine de son nez, ses joues fermes, lui donnaient un air de sauvagerie pure, évoquant un être dont les seules préoccupations étaient la noblesse et la faim. D'autres caractères encore contribuaient à faire de lui un jeune loup : son regard sombre et froid, ses dents blanches et carnassières, la nonchalance de ses bras qu'il balançait et la vivacité de ses gestes. Oui, il avait la splendeur d'un loup.

La tendre rondeur de ses épaules, l'innocence trop exposée de sa poitrine, la grâce de ses lèvres... Tous ces traits exprimaient une douceur mystérieuse, indescriptible. Il émanait des formes délicates de ce corps un parfum digne de cette « douceur de la pré-Renaissance », telle que la définit Walter Pater à propos de la chanson de geste du XIII^e siècle, *Amis et Amile* : signe avant-coureur d'un développement grandiose, énigmatique, inéluctable, dépassant les bornes de l'imagination.

... Shunsuké Hinoki haïssait tous les beaux garçons du monde. Et pourtant la beauté lui imposait silence. Comme il avait la mauvaise habitude d'associer dans ses réflexions la beauté et le bonheur, ce qui fit taire sa haine, ce fut peut-être moins la beauté parfaite du garçon que l'idée de bonheur total qu'elle suggérait.

Le garçon aperçut Shunsuké, mais il disparut avec indifférence derrière un rocher. Il réapparut bientôt, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon de serge bleue. Il gravit en sifflotant l'escalier de pierre par lequel Shunsuké était descendu. L'écrivain le suivit. Le garçon se retourna et, une fois encore, jeta un coup d'œil dans sa direction. Était-ce l'ombre de ses cils au plein soleil de l'été ? Ses yeux parurent encore plus sombres. Shunsuké se demanda comment ce jeune homme si rayonnant dans sa nudité avait soudain perdu l'éclat de son bonheur.

Le garçon prit un sentier. Shunsuké le perdit de vue. Épuisé, le vieil écrivain arriva à l'embranchement, mais n'eut pas la force de continuer à suivre le garçon. Mais il entendit la voix claire et vive du jeune homme, du fond d'une clairière qui semblait se trouver au bout du chemin.

— Tu fais encore la sieste ? Tu me désoles. Pendant que tu dormais, moi j'ai nagé jusqu'au large. Allons, lève-toi. On va rentrer.

Shunsuké aperçut, comme si elle était tout près de lui, une jeune fille, à travers les arbres : elle se levait et bâillait, en s'étirant de ses bras gracieux. Il vit ensuite le garçon reboutonner dans le dos la robe bleue, enfantine de la jeune fille. Elle nettoya le pan de sa jupe des herbes et de la terre qui l'avaient salie durant sa sieste négligente et son geste fit apparaître plus nettement sa silhouette. C'était Yasuko.

Ses forces l'abandonnant, Shunsuké s'assit sur une marche. Il alluma une cigarette. Il n'était pas rare que cet expert en jalousie éprouvât ces sentiments mêlés d'admiration, de jalousie et de mortification, mais cette fois-ci son cœur était moins hanté par Yasuko, que par ce garçon d'une beauté si singulière.

Être un jeune homme dans sa perfection, être la parfaite représentation extérieure de la beauté, tel était le rêve que cet écrivain laid nourrissait dans sa jeunesse : or, non seulement, c'était un rêve qu'il cachait aux autres, mais aussi une aspiration qu'il méprisait en lui-même. La jeunesse de l'esprit, la jeunesse conçue dans l'esprit, autant d'idées vénéneuses auxquelles un jeune homme sacrifie sa « juvénilité ». Chaque instant de sa jeunesse, Shunsuké l'avait vécu, consumé par le désir effréné d'être un jeune homme. Quelle bêtise ! Car s'il est vrai que la jeunesse nous fait souffrir de mille espoirs et de mille désespoirs, nous ignorons du moins que cette souffrance n'est propre qu'à la jeunesse. Or, il ne s'écoula pas un seul instant où Shunsuké, dans sa jeunesse, n'en fût conscient. Il n'admettait dans ses idées et ses réflexions, bref dans sa « jeunesse littéraire », rien de permanent, d'universel, de général, rien de désagréablement ambigu, en somme, pas d'éternité romantique. Si bien que pour lui, les folies qu'il pouvait commettre n'étaient que des tentatives instantanées et bêtes. L'unique vœu qu'il formulait alors était de connaître un jour le bonheur et de se contenter de passer par les souffrances légitimes d'un jeune homme. Ce qui impliquait que pour lui ses plaisirs aussi auraient pu être légitimes. C'était, en même temps, un talent indispensable à la vie.

« Pour une fois, enfin, je peux me laisser vaincre en toute tranquillité », se dit-il. « Il est le détenteur de toutes les beautés de la jeunesse. Il vit en plein soleil sans jamais goûter à ce poison que l'on appelle l'art, c'est un homme né pour aimer les femmes et en être aimé, devant quelqu'un comme lui je peux me retirer sans crainte. Je lui céderais même volontiers le terrain. Depuis si longtemps, toute ma vie durant, j'ai combattu la beauté. Mais il est temps que je lui serre la main et que je me réconcilie définitivement avec elle. Peut-être le soleil m'a-t-il envoyé dans ce dessein ces deux émissaires. »

Les amants venaient vers lui, se devançant l'un l'autre, tour à tour, sur le sentier trop étroit pour qu'on y marchât de front : Yasuko fut la première à le remarquer. Ils échangèrent un regard. Les yeux du vieil écrivain exprimaient sa souffrance, mais sa bouche souriait. Yasuko pâlit et baissa les yeux. Sans les lever, elle demanda :

— Êtes-vous venu ici pour travailler ?

— Oui. À partir d'aujourd'hui.

Le garçon dévisagea Shunsuké d'un air intrigué. Yasuko fit les présentations.

— Voici mon ami. Il s'appelle Yûichi.

— Minami. Mon nom est Yûichi Minami.

Lorsqu'il entendit le nom de Shunsuké, il ne s'en étonna pas outre mesure.

« Avait-il déjà entendu parler de moi par Yasuko ? » se demanda Shunsuké. « Est-ce pour cela qu'il n'est pas du tout étonné ? Mais si jamais il ignorait complètement l'existence des trois éditions de mes œuvres complètes et si mon nom même lui était inconnu, j'en serais encore plus ravi... »

Remontant tous les trois ensemble l'escalier du parc désert, ils échangèrent des banalités, évoquant, par exemple, la désolante dégradation de ce lieu touristique. Shunsuké était incapable de se montrer généreux ou de se comporter en mondain avec humour ; il était pourtant de bonne humeur. Ils retournèrent ensemble à l'auberge dans la voiture que Shunsuké avait louée.

Ils dînèrent tous les trois ensemble. La proposition vint de Yûichi. Après le dîner, ils se séparèrent dans leurs chambres, le couple dans l'une, Shunsuké dans l'autre. Un peu plus tard, Yûichi apparut seul dans la chambre de l'écrivain. Son corps athlétique était enveloppé d'un *yukata*.

— Je ne vous dérange pas ? Vous êtes peut-être en train de travailler ? demanda-t-il, en restant au seuil de la pièce.

— Entrez donc.

— Je m'ennuyais un peu. Yasuko se prélassait interminablement dans la salle de bains en ce moment.

Ce n'était qu'un prétexte. Ses yeux sombres étaient encore plus empreints de mélancolie qu'en plein jour. Avec son intuition d'écrivain, Shunsuké devina que le garçon avait quelque chose à lui confier.

Après quelques propos sans importance, le garçon paraissait de plus en plus soucieux de dire au plus vite ce qu'il avait sur le cœur. Il déclara enfin :

— Vous allez rester longtemps ici ?

— C'est mon intention.

— Moi, j'aimerais repartir dès ce soir, si possible, par le bateau de dix heures. Sinon, demain matin, en autocar. Mais franchement je préférerais m'en aller dès ce soir.

Très surpris, Shunsuké demanda :

— Que va devenir Yasuko ?

— C'est justement de cela que je voulais parler avec vous. Ne pourriez-vous pas vous occuper d'elle ? À vrai dire, je souhaiterais que vous l'épousiez.

— J'ai l'impression que vous vous faites des idées.

— Non, je ne supporte plus l'idée de passer encore une nuit ici.

— Mais pourquoi ?

Le garçon prit alors un ton franc, mais glacial.

— Je pense que vous, vous pouvez le comprendre. Je suis incapable d'aimer une femme. Vous comprenez cela ? Si mon corps est en mesure d'aimer une femme, mes sentiments restent complètement spirituels. Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais éprouvé le moindre désir pour une femme. Une femme ne suscite aucun désir en moi. Et malgré tout, j'ai voulu me tromper moi-même et j'ai donné des illusions à cette fille qui ignore tout.

Shunsuké lui lança un regard embarrassé. Il lui était impossible de manifester une sympathie naturelle face à un tel problème. Il avait des penchants à peu près normaux. Il demanda :

— Qu'est-ce que vous aimez alors ?

— Moi ? fit le garçon en rougissant. Je n'aime que les garçons.

— Mais vous n'avez jamais abordé la question avec Yasuko ?

— Non.

— Il ne faut pas que vous vous confiiez à elle. En aucun cas, vous ne devez le faire. Il y a des choses que l'on peut apprendre aux femmes et d'autres qu'il est impossible de leur révéler. Je ne suis pas particulièrement compétent pour votre problème, mais il me paraît entrer dans la catégorie des secrets qu'il ne faut pas dévoiler aux femmes. Quand une fille est aussi amoureuse de vous que l'est Yasuko, il vous faut l'épouser. Car tôt ou tard, vous devrez bien vous marier. Considérez le mariage comme un événement futile, insignifiant. C'est précisément à cause de sa futilité que l'on peut le qualifier, en toute sécurité, de sacré.

Shunsuké se sentait soudain d'une bonne humeur diabolique. Puis, baissant la voix, adoptant le ton convenant à un écrivain célèbre qui redoute la curiosité publique, il fixa le garçon et lui demanda :

— Et pendant ces trois nuits, il ne s'est rien passé entre vous ?

— Non.

— Parfait, c'est ainsi qu'il faut faire l'éducation des femmes, s'exclama Shunsuké avec un rire sonore et joyeux, auquel jamais, jusque-là, il ne s'était abandonné en présence de ses amis. Croyez-en ma longue expérience : il ne faut jamais révéler le plaisir aux femmes. Le plaisir est l'invention tragique des hommes et il faut qu'il en reste ainsi.

Les yeux de Shunsuké exprimaient presque une compassion extatique.

— Je suis certain, dit-il, que vous mènerez une vie de couple idéale, telle que je peux l'imaginer.

Il n'avait pas dit « heureuse ». Pour Shunsuké, ce mariage était admirable, parce qu'il causerait à la femme un malheur absolu. Il imagina qu'il serait capable, grâce à Yûichi, d'envoyer une centaine de jeunes filles innocentes au couvent. Pour la première fois de sa vie, le vieil écrivain avait la révélation de la passion fondamentale qu'il nourrissait.

CHAPITRE II

Le contrat de miroir

— Je ne peux pas faire cela, dit Yûichi, au désespoir.

Ses grands yeux brillaient de larmes. S'il avait su qu'il s'exposait à de tels conseils, il n'aurait jamais osé faire des aveux aussi déshonorants en présence d'un étranger tel que Shunsuké. Il trouvait cruel que l'écrivain l'incitât au mariage.

Il regrettait déjà de s'être confié et cette pulsion folle qui l'avait poussé à une telle confession lui paraissait à présent déplacée. Ces trois pénibles nuits où *il ne s'était rien passé* l'avaient mis hors de lui. Yasuko n'aurait jamais fait le premier pas. Dans ce cas, Yûichi aurait eu l'occasion d'avouer : mais la jeune femme restait étendue près de lui, silencieuse, dans les ténèbres troublées par le fracas des vagues ; elle retenait son souffle, gardant les yeux fixés au plafond, à travers la moustiquaire vert clair que le vent par instants soulevait. Aucune situation ne pouvait déchirer davantage le cœur de Yûichi. Ils s'assoupissaient enfin, accablés par une terrible fatigue. Ils craignaient, en restant plus longtemps éveillés, de ne plus jamais pouvoir dormir pour le restant de leurs jours.

La fenêtre ouverte, le ciel constellé, le faible sifflet d'un bateau à vapeur... Yasuko et Yûichi restaient éveillés pendant des heures. Ils ne parlaient pas. Ils ne bougeaient pas. Ils avaient l'impression que la moindre parole ou le moindre geste créerait une situation imprévue. À vrai dire, ils attendaient le même geste, ils aspiraient à la même situation, en somme à la même chose ; Yasuko était paralysée par la peur et Yûichi éprouvait un sentiment de honte mille fois plus violent encore et souhaitait la mort. La jeune femme, allongée près de lui, le corps moite, ses yeux noirs grands ouverts, les mains croisées sur sa poitrine, immobile, n'était autre que la mort même. Il lui suffisait de s'approcher de lui de quelques millimètres pour être la mort. Il se haïssait lui-même de s'être laissé convaincre par Yasuko de l'accompagner jusqu'ici.

« Maintenant, je peux mourir », se dit-il à plusieurs reprises. « Il me suffirait de me lever, de dévaler les escaliers de pierre, de courir sur la falaise qui surplombe la mer. »

Lorsqu'il pensait à la mort, en cet instant même, il croyait tout possible. Le possible l'enivrait. Et il en éprouvait du plaisir. Se forçant à bâiller, il dit à haute voix qu'il avait sommeil. Il tourna le dos à Yasuko et se pelotonna, feignant de s'endormir. Au bout d'un moment, il l'entendit qui toussotait et comprit qu'elle ne trouvait toujours pas le sommeil. Il eut alors le courage de lui demander :

— Tu n'arrives toujours pas à dormir ?

— Non, répondit-elle d'une voix douce comme le murmure d'une eau qui coule.

C'est ainsi qu'à force de vouloir se tromper mutuellement, ils finissaient par se faire illusion à eux-mêmes et par céder au sommeil. Il fit un rêve heureux : le dieu permettait à l'ange de le tuer, ce qui le faisait pleurer abondamment. Mais en réalité, c'étaient des pleurs sans larmes ni sanglots. Ce reste de vanité le rassura.

Il y avait sept ans (depuis sa puberté) que Yûichi détestait le désir charnel. Il préservait la pureté de son corps. Il avait une passion pour les mathématiques et le sport, plus exactement pour la géométrie et le calcul infinitésimal, d'une part, et pour le saut en hauteur et la natation, d'autre part. Cette éducation à la grecque n'était pas un choix délibéré, mais les mathématiques avaient clarifié son esprit et l'athlétisme avait participé à rendre sa force abstraite. Cependant, dans le vestiaire du gymnase, quand un camarade plus jeune que lui ôtait son maillot humide de sueur, il était troublé par l'odeur de jeune corps qu'il exhalait. Yûichi ressortait alors à l'extérieur et s'allongeant à plat ventre sur le terrain de jeu, il posait son visage sur les herbes vigoureuses de l'été. C'est dans cette position qu'il attendait que son désir se calmât. Le bruit sec des battes qui frappaient la balle des joueurs de base-ball se répercutait sous le ciel du crépuscule qui perdait ses couleurs, en provenance du stade. Ce jour-là, il sentit quelque chose qui tombait sur son épaule nue. C'était une serviette de bain. Les fils drus du tissu rêche le piquèrent comme des pointes de feu.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu vas prendre froid.

Yûichi leva la tête. Le jeune garçon avait déjà remis son uniforme. Il se pencha vers Yûichi qui aperçut son visage souriant à l'ombre de la visière de sa casquette.

Yûichi lui dit merci avec nonchalance et se redressa. Jetant la serviette sur ses épaules, il revint au vestiaire et sentit dans son dos le regard du garçon qui le suivait. Mais il ne se retourna pas. Une logique curieuse de la pureté persuada Yûichi de ne pas aimer ce garçon parce qu'il en était aimé.

Lui-même qui, sans pouvoir aimer les femmes, n'aspirait à rien d'autre, s'il se mettait à aimer ce garçon, n'allait-il pas se transformer en homme-femme, un être indiciblement laid et insensible ? L'amour n'allait-il pas enlever tout charme à l'autre ?

... Les aveux de Yûichi révélaient des désirs juvéniles qui n'étaient pas encore passés à l'acte et qui corrodaient la réalité même. Quand rencontrerait-il la réalité ? Mais comme, au moment même où il devrait rencontrer la réalité, son désir devance la rencontre pour corroder la réalité, la réalité ne peut que se travestir en fiction éternellement et s'assujettir au désir. Il n'atteint jamais à l'objet de son désir et ne bute chaque fois que sur le désir même. En entendant la confession de ces trois nuits où rien ne s'était passé, Shunsuké eut l'impression d'entendre la rotation à vide des rouages du désir.

Mais n'est-ce pas justement le modèle de l'art, l'esquisse de la réalité créée par l'art ? Pour permettre à Yûichi de posséder son désir en propre, il fallait que ce désir ou la réalité disparût. On sait qu'en ce monde les deux coexistent en toute quiétude, mais il faut que l'art commence par transgresser la loi de l'existence. Car l'art doit exister en tant que tel.

L'œuvre entière de Shunsuké Hinoki avait, dès le départ, renoncé à toute tentative de vengeance sur la réalité. Par conséquent, son œuvre n'était pas la réalité. Son désir

touchait sans crainte à la réalité et puis, saisi de peur, s'en mordant les lèvres, il reculait aussitôt pour se réfugier dans son œuvre. Et ses folies incessantes faisaient un va-et-vient entre le désir et la réalité, jouant ainsi les émissaires infidèles. Son style incomparablement brillant et ornementé n'était qu'un croquis de la réalité, la frise extravagante de son désir grignoté par la réalité. En termes plus simples, son art, les trois éditions de ses œuvres complètes n'avaient pas existé. Car il n'avait jamais transgressé la loi de l'existence.

Maintenant que ce vieil écrivain avait perdu toute force créatrice, qu'il s'était lassé de la rigueur de son travail plastique et qu'il ne s'était plus assigné pour toute tâche que le commentaire esthétique des œuvres du passé, quelle ironie que de voir apparaître devant lui un jeune homme tel que Yûichi !

Yûichi était pourvu de toutes les qualités de jeunesse qui manquaient à l'écrivain, et, en même temps, il jouissait de ce bonheur suprême que le vieillard désirait, depuis toujours, au conditionnel. C'est-à-dire qu'il n'aimait pas les femmes. Cette incarnation contradictoire de son idéal, réunissant une vie où aimer les femmes n'aurait pas été un tel enchaînement de malheurs à condition d'être pourvu de qualités plus désirables de jeunesse et la conviction qu'avait Shunsuké qu'aimer les femmes ne pouvait qu'apporter des souffrances, bref une existence où s'entremêlèrent son rêve de jeunesse et ses regrets de vieillesse, tel était Yûichi. Si Shunsuké avait été un jeune homme comme Yûichi, combien il aurait été heureux d'aimer les femmes ! Et si, à l'instar de Yûichi, Shunsuké n'aimait pas les femmes ou plutôt s'il avait été capable de s'en passer, combien sa vie aurait été heureuse !... C'est ainsi que Yûichi s'était transformé en production intellectuelle de Shunsuké et en œuvre d'art.

On dit qu'un style vieillit à cause de ses adjectifs. Autrement dit, l'adjectif c'est le corps. C'est la jeunesse. Shunsuké pensa que Yûichi était l'adjectif même.

Le vieil écrivain eut le sourire d'un inspecteur au cours d'un interrogatoire ; il était accoudé à la table et avait relevé un genou recouvert par un pan de son *yukata*, écoutant la confession de Yûichi. Après quoi, il répéta sans la moindre émotion :

— Ne vous en faites pas. Mariez-vous.

— Mais comment voulez-vous que j'épouse quelqu'un que je ne désire pas ?

— Soyons sérieux ! Un homme peut épouser une bûche ou un réfrigérateur. Car le mariage, c'est une invention humaine ; et comme c'est un travail qui entre dans les capacités de l'être humain, il peut bien se passer de désir. Du moins depuis un siècle, les hommes ont oublié de se comporter en fonction de leur désir. Dites-vous que votre partenaire est un fagot, ou un coussin, ou une pièce de bœuf à l'étal du boucher ; un désir fictif ne tardera pas à vous animer et à faire plaisir à votre partenaire. Cependant, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, procurer du plaisir à une femme, c'est s'exposer à de nombreux déboires sans le moindre bénéfice. La seule chose qui compte, c'est de ne jamais reconnaître chez l'autre la présence de l'esprit. Et n'admettez pas même en vous la lie de l'esprit. D'accord ? Il ne faut considérer l'autre que comme un objet. C'est ma longue et douloureuse expérience qui me l'a enseigné : comme on ôte sa montre avant d'entrer dans son bain, de la même manière il faut se défaire de tout esprit en présence d'une femme, autrement ça se rouille et c'est désormais inutilisable. Moi, je n'ai pas

pris cette précaution : c'est ainsi que j'ai perdu d'innombrables montres et j'ai passé toute ma vie chez l'horloger. J'ai maintenant une collection d'une vingtaine de montres rouillées, ce qui, récemment, m'a permis de publier mes œuvres complètes. Vous les avez lues ?

— Non, pas encore, répondit le jeune homme en rougissant. Mais je crois comprendre ce que vous voulez dire. Moi, je me demande toujours pourquoi je n'ai jamais désiré de femme. Chaque fois que je me disais que mon amour platonique pour une femme était une tromperie, je finissais par penser que l'esprit lui-même était une tromperie. Je me pose toujours cette question : pourquoi ne suis-je pas comme les autres ? Pourquoi mes amis n'éprouvent-ils pas comme moi ce sentiment d'une séparation entre le désir charnel et l'esprit ?

— C'est la même chose pour tout le monde. Tous les êtres humains se ressemblent, affirma le vieil écrivain en haussant la voix. Mais c'est le privilège de la jeunesse de ne pas le penser.

— Mais je suis différent.

— Soit. Du reste, c'est en me raccrochant à votre conviction, que je compte rajeunir, dit le vieux rusé.

Quant à Yûichi, il était quelque peu perplexe de constater que Shunsuké éprouvait non seulement de l'intérêt, mais aussi de l'admiration pour son penchant secret, qui, par sa laideur même, ne cessait de le tourmenter. Mais, en se confiant à autrui pour la première fois de sa vie, il livrait la totalité de son secret : Yûichi ressentait un réel plaisir à se trahir lui-même ; il avait l'impression d'être comme un vendeur de pépinière, maltraité par un patron odieux, et qui aurait cédé à vil prix tous ses plants à un client sympathique rencontré par hasard.

Il expliqua rapidement la nature de son lien avec Yasuko.

Le père de Yûichi et celui de Yasuko étaient des amis de longue date. Après des études universitaires de technologie, le père de Yûichi, ingénieur et cadre inféodé à sa société, avait reçu la charge de la présidence d'une filiale du trust Kikui. Il était mort durant l'été 1944. Le père de Yasuko, lui, avait fait des études d'économie et puis avait été embauché par un grand magasin dont il était maintenant devenu l'administrateur général. Conformément à un vieux pacte contracté par les deux pères, Yûichi, qui venait d'avoir vingt-deux ans au début de cette année, s'était fiancé avec Yasuko. Mais sa froideur avait désespéré sa fiancée. Elle rendait visite à Shunsuké chaque fois que Yûichi refusait de sortir avec elle. Enfin, cet été-là, elle avait réussi à partir en voyage seule avec lui, dans la ville de K.

Yasuko avait à son propos de banales inquiétudes, imaginant qu'il y avait quelqu'un d'autre dans sa vie. Ce soupçon n'est pas rare chez une fiancée. En réalité, il ne faisait aucun doute que Yûichi l'aimait.

Yûichi suivait alors les cours d'une université privée. Il vivait avec sa mère, atteinte d'une néphrite chronique, et une bonne : tous trois formaient le parfait foyer d'une famille déchue. Ce dévouement filial était pour sa mère un sujet de préoccupation. Elle-même n'ignorait pas que d'autres jeunes filles s'étaient éprises de lui, mais, ne le

voyant commettre aucun faux pas, elle avait conclu que sa maladie causait du souci à son fils et qu'il avait des craintes d'ordre pécuniaire.

— Je ne crois pas t'avoir élevé dans un esprit d'avarice, disait cette femme qui avait les idées larges. Si ton père était vivant, qu'il serait triste ! Quand il était étudiant, il menait une vraie vie de débauché, le jour comme la nuit ! C'est pour cela qu'avec l'âge il s'est tellement assagi, heureusement pour moi. Mais, en revanche, quelqu'un d'aussi sérieux que toi dans sa jeunesse risque de donner bien du tracàs à sa femme, une fois qu'il aura mûri. Quand je vois que tu as la même tête de débauché que ton père, j'ai de quoi être surprise. En ce qui concerne ta mère, la seule chose qui compte c'est qu'elle voie le plus vite possible le visage de son petit-fils. Si Yasuko ne te plaît pas, tu n'as qu'à annuler vos fiançailles et en choisir une autre qui te plaira davantage. Avant d'arrêter ton choix définitif, tu peux toujours en essayer dix ou vingt, peu importe, le tout est de ne pas faire de bêtise. Seulement, rappelle-toi qu'avec la sale maladie quelle a attrapée, ta mère ne sait pas quand elle y passera... Alors ne traîne pas trop jusqu'aux noces. Un homme doit montrer ce qu'il a dans les tripes. Et pour ce qui est de l'argent de poche, quoi qu'il arrive, nous aurons de quoi nous nourrir. Ce mois-ci, je te donnerai le double, mais n'achète pas de livres d'études.

Avec cet argent, il prit des cours de danse. Il fit rapidement des prouesses. Mais cette danse qui était excessivement artistique, par rapport à la mode actuelle, plus pratique, qui n'est qu'un exercice préparatoire à la lubricité, avait le caractère désolant d'une machine trop bien huilée. Sa silhouette, légèrement penchée en avant, évoquait pour quiconque l'observait la présence d'une énergie constamment refoulée par sa beauté. Il avait participé à un concours de danse, où il avait obtenu le troisième prix.

La récompense était de deux mille yens ; mais lorsqu'il avait voulu verser cette somme sur le compte de sa mère, il s'était rendu compte que son crédit était loin des sept cent mille yens qu'il croyait trouver. Depuis qu'elle avait de l'albumine dans son urine et qu'elle était forcée de garder le plus souvent le lit, elle avait confié le contrôle de son compte à Kiyô sa vieille bonne insouciant. Chaque fois que sa maîtresse l'interrogeait sur le solde de son compte, cette femme scrupuleuse faisait, à l'aide de son boulier, l'addition des chiffres des deux cases et lui donnait le résultat. Autrement dit, dès le premier relevé, le solde était resté invariablement de sept cent mille yens. Lorsque Yûichi s'en était enquis le chiffre était, en réalité, descendu à trois cent cinquante mille yens. Son portefeuille de titres lui rapportait environ vingt mille yens par mois, mais ce n'était pas un revenu sûr, vu la crise économique qu'on traversait. Les dépenses courantes, les frais d'études, les soins, l'hospitalisation éventuelle allaient rapidement les contraindre à mettre en vente leur maison, du reste trop spacieuse.

Mais Yûichi fut ravi de cette découverte. Obsédé par l'obligation de se marier, il se dit que s'ils déménageaient dans une petite maison où trois personnes à peine pourraient loger, il pourrait échapper au mariage. Il accepta de bonne grâce la gestion des biens. Sa mère était désolée de le voir plongé dans cette vile occupation, le nez fourré dans le livre des comptes, et de l'entendre prétendre, non sans conviction, que c'était une mise en pratique de ses études économiques à l'université. En effet, elle avait le sentiment qu'il répondait, par cette attitude, à sa gentille provocation, comme s'il avait voulu montrer qu'elle n'avait rien à redire à son travail : or, elle avait fait remarquer, en

passant : « À ton âge, t'intéresser à des livres de comptes, ce n'est pas digne de quelqu'un de normalement constitué. » Yûichi ne put réprimer une grimace. Sa mère était contente de constater que sa boutade avait suscité chez son fils une réaction violente, mais elle ne savait pas quelle expression l'avait à ce point blessé. La colère avait libéré Yûichi de l'emprise de la routine. Il comprit que le moment était venu pour lui de faire s'écrouler les rêves romantiques que sa mère nourrissait à son sujet. C'était qu'il lui semblait que ces rêves étaient pour lui sans espoir et que l'espoir de sa mère était l'humiliation même de son désespoir.

— Il est pour moi hors de question de songer au mariage, dit-il. Il faut absolument vendre la maison.

Par égard pour elle, il ne lui avait pas encore révélé leurs difficultés financières.

— Tu plaisantes ! Nous avons encore sept cent mille yens à la banque.

— Il manque trois cent cinquante mille yens.

— Il y a eu une erreur de calcul, ou c'est toi qui les as subtilisés ?

Sa maladie rénale semblait sécréter de l'albumine jusque dans sa raison. Ce témoignage triomphant de Yûichi ne faisait qu'exciter sa mère et renforcer sa conception naïve de l'intrigue. Elle prétendit qu'il fallait d'abord hâter le mariage et conserver leur maison fût-ce au prix de quelques sacrifices, comptant sur la dot de Yasuko et l'assurance que Yûichi, après ses études, serait embauché dans le grand magasin de son beau-père. Depuis longtemps, elle nourrissait l'espoir de partager cette maison avec le ménage de son fils, et Yûichi, gentil par nature, se trouva finalement contraint d'accélérer les démarches. Il ne put alors se reposer que sur sa confiance en lui-même. S'il devait épouser Yasuko (et, avançant cette hypothèse de mauvaise grâce, il exagérait l'idée de son malheur), il serait évident pour tout le monde que la crise financière que sa famille avait traversée avait pu être conjurée grâce à la dot. On en conclurait qu'il avait fait un mariage non pas d'amour, mais d'intérêt, se fondant sur de vils calculs. Ce jeune homme pur, qui ne se serait pas pardonné la moindre ombre de veulerie, aurait aimé se marier par piété filiale, mais, du point de vue de l'amour, il allait agir de façon contraire à ses principes de pureté.

— Quelle est la meilleure manière de répondre à votre attente ? demanda le vieil écrivain. Nous allons réfléchir ensemble, n'est-ce pas ? Pour ma part, je puis vous garantir que la vie conjugale est une chose insignifiante. Par conséquent, vous pouvez vous marier sans prendre aucune responsabilité et sans craindre le moindre sentiment de culpabilité. Et si l'on pense à votre mère qui est malade, il vaut mieux que vous vous mariiez au plus vite. Et à propos, quant à la question financière...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est pourtant ce que j'ai cru comprendre. Si un mariage d'intérêt vous fait peur, c'est que vous ne vous sentez pas en mesure de répondre à votre femme par un amour susceptible de voiler cette apparence vulgaire, n'est-ce pas ? Je suppose que vous souhaitez qu'un concours de circonstances vous amène finalement à trahir la vie conjugale dans laquelle vous vous êtes engagé à contrecœur. En règle générale, s'imaginer que l'intérêt puisse être compensé par l'amour, c'est une conviction propre à

la jeunesse. Plus un homme est intéressé, plus il trouve le moyen de se raccrocher à sa pureté. Je pense que votre inquiétude vient de la fragilité même de ce point d'appui. Économisez donc cette dot, pour les dommages-intérêts à payer dans l'avenir. Il ne faut pas accorder autant d'importance à l'argent. Si j'ai bien compris, il vous suffirait d'un demi-million de yens pour conserver votre maison et y installer votre femme : excusez-moi, mais si ce n'est que cela, laissez-moi m'en occuper. Vous n'aurez qu'à n'en rien dire à votre mère.

Yûichi se trouvait en face d'une coiffeuse en bois noir laqué. Son visage se reflétait entièrement dans le miroir, légèrement penché, probablement mis dans cette position par la manche de quelqu'un qui était passé devant. Yûichi avait l'impression que par instants son propre visage le fixait.

Shunsuké poursuivait, de son débit précipité :

— Comme vous le savez, je ne suis pas riche au point de proposer à la légère un demi-million au premier venu. Si je suis prêt à le faire pour vous, mes raisons sont fort simples. J'en ai deux...

Il hésitait et semblait alors gêné.

— La première, c'est que vous êtes d'une rare beauté. J'aurais aimé vous ressembler lorsque j'étais jeune. La seconde, c'est que vous n'aimez pas les femmes. J'aimerais vous ressembler aujourd'hui. Mais on ne peut rien contre ce que l'on est. Vous m'apportez une véritable révélation. Je vous en prie. Je voudrais que vous reviviez ma jeunesse, mais à l'envers. En clair, j'aimerais que vous deveniez mon fils et me vengiez. Je ne peux pas vous adopter, puisque vous êtes fils unique. Je vous voudrais du moins pour fils spirituel (ah, le mot est tabou !). J'aimerais que vous preniez le deuil de mes nombreuses folies devenues orphelines. Cet argent, je ne l'ai pas mis de côté pour mes vieux jours. En échange, je vous demande de ne révéler ce secret à personne. J'aimerais que vous rencontriez les femmes que je vous indiquerai. Je voudrais bien voir une femme qui n'ait pas le coup de foudre pour vous. Je vous apprendrai un par un les gestes d'un homme pris de désir. Je vous apprendrai la froideur d'un homme qui accule une femme à la mort. Vous agirez comme je vous le demanderai, si vous le voulez bien. Pensez-vous trahir votre absence de désir ? Comptez sur mes stratagèmes. J'userai de tout mon savoir-faire pour que votre secret ne soit pas perçu. De votre côté, il faut vous abandonner sans retenue à l'amour des hommes, pour ne pas finir par retrouver la paix dans votre vie conjugale. Pour cela, si vous le permettez, je vous trouverai des occasions. Mais il ne faut surtout pas que les femmes viennent à le savoir. Il ne faut pas confondre la scène et les coulisses. Je vous guiderai dans le monde des femmes. Je vous guiderai devant ce décor parfumé et maquillé, devant lequel j'ai toujours joué les clowns. Votre rôle sera celui d'un Don Juan qui ne touche pas aux femmes. Aucun Don Juan n'a jamais poussé son rôle sur les planches jusqu'au lit, si malfamé que soit son théâtre. Donc, pas d'inquiétude. Je m'y connais en machinerie théâtrale.

Le vieil artiste mettait son cœur à nu. C'était en fait le synopsis d'un livre qu'il n'avait pas encore écrit. Cependant, il ne révélait pas sa honte intérieure. Par cet acte de générosité folle, par ce demi-million, il prenait le deuil de son dernier amour, amour ridiculement lyrique, comme tant d'autres qu'il avait éprouvés, cet amour qui avait fait

courir en plein été un vieil homme casanier jusqu'à la péninsule d'Izu, et qui, comme toujours, s'était terminé par une lamentable folie et une déception pitoyable. Malgré lui, il avait aimé Yasuko. Il avait dû subir l'humiliation d'avoir commis cette erreur ; c'est pourquoi Yasuko devait à tout prix aimer son mari sans espoir de retour. Son mariage avec Yûichi obéissait ainsi à une logique agressive qui assujettissait la volonté de Shunsuké. Ils devaient se marier. Mais pour un écrivain malheureux qui, la soixantaine dépassée, ne pouvait plus trouver en lui-même la force de contrôler sa propre volonté, pouvait-on concevoir une plus perfide extase que celle de penser qu'en dépensant cet argent destiné à réduire à néant les folies qu'il aurait pu commettre, il le gaspillait pour la beauté ? Peut-être Shunsuké ne s'était-il pas attendu, par ce mariage arrangé, au crime qu'il allait perpétrer indirectement sur la personne de Yasuko et au remords qu'il allait éprouver. Car, malheureusement, Shunsuké n'avait jamais été du côté des criminels.

Pendant ce temps, Yûichi était plongé dans la contemplation du visage d'un beau jeune homme qui le regardait du fond du miroir, sous la lampe. Les yeux profonds et mélancoliques, sous un front intelligent, le fixaient.

Yûichi Minami savoura le mystère que cette beauté contenait. Ce visage de jeune homme, empreint d'une telle ardeur juvénile, aux traits sculpturaux et virils, gravés dans un bronze qui était la beauté même de son malheur, c'était le sien. Jusque-là, Yûichi avait été peu enclin à admettre sa propre beauté, terrassé par la beauté transcendante, dédaigneuse des garçons qu'il aimait. En cela fidèle à la psychologie masculine, il s'interdisait de se trouver beau. Mais maintenant qu'il avait entendu l'hommage passionné que lui avait rendu le vieil homme, ce poison artistique, ce poison efficace de la parole leva l'interdit qui avait si longtemps pesé sur lui. Il se permit alors de se sentir beau. Il se vit pour la première fois dans toute sa beauté. Dans le petit miroir rond, apparut le visage d'un jeune inconnu d'une grande beauté, dont les lèvres viriles découvrirent ses dents blanches dans un sourire irrésistible.

Yûichi ne comprenait pas la passion vindicative de Shunsuké, où avaient alterné fermentations et décompositions. Cependant cette proposition étrange et imprévue exigeait une réponse rapide.

— Quelle est votre réponse ? Voulez-vous conclure un pacte avec moi ? Acceptez-vous mon aide ?

— Je ne sais pas encore. Je pressens qu'il va se passer des choses qui m'échappent, dit le beau garçon d'un air rêveur.

— Peu importe si vous ne le pouvez pas maintenant. Lorsque vous vous sentirez en mesure d'accepter mon offre, il vous suffira de m'envoyer simplement un télégramme où vous me donnerez votre accord. Je ferai aussitôt ce à quoi je me suis engagé et je vous demanderai de me laisser prononcer un discours à votre banquet de noces. Après, vous n'aurez qu'à suivre mes directives. Cela vous va, n'est-ce pas ? Non seulement je ne vous causerai aucun ennui, mais vous y gagnerez le doux surnom de « mari coureur de jupons ».

— Si toutefois je me marie...

— Vous aurez absolument besoin de mon aide, répondit le vieil homme, sûr de lui.

— Yûchan⁽¹⁾ est là ?

C'était la voix de Yasuko à travers la porte coulissante.

— Entrez donc, répondit Shunsuké.

Yasuko ouvrit la porte ; Yûichi tourna aussitôt la tête vers elle et leurs regards se croisèrent. Elle découvrit la beauté fascinante du sourire du jeune homme. La conscience qu'il en avait avait métamorphosé le sourire de Yûichi. Jamais ce garçon n'avait possédé une beauté aussi radieuse. Yasuko cligna des yeux, comme éblouie. À l'instar de toutes les femmes émues, elle ne put s'empêcher d'éprouver le « pressentiment du bonheur ».

Yasuko s'était lavé la tête : elle n'avait pas osé se présenter les cheveux mouillés devant Yûichi qui devait certainement bavarder avec Shunsuké dans la chambre de l'écrivain. Elle laissa donc sécher sa chevelure, en se penchant par la fenêtre. Elle vit alors dans le port le bateau qui reliait l'île d'O. à Tôkyô, en passant par K. et qui arriverait à destination le lendemain à l'aube. Tout en se peignant, Yasuko contempla le navire qui avançait dans le bassin en semant des lueurs à la surface de l'eau. Il était rare dans la ville de K. d'entendre des chanteuses s'accompagner elles-mêmes. Les haut-parleurs du pont supérieur diffusaient, dans le ciel d'été, de la musique de variétés enregistrée dont les échos envahissaient le port. Sur le quai, les porteurs des différentes auberges, armés de leurs lanternes, formaient un attroupement. Les coups de sifflet des manœuvres d'accostage, perçants dans la nuit, parvinrent jusqu'aux oreilles de Yasuko, comme les cris d'un oiseau effrayé.

Yasuko sentit le froid sur ses cheveux qui séchaient rapidement. Elle avait l'impression que quelques mèches rebelles collaient à ses tempes et ne faisaient pas partie de sa chevelure, mais que c'étaient des touffes d'herbe froides qui l'effleuraient. Elle avait peur de toucher ses propres cheveux. Le contact de cette chevelure qui séchait avait la fraîcheur de la mort.

« Je ne sais pas ce qui tourmente Yûchan », se dit Yasuko. « S'il souffre à en mourir, il ne m'en coûtera pas de le suivre dans la mort. Puisque j'ai pris la peine d'amener Yûchan jusqu'ici, c'est que j'étais sûrement préparée à cette issue. »

Pendant quelque temps, sans cesser de se coiffer, elle laissa sa pensée vagabonder. Elle fut soudain traversée par la crainte funeste que Yûichi ne se trouvât pas dans la chambre de Shunsuké, mais dans quelque endroit qu'elle ignorait. Elle se leva. Elle courut à petits pas dans le couloir. Elle l'appela et ouvrit la porte coulissante, quand elle découvrit ce beau sourire. Il était naturel qu'elle éprouvât ce pressentiment de bonheur.

— Vous discutiez ? demanda-t-elle.

Le vieil écrivain détourna le regard, en constatant que la coquetterie avec laquelle elle penchait très subtilement sa tête menue ne lui était en aucun cas destinée. Il l'imagina à soixante-dix ans.

Une certaine gêne s'installa dans la pièce. Comme on le fait souvent en pareille circonstance, Yûichi regarda sa montre. Il allait bientôt être neuf heures.

À ce moment-là, le téléphone sonna dans l'alcôve. Ils tournèrent tous trois la tête en même temps, comme s'ils s'étaient concertés. Mais aucun d'eux n'esquissa de geste.

Shunsuké décrocha enfin. Il porta aussitôt son regard vers Yûichi. C'était pour lui, l'appel venait de chez lui, à Tôkyô. Yûichi quitta la pièce pour prendre la communication à la réception ; craignant de se retrouver seule avec Shunsuké, Yasuko préféra le suivre.

Ils revinrent peu après. Le regard de Yûichi avait perdu son calme. Le jeune homme se lança dans un monologue précipité :

— Il semblerait que ma mère souffre d'une atrophie rénale. Son cœur paraît avoir faibli et elle a terriblement soif. Qu'on l'hospitalise ou non, on me demande de rentrer toute affaire cessante.

Il était si surexcité qu'il tenait des propos qui normalement ne seraient pas sortis de sa bouche.

— Et on me dit qu'elle répète du matin au soir qu'elle ne mourra qu'une fois qu'elle aura vu son fils marié. Les malades sont vraiment des enfants !

En prononçant ces mots, Yûichi se rendit compte qu'il était sur le point de se résoudre au mariage. Shunsuké le perçut également. Un sombre éclat de joie traversa ses yeux.

— Quoi qu'il en soit, vous devez rentrer sur-le-champ.

— Nous pourrons prendre le bateau de dix heures, dit Yasuko. Je rentre moi aussi.

Elle regagna en hâte sa chambre pour préparer ses bagages. Sa démarche était joyeuse.

« L'amour maternel, c'est vraiment terrible ! » songea Shunsuké dont la laideur l'avait privé de l'affection de sa mère. « N'a-t-elle pas, à la force de ses reins, aidé son fils à surmonter sa crise ? Le désir de Yûichi de repartir ce soir même n'a-t-il pas été ainsi exaucé ? »

Devant lui, Yûichi restait pensif. Contemplant l'expression soucieuse de ses fins sourcils et la courbe nette de ses cils ombrageux, Shunsuké fut parcouru d'un léger frisson. Drôle de soirée, pensa le vieil écrivain. Je me garderai bien d'insister pour ne pas accroître l'inquiétude de ce fils dévoué. Parfait ! Ce jeune homme agira comme je l'entends.

Ils prirent de justesse le bateau qui partait à dix heures. Il ne restait plus de cabine de première ; ils durent se contenter de couchettes de seconde pour huit à la japonaise. Lorsqu'il l'apprit, Shunsuké railla Yûichi et lui dit :

— Vous dormirez sur vos deux oreilles cette nuit, n'est-ce pas ?

Dès qu'ils furent sur le pont, on releva la passerelle. Sur le quai, un homme, en sous-vêtements blancs, avec une lanterne à la main, lançait des plaisanteries obscènes à deux ou trois passagères appuyées à la rambarde. Les femmes ripostèrent de leurs voix stridentes. Interloqués par cet échange, Yasuko et Yûichi attendirent avec le sourire que le bateau s'éloignât de Shunsuké. Peu à peu, entre la coque et le quai, une nappe d'eau

calme s'étendit : sur toute sa surface huileuse une lumière diffuse étincelait également. Cette masse imposante semblait se déployer comme un être vivant.

Le vieil écrivain ressentit une douleur au genou droit, à cause du vent marin de la nuit. Il y avait eu des moments où sa seule passion était précisément la souffrance que lui procuraient ses crises névralgiques. Il avait haï ces jours-là. Maintenant il ne s'amusait plus à les haïr. Cette douleur retorse au genou était parfois devenue le refuge secret de ses passions. Il retourna à l'auberge, guidé par la lanterne d'un porteur.

Dès son retour à Tôkyô une semaine plus tard, Shunsuké reçut de Yûichi un télégramme donnant son accord.

CHAPITRE III

Le mariage d'un fils dévoué

La date fixée pour le mariage était un jour faste de la fin septembre. À deux ou trois jours de la cérémonie, Yûichi se dit qu'après ses noces, il n'aurait plus l'occasion de dîner seul et, quoique ce ne fût pas son habitude, il sortit en ville avec l'intention de mettre enfin en pratique une idée qui trottait dans sa tête et de s'installer au premier étage d'un restaurant occidental situé dans une ruelle. Avec sa fortune rondelette d'un demi-million de yens, il pouvait bien se payer ce luxe.

Il était cinq heures. Il était encore trop tôt pour dîner. Le restaurant était désert et les garçons avaient l'air endormi.

Il regarda l'agitation de la rue qu'échauffaient les derniers rayons du soleil avant le crépuscule. La moitié de la venelle était très ensoleillée ; un magasin de vêtements était envahi par la lumière sous la marquise jusqu'au fond de l'étalage en vitrine. Elle effleurait le vert de jade d'une ceinture de kimono, comme une main de voleur. Attendant d'être servi, Yûichi était irrésistiblement attiré par cette tache verte au fond de la vitrine, qui scintillait paisiblement en silence. Ce jeune homme solitaire était assoiffé et ne cessait de boire de l'eau. Il était inquiet.

Yûichi ignorait qu'il était très fréquent que les hommes qui aimaient les hommes se marient et deviennent pères. Il ne savait pas non plus que la plupart d'entre eux contribuaient, à leur insu, au bien-être conjugal en vertu de leurs penchants particuliers. Saturés jusqu'à la nausée, avec leur femme, de cette bonne chère inopportune qu'est l'autre sexe, ils ne touchent jamais aux autres femmes. Nombre des hommes qui passent pour de « bons maris » appartiennent à cette race. Une fois qu'ils ont des enfants, ils se conduisent en mère plutôt qu'en père. C'est vers cette race que les femmes qui ont souffert de l'infidélité de leur mari doivent se tourner pour un remariage. La vie conjugale de ces hommes constitue en quelque sorte une autodestruction heureuse, paisible, flegmatique, mais fondamentalement effroyable. Les maris qui appartiennent à cette race ne peuvent finalement compter que sur leur propre conviction de régner, nuit et jour, avec cynisme, sur les détails de leur vie « humaine ». Il est difficile d'imaginer pour leur femme mari plus cruel.

Pour saisir la complexité de cette question, l'âge et l'expérience seraient nécessaires. Et pour endurer une telle vie, il faudrait tout un entraînement. Or Yûichi n'avait que vingt-deux ans. Et son protecteur déraisonnable ne se passionnait, en dépit de son âge, que pour des idées. Yûichi avait du moins perdu cette volonté tragique qui lui avait donné un air plein d'énergie. Il lui semblait que tout lui était égal.

Le plat tardait à venir et Yûichi voulut tourner son regard vers le mur, mine de rien. Il se rendit alors compte que quelqu'un fixait des yeux son profil depuis un moment. Ce

regard s'était posé discrètement sur sa joue comme un papillon de nuit qui s'envola à l'instant même où Yûichi se retourna. Contre le mur, se tenait debout un serveur d'une vingtaine d'années, au corps svelte et au teint clair.

Sur sa poitrine, il avait deux rangées de boutons dorés assez élégants en forme d'arc. Il suffisait d'observer la gêne avec laquelle il gardait une position figée en tapotant nerveusement du bout des doigts sur le mur dans son dos, pour comprendre qu'il manquait d'expérience. Ses cheveux d'un noir de jais étaient nimbés de lumière. La souplesse presque languissante du bas de son corps était en harmonie avec le dessin de ses lèvres et les traits enfantins et ébauchés de son visage qui rappelaient ceux d'un poupon. La ligne de ses hanches suivait une courbe pure et juvénile. Yûichi ressentit vivement la montée de son désir.

Comme on l'appelait du fond, le serveur s'éloigna.

Yûichi fuma une cigarette. De même qu'un soldat qui a reçu sa feuille d'appel se creuse la cervelle pour profiter au maximum de ses derniers moments de liberté et finit par ne rien faire, de même il faut que le plaisir soit précédé par des préliminaires infinis et par la peur de l'ennui. Yûichi pressentit que, comme les dizaines d'occasions qui lui avaient échappé jusque-là, ce désir lui aussi se perdrait sans laisser de trace. De la cendre tomba sur la lame parfaitement polie du couteau et Yûichi souffla dessus. La cendre se posa alors sur la rose qui ornait la table.

Le potage arriva. C'était toujours le même serveur qui s'approchait, tenant une soupière d'argent sur une serviette qui pendait à son bras gauche. Il ôta le couvercle et présenta le récipient au-dessus de l'assiette de Yûichi qui, repoussé par la vapeur considérable que le plat dégageait, releva la tête et dévisagea le serveur. Il se trouvait étonnamment près de lui. Yûichi lui sourit. Le serveur répondit à son sourire, découvrant fugitivement ses dents blanches et irrégulières. Puis il repartit et Yûichi baissa silencieusement les yeux vers l'assiette creuse remplie.

Ce bref épisode qui paraît presque insignifiant devait rester profondément gravé dans sa mémoire. Car il revêtit par la suite un sens précis.

Le banquet de noces eut lieu dans l'annexe du Tôkyô Kaikan. Les jeunes mariés se tenaient, conformément à la coutume, devant un paravent doré. Étant célibataire, Shunsuké ne convenait guère au rôle de témoin. Il assistait à la cérémonie en quelque sorte comme un invité d'honneur curieux. Pendant qu'il fumait une cigarette dans la salle d'attente, un couple conventionnel entra : l'homme portait une jaquette et la femme un kimono d'apparat. Elle avait une démarche si raffinée et les traits de son visage assez froid étaient si beaux qu'aucune autre femme dans l'assistance n'aurait pu lui être comparée. Ses yeux limpides ne riaient jamais et ne trahissaient aucune émotion tandis qu'elle regardait autour d'elle.

C'était elle qui, de mèche avec son mari, un ancien comte, avait naguère séduit Shunsuké et lui avait soutiré trente mille yens. L'indifférence affichée de son regard donnait, lorsqu'on se souvenait de cet événement, l'impression qu'elle guettait une nouvelle proie. Son mari, qui avait une certaine prestance, restait tout près d'elle, en manipulant nerveusement ses deux gants de chevreau blanc et en promenant alentour un

regard chargé de désir, qui n'avait rien des œillades satisfaites d'un Don Juan. On aurait dit un couple d'explorateurs parachutés chez les sauvages. Ce mélange comique d'orgueil et de crainte ne se trouvait jamais chez les aristocrates d'avant-guerre.

L'ancien comte Kaburagi remarqua Shunsuké et lui tendit la main. Il tripotait de sa main pâle de crapule un bouton de sa veste et eut un sourire radieux, le menton rentré et la tête légèrement penchée de côté.

— Quel bon vent vous amène ? demanda-t-il.

La classe moyenne mettait un point d'honneur à éviter cette expression dont les snobs avaient abusé depuis le déclassement de l'ancienne noblesse. Or, Kaburagi parvenait à faire passer sa crapulerie pour l'audace propre à la noblesse ; en l'entendant prononcer cette formule, on avait l'impression de quelque chose de tout à fait naturel. Bref, les snobs étaient tant bien que mal devenus inhumains grâce à la charité et les nobles étaient tant bien que mal devenus humains grâce à la crapulerie.

Quoi qu'il en soit, Kaburagi avait, dans son apparence, quelque chose d'indiciblement déplaisant. Quelque chose comme une tache sur un vêtement impossible à nettoyer aussi longtemps qu'on frotte, comme une marque d'infamie, un amalgame indescriptiblement désagréable de nonchalance et de désinvolture, cette voix menaçante qui lui aurait été arrachée de force et un naturel que l'on aurait dit entièrement préconçu...

Shunsuké bouillait de colère. Il se rappela la méthode efféminée et prévenante que Kaburagi avait observée pour le faire chanter. Rien ne justifiait que Kaburagi le saluât de façon aussi circonstanciée.

Le vieil écrivain répondit par un salut crispé. Mais il trouva aussitôt ce geste infantile et voulut le corriger. Il se leva de la banquette. Il portait des demi-guêtres sur ses chaussures noires vernies. Voyant Shunsuké se lever, Kaburagi recula de deux pas, sur le sol soigneusement ciré, avec légèreté comme s'il dansait. Mais déjà il saluait une invitée qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Shunsuké ne savait plus où se mettre. M^{me} Kaburagi vint alors tout droit vers lui et l'entraîna vers la fenêtre. Elle s'épargnait en général toute politesse inutile. Elle avançait d'un pas vif, le pan de son kimono parcouru d'une ondulation régulière.

La vitre reflétait exactement la lumière des lampes de la salle. Dans la pénombre crépusculaire de la fenêtre, Shunsuké était surpris de constater que M^{me} Kaburagi avait gardé une belle peau, sans la moindre ride : elle avait le génie de trouver tout de suite l'angle et l'intensité de lumière qui lui convenaient. Elle non plus n'évoqua pas le passé. Ce couple mettait à profit la psychologie selon laquelle il suffit de ne pas se montrer soi-même intimidé pour intimider aussitôt son interlocuteur.

— Je suis ravie de vous voir en si bonne forme. Dans de telles circonstances, mon mari paraît bien plus âgé que vous.

— Moi aussi, j'aimerais vieillir vite, dit l'écrivain qui avait soixante-six ans. C'est que je commets encore des erreurs de jeunesse.

— Un vieux petit coquin ! Vous pensez encore à la bagatelle ?

— Et vous ?

— Quelle insolence ! Je commence à peine, moi. Le marié, avant de jouer au papa et à la maman avec cette petite jeune fille, aurait mieux fait de suivre deux ou trois mois de leçons chez moi.

— Comment trouvez-vous le jeune Minami dans son rôle de marié ?

Le vieil artiste posa cette question apparemment insignifiante en surveillant du coin de son œil veiné de jaune l'expression de la femme. Il était convaincu qu'il lui suffirait de percevoir un léger tremblement sur sa joue, un éclat furtif dans son regard, pour être en mesure de saisir ces indices, de les agrandir, de les développer, de les enflammer et de les élever jusqu'au degré le plus irrésistible de la passion. En général, les romanciers sont dans ce cas : c'est une catégorie experte dans le traitement des passions d'autrui.

— C'est la première fois que je vois son visage, dit-elle. On m'avait déjà parlé de lui, mais il est encore plus joli garçon qu'on ne me l'avait décrit. Qu'un tel garçon se marie, à seulement vingt-deux ans, avec cette oie blanche, peut-on concevoir une histoire d'amour plus prosaïque ? Si ça continue, je ne pourrai plus me contrôler !

— Que disent de lui les autres invités ?

— On ne parle partout que du marié. Les anciennes camarades de Yasuko n'ont pas manqué, par jalousie, de lui chercher des défauts, mais elles n'ont pu que prétendre qu'il n'était pas leur genre. D'ailleurs, que peut-on dire de la beauté de son sourire ? Il respire la jeunesse.

— Vous devriez répéter tout cela, tel quel, pour votre speech. Peut-être cela frapperait-il les esprits. Parce que ce n'est pas de ces mariages d'amour qui sont en vogue ces temps-ci.

— C'est pourtant ce qu'on disait.

— C'est faux. C'est un mariage d'un degré supérieur. C'est le mariage d'un fils dévoué.

Shunsuké indiqua du regard un fauteuil dans un coin de la salle. La mère de Yûichi y était assise. Une épaisse couche de poudre recouvrait son visage un peu tuméfié et dissimulait l'âge de cette femme au seuil de la vieillesse, d'ordinaire plus vivante. Elle s'échinait à sourire, mais ses joues gonflées l'en empêchaient. Son sourire contrit et pesant semblait former aux commissures une sédimentation. Elle n'en vivait pas moins le moment le plus heureux de sa vie. Le bonheur est bien laid, songea Shunsuké. La femme parut alors se frotter la hanche du bout de son doigt orné d'une bague sertie d'un diamant à l'ancienne mode. Elle avait probablement envie d'aller aux toilettes. Une femme d'un certain âge, en kimono mauve, qui se trouvait près d'elle, se pencha pour lui murmurer quelque chose. Elle prit par la main la mère de Yûichi, qui se leva et, se frayant un chemin dans la foule, salua tout le monde, pour sortir dans le couloir.

En voyant de près ce visage gonflé, Shunsuké se remémora le cadavre de sa troisième femme et il fut parcouru d'un frisson.

— C'est une histoire édifiante, plutôt rare de nos jours, dit M^{me} Kaburagi avec froideur.

— Voulez-vous que je vous invite avec Yûichi un de ces jours ?

— Ce doit être difficile juste après son mariage.

— Mais non, une fois qu'il sera revenu de sa lune de miel.

— Vous me le promettez ? J'aimerais bien avoir l'occasion de lui parler un peu longuement.

— Vous n'avez pas de préjugés contre le mariage ?

— De toute façon, c'est le mariage d'un autre, répliqua-t-elle avec lucidité. Mon propre mariage, c'est aussi le mariage d'une autre. Il ne me concerne pas.

Les maîtres d'hôtel annoncèrent que les tables étaient prêtes. La centaine d'invités passa dans la grande salle en lents cercles concentriques. Shunsuké s'assit à la place d'honneur de la table principale. Le vieil écrivain devait amèrement regretter de ne pouvoir observer, à cause du mauvais angle que lui offrait sa situation, l'inquiétude qui, depuis le début de la cérémonie, assombrissait les beaux yeux de Yûichi. Pour certains, les yeux sombres du marié pouvaient constituer le plus beau spectacle de la soirée.

Le banquet se déroula sans heurt. Conformément à l'usage, les mariés se retirèrent au milieu du repas sous les applaudissements. Le couple des témoins était chargé de venir en aide à ce nouveau ménage, si sage et si enfantin. Revêtant son habit de voyage, Yûichi eut du mal à nouer sa cravate et dut s'y reprendre à plusieurs fois.

Avec son témoin, il attendit, à la sortie où une voiture patientait, Yasuko qui n'était pas encore prête. Le témoin, un ancien ministre, sortit ses cigares et en proposa un à Yûichi, qui l'alluma quoiqu'il ne fût pas habitué à en fumer. Yûichi regarda dans la rue.

À cause de la température et de leur légère ivresse, ils ne pouvaient pas s'enfermer dans la voiture pour attendre Yasuko. S'appuyant sur la carrosserie brillante de la voiture neuve, où ne cessaient de se refléter les phares des voitures qui passaient, ils échangèrent des propos laconiques. Ne t'inquiète pas pour ta mère, dit le témoin, je m'occuperai d'elle pendant ton absence. La gentillesse de cet homme, qui était un vieil ami de son père, fit plaisir à Yûichi. Il avait beau avoir un cœur terriblement refroidi, il était demeuré très sentimental.

Un Occidental efflanqué sortit alors de l'immeuble d'en face. Il avait une veste jaune d'œuf et un nœud papillon criard. Il tourna la clé dans la portière d'une Ford garée le long du trottoir et qui semblait lui appartenir. Un jeune Japonais parut derrière lui, avançant d'un pas vif, et, s'arrêtant au milieu du perron, il regarda autour de lui. Il portait une veste croisée, à carreaux, cintrée, faite sur mesure. Sa cravate jaune citron était éclatante même en pleine nuit. À la lumière du réverbère, ses cheveux gominés brillaient comme s'il les avait aspergés d'eau. Yûichi était stupéfait de voir cela. Il s'agissait du serveur qu'il avait remarqué l'autre jour.

L'Occidental lui fit signe de se dépêcher. Léger et confiant, le garçon alla rapidement s'asseoir à l'avant. L'Occidental s'assit au volant à gauche et referma bruyamment la portière. Il démarra sur les chapeaux de roue.

— Qu'as-tu ? demanda le témoin. Tu es tout pâle.

— Oui, je n'ai pas l'habitude de fumer le cigare. Il me suffit d'une bouffée pour avoir mal au cœur.

— Ce n'est pas bien, ça. Rends-le-moi donc, je le confisque.

Le témoin rangea le cigare encore allumé dans un étui en plaqué argent, dont il fit claquer le couvercle. Le claquement fit sursauter Yûichi. Yasuko, vêtue d'un tailleur pour le voyage et portant des gants blancs ornés d'un rang de piquê, parut à l'entrée, entourée d'invités qui lui disaient au revoir.

Les jeunes mariés se rendirent ensuite en voiture à la gare de Tôkyô où ils prirent le train de sept heures et demie à destination de Numazu pour aller à Atami. L'expression de bonheur de Yasuko, qui était presque un état d'égaré, affola Yûichi. Dans sa gentillesse, il était prêt à accueillir à tout moment l'amour, mais, en cet instant même, il était trop crispé pour accepter ce type d'émotion. Il avait le cœur sombre, comme surchargé de trop d'idées rigides. Yasuko lui passa un magazine dont elle s'était lassée. Il vit apparaître le mot jalousie en gros caractères sur une ligne du sommaire et put enfin donner un nom à son désarroi. C'est donc à la jalousie qu'était dû son désagrément.

Jaloux de qui ?

Il pensa alors au serveur qu'il venait d'entrevoir. Il fut effrayé à l'idée qu'un garçon à peine aperçu le rendait jaloux et qu'il se désintéressait de sa jeune femme, dans le train même de leur lune de miel. Il avait l'impression d'être un être vivant informe ou du moins qui avait perdu toute forme humaine.

Laissant reposer sa tête sur le dossier du siège, il observa de côté la tête de Yasuko qui ballottait. Ne pouvait-il pas imaginer que c'était un garçon ? Ces sourcils ? Ces yeux ? Ce nez ? Ces lèvres ? Il fit claquer sa langue comme un peintre qui aurait raté plusieurs croquis successifs. Il finit par fermer les yeux et par tenter de se persuader que Yasuko était un homme. Mais cette immoralité de l'imagination transformait la belle jeune fille devant lui en quelque chose de plus difficile à aimer qu'une femme : une image grotesque perdant à mesure tout attrait.

CHAPITRE IV

Effet d'un incendie lointain vu au crépuscule

Un soir, au début octobre, Yûichi se retira dans son bureau après le dîner. Il regarda autour de lui. C'était un bureau sobre, d'étudiant. La pensée d'un solitaire y résidait, dans sa pureté, comme une statue invisible. Dans toute la maison, c'était la seule pièce qui échappait à la vie conjugale. Ce n'est qu'ici que ce garçon malheureux pouvait souffler.

Il aimait cette heure où, à la lumière de la lampe électrique, l'encrier, les ciseaux, le pot à crayons, le coupe-papier et le dictionnaire commençaient à scintiller. Les objets sont solitaires. Dans ce décor, il se demandait vaguement si la fameuse paix du foyer, dont tout le monde parlait, ce n'était pas cela. Dans l'attente d'un acte qui n'a pas encore reçu sa forme, guetter mutuellement en silence la raison d'être solitaire de l'autre, comme ce que les ciseaux sont pour l'encrier. Les rires de ce foyer, cristallins, inaudibles. Avec, pour unique qualification, la caution solidaire de ce foyer...

Ce mot de qualification lui fit aussitôt mal. Il lui semblait que la paix apparente qui régnait alors dans la famille Minami était un reproche qui lui était adressé. Le visage chaque jour radieux de sa mère qui avait heureusement échappé à l'atrophie rénale et à l'hospitalisation, le sourire qu'arborait Yasuko, comme un voile de brume, du matin au soir, ce repos... Tout le monde dormait et lui seul veillait. Il éprouvait le sentiment déplaisant de vivre dans une famille endormie à jamais. Il eut envie de toutes les réveiller, en leur tapant sur l'épaule. Mais s'il le faisait... En effet, elles se réveilleraient toutes les trois, sa mère, Yasuko et Kiyo. Mais dès lors elles le haïraient. Quelle trahison que de rester seul éveillé ! C'est grâce à la trahison qu'un veilleur protège les autres. C'est en trahissant le sommeil qu'on protège le sommeil. Ah, cette surveillance humaine qui vise à préserver la vérité du côté des dormeurs. Yûichi ressentait la colère du veilleur. Il s'emporta contre un rôle si humain.

Ce n'était pas encore la saison des examens. Il lui suffisait de revoir une fois ses notes. Dans ses cahiers d'histoire de l'économie, de science financière, de statistiques, etc., étaient alignées les lettres minutieuses d'une écriture fine et belle. Ses camarades étaient surpris de l'exactitude de ses notes, mais c'était celle d'une machine. Dans la classe envahie le matin par la lumière d'automne, des centaines de stylos grattaient le papier en bruissant, mais parmi eux, l'un était plus mécanique que les autres, c'était celui de Yûichi. Si cette écriture impassible évoquait presque de la sténo, c'est que, chez Yûichi, la pensée n'était qu'un moyen de se dépasser mécaniquement.

C'était sa première journée d'université après son mariage. La faculté lui servait de commode refuge. Lorsqu'il rentra chez lui, il reçut un appel de Shunsuké. Au téléphone, le vieil écrivain parlait d'une voix rauque et haut perchée :

— Bonjour, depuis tout ce temps... Comment allez-vous ? J'ai hésité à vous appeler jusqu'à aujourd'hui. Vous ne voudriez pas venir demain soir dîner chez moi ? Je vous l'aurais volontiers proposé à tous les deux, mais comme j'aimerais bien savoir où vous en êtes, je préfère que vous veniez seul. Mieux vaut ne pas avertir votre femme que vous me rendez visite. Je suis tombé sur elle tout à l'heure et elle m'a dit que dans trois jours, dimanche, vous passeriez chez moi. Mais alors vous ferez comme si nous ne nous sommes pas revus entre-temps. Demain, disons vers cinq heures. Il y a quelqu'un que j'aimerais vous présenter.

En se rappelant cette conversation téléphonique, Yûichi observait une feuille de cahier où il avait l'impression qu'un gros papillon de nuit se débattait. Il referma le cahier. Il murmura :

— Encore une femme !

Cette idée seule l'épuisait déjà.

Il avait peur de la nuit, comme un enfant. Il pouvait, cette nuit-là au moins, se libérer de la hantise du devoir. Je vais, se disait-il, passer cette nuit seul, détendu, allongé sur mon lit à savourer le repos que je mérite, après avoir accompli mon devoir jusqu'à hier. Je me réveillerai dans des draps nets et immaculés. Ce sera ma plus belle récompense. Or, ironie du sort, cette nuit-là, Yûichi fut tenaillé sans relâche par le désir. Comme des vagues qui déferlent sur la rive, le désir envahissait ses sombres pensées, puis refluit, et revenait insidieusement.

Des gestes bizarres et privés de désir. Des jeux sensuels mais glacés. Sa nuit de noces avait été une imitation désespérée du désir. Cette remarquable contrefaçon avait trompé une cliente inexperte. Bref, le simulacre avait été une réussite.

Shunsuké lui avait expliqué en détail les méthodes contraceptives, mais Yûichi y avait renoncé, craignant que cela ne détruisît les fantasmes qu'il élaborait de toutes ses forces. La raison lui commandait d'éviter de faire un enfant, mais comparé à la peur que lui inspirait l'humiliation d'un éventuel et irrémédiable fiasco, tout le reste lui semblait insignifiant. La nuit suivante aussi, animé par une sorte de superstition qui voulait que le succès de la première nuit tînt à l'absence de toute méthode contraceptive et que le contraire eût conduit à l'échec, il répéta, comme la veille, ses gestes aveugles. La deuxième nuit était, dans une certaine mesure, la double imitation d'une imitation réussie.

Yûichi fut parcouru d'un frisson au souvenir de ces nuits aventureuses qu'il avait vécues le cœur constamment glacé. Cette étrange première nuit, dans un hôtel d'Atami, où les mariés étaient saisis d'une même crainte. Alors que Yasuko se trouvait dans la salle de bains, il était sorti avec nervosité sur la terrasse. Dans la nuit, le chien de l'hôtel s'était mis à aboyer. Devant lui, face à la gare où se concentraient toutes les lumières, il y avait un dancing dont il entendait parfaitement la musique. Arrêtant son regard, il avait vu des silhouettes noires se dessiner dans l'encadrement de la fenêtre, se mouvoir en musique et s'immobiliser quand elle cessait. À chaque arrêt, il avait senti les battements de son cœur s'accélérer. Il avait récité muettement les mots de Shunsuké comme une formule magique :

« Pensez que votre partenaire est un bout de bois. Pensez que c'est un coussin. Pensez que c'est une pièce de bœuf pendue dans une boucherie. »

Yûichi avait brutalement arraché sa cravate et il en avait fouetté comme d'une verge le parapet. Il avait besoin de dépenser sa force.

Enfin, lorsque les lumières s'étaient éteintes, il s'était abandonné à son imagination. Le simulacre est une des actions les plus originales. Tout en s'employant à imiter, il se rendit compte qu'il n'avait aucun modèle à quoi se référer. L'instinct, en général, grise les hommes de leur propre inventivité, si médiocre soit-elle, mais la conscience de cette pénible singularité, si contraire à l'instinct, était loin de l'enivrer. « Personne n'a jamais fait, ne fera jamais une chose pareille. Je suis le seul. C'est à moi de tout imaginer, de tout créer de toutes pièces. On retient son souffle, à chaque seconde, on attend mes ordres. Regardez ce spectacle glacé où, une fois encore, ma volonté l'emporte sur mon instinct ! Le plaisir d'une femme, qui monte comme un léger tourbillon de poussières s'élevant au milieu d'un paysage désolé. »

... De toute façon, ce qu'il lui fallait dans son lit, c'était un beau mâle. Il fallait que son reflet s'interposât entre la femme et lui. Sans ce recours, le succès serait douteux. Les yeux fermés, il caressa Yasuko. En cet instant, il imaginait le double de son propre corps.

Dans la chambre obscure, les deux êtres peu à peu devinrent quatre. Il fallait faire progresser simultanément l'étreinte qui unissait le Yûichi réel et la Yasuko métamorphosée en garçon, et celle qui unissait le Yûichi fictif qui aurait pu aimer une femme et la Yasuko réelle. Et cette double illusion faisait naître par instants une joie rêveuse. Mais pour aussitôt se fondre en un ennui insondable. À plusieurs reprises, Yûichi eut la vision hallucinée du vaste terrain de sports de son école, désert après la classe. Il se précipita dans un abîme extatique. Grâce à ce suicide instantané, l'acte s'acheva. Mais dès le lendemain, le suicide était devenu son habitude.

Ce jour-là, une fatigue insolite et une brusque nausée troublèrent leur voyage. Ils traversèrent la ville qui descendait en pente raide vers la mer. Yûichi sentit qu'il était en train de feindre le bonheur devant tous les autres.

Ils étaient arrivés en bord de mer et s'amusaient à regarder à travers une longue-vue à cinq yens les trois minutes. Il faisait beau sur la mer. On distinguait nettement, dans la lumière du matin, le kiosque du jardin Nishikigaura, au sommet du cap qui se trouvait à droite de la baie. Deux silhouettes passèrent devant et se fondirent dans la lumière des buissons. Deux autres amoureux entrèrent dans le kiosque et s'y blottirent. Les deux formes ne furent plus qu'une. Orientant la longue-vue sur la gauche, ils aperçurent sur un sentier dallé en pente douce, formant des lacets, quelques couples qui montaient. Ils voyaient distinctement les ombres de chaque couple se dessiner sur les dalles. Yûichi fut rassuré de constater la présence de la même ombre à ses pieds.

— Ils sont tous comme nous, dit Yasuko.

Elle s'éloigna de la longue-vue et s'approcha du parapet, exposant son visage à la brise marine, comme saisie d'un léger vertige. Mais alors, Yûichi qui avait perçu non sans jalousie l'assurance de sa femme gardait le silence.

Yûichi revenait à lui après un désagréable souvenir et il regarda par la fenêtre. Du haut du plateau, il pouvait voir une avenue avec des rails de tramway et une zone de baraquements au-delà de laquelle la forêt des cheminées du quartier industriel constituait l'horizon. Par beau temps, cet horizon paraissait légèrement remonter à cause de la fumée. La nuit, sans doute sous l'effet du travail nocturne ou des reflets de quelques néons, le ciel, à ce niveau, prenait souvent des nuances rouge foncé.

Or, ce soir-là le rouge n'était pas le même. Cette bande de ciel était particulièrement enivrée. La lune n'était pas encore apparue et à la faible lueur des étoiles cette ivresse était nettement visible. De plus, les rougeurs lointaines paraissaient flotter au vent. Cette inquiétante opacité aux teintes d'abricot évoquait une mystérieuse bannière claquant vaillamment au vent.

Yûichi comprit que c'était un incendie.

En effet, autour du foyer s'était formé un voile de fumées blanches.

Le désir troubla le regard du beau garçon. Il se consumait de langueur. Sans savoir pourquoi, il sentit qu'il ne tenait plus en place. Il se leva de sa chaise. Il devait courir. Il devait se dépenser. Il passa dans le vestibule et enfila par-dessus son uniforme d'étudiant un imperméable léger de couleur indigo et serra sa ceinture. Il expliqua à Yasuko qu'il avait besoin d'un manuel et qu'il allait se le procurer.

Il descendit la pente et attendit le tramway sur l'avenue bordée de baraques minables qui laissaient filtrer de faibles lueurs. Il n'avait aucune idée de sa destination, mais il pensait du moins se diriger vers le centre-ville. Bientôt, un tramway vivement éclairé apparut brinquebalant au virage. Les sièges étaient tous occupés et une dizaine de passagers debout étaient dispersés dans la voiture, certains s'appuyant aux vitres, d'autres se retenant aux poignées. Bref, il y avait une affluence qui n'était pas gênante. Yûichi se pencha par la fenêtre pour exposer au vent ses joues échauffées. Il n'apercevait plus d'incendie à l'horizon. Était-ce vraiment un incendie ? Ou ne s'agissait-il pas des flammes d'une catastrophe plus dévastatrice, plus funeste ?

Personne ne s'appuyait contre la vitre voisine. Deux hommes montèrent à l'arrêt suivant et s'y installèrent. Ils ne voyaient Yûichi que de dos. Yûichi, lui, les épiait sans se faire remarquer.

L'un d'eux qui devait avoir une quarantaine d'années et qui avait une allure de commerçant portait un blouson gris fait à partir d'une vieille veste. Il avait derrière une oreille une petite trace de brûlure. Ses cheveux étaient tellement gominés qu'ils brillaient d'une façon répugnante ; ils étaient soigneusement peignés. Son visage long et terreux était couvert d'une barbe qui commençait à pousser comme du chiendent çà et là. L'autre qui était petit et semblait être un employé de bureau portait une veste havane. Il avait le teint très pâle ou il serait plus exact de dire blafard. La monture de ses lunettes, de fausse écaille marron, accentuait encore sa pâleur. Il aurait été difficile de lui donner un âge. Ils susurraient. Les inflexions de leurs voix trahissaient une intimité glauque comme s'ils rumaient avec délectation le secret qu'ils partageaient. Le contenu de leur conversation parvint inévitablement aux oreilles de Yûichi.

— Et où vous allez maintenant ? demanda l'homme à la veste.

— Ça manque d'hommes en ce moment, répondit l'autre, qui avait l'air d'un commerçant. C'est l'heure où je me balade pour chercher de la compagnie.

— Aujourd'hui, vous allez au jardin public de H ?

— Quelle vulgarité ! Dites plutôt « H-Park » !

— Oh, excusez-moi ! Il y a de beaux morceaux ?

— Des fois, oui. C'est maintenant la bonne heure. Plus tard, il ne reste plus que des étrangers.

— Ça fait des siècles que je n'y vais plus. Et si je venais après tout ? Mais aujourd'hui, je ne peux pas.

— Remarquez, les gigolos n'ont rien à craindre de nous : encore si on était jeunes et beaux, ils croiraient qu'on marche sur leurs plates-bandes.

Le crissement des roues interrompit leur conversation. Yûichi ne put réprimer un élan de curiosité. Mais son amour-propre fut blessé par la découverte qu'il faisait de la laideur de ses « semblables ». Or cette laideur ne convenait-elle pas à leur souffrance, contraire à toute norme et si longtemps nourrie ? « Comparé à ça », se dit Yûichi, « le visage de M. Hinoki est buriné. Au moins, sa laideur est virile. »

Le tramway était arrivé à l'arrêt où se prenait la correspondance pour le centre-ville. L'homme au blouson quitta son compagnon et se plaça près de la sortie. Yûichi le suivit et descendit de la voiture. Il obéissait moins à la curiosité qu'au devoir envers lui-même.

Le carrefour était situé dans un quartier plutôt animé. Yûichi s'écarta le plus possible de l'homme au blouson pour attendre l'autre tram. À l'étal du magasin de primeurs, devant lequel il attendait, de magnifiques fruits d'automne étaient entassés à la lumière trop vive d'une lampe. Il y avait des raisins. Leur violet mati contrastait avec le poli des kakis, qui, près d'eux, avaient la luminosité d'un soleil d'automne. Il y avait des poires. Il y avait des mandarines encore vertes en ce début de saison. Il y avait des pommes. Mais cette accumulation de fruits était froide comme autant de cadavres exposés.

L'homme au blouson se tourna du côté de Yûichi. Leurs regards s'étant croisés, Yûichi détourna le sien avec naturel. Mais les yeux de l'autre restaient posés sur lui comme une mouche insistante. « Le destin veut-il que je couche avec cet homme ? » se demanda Yûichi, en frissonnant. « N'ai-je donc plus le choix ? »

Le frisson qui parcourait Yûichi avait une douceur faisandée, malsaine.

Le tram arriva et Yûichi y monta aussitôt. Sans doute, ne l'avaient-ils pas remarqué, tout à l'heure, lorsqu'il écoutait leur conversation. Il ne fallait surtout pas que l'autre le prît pour un « semblable ». Mais l'homme au blouson avait les yeux enflammés de désir. Dans la voiture bondée, l'homme cherchait le profil de Yûichi, en se tenant sur la pointe des pieds. Le profil parfait, le profil sauvage d'un jeune loup, le profil idéal... Or, Yûichi lui tournait le dos, lui présentant sa large carrure dans son trench-coat, et il regardait une publicité avec un dessin d'érables : « Pour votre voyage d'automne, la

station thermale de N. ! » Toutes les publicités ressemblaient à celle-ci. Station thermale, hôtels, pensions, venez vous délasser, nous avons des chambres romantiques, les prix les plus bas pour le plus grand confort... Une des publicités représentait une femme nue en ombre chinoise sur un mur et un cendrier d'où montait doucement une fumée de cigarette. Le slogan disait : « Gardez le souvenir d'une nuit d'automne dans notre hôtel ! » Ces publicités faisaient souffrir Yûichi. Elles l'obligeaient inévitablement à admettre que cette société fonctionnait sur le principe fondamental de l'hétérosexualité, ce principe ennuyeux, éternel de la voix de la majorité.

Le tram était à présent au centre-ville, passant dans la lumière des immeubles aux fenêtres encore éclairées après l'heure du bureau. Il n'y avait pas grand monde dans les rues et les arbres bordant l'avenue étaient sombres. On commençait à apercevoir le bosquet noir et silencieux du jardin public. On avait atteint l'arrêt du parc. Yûichi descendit le premier. Heureusement il était suivi par de nombreux autres passagers. L'homme au blouson fut le dernier à descendre. Yûichi traversa l'avenue avec les autres passagers et entra dans une petite librairie au coin d'une rue, en face du parc. Il fit semblant de feuilleter une revue, tout en jetant des coups d'œil vers le jardin. L'homme faisait les cent pas devant les toilettes publiques du parc, le long du trottoir. De toute évidence, il cherchait Yûichi.

Plus tard, après s'être assuré que l'homme était entré dans les toilettes, Yûichi sortit de la librairie et traversa d'un pas vif l'avenue en coupant le flot d'innombrables automobiles. L'ombre des arbres assombrissait l'entrée des toilettes. Mais il se passait par là quelque chose que l'on aurait pu appeler une cohue de pas feutrés, une agitation secrète, une ambiance de réunion invisible. S'il s'était agi d'un banquet ordinaire, on l'aurait tout de suite deviné, malgré la fermeture des fenêtres et portes, en entendant vaguement des notes étouffées de musique, des bruits de vaisselle ou des bouteilles qu'on débouchait. Or, il n'y avait là que des toilettes puantes. Et Yûichi ne voyait personne autour de lui.

Il entra dans les toilettes moites et obscures. Il vit alors ce que, dans ce milieu-là, on appelle le « bureau » – il existe à Tôkyô quatre ou cinq bureaux célèbres de ce type –, avec ses activités quotidiennes, dans le noir et le silence, ses accords tacites « de bureau », clins d'œil en guise de dossiers, petits gestes en guise de machines à écrire, codes secrets en guise de téléphone. En réalité, il ne vit pas grand-chose. Une dizaine d'hommes (ce qui était beaucoup pour cette heure) échangeaient des regards discrets.

Tous les regards convergèrent vers Yûichi. Dès cet instant, de nombreux yeux brillèrent, exprimant une jalousie manifeste. Le beau nouveau venu tremblait de peur, comme si tous ces regards allaient le déchiqueter. Il eut un moment de panique, mais le mouvement de ces hommes suivait un certain ordre. On aurait dit que la force avec laquelle ils se contrôlaient mutuellement limitait la vitesse de leurs gestes. Ils revenaient comme des algues entrelacées qui se défaisaient peu à peu dans l'eau.

Yûichi s'échappa des toilettes par une sortie dérobée et trouva refuge dans le parc, derrière un taillis. Il aperçut alors devant lui, çà et là, sur une allée la pointe rouge de cigarettes qui brillaient.

Les couples d'amoureux qui, dans la journée ou au crépuscule, se promènent enlacés dans ces allées, ne se douteraient jamais que ces mêmes allées servent, quelques heures plus tard, à un tout autre usage. En quelque sorte, le parc change de visage. La moitié de cette face, cachée pendant le jour, apparaît alors dans toute sa monstruosité. Comme l'acte final d'une pièce de Shakespeare où le banquet des hommes est livré aux sorcières, le belvédère, où, dans la journée, les amoureux à la sortie du bureau bavardent assis innocemment mérite, à la nuit tombée, le nom de « Grand Théâtre » ; l'escalier de pierre un peu sombre que les écoliers, sortant en groupe, empruntent en clopinant pour ne pas être en retard, change de nom pour devenir l'« entrée en scène des hommes » ; la longue allée sous les arbres, au fond du parc, devient le « chemin des œillades ». Autant de surnoms nocturnes. Les agents de police de l'endroit, qui n'interviennent pas, étant donné qu'aucune loi ne concerne ces pratiques, connaissent bien ces appellations. Aussi bien à Londres qu'à Paris, les jardins publics sont affectés à ces types d'usages : bien sûr, cela tient à l'utilité pratique, mais il est ironique et au fond généreux, que ces lieux publics, qui passeraient volontiers pour le symbole même du principe de la voix de la majorité, servent également les intérêts d'une minorité. Le parc de H est célèbre pour ce genre de fréquentations depuis les années dix où une partie était réservée à des manœuvres militaires.

Or, Yûichi se trouvait, sans le savoir, au bout du « chemin des œillades ». Il remonta l'allée en sens inverse. Ses « semblables » se trouvaient au pied des arbres et ils flânaient avec une lenteur trouble, comme des poissons dans leur aquarium.

Ce groupe humain animé par des sentiments où se mêlaient l'ardeur, la volonté de choisir, la quête, l'aspiration, l'accablement, la rêverie, l'égaré, la passion augmentant avec l'accoutumance de la drogue, le désir charnel rendu monstrueux par une maladie incurable dont la cause était esthétique, ce groupe allait et venait, échangeant de tristes regards, à la lueur des réverbères. Les yeux grands ouverts dans la nuit, ils coulaient des regards ardents l'un vers l'autre.

Des bras qui se frôlaient, au détour d'un sentier, des épaules qui s'effleuraient, des têtes qui se retournaient pour se reluquer, le bruissement du vent de la nuit dans les branches, des regards qui se jaugeaient avec acuité, au moment où deux inconnus, après s'être lentement croisés, revenaient sur leurs pas l'un vers l'autre... Partout sur la pelouse émaillée de taches de lumière qui filtraient à travers les feuillages et dont on ne pouvait distinguer l'origine, le clair de lune ou un réverbère, des insectes criquaient. Le grésillement des insectes et les feux des cigarettes qui s'allumaient et s'éteignaient semblaient approfondir le silence dans lequel les passions étaient étouffées. Les phares des voitures qui de temps à autre passaient à vive allure faisaient trembler l'ombre des arbres. Ces lumières mirent en relief sommairement, un court instant, les formes humaines qui jusque-là étaient invisibles au pied des arbres.

« Voilà donc mes semblables », se dit Yûichi en marchant. « La classe sociale, le métier, l'âge, l'apparence physique nous différencient, mais une seule passion nous réunit, le sexe. Quel tissu social ! Ces hommes n'ont plus besoin de coucher ensemble. *C'est dès la naissance que nous couchons ensemble.* Nous haïssant, nous jalouxant, nous méprisant, nous aimant juste ce qu'il faut pour nous tenir chaud. Examinons comment avance cet homme qui s'en va par là-bas. Il se tortille, il chaloupe, il balance

ses grosses fesses, sa tête ballotte, on dirait un serpent qui rampe. C'est mon semblable, plus proche de moi qu'un parent, un frère, une épouse ! »

Le désespoir est une sorte de repos. La mélancolie du beau jeune homme s'est un peu allégée. Car parmi tant de semblables, il n'a pas trouvé de beauté supérieure à la sienne.

« Au fait, qu'est devenu l'homme au blouson ? Je me suis enfui à une telle vitesse que je n'ai pas regardé s'il était encore dans les toilettes. Ne serait-il pas par hasard par là au pied des arbres ? »

Il sentit une fois encore fondre sur lui la peur superstitieuse de devoir coucher avec cet homme, parce qu'il l'avait rencontré. Pour se remonter le moral, il alluma une cigarette. Un jeune homme s'approcha alors de lui et tendit vers lui une cigarette éteinte ou qu'il avait éteinte exprès.

— Excusez-moi, dit-il. Auriez-vous du feu ?

C'était un garçon de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui portait un costume croisé gris, bien taillé, un chapeau mou élégant, une cravate de bon goût... Yûichi, sans rien dire, tendit sa cigarette. Le garçon avança son long visage aux traits réguliers. Yûichi le scruta et ne put s'empêcher de frissonner. Les mains aux veines marquées et les rides profondes aux coins des yeux ne pouvaient appartenir qu'à un homme qui avait dépassé depuis longtemps la quarantaine. Il avait redessiné soigneusement ses sourcils au crayon et caché, comme sous un fin masque, sa peau fripée sous un fond de teint de théâtre. Ses cils étaient trop longs pour être naturels.

Le vieil éphèbe allait dire quelque chose à Yûichi en levant ses yeux ronds. Mais Yûichi lui tourna le dos et s'éloigna. Pour le ménager, il marcha le plus lentement possible, afin de ne pas donner l'impression de prendre la fuite, lorsque quelques hommes qui semblaient avoir suivi Yûichi jusque-là, firent volte-face. Ils étaient bien plus que quatre ou cinq. Séparément, ils hâtèrent le pas, mine de rien. Yûichi reconnut alors distinctement parmi eux l'homme au blouson. Il accéléra le pas inconsciemment. Mais ses admirateurs muets le suivirent et le doublèrent tour à tour pour apercevoir le profil du beau jeune homme.

Lorsqu'il fut revenu à l'escalier de pierre, Yûichi qui ne connaissait ni la topographie ni le surnom nocturne de l'endroit, pensa qu'il trouverait un refuge en haut des marches. La clarté lunaire faisait ressembler la partie supérieure de l'escalier à de l'eau. À peine avait-il commencé à monter qu'il vit une silhouette descendre par hasard vers lui en sifflotant. C'était un jeune garçon svelte qui portait un pull-over blanc. C'était le serveur du restaurant.

— Ah, mon frère ! dit-il à Yûichi, en lui tendant la main sans y penser.

Il trébucha sur des graviers éparpillés au sol. Yûichi le retint par sa taille fine et ferme. Cette rencontre théâtrale l'émut.

— Tu te souviens de moi ? lui demanda le serveur.

— Oui, je me souviens de toi, répondit Yûichi.

Il revit la scène pénible qu'il avait surprise le jour de son mariage. Ils se serrèrent la main. Yûichi sentit sous ses doigts le contact rugueux de la bague que le garçon portait

à l'auriculaire. Involontairement, il se rappela la sensation du tissu rêche de la serviette, dont, à l'école, on lui avait couvert les épaules. Main dans la main, ils sortirent du parc en courant. Des vagues violentes se soulevèrent dans le cœur de Yûichi. Il entraîna le jeune garçon qui avait croisé les bras et courut sur un trottoir désert à cette heure de la nuit, sinon que des couples discrets d'amoureux flânaient çà et là.

— Pourquoi cours-tu comme ça ? demanda le serveur haletant.

Yûichi s'arrêta, rougissant.

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur, reprit le garçon. Tu n'es pas encore habitué, mon frère.

Ils se rendirent dans un hôtel borgne et les trois heures qu'ils passèrent dans la chambre furent ressenties par Yûichi comme une cascade brûlante. Son âme s'était affranchie de toute retenue artificielle et il en était grisé. Quel plaisir éprouve-t-on à mettre son corps à nu ? L'instant où son âme se dépouilla de sa lourde chape donna au plaisir sensuel de Yûichi une violence transparente qui ne laissait presque plus de place au corps.

Or, si l'on veut définir exactement la situation, ce n'était pas Yûichi qui avait acheté le garçon, mais c'était le garçon qui avait acheté Yûichi. Ou plutôt un habile vendeur avait acheté un client malhabile. L'habileté du serveur poussa Yûichi à faire des gestes impétueux. Le reflet des enseignes de néon qui filtrait à travers les rideaux de la fenêtre évoquait un incendie. C'est dans cette réflexion flamboyante que se dressa, comme deux boucliers, la puissante poitrine de Yûichi. Les courants d'air imprévus de la nuit avaient irrité sa peau allergique et des plaques d'urticaire étaient apparues sur sa poitrine en plusieurs endroits. Le garçon s'exclama et embrassa chacune de ces taches.

Assis sur le lit, le garçon enfila sa culotte et demanda :

— Quand est-ce qu'on pourrait se revoir ?

Le lendemain, Yûichi avait rendez-vous avec Shunsuké.

— Après-demain, si tu veux. Mais j'aimerais autant que ce ne soit pas dans le parc.

— Bien sûr que non. Nous n'en avons plus besoin. Tu sais, j'ai l'impression d'avoir enfin rencontré le garçon dont je rêve depuis mon enfance. Je n'ai jamais vu personne d'aussi superbe que toi. Tu es beau comme un dieu. Tu ne me laisseras pas tomber, hein ?

Le jeune garçon appuya sa nuque souple contre l'épaule de Yûichi. Yûichi ferma les yeux en caressant du bout des doigts cette nuque. Il se délectait de savoir déjà qu'il abandonnerait bientôt ce premier partenaire.

— Après-demain, à neuf heures, dès la fermeture du restaurant, je viendrai, dit le garçon. Il y a dans le quartier un café fréquenté par des gens comme ça. C'est un peu comme un club, mais il y a aussi des clients ordinaires, qui ne sont au courant de rien et sont là simplement pour boire un café. Tu peux donc venir tranquillement. Je vais te dessiner un plan.

Il sortit un agenda de la poche de son pantalon et, après avoir léché la mine de son crayon, il dessina maladroitement un plan. Yûichi remarqua au sommet de son crâne la naissance de ses cheveux.

— Écoute, c'est très facile à trouver. Au fait, je m'appelle Eichan. Et toi, mon frère ?

— Yûchan.

— C'est un joli prénom.

Cette flatterie agaça légèrement Yûichi. Il était surpris de constater que le garçon avait plus d'assurance que lui.

Ils se quittèrent au coin de la rue. Yûichi attrapa de justesse le dernier tram et rentra chez lui. Ni sa mère ni Yasuko ne lui demandèrent d'où il venait. C'est en s'allongeant près de Yasuko dans le lit, que Yûichi trouva enfin le repos. Il se sentait libéré de quelque chose. Aiguillonné par un plaisir curieusement retors, il se compara à une prostituée qui reprend le travail, après s'être accordé une agréable journée de répit.

Mais cette analogie, qu'il imaginait par dérision, avait un sens plus profond. C'est qu'elle impliquait la première imprégnation ou plutôt quelque chose comme le pressentiment d'une influence imprévue que la femme discrète et faible qu'était Yasuko allait exercer sur son mari.

« Quand je pense à mon corps allongé près de celui du garçon », se dit Yûichi, « combien il me semble minable à présent qu'il est allongé près de celui de Yasuko ! Ce n'est pas Yasuko qui se donne à moi, mais c'est moi qui me donne à elle, et gratis en plus. Je suis un *prostitué bénévole*. »

Ce genre de réflexions autodépréciatrices, loin de le tourmenter comme autrefois, l'amusait plutôt. La fatigue lui permit de s'endormir aussitôt. Comme une putain paresseuse.

CHAPITRE V

L'amorce d'une rédemption

Le lendemain, Yûichi se rendit chez Shunsuké avec aux lèvres un sourire rayonnant de bonheur qui inquiéta d'abord son hôte, puis l'invitée que ce dernier voulait lui présenter. Car l'un et l'autre s'attendaient à le voir revêtu d'un habit de malheur qu'ils croyaient mieux convenir au jeune homme. Mais c'était de leur part une méprise. C'est que la beauté du jeune homme était *universelle*. Tous les habits lui allaient. M^{me} Kaburagi l'avait tout de suite deviné, avec son coup d'œil de femme habituée à évaluer les hommes. « Même le bonheur sied à ce garçon », pensa-t-elle. Un garçon qui porte le bonheur avec élégance est de nos jours aussi précieux qu'un garçon qui sait porter avec élégance une veste noire.

Yûichi remercia M^{me} Kaburagi d'avoir bien voulu assister à la cérémonie de son mariage. La jovialité de ses façons naturelles engagea M^{me} Kaburagi, qui se montrait familière avec tous les jeunes gens qu'elle rencontrait, à ironiser sur un ton d'intimité. Elle lui fit remarquer qu'il affichait son sourire, comme une étiquette où aurait été inscrit *Jeune marié* et qui aurait été accrochée à son front, et elle lui conseilla de l'ôter chaque fois qu'il sortait de chez lui afin de ne pas risquer par manque de visibilité de se faire renverser par un tramway ou une automobile. Voyant que loin de réagir, Yûichi conservait son sourire candide, le vieil écrivain n'en croyait pas ses yeux. La mine embarrassée de Shunsuké exprimait l'hébétude de quelqu'un qui tout en se sachant victime d'une supercherie cherche à sauver les apparences. Yûichi éprouva pour la première fois du mépris à l'égard de ce vieillard infatué ! Il s'amusait à identifier son sentiment à celui d'un filou qui vient d'escroquer quelqu'un d'un demi-million. Ainsi l'humeur de cette tablée de trois convives gagna une certaine vivacité sous l'effet de ce léger changement de programme.

L'un des plus anciens admirateurs de Shunsuké Hinoki était un bon cuisinier. Les plats qu'il préparait avec art étaient dignes de la vaisselle précieuse que le père de Shunsuké avait collectionnée. Bien que Shunsuké, manquant naturellement de goût pour ces choses-là, ne fût pas exigeant en ce qui concernait les mets et leur présentation, il avait coutume, lorsqu'il avait des invités, de faire appel à cet homme qui l'en suppliait.

Ce deuxième fils d'un marchand de tissus en gros de Kyôto, qui avait étudié la cuisine Kaiseki auprès d'un grand maître, avait conçu pour ce soir-là le menu suivant. L'ensemble des hors-d'œuvre, appelés *Hassun* dans la cuisine Kaiseki, était composé de champignons dits « Rosée de pins », accompagnés d'aiguilles de pin, de bulbes de lys grillés à la sauce de jeunes pousses, de kakis dits « de Hachiya », qu'il avait fait venir de chez un ami de Gifu, de soja fermenté du temple de Daitoku, de crabes grillés à la Saraça. Il y avait ensuite une soupe de *miso* rouge teintée de moutarde avec des

boulettes de viande de petits oiseaux hachée. De fines tranches transparentes de platycéphale étaient servies sur une grande assiette rouge élégante de l'époque des Song, décorée de dessins de pivoinés. Le poisson grillé était un *ayu* d'automne en sauce. Une salade de champignons *hatsutaké* était assaisonnée avec une sauce bleue et une salade de coques avec une sauce blanche. Du *tôfu* à la dorade était accompagné de fougères marinées. Enfin des garances bouillies étaient proposées dans un pot. Comme dessert, il proposait un « Petit Poucet » de chez Morihachi, gâteau en forme de petite poupée blanc et rose, enveloppée dans du papier de soie. Mais aucun de ces mets précieux ne flattait le jeune palais de Yûichi. Il voulait manger une omelette.

— Vous faites peine à voir, Yûichi, devant ce genre de plats, dit Shunsuké en notant son manque d'appétit.

Interrogé sur son mets préféré, Yûichi répondit sincèrement ce qu'il pensait : l'omelette ; cette réponse laconique et sans affectation toucha M^{me} Kaburagi.

Trompé par sa propre gaieté, Yûichi commençait à oublier qu'il n'aimait pas les femmes. La réalisation d'une idée fixe guérit souvent de cette idée fixe. Mais si l'on est guéri de l'idée, on ne l'est pas de sa cause. Or cette guérison illusoire lui avait du moins concédé la liberté de s'enivrer d'une hypothèse :

« À supposer que tout ce que j'ai dit fût entièrement faux », se dit le beau jeune homme d'une humeur un peu trop enjouée, « que j'aime en réalité Yasuko et que, à court d'argent, j'aie joué un tour à cet écrivain crédule, combien ma situation serait commode à présent ! Je jubilerais de posséder une confortable demeure construite sur la tombe de la malveillance. Je raconterais à mes futurs enfants comment de vieux ossements sont enterrés au-dessous de la salle à manger. »

Yûichi était maintenant honteux de cette sincérité excessive qui accompagnait inévitablement toute confession. Les trois heures que, la veille, il avait vécues, avaient changé la substance même de sa sincérité.

Shunsuké versa du saké dans la coupelle de M^{me} Kaburagi.

L'alcool déborda et se renversa sur son kimono brodé de fils laqués.

Yûichi sortit aussitôt d'une poche de sa veste un mouchoir avec lequel il essuya le tissu. La blancheur éclatante du mouchoir qui, d'un seul coup, étincela chargeait la situation d'une sorte de tension immaculée.

Shunsuké se demanda pourquoi sa vieille main avait tremblé. Il avait été jaloux de M^{me} Kaburagi qui ne cessait de contempler le profil de Yûichi. Shunsuké aurait dû se garder de tout état d'âme menaçant l'issue de l'affaire et ses sentiments devaient rester lettres mortes, mais la gaieté imprévue de Yûichi égara une fois encore le vieil écrivain. Il fit alors cette réflexion : peut-être était-il faux de dire que ce qu'il avait découvert et qui l'avait ému était la beauté du jeune homme ; il avait peut-être simplement aimé son malheur...

Quant à M^{me} Kaburagi, elle fut touchée par la délicatesse de Yûichi. Bien qu'elle eût tendance à décider que la gentillesse de la plupart des hommes à son égard était un effet de son propre pouvoir de séduction, elle dut reconnaître que la gentillesse de Yûichi du moins possédait une certaine pureté.

Mais Yûichi se sentait gêné de la légèreté avec laquelle il avait promptement sorti son mouchoir. Il se trouvait frivole. Car il était en train de se dégriser et craignait avant tout que ses paroles et ses gestes ne fussent pris pour de la coquetterie. Cette manie de se mettre soi-même en cause le réconcilia avec sa nature malheureuse. Ses yeux étaient redevenus sombres comme d'habitude. Ce changement n'échappa point à Shunsuké qui fut rassuré de le voir retrouver une attitude qui lui était familière. Il se demanda même si la gaieté dont le jeune homme avait fait preuve n'était pas précisément un faux-semblant, que Yûichi s'était forgé, appliquant les leçons de Shunsuké : le regard que le vieil écrivain portait sur le jeune homme était à présent empreint de gratitude et d'attention.

Au fond ces différentes erreurs de calcul venaient du fait que M^{me} Kaburagi était arrivée chez Shunsuké une heure plus tôt que prévu. Shunsuké s'était réservé cette heure de battement pour permettre à Yûichi de donner de ses nouvelles, mais elle avait accaparé tout ce temps avec son inévitable désinvolture : « Comme je m'ennuyais, je me suis permis de venir un peu plus tôt. »

Deux ou trois jours plus tard, Shunsuké devait recevoir une lettre de M^{me} Kaburagi. Ce qu'il lut fit sourire celui auquel elle s'adressait :

« Le moins qu'on puisse dire, c'est que le jeune homme possède une certaine élégance. »

Voilà qui n'allait guère dans le sens du respect que les femmes de la haute bourgeoisie éprouvaient à l'égard de la « sauvagerie ». Yûichi était-il malingre ? se demanda Shunsuké. Pas le moins du monde. Alors il lui sembla que ce que M^{me} Kaburagi entendait par élégance était peut-être une réaction contre cette impression d'une « indifférence courtoise » que Yûichi donnait de prime abord aux femmes.

Il est vrai que lorsqu'il restait seul avec Shunsuké, sans présence féminine, Yûichi était nettement plus détendu. C'était une vraie joie pour Shunsuké, qui, depuis longtemps, était habitué aux jeunes admirateurs coincés. C'était cela que lui, Shunsuké, aurait appelé de l'élégance.

Lorsque vint l'heure de se séparer, Shunsuké proposa à Yûichi d'aller chercher à la bibliothèque le livre qu'il avait promis de lui prêter, faisant un clin d'œil au jeune homme qui paraissait hésiter un moment. C'était un habile stratagème pour débarrasser le garçon de l'invitée sans manquer aux règles de la politesse. Car M^{me} Kaburagi ne lisait jamais aucun livre.

La bibliothèque avait une vingtaine de mètres carrés ; sa fenêtre donnait sur des branches de magnolia, dont les feuillages étaient aussi épais qu'une armure ; la pièce était située au premier étage, à côté du bureau où il avait continué à écrire son journal plein de haine et ses œuvres pleines de tolérance. Il autorisait rarement que l'on entrât dans sa bibliothèque.

Le beau garçon se laissa guider, dans ces odeurs de poussière, de dorure, de cuir et de moisissure ; Shunsuké vit alors les visages austères de ces dizaines de milliers de livres, sa seule collection, rougir de pudeur. En présence de la vie, en présence d'un chef-d'œuvre de chair, tous ces livres avaient honte de leur vaine apparence. L'édition de tête de ses œuvres complètes n'avait pas perdu son éclat doré sur le dos et les plats, et l'or

peint sur la tranche de ces feuilles de papier de luxe reflétait presque le visage humain. Lorsque le jeune homme prit un tome dans sa main, Shunsuké eut l'impression que le visage juvénile qui avait laissé son empreinte sur la tranche, purifiait l'odeur mortuaire des œuvres imprimées.

— Savez-vous, lui demanda Shunsuké, ce qui, dans le Moyen Âge japonais, correspond à l'adoration de la Vierge, dans le Moyen Âge européen ?

Sachant qu'il répondrait négativement, il poursuivit sans attendre sa réplique :

— C'est l'adoration des jeunes garçons. À cette époque, les places d'honneur étaient tenues par de jeunes garçons et c'étaient eux les premiers qui recevaient la coupe du seigneur. Je possède une copie d'un passionnant livre secret de cette période.

Shunsuké saisit, sur une étagère qui lui faisait face, un mince livret relié à la japonaise, qu'il tendit à Yûichi.

— Le manuscrit se trouvait à la bibliothèque du Mont Hiei. J'ai demandé à quelqu'un de me le recopier.

Yûichi n'arrivait pas à lire le titre inscrit sur la couverture. Il interrogea Shunsuké.

— On lit cela *Chigokanjô* (Initiation des garçons). Ce livre est divisé en deux parties : *Chigokanjô* et *Injiseikyôhiden* (Tradition secrète de l'enseignement sacré de la conduite des garçons). Sous ce dernier titre, on peut lire « par Eshin », mais c'est un mensonge éhonté. Il n'est pas de cette époque. Ce que j'aimerais que vous lisiez, c'est, dans cette partie, un passage qui décrit le rite ésotérique des caresses (quel langage subtil ! Le membre de l'enfant aimé est appelé « fleur de la juste essence » et celui de l'homme qui l'aime « flamme des ténèbres »). Mais j'aimerais que vous compreniez la philosophie de *Chigokanjô*.

Il tourna des pages, de ses vieux doigts qui remuaient nerveusement, puis lut la ligne suivante :

« ... ton corps est le bodhidharma du désir, la révélation des temps anciens. Venant en ce monde, tu délivreras le commun des mortels. »

— Ce *ton*, expliqua Shunsuké, se réfère à un garçon. La coutume consistait à psalmodier ce genre de formule mystérieuse de louange et de glorification, après le rite du baptême. « Dès aujourd'hui, tu accolleras *maru* à ton nom : Untel-maru. » À ce propos...

Le rire de Shunsuké était empreint d'ironie.

— Comment se déroule l'amorce de votre rédemption ? Pensez-vous que cela réussira ?

Yûichi ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait.

— Elle a la réputation, si un homme lui plaît, de le tomber en moins d'une semaine. Et c'est vrai ! Je connais d'innombrables exemples. Or, détail intéressant, même si l'homme ne lui plaît pas, elle finit toujours, en moins d'une semaine, par l'entraîner aux dernières limites de la séduction. Mais au dernier moment, un piège effroyable attend sa victime. Je parle en connaissance de cause. Pour ne pas dissiper vos illusions sur son

compte, je me garderai de vous le révéler. Enfin, attendons une semaine. Dans une semaine, elle connaîtra une crise. Vous l'esquiverez habilement (je vous aiderai bien sûr) et vous différerez encore d'une semaine. Il y a beaucoup de moyens d'attiser une femme sans l'abandonner. Vous gagnerez encore une semaine. Vous finirez par exercer sur elle un terrible pouvoir. En quelque sorte, vous la rédimerez à ma place.

— Mais c'est une femme mariée, n'est-ce pas ? demanda naïvement Yûichi.

— En tout cas, c'est ce qu'elle dit elle-même. Elle le crie sur tous les toits. Elle n'a pas l'air de vouloir divorcer d'avec son mari, mais ses infidélités se multiplient. À ne plus savoir ce qui chez elle est une mauvaise habitude : ses infidélités ou de rester flanquée avec ce mari-là.

Comme à ce sarcasme Yûichi avait réagi en riant, Shunsuké le railla en lui faisant remarquer qu'il avait ce jour-là un rire particulièrement joyeux. Le vieillard soupçonneux lui demanda ironiquement si par hasard le succès de son mariage n'avait pas été tel qu'il avait fini par aimer les femmes. Yûichi raconta ce qui lui était arrivé. Shunsuké en fut stupéfait.

Ils redescendirent dans le salon japonais où M^{me} Kaburagi, par désœuvrement, s'était mise à fumer. Elle était plongée dans ses pensées, une cigarette à la main. Enveloppant de son autre main celle qui tenait la cigarette, elle songeait à la main vigoureuse du jeune homme qu'elle avait observée un moment auparavant. Il avait parlé de sport. De natation et de saut en hauteur. Ce sont des disciplines solitaires. Si l'adjectif solitaire n'est pas approprié, ce sont des sports *que l'on peut pratiquer seul*. Pourquoi ce jeune homme avait-il choisi de tels sports ? Alors la danse ?... M^{me} Kaburagi eut soudain un accès de jalousie. Elle pensait à Yasuko. Elle s'employa à enclore l'image de Yûichi dans la solitude qu'il vivait.

« Il a quelque chose d'un loup éloigné de sa horde. Mais il n'a pas l'air d'un révolté : son énergie tout intérieure ne doit pas convenir à la révolte ni à la rébellion. Mais à quoi est-il apte alors ? Sans doute à une vaine entreprise, intense, profonde, énorme, obscure. Son rire limpide et gai recèle, comme une ancre jetée, l'or de la mélancolie. Ces mains simples et robustes comme une chaise de ferme (on a envie de s'asseoir dessus)... Ses sourcils fins comme des lames de sabre... Cette veste croisée bleu marine lui va bien. Sa souplesse et sa vivacité de loup quand il tourne la tête ou que, flairant un danger, il prête l'oreille... Son ivresse juvénile. Quand pour montrer qu'il ne pouvait plus boire, il a mis sa main sur la coupelle et quand il a fait semblant d'être saoul en penchant son visage tourné de trois quarts, ses cheveux brillants touchaient presque mes yeux. J'ai eu l'envie brutale de tendre la main pour les saisir. J'aurais voulu avoir les mains poisseuses de gomina. J'ai failli m'avancer vers lui... »

C'est alors qu'elle leva les yeux vers les deux hommes qui étaient descendus, avec une langueur qui était devenue son expression habituelle. Il ne restait plus sur la table que des raisins dans un grand plat et une tasse à café à moitié vide. Elle avait trop d'amour-propre pour prononcer des phrases du genre « Vous avez bien tardé » ou « Raccompagnez-moi jusque chez moi ». Elle les accueillit sans un mot.

Yûichi vit alors dans sa vérité, dans sa solitude, cette femme minée par sa mauvaise réputation. Il sentit qu'au fond elle lui ressemblait. Elle écrasa sa cigarette d'un geste

nerveux, elle jeta un coup d'œil furtif sur son miroir de poche et se leva. Yûichi la suivit.

Le comportement de M^{me} Kaburagi surprenait Yûichi. Elle ne lui adressait plus la parole. N'écoutant que son caprice, elle se fit conduire en taxi jusqu'à Ginza, puis elle décida de l'entraîner dans un bar où elle le laissa flirter avec des hôteses, enfin brusquement décida qu'il était temps de rentrer et le raccompagna en taxi jusque dans son quartier.

Dans le bar, elle s'était tenue exprès loin de lui, pour avoir tout le loisir de le contempler assailli par tout un groupe de femmes. Yûichi, qui n'était pas habitué à ce genre d'endroit, portait, de plus, une veste dans laquelle il n'était pas à l'aise : de temps à autre, il tirait, d'un geste jovial, les manches de sa chemise qui avaient tendance à remonter sous sa veste. M^{me} Kaburagi jubilait de voir cela.

Sur la piste étroite, entre les chaises, elle dansa pour la première fois avec lui. Des musiciens jouaient dans un coin du bar, derrière un palmier à chanvre. Les danseurs se faufilaient entre les chaises, au milieu des éclats de rire incessants des ivrognes et dans la fumée des cigarettes... M^{me} Kaburagi leva les yeux. Yûichi regardait ailleurs. Elle en fut émue. Ce regard hautain, qui ne daignerait se poser sur une femme que suppliante à genoux, il y a longtemps qu'elle le recherchait.

Or, la semaine suivante, elle ne donna aucune nouvelle. Bien qu'il reçût deux ou trois jours plus tard cette lettre sur l'« élégance » du jeune homme, Shunsuké fut déconcerté d'apprendre de Yûichi que ses prévisions ne s'étaient pas réalisées. Or, le huitième jour, Yûichi recevait de M^{me} Kaburagi une épaisse enveloppe.

CHAPITRE VI

La « difficulté d'être » des femmes

M^{me} Kaburagi regarda son mari à ses côtés.

Il y avait dix ans qu'elle ne couchait plus dans le même lit que lui. Elle ne savait pas non plus ce qu'il faisait. Elle ne cherchait même pas à le savoir.

Les revenus de leur ménage provenaient naturellement de la paresse et de la crapulerie de son mari. Il était administrateur de la Société des Courses Hippiques. Il faisait partie de la Commission pour la Protection de la Nature. Il était président de la Compagnie des Produits Marins Orientaux qui tannait du cuir pour sacs à partir de la peau des murènes. Il était l'homme de paille d'une école de couture. Parallèlement, il achetait en secret des dollars. Quand il manquait d'argent de poche, il profitait de la crédulité de personnes aussi inoffensives que Shunsuké pour les escroquer avec une élégance dont il avait le secret. Mais cela ressemblait davantage à un sport. De plus, il extorquait à des étrangers qui devenaient les amants de sa femme des dommages et intérêts en conséquence. À telle enseigne qu'un acheteur qui craignait qu'un scandale n'éclatât lui versa deux cent mille yens sans même attendre d'être sommé de payer.

L'amour qui unissait ce couple était le modèle même de l'amour conjugal, reposant sur la complicité. En ce qui la concernait, sa répugnance physique pour son mari était déjà une vieille histoire. Cette répugnance, transparente et affranchie de tout désir, avait fini par resserrer le lien qui unissait les deux complices. Leur crapulerie acculant chacun d'eux à la solitude, il leur fallait une cohabitation aussi durable que l'air qu'ils respiraient. Néanmoins, ils souhaitaient tous deux du fond du cœur la séparation, mais s'ils ne s'étaient pas effectivement séparés, c'est qu'ils souhaitaient l'un et l'autre cette séparation. En général, quand un divorce a lieu, c'est simplement qu'un des deux partis ne le veut pas.

L'ancien comte Kaburagi avait toujours une mine florissante et le teint vermeil. Mais le soin avec lequel il se rasait lui donnait curieusement un air peu net et artificiel. Ses yeux endormis, aux paupières lourdes, remuaient nerveusement. De temps à autre, ses joues se crispaient, comme la surface de l'eau ridée sous le souffle du vent, et il avait la manie d'en saisir la chair molle dans ses mains toutes pâles. Il avait une manière glacée et mielleuse de bavarder avec son entourage. Mais avec les interlocuteurs dont il n'était pas familier, il posait de façon déconcertante.

M^{me} Kaburagi se tourna à nouveau vers lui. C'était chez elle une mauvaise habitude. Ce n'était absolument pas pour voir son visage. Chaque fois qu'elle réfléchissait, qu'elle était accablée d'ennuis ou qu'elle était en proie au dégoût, son recours inconscient était de regarder son mari, comme un malade contemple ses bras décharnés.

Mais un témoin peu perspicace laissa courir la crédible rumeur qu'elle était toujours amoureuse de son mari.

Ils se trouvaient dans la salle d'attente adjacente à la grande salle de bal du Club des Industriels. Le gala de charité mensuel réunissait près de cinq cents personnes. Bien dans le ton clinquant de ce faux luxe, M^{me} Kaburagi était vêtue d'une robe de velours de soie noir et elle portait autour du cou des rangs de fausses perles.

Elle avait invité Yûichi et sa femme à ce bal. L'épaisse enveloppe qu'elle avait envoyée à Yûichi contenait outre les deux billets d'entrée une dizaine de feuilles blanches. Quelle avait dû être sa tête en les découvrant ! Il ignorait que c'était le nombre de feuilles d'une lettre passionnée entièrement rédigée, mais jetée au feu.

M^{me} Kaburagi était une femme acharnée. Elle n'avait jamais cru à la « difficulté d'être » des femmes.

Tout comme l'héroïne du roman de Sade, *Juliette*, à qui l'on avait prédit que la paresse du vice l'entraînerait aussitôt dans le malheur, M^{me} Kaburagi ne pouvait s'empêcher de s'estimer paresseuse depuis cette soirée où elle avait passé des heures insouciantes en compagnie de Yûichi. Elle en éprouvait même un certain courroux. Quelle perte de temps d'avoir passé des heures avec un garçon aussi ennuyeux ! Elle avait, de plus, décidé que sa paresse était imputable au manque de charme de Yûichi. Cette analyse lui concéda une liberté provisoire, mais elle fut surprise de s'apercevoir que tout homme en ce bas monde avait perdu tout pouvoir de séduction à ses yeux.

Lorsqu'on s'est bien mis dans la tête qu'une fois qu'on est tombé amoureux, on devient terriblement vulnérable, on frémit à l'idée d'avoir quotidiennement vécu dans l'ignorance de cette vérité. C'est pourquoi l'amour rend certains rigoureux.

Peut-être parce qu'elle avait atteint, comme on dit, l'âge d'être sa mère, percevait-elle dans son rapport avec Yûichi une forme du tabou de l'inceste. Pensant à Yûichi, elle se le remémorait presque comme l'aurait fait une mère de son fils mort. Tous ces signes n'étaient-ils pas les symptômes du fait qu'ayant, grâce à son intuition, découvert une certaine impossibilité dans les yeux insolents du beau garçon, elle commençait à aimer cette impossibilité même.

M^{me} Kaburagi qui se vantait de n'avoir jamais fantasmé sur un homme dans ses rêves, avait rêvé de la fraîcheur des lèvres de Yûichi, qui pour parler prenaient l'expression d'un murmure plaintif. Le souvenir de ce rêve présageait un malheur. Pour la première fois, elle ressentit le besoin de se protéger.

Si un traitement de faveur avait été accordé à Yûichi, par rapport à la légende selon laquelle il fallait moins d'une semaine à M^{me} Kaburagi pour entamer une nouvelle liaison, cela n'avait pas plus de mystère qu'il n'a été dit jusque-là. Elle voulait l'oublier et cherchait à l'éviter. Elle se divertit donc à écrire une longue lettre, dans l'intention de ne pas la poster. Elle l'avait écrite en riant. Elle enfilait des formules de séduction, en plaisantant à demi. Mais sa main tremblait, lorsqu'elle relut la lettre. Paniquée, elle craqua une allumette et enflamma la lettre. Elle s'embrasa plus violemment que prévu. M^{me} Kaburagi ouvrit précipitamment la fenêtre pour jeter la lettre en feu dans le jardin où tombait une pluie battante.

La lettre enflammée se posa à la limite de la terre sèche sous l’auvent et d’une flaque de pluie. Elle continua à se consumer pendant quelques instants. Cela lui parut une éternité. M^{me} Kaburagi se passa inconsciemment la main dans les cheveux. Elle aperçut quelque chose de blanc sur ses doigts. Une fine poussière de cendres avait, tel un regret, maculé sa chevelure.

... M^{me} Kaburagi leva les yeux, imaginant qu’il pleuvait. Pendant la relève de l’orchestre, la musique s’était arrêtée et les pas de la foule sur le plancher évoquaient le crépitement de la pluie. Par la baie vitrée qui donnait sur la terrasse, on n’apercevait que le ciel constellé et des fenêtres éclairées çà et là dans quelques immeubles élevés, bref le paysage banal d’une ville dans la nuit. Malgré le courant d’air créé par la fenêtre ouverte, les femmes, aux épaules nues rougies par l’ivresse et la danse, allaient et venaient sans heurt, imperturbables.

— Tiens, c’est le jeune Minami. Tu as vu, les Minami sont venus, dit M. Kaburagi.

Elle les aperçut à l’entrée, dans la foule, promenant leur regard dans l’assistance.

— C’est moi qui les ai invités, déclara-t-elle.

Yasuko fendit la foule pour rejoindre la première la table de M^{me} Kaburagi. Cette dernière l’accueillit, la conscience tranquille. Comment expliquer cette sérénité devant le couple réuni, alors qu’elle avait ressenti une telle jalousie, en l’absence de Yasuko, à voir Yûichi sans elle ?

Elle ne regardait presque pas Yûichi. Elle fit asseoir Yasuko sur une chaise à côté d’elle et la félicita de sa robe.

Yasuko, qui avait obtenu à vil prix du tissu étranger au service d’importation du grand magasin de son père, avait fait faire sa robe depuis longtemps en prévision de cette soirée d’automne. Sa robe du soir était en taffetas ivoire. Sur tout le déploiement des amples pans qui mettaient en valeur le volume dur et froid du taffetas, des paillettes de strass scintillaient et ruisselaient à la lumière et paraissaient ouvrir de longs yeux morts de sombre argent. Pour aviver les couleurs, elle portait un cattleya sur la poitrine. Les labelles safranés, roses et violets entourés de pétales mauves avaient l’air d’un sophisme trompeur sur la coquetterie et la timidité propres aux plantes de l’espèce des orchidées. De son collier fait de petites noix enfilées sur une chaînette d’or et originaire de l’Inde, de ses mitaines lavande et de son orchidée sur sa poitrine émanait un parfum d’après l’ondée.

Yûichi s’étonna que M^{me} Kaburagi ne lui jetât pas un coup d’œil. Il salua le comte qui, de ses yeux particulièrement clairs pour un Japonais, lui répondit, comme s’il avait passé un régiment en revue.

La musique recommença. La table manquait de chaises. Celles qui étaient restées inoccupées avaient été emportées par des jeunes gens d’une autre table. Il fallait donc que quelqu’un restât debout. Ce fut naturellement Yûichi ; il but le whisky soda que lui offrit M. Kaburagi. Les deux femmes se servirent mutuellement de la crème de cacao.

Des flots de musique débordaient de la salle de bal plongée dans la pénombre et se répandaient comme de la brume dans le couloir et dans la salle d’attente, noyant les conversations. Les deux couples se turent un instant. M^{me} Kaburagi se leva soudain.

— Ça me fait de la peine de le voir debout tout seul, dit-elle à son mari. Si nous allions danser ?

Le comte Kaburagi secoua la tête avec langueur. Il était surpris de la proposition de sa femme. Car depuis qu'ils se rendaient à ce bal, ils n'avaient jamais dansé ensemble.

L'invitation de M^{me} Kaburagi s'adressait en apparence à son mari, mais Yûichi ne pouvait douter qu'il fût impossible qu'elle ne prévît ce refus. Pour obéir aux règles de la courtoisie, ne devrait-il pas s'offrir aussitôt comme partenaire ? Il était clair qu'elle l'attendait.

Dans son désarroi, il se tourna vers Yasuko. Elle prit une décision polie et enfantine.

— C'est trop gentil à vous. C'est nous qui allons danser.

Elle lança un regard aimable vers M^{me} Kaburagi et se leva en posant son sac sur la chaise. Tandis que M^{me} Kaburagi se levait à demi pour la saluer, Yûichi s'agrippa inconsciemment au dossier de la chaise. Et, quand elle se rassit, son dos effleura les doigts de Yûichi. Ils restèrent un instant prisonniers entre le dos nu et le dossier.

Yasuko ne le remarqua pas. Ils fendirent la foule pour aller danser.

— M^{me} Kaburagi a changé depuis quelque temps, dit-elle. Ce n'était pas quelqu'un d'aussi calme.

Yûichi se taisait.

Il savait que, comme l'autre soir dans le bar, silencieuse et impassible tel un garde, de loin, M^{me} Kaburagi le regardait danser.

Yasuko veillant avec soin à ne pas écraser son cattleya sur son corsage, ils dansèrent à une certaine distance l'un de l'autre. Yasuko en était désolée, mais Yûichi se félicitait de cet obstacle. Mais, une fois qu'il eut imaginé le plaisir viril d'écraser de sa propre poitrine cette précieuse fleur, cette passion imaginaire assombrit soudain son cœur. Un geste dénué de toute passion, qui réclamait une dépense d'énergie aussi dérisoire, devait-il avoir la discrétion du masque de l'avarice ou de l'obséquiosité ? Quel critère moral rendait illégitime d'écraser cette fleur sans passion ?... À cette idée, le projet maussade d'écraser cette fleur volumineuse qui fleurissait avec grâce et orgueil entre ces deux poitrines devint son *devoir*.

La foule se pressait au centre de la piste. Beaucoup de couples d'amoureux cherchaient à se blottir, et pour avoir un prétexte de le faire, ils s'agglutinaient de plus en plus. Au moment du chassé, Yûichi, comme un nageur qui fend l'eau avec sa poitrine, sembla déchirer la fleur au corsage de Yasuko. Elle frémit nerveusement, regrettant l'orchidée. Cette attitude féminine, évidente, selon laquelle il était plus important de ne pas abîmer l'orchidée que de se serrer passionnément contre son mari en dansant, mit à l'aise Yûichi. Dans ces conditions, Yûichi n'avait plus qu'à jouer les maris fervents et égoïstes. Comme la musique se trouvait être par hasard entraînante, le jeune homme dont l'esprit était agité par ces idées folles et malheureuses, étreignit violemment, convulsivement sa femme. Yasuko n'eut pas même le temps d'opposer une résistance. L'orchidée se déchira et se tordit pitoyablement.

Mais à plus d'un égard ce caprice de Yûichi eut un résultat positif. Inutile de préciser que peu de temps après Yasuko se sentit heureuse. Elle fixa tendrement son mari. De plus, comme un soldat fier de ses décorations, elle regagna à pas pressés de petite fille la table pour exhiber sa fleur écrasée. Elle voulait qu'on la taquinât, en notant qu'il avait suffi d'une danse pour friper le cattleya.

Lorsqu'elle eut atteint la table, M. et M^{me} Kaburagi étaient entourés de quatre ou cinq amis qui bavardaient. Le comte bâillait et buvait en silence. Contrairement à l'attente de Yasuko, M^{me} Kaburagi ne fit aucune remarque quoiqu'elle aperçût, non sans perspicacité, l'orchidée écrasée sur son corsage.

Tout en fumant une longue cigarette de femme, elle ne quittait pas du regard l'orchidée aplatie, fanée, pendant sur la poitrine de Yasuko.

Dès qu'il dansa avec M^{me} Kaburagi, Yûichi lui dit sur un ton candide et inquiet :

— Merci pour les billets. Comme rien n'était précisé, je suis venu avec ma femme. Ai-je bien fait ?

M^{me} Kaburagi se déroba.

— « Ma femme », étrange manière de parler. Cela ne vous ressemble pas. Pourquoi ne dites-vous pas plutôt Yasuko ?

Il y a de quoi s'étonner que M^{me} Kaburagi ait saisi l'occasion qui s'offrait à elle de nommer aussi familièrement Yasuko par son prénom.

Elle put vérifier que Yûichi dansait avec adresse et avec une légèreté et une franchise exceptionnelles. L'arrogance juvénile qui à tout instant la ravissait n'était-elle qu'une illusion dont elle était victime ? À moins que ce ne fût rien d'autre qu'une forme de candeur ?

« En général, les hommes attirent les femmes avec des phrases », pensa-t-elle. « Mais ce garçon le fait avec des marges blanches. Où a-t-il appris cet art secret ? »

Plus tard, Yûichi lui demanda pourquoi l'enveloppe ne contenait que des feuilles blanches, mais cette manière ingénue de poser la question, sans aucune arrière-pensée, lui remit en mémoire, non sans honte, cette missive constituée de pages blanches qui, en quelque sorte, révélait un art consommé du sous-entendu.

— Ce n'est rien. Simplement, j'ai horreur d'écrire... Remarquez, j'aurais eu de quoi remplir douze ou treize feuilles.

Il eut l'impression d'être floué par cette habile dérobade.

Ce qui l'intriguait, c'était que cette lettre ne lui était parvenue qu'au bout de huit jours, car le délai d'une semaine évoqué par Shunsuké impliquait, dans son esprit, d'avoir raté son examen. À la fin du septième jour, il avait été blessé dans son amour-propre de ne voir rien se produire. Il avait eu le sentiment d'avoir perdu toute la confiance en lui-même qu'il avait acquise sous l'instigation de Shunsuké. Il avait beau avoir la certitude de ne pas aimer l'autre, il n'avait jamais autant désiré être aimé de

quelqu'un. Au point que ce jour-là, il avait presque fini par se demander s'il n'était pas épris de M^{me} Kaburagi.

Cette lettre vide lui avait troublé l'esprit. Or, les deux billets insérés dans l'enveloppe par M^{me} Kaburagi qui, on ne sait pourquoi, craignait de le voir sans Yasuko (car elle redoutait de faire un faux pas, au cas où il serait amoureux de Yasuko) achevèrent d'augmenter son trouble. Lorsqu'il téléphona à Shunsuké, cet homme à la curiosité proche de l'abnégation lui promit d'assister au bal, alors qu'il ne savait même pas danser.

Shunsuké n'était-il donc pas encore arrivé ?

Lorsqu'ils regagnèrent leurs places, ils constatèrent que les serveurs avaient apporté quelques chaises supplémentaires et qu'il y avait un groupe d'une dizaine de personnes autour de Shunsuké. Le vieil homme sourit à Yûichi. C'était un sourire amical.

M^{me} Kaburagi fut stupéfaite de voir Shunsuké et les personnes qui le connaissaient non seulement furent surprises, mais se perdaient déjà en conjectures. C'était la première fois que Shunsuké Hinoki faisait une apparition à ce bal mensuel. Qui avait eu le pouvoir d'attirer l'écrivain dans cet endroit où il semblait déplacé ? Mais cette question manifestait un manque de perspicacité. Tout bon romancier doit être sensible à la convenance des lieux, mais Shunsuké refusait formellement d'appliquer ce discernement à sa vie quotidienne.

Enivrée par l'alcool occidental auquel elle n'était pas habituée, Yasuko ne put s'empêcher de trahir un secret de Yûichi.

— Yûchan est devenu coquet depuis quelque temps : il s'est acheté un peigne qu'il garde toujours dans sa poche intérieure. Je ne sais combien de fois par jour il se recoiffe. Ça m'inquiète, il risque de se retrouver bientôt chauve.

On la félicita de la bonne influence qu'elle exerçait sur lui, mais Yûichi, après avoir ri avec naturel, fronça les sourcils. L'achat de ce peigne n'était que le début d'une habitude qu'il avait prise inconsciemment. Il lui arrivait de se passer le peigne dans les cheveux sans s'en apercevoir en plein milieu des cours ennuyeux de la faculté. Il avait fallu que Yasuko prononçât ces paroles en public pour lui donner conscience du changement qui l'avait conduit à cacher un peigne dans sa poche intérieure. Il se rendit compte que cette habitude insignifiante du peigne était précisément la première chose qu'il avait ramenée chez lui de ce *milieu-là*, comme un chien rapporte un os.

Il était cependant naturel que Yasuko, si peu de temps après son mariage, s'attribuât les moindres changements de son mari. Il existe un jeu qui consiste à faire apparaître, sur un tableau quelconque, une image qui altère tout à fait le sens du tableau, en reliant entre eux des dizaines de points ; mais si l'on se contente de relier les premiers points, on ne forme qu'un triangle ou un carré sans intérêt. On ne pouvait pas accuser Yasuko d'être idiote.

Shunsuké, face au désarroi de Yûichi, ne put s'empêcher de lui dire à voix basse :

— Qu'avez-vous ? On dirait que vous avez une peine de cœur.

Yûichi se leva et sortit dans le couloir, suivi discrètement par Shunsuké.

— Avez-vous remarqué le regard humide de M^{me} Kaburagi ? demanda Shunsuké. Ce qui est stupéfiant, c'est que cette femme soit touchée par l'esprit. C'est sûrement la première fois qu'elle entretient une relation avec ce qu'on appelle l'esprit. C'est chez elle un étrange effet secondaire de l'amour : une réaction à votre absence totale d'esprit. Je commence peu à peu à comprendre : vous vous imaginez capable d'aimer spirituellement les femmes. Mais c'est faux. Un aussi habile subterfuge n'est au pouvoir d'aucun homme. Vous régnerez sur les femmes, de la façon même dont la beauté de la nature règne sur l'humanité : par l'absence d'esprit.

Shunsuké ne s'était pas rendu compte qu'il ne considérait alors Yûichi que comme son pantin mental. Même si au fond, de sa part, cela revenait à un éloge artistique.

— Les gens aiment avant tout ce qui leur résiste. Il en est de même pour les femmes. Sous l'effet de l'amour, M^{me} Kaburagi aujourd'hui a l'air d'avoir totalement oublié son charme physique. Hier encore, cet atout éclipsait pour elle tous les hommes.

— Mais une semaine est largement passée.

— Vous avez eu droit à une exception. C'est à ma connaissance la première fois. Pour commencer, cette femme est incapable de dissimuler son amour. Vous avez remarqué tout à l'heure son sac de soirée de brocart de Saga, avec un paon brodé ; elle l'avait laissé sur la chaise ; et quand vous êtes revenus tous les deux elle l'a mis sur la table. Elle avait pourtant examiné soigneusement le dessus de la table. Mais, malgré tout, elle l'a tranquillement posé dans une flaque de bière. Vous vous trompez complètement si vous pensez que c'est une femme qu'un simple bal a pu exciter.

Shunsuké offrit une cigarette à Yûichi et poursuivit.

— Ça risque de prendre beaucoup de temps. Pour le moment, vous êtes en sécurité et vous pouvez aller sans crainte partout où l'on vous attire. Premièrement, vous bénéficiez de l'excellente protection du mariage et d'un mariage récent par-dessus le marché. Mais il n'est pas dans mes intentions de vous laisser en sécurité. Attendez un instant, je voudrais vous présenter quelqu'un.

Shunsuké regarda autour de lui. Il cherchait du regard Kyôko Hodaka qui s'était mariée une dizaine d'années auparavant, après l'avoir repoussé, tout comme devait le faire plus tard Yasuko.

Yûichi contempla alors Shunsuké avec des yeux d'étranger. On aurait dit qu'au milieu de ce monde où régnaient la jeunesse et la beauté un cadavre ambulante guettait sa proie.

Les joues de Shunsuké avaient pris une couleur de plomb rouillé. Ses yeux avaient perdu tout éclat et la blancheur de son dentier trop soigné, qu'on entrevoyait entre ses lèvres brunâtres, était étrangement étincelante comme un mur immaculé surgissant dans des ruines. Mais c'était là aussi le sentiment de Shunsuké. Il se connaissait lui-même. Dès qu'il avait vu Yûichi, il s'était résolu à mettre un pied dans la tombe, tout en continuant à vivre dans la vie réelle. S'il avait perçu avec autant de lucidité le monde et l'humanité, à travers son œuvre littéraire, c'était justement parce qu'il était mort en ces instants mêmes. Les nombreuses « folies » de Shunsuké n'étaient rien d'autre que le

salaires de la maladresse avec laquelle un mort s'efforçait chaque fois de ressusciter. Maintenant qu'il avait logé son esprit dans le corps de Yûichi, comme auparavant il l'avait fait dans son œuvre, il était décidé à guérir définitivement de ces jalousies et sombres rancœurs. Il aspirait à la parfaite résurrection. En quelque sorte, il lui aurait suffi de ressusciter en ce monde, en tant que mort.

Vu de l'œil d'un mort, avec quelle limpidité ce monde-ci révèle ses mécanismes ! Avec quelle exactitude on peut lire dans l'amour d'un autre ! Dans cette liberté sans préjugés, en quelle petite machine de verre le monde se transforme !

... Mais, dans ce cadavre décati, quelque chose bouge encore, qui ne s'embarrasse pas de la discipline qu'il s'est imposée. Apprenant que rien n'était arrivé à Yûichi pendant sept jours, il éprouva, malgré la crainte d'un échec et le désarroi d'une désillusion, une sorte de plaisir subtil. Ce sentiment avait la même origine que cette pénible douleur qui avait envahi Shunsuké quand il avait découvert les signes indubitables de la passion sur le visage de M^{me} Kaburagi.

Shunsuké aperçut Kyôko. Il se dirigeait vers elle, lorsqu'il fut arrêté par un éditeur et sa femme, qui se confondirent en salutations obséquieuses.

Une jolie femme en robe chinoise échangeait des propos enjoués et pétulants avec un vieil étranger aux cheveux blancs près d'une table sur laquelle étaient amoncelés les lots d'une tombola prévue en attraction. C'était Kyôko. Chaque fois qu'elle riait, autour de ses dents blanches, ses lèvres paraissaient, comme des traces de vagues, s'élargir et se rétrécir.

La robe chinoise était en satin blanc avec un dragon brodé. L'agrafe de son col et les boutons étaient dorés ainsi que ses ballerines qui apparaissaient furtivement sous le pan traînant de sa robe. Un pendant vert de jade se balançait au bout de ses boucles d'oreilles.

Il tenta de s'approcher d'elle, mais à nouveau une femme vieillissante en robe de soirée le retint et l'en empêcha. Shunsuké, avec une brutalité qui frisait l'impolitesse, coupa court aux efforts acharnés qu'elle déployait pour parler art avec lui et la voyant s'éloigner, il remarqua son dos nu, plat et de la couleur malsaine d'une pierre à aiguiser, et ses omoplates grises et poudrées. Pourquoi ce qu'on appelle art fournit de si fréquents prétextes à la laideur ? se demanda Shunsuké, et de surcroît des prétextes de poids.

Yûichi s'avança d'un air soucieux. Voyant que Kyôko continuait à bavarder debout avec l'étranger, Shunsuké la lui indiqua du coin de l'œil, en chuchotant.

— C'est elle. Elle est jolie, gaie, extravertie et fidèle, il paraît que depuis quelque temps elle ne s'entend pas bien avec son mari et qu'elle est venue avec un autre groupe. Quand je vous présenterai je vous avertis que je lui dirai que vous êtes venu seul, sans votre femme, ne soyez donc pas surpris. Il faut que vous dansiez avec elle cinq danses de suite. Ni plus ni moins. Et en la quittant, après avoir dansé, vous lui avouerez d'un air contrit : « À vrai dire, ma femme m'accompagne, mais je pensais que si j'avais dit la vérité, vous n'auriez pas ainsi accepté de danser avec moi, j'ai donc dû mentir. » Vous y mettrez le plus de sentiment possible. Elle vous pardonnera et vous y gagnerez plus de mystère à ses yeux. Vous pourrez la flatter un peu, mais la plus efficace des flatteries

sera de lui dire qu'elle a un ravissant sourire. Quand elle venait de terminer ses études, elle avait la manie ridicule de montrer ses gencives en riant, mais après plus de dix ans d'exercice, elle est parvenue à ne plus les découvrir, même en riant à gorge déployée. Pensez à la féliciter pour ses boucles d'oreilles de jade. Elle est fière de la blancheur de sa nuque qui s'harmonise parfaitement avec leur teinte. Mieux vaut éviter les flatteries à caractère érotique. Elle aime les hommes purs. Il faut dire qu'elle a de petits seins. Cette plantureuse poitrine est artificielle. Ce sont sûrement des coussinets en éponge. Tromper le regard des hommes est un hommage rendu à la beauté, n'est-ce pas ?

L'étranger se mit à parler avec d'autres étrangers et Shunsuké en profita pour présenter Yûichi à Kyôko.

— M. Minami. Il y a longtemps qu'il désire vous être présenté, mais je n'en ai pas eu l'occasion jusqu'ici. Il est encore étudiant. Mais cela ne l'empêche pas de s'être marié, hélas.

— Ah, vraiment ? Si jeune ? De nos jours, les gens sont si précoces.

Yûichi, lui révéla Shunsuké, avait demandé à lui être présenté bien avant son mariage, il lui en voulait de ne pas l'avoir encore fait et il l'avait, du reste, aperçue une semaine avant son mariage, une première fois, au bal de l'ouverture de la saison d'automne.

— Dans ces conditions, balbutia Kyôko, alors que Yûichi dévisageait Shunsuké, sans comprendre, car c'était la première fois qu'il se rendait au bal. Dans ces conditions, cela fait trois semaines que vous êtes marié. Il faisait très chaud, ce soir-là.

— C'est alors qu'il vous a aperçue pour la première fois, insista Shunsuké sur un ton péremptoire. Il avait à ce moment-là une ambition enfantine. Il voulait à tout prix danser cinq fois avec vous avant son mariage. N'est-ce pas ? Vous n'avez pas à rougir. Il pensait qu'il pourrait ainsi se marier sans regrets. Finalement, il a épousé sa fiancée, sans avoir pu réaliser ce souhait. Mais il en a conservé des regrets et il m'en fait le reproche. Car je lui ai avoué étourdiment que je vous connaissais... Vous savez que c'est pour cette raison qu'aujourd'hui, il est venu seul sans sa femme. Pourriez-vous réaliser son rêve ? Il sera satisfait si vous lui accordez cinq danses de suite.

— Rien de plus simple, accepta généreusement Kyôko sans la moindre réserve. Mais j'espère que vous ne faites pas erreur sur la personne.

— Allons, Yûichi, dansez, je vous en prie, dit Shunsuké, en jetant un coup d'œil vers la salle d'attente.

Le couple s'avança dans la pénombre de la salle du bal.

Une famille d'amis à lui arrêta Shunsuké dans un coin du salon, il s'attabla à leurs côtés de façon à pouvoir observer les Kaburagi installés à trois ou quatre tables d'eux. Il aperçut M^{me} Kaburagi qui revenait de la piste, accompagnée d'un Occidental et qui s'asseyait face à Yasuko, en la saluant du regard ; le tableau que formaient ces deux femmes malheureuses, vues de loin, était empreint d'une poésie romanesque. Le corsage de Yasuko avait perdu son cattleya. La femme en noir et la femme en ivoire

restaient silencieuses, échangeant des regards perdus. Comme une paire de planchettes funéraires.

Le malheur que l'on entrevoit à travers une fenêtre est plus beau que celui que l'on voit de ce côté-ci de la fenêtre. Car il est rare que le malheur traverse la fenêtre pour nous sauter dessus... L'assemblée était soumise à l'hégémonie de la musique et se déplaçait sous ses ordres. La musique faisait se mouvoir sans relâche les danseurs avec un sentiment proche d'une profonde lassitude. Shunsuké se dit que, dans ce flot de musique, il y avait une sorte de fenêtre donnant sur le vide, que la musique elle-même ne pouvait franchir, et que c'était par cette fenêtre qu'il observait Yasuko et M^{me} Kaburagi.

Autour de la table où était installé Shunsuké, des adolescents parlaient de cinéma. Le fils aîné qui avait fait partie d'un commando de pilote suicide et qui était vêtu avec élégance expliquait à sa fiancée la différence du moteur d'un avion et de celui d'une voiture. La mère parlait avec une amie d'une veuve géniale qui fabriquait sur commande des cabas élégants en teignant de vieilles couvertures. Cette amie qui était l'épouse d'un ancien homme d'affaires influent était, depuis la disparition en guerre de son fils unique, férue d'occultisme. Le père de famille proposa de la bière à Shunsuké avec insistance et lui répéta :

— Qu'en dites-vous ? Notre famille ne mérite-t-elle pas un roman ? Vous la décrierez dans ses moindres détails... Comme vous le voyez, il n'y a que des originaux, à commencer par ma femme.

En souriant, Shunsuké observa cette famille unie par le sang. Hélas, les prétentions de ce père n'étaient guère fondées : il y avait mille autres familles de ce type. Ne trouvant pas la moindre particularité en eux-mêmes, ils dévoraient tous ensemble des romans policiers dans l'espoir d'altérer leur normalité.

Mais le vieil écrivain devait retourner à son poste. Il était temps de regagner la table des Kaburagi. S'il s'en tenait trop longtemps éloigné, on finirait par le soupçonner de comploter avec Yûichi.

Au moment où il se rapprocha de leur table, M^{me} Kaburagi et Yasuko se levaient pour répondre aux invitations de deux danseurs. Il prit place aux côtés de M. Kaburagi resté seul.

M. Kaburagi ne lui demanda pas d'où il venait. Il lui offrit un verre en silence.

— Où est passé M. Minami ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, je crois l'avoir aperçu tout à l'heure dans le couloir.

— Ah bon ?

M. Kaburagi s'accouda sur la table et fixa le bout de ses index dressés.

— Regardez donc. Dites-moi qu'ils ne tremblent pas, dit-il en indiquant ses doigts.

Shunsuké regarda sa montre sans répondre. Cinq danses prendraient à peu près vingt minutes. Si l'on comptait le temps qu'ils avaient passé dans le couloir, cela ferait une

deux heures qui ne seraient pas faciles à supporter pour une jeune mariée venue au bal pour danser pour la première fois avec son mari.

M^{me} Kaburagi et Yasuko revinrent après avoir dansé une seule fois. Elles donnaient toutes deux l'impression d'être pâles. Elles étaient devenues taciturnes, parce que, pressées de porter un jugement désagréable sur ce qu'elles voyaient, elles n'osaient se l'avouer mutuellement.

Yasuko ne cessait de penser à la jeune femme en robe chinoise avec laquelle son mari avait déjà dansé deux fois avec familiarité. Sur la piste, elle avait souri à Yûichi qui, ne l'ayant peut-être pas remarquée, ne lui avait pas répondu. Le soupçon de l'existence d'une autre femme dans la vie de Yûichi, qui l'avait constamment tourmentée à l'époque de leurs fiançailles, s'était dissipé avec leur mariage. Il aurait été plus exact de dire qu'à la seule force de la logique qu'elle venait d'acquiescer, elle l'avait elle-même dissipé.

... Désespérée, Yasuko ôta et remit ses gants lavande. Quand on enfle ses gants, on prend nécessairement un air pensif...

C'est cela. Elle avait conjuré tous ses doutes, à la seule force de la logique qu'elle venait d'acquiescer. La mélancolie de Yûichi dans la ville de K. avait inspiré à Yasuko de l'inquiétude et un sombre pressentiment, mais, à présent qu'elle s'en souvenait après leur mariage, dans son orgueil naïf de jeune fille qui s'accuse de tous les maux, elle décida que, s'il était angoissé au point de ne pas trouver le sommeil, c'était parce qu'elle ne s'offrait pas à lui, de sa propre initiative. De ce point de vue ces trois nuits où rien ne s'était passé et qui étaient infiniment douloureuses pour Yûichi étaient la première des preuves éclatantes de son amour pour elle. À ce moment-là, Yûichi devait certainement lutter contre le *désir*.

Ce jeune homme doté d'un amour-propre hors du commun n'avait pas fait le moindre geste, probablement dans la crainte d'être repoussé. C'était devenu clair à ses yeux, rien ne pouvait mieux justifier la pureté de Yûichi, que de n'avoir pas touché, de trois nuits, une jeune ingénue, crispée, muette comme une pierre, et elle avait le sentiment d'être en droit maintenant de railler et d'exclure le soupçon puéril, infondé qu'il y eût une autre femme dans la vie de son mari.

Leur visite chez ses parents s'était passée de façon merveilleuse. Pour sa belle-famille, Yûichi était un gendre délicieusement *conservateur*, et l'avenir de ce garçon, dont la beauté était un attrait pour les clientes, fut fermement garanti dans le grand magasin du père de Yasuko. Non seulement il était dévoué à sa mère et d'une moralité irréprochable, mais, suprême qualité, il semblait *respecter les convenances sociales*.

Dès la reprise de ses cours à l'Université après son mariage, Yûichi rentra tard chez lui après le dîner, expliquant qu'il avait dû inviter des camarades : Yasuko n'eut pas besoin d'attendre la justification de sa belle-mère expérimentée en ce domaine, car elle avait déjà entendu dire qu'un jeune marié se comportait toujours ainsi avec ses amis.

... Yasuko ôta à nouveau ses gants lavande. Elle était soudain saisie d'une inquiétude. Comme si elle eût dû surprendre son reflet dans un miroir face à elle, elle craignait de croiser le regard irrité de M^{me} Kaburagi. L'inquiétude de Yasuko n'était-elle pas influencée par l'inexplicable mélancolie de M^{me} Kaburagi ? Était-ce la cause de la

sympathie de Yasuko pour elle ? On les invita alors à danser toutes deux et elles acceptèrent ces offres.

Yasuko aperçut Yûichi qui dansait toujours avec la femme en robe chinoise. Cette fois-ci, elle ne lui sourit pas, mais détourna le regard.

M^{me} Kaburagi, elle aussi, les remarqua. Elle ne connaissait pas cette femme. Son collier de fausses perles le manifestait assez, avec son esprit frondeur, elle méprisait le prétexte grandiloquent de « bienfaisance » de ce bal auquel elle n'avait jamais participé jusque-là : elle n'avait donc pas eu encore l'occasion de rencontrer Kyôko qui était l'une des organisatrices de cette soirée.

Yûichi termina la cinquième danse qui lui avait été promise.

Kyôko l'amena à sa table pour le présenter à ses amis. Yûichi qui ne savait quel moment choisir pour révéler qu'il avait menti à propos de l'absence de sa femme, était d'une pitoyable nervosité : or, un étudiant jovial, camarade d'études de Yûichi, était passé par hasard devant la table des Kaburagi et, apercevant Yûichi, eut le mot de la fin :

— Comme tu es malpoli d'avoir abandonné ta femme ! Ça fait un bon moment que Yasuko est seule dans son coin.

Yûichi dévisagea Kyôko qui s'en aperçut et détourna le regard.

— Soyez assez gentil pour aller la rejoindre, la pauvre ! dit Kyôko.

Ce conseil, qui était la voix de la raison et de la courtoisie, fit rougir de honte Yûichi. Il arrive souvent que la confusion prenne le masque de la passion. Le beau garçon se leva avec une détermination qui l'étonnait lui-même et s'avança très près de Kyôko. Il lui déclara qu'il avait quelque chose à lui confier et l'attira près du mur. Le regard de Kyôko exprimait une colère froide. Mais si Yûichi s'était lui-même aperçu de l'étendue de la passion exprimée par la virulence de ses gestes, il aurait compris pourquoi cette femme ravissante s'était levée et l'avait suivi comme si elle avait été possédée et n'avait plus obéi à sa propre volonté. Yûichi prit un air éperdu et ses pupilles sombres tentèrent d'exprimer toute la sincérité dont elles étaient capables :

— Excusez-moi de vous avoir menti, dit-il. Mais je ne pouvais faire autrement. Je pensais que si je vous avais dit la vérité, vous n'auriez pas eu la gentillesse d'accepter cinq danses de suite.

Kyôko fut médusée par la pureté authentique qui émanait de lui. La générosité qui lui était naturelle l'apitoya, dans un élan d'abnégation féminine, et Kyôko se hâta de lui pardonner ; le voyant s'éloigner d'elle vers la table où l'attendait Yasuko, cette jeune femme sensible fixait son regard sur les moindres plis du tissu de sa veste.

Autour de leur table, Yûichi vit M^{me} Kaburagi qui plaisantait avec entrain, Yasuko qui tentait de combattre sa mélancolie en participant à la gaieté générale et Shunsuké qui s'appêtait à repartir. Il ne fallait surtout pas que Shunsuké apparût en compagnie de

Kyôko devant les autres. Aussi, dès qu'il aperçut Yûichi qui revenait, le vieil écrivain précipita-t-il son départ.

Fuyant cette situation inconfortable, Yûichi proposa à Shunsuké de l'accompagner jusqu'à l'escalier.

Shunsuké rit de bon cœur en apprenant comment les choses s'étaient passées avec Kyôko. Il tapa sur l'épaule du jeune homme, en disant :

— Ce soir, évitez de sortir avec des garçons. Pour faire retrouver le sourire à votre femme, n'oubliez pas le *devoir* conjugal. Je vais vous préparer dans quelques jours une rencontre tout à fait *fortuite* avec Kyôko. Je vous contacterai alors.

Il lui donna une poignée de main vigoureuse. Il descendit les marches de l'escalier à tapis rouge qui conduisait à la porte principale et enfonçant naturellement une main dans sa poche il se blessa un doigt. C'était une épingle à cravate à l'ancienne mode ornée d'opale. Tout à l'heure, il était passé chez les Minami pour les prendre en voiture, mais ils étaient déjà partis ; la mère de Yûichi l'avait alors invité à pénétrer dans le salon et pour remercier ce prestigieux visiteur lui avait offert un souvenir de son défunt mari.

Shunsuké avait aimablement accepté ce cadeau anachronique et il n'avait eu aucun mal à imaginer les termes très maternels dont elle userait en présence de son fils :

— Après un cadeau de cette valeur, tu pourras le fréquenter la tête haute.

Le vieil écrivain examina son doigt. Une goutte perlait au bout de sa phalange desséchée. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu cette couleur sur son propre corps. Il était surpris de l'ironie du sort qui voulait que cette vieille femme, souffreteuse, eût fini, parce que femme, par le blesser dans sa chair.

CHAPITRE VII

Entrée en scène

Dans ce café, Yûichi Minami était appelé Yûchan et on ne le questionnait ni sur sa profession ni sur son adresse. C'était l'endroit même où Eïchan lui avait donné rendez-vous, en lui dessinant un plan sommaire.

Ce café banal avait nom Redon ; situé quelque part dans le quartier de Yûrakuchô, il était, depuis son ouverture après la guerre, devenu un club des gens de ce milieu-là, mais parfois des clients ordinaires entraient pour boire un café et ressortaient sans rien noter.

Le patron était un homme d'une quarantaine d'années, qui n'était pas dénué d'élégance et qui avait un quart de sang étranger. Tout le monde surnommait cet habile commerçant Rudy. Dès sa troisième visite, Yûichi aussi l'appela Rudy. Il imitait Eïchan.

C'était depuis vingt ans une figure de Ginza. Il avait avant la guerre, dans le quartier de Ginza Ouest, un bar, le Blues, où les deux ou trois beaux garçons qui s'ajoutaient aux serveuses attiraient déjà des homosexuels. Ces hommes-là ont, pour flairer leurs semblables, un instinct animal ; tout comme le sucre fait accourir les fourmis, un endroit un tant soit peu propice à la fermentation de ce type d'atmosphère ne saurait leur échapper.

C'est difficile à croire, mais, jusqu'à la fin de la guerre, Rudy ignorait l'existence de cette confrérie secrète. Il était marié et père de famille et estimait que l'amour qu'il éprouvait hors du cercle familial était le symptôme d'une maladie aberrante qui lui était propre. Il avait simplement écouté son goût pour engager de beaux jeunes gens ; or, lorsque, juste après la guerre, il avait ouvert le Redon à Yûrakuchô, il avait embauché cinq ou six garçons au physique agréable, faisant de son café un lieu d'élection pour ce milieu-là et finissant par le transformer en une sorte de club.

Quand il en prit conscience, Rudy élaborait une stratégie commerciale. Il avait compris que les hommes de cette société venaient y réchauffer leur solitude et qu'une fois qu'ils avaient connu cet endroit ils ne pouvaient plus s'en passer. Il divisait ses clients en deux catégories. Les clients jeunes et beaux qui par leur magnétisme pouvaient contribuer à la prospérité du commerce et ceux qui, riches et généreux, venaient claquer une fortune, aimantés par la présence des premiers. Leur servant d'entremetteur, il se démenait pour les présenter les uns aux autres. Un jour, un jeune homme, qui passait pour un client, quoique ce fût un pilier de ce bar, avait suivi dans un hôtel un partenaire fortuné, mais au dernier moment était revenu sur ses pas. Yûichi assista à la scène que lui fit Rudy à son retour :

— Comment as-tu osé salir l'image de Rudy ? Bon, eh bien, puisque c'est comme ça, je ne te présenterai plus jamais à de gentils messieurs.

Rudy mettait, dit-on, tous les matins deux heures pour se maquiller. Il avait lui aussi la manie innocente, propre aux homosexuels, de dire à tout propos : « Ça m'agace que tout le monde me regarde », et il décidait que tous les hommes qui le dévisageaient étaient homosexuels, mais il faut préciser que même les enfants qui allaient à l'école maternelle se retournaient stupéfaits sur son passage. Ce quadragénaire portait une veste de cirque, et il n'était pas peu fier de sa fine moustache à la Ronald Colman, mais les jours où il la taillait trop vite, elle était plus épaisse à droite qu'à gauche ou partait de travers.

Ces gens-là, en général, se rassemblaient au crépuscule. Le haut-parleur, au fond du café, diffusait sans cesse de la musique de danse. C'était une précaution qui visait à empêcher les conversations secrètes de parvenir aux oreilles des clients ordinaires. Rudy, qui avait établi son quartier général sur la chaise la plus éloignée, lorsqu'il s'agissait de clients nantis, se déplaçait lui-même pour aller leur chercher au comptoir l'addition qu'il leur remettait avec cérémonie. Quand il procédait à ce rite de cour, il fallait s'attendre au double de la somme habituelle.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, les clients tournaient leurs yeux vers le nouvel arrivant. Ce dernier recevait alors en entrant la convergence de ces regards. Rien n'interdisait d'imaginer que la forme idéale s'incarnerait soudain à travers la porte vitrée qui donnait sur la rue obscure. Mais dans la plupart des cas, l'éclat de ces regards se ternissait et les yeux se baissaient désenchantés. L'objet était évalué au premier coup d'œil. Un jeune client entré dans ce café en toute innocence, si la musique n'avait recouvert les commentaires que son apparition suscitait, n'en aurait pas cru ses oreilles. Voici ce que les habitués disaient : « Bof, il n'en vaut pas la peine », « Des comme ça, on en trouve à la pelle », « Avec un aussi petit nez, il ne doit pas être très très bien outillé », « Il a la lèvre qui pend, quelle horreur ! », « Il porte une cravate de très bon goût », « En tout cas, pour le sex-appeal, il pourra repasser ».

Tous les soirs, ce public se tournait vers la scène qu'était la rue vide de la nuit où devait un jour se produire le miracle. Cette atmosphère recueillie, qu'on aurait presque pu dire religieuse, de l'attente d'un miracle, de nos jours, c'est moins dans une église que dans la fumée des cigarettes d'un club homosexuel, qu'on pouvait la savourer sous sa forme la plus simple et la plus immédiate. Ce qui s'étendait au-delà de cette porte vitrée, c'était la société à la mesure de leurs idées, la grande ville conçue selon leurs critères. De même que tous les chemins mènent à Rome, ils pensaient que mille voies invisibles partant d'autant de beaux garçons disséminés comme des étoiles dans un ciel nocturne menaient à ce club.

Selon Havelock Ellis, les femmes sont éblouies par la force des hommes, mais elles n'ont pas d'opinion particulière sur leur beauté et, dans la mesure où elles sont d'une insensibilité proche de l'aveuglement, leur regard ne diffère guère du jugement qu'un homme normal porte sur la beauté des autres hommes. Seuls les homosexuels, selon lui, sont sensibles à la beauté propre au corps masculin, et il a fallu attendre un homosexuel, Winckelmann, pour que soit établi le système de la beauté virile dans la structure grecque. Dès qu'il a reçu l'hommage passionné d'un homosexuel (car les femmes sont

incapables d'une telle célébration charnelle), un jeune homme au départ normal se métamorphose en Narcisse rêveur. Il développe sa beauté, qui est l'objet de cet hommage, et, élaborant l'idéal esthétique des hommes en général, il devient un homosexuel à part entière. En revanche, les homosexuels innés caressent cet idéal dès leur enfance. Leur idéal ressemble aux vrais anges dont la chair et l'âme sont indistinctes, au fond à l'idéal de la théologie orientale, parvenue au modèle parfait de la sensualité religieuse filtrée par une purification à la manière alexandrine.

Il était neuf heures du soir, heure d'affluence, lorsque Yûichi, qui avait rendez-vous avec « Eichan », entra dans le café, vêtu d'un trench-coat au col relevé et portant une cravate marron ; son entrée fut accueillie comme une apparition miraculeuse. À son insu, il avait établi en cet instant même son hégémonie. On devait parler longtemps de cette entrée en scène au Redon.

Ce soir-là, Eichan était parti plus tôt de son restaurant et s'était précipité au Redon où il avait déclaré à ses jeunes amis :

— Avant-hier soir, j'ai fait une rencontre merveilleuse dans le parc. On a passé un bon moment ensemble et je n'ai jamais vu personne d'aussi beau. Il va venir dans un instant. Il s'appelle Yûchan.

— Quelle tête il a ? demanda sur un ton réprobateur celui qu'on appelait « Kimichan de l'Oasis » et qui se croyait à l'abri de toute concurrence.

Il avait été serveur au dancing de l'Oasis. Il portait un costume croisé kaki que lui avait offert un Occidental.

— Quelle tête ? Il a des traits virils et fermes. Il a des yeux perçants, des dents blanches et régulières, mais surtout un profil énergique. Et avec ça, un corps superbe. C'est sûrement un sportif.

— Eichan, ne te monte pas trop la tête ! Et pendant votre bon moment, combien de coups ?

— Trois.

— Ah ben ça alors, trois coups la première fois ! Bientôt tu seras bon pour le sana !

— Il est d'une telle force ! Quelle nuit de noces !

Il se trémoussa en appliquant sa joue sur ses deux mains jointes. Comme le haut-parleur diffusait alors une conga, il esquaissa un pas de danse en cambrant ses reins de façon obscène.

— Quoi ? intervint Rudy qui prêtait l'oreille. Eichan s'est fait bouffer ? Ce garçon va venir, tu dis ? Comment est-il ?

— Arrête, vieux cochon, tu ne penses qu'à ça !

— Si c'est un joli garçon, je lui offrirai un gin-fizz, lança Rudy à la cantonade, en sifflotant.

— Il veut le draguer avec un gin-fizz, dit Kimichan. Il est pas possible, ce rapiat !

Il avait utilisé un mot de leur jargon. Le fait de vendre son corps était ainsi parfois transformé dans le sens de l'avarice.

Le café, à cette heure d'affluence, était bondé d'homosexuels qui se connaissaient entre eux. Des clients ordinaires se seraient simplement aperçus de l'absence de femmes et l'auraient attribuée au hasard, mais n'y auraient vu aucun symptôme d'anomalie. Il y avait des vieux. Il y avait un homme d'affaires iranien. Il y avait aussi deux ou trois Occidentaux. Il y avait des hommes sûrs. Il y avait un couple uni de deux garçons du même âge. Ils avaient allumé leurs cigarettes et après en avoir tiré une bouffée se les échangeaient.

Il y avait cependant ce qu'on pouvait appeler des indices. Les homosexuels ont, dit-on, une expression inéluctablement mélancolique. Dans leur regard, coexistent la coquetterie et la froide évaluation. Alors que les femmes distinguent le regard de séduction qu'elles portent sur les hommes et le regard d'évaluation qu'elles portent sur les autres femmes, les homosexuels, eux, portent simultanément ces deux sortes de regards.

Kimichan et Eichan furent invités à la table de l'Iranien. Le client avait chuchoté quelque chose à l'oreille de Rudy et cette invitation en était le résultat.

— Au boulot, les petites ! dit Rudy en poussant les deux garçons par-derrière.

Kimichan maugréa en s'asseyant à la table :

— Oh, c'est un étranger plutôt casse-pieds.

Et il demanda à Eichan, à voix haute :

— Est-ce qu'il sait parler japonais ?

— Il n'en a pas l'air.

— On ne sait jamais. Comme l'autre jour.

L'autre jour, au moment de trinquer avec un étranger, ils avaient entonné tous deux : « Hello, darling, bougre d'âne ! », « Hello, darling, vieux cochon ! » L'Occidental avait répondu en riant : « Les petits cochonnets vont bien s'entendre, je crois, avec le vieux cochon. »

Eichan était très nerveux. Ses yeux se tournaient sans cesse vers la porte à travers laquelle on entrevoyait la rue nocturne. Il avait l'impression d'avoir vu ce profil sculpté dans l'alliage de l'énergie et de la mélancolie, sur une pièce étrangère qu'il avait autrefois dans ses collections. Il se demandait s'il ne vivait pas un conte.

C'est alors que la porte vitrée céda à une force juvénile. L'air frais de la nuit s'engouffra dans la salle. Tous les clients levèrent ensemble leurs yeux en direction de la porte.

CHAPITRE VIII

La jungle de la sensualité

... La *beauté universelle* avait gagné le premier pari.

Yûichi évoluait sous des regards concupiscent. C'était ce type de regard qu'une femme susciterait et qui, d'un seul coup, la déshabille entièrement. Les regards experts se trompaient rarement sur ce qu'ils évaluaient. La poitrine large et puissante que Shunsuké avait aperçue à travers les embruns du bord de mer, la taille saine et ferme, soudain amincie, les jambes longues, élancées et robustes, et, dominant l'ensemble, comme dans une statue nue d'une pureté rare, la tête d'un beau jeune homme aux sourcils minces et virils, aux yeux sombres, aux lèvres adolescentes, aux dents blanches et régulières, possédait la beauté de l'harmonie potentielle qui unissait le visible à l'invisible, aussi immuable que les proportions de la section d'or. La tête parfaite doit être rattachée à la perfection du corps nu ; le fragment de la beauté est le pressentiment d'un chef-d'œuvre reconstitué... Les critiques, pourtant si impitoyables, du Redon, gardèrent le silence. Par discrétion à l'égard de leurs amis ou des garçons du café qui leur tenaient compagnie, ils se retenaient d'exprimer leur admiration ineffable. Mais tous ces yeux isolaient l'image du plus beau garçon qu'il leur avait été donné de caresser par le passé, pour la comparer à la statue nue de Yûichi qu'ils imaginaient en face d'eux. Les formes indéfinies de la nudité de ces jeunes gens imaginaires, la chaleur de leurs membres, leur parfum corporel, leurs voix, leurs baisers semblaient flotter alentour. Mais leurs chimères, une fois mises à côté de la statue nue de Yûichi, disparaissaient aussitôt intimidées. Car leur beauté ne dépassait pas l'individualité de leur caractère, alors que celle de Yûichi resplendissait au-delà de toute singularité.

Il s'adossa au mur sombre du fond et s'assit en silence, les bras croisés. Sentant le poids de tous ces regards tournés vers lui, il baissa les yeux. Sa beauté y gagna l'innocence d'un jeune porte-drapeau de régiment.

Eichan quitta avec mauvaise conscience la table de l'étranger et s'approchant de Yûichi se colla tout contre son épaule. Yûichi lui dit de s'asseoir. Assis l'un en face de l'autre, ils ne savaient où poser leurs regards. On leur apporta des gâteaux. Yûichi sans s'embarrasser ouvrit une énorme bouche pour dévorer un fraisier. Ses dents blanches s'enfoncèrent dans les fraises et la crème. Ce spectacle procurait à Eichan un tel plaisir qu'il aurait aimé être englouti lui aussi.

— Eichan, tu devrais tout de même le présenter au patron, dit Rudy.

Le garçon ne put qu'obéir.

— Enchanté. Vous serez toujours le bienvenu. Il n'y a ici que de gentils garçons, dit le patron d'une voix mielleuse.

Un peu plus tard, alors qu'Eichan était allé aux toilettes, un client d'âge mûr, habillé de façon voyante, venait régler sa note à la caisse qui se trouvait au fond du café. Son visage avait des traits indiciblement enfantins, où l'enfance paraissait encore imprimée. En particulier, ses paupières gonflées et ses pommettes sentaient encore le lait. A-t-il le visage bouffi ? se demanda Yûichi. Le client d'âge mûr feignait l'ivresse. Mais la transparence du désir ardent de ses yeux posés sur Yûichi trahissait le jeu d'un acteur malhabile. Cherchant à s'agripper au mur, il laissa retomber une main sur l'épaule de Yûichi.

— Oh, pardon ! dit-il avant d'ôter sa main.

Mais entre les mots qu'il prononça et le geste d'ôter sa main, il y eut un moment d'incertitude, si l'on peut dire un instant d'hésitation. Le *décalage* minime et pénible formait une sorte d'ankylose sur l'épaule du beau garçon. Le client s'éloigna à regret, comme un renard dépité, lançant un dernier regard vers sa proie.

Yûichi rapporta la scène à Eichan qui revenait des toilettes.

— Quoi ? Déjà ? Il n'a pas perdu son temps, fit Eichan, il te draguait, Yûchan.

Yûichi, lui, était plutôt surpris de constater que ce café d'apparence rangée avait des procédés aussi expéditifs que le parc.

C'est alors qu'un étranger élégant entra bras dessus bras dessous avec un garçon au teint basané, de petite taille et aux fossettes marquées. Ce dernier était un danseur classique qui était connu depuis peu et l'autre était son professeur français. Ils s'étaient rencontrés juste après la guerre. Le jeune homme devait en grande partie sa renommée à son maître. Ce Français, blond et jovial, vivait depuis quelques années avec son ami, de vingt ans son cadet. Il paraît que lorsqu'il était ivre, il improvisait un numéro de son cru très spectaculaire. Il montait sur le toit et se mettait à pondre des œufs. Cette poule blonde ordonnait à son disciple de tenir sous l'auvent une passoire et il entraînait ses invités dans le jardin, au clair de lune, puis, à l'aide d'une échelle, il grimpait sur le toit en imitant une poule. Il pointait le derrière, battait des ailes et caquetait bizarrement. Un œuf tombait alors dans la passoire. Puis il battait des ailes et caquetait bizarrement à nouveau. Un deuxième œuf tombait. Au quatrième œuf, les invités riaient à gorge déployée et applaudissaient. La fête terminée, l'hôte raccompagnait ses invités jusqu'à la porte et les invités voyaient alors choir d'un pan de son pantalon un cinquième œuf qu'il avait omis de pondre et qui s'écrasait sur le perron. Le rectum de cette poule était capable de receler cinq œufs. Un art aussi grandiose ne pouvait être le fruit d'une brève carrière.

Yûichi éclata de rire en apprenant cette anecdote. Mais il se tut aussitôt après, comme saisi de remords. Il demanda ensuite à Eichan :

— Il y a combien d'années que cet étranger vit avec ce danseur ?

— Ce doit être la quatrième année.

— Quatre ans !

Yûichi tenta d'imaginer quatre ans de liaison avec le garçon qui se trouvait face à lui. Comment expliquer cette certitude que durant ces quatre ans le plaisir qu'ils avaient

partagé deux jours plus tôt ne se répéterait plus ?

Le corps d'un homme est comme le moutonnement d'une plaine lumineuse sur laquelle on a une perspective parfaite. À la différence du corps de la femme, il n'offre pas l'étonnement de découvrir une petite source à chaque promenade, pas plus qu'une mine où, à mesure que l'on s'y enfonce, on aperçoit des cristallisations. Simple extériorité, c'est l'incarnation de la pure beauté visible. On mise tout l'amour, tout le désir sur la première brûlante curiosité et la suite de l'amour s'ensevelit dans l'esprit ou glisse joyeusement sur un autre corps. Bien que ce fût sa première expérience, il se sentait en droit de former le raisonnement suivant : « Si la manifestation de mon amour ne se produit que durant la première nuit, la répétition maladroite d'une copie ne consistera qu'à nous trahir tous deux, l'autre et moi-même. Il ne faut pas que je mesure ma sincérité à l'aune de celle de l'autre. Sans doute ma sincérité reviendra-t-elle à perpétuer à l'infini la première nuit avec des partenaires toujours renouvelés et mon amour ne sera-t-il rien d'autre que cette trame unique, inchangée quel que soit l'autre, et proche d'un violent mépris. »

Le beau garçon comparait cet amour au sentiment artificiel que lui inspirait Yasuko. Ces deux amours pressants, l'un et l'autre, ne lui laissaient aucun répit. Il fut assailli d'un sentiment de solitude.

Comme Yûichi se taisait, Eichan observait distraitement un couple de garçons du même âge à une table de l'autre côté. Ils étaient blottis l'un contre l'autre. Ils donnaient l'impression de lutter contre le sentiment de la fragilité de leur lien en se touchant sans cesse les épaules et les mains. Ce qui les unissait ressemblait à l'amitié de deux soldats qui pressentent la mort qui les attend le lendemain. L'un, n'y résistant plus, embrassa l'autre dans le cou. Puis ils sortirent précipitamment. Leurs nuques rasées de près, l'une près de l'autre.

Eichan, qui portait une veste croisée à carreaux et une cravate jaune citron, les regarda s'en aller, la bouche entrouverte. Les lèvres de Yûichi s'étaient posées une fois sur chaque parcelle de ses sourcils, de ses paupières, de ses lèvres de poupée. Il avait tout vu. Cette action de voir, quelle cruauté implique-t-elle ! Il n'était plus un endroit de son corps, jusqu'au moindre grain de beauté sur son dos, qui ait échappé à Yûichi. La structure de cette pièce simple et belle, il l'avait apprise par cœur dès qu'il y était entré. Ici il y avait un vase, là une étagère. Il était certain que jusqu'à ce que cette pièce s'effondrât le vase et l'étagère ne changeraient pas de place.

Eichan surprit son regard glacé. Il pressa sa main sous la table. Animé d'un sentiment cruel, Yûichi la retira. C'était une cruauté quelque peu calculée. Yûichi, lassé de son indifférence culpabilisante, forcée à l'égard de sa femme, rêvait depuis toujours de cette cruauté radieuse qui est le droit de tout amoureux... Eichan sentit les larmes lui venir.

— Je sais ce que tu éprouves maintenant, Yûchan, dit-il. Tu en as déjà assez de moi.

Yûichi eut beau protester, Eichan se targua de son expérience avec laquelle son ami, pourtant plus âgé, n'aurait pu rivaliser, pour insister sur le ton catégorique d'un homme mûr.

— Non, dès que tu es entré ici, j’ai tout compris. Mais tant pis. Dans notre milieu, les gens sont presque tous volages. Maintenant, j’y suis habitué et résigné. J’aurais aimé être ton frère pour toute la vie, mais je pourrai du moins me vanter d’avoir été le premier... Mais, s’il te plaît, ne m’oublie pas.

Yûichi fut terriblement ému par cette plainte douceuse.

Il eut à son tour les yeux embués de larmes. Il chercha une fois encore sous la table la main d’Eichan, qu’il serra gentiment dans la sienne.

La porte s’ouvrit et trois étrangers entrèrent. Le visage de l’un d’eux disait quelque chose à Yûichi. C’était l’étranger osseux qu’il avait aperçu dans l’immeuble d’en face à la sortie de son banquet de noces. Il portait une autre veste, mais le même nœud papillon à pois. L’homme promena un regard de faucon dans le café. Il semblait enivré. Il frappa énergiquement dans ses mains et appela :

— Eichan, Eichan !

Sa voix sonore et agréable fut répercutée par les murs.

Eichan baissa la tête pour dissimuler son visage. Il fit claquer sa langue avec une assurance professionnelle.

— Zut ! Je lui avais pourtant dit que je ne viendrais pas ici ce soir !

Rudy se pencha au-dessus de la table en faisant traîner un pan de sa veste bleue et dit à voix basse, d’un air menaçant :

— Eichan, vas-y, il est venu pour toi.

L’atmosphère était devenue pitoyable.

L’impression en était redoublée par l’insistance plaintive de la voix de Rudy. Yûichi regretta les larmes qu’il venait de verser. Eichan jeta un coup d’œil vers Rudy et se leva brusquement.

Ce qu’on appelle un instant décisif fonctionne parfois comme un remède sur un cœur blessé. Yûichi était fier de pouvoir à présent regarder Eichan sans la moindre douleur. Ils échangèrent un regard gêné. Comme pour conjurer cet instant de séparation, leurs regards tentèrent de s’attacher l’un à l’autre. Eichan s’éloigna. Yûichi, détournant les yeux, aperçut un beau garçon qui lui fit un clin d’œil. Son cœur, sans rencontrer aucun obstacle, se fixa, avec la légèreté d’un papillon, sur ce regard qui s’offrait.

Le jeune garçon était adossé au mur d’en face. Il était vêtu d’une salopette et d’une veste en velours côtelé bleu indigo. Il avait une cravate rouge foncé en tissu épais. Il paraissait avoir un ou deux ans de moins que Yûichi. La ligne fluide et allongée de ses sourcils et les ondulations de sa riche chevelure donnaient à ce visage un air romanesque. Il avait cligné de son œil mélancolique de Valet de carte en direction de Yûichi.

— Qui est-ce ?

— Ah, c’est Shigechan. C’est le fils d’un épicier de Nakano. C’est un joli garçon, n’est-ce pas ? Vous voulez que je l’appelle ? proposa Rudy.

Sur un signe de Rudy, ce prince plébéen se leva allègrement. Ayant remarqué avec perspicacité que Yûichi avait sorti une cigarette, il craqua une allumette d'un geste expert et tout en marchant protégea la flamme entre ses mains qui, filtrant la lumière, brillaient comme de l'agate. Mais c'étaient de solides et franches mains qui trahissaient leur ascendance laborieuse.

*

L'évolution du statut des clients du café était particulièrement subtile. Dès le deuxième jour, Yûichi était appelé « Yûchan ». Rudy le traitait moins comme un client que comme un ami intime et précieux. En effet, à partir du jour de son apparition, l'affluence s'était accrue au Redon et l'on ne parlait plus que de cette nouvelle recrue.

Le troisième jour, il se produisit un événement qui rehaussa encore la réputation de Yûichi. Shigechan apparut au café, le crâne rasé. Submergé de bonheur parce qu'il avait partagé le lit de Yûichi la veille, il avait sacrifié sans regret sa magnifique chevelure, en signe de fidélité à son ami.

Ce type de rumeurs galantes se répandait rapidement dans ce milieu-là. En cela caractéristiques d'une société secrète, les rumeurs ne filtraient jamais à l'extérieur, mais, une fois lancées à l'intérieur de la société, elles se propageaient avec une force étonnante, et avec cela il était impossible de garder un secret d'alcôve. Car les conversations quotidiennes roulaient, neuf fois sur dix, sur le compte rendu très cru de ce qui se passait dans les alcôves des uns et des autres.

Approfondissant ses connaissances, Yûichi fut surpris de découvrir l'étendue inattendue de ce milieu.

Durant la journée, on se cachait derrière des masques. Amitié, camaraderie, philanthropie, maître et disciple, associés en affaires, assistant, manager, étudiant-locataire, protecteur et protégé, frères, cousins, oncle et neveu, secrétaire, homme de confiance, chauffeur... et puis sous différents métiers et titres : P.-D.G., acteur, chanteur, écrivain, peintre, musicien, professeur d'université pontifiant, employé de bureau, étudiant.

Espérant en l'avènement d'un univers de félicité, unis dans un même intérêt maudit, ils rêvaient d'un simple axiome. Ils rêvaient du jour où l'axiome de l'amour pour un autre homme renverserait le vieil axiome de l'amour d'un homme pour une femme. Qui d'autre que les Juifs pourrait les égaler dans leur persévérance ? Leur race ne ressemblait-elle pas au peuple juif dans la mesure où ils avaient une fixation singulière sur un idéal bafoué ? Leur sentiment produit en temps de guerre un héroïsme fanatique et, après la guerre, dans leur fierté secrète d'être les représentants de la décadence, ils profitent du désordre pour cultiver, sur un terrain craquelé, un parterre de violettes sombres et délicates. Dans cet univers strictement masculin, se projetait pourtant l'ombre gigantesque d'une femme. Tous effrayés par l'ombre de cette femme invisible, ils la défiaient, s'y soumettaient, finissaient par être vaincus après une vaine résistance ou la flattaient. Yûichi croyait être un cas à part. Il priait pour l'être. Il s'efforçait de l'être. Il cherchait à réduire l'influence de cette étrange menace du moins aux détails les plus insignifiants de son existence. Par exemple, l'irrésistible besoin de se regarder à tout moment dans un miroir, la manie de surprendre, malgré soi, son propre reflet dans

les vitrines, l'habitude irrépressible de fureter d'un air préoccupé dans les couloirs à l'entracte des spectacles... évidemment, ce genre de comportement existe aussi chez un jeune homme normal.

Un jour, dans un couloir de théâtre, Yûichi aperçut un chanteur qui, bien que célèbre dans leur milieu, était déjà marié. Il avait une allure virile et, en dehors de son travail, il pratiquait la boxe sur son ring privé ; avec sa voix sirupeuse, il était pourvu de tous les atouts propres à séduire les jeunes filles. Il était alors entouré gaiement de quatre ou cinq jeunes bourgeoises ; un jeune élégant de son âge, qui semblait être un ancien camarade, s'approcha pour le saluer et le chanteur lui saisit violemment la main pour la serrer dans la sienne (On aurait dit qu'il lui cherchait querelle), puis, agitant dans un large geste sa main droite, il lui tapa sur l'épaule frénétiquement. L'élégant, qui était malingre et coincé, chancela légèrement. Les jeunes filles échangèrent un regard, en retenant un rire de façon bien élevée.

Cette scène serra le cœur de Yûichi. Ce qui le blessait était pourtant diamétralement opposé au caractère de ses semblables qu'il avait surpris, l'autre soir, dans le parc, se dandinant, roulant des épaules, chaloupant d'un mouvement de leur gros arrière-train ; mais c'était justement par ce contraste même que la ressemblance n'en apparaissait qu'avec plus d'évidence, par en-dessous comme un dessin tracé à l'encre sympathique ; et ce caractère déplaisant se trouvait en lui-même. La coquetterie artificielle et vaine du chanteur à l'égard des femmes, ce jeu désespéré aspirant à le faire passer pour un mâle aux dépens de sa vie entière, mettant à l'œuvre, sans relâche, les moindres tensions de ses nerfs périphériques, suscitaient une intolérable amertume...

... Par la suite, « Yûchan » fut constamment dragué. C'est-à-dire courtoisé.

En quelques jours, son nom était sur toutes les lèvres ; il y eut même un commerçant romantique d'âge moyen qui monta jusqu'à Tôkyô de sa lointaine province d'Aomori. Par l'intermédiaire de Rudy, un étranger lui offrit un costume trois pièces, avec manteau et chaussures. C'était pour une aventure d'une seule nuit une offre excessive. Yûichi ne put l'accepter. Un soir, un client s'assit près de Yûichi, sur une chaise libre, en feignant d'être ivre et en rabattant sur le front le rebord de son chapeau. Il s'étala exagérément par-dessus l'accoudoir. Son coude effleura avec insistance la taille de Yûichi.

Il arrivait souvent à Yûichi de faire un détour pour rentrer chez lui. Car certains clients le filaient en cachette.

On le savait simplement étudiant, mais personne n'avait aucune idée de sa classe sociale ni de son passé ; on ignorait, à plus forte raison, qu'il fût marié, on ignorait son état civil et son adresse. L'existence de ce beau garçon finit en peu de temps par être tout imprégnée de mystère.

Un jour, un chiromancien, spécialisé dans ce milieu-là, vieillard mal fagoté qui avait ses entrées au Redon, interpréta les lignes de la main de Yûichi et lui dit :

— Vous courez deux lièvres à la fois. Vous avez laissé quelque part une femme en pleurs et vous venez ici comme si de rien n'était.

Yûichi fut parcouru d'un léger frisson. Car il voyait là, avec certitude, la fragilité et la pauvreté de son mystère. Il manquait à ce mystère une structure vitale.

... Quoi de plus normal ? La vie qu'offrait ce monde dont le noyau était le Redon était pareille à l'existence d'un fonctionnaire colonial muté sous les Tropiques en guise de sanction. Et dans ce monde, la sensualité se vivait au jour le jour, l'ordre brutal de la sensualité. (Mais s'il s'agissait, en outre, du destin *politique* de cette *race*, qui aurait pu s'y soustraire ?)

C'était en quelque sorte une jungle de sensualité où foisonnait une plante à la viscosité exceptionnelle.

Les hommes qui s'égarèrent dans cette jungle étaient atteints de malaria et devenaient des monstres hideux de sensualité. Personne ne peut en rire. Bien qu'il y ait une graduation dans l'univers homosexuel, aucun homme ne résiste totalement à la force mystérieuse qui l'entraîne malgré lui dans la fange de la sensualité. Certains cherchent des appuis auxquels s'agripper et se raccrochent aux diverses superstructures de l'esprit masculin, les affaires, la recherche intellectuelle, l'art, mais nul n'échappe au déluge de la sensualité qui progressivement le submerge et nul ne peut oublier qu'un lien secret l'unit à cette eau boueuse. Personne ne peut rompre avec la moite proximité de la confrérie. Certains ont parfois tenté de fuir. Mais finalement ils devaient en revenir à ces poignées de main gluantes, à ces clins d'œil visqueux. Ces hommes qui n'ont fondamentalement aucune des qualités requises pour fonder un foyer doivent, s'ils veulent capter une infime lueur qui évoque ce foyer, la rechercher dans ces regards troubles qui leur disent : « Toi aussi, tu es des nôtres. »

Un jour, Yûichi se promenait près du jet d'eau du jardin de son université, entre un cours qui avait commencé aux premières heures de la matinée et un autre qui aurait lieu dans l'après-midi. Des allées géométriques quadrillaient la pelouse. Sous le vent changeant, le jet d'eau était dévié et mouillait la pelouse, devant un buisson qui exprimait toute la mélancolie de l'automne. Cet éventail qui flottait en plein ciel se déployait tellement par instants que la rivure se détachait. Les mosaïques alignées sous le ciel nuageux, qui décoraient les murs du bâtiment de la salle des fêtes, répercutaient le fracas des tramways poussifs qui roulaient à l'extérieur.

Comme si une sélection sévère d'amitiés donnait un sens public à la solitude que le jeune homme éprouvait constamment, il ne cherchait à nouer d'autres liens qu'avec d'ennuyeux bosseurs avec qui il échangeait des notes de cours. Ces étudiants à œillères admiraient la femme de Yûichi et ils discutaient sérieusement pour savoir si la vie conjugale guérirait Yûichi de ses tentations volages. Ce n'était un débat qu'à moitié pertinent, car ils prenaient Yûichi pour un coureur de jupons.

Par conséquent, quand le beau garçon s'entendit soudain appeler « Yûchan », il sentit son cœur palpiter comme un criminel en fuite entendant prononcer son nom véritable.

Celui qui l'interpellait était un étudiant, assis sur un banc de pierre, recouvert de lierre, au détour d'une allée éclairée en cet instant d'une faible flaque de soleil. Cet étudiant qui était plongé dans la lecture d'un volumineux ouvrage d'électromécanique en langue originale, ouvert sur ses genoux, n'était pas entré dans le champ de vision avant son appel.

Yûichi s'arrêta net et le regretta aussitôt. Il aurait dû feindre de ne pas reconnaître son nom. L'étudiant répéta « Yûchan ! » et se leva. Il épousseta de ses deux mains son

pantalon. C'était un jeune homme au visage rond, gai, vif. Il devait probablement étaler tous les soirs son pantalon sous son matelas : le pli était impeccable, tracé au cordeau. Il releva son pantalon et se serra la ceinture. On apercevait sous sa veste sa chemise d'un blanc éclatant froissée.

— C'est moi que vous appelez ? demanda Yûichi, contraint et forcé.

— Oui. Mon nom est Suzuki et je t'ai vu au Redon.

Yûichi examina attentivement ce visage. Il n'en avait aucun souvenir.

— Tu m'as oublié, hein ? Il y en a tellement qui te font de l'œil. Les protégés eux-mêmes te font de l'œil en cachette. Mais moi, je ne t'ai pas encore fait de l'œil.

— Que me veux-tu ?

— Ça ne te ressemble pas de poser ce genre de question. C'est moche, ça. Tu ne veux pas qu'on s'amuse un peu ?

— Qu'on s'amuse ?

— Tu ne comprends pas ?

Leurs corps se rapprochèrent peu à peu.

— Mais on est encore en plein jour !

— Il y a des tas d'endroits où on peut faire ça en plein jour.

— Mais c'est bon pour un homme et une femme.

— Pas du tout. Je vais te montrer, moi.

— ... C'est que, là, je n'ai pas d'argent sur moi.

— J'ai de quoi payer, moi. C'est un honneur que Yûchan daigne s'amuser avec moi.

Cet après-midi-là, Yûichi sécha ses cours. D'où lui venait tout cet argent ? En tout cas, l'étudiant, quoique plus jeune, paya le taxi. Ils pénétrèrent dans le quartier d'Aoyama, dans une zone résidentielle autrefois, lugubre et sinistrée. Suzuki fit stopper le chauffeur devant une maison nommée Kusaka. Au-delà de l'entrée dont seuls les murs de pierre avaient réchappé à l'incendie, on entrevoyait le toit d'une construction provisoire en bois. Les battants en bois délabrés étaient complètement fermés. Suzuki sonna et, pour une raison ou pour une autre, il déboutonna son col officier.

Au bout d'un moment, ils entendirent des socques de jardin s'approcher à petits pas. Une voix asexuée demanda qui c'était. L'étudiant dit son nom et demanda qu'on leur ouvrît. Un homme d'âge moyen, vêtu d'un blouson rouge, les fit entrer.

Le jardin offrait un étrange spectacle. Quoique le bâtiment principal fût relié à la dépendance par une passerelle, il était possible de passer de l'un à l'autre en sautant sur des pierres en quinconce ; les arbres du jardin avaient pour ainsi dire disparu, le bassin était à sec et, comme s'il se fût agi du détail d'une vaste plaine en friche, les herbes folles poussaient à foison. Entre les herbes, resurgissaient visiblement les fondations de la demeure incendiée. Les étudiants entrèrent dans la petite dépendance qui sentait le bois neuf.

— Je vous fais chauffer un bain ?

— Non, merci, répondit Suzuki avec une froideur affectée.

— Vous voulez boire un alcool ?

— Non merci.

— Alors, dit l'homme avec un sourire lourd de sous-entendus, je fais votre lit. C'est étonnant comme les jeunes sont pressés de se coucher.

Les deux garçons attendirent à côté, dans une pièce minuscule, qu'il eût fini de faire le lit. Ils ne disaient rien. Suzuki offrit une cigarette à Yûichi qui accepta. Il alluma deux cigarettes à la fois et lui en tendit une avec un sourire. Dans le calme douteux de l'étudiant, Yûichi détectait une innocence enfantine.

On entendit comme un grondement de tonnerre au loin. En plein jour, les volets de la chambre voisine furent tirés.

L'homme les invita à revenir dans la chambre ; il avait allumé une lanterne au chevet du lit et ils entendirent, de l'autre côté de la porte coulissante, sa voix qui disait : « Bon après-midi » et ses pas qui s'éloignaient sur la passerelle. Les planches éclairées par la faible lueur du soleil grinçaient et c'était un bruit de plein jour.

L'étudiant se déboutonna sur la poitrine et continua à fumer, accoudé à la couette. Lorsque les pas se furent éloignés, il se dressa comme un jeune chien de chasse. Il était légèrement plus petit que Yûichi. Il s'agrippa au cou de Yûichi qui était resté debout, hébété, pour l'embrasser. Ils s'étreignirent pendant cinq ou six minutes. Yûichi glissa sa main sur la poitrine dénudée de Suzuki. Son cœur battait à tout rompre. Ils se séparèrent et se déshabillèrent avec des gestes violents en se tournant le dos.

... Ils étaient nus et enlacés ; ils entendaient le fracas d'un tramway qui dévalait une pente et le cri d'un coq ; on se serait cru en pleine nuit.

Par l'interstice des volets, filtrait un rai de lumière crépusculaire dans lequel dansaient des grains de poussière ; la résine qui s'était coagulée autour d'une veine de bois colorait de sang la lumière du soleil. Le rayon tombait sur la surface de l'eau sale d'un vase posé dans l'alcôve. Yûichi enfouit son visage dans les cheveux de Suzuki. Le parfum de la lotion capillaire appliquée sur les cheveux non gominés était agréable. L'étudiant appuya sa joue contre la poitrine de Yûichi. Dans la pénombre, des traces de larmes brillaient aux coins de ses yeux.

Dans son demi-sommeil, Yûichi entendit la sirène d'une voiture de pompiers. La sirène s'évanouissait au loin, mais fut relayée par une autre. Trois voitures se suivaient ainsi vers une même destination.

« Encore un incendie ! » se dit Yûichi, abandonné à ses vagues pensées. « Comme ce jour où je suis allé au parc pour la première fois... Dans une grande ville, il se déclare toujours quelque part un incendie. Et il y a toujours quelque part un crime qui se commet. Le Dieu qui a renoncé à anéantir les crimes sous les flammes a sans doute divisé équitablement les crimes et le feu. Grâce à quoi les crimes ne sont jamais brûlés par le feu, mais, en revanche, l'innocence a le privilège de pouvoir être détruite par les flammes. Voilà pourquoi les compagnies d'assurances prospèrent. Mais ne faut-il pas

que mon crime passe par les flammes, pour être purifié au point que le feu ne puisse l'entamer ? Mon innocence, si parfaite à l'égard de Yasuko... Naguère, n'ai-je pas espéré *renaître* pour Yasuko ? Et maintenant ? »

À quatre heures de l'après-midi, les deux étudiants se quittèrent en se serrant la main devant la gare de Shibuya. Aucun des deux n'avait le sentiment d'avoir fait la conquête de l'autre.

Lorsque Yûichi fut de retour chez lui, Yasuko lui fit remarquer :

— Tu rentres exceptionnellement tôt aujourd'hui. J'espère que tu resteras à la maison ce soir.

Yûichi répondit par l'affirmative. Finalement, cependant, ils allèrent ce soir-là au cinéma. Les sièges étant étroits, Yasuko appuya sa tête sur l'épaule de son mari, mais elle s'écarta soudain avec le regard sagace d'un chien aux aguets.

— Tu sens bon ! s'exclama-t-elle. Tu t'es mis de la lotion capillaire, non ?

Yûichi allait protester, mais il se ressaisit à temps et se hâta d'acquiescer. Yasuko ne put s'empêcher de garder l'impression que ce n'était pas l'odeur de son mari... Et ce n'était pas non plus vraiment un parfum de femme.

CHAPITRE IX

Jalousie

« Quelle riche trouvaille ! » nota Shunsuké dans son journal. « Qui aurait cru que je trouverais un pantin vivant aussi parfaitement taillé sur mesure ? Yûichi est vraiment beau. En soi, il n'est rien du tout. Avec cela, il est frigide face à l'éthique. Il ne connaît même pas ce remède qu'est l'introspection, remède qui imprègne n'importe quel jeune homme de la puanteur de l'encens ; il n'assume pas non plus la responsabilité de ses actes. Bref, la morale de ce jeune homme consiste à *ne rien faire*. Dès qu'il s'est mis à faire quelque chose, il n'a plus eu besoin d'éthique. Ce garçon se consume comme une matière radioactive. C'est exactement ce que je recherchais partout depuis longtemps. Yûichi ne croit nullement à ce qu'on appelle l'angoisse moderne. »

Quelques jours après le bal de bienfaisance, Shunsuké arrangea une rencontre tout à fait *fortuite* entre Kyôko et Yûichi. Yûichi lui avait parlé du Redon. Shunsuké lui-même lui proposa alors de l'y retrouver ce soir-là.

Dans l'après-midi, il fit à contrecœur une conférence. Il n'avait pas pu résister à la prière insistante de son éditeur qui avait publié ses œuvres complètes. On sentait déjà les premiers frimas de l'automne et les organisateurs de la conférence furent quelque peu effrayés de voir arriver le vieil écrivain emmitouflé dans un vêtement encombrant au dos molletonné. Shunsuké monta à la tribune, les mains gantées de cachemire. Il n'y avait aucune raison à ce caprice. Il avait simplement oublié d'ôter ses gants avant de monter sur l'estrade et, comme un jeune organisateur le lui avait signalé non sans impertinence, Shunsuké les avait gardés exprès, pour l'ennuyer.

Il y avait à peu près deux mille personnes dans la salle. Shunsuké méprisait le public des conférences. L'assistance présentait les mêmes défauts que les principes de la photographie moderne, dans un système fondé sur la mauvaise foi : cette façon de vouloir saisir l'occasion, de vous prendre au dépourvu, de respecter le « naturel », le culte de l'état brut, la surestimation du quotidien, le goût des anecdotes constituent son seul credo. Les photographes vous disent « Soyez détendu », « Bavardez », « Souriez ». Le public des conférences partage ces exigences, s'attachant au vrai visage et à la nature authentique de l'orateur. Shunsuké méprisait ces tendances policières de la psychologie moderne selon laquelle la nature authentique devait apparaître dans les paroles et les gestes imprévus, dans la précipitation spontanée plus que dans un texte maintes fois remanié.

Shunsuké exposa son regard à la curiosité de tous ces regards tournés vers lui. Devant ce public cultivé qui ne doutait nullement que l'originalité se situait au-dessus de la beauté, Shunsuké n'éprouvait pas le moindre complexe. D'un geste délibérément las, il défroissa son manuscrit qu'il cala avec la carafe d'eau. L'eau fit baver l'encre en un bel indigo. Il imagina la mer. Sans savoir pourquoi, il avait l'impression que parmi

ces deux mille têtes noires qui lui faisaient face, se cachaient celles de Yûichi, de Yasuko, de Kyôko et de M^{me} Kaburagi. Or, s'il les aimait, c'était justement parce que ces personnes ne mettraient jamais les pieds dans une salle de conférence.

« La vraie beauté », commença le vieil écrivain d'une voix atone, « vous impose le silence. À l'époque où cette foi n'était pas encore perdue, la fonction de la critique se définissait naturellement. Elle consistait exclusivement à imiter la beauté. (Il caressa l'air de sa main gantée de cachemire, comme pour exprimer l'imitation.) Autrement dit, tout comme la beauté, la critique avait pour but final d'imposer le silence. Plus qu'un but, c'est un non-but. La méthode de la critique était d'instaurer le silence sans avoir recours à la beauté. À cette fin, c'est la force de la logique qui fut invoquée. La logique, en tant que méthode critique, doit forcer le silence de l'autre avec une éloquence aussi consommée que celle de la beauté. L'effet de ce silence, qui est le résultat de la critique, doit donner l'illusion que la beauté ait bel et bien existé. En quelque sorte, il fallait former un espace de substitution à la beauté. Ce n'est qu'alors que la critique pouvait contribuer à la création. »

Le vieil artiste promena son regard sur son auditoire et repéra trois jeunes insolents qui bâillaient. Il se dit que ces bâillements juvéniles pourraient leur permettre de mieux avaler ses paroles.

« Mais », poursuivit-il, « la foi qui veut que la beauté impose le silence a fini par appartenir au passé. La beauté n'impose plus le silence : même si la beauté traverse un banquet, les convives n'en cessent pas pour autant de bavarder. Ceux qui, parmi vous, ont été à Kyôto, ont certainement visité le jardin de pierres du temple de Ryôanji. Ce jardin n'est en aucun cas un problème difficile en soi : c'est tout simplement la beauté. C'est un jardin qui vous impose le silence. Or, ce qui est ridicule, c'est que les hommes de notre temps qui visitent ce jardin ne se satisfont pas de ce silence. Ils prétendent qu'il faut tout de même proposer un commentaire et ils grimacent comme s'ils étaient contraints de pondre un haïku. La beauté a fini par appeler le bavardage. En présence de la beauté, on a fini par se sentir forcé d'exprimer aussitôt ses impressions. On a fini par éprouver le besoin de fixer au plus vite le prix de la beauté. Elle aurait été dangereuse si elle n'avait pas été aussitôt évaluée. Elle est devenue aussi périlleuse à manipuler qu'un explosif. Disons plutôt que la faculté de posséder la beauté par le silence, cette faculté suprême qui exige un sacrifice, a été perdue.

« C'est alors que commença l'ère de la critique. La critique a maintenant pour fonction non pas l'imitation de la beauté, mais son évaluation. La critique agit dans le sens inverse de la création. Autrefois servante de la beauté, elle en est devenue l'agent de change. Elle en est devenue l'huissier. À mesure que faiblissait la foi selon laquelle la beauté impose le silence, la critique a, pour ainsi dire, dû assumer, chose déplorable, une souveraineté usurpée. Ce qui revient à dire : si la beauté même cesse d'imposer le silence, la critique aussi, cela va de soi. Ainsi a commencé notre époque pernicieuse où le bavardage appelle le bavardage, dans un caquetage assourdissant. Partout la beauté fait parler. C'est ainsi qu'à la fin, avec tout ce bavardage, la beauté (passez-moi l'expression) prolifère artificiellement. C'est la production de la beauté en série qui commence. Voilà comment la beauté en est venue à couvrir d'injures ces innombrables fausses beautés qui ont fondamentalement la même origine qu'elle-même... »

... Mais, lorsque, après la conférence, Shunsuké qui y avait rendez-vous en fin d'après-midi, entra au Redon, les clients, voyant apparaître ce vieillard solitaire et nerveux, détournèrent aussitôt le regard. Ils se turent tous comme à l'entrée de Yûichi : il n'y a pas que la beauté qui impose le silence, l'indifférence aussi. Cependant, ce n'était pas un silence contraint.

Mais, quand le vieillard eut salué d'un air familier Yûichi qui conversait avec de jeunes gens au fond de la salle et que ce dernier l'invita à s'asseoir à une table un peu plus éloignée, l'assistance manifesta un intérêt prononcé.

Yûichi échangea deux ou trois mots avec Shunsuké, quitta la table un instant et revint.

— Tout le monde nous regarde et me prend pour votre gigolo. On m'a posé la question et j'ai répondu oui. Comme ça, ce vous sera plus facile de venir ici. Je pense que ce café ne peut pas laisser indifférent un romancier.

Quoique stupéfait, Shunsuké laissa les choses aller leurs cours et ne s'opposa pas à la légèreté de Yûichi.

— Si vous êtes mon gigolo, quelle attitude suis-je censé prendre ?

— Eh bien, il vous suffit de vous taire et d'avoir l'air heureux.

— Moi ? Heureux ?

C'était étrange. Que ce mort de Shunsuké jouât le bonheur ! Le vieil écrivain était embarrassé de cet imprévu qui lui était imposé, comme un metteur en scène obligé de devenir comédien. Il cherchait au contraire à se renfrogner. Mais c'était difficile. Flairant le ridicule de la situation, Shunsuké renonça à cette improvisation. À ce moment-là, il ne s'apercevait pas qu'il arborait malgré lui une expression de bonheur.

Ne trouvant pas d'explication convenable à cette soudaine bonne humeur, Shunsuké conclut que cela tenait à son habituelle curiosité professionnelle. Le vieil écrivain qui avait perdu toute force créative avait honte de cette fausse passion. Depuis dix ans, ce type d'impulsion l'avait envahi à plusieurs reprises, comme déferlant sur lui, mais dès qu'il prenait sa plume, elle ne courait pas sur le papier ; il maudissait alors cette inspiration comme un chèque en bois. Ces impulsions artistiques ressemblaient aux élans maladifs qui avaient tourmenté sa jeunesse dans les moindres de ses gestes et laissaient en lui pour seules traces la soif insatiable d'une curiosité stérile.

« Comme Yûichi est beau ! » se dit le vieil écrivain en le contemplant alors qu'il se tenait une fois encore éloigné de leur table. « Même au milieu de quatre ou cinq jolis garçons, sa beauté est extraordinairement frappante. La beauté brûle les doigts quand on y touche. Combien d'homosexuels ont dû se brûler les doigts à cause de lui !... Mais c'est parce qu'il obéissait à une impulsion qu'il est entré dans ce monde. Ses raisons sont indéniablement belles. Quant à moi, comme toujours, je suis là pour voir. Je comprends le malaise d'un espion. Un espion ne doit pas écouter son désir pour agir. Sinon, la moindre de ses actions patriotiques deviendrait triviale. »

Yûichi était entouré de trois garçons qui, comme des geishas comparent leurs écharpes, sortaient de leurs costumes leurs cravates neuves et se les montraient entre

eux. Le gramophone continuait à déverser des flots bruyants de musique de danse. C'était un spectacle sans véritable caractère sinon que les hommes étaient entre eux plus intimes et qu'ils se tripotaient un peu plus fréquemment les mains et les épaules que dans un autre milieu.

Le vieil écrivain qui n'y connaissait pas grand-chose se dit : « Le plaisir sur lequel repose l'homosexualité doit sûrement être pur. Les distorsions incroyablement extravagantes des estampes homosexuelles doivent être une expression de la souffrance propre à cette pureté même. Deux hommes ne peuvent pas se souiller et c'est par désespoir de n'y pas parvenir qu'ils jouent un amour d'une forme aussi douloureuse. »

À ce moment-là, il vit se dérouler devant lui une scène un peu tendue.

Yûichi fut invité à la table de deux Occidentaux. La table était séparée de celle de Shunsuké par un aquarium de poissons d'eau douce, qui servait de paravent. Une lampe verte filtrait dans l'eau la touffe de la plante aquatique. Le profil d'un des deux étrangers, qui était chauve, reflétait, par un jeu de lumière, les ondoiements. L'autre, nettement plus jeune, semblait être son secrétaire. L'aîné ne parlait pas du tout japonais et son secrétaire lui servait d'interprète auprès de Yûichi.

Shunsuké percevait donc distinctement l'anglais, aux nobles inflexions bostoniennes, de l'étranger le plus âgé, le japonais habilement manié par son secrétaire et les réponses laconiques de Yûichi.

Le vieil étranger proposa d'abord de la bière à Yûichi, sans cesser d'admirer sa jeunesse et sa beauté. La traduction de ces éloges dithyrambiques sonnait bizarrement. Shunsuké prêta l'oreille. Le contenu de la conversation lui apparaissait de plus en plus clairement.

Voici ce que le secrétaire expliqua. Le vieil étranger travaillait dans l'import-export. Il cherchait un jeune et bel ami japonais. Le secrétaire avait été chargé de le lui trouver. Il lui avait déjà proposé plusieurs garçons qui ne lui plaisaient pas. En fait, ils étaient déjà venus dans ce café plusieurs fois. Mais c'était ce soir-là qu'il découvrait enfin le garçon idéal. Yûichi accepterait-il sa proposition ? Mais si l'offre lui déplaisait, le vieil homme se contenterait pour l'instant d'une relation platonique.

Shunsuké remarqua un décalage curieux entre la langue originale et la traduction. Le sujet et le complément d'objet étaient volontairement laissés dans le vague ; la traduction n'était pas vraiment infidèle, mais elle biaisait et elle multipliait les clins d'œil. Le jeune secrétaire avait un profil énergique aux traits germaniques. Ses lèvres minces formaient les mots japonais avec un accent limpide et sec comme un sifflet strident. Shunsuké fut surpris en regardant sous la table. Le jeune secrétaire maintenait fermement la cheville gauche de Yûichi entre ses deux pieds. Le vieil étranger n'avait pas l'air de remarquer ce manège éhonté.

Le vieil écrivain comprit enfin le tour que les événements prenaient. La traduction ne comportait pas de mensonges, mais le secrétaire tentait de séduire Yûichi avant son patron.

Quel nom donner au sentiment indescriptiblement pesant qui envahit alors Shunsuké ? Il jeta un coup d'œil sur les cils baissés de Yûichi, ces cils si longs qu'ils

permettaient d'imaginer sa beauté endormie ; il leva soudain les yeux et regarda dans la direction de Shunsuké. Ce dernier frissonna. Il fut en proie à une mélancolie redoublée, insaisissable.

« Mais », se demanda-t-il, « ce malaise et cette sensation, brûlante comme la braise, n'est-ce pas simplement de la jalousie ? »

Il se rappela clairement le sentiment qui l'avait jadis tant fait souffrir, lorsqu'il avait surpris à l'aube l'infidélité sans vergogne de sa femme, dans leur cuisine. C'était le même malaise, cette même sensation d'être dans une impasse. Sa propre laideur devenait alors son seul point d'appui qui valait bien toutes les idées du monde, c'était le seul jouet qui pût le consoler.

C'était de la jalousie. De honte et de colère, les joues de ce cadavre rougirent. Il lança d'une voix perçante :

— L'addition !

Puis il se leva.

— Eh bien, la flamme de la jalousie semble s'être allumée chez ce pépé ! chuchota Kimichan à Shigechan. Décidément Yûchan a de drôles de goûts ! Depuis combien de temps est-il avec ce pépé ?

— Dire qu'il a poursuivi Yûchan jusqu'ici ! enchaîna Shigechan, en acquiesçant non sans hostilité à l'égard de Shunsuké. Il a vraiment du culot, ce pépé ! La prochaine fois, je le chasserai d'un coup de balai.

— Mais il pourrait rapporter gros, ce pépé.

— Quel est son métier ? Il a l'air d'avoir une petite fortune.

— Sûrement une notabilité dans une association de quartier.

Quand il fut arrivé à la porte, Shunsuké sentit derrière lui la présence de Yûichi qui en effet s'était levé et l'avait suivi en silence. Une fois dans la rue, Shunsuké s'étira. Puis, il se massa les épaules l'une après l'autre.

— Vous avez des courbatures ?

La voix de Yûichi était si calme et si fraîche que le vieil homme eut l'impression que Yûichi avait lu au fond de son cœur.

— Vous aussi, vous serez un jour comme moi. On intériorise la honte avec l'âge. La honte des jeunes se lit sur leur peau. Nous c'est dans la chair et puis même dans les os. Mes os sont honteux, parce qu'on m'a attribué des mœurs que je n'ai pas.

Ils marchèrent côte à côte dans la foule pendant quelque temps.

— Vous détestez la jeunesse, dit soudain Yûichi.

C'était un reproche auquel Shunsuké ne s'attendait pas.

— Pourquoi ? demanda Shunsuké, perplexe. Si je n'aimais pas la jeunesse, pourquoi serais-je allé dans un pareil endroit, malgré mon âge ?

— Toujours est-il que vous détestez la jeunesse, insista Yûichi sur un ton encore plus catégorique.

— C'est vrai de celle qui est sans beauté. C'est une absurde rhétorique que de prétendre : « Jeunesse est belle. » Ma jeunesse a été laide. Vous ne pouvez pas l'imaginer. J'ai passé toute ma jeunesse à espérer renaître.

— Moi aussi, lâcha Yûichi la tête baissée.

— Il ne faut pas dire cela. En disant de pareilles choses, vous transgressez en quelque sorte un tabou. Vous avez choisi un destin qui vous interdit absolument de dire cela... À propos, n'était-il pas impoli de laisser aussi précipitamment ces étrangers ?

— Mais non, qu'importe, répondit le beau garçon négligemment.

Il était près de sept heures. L'affluence était à son maximum dans cette rue où depuis la fin de la guerre les magasins fermaient tôt. C'était un crépuscule très brumeux et de loin les boutiques ressemblaient à un paysage gravé. Les parfums du soir chatouillaient délicatement les narines. C'était la saison de l'année où les odeurs étaient les plus fortes. Les fruits, la flanelle, les livres neufs, les journaux du soir, les cuisines, le café, le cirage, l'essence, les légumes marinés mêlaient leurs senteurs et composaient comme le calque opaque du plan des activités de la ville. Le fracas du chemin de fer aérien couvrit les propos des deux hommes.

— Vous voyez ce magasin de chaussures, là-bas ? demanda le vieil écrivain en indiquant une vitrine éclairée. C'est une boutique de luxe. Elle s'appelle Kiriya. Kyôko y a commandé des escarpins de bal, qui doivent être prêts avant ce soir. Elle viendra les chercher à sept heures. Vous n'aurez qu'à flâner autour du magasin, en feignant de vous intéresser aux souliers d'homme. Kyôko est plutôt ponctuelle. Quand elle se présentera, vous la saluerez en faisant semblant d'être surpris. Puis, invitez-la dans un café. Pour le reste, elle s'en chargera toute seule.

— Et vous ?

— Je m'installerai dans ce petit café là-bas pour prendre un thé, répondit le vieil écrivain.

Les préjugés mesquins de ce vieillard à l'égard de la jeunesse désemparaient Yûichi. Il n'avait aucun mal à supposer la misère des jeunes années de Shunsuké. À présent, Yûichi ne pouvait plus faire abstraction de la laideur de la jeunesse de Shunsuké, qui avait dû renaître sur les joues du vieillard, lorsqu'il était venu rôder dans le quartier, pour enquêter sur l'heure où la jeune femme prendrait ses chaussures. C'était la part forcée de son visage. L'intimité exceptionnelle qu'il partageait avec son miroir avait donné à Yûichi l'habitude de tenir compte de sa beauté à tout instant.

CHAPITRE X

Faux hasard et vrai hasard

De toute la journée, Kyôko Hodaka n'avait pensé qu'à ses escarpins de bal chartreuse. Pour elle rien ne comptait en ce monde. Pour quiconque la voyait, elle représentait le destin de la légèreté. De même qu'un malheureux qui se jette dans un lac salé est malgré lui sauvé parce qu'il flotte, de même chez Kyôko il y avait une gaieté proche du désespoir, qui faisait que, malgré tout, elle ne pouvait descendre au fond de ses propres sentiments. C'est pourquoi son allant paraissait forcé, quoiqu'il fût sincère.

De temps à autre, elle avait l'air enflammé, mais on avait l'impression de surprendre par-derrière les mains sereines de son mari qui attisait cette passion. Une chienne parfaitement dressée, une intelligence accumulée qui n'était qu'une force d'inertie : l'effet qu'elle produisait transformait sa beauté naturelle en celle d'une plante cultivée avec soin.

Le mari de Kyôko était fatigué de l'absence radicale de sincérité en elle. Pour l'exciter, il avait épuisé tout l'art de la caresse et pour lui rendre son authenticité, il avait été contraint malgré lui à des infidélités. Kyôko pleurait souvent. Mais c'était comme une averse d'été. Il suffisait de lui raconter une histoire sérieuse pour qu'elle éclatât de rire comme si on l'avait chatouillée. Il n'y avait pas chez elle cet excès d'esprit et de dérision que la féminité en général fait passer.

Le matin, dans son lit, Kyôko imaginait des dizaines d'idées magnifiques, dont, le soir venu, elle ne retenait qu'une ou deux. Ainsi, le projet de changer le rouleau du salon avait été différé de dix jours. Il fallait pour que ses lubies se concrétisent qu'elles deviennent des fixations, après avoir été préservées par hasard dans sa mémoire.

Ses doubles paupières formaient parfois un troisième pli. Lorsqu'il le remarquait, son mari prenait peur. Il avait en effet alors la certitude que sa femme ne pensait à rien.

... Ce jour-là, Kyôko s'était rendue dans un proche quartier pour faire des courses, accompagnée d'une vieille bonne qu'elle avait fait venir de son village ; elle avait passé l'après-midi en compagnie de deux cousines de son mari. Les deux visiteuses jouèrent du piano ; Kyôko qui n'avait pas écouté, les couvrit d'éloges quand elles eurent terminé. Elles parlèrent de choses et d'autres : à Ginza, il y avait une pâtisserie occidentale qui vendait de très bons gâteaux ; cette montre qui avait été achetée avec des dollars était en vente à Ginza dans un magasin qui la proposait pour trois fois plus cher. Elles évoquèrent les tissus de vêtements d'hiver, un roman en vogue. Elles poursuivirent leur sérieuse discussion en prétendant que si les romans étaient moins chers que les tissus, c'est qu'on ne pouvait pas les porter sur soi. Pendant tout ce temps, Kyôko ne pensait qu'à ses escarpins de bal, mais, remarquant sa distraction, les cousines en déduisirent à tort qu'elle était tombée amoureuse. Mais il était douteux que

Kyôko fût capable d'un amour d'une autre sorte que celui qu'elle vouait à des escarpins de bal.

Contrairement à ce qu'avait escompté Shunsuké, Kyôko avait, en réalité, tout à fait oublié le beau jeune homme qui s'était conduit d'une façon inhabituelle avec elle au bal.

Elle n'était pas plus tôt entrée dans le magasin de chaussures, que Kyôko tomba sur Yûichi. Mais elle était si impatiente de voir ses souliers, qu'elle ne fut pas surprise outre mesure par cette coïncidence. Elle se contenta d'un salut conventionnel. Yûichi fut lui-même dégoûté par la mesquinerie de sa propre situation. Il était sur le point de repartir. Or, cette fois-ci, la colère le retint de quitter ce lieu. Il éprouva de la haine pour cette femme. Les passions de Shunsuké avaient si bien pris possession de lui, qu'il en avait oublié de haïr le vieil écrivain. Regardant la vitrine de l'intérieur, il sifflota d'un air crâne. Son sifflement retentit de façon sinistre. Il parcourut des yeux le dos de la femme qui essayait ses escarpins et il sentit naître en lui une sombre force combative.

« Bon ! Je rendrai sûrement cette femme malheureuse. »

Kyôko était heureusement satisfaite du résultat, en contemplant ses escarpins de bal chartreuse. Elle se les fit envelopper dans un paquet. La fièvre de Kyôko s'était enfin calmée.

Elle se retourna en souriant. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle découvrit un beau jeune homme.

Ce soir-là, le bonheur de Kyôko était semblable à ce qu'elle aurait ressenti à la lecture d'un menu impeccable. Elle avait alors franchi un pas : il n'était pas dans ses habitudes d'inviter à prendre quelque chose un homme qu'elle connaissait mal. Mais elle s'approcha de Yûichi et lui dit sans le moindre embarras :

— Si nous allions boire quelque part ?

Yûichi acquiesça docilement. À sept heures passées, beaucoup de cafés étaient déjà fermés. Celui où se trouvait Shunsuké était encore vivement éclairé. Passant devant, Kyôko s'apprêta à y entrer, mais Yûichi s'interposa pour l'en empêcher précipitamment. Après avoir trouvé deux cafés aux stores baissés, ils pénétrèrent enfin dans un dernier qui était ouvert.

Ils s'attablèrent dans un coin et Kyôko ôta avec désinvolture ses gants de dentelle. Elle avait les yeux étincelants. Elle demanda à Yûichi, en le dévisageant :

— Comment va votre femme ?

— Bien.

— Vous êtes seul aujourd'hui aussi ?

— En effet.

— Je vois. Vous avez sans doute rendez-vous avec elle ici même. Et je dois vous tenir compagnie en attendant.

— Pas du tout, je suis vraiment seul. J'ai rendu visite pour une affaire à un ami d'études, dans son bureau.

— Ah bon ? dit Kyôko, en relâchant sa vigilance. Je ne vous ai pas revu depuis l'autre jour.

La mémoire lui revenait peu à peu : elle se rappelait l'instant où le corps de ce jeune homme avait précipité vers une muraille de ténèbres un corps de femme avec la solennité d'un fauve. Elle se rappelait l'ardeur de son regard qui quémandait son indulgence et trahissait cependant son ambition. Ses favoris plutôt longs, ses joues sensuelles, ses lèvres innocentes et juvéniles, qui paraissaient esquisser une plainte et la retenir à temps... Elle allait bientôt retrouver avec exactitude son image. Elle conçut un petit stratagème. Elle rapprocha le cendrier. Pour déposer la cendre de sa cigarette, il devait pencher vers elle sa tête qui suggérait la force d'un taureau. Elle sentit le parfum de son cosmétique. Cette odeur exhalait la jeunesse. Oui, c'était bien cette odeur ! Depuis le soir du bal, ce parfum l'avait poursuivie jusque dans ses rêves.

Un matin, cette odeur, même après le réveil, n'avait plus voulu la lâcher. Comme elle avait des courses à faire dans le centre, une heure après le départ de son mari pour les Affaires étrangères, elle avait pris un autobus, encore bondé d'employés moins matinaux, et elle avait senti le parfum violent de ce cosmétique. Son cœur avait palpité. Mais quand elle avait aperçu le profil du passager, elle avait été déçue, malgré la similitude du parfum avec celui de son rêve. Elle ignorait le nom de cette lotion. Mais, de temps à autre, elle reconnaissait son odeur, dans des trains, dans des boutiques, et chaque fois elle en éprouvait une tristesse qui n'avait aucune autre raison particulière.

... C'était cela. C'était bien cette odeur. Elle posa sur Yûichi une autre sorte de regard. Elle décelait en lui un pouvoir dangereux qui cherchait à la dominer, un pouvoir qui avait l'éclat d'un sceptre. Et cette femme, très frivole, trouvait ridicule ce pouvoir que tous les hommes s'attribuent comme de droit. Le ridicule de ce prétexte nommé désir, commun aux hommes qu'ils soient laids ou beaux. Par exemple, il n'y avait pas d'homme qui n'ait lu de romans érotiques à quatre sous et qui, dans son adolescence, n'ait fait une fixation sur les thèmes de ce type de roman. Il s'agit d'un thème conventionnel du genre : « Une femme n'est jamais autant grisée de bonheur que lorsqu'elle découvre le désir dans le regard d'un homme. »

« Comme la jeunesse de ce jeune homme est banale ! » se disait Kyôko, qui était toujours assez sûre de sa propre jeunesse. « C'est une jeunesse qui court les rues. Il doit savoir que c'est l'âge idéal pour confondre le désir et la sincérité. »

Comme pour conforter Kyôko dans ce malentendu, les yeux de Yûichi avaient l'éclat humide des passions fatiguées. Mais son regard ne s'était pas défait de son naturel obscur, et, en le soutenant, elle croyait entendre le fracas des eaux souterraines qui se déversent, plus rapides qu'une flèche.

— Avez-vous eu l'occasion de danser depuis la dernière fois ?

— Non, je n'ai plus dansé.

— Votre femme n'aime-t-elle pas danser ?

— Elle ne déteste pas cela.

Quel vacarme ! En réalité, ce café était très tranquille. L'arrière-fond musical d'un disque, la rumeur des pas, les bruits de vaisselle, les rires intermittents des clients, la

sonnerie du téléphone se mêlaient, amplifiés dans un brouhaha irritant. Ces sons paraissaient malintentionnés et semblaient planter des clous dans leur conversation qui avait tendance à tomber. Kyôko avait l'impression de parler avec Yûichi au fond de l'eau.

Plus un cœur tente un rapprochement, plus l'autre cœur paraît s'éloigner. Kyôko, d'ordinaire si insouciante, prenait conscience de la distance qui la séparait du jeune homme qui avait l'air de tant la désirer. Elle se demanda si les mots qu'elle prononçait parvenaient jusqu'à lui. Elle en venait à se dire que la table était peut-être trop large entre eux. Elle exagérât ses sentiments malgré elle.

— On dirait qu'une fois que vous avez dansé avec moi, vous n'avez plus besoin de moi.

Yûichi eut une expression d'amertume. Cet art de l'à-propos, ce jeu qui ne fait presque pas sentir l'effort, étaient devenus chez lui une seconde nature, parce qu'il le devait en grande partie à un maître muet, son miroir. Le miroir l'avait façonné dans son aptitude à exprimer les divers sentiments révélant les angles multiples et les nuances de sa beauté. Cette beauté était devenue, grâce à la conscience qu'il en avait, indépendante de lui, et avait fini par être maniée de façon autonome.

C'était peut-être la raison pour laquelle Yûichi ne ressentait plus en présence d'une femme la gêne qu'avant son mariage il avait éprouvée devant Yasuko. Depuis quelque temps, c'était face à une femme qu'il pouvait s'enivrer du plaisir presque charnel de la liberté. Cette sensation charnelle, transparente et abstraite, c'est celle-là même qui l'avait fasciné jadis lorsqu'il pratiquait le saut en hauteur et la natation. En savourant cette liberté que ne venait pas contraindre le désir, son ennemi principal, il considérait sa propre existence comme une machine toute-puissante, de haute précision.

Pour noyer le poisson, Kyôko fit dévier la conversation vers certaines de ses connaissances dont elle cita quelques noms. Yûichi n'en connaissait aucun. Pour Kyôko, cela relevait presque du miracle. Car, dans son esprit, ce qu'on appelle « une liaison sentimentale » ne pouvait se produire qu'entre des gens qu'elle connaissait, et leurs combinaisons pouvaient à peu près se prévoir. Bref, elle ne croyait qu'aux liaisons « pipées ». Finalement, un nom connu de Yûichi fut prononcé.

— Vous connaissiez Reichen Kiyoura ? Celle qui est morte il y a trois ou quatre ans ?

— Oui, c'était ma cousine.

— Votre famille ne vous surnomme-t-elle pas Yûchan ?

Un peu interloqué, Yûichi sourit cependant avec calme.

— En effet.

— C'est donc bien vous le fameux Yûchan ?

Le regard insistant de Kyôko embarrassa Yûichi. Voici ce qu'elle lui raconta. Reiko était la meilleure camarade de classe de Kyôko. Avant de mourir, Reiko lui avait confié son journal. Elle l'avait tenu jusqu'aux derniers jours. Minée par la maladie, elle trouvait dans le visage de son cousin qui venait la voir de temps à autre le seul élément qui donnât un sens à sa vie.

Elle s'était éprise de ce visiteur irrégulier. Elle espérait qu'il l'embrasserait, mais l'idée de le contaminer la faisait frissonner d'horreur et elle y renonça. Son mari était mort après lui avoir inoculé le microbe mortel. Elle avait tenté en vain de se déclarer. Des quintes de toux ou un sursaut de conscience lui avaient dérobé l'occasion de cet aveu. Elle trouvait dans son jeune cousin des similitudes avec l'éclat et la vitalité des jeunes arbres baignant dans la lumière du soleil, qu'elle apercevait de sa chambre, exactement l'opposé de la maladie et de la mort. Elle reconnaissait sa santé, son rire joyeux, la blancheur de ses belles dents, l'absence de toute tristesse, de toute angoisse, son ingénuité, l'éblouissement de la jeunesse. En avouant son amour, elle craignait que la compassion ne se lût dans le regard du jeune homme, que l'amour ne naquît en lui, et que la tristesse et l'angoisse ne fussent visibles sur ses joues. Elle voulait mourir en n'ayant découvert dans le profil énergique de son cousin qu'un caprice juvénile proche de l'indifférence. Tous les jours, le journal commençait par cette apostrophe : Yûchan ! Un beau jour, elle grava sur une petite pomme qu'il lui avait apportée les initiales de son cousin et elle la cacha sous son oreiller. Puis, elle lui demanda sa photo. Par timidité, il refusa.

Il était donc naturel que pour Kyôko le nom de « Yûchan » fût plus familier que celui de « Yûichi ». Elle s'était, par conséquent, attachée au préalable à ce nom qui avait été, en quelque sorte, entretenu par son imagination après la mort de Reiko.

Yûichi, qui l'avait écoutée sans cesser de jouer avec sa cuillère en plaqué argent, était surpris. Il venait d'apprendre que sa cousine que la maladie avait contrainte de rester alitée et qui avait bien une dizaine d'années de plus que lui, avait été amoureuse de lui. Il était, de plus, assez étonné de l'inexactitude du portrait que sa cousine avait tracé de lui. Il avait à cette époque souffert de la nature vaine et pesante de ses désirs. Il enviait alors presque Reiko d'être morte.

« Il est impossible que j'aie voulu la tromper à ce moment-là », se dit-il. « Je me comportais ainsi par simple dégoût d'exposer ce que je ressentais intérieurement. En outre, Reiko me prenait à tort pour un garçon simple et gai et je n'avais pas remarqué son amour à mon égard. Tout le monde a pour principe d'existence un malentendu dans ses rapports avec les autres... »

Autrement dit, ce jeune homme, tout empreint d'arrogance, voulait considérer la feinte séduction qu'il déployait en présence de Kyôko comme la sincérité de l'apparence même.

Imitant l'attitude fréquente de ses aînées, Kyôko observa Yûichi en se déhanchant imperceptiblement. Elle était dès à présent amoureuse. Au fond, la frivolité de Kyôko provenait peut-être d'une sorte de méfiance modeste à l'égard de ses propres sentiments ; ayant devant elle le témoin des passions d'une morte, elle pouvait acquérir tant bien que mal la certitude de ce qu'elle éprouvait.

De plus, Kyôko faisait un mauvais calcul. Le cœur de Yûichi lui était, selon elle, acquis d'emblée. Il lui aurait donc suffi d'esquisser un demi-pas de son côté.

— J'aimerais qu'un de ces jours nous parlions calmement. Est-ce que je pourrais vous donner un coup de fil ?

Mais il n'y avait pas d'heure où Yûichi fût certain de se trouver chez lui. Il proposa d'appeler lui-même. Or, Kyôko était elle aussi souvent absente. Elle se réjouissait de devoir fixer dès maintenant leur prochain rendez-vous.

Elle ouvrit son agenda. Elle saisit le petit crayon appointé qui était attaché par un fil de soie. Son emploi du temps était chargé. C'était pour elle une satisfaction secrète de lui consacrer le temps réservé à un engagement difficile à annuler. Elle tapa légèrement de la pointe de son crayon la date d'une réception en l'honneur d'une célébrité étrangère, à la résidence du Ministre des Affaires étrangères, où elle devait accompagner son mari. Son prochain rendez-vous avec Yûichi exigeait un minimum de secret et d'aventure.

Yûichi accepta. Kyôko joua les coquettes et demanda à être raccompagnée jusque chez elle. Comme le jeune homme hésitait, elle avoua qu'elle n'avait exprimé ce vœu que pour voir sa gêne. Elle admirait en même temps sa carrure, comme elle aurait contemplé les cimes d'une lointaine chaîne de montagnes. Elle se tut un instant en espérant qu'il prendrait la parole. Mais en recommençant à parler, elle se sentit seule. Kyôko ne craignait plus de parler avec trivialité.

— Votre femme doit être très heureuse. Vous devez être un mari idéal.

Après cette déclaration, elle se laissa retomber, comme épuisée, sur sa chaise. On aurait dit un faisan mort, au retour de la chasse.

Elle sentit soudain son cœur palpiter. Elle décida de ne pas recevoir un visiteur qui devait l'attendre chez elle. Elle se leva pour téléphoner chez elle.

On décrocha aussitôt. La voix était lointaine. Kyôko avait du mal à entendre ce que disait sa bonne. La conversation était comme gênée par le bruit de la pluie qui résonnait dans l'appareil. Kyôko tourna les yeux vers la baie vitrée. Il pleuvait en effet. Elle n'avait malheureusement pas pris son parapluie. Elle se sentait audacieuse.

Lorsqu'elle revint à la table, Kyôko aperçut une femme d'âge moyen qui avait rapproché sa chaise et parlait avec Yûichi. Kyôko s'assit à quelque distance. Yûichi lui présenta l'inconnue.

— Je vous présente M^{me} Kaburagi.

Les deux femmes perçurent au premier coup d'œil leur hostilité réciproque. Ce hasard était tout à fait étranger aux calculs de Shunsuké : M^{me} Kaburagi avait observé le jeune couple depuis un moment, placée à une table assez éloignée de la leur.

— Je suis arrivée un peu en avance. Je ne voulais pas interrompre votre conversation, précisa M^{me} Kaburagi. Je vous prie de m'excuser.

Ce mensonge de gamine souligna l'âge de M^{me} Kaburagi, comme un maquillage trop juvénile vieillit exagérément une femme trop mûre. Kyôko fut rassurée par la disgrâce même des ans. Son soulagement lui permit de deviner l'âge de M^{me} Kaburagi. Kyôko lança un coup d'œil amusé à Yûichi.

Si quelqu'un comme M^{me} Kaburagi n'avait pas remarqué le regard méprisant d'une jeune femme de dix ans sa cadette, c'était que son brusque accès de jalousie lui avait fait perdre toute assurance. Kyôko dit alors :

— Excusez-moi de m’être montrée aussi bavarde. Je vais vous quitter. Cela ne vous ennuerait pas de m’appeler un taxi, Yûchan ? Il pleut.

— Il pleut ?

Dans sa stupeur d’être appelé « Yûchan », Yûichi manifesta sa surprise, comme si cette pluie constituait un grand événement.

Dès qu’il eut franchi la porte, il trouva un taxi qui passait et fit signe à Kyôko. Elle se leva et prit congé de M^{me} Kaburagi. Yûichi la conduisit jusqu’à la voiture et resta un instant sous la pluie en agitant la main. Kyôko était partie sans un mot.

Il revint à la table et s’assit en silence. Ses cheveux mouillés étaient plaqués sur son front comme des algues. Il remarqua alors que Kyôko avait oublié quelque chose sur sa chaise. Il semblait prêt à bondir avec le paquet. Il lui était sorti de l’esprit qu’elle était partie en taxi. Cette manifestation spontanée de passion désespéra M^{me} Kaburagi.

— Elle a oublié quelque chose ? demanda-t-elle avec un sourire forcé.

— Oui, ce sont des chaussures.

Ni l’un ni l’autre ne pensaient que ce que Kyôko avait oublié était simplement une paire de chaussures. Et pourtant, durant toute la journée, cette paire de chaussures avait constitué l’unique préoccupation de Kyôko, avant qu’elle ne tombât sur Yûichi.

— Vous devriez la suivre. Il est encore temps, dit M^{me} Kaburagi, cette fois-ci avec un sourire amer, qui laissait clairement entendre que c’était une pique.

Yûichi se tut. M^{me} Kaburagi se taisait elle aussi, mais son silence était nettement marqué par l’ombre d’une défaite. Lorsqu’elle reprit la parole, elle avait une voix très agitée et elle menaçait d’éclater en sanglots.

— Vous êtes fâché. C’est mon mauvais penchant qui m’a dicté ce que je vous ai dit.

Contredisant ses propos mêmes, les innombrables pressentiments que lui soufflait son amour l’obsédaient : Yûichi apporterait dès le lendemain à Kyôko le paquet qu’elle avait oublié et il ne manquerait pas de lui révéler ses mensonges.

— Non, non, protesta Yûichi, je ne suis pas particulièrement fâché.

Il accompagna sa réponse d’un sourire radieux comme une éclaircie dans un ciel d’orage. Il ne pouvait pas imaginer combien ce sourire rassérénait M^{me} Kaburagi. Il lui suffisait de ce sourire lumineux pour lui permettre d’atteindre au comble du bonheur.

— J’aimerais vous offrir quelque chose pour me faire pardonner, dit-elle. Si nous sortions d’ici ?

— Ne vous préoccupez pas de cela. D’ailleurs, il pleut...

Ce n’était qu’une averse. Il faisait nuit et l’on ne voyait pas de loin que la pluie avait cessé ; mais quelques clients éméchés se trouvaient sur le seuil et s’écriaient :

— Oh, c’est fini, c’est fini !

Les quelques passants qui étaient rentrés dans le café pour s’abriter s’empressèrent de ressortir, pour respirer l’air frais du beau temps revenu. M^{me} Kaburagi proposa de les

imiter et Yûichi la suivit, sans oublier le paquet. Après la pluie, la brise était piquante. Yûichi releva le col de son imperméable.

M^{me} Kaburagi se fixait à présent obsessionnellement sur l'heureux hasard qui lui avait permis de rencontrer ce jour-là Yûichi. Depuis leur dernière rencontre, elle avait lutté contre ses élans de jalousie. La fermeté de ses sentiments l'avait jusque-là confortée dans sa décision de ne pas faire d'avances au jeune homme. Elle préférait sortir seule. Elle allait seule au cinéma, au restaurant, au café. Seule, elle avait l'illusion d'être affranchie de sa passion.

Mais elle sentait le regard arrogant de Yûichi peser sur elle et en tout lieu la poursuivre. Ce regard lui ordonnait : « Agenouille-toi ! Agenouille-toi immédiatement à mes pieds !... » Un jour, elle était allée seule au théâtre. À l'entracte, un spectacle effroyable se présenta à ses yeux devant le miroir des toilettes, pris d'assaut par les femmes qui, se bousculant, tentaient de se remaquiller : elles ravivaient leur fond de teint, se passaient du rouge à lèvres, soulignaient le fard de leurs yeux, ordonnaient leurs mèches rebelles, s'assuraient que leurs boucles, frisées le matin précédent non sans peine, tenaient encore. L'une d'elles examinait sans pudeur ses dents. Une autre suffoquait sous des nuages de poudre... Si un peintre croquait sur une toile une pareille assemblée, on croirait entendre le cri d'agonie de femmes massacrées... Dans cette féroce compétition d'un même sexe, son visage, elle le constatait, était le seul à conserver sa pâleur, sa froideur, sa dignité. « Agenouille-toi ! Agenouille-toi !... » Son amour-propre était meurtri.

Or, à présent, la douceur de la soumission l'enivrait et le plus risible était qu'elle considérait cette douceur comme le prix de sa ruse. Elle se faufila entre les voitures mouillées par la pluie pour traverser la rue. De grandes feuilles mortes et jaunes, plaquées sur les troncs d'arbres par la pluie, frémissaient comme des papillons de nuit. Le vent se levait. M^{me} Kaburagi restait silencieuse, tout comme durant la première soirée qu'elle avait passée avec Yûichi, après l'avoir rencontré chez Shunsuké. Elle l'amena chez un couturier. Les employés se montrèrent avec elle pleins de déférence. Elle fit sortir les tissus d'hiver et les étala sur les épaules de Yûichi. Cela lui permettait de le contempler franchement.

— C'est drôle. Tous les motifs vous conviennent, dit-elle en appliquant sur la poitrine de Yûichi les tissus, les uns après les autres.

Cela déprimait Yûichi de sentir sur lui le regard moqueur des vendeurs. Il choisit un tissu et M^{me} Kaburagi fit prendre ses mesures. Le patron qui était expérimenté s'émerveilla de la perfection de ses mensurations.

La pensée de Shunsuké rendait Yûichi nerveux. Le vieil homme devait encore l'attendre patiemment dans le café. Cependant il aurait été malhabile de la part de Yûichi de ne pas lui épargner la rencontre de M^{me} Kaburagi. D'ailleurs, il ne savait pas ce qu'elle lui réservait... Petit à petit, Yûichi sentait disparaître la nécessité de s'appuyer sur Shunsuké et, tout comme un élève qui prend goût à des études forcées, il s'accoutumait à ce jeu cruel dont des femmes étaient victimes. Autrement dit, Shunsuké l'avait, en quelque sorte, emprisonné dans un cheval de Troie, terrible machination qui n'avait ici d'autre fonction que d'imiter la violence de la « Nature » et qui commençait

à donner de merveilleux résultats. Pour savoir si la passion des deux femmes s’embraserait ou s’éteindrait, Yûichi n’avait qu’à interroger son orgueil. Il allait s’y employer avec froideur. Il était certain de ne pas succomber au sentiment. Dévisageant cette femme que grisait le plaisir d’offrir et qui se contentait banalement pourtant de lui faire tailler un costume, il lui trouvait une face de guenon. La beauté n’aurait rien changé à sa perception, car à vrai dire en toute femme ce garçon voyait une guenon.

Qu’elle rie, qu’elle se taise, qu’elle bavarde, qu’elle le couvre de cadeaux, qu’elle admire son profil à la dérobée, qu’elle feigne la gaieté, qu’elle joue les mélancoliques éplorées, elle était vaincue d’avance. Bientôt, cette femme qui ne pleurerait jamais, allait être terrassée par les larmes... En remettant brusquement sa veste, Yûichi laissa tomber un peigne. Devançant le couturier et Yûichi lui-même, M^{me} Kaburagi se baissa pour le ramasser. Elle fut après coup surprise de sa précipitation.

— Merci.

— Il est grand, ce peigne. Il a l’air commode.

Avant de le restituer à son propriétaire, elle le passa vivement deux ou trois fois dans ses cheveux. Dans son geste, elle étira sa peau et au coin des yeux ainsi tendus un éclat moite brilla.

Il accompagna d’abord M^{me} Kaburagi dans un bar et quand il l’eut quittée il voulut rejoindre Shunsuké, mais le café était déjà fermé. Le Redon de Yûrakuchô était ouvert jusqu’au dernier train. Il s’y rendit donc et y trouva en effet Shunsuké qui l’y attendait. Il lui raconta son aventure dans le détail. Shunsuké éclata de rire.

— Vous n’aurez qu’à emporter ces chaussures chez vous et ne vous manifestez pas tant qu’elle ne s’en inquiète pas. Kyôko vous appellera certainement dès demain. Vous aviez pris rendez-vous avec elle pour le 29 octobre, n’est-ce pas ? Il reste encore une semaine. Il vaut mieux que vous la retrouviez quelque part avant cela, afin de lui rendre les chaussures, de vous expliquer et de vous excuser à propos de ce soir. Kyôko est intelligente : elle a dû tout de suite deviner le mensonge de M^{me} Kaburagi. Pour ce qui est de la prochaine fois...

Shunsuké s’interrompt. Il sortit de son portefeuille une carte de visite où il griffonna une rapide recommandation. Son écriture tremblotait. Yûichi, en observant cette main vieillie, pensa à celles de sa mère, blêmes et enflées. N’étaient-ce pas précisément ces deux mains qui l’avaient poussé malgré lui au mariage, au vice, à l’hypocrisie, qui avaient excité un penchant au double jeu et qui l’avaient ainsi orienté ? C’étaient bien ces deux mains, si proches de la mort, et qui avaient conclu un pacte tacite avec la mort. Il se demandait si la force qui avait eu raison de lui n’était pas celle des limbes.

— Au deuxième étage du N. Building à Kyôbashi, dit l’écrivain en lui tendant sa carte de visite. Il y a un magasin qui vend d’élégants mouchoirs d’importation pour femmes. Avec cette carte, ils accepteront de vendre même à un Japonais. Vous achèterez une demi-douzaine de mouchoirs avec le même motif. Vous avez compris ? Vous en offrirez deux à Kyôko pour vous faire pardonner. Les quatre autres, vous en ferez présent à M^{me} Kaburagi, la prochaine fois que vous la verrez. Je ne pense pas

qu'un pareil hasard se reproduise. J'organiserai donc une rencontre, entre vous trois. Les mouchoirs joueront alors certainement leur rôle. D'autre part, j'ai chez moi des boucles d'oreilles en agate que ma femme a laissées après sa mort. Je vous les donnerai la prochaine fois. Je vous expliquerai quel usage en faire... Enfin, vous allez voir. Chacune de ces deux femmes finira par soupçonner l'autre d'avoir une liaison avec vous et de n'être donc pas la seule. Votre femme entrera également dans le jeu. Bientôt, à son tour, elle vous accusera de la tromper avec ces deux femmes. On pourra dire alors que l'affaire est dans le sac. Et vous aurez alors, dans votre vie réelle, le champ libre.

C'était au Redon l'heure de la plus grande affluence, dans ce milieu-là. Dans le fond, les jeunes gens riaient en se racontant des histoires salaces, mais si la conversation roulait sur les femmes, ils ne manqueraient pas de tourner le dos, avec agacement. Rudy qui était las d'attendre son petit ami – qui venait un soir sur deux, vers onze heures –, gardait les yeux fixés sur la porte, en étouffant des bâillements. Par contagion, Shunsuké bâilla lui aussi. Mais cela avait chez lui un tout autre sens. C'était plutôt un mal invétéré. Son dentier craquait quand il refermait ses mâchoires. Il redoutait ce bruit si matériel qui se répercutait obscurément dans tout son corps. Il avait l'impression d'entendre l'écho funeste par lequel la matière saccageait son corps de l'intérieur. Mais le corps n'est-il pas lui-même matière et ce craquement de son dentier n'était-il pas la révélation de l'essence corporelle ?

« Mon corps lui-même m'est étranger », se dit-il. « À plus forte raison, mon esprit. »

Il regarda le beau profil de Yûichi à la dérobée.

« Mais la *forme* de mon esprit est aussi belle. »

*

Yûichi rentrant le plus souvent très tard le soir, Yasuko était lassée de multiplier les raisons de douter de sa fidélité. Elle décida une fois pour toutes de croire ce que lui disait son mari, mais cette décision ne fit que redoubler sa souffrance.

Le caractère de Yûichi était pour elle une énigme, qu'il lui était difficile de faire coïncider avec la gaieté qui était une autre part de lui-même. Elle le vit, un matin, rire à gorge déployée en lisant une bande dessinée dans le journal ; elle s'approcha pour la regarder à son tour et fut surprise de n'y rien trouver de drôle ; elle lui demanda des explications.

— Avant-hier, commença-t-il.

Mais il s'interrompit aussitôt. Il allait aborder par mégarde dans son foyer familial un sujet de conversation réservé au Redon.

Ce jeune époux semblait parfois terriblement déprimé, terriblement souffrant. Yasuko aurait aimé partager sa peine, mais Yûichi se hâtait de dire qu'il avait trop mangé de gâteaux et qu'il avait mal à l'estomac.

Devant les yeux constamment rêveurs de son mari, Yasuko avait fini par lui croire une vocation de poète. Il avait la plus grande répugnance pour les ragots et les calomnies qu'elle pouvait rapporter. Contrairement à l'opinion favorable que ses beaux-parents avaient de lui, il nourrissait des *préjugés* étrangement prononcés *contre la*

société. Tout homme qui pense paraît doté de mystère aux yeux d'une femme. Car jamais, au grand jamais, une femme, fût-elle morte, ne dirait : « Je raffole des grands serpents. »

Voici ce qui arriva une fois.

Yûichi se trouvait à l'Université. Sa mère faisait une sieste et Kiyô était allée faire des courses. Vers deux heures de l'après-midi, Yasuko était en train de tricoter sur la véranda. Elle tricotait pour Yûichi une veste de laine en prévision de l'hiver.

On sonna à la porte. Elle se leva, descendit jusqu'au vestibule et ouvrit le loquet. C'était un étudiant qui avait à la main un sac de voyage. Son visage ne lui était pas familier. Il la salua avec un sourire cordial. Il referma la porte derrière lui.

— J'étudie à la même Université que votre mari. C'est mon job : j'ai de bonnes savonnettes d'importation à vous proposer. Qu'en dites-vous ?

— Je n'en ai pas besoin en ce moment.

— Un coup d'œil ne vous coûtera rien. Je suis certain que vous ne résisterez pas.

Il lui tourna le dos et sans lui demander l'autorisation, il s'assit sur une marche. La serge noire de son uniforme était élimée sur le dos et sur les cuisses. Il ouvrit son sac et en sortit un échantillon. C'était un savon dans un paquet clinquant.

Yasuko répéta qu'elle n'en avait pas besoin. Elle dit qu'il fallait attendre le retour de son mari. L'étudiant rit franchement sans aucune raison particulière. Il lui fourra un des échantillons sous le nez. Elle allait prendre le savon pour le sentir, quand l'étudiant saisit sa main. Avant même de crier, elle se cabra en le dévisageant. Il gardait son sourire sans se laisser impressionner. Elle voulut pousser un cri, mais il lui mit une main devant la bouche. Elle résista de toutes ses forces.

Yûichi rentra à cet instant. Il se trouvait qu'il n'avait pas cours. Au moment d'appuyer sur la sonnette, il sentit qu'il y avait une atmosphère insolite. Ses yeux habitués à la lumière extérieure ne parvinrent pas à distinguer tout de suite les figures entremêlées plongées dans la pénombre. Il aperçut un point lumineux. C'étaient les yeux de Yasuko qui, tout en se débattant et en cherchant à échapper à l'étreinte de l'étudiant, accueillait avec joie le retour de Yûichi. Elle réussit à se dégager dans un sursaut. L'étudiant s'écarta aussitôt et se releva. Il vit Yûichi. Il voulut s'enfuir en le contournant, mais Yûichi l'attrapa au passage par le bras. Yûichi l'entraîna jusque dans le jardin de l'entrée. Il lui asséna un coup de poing en plein menton. L'étudiant tomba à la renverse dans un buisson d'azalées. Yûichi s'avança vers lui pour lui donner une paire de gifles.

Cet événement demeura gravé dans la mémoire de Yasuko. Ce soir-là, Yûichi resta au foyer pour veiller, corps et âme, sur sa femme. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle crût sans réserve à son amour. S'il la protégeait, c'est qu'il l'aimait. S'il veillait à l'ordre familial, c'est qu'il était attaché à son foyer.

Cet époux protecteur, aux bras musclés, ne se vanta jamais, même devant sa mère, de cet exploit. Et – qui aurait pu le deviner ? – il avait une raison inavouable d'avoir dû recourir à la force. Il en avait même deux. La première était la beauté de l'étudiant. La

deuxième – il lui était encore plus difficile de l’admettre –, c’était qu’il avait été contraint de reconnaître sans détour cette évidence : l’étudiant *désirait une femme*.

... Or, en octobre, Yasuko n’eut pas ses règles.

CHAPITRE XI

La vie de foyer

Le 10 novembre, Yûichi, en revenant de la faculté, retrouva sa femme dans une gare de ligne de banlieue. Étant donné la nature de l'endroit où ils se rendaient, il avait pris soin de mettre un costume pour suivre ses cours.

Ils allaient chez un célèbre gynécologue que leur avait recommandé le médecin qui soignait la mère de Yûichi. Chef du service de gynécologie, ce spécialiste vieillissant travaillait quatre fois par semaine à l'hôpital universitaire, mais le mercredi et le vendredi il recevait chez lui. Il avait en effet un cabinet de consultation très bien équipé à demeure.

Yûichi, à vrai dire, avait longtemps hésité pour savoir s'il était de son devoir d'accompagner sa femme. Cette tâche aurait dû revenir à sa belle-mère. Mais Yasuko l'avait prié de venir. Il n'avait trouvé aucun prétexte de refus.

Des voitures étaient garées devant l'élégante et tranquille maison occidentale du médecin. Yûichi et Yasuko attendirent leur tour dans une salle assez sombre, où se trouvait une cheminée.

Ce matin-là, il faisait particulièrement froid et il y avait du givre. Le feu était déjà allumé dans la cheminée ; une peau d'ours blanc était étalée au sol et sentait légèrement près de l'âtre. Un bouquet de chrysanthèmes jaunes avait été placé dans un grand vase en cloisonné sur la table. La pièce était plongée dans une telle obscurité, que le feu se reflétait délicatement à la surface vert sombre du vase.

Quatre personnes attendaient déjà. Une femme d'âge moyen accompagnée de sa bonne et une jeune femme avec sa mère. La première était impassible, outrageusement maquillée et coiffée avec un soin qui laissait supposer qu'elle sortait de chez le coiffeur. Sous la poudre, la peau se craquellerait terriblement si elle se mettait à rire. Ses petits yeux étaient aux aguets sous cette muraille de fond de teint. Son kimono en tissu dit « laqué », décoré d'un motif de coquilles bleues, sa ceinture, sa veste, son énorme bague en diamants et son parfum capiteux donnaient l'impression d'artifice construit selon l'idée la plus commune du luxe. Elle avait posé le magazine *Life* sur ses genoux et le feuilletait. Pour les légendes en petits caractères, elle devait se pencher et lisait en remuant les lèvres. Elle avait la manie de relever des mèches rebelles imaginaires sur son front, d'un geste brusque, comme pour écarter une toile d'araignée. Sa bonne avait pris place sur une petite chaise derrière elle et chaque fois que sa maîtresse lui adressait la parole, elle lui répondait « Oui » avec componction.

L'autre couple jetait de temps à autre un regard sensiblement méprisant à ces deux femmes. La jeune femme portait un kimono orné de flèches en plumes violettes. Celui de sa mère avait des motifs de cascades. La jeune femme ne cessait de regarder sa petite

montre en or, tournée du côté extérieur : on n'aurait su dire si elle était mariée ou non et, dans son geste, elle découvrait un coude blanc et fragile et serrait le poing comme un renard.

Yasuko ne regardait rien, n'écoutait rien. Elle gardait les yeux fixés sur le radiateur à gaz, ce qui ne voulait pas dire qu'elle le voyait. Elle n'avait d'autres préoccupations que sa migraine, sa nausée, sa légère fièvre, ses vertiges et ses palpitations qui, depuis cinq jours, la faisaient souffrir. Son visage, que rendaient soucieux ces innombrables symptômes, avait la sincérité et l'ingénuité d'un lapin qui fourre son museau dans sa mangeoire.

Lorsque ce fut le tour de Yasuko, après les patientes qui la précédaient, elle supplia Yûichi de l'accompagner jusque dans la salle de consultation. Le couple traversa le couloir où flottait une odeur de désinfectant. Un courant d'air fit frissonner Yasuko.

— Entrez donc, murmura une voix doctorale et posée, venant de l'intérieur de la pièce.

Le médecin leur faisait face, assis dans son fauteuil, comme dans un portrait. Il indiqua deux sièges de sa main blanche et sèche, comme aseptisée, osseuse, donnant l'impression d'être abstraite. Yûichi salua le médecin, en citant le nom de celui qui avait servi d'intermédiaire.

Les instruments qui brillaient sur la table, comme ceux d'un dentiste, étaient des sortes de forceps que l'on utilise pour un avortement. Mais ce qui frappait le regard dès l'entrée, c'était la table d'auscultation qui avait une forme particulièrement cruelle. Elle était conçue de façon insolite. C'était un lit surélevé dont une moitié était divisée en deux, relevée et munie d'espèces de pantoufles de cuir.

Yûichi imagina les postures acrobatiques auxquelles cette femme collet monté d'âge moyen et cette jeune fille s'étaient soumises sur cet appareillage. Ce lit étrange avait peut-être la forme du « destin ». Car face à cette forme, une bague en diamants, un parfum, un kimono en tissu dit « laqué » orné de coquilles bleues, et un kimono décoré de flèches en plumes violettes étaient bien vains et de peu de poids. Il eut un haut-le-cœur en appliquant ce dispositif d'acier obscène et glacé à Yasuko qui s'apprêtait à s'y placer. Il avait le sentiment de devoir s'y mettre à son tour. Yasuko s'était assise, en prenant soin de tourner le dos à la table d'auscultation.

Yûichi l'aida à expliquer ses symptômes. Le médecin lui signifia de sortir d'un regard. Yûichi abandonna donc sa femme et regagna la salle d'attente. Elle était vide. Il prit place dans un fauteuil. Il était mal à l'aise. Il choisit un autre siège. Il ne se sentait pas mieux. Il ne pouvait s'empêcher de se représenter sa femme allongée sur le dos, sur la table d'auscultation.

Il s'accouda au manteau de la cheminée. Il sortit de sa poche deux lettres qu'il avait reçues le matin même et qu'il avait déjà lues à l'Université. Il les relut. La première était de Kyôko. L'autre était de M^{me} Kaburagi. Elles contenaient à peu près la même chose et elles étaient arrivées fortuitement en même temps.

Depuis l'autre jour, Yûichi avait revu Kyôko trois fois et M^{me} Kaburagi deux fois. La dernière était du reste commune. Shunsuké avait en effet combiné une rencontre des

deux femmes en présence de Yûichi.

Yûichi commença par la lettre de Kyôko. La fureur transparaissait entre les lignes. Ce qui donnait une force virile à son écriture.

« Vous vous moquez de moi », écrivait-elle. « Je préfère penser ainsi, plutôt que de croire que vous me bernez. Lorsque vous m'avez rapporté mes chaussures, vous m'avez offert deux mouchoirs précieux. J'étais si heureuse que je voulais en garder toujours un dans mon sac, par alternance. Mais, l'autre jour, lorsque j'ai rencontré M^{me} Kaburagi, j'ai remarqué qu'elle avait le même mouchoir. Nous nous en sommes immédiatement aperçues l'une et l'autre, mais nous n'avons soufflé mot. Les femmes sont toujours attentives à ce que les autres portent ou possèdent. De plus, les mouchoirs s'achètent par douzaines ou demi-douzaines. Ou bien vous lui en avez offert quatre et ne m'en avez réservé que deux. Ou bien vous ne lui en avez donné que deux et vous avez gardé les deux restants pour quelqu'un d'autre.

« Mais ce ne sont pas ces mouchoirs qui me préoccupent. Ce que je vais écrire maintenant est plus difficile à expliquer. Depuis que nous nous sommes vus ensemble, M^{me} Kaburagi, vous et moi (et voilà deux fois que je tombe sur elle depuis le jour où j'ai oublié mes chaussures, c'est tout de même une étrange coïncidence), je suis à ce point tourmentée que j'en ai perdu l'appétit.

« L'autre jour, lorsque j'ai délaissé la réception du Ministère des Affaires étrangères, pour manger avec vous dans ce restaurant de *fugu*, vous avez laissé échapper de votre poche une boucle d'oreille qui est tombée par terre, au moment où vous sortiez votre briquet pour allumer ma cigarette. Je vous ai alors demandé : “Tiens, elle appartient à votre femme ?” Et vous avez murmuré : “En effet”, en la ramassant. J'ai regretté la légèreté et l'indiscrétion de ma question inconsidérée. J'ai perçu moi-même la jalousie qui perçait dans ma remarque.

« Quelle n'a pas été ma surprise, quand j'ai reconnu aux oreilles de M^{me} Kaburagi ces mêmes boucles d'agate, la dernière fois où nous nous sommes rencontrées. Dès lors je me suis tue sans m'efforcer de me montrer sociable. Et je vous ai ennuyés. Jusqu'au moment où j'ai décidé d'écrire cette lettre, j'ai beaucoup souffert. Si encore cela n'avait été que des gants ou un poudrier, je l'aurais toléré. Mais découvrir une boucle d'oreille dans la poche d'un homme... On a toujours loué ma façon de ne jamais me laisser impressionner par des vétilles, mais cette fois-ci je ne comprends pas pourquoi je me torture ainsi. Ayez la gentillesse d'apaiser ces craintes infantiles. Je n'invoque pas votre amour, mais votre amitié et je vous écris dans l'espoir que vous saurez secourir une femme que tourmentent des soupçons peut-être infondés. Dès que vous aurez reçu cette lettre, pouvez-vous m'appeler ? Je resterai chez moi dans l'attente de votre coup de fil, en prétextant que j'ai la migraine. »

De son côté, M^{me} Kaburagi écrivait :

« Votre plaisanterie des mouchoirs est vraiment de mauvais goût. Voici le calcul que j'ai aussitôt fait. Quatre mouchoirs pour moi, quatre pour Kyôko. Il en reste certainement quatre autres, pour faire la douzaine. J'aimerais supposer que c'est votre femme qui en a bénéficié. Mais le geste m'étonnerait de votre part.

« Ce qui me désole, c'est de constater que cette histoire de mouchoirs a complètement démoralisé Kyôko. C'est quelqu'un de bien. Elle qui se croyait la seule au monde à être aimée de son Yûchan, voilà son rêve brisé.

« Merci pour ce cadeau précieux. Le style en est un peu démodé, mais l'agate est une belle pierre. Les gens maintenant me complimentent non seulement pour mes boucles, mais aussi pour le dessin de mes oreilles. Si ce présent est une réponse au costume que je vous ai offert, vous êtes décidément vieux jeu. Le plus grand plaisir que quelqu'un comme vous puisse faire aux femmes est de se contenter d'accepter leurs cadeaux.

« J'imagine que votre costume sera prêt dans deux ou trois jours. Lorsque vous le mettrez, je serai heureuse de vous voir. Laissez-moi alors vous choisir une cravate.

« P.-S. Je ne sais pas pourquoi, mais depuis l'autre jour, je me sens plus confiante que Kyôko. Pour quelle raison ? Cela vous indisposera peut-être, mais j'ai l'impression que j'ai mes chances dans ce jeu d'échecs. »

« Cela saute aux yeux à la lecture de ces deux lettres », pensa Yûichi, « en fait, c'est Kyôko qui, malgré les apparences, est la plus confiante. Et M^{me} Kaburagi a beau clamer qu'elle a confiance, elle est très incertaine. Kyôko ne cache pas ses soupçons, mais il est évident que M^{me} Kaburagi dissimule ses craintes. C'est ce que prévoyait Shunsuké Hinoki. Chacune d'elles a fini par avoir des certitudes sur mon rapport avec l'autre. Elles souffrent : chacune de son côté imaginant être la seule que je n'aie pas touchée. »

L'unique corps féminin que le jeune homme, telle une statue de marbre, eût touché était alors tâté par les deux doigts calmes d'un homme vieillissant, qui sentaient le crésol séché et qui ressemblaient aux doigts d'un jardinier s'enfonçant dans la terre pour y insérer des plants. L'autre main tentait de juger de l'état des viscères par palpitation extérieure. La racine de la vie, qui avait la taille d'un œuf d'oie, touchait l'intérieur de la terre brûlante. Le médecin, comme s'il avait saisi une élégante pelle de jardinage, prit des mains de l'infirmière le spéculum... L'auscultation était terminée. Il se lava les mains et, tournant les yeux vers la patiente, il lui dit avec un sourire professionnellement *humain* :

— Mes félicitations.

Comme Yasuko gardait un silence incrédule, le médecin demanda à l'infirmière d'appeler Yûichi.

Yûichi entra.

— Mes félicitations, répéta le médecin. Votre femme est enceinte de deux mois. L'enfant a dû être conçu au début de votre mariage. Votre femme est en très bonne forme et tout se présente bien. Soyez rassuré. Il faudra cependant quelle se force à manger, même sans appétit. Si elle ne mange pas assez, elle aura tendance à être constipée. Et si elle est constipée, elle n'éliminera pas les toxines. Je vais lui ordonner des injections quotidiennes de vitamine B1 et de glucose. Ne vous inquiétez pas des divers symptômes de grossesse et des nausées. Le plus grand repos est nécessaire...

Et il ajouta en se tournant avec un clin d'œil vers Yûichi :

— Pour ce qui est de la chose, cela ne pose aucun problème. Mes félicitations, insista-t-il. Votre couple est vraiment un exemple idéal d'eugénisme. L'eugénisme est l'unique science qui puisse donner de l'espoir à l'humanité. J'ai hâte de voir votre enfant.

Yasuko était sereine. C'était une sérénité assez mystérieuse. Comme un mari d'une candeur virginale le ferait, Yûichi jeta un coup d'œil vers le lieu de la conception maternelle. Il tressaillit comme en présence d'une étrange vision. Il avait l'impression que Yasuko tenait devant son ventre un miroir où se serait reflété le propre visage de Yûichi le scrutant fixement.

Mais ce n'était pas un miroir. Ce n'était qu'un rayon du soleil couchant que la fenêtre filtrait et qui par hasard éclairait cet endroit de la jupe gris perle de Yasuko. La peur que Yûichi éprouvait ressemblait au sentiment d'un mari craignant d'avoir contaminé sa femme.

« Mes félicitations », le compliment résonnait en lui, sur le chemin du retour, comme une hallucination. Cette résonance vide d'un compliment mille fois répété et qui le serait mille fois encore avait le pouvoir évocateur du sombre refrain d'une litanie. Ce n'était pas un compliment, mais le murmure d'innombrables malédictions.

Un enfant est conçu sans désir. Quand un enfant est conçu dans le désir, il peut avoir la beauté de la révolte ; mais dans le cas contraire, de quels traits funestes il peut hériter. Même avec une insémination artificielle, le sperme vient d'un homme qui a désiré une femme. L'eugénisme, conception de réforme sociale qui ne tient aucun compte du désir, conception aussi brillante que les carreaux d'une salle de bains... Yûichi détesta les cheveux blancs du gynécologue, tout imprégnés de la sagesse des ans. Le rapport rigoureux et sain que Yûichi entretenait avec la société s'appuyait sur le seul fait que son désir particulier n'avait aucune réalité dans cette société.

Les deux époux heureux, pour lutter contre le vent qui se levait dans le soleil couchant, se serraient l'un contre l'autre et avaient remonté le col de leurs manteaux. Yasuko glissa son bras sous celui de Yûichi, laissant ainsi la chaleur de leurs corps communiquer à travers plusieurs couches de tissu. Qu'est-ce qui, en cet instant, séparait leurs cœurs ? Mais les cœurs n'ont pas de corps : ils ne peuvent même pas espérer ce rapprochement physique. Yasuko et Yûichi redoutaient le moment où leurs cœurs émettraient une indicible plainte. Yasuko transgressa la première l'interdit, avec une légèreté toute féminine :

— Dis-moi, est-ce que je peux me réjouir ?

Il ne pouvait pas supporter de regarder de face le visage de sa femme prononçant ces mots. Il lui aurait suffi de répliquer gaiement, à haute voix, sans la regarder : « Mais que racontes-tu ? Mes félicitations ! » Mais quelqu'un approchait, qui l'en empêcha.

Il y avait peu de passants dans ce quartier résidentiel de banlieue. L'ombre des toits serpentait sur le chemin de graviers blancs qui montait jusqu'à un passage à niveau noir et blanc. Le passant était un garçon en pull accompagné d'un loulou. La moitié de son visage avait, dans la lumière du soleil couchant, des reflets garance, mais quand il s'approcha, Yûichi constata que l'autre moitié était couverte de traces de brûlures violettes. Il croisa le garçon qui avait les yeux baissés, et il imagina alors cet incendie

lointain et la sirène des pompiers, qui apparaissaient toujours quand son désir le tourmentait. Il se rappela ensuite, non sans désagrément, le mot d'eugénisme. L'instant d'après, il disait :

— Bien sûr que tu peux te réjouir. Mes félicitations !

Le ton contrit mais évident sur lequel son jeune mari prononça le compliment désespéra Yasuko.

*

... Les *actes* de Yûichi étaient enlisés. Ils l'étaient comme ceux d'un philanthrope généreux. Mais l'imperceptible sourire d'autosatisfaction d'un philanthrope qui a fait un geste de charité anonyme n'apparaissait pas sur les lèvres de ce beau jeune homme.

Sa jeunesse souffrait de son inactivité dans ce qu'on appelle la société. Rien n'est plus ennuyeux que d'être un parangon de vertu sans le moindre effort. Tout comme il haïssait la morale, par exaspération de pouvoir se conduire moralement sans peine, il avait appris à détester les femmes. Les couples d'amoureux qu'autrefois il admirait, voilà qu'ils lui inspiraient une obscure et incisive envie. Il était parfois stupéfait devant l'ampleur du silence auquel il était contraint. Il gardait à propos des actes de la vie nocturne un silence de marbre, comme une statue superbe et immobile, mais cela produisait sur lui l'effet d'un devoir auquel la « beauté » était astreinte. À l'instar d'une parfaite sculpture. Il était contraint par le *style*.

La grossesse de Yasuko égaya aussitôt l'existence des Minami, notamment grâce aux visites et aux dîners joyeux organisés par la belle-famille de Yûichi, les Segawa. Ce soir-là, Yûichi inquiéta sa mère : il était agité et semblait vouloir sortir.

— Quel sujet as-tu de te plaindre ? lui demanda-t-elle. Tu as une femme ravissante et gentille et on fête la prochaine naissance de votre premier enfant.

Yûichi protesta sur un ton jovial qu'il n'était absolument pas mécontent. Sa mère, qui avait une bonne nature, avait l'impression qu'il se moquait d'elle.

— Que lui arrive-t-il ? Avant votre mariage, il m'inquiétait parce qu'il ne sortait jamais et depuis votre mariage il ne cesse de sortir. Non, ce n'est pas votre faute, dit-elle à Yasuko. Il doit avoir certainement de mauvaises fréquentations, parce que ses amis ne viennent jamais ici.

Se souciant toujours de la famille de Yasuko, elle défendait à moitié et critiquait à moitié son fils bien-aimé en présence de sa belle-fille.

Inutile de préciser que le bonheur de son fils constituait l'essentiel des préoccupations de cette mère aux sentiments directs. Quand on pense au bonheur d'autrui, on rêve sans le savoir à une forme d'accomplissement de son propre bonheur, ce qui, tout compte fait, rend plus égoïste que si l'on se souciait de son propre bonheur. Elle avait tout d'abord soupçonné Yasuko d'être la cause de l'existence débauchée que menait son fils depuis son mariage, mais sa bru fut lavée de ce soupçon dès que fut annoncée la nouvelle de sa grossesse.

— Maintenant, Yûichi va certainement s'assagir, disait-elle à Yasuko. Cet enfant va enfin connaître la paternité.

Sa maladie rénale lui avait accordé une période de rémission, mais depuis quelque temps ses multiples soucis lui faisaient désirer la mort. Or c'était justement quand on la désirait, que la maladie ne se manifestait pas. Ce qui la faisait souffrir, c'était moins le malheur de Yasuko, que celui de son fils qui était dû à l'égoïsme naturel de sa mère ; or, l'hypothèse que son fils ne se serait marié que par compassion à son égard, et contre son gré, l'emplissait de regrets et la préoccupait.

Elle se dit qu'il était temps d'intervenir pour prévenir toute catastrophe familiale ; elle laissa donc entendre à sa bru qu'il était préférable de ne pas se plaindre auprès de ses parents et elle demanda à son fils, de l'air le plus aimable et le plus naturel :

— Si tu as des problèmes et des soucis sentimentaux que tu ne peux pas confier à d'autres, tu peux me les dire à moi seule. Tu n'as rien à craindre, je ne le répéterai même pas à Yasuko. Mais si les choses vont ce train, je redoute que quelque chose de terrible ne s'annonce.

Ces mots qu'elle avait prononcés avant l'annonce de la grossesse de Yasuko faisaient d'elle une pythie aux yeux de son fils. Dans tous les foyers, un malheur couve. Le vent propice qui entraîne un voilier sur la bonne route est fondamentalement le même qui, porteur d'orage, cause son naufrage. C'est un malheur neutralisé, comme l'est un vent propice, qui permet le maintien d'un foyer et d'une famille et nombreux sont les illustres portraits de familles qui contiennent la marque cachée d'un malheur, immanquable comme un paraphe. Dans des moments d'optimisme, Yûichi avait l'illusion que sa famille appartenait au nombre des foyers *sains* en ce sens-là.

La gestion des finances des Minami était toujours confiée à Yûichi. Sa mère, qui n'aurait jamais même imaginé que Shunsuké avait pu offrir cinq cent mille yens, se sentait culpabilisée à l'égard des Segawa, à cause de la dot de sa bru. Or pas un seul des cinq cent mille yens de cette dot n'avait été encore touché. Le plus étrange était que Yûichi manifestait un don pour la gestion. Un ancien camarade de lycée, qui était son aîné, travaillait à présent dans une banque et Yûichi lui avait confié deux cent mille yens, sur les cinq cent mille offerts par Shunsuké, en vue d'une opération frauduleuse, qui rapportait douze mille yens d'intérêts par mois. Aujourd'hui, cela ne serait plus considéré comme une spéculation à risques.

Ils apprirent alors qu'une ancienne camarade d'études de Yasuko venait de perdre son bébé, qu'elle avait eu l'année précédente, d'une poliomyélite. L'air joyeux de Yûichi à cette nouvelle paralysa Yasuko qui s'apprêtait à aller présenter ses condoléances à son amie. Les beaux yeux de son mari, qui trahissaient leur réaction obscurément ironique, semblaient dire : « Je t'avais bien dit... »

Le malheur des uns fait dans une certaine mesure le bonheur des autres. Ce proverbe atteint sa forme la plus pure dans l'évolution de chaque moment de la vie, mais, lyrique comme elle l'était, Yasuko se demandait si le malheur n'était pas la seule consolation de son mari. L'idée qu'il se formait lui-même du bonheur était empreinte de désespoir. Il ne croyait pas à un bonheur permanent et il donnait même l'impression de le craindre secrètement. Dès qu'il entrevoyait quelque chose qui lui semblait devoir durer, il prenait peur.

Un jour où ils étaient allés faire des courses dans le grand magasin de son père, Yasuko s'attarda longtemps au rayon des poussettes, qui se trouvait au troisième étage. Yûichi, qui était parfaitement indifférent, la saisit par le coude, pour l'entraîner. Mais il sentit qu'elle résistait imperceptiblement. Il feignit de ne pas remarquer l'éclair de colère qui passa dans le regard furtif qu'elle lui jetait. Dans le bus qui les ramenait chez eux, Yasuko ne cessait de câliner un bébé près d'elle. Cet enfant pauvre, qui portait une bavette sale, n'avait rien de mignon.

— Comme c'est mignon, un bébé ! murmura Yasuko en penchant la tête non sans coquetterie vers son mari, une fois que la mère de l'enfant fut descendue.

— Comme tu es impatiente ! Mais la naissance n'est prévue que pour l'été.

Elle se tut, mais elle était au bord des larmes. Il n'était pas nécessaire d'être un mari comme le sien, pour avoir envie de se moquer d'elle devant une manifestation si précoce de l'amour maternel. Elle manquait de naturel en exhibant ses sentiments et le faisait avec une légère exagération. Cet excès contenait, somme toute, un accent de reproche.

Un soir, se plaignant d'une violente migraine, Yasuko s'alita et Yûichi s'abstint de sortir. Outre ses nausées, des palpitations la faisaient souffrir et, en attendant l'arrivée du médecin, Kiyo lui rafraîchit la poitrine avec des compresses d'eau froide. La mère de Yûichi, qui s'employait à le consoler, lui dit :

— Ne t'inquiète pas. Quand j'étais enceinte de toi, j'avais de terribles névralgies. Je suis peut-être d'une nature goulue, mais en débouchant une bouteille de vin, j'ai eu l'irrépressible envie d'avaler le bouchon en forme de champignon.

Il était près de dix heures quand le médecin repartit après son auscultation et Yasuko était restée seule avec Yûichi dans la chambre. Ses joues, jusque-là d'une pâleur presque végétale, avaient retrouvé une couleur rosée. Dans la lumière tamisée, ses bras, mélancoliquement posés sur la couche, étaient redevenus séduisants.

— J'ai passé un mauvais moment, mais si je me dis que c'est pour notre enfant, cette douleur n'est rien.

Elle leva une main vers Yûichi, tout en parlant, et joua avec les mèches qui tombaient sur son front. Il la laissa faire. Il eut alors un geste d'une gentillesse cruelle et inattendue : il se pencha vers elle et rapprocha ses lèvres de celles de Yasuko, qui étaient encore brûlantes. Il l'interrogea sur un ton languide qui aurait convaincu n'importe quelle femme de se confier à lui :

— Désires-tu vraiment un enfant ? Avoue-le. Tu es encore trop jeune pour ressentir de l'amour maternel. Parle-moi en toute sincérité.

Des larmes coulèrent des yeux meurtris de Yasuko qui semblait n'avoir attendu que cette occasion. Rien n'est plus émouvant qu'une femme qui, ayant longtemps rusé pour cacher ses sentiments, laisse échapper des pleurs d'extase.

— Quand nous aurons un enfant..., commença-t-elle, en détachant ses mots avec hésitation. Quand nous aurons un enfant, tu ne m'abandonneras pas, n'est-ce pas ?

C'est à ce moment-là que Yûichi envisagea l'avortement.

Shunsuké étonna son public par son rajeunissement et ses goûts vestimentaires voyants qui rappelaient son passé. Déjà les œuvres de sa maturité ne manquaient pas de fraîcheur. C'était moins une fraîcheur de celle qui se manifeste dans les ultimes productions d'un grand artiste, qu'une fraîcheur sclérosée, comme un mal incurable qui aurait empêché son épanouissement jusque dans sa vieillesse. Il n'y avait pas chez lui un rajeunissement au sens strict : s'il avait eu lieu, cela aurait causé sa mort. Sur cet homme dépourvu de toute créativité plastique – et du fait même qu'il manquât de ce goût esthétique qui serait la cristallisation de sa créativité plastique – la mode de la jeunesse exerçait une influence évidente dans sa manière de s'habiller. Au Japon, en général, l'esthétique de la création et les goûts de la vie quotidienne concordent. Chez Shunsuké, la disparité hardie des deux faisait que son public, ignorant que la cause en était l'influence du mode de vie du Redon, finissait par douter de la santé de sa raison.

De plus, la vie de Shunsuké prenait un tour d'une inquiétante irrégularité. Son comportement et ses propos, qui pourtant étaient loin d'être élégants, étaient empreints d'une légèreté artificielle et d'une euphorie forcée. Les gens se plaisaient à lire dans cette euphorie la douleur affectée du rajeunissement. Ses œuvres complètes se vendaient bien et la légende toute fraîche entourant son surprenant état d'esprit augmentait encore leur succès.

Les critiques, si perspicaces fussent-ils, ses amis, si pénétrante que fût leur intelligence, n'étaient pas en mesure de deviner la cause de sa métamorphose. La raison était pourtant toute simple. Shunsuké avait maintenant une « idée » en tête.

Depuis le jour où il avait vu apparaître le jeune homme sur une plage, en été, dans les embruns, pour la première fois de sa vie, la tête du vieil écrivain abritait une « idée ». Il voulait imprimer une impulsion et une intensité, qui lui faisaient défaut, à cette force confuse qui s'appelle la jeunesse et qui l'avait fait souffrir, à l'énergie la plus paresseuse, qui rend impossibles toute concentration et tout ordre, à l'inertie démesurée qui, sans jamais prêter main-forte à la création, ne sert qu'à la consommation et à l'autodestruction, à cette faiblesse vitale, à cette maladie qui se nomme excès. Guérir cette maladie de sa vie et lui donner la santé d'acier de la mort. Telle était l'incarnation de l'idéal dont il avait toujours rêvé pour la création de l'œuvre artistique.

Son opinion était que l'œuvre d'art contenait la duplicité de l'existence. De même que les graines de lotus antiques que l'on déterre fleurissent encore, les œuvres d'art pourvues d'une vie éternelle ressuscitent dans les cœurs de toutes les époques, de tous les pays. Face à une œuvre antique, qu'il s'agisse d'un art spatial ou temporel, notre vie, pendant qu'elle est prisonnière de l'espace et du temps contenus dans cette œuvre, arrête ou abandonne la vie présente, ou du moins la partie qui ne relève pas de l'art. Nous vivons une seconde vie. Mais le temps intérieur consacré à vivre cette seconde vie est déjà calculé et résolu. Ce que nous appelons style, c'est cela. Quel est l'étonnement que produit une œuvre : même si elle modifie la vision que nous avons de la vie, désormais nous avons été étonnés inconsciemment à travers le style et le changement qui suit n'est que l'influence qu'elle exerce à travers le style. Or, en général, dans les expériences et les influences de la vie, le style manque. L'école naturaliste considère que l'œuvre d'art revêt la vie de style, autrement dit qu'elle propose le prêt-à-porter de

la vie, mais Shunsuké ne souscrivait pas à cette thèse. Le style est le destin inné de l'art. Il faut considérer que l'expérience intérieure, à travers l'œuvre, et l'expérience de la vie diffèrent par leur dimension en fonction de la présence ou de l'absence du style. Or, dans les expériences de la vie, il y a quelque chose qui se rapproche beaucoup de l'expérience intérieure que l'œuvre procure. C'est l'émotion causée par la mort. Nous ne pouvons pas faire l'expérience de la mort. Cependant, de temps à autre, il nous est donné d'expérimenter la mort. Nous l'expérimentons à travers l'idée de la mort, la mort d'un parent, la mort d'un être que l'on aime. Bref, la mort est l'unique style de la vie.

L'émotion qu'entraîne l'œuvre d'art affine avec une telle acuité la conscience de la vie : n'est-ce pas simplement parce qu'il s'agit de l'émotion causée par la mort ? Les rêveries orientales de Shunsuké avaient parfois tendance à pencher vers la mort. En Orient, la mort est nettement plus vivante que la vie. L'œuvre d'art, telle que Shunsuké la concevait, c'était une sorte de mort raffinée, l'unique force qui permette à la vie d'atteindre à la transcendance.

Que l'existence intérieure soit la vie et que l'existence objective ne soit rien d'autre que la mort ou le néant, cette duplicité de l'existence rapproche à l'infini l'œuvre d'art de la beauté de la nature. Selon les convictions de Shunsuké, pas plus que la nature, l'œuvre d'art ne devait, en aucun cas, posséder l'« esprit ». Encore moins des idées ! Prouver l'esprit par l'absence d'esprit, prouver l'idée par l'absence d'idée, prouver la vie par l'absence de vie. Telle était la tâche paradoxale de l'œuvre d'art. Par voie de conséquence, c'était la tâche et la caractéristique de la beauté.

Est-ce à dire que l'effet de la création n'est que l'imitation de la force créatrice de la nature ? À cette question, Shunsuké préparait une réponse acerbe.

Est naturel ce qui naît et non ce qui est créé. La création est une fonction qui fait que la nature doute de ses origines. Car la création est, en somme, la méthode de la nature. Telle était sa réponse.

Oui, Shunsuké s'était métamorphosé en méthode. Ce que Shunsuké espérait de Yûichi, c'était que la jeunesse naturelle de ce beau garçon se transmue en une œuvre d'art, que toutes les faiblesses de la jeunesse se transforment en quelque chose d'aussi puissant que la mort, que les diverses forces dont Yûichi était la source dans son environnement, se changent en une force destructrice comme la nature, une force inorganique, dépourvue de tout ce qui est humain.

L'existence de Yûichi ne quittait plus le cœur du vieil écrivain, nuit et jour, comme une œuvre en train de s'écrire. Il finit bientôt par considérer une journée qui ne lui avait pas donné l'occasion d'entendre la voix du jeune homme, ne fût-ce qu'au téléphone, comme désagréable et grise. Cette voix, qui avait l'éclat et la densité de l'or, était comme un rayon de soleil, filtrant à travers les nuages, et rendant habitable un tant soit peu le désert qu'était l'âme du vieil écrivain, éclairant ses herbes folles et ses rochers désolés.

Au Redon, où il donnait souvent rendez-vous à Yûichi, Shunsuké feignait toujours « d'en être ». L'argot du milieu lui devint familier et il acquit une grande connaissance de la signification subtile des regards. Une petite affaire de cœur inattendue lui fit plaisir. Un garçon, au visage mélancolique, avoua son amour à ce vieillard aux traits

disgracieux. Ses tendances, singulières entre toutes, le conduisaient exclusivement vers des hommes de plus de soixante ans.

Shunsuké commença à apparaître de temps à autre dans des cafés et des restaurants occidentaux, en compagnie de garçons de ce genre. Il remarqua que la transformation des garçons, de l'adolescence à l'âge adulte, était aussi subtile que l'évolution des tonalités du soleil couchant, seconde par seconde. Le passage à l'âge adulte, c'est le crépuscule de la beauté. De dix-huit à vingt-cinq ans un changement progressif s'opère chez les jeunes gens. Le premier signe avant-coureur du crépuscule, l'heure où les nuages se colorent délicatement comme des fruits, voilà qui symbolise chez les garçons entre dix-huit et vingt ans les nuances de leurs joues, la finesse de leur cou, l'ombre fraîche et bleue de leur nuque rasée, leurs lèvres pulpeuses de filles. Plus tard, le crépuscule atteint son apogée, les nuages s'enflamment de mille couleurs et le ciel exprime une joie débordante : cette heure signifie alors le comble de la jeunesse, comprise entre vingt et vingt-trois ans. Le regard devient alors farouche, les joues s'affermissent, la bouche traduit avec évidence une volonté virile, mais la pudeur qui voile encore leurs joues, la douceur du dessin de leurs sourcils gardent encore l'empreinte de la beauté éphémère et fragile de l'adolescence. Les nuages qui se sont consumés sont finalement nimbés de solennité et le soleil couchant sombre, sa chevelure jaillissant dans un sursaut de flamme : de même leurs yeux ont conservé l'éclat de l'innocence et leurs joues manifestent la beauté d'un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans chez qui se révèle la vaillance de la volonté tragique de l'être humain.

Tout en reconnaissant le charme des garçons qui l'entouraient, Shunsuké, honnêtement, n'éprouvait aucune attirance physique pour eux. Le vieil écrivain se demandait si Yûichi, entouré de femmes qui ne l'attiraient pas, ne ressentait pas quelque chose de semblable. Ce n'était pas un amour charnel, mais dès qu'il pensait à Yûichi, le cœur du vieillard palpitait. Le nom de Yûichi, qui était absent, lui échappa. Le regard des garçons exprimait un mélange de joie et de tristesse nostalgique. Interrogés, ils lui apprirent qu'ils avaient tous eu une liaison avec Yûichi, mais qu'au bout de deux ou trois rencontres, au plus, ils avaient été abandonnés.

Shunsuké reçut enfin un coup de téléphone de Yûichi. Il lui proposait de venir lui rendre visite le lendemain. La première crise de névralgie de l'hiver, qui depuis quelque temps couvait en Shunsuké, fut aussitôt guérie par cet appel.

Le lendemain, il faisait un temps exceptionnel pour la saison et Shunsuké profita du soleil qui baignait sa salle de séjour pour lire *Childe Harold*. Byron faisait toujours sourire Shunsuké. Quatre ou cinq personnes vinrent lui rendre visite. La bonne lui annonça ensuite l'arrivée de Yûichi. Imitant alors un avocat qui aurait accepté de s'occuper d'un cas embarrassant, il pria ses visiteurs de l'excuser. Aucun d'eux n'aurait pu imaginer que le nouveau venu « important », que l'on avait fait monter directement au premier étage dans le bureau de l'écrivain, n'était qu'un jeune homme sans situation ni talent.

Il y avait dans le bureau un divan encastré dans une alcôve de fenêtres et garni de cinq coussins, décorés d'un tissu de Ryûkyû qui formait un même motif global. Sur les étagères qui encadraient chacune des fenêtres, étaient posées anarchiquement de vieilles

poteries. On remarquait dans un des casiers une statuette funéraire d'une facture maladroite, mais ancienne, d'une grande beauté. Si aucun ordre ne semblait présider à cette collection, c'est qu'elle était le résultat d'une série de cadeaux.

Yûichi, vêtu du costume que lui avait offert M^{me} Kaburagi, se trouvait dans cette alcôve : la lumière de ce début d'hiver, pure comme des flots d'eau brûlante, augmentait l'éclat de ses cheveux ondulés et noir de jais. Il nota dans la pièce l'absence de fleurs de la saison. Il n'y avait pas la moindre trace de vie. Seule une pendulette de marbre noir manifestait d'un air maussade la présence du temps. Le beau garçon tendit une main vers un livre étranger relié en cuir, posé sur une table près de lui. C'était l'*Apollon de Picardie*, un des volumes des *Miscellaneous Studies* des œuvres complètes de Pater, dans l'édition MacMillan. Shunsuké avait souligné des phrases çà et là. Il y avait à côté une vieille édition écornée d'*Ôjôyôshû* en deux tomes et un album grand format des dessins d'Aubrey Beardsley.

En apercevant dans l'alcôve Yûichi qui l'attendait, le vieil artiste tressaillit presque. Il eut alors vraiment l'impression, en cet instant, qu'il aimait ce beau garçon. Les jeux auxquels il s'adonnait au Redon n'avaient-ils pas fini par le trahir, créant une illusion à laquelle il n'aurait pas dû céder (tout comme Yûichi, trahi par ses propres jeux, finissait par avoir le sentiment d'aimer les femmes) ?

Il cligna des yeux, comme ébloui. Ce qu'il se mit à lui raconter aussitôt en s'asseyant à ses côtés parut un peu brutal à Yûichi. Il lui déclara que la veille encore il souffrait de névralgies, mais que, sans doute à cause du changement de temps, il avait cessé d'en souffrir et qu'il avait la sensation de porter un baromètre au genou droit, devinant dès le matin s'il devait neiger.

Comme le jeune homme ne savait quoi répondre pour poursuivre la conversation, le vieil écrivain lui fit compliment de son costume neuf. Apprenant le nom de celle qui le lui avait offert, il dit :

— Ah là là, celle-là, elle m'avait extorqué trente mille yens autrefois. Maintenant qu'elle vous a fait faire un costume, nous sommes quittes. La prochaine fois, comme faveur, vous lui donnerez un baiser.

Cette façon de s'exprimer, habituelle chez cet homme qui ne craignait jamais de cracher sur la vie, était un bon remède pour Yûichi hanté par l'angoisse de vivre.

— Alors, que puis-je pour vous ?

— C'est à propos de Yasuko.

— On m'a déjà dit qu'elle était enceinte...

— C'est justement..., commença le jeune homme en hésitant. C'est justement ce qui m'amène.

— Vous voulez qu'elle avorte ?

Yûichi, surpris par cette perspicacité, écarquilla les yeux.

— Pourquoi donc ? insista Shunsuké. J'ai déjà interrogé un psychiatre, mais on ne sait pas si des tendances comme les vôtres sont héréditaires. Il n'y a aucune raison

d'avoir peur.

Yûichi restait silencieux. Il ne comprenait pas encore très bien lui-même quelle était la véritable raison pour laquelle il avait envisagé l'avortement. Si sa femme avait vraiment désiré un bébé, il n'aurait probablement pas pensé à cette solution. Il ne faisait aucun doute que c'était parce que sa femme aspirait à autre chose, que cette peur constituait le motif immédiat de sa décision. Il voulait se libérer de cette crainte. Et il voulait, pour cela, délivrer en premier lieu sa femme. La grossesse et l'accouchement sont des contraintes. C'était renoncer à se libérer.

— Ce n'est pas cela, protesta-t-il, à demi fâché. Ce n'est pas pour cela.

— Mais alors pourquoi ? demanda Shunsuké, avec le calme d'un médecin.

— J'ai pensé que c'était mieux, pour le bonheur de Yasuko.

— Que racontez-vous ? fit le vieil écrivain, en renversant la tête dans un éclat de rire. Pour le bonheur de Yasuko ? Pour le bonheur d'une femme ? Vous qui n'aimez même pas les femmes, vous croyez être qualifié pour songer à leur bonheur ?

— C'est pour cela. C'est pour cela qu'il faut la faire avorter. Ainsi le lien qui nous unit va se perdre. Et Yasuko pourra me quitter quand elle le voudra. Et elle trouvera ainsi son bonheur fondamental.

— Faut-il voir dans ce sentiment l'expression d'une compassion ? D'une charité ? Ou plutôt d'un égoïsme ? Ou d'une pusillanimité ? Vous me consternez. Je ne m'attendais pas, venant de vous, à des propos d'une telle médiocrité.

L'excitation enlaidissait le vieillard. Ses mains tremblaient plus que d'habitude, il les frottait l'une contre l'autre nerveusement. Presque entièrement décharnées, elles produisaient, dans ce geste, un bruit de friction poussiéreuse. Il feuilleta mécaniquement *Ôjôyôshû* et referma bruyamment le livre.

— Vous avez déjà oublié ce que je vous avais dit. Je vous avais dit ceci ; il faut considérer la femme comme de la matière. Il ne faut jamais lui reconnaître de l'esprit. C'est la raison de mon échec. Qui aurait cru que vous échoueriez de la même façon que moi ? Vous qui n'aimez pas les femmes ! Je croyais que vous vous étiez marié avec cette résolution. C'est une mauvaise plaisanterie que le bonheur d'une femme. Vous vous êtes laissé apitoyer ? À d'autres. Comment voulez-vous vous laisser apitoyer par un tas de bûches ? C'est précisément parce que vous la considériez comme un tas de bûches, que vous avez réussi votre mariage, n'est-ce pas ? N'oubliez pas cela, Yûchan.

Ce père spirituel dévisagea le beau garçon qu'il avait choisi pour fils. Ses yeux vieilliss avaient perdu de leur acuité et lorsqu'il essayait de fixer quelque chose intensément, ils étaient entourés de rides pathétiques.

— Il ne faut pas que vous ayez peur de la vie. Il faut que vous ayez la certitude que vous serez exempt de toute souffrance et de tout malheur. La morale de ceux qui ont la beauté, c'est de pouvoir se soustraire à tout devoir. La beauté n'a pas le temps de prendre ses responsabilités chaque fois que se manifeste l'influence de sa force imprévisible. La beauté n'a pas le temps de penser au bonheur. Encore moins au

bonheur d'autrui... Mais c'est précisément pourquoi la beauté a le pouvoir de rendre heureux celui qui est prêt à en mourir dans la souffrance.

— Je commence à comprendre pourquoi vous vous opposez à l'avortement. Vous pensez sans doute que cette solution ne suffira pas à faire souffrir Yasuko. Vous pensez sans doute qu'il vaut mieux qu'elle ait un enfant, ce qui la mettrait dans une impasse d'où elle ne pourrait plus s'échapper. Je pense, moi, que la souffrance qui est la sienne aujourd'hui lui suffit. C'est ma femme. Je vous rends les cinq cent mille yens.

— Vous revoilà en pleine contradiction. Comment pouvez-vous répéter qu'elle est votre femme, en cherchant le moyen de la laisser vous quitter ? Vous avez peur de l'avenir. Vous avez envie de vous enfuir. Vous avez peur d'avoir, durant votre vie entière, le spectacle de la souffrance de Yasuko.

— Mais que voulez-vous que je fasse de ma souffrance ? Je souffre réellement. Je ne suis pas du tout heureux.

— Quelle est cette chose que vous considérez comme un péché et qui fait que le remords vous ronge ? Ouvrez donc les yeux, Yûchan. Vous êtes complètement innocent. Ce n'est pas le désir qui vous a fait agir. Sachez que le péché pimente le désir. Vous vous êtes contenté de goûter à ce piment et vous faites la grimace. Que comptez-vous devenir une fois que vous aurez quitté Yasuko ?

— Je veux être libre. À vrai dire, je ne comprends pas moi-même pourquoi je vous suis ainsi assujetti. L'idée de manquer de volonté à ce point m'accable.

Ce monologue banal et ingénu n'était plus contenu et se transformait enfin en un cri sincère.

— Ce que j'aimerais devenir. J'aimerais devenir une *existence réelle*.

Shunsuké prêta l'oreille. Il avait l'impression d'entendre pour la première fois la plainte de son œuvre d'art. Yûichi ajouta sombrement :

— Je suis lassé du secret.

... L'œuvre de Shunsuké s'exprimait pour la première fois à ce moment-là. Dans cette voix belle et énergique du jeune homme, l'écrivain croyait reconnaître le tintement d'une cloche célèbre forgée par les murmures épuisés d'un artisan. Le gémissement infantile qui s'ensuivit fit sourire Shunsuké. Ce n'était plus la voix de son œuvre.

— Cela ne me fait aucun plaisir qu'on me dise que je suis beau. Je préfère de loin que les gens m'appellent Yûchan le marrant.

— Mais, fit Shunsuké en retrouvant sa douceur. Le destin de votre race vous interdit d'avoir une existence réelle, me semble-t-il. Dès qu'il s'agit d'art, en revanche, votre race est un adversaire farouche de la réalité. Vos semblables ont la vocation innée de l'expression. C'est du moins ce qui me semble. L'expression est l'acte qui consiste à enjambrer la réalité, à la transpercer et à lui donner le coup de grâce. Néanmoins, l'expression devient toujours la légataire universelle de la réalité. Ce qu'on appelle la réalité se laisse mouvoir par ce qu'elle met en mouvement et se laisse dominer par ce

qu'elle domine. Par exemple, le responsable le plus caractéristique qui met en mouvement et domine la réalité c'est le « peuple ». Or, quand il s'agit d'expression, on ne peut pas la mettre rapidement en mouvement. C'est aux « artistes » que la charge en revient. Seule l'expression peut donner la réalité à la réalité. Et la réalité n'est pas dans la réalité, mais dans l'expression seulement. Par rapport à l'expression, la réalité est plus abstraite. Dans le monde de la réalité, il n'y a qu'une accumulation hétérogène d'êtres humains, d'hommes, de femmes, d'amants, de familles etc. Mais le monde de l'expression est symbolisé par l'humanité, la virilité, la féminité, ce qui rend un amant digne de l'être, ce qui constitue l'essence d'une famille, etc. L'expression saisit le noyau de la réalité, sans se laisser dresser des embûches par elle. L'expression se reflète à la surface de l'eau comme une libellule voltige au ras de l'eau et y pond ses œufs à l'insu de tous. Et ses larves, dans l'attente du jour où elles prendront leur envol dans le ciel, grandissent dans l'eau, apprennent les secrets de l'eau, tout en méprisant l'univers aquatique. Telle est la tâche de vos semblables. L'autre jour, vous vous êtes plaint de votre complexe de minorité. Maintenant, je ne crois plus à votre problème. Qu'y a-t-il d'original chez un homme et une femme qui s'aiment ? Dans la société moderne, la part de l'instinct dans les motivations de l'amour se fait de plus en plus rare. L'habitude et l'imitation s'insinuent jusque dans la première impulsion. Imitation de quoi, à votre avis ? Imitation toute bête de l'art. Beaucoup de jeunes gens et de jeunes femmes sont persuadés que le véritable amour ne réside que dans l'art et que celui qu'ils vivent n'en est que la maladroite imitation, aussi idiot que cela paraisse. Récemment, j'ai assisté à un ballet dont le danseur étoile passe pour partager vos goûts. Rien n'exprimait aussi admirablement, aussi subtilement le sentiment d'un homme amoureux que le rôle de l'amant qu'il incarnait. Or, ce n'était pas de la jolie danseuse qu'il avait pour partenaire, qu'il était amoureux. Mais d'un jeune élève du corps de ballet qui n'apparaissait sur scène que furtivement dans un rôle mineur. Si la prestation du danseur étoile a subjugué d'enthousiasme le public, c'est qu'elle était parfaitement artificielle. Il n'éprouvait pas le moindre désir pour sa ravissante partenaire. C'est pourquoi l'amour qu'il représentait était tenu pour le modèle de tous les amours du monde par les garçons et les filles de l'assistance, qui ignoraient tout.

Shunsuké se lançait toujours dans des monologues aussi interminables qui laissaient sur sa faim le jeune Yûichi sans résoudre ses problèmes les plus graves : la question était toujours esquivée de telle sorte que ce qui lui paraissait important quand il sortait de chez lui, paraissait à son retour dépourvu de tout intérêt.

En tout cas, Yasuko désirait un enfant. La mère de Yûichi souhaitait ardemment un petit-fils. Que dire des parents de Yasuko ? Jusqu'à Shunsuké qui le voulait ! Yûichi avait beau penser que l'avortement était fondamental pour le bonheur de Yasuko, il aurait eu de toute façon du mal à l'en convaincre. Même si ses nausées s'accroissaient, elle n'en gagnerait que plus de force et d'obstination.

Il était pris de vertige, en voyant ses ennemis et ses alliés courir d'un pas guilleret vers le malheur. Il se sentait lui-même envahi de mélancolie, pareil à un prophète qui aurait audacieusement prédit l'avenir. Ce soir-là, il se rendit au Redon où il s'enivra en solitaire. S'apitoyant sur sa solitude avec une complaisance exagérée, il céda à une pulsion de cruauté. Il passa la nuit en compagnie d'un garçon privé de toute séduction. Comme pour faire une farce d'ivrogne, il versa du whisky dans le cou de son

compagnon, qui, se contraignant à apprécier la plaisanterie, partit d'un rire artificiel et épia la réaction de Yûichi, d'un air veule : cette expression accrût encore la mélancolie de Yûichi. L'énorme trou dans les chaussettes du garçon participa aussi à augmenter la tristesse de Yûichi.

Ivre mort, ce dernier s'endormit sans toucher au garçon. Il se réveilla en pleine nuit, surpris par le cri qu'il avait poussé lui-même. Dans son rêve, il assassinait Shunsuké. Terrifié, il scruta dans les ténèbres ses mains moites.

CHAPITRE XII

Gay party

D'hésitation en hésitation Yûichi laissa traîner les choses jusqu'à la Noël, l'esprit torturé, et il finit ainsi par dépasser la date limite de l'avortement. Un jour, alors qu'il continuait à être hanté par les mêmes obsessions, il embrassa pour la première fois M^{me} Kaburagi, que ce baiser rajeunit de dix ans.

— Où allez-vous passer la Noël ? demanda-t-elle.

— Il faut bien que je me montre fidèle à ma femme, du moins pour le soir de Noël.

— Ah bon ? Mon mari n'est jamais resté la veille de Noël avec moi. D'ailleurs, cette année aussi, nous réveillonnerons chacun de notre côté.

Une fois qu'il l'eut embrassée, Yûichi fut quelque peu surpris par la juste modération de M^{me} Kaburagi. Une femme ordinaire aurait aussitôt joué les amantes éplorées. Or, l'amour de M^{me} Kaburagi se modéra immédiatement, renonçant à l'excès de ses manifestations habituelles. L'idée d'être aimé d'une autre part de sa personne, plus sérieuse, moins connue n'en effrayait que davantage Yûichi.

Il avait en tête un autre projet pour la Noël. Il était invité à une *gay party* dans une maison luxueuse d'Oiso. *Gay* signifie « homosexuel » dans l'argot américain.

C'était Jacky, qui grâce à un ancien réseau de connaissances, avait loué cette maison que son propriétaire ne pouvait plus entretenir à cause des taxes immobilières, sans pour autant être cependant contraint de s'en débarrasser. Chaque fois que la famille du propriétaire, patron d'une usine de papier qui était maintenant mort, venait faire une visite dans cette demeure, qui était trois fois plus grande que celle où elle s'était installée à Tôkyô et qui était entourée d'un jardin dix fois plus vaste, elle était stupéfaite de voir le lieu grouiller de tant de monde. De la gare d'Oiso, on pouvait apercevoir en passant en train les lumières éclatantes du salon en pleine nuit et une amie provinciale des propriétaires leur avait dit :

— Cela m'a rappelé tant de souvenirs lorsque j'ai vu votre maison briller de mille feux !

À quoi la veuve répondait d'un air dubitatif :

— Nous n'avons aucune idée de l'origine de cette vie tapageuse qu'ils mènent. L'autre jour, quand j'y ai fait un saut, ils s'affairaient aux préparatifs d'un banquet.

En somme, la famille des propriétaires ne comprenait pas du tout ce qui se passait dans cette maison d'où, au bout d'une immense pelouse, on avait une vue panoramique sur la baie d'Oiso.

Jacky avait été resplendissant dans sa jeunesse, si bien que l'on aurait volontiers pris Yûichi pour son successeur. Mais c'était une autre époque. Grâce à sa beauté, Jacky – quoiqu'il fût profondément japonais – avait accompli un tour en Europe, qu'aucun homme d'affaires, si haut placé fût-il, n'aurait pu s'offrir. Au bout de quelques années, il s'était séparé de son protecteur anglais. De retour au pays, il s'était installé quelque temps dans la région d'Osaka. Il avait alors pour protecteur un riche Indien. Ce jeune misogyne était par ailleurs courtois par trois mondaines de la haute société d'Ashiya. Ce beau garçon, simple et gai, s'acquittait auprès de ses trois protectrices de son devoir tout comme Yûichi avec Yasuko. Ce qui fit souffrir l'Indien. Jacky ne put s'empêcher de railler le sentimentalisme de ce géant. Pendant que son jeune amant faisait la bringue comme d'habitude au rez-de-chaussée avec ses innombrables compagnons de plaisir, l'Indien, enfoncé dans une chaise longue de rotin, dans le solarium du premier étage, enfoui sous une couverture, lisait la Bible, en larmes.

Pendant la guerre, Jacky était secrétaire d'un conseiller de l'Ambassade de France. On le prit pour un espion. Les va-et-vient de sa vie privée avaient été confondus avec son activité professionnelle.

Dès la fin de la guerre, il avait loué cette maison d'Oiso et, en y logeant des étrangers qu'il connaissait, il avait fait preuve de ses qualités de gestionnaire. Il était resté séduisant. Pas plus que les femmes n'ont de barbe, il n'avait d'âge. De plus, la « phallolâtrie » de la société gay – c'était sa seule religion – la rendait éperdument admirative et respectueuse de l'inlassable vitalité de Jacky.

Ce soir-là, Yûichi se trouvait au Redon. Il était un peu fatigué. Ses joues légèrement plus pâles que d'ordinaire donnaient à son visage aux traits réguliers une inquiétante fragilité.

— Yûchan, lui dit Eïchan, tu as les yeux joliment humides aujourd'hui !

On aurait dit les yeux d'un capitaine qui aurait trop longtemps fixé la mer, pensait Eïchan.

Yûichi continuait à cacher qu'il s'était marié. Cette cachotterie avait même occasionné une terrible jalousie. Les yeux perdus vers l'agitation de la rue, en cette fin d'année, il songeait au quotidien angoissant de ces derniers temps. Il recommençait à redouter les nuits, comme aux débuts de son mariage. Depuis qu'elle était enceinte, Yasuko exigeait un amour insistant, un amour sans faille, comme l'auraient été les soins d'un infirmier. Si bien que Yûichi se disait une fois encore qu'il était un « prostitué bénévole ».

« Je suis bon marché », pensait-il, en se dépréciant avec complaisance, « je ne suis qu'un jouet dévoué. Elle qui a acquis à si peu de frais la volonté d'un homme, il est normal qu'elle endure un si petit malheur. Mais ne suis-je pas comme une servante rusée, infidèle à moi-même ? »

Effectivement, si l'on comparait le corps que Yûichi étendait près d'un garçon à celui qu'il étendait près de sa femme, le second était beaucoup moins cher : cette inversion des valeurs réduisait la réalité d'un couple séduisant, bien assorti aux yeux des autres, à un rapport de froide prostitution, de prostitution gratuite. Puisque Yûichi était continuellement miné par un virus à l'action paisible, discrète et lente, qui aurait

pu assurer qu'en dehors du petit cercle de dînette, du petit jeu du papa et de la maman, il n'en était pas miné ?

Par exemple, jusque-là, il était fidèle à son propre idéal dans la société gay. Il n'avait de rapports qu'avec des garçons plus jeunes que lui et qui lui plaisaient. Il y avait sûrement dans cette fidélité une sorte de réaction à l'infidélité dont il était coupable à l'égard de Yasuko. C'est donc pour se montrer fidèle à lui-même que Yûichi était rentré dans cette société. Mais en même temps sa faiblesse et une mystérieuse volonté le poussaient à être infidèle à lui-même. Shunsuké prétendait que c'était là le destin de la beauté et même celui de l'art.

Le visage de Yûichi troublait la quasi-totalité des étrangers qui le voyaient. Mais il les repoussait systématiquement, parce qu'il n'était pas attiré par eux. L'un de ces étrangers dépités avait brisé, de fureur, une vitre du premier étage du Redon, et un autre, déprimé, blessa sans raison le poignet du garçon avec lequel il vivait. C'est pourquoi ceux qui avaient l'habitude de racoler les étrangers lui manifestaient le plus grand respect : ils éprouvaient un sentiment d'estime et de sympathie un peu masochiste, à l'égard d'un être qui les foulait aux pieds sans porter atteinte à leur source de revenus. Car nous ne laissons pas s'écouler un jour sans rêver d'une vengeance inoffensive pour nos propres moyens d'existence.

Cependant, Yûichi, avec sa gentillesse naturelle, s'arrangeait pour décourager les avances, sans blesser le cœur de l'autre. Devant ces malheureux qui le désiraient sans éveiller son désir, il se disait que c'était ce même regard qu'il posait sur sa pauvre femme. La pitié et la compassion autorisent un dévouement teinté de mépris et font naître, dans ce dévouement, une certaine coquetterie nonchalante et détachée. De même que les vieilles dames qui visitent les orphelinats laissent transparaître une coquetterie apaisée, propre à leur âge.

... Une voiture luxueuse se fraya un chemin dans la foule qui envahissait la rue et s'arrêta devant le Redon. Elle était suivie d'un deuxième véhicule qui fit également halte. « Kimichan de l'Oasis » fit la pirouette dont il avait le secret pour accueillir les trois étrangers qui firent leur entrée et leur glissa une charmante œillade dont il était très fier. Il y avait dix personnes qui se rendaient chez Jacky, y compris Yûichi et ces étrangers.

Le regard des trois étrangers trahissait un soupçon d'attente frustrée. Qui coucherait avec lui ce soir chez Jacky ?

Ils s'engouffrèrent tous les dix dans les deux voitures. Rudy remit par la fenêtre d'une portière à l'un des invités le cadeau destiné à Jacky. C'était une bouteille de champagne décorée de houx.

*

Il fallait tout juste deux heures pour atteindre Oiso. Après avoir roulé à vive allure, en se doublant alternativement, sur la voie expresse de la sortie de Tôkyô, les deux autos rejoignirent l'ancienne route de Tôkaidô en direction d'Ofuna. Les garçons étaient surexcités. Un petit malin tenait sur ses genoux un sac de voyage vide dans lequel il comptait mettre le prix de sa passe. Yûichi prit soin de ne pas s'asseoir près

d'un étranger. Mais il était dévoré des yeux par un blond qui, installé près du chauffeur, fixait son visage dans le rétroviseur.

Le ciel était merveilleusement constellé. Les étoiles scintillaient dans la voûte hivernale, bleu de Limoges, comme autant de flocons que le froid gèle avant leur chute. Il faisait doux à l'intérieur des voitures, qui étaient chauffées. Yûichi avait pour voisin un garçon bavard avec lequel il avait couché une fois et qui racontait que le blond assis à l'avant ne pouvait s'empêcher, au moment de l'orgasme, de crier « *Tengoku ! Tengoku*(2) ! », un mot qu'il avait appris, on ne sait quand, en s'installant au Japon, ce qui immanquablement faisait éclater de rire ses partenaires. Cette histoire réjouit beaucoup Yûichi, mais il surprit dans le rétroviseur le regard bleu du garçon qui lui fit un clin d'œil et qui approcha du miroir ses fines lèvres pour simuler un baiser. Ce geste le déconcerta. Car les lèvres avaient laissé sur la glace une buée légère et pourpre.

Ils arrivèrent à neuf heures. Trois voitures de luxe étaient déjà garées dans l'allée circulaire. On apercevait par les fenêtres de la maison d'où s'échappaient des flots de musique une agitation confuse de silhouettes. Le vent était piquant et, en descendant de voiture, les garçons durent remonter leurs cols sur leurs nuques fraîchement rasées.

Jacky vint accueillir dans l'entrée les nouveaux arrivants. Il frotta une joue contre le bouquet de roses d'hiver que lui avait tendu Yûichi et serra la main des étrangers dans un geste ostentatoire, en faisant scintiller l'œil-de-chat de la bague qu'il portait à la main droite. Il était éméché. Tout le monde – jusqu'au garçon qui, de jour, vendait des légumes marinés dans sa boutique familiale – se souhaitait en anglais : « Merry Christmas to you ! » Ils avaient, en cet instant, l'impression de se trouver à l'étranger ; du reste, nombreux étaient ceux qui avaient déjà eu l'occasion de suivre leur amant dans son pays. Les articles édifiants que l'on peut lire dans les journaux et qui sont intitulés « Amitié au-delà des frontières : un employé de maison fait des études à l'étranger » ne recouvrent en général aucune autre réalité.

L'unique source de lumière du salon très spacieux, contigu à l'entrée, était fournie par la guirlande électrique de l'arbre de Noël qui se dressait au milieu de la pièce. Un haut-parleur accroché aux branches diffusait la musique d'un microsillon. Une vingtaine d'invités dansait déjà dans la salle.

C'est en effet ce soir-là qu'à Bethléem était né l'enfant innocent d'une matrice pure de tout péché. Les hommes qui dansaient fêtaient la Noël comme Joseph « le Juste ». Ils célébraient leur absence de toute responsabilité dans la conception de l'enfant né ce soir-là.

La danse entre hommes, une farce peu ordinaire : le sourire qu'arboraient les danseurs disait assez qu'ils n'étaient nullement contraints, mais qu'ils agissaient par pur désir de plaisanter. Ils riaient en dansant. Un rire qui tue l'âme. Alors qu'un homme et une femme qui s'enlacent gentiment dans un bal public en ville, échangent des pulsions fluides, deux hommes, qui emmêlent leurs membres, ont un nœud de pulsions obscures et forcées. Pourquoi les hommes doivent-ils feindre malgré eux de s'aimer ? Pourquoi cette sorte d'amour n'est-elle possible que si on ajoute à la pulsion une sombre saveur de destin ?... La danse était maintenant une rapide rumba. Ils s'agitaient de façon

frénétique et obscène. Un couple tournoyait à l'infini, jusqu'au point de tomber, les bouches réunies, donnant l'impression d'obéir aux seuls ordres de la musique.

Eichan, qui était déjà là et dansait dans les bras d'un petit étranger boulot, fit un clin d'œil à Yûichi. Une partie de son visage souriait et l'autre était soucieuse. Son gros partenaire lui mordillait les lobes d'oreilles et lui souillait les joues avec le rimmel qui maquillait sa moustache.

Yûichi voyait ici réalisée l'idée qu'il s'était au départ imaginée. Il voyait l'accomplissement total, la concrétisation de cette idée. Eichan avait toujours de jolies lèvres et de belles dents. Ses joues salies restaient ravissantes, mais, dans sa beauté, il n'avait pas conservé un atome d'abstraction. Ses hanches étroites se trémoussaient sous les mains poilues qui les enserraient. Yûichi détourna son regard avec froideur.

Plus loin, sur le sofa et sur le divan qui entouraient la cheminée, des amas de chairs ivres et alanguies s'étaient étalées, laissant échapper des murmures pâmés et des rires étouffés. On aurait cru à première vue être en présence d'une même masse de corail. Mais il n'en était rien. Il y avait bien sept ou huit corps agglutinés, dont chacun se frottait à la peau des autres. L'un d'eux enlaçait par l'épaule un partenaire, dont un autre encore caressait le dos, pendant qu'un quatrième écrasait la cuisse de son voisin, tout en gardant sa main gauche sur la poitrine de son voisin de gauche. Il y avait un ensemble flottant de murmures et de caresses frémissants comme la brume du soir. Un monsieur très digne était vautre à leurs pieds sur le tapis et avait ôté les chaussettes d'un garçon, découvrant des boutons de manchette en or massif : il plaquait ses lèvres sur le pied du garçon qui se laissait tripoter par trois hommes. Lorsqu'il baisa sa plante de pied, le garçon gloussa de plaisir, en se cabrant sous le chatouillis. Le tremblement de son corps se répercuta sur les autres, mais ils ne paraissaient pas réagir, restant silencieux et inertes, comme des mollusques des fonds marins.

Jacky s'approcha de Yûichi auquel il proposa un cocktail.

— Il y a de l'animation, hein ! Tu ne peux pas savoir comme je suis content ! s'écria leur hôte affairé, qui était resté jeune jusque dans sa façon de parler. Dis-moi, Yûichan. Il y a quelqu'un qui va venir ce soir et qui veut absolument te voir. C'est une vieille connaissance et je te demande de ne pas le maltraiter. On le surnomme Pope, précisa-t-il, en jetant un coup d'œil vers la porte, avec un éclat dans le regard. Le voilà !

Un monsieur terriblement affecté fit son apparition dans l'entrée qui était plongée dans l'obscurité. On apercevait seulement sa main pâle qui tripotait un bouton de sa veste. Il se dirigea vers Jacky et Yûichi, d'un pas artificiel, comme si on venait de remonter son ressort. Comme un couple de danseurs le frôla, il ne put réprimer une grimace et détourna le regard.

— Le dénommé M. Pope... Yûichan...

Ainsi présenté par Jacky, Pope tendit une main blanche vers Yûichi.

— Quel bon vent vous amène ?

Yûichi contempla ce visage enveloppé d'un halo déplaisant. C'était le comte Kaburagi.

CHAPITRE XIII

Séduction

Nobutaka Kaburagi s'était lui-même attribué cet étrange surnom de Pope, par jeu et par amour pour le poète anglais, et il avait fini par le faire adopter de personnes qui en ignoraient l'origine. Nobutaka était un vieil ami de Jacky. Ils s'étaient rencontrés plus de dix ans auparavant à l'Oriental Hotel de Kôbé. Ils avaient couché deux ou trois fois ensemble.

Yûichi avait déjà acquis assez d'expérience pour ne pas s'étonner de cette logique à la fois secrète et banale qui veut que dans ce type de soirée on tombe sur les personnes les plus inattendues. Ce milieu avait pour spécialité le tour de passe-passe qui consiste à défaire l'ordre de la société extérieure, à savoir son alphabet, et à le réorganiser dans une étrange disposition comme CXMQA.

Mais la métamorphose de l'ancien comte Kaburagi était, même pour Yûichi, au-delà de toute attente. Il hésita un instant à prendre la main que lui tendait Pope ; l'étonnement de Nobutaka était encore plus grand. Il dévisagea le beau garçon avec le regard fixe d'un ivrogne.

— Vous, ça alors ! Ça alors !

Se tournant ensuite vers Jacky, il ajouta :

— C'est bien la première fois, depuis tant d'années, que mon intuition m'a trompé ! Car, malgré son jeune âge, il est marié. Et c'est à son mariage que j'ai fait sa connaissance. Qui pouvait deviner que Yûichi et le célèbre Yûchan ne faisaient qu'un ?

— Yûchan est marié ! s'écria Jacky, avec une mimique exagérément étonnée, à la manière d'un étranger. Première nouvelle !

Voilà comment l'un des secrets de Yûichi fut trahi avec le plus grand naturel. En moins de dix jours, tout le monde, sans exception, serait au courant, dans le milieu. Yûichi eut peur de la vitesse certaine à laquelle les deux mondes dans lesquels il évoluait violaient, l'un après l'autre, leurs secrets mutuels.

Pour échapper à cette angoisse, Yûichi s'efforça de considérer à nouveau le comte Kaburagi sous les traits du dénommé Pope.

Son regard aux aguets, nerveux paraissait en quête de beaux visages qui appartiendraient à ceux de sa race. Ce faux air *déplaisant* qui émanait de lui, comme une tache indélébile sur un vêtement, ce mélange de langueur et de hardiesse, indiciblement désagréable, cette voix aux accents rauques et poussifs, ce *naturel* qui n'était que le résultat d'un calcul parfaitement élaboré, tous ces détails garantissaient son appartenance à cette espèce et manifestaient l'effort qu'il produisait pour conserver

son masque. Toutes les impressions fragmentaires qui étaient restées gravées dans la mémoire de Yûichi, ayant soudain trouvé leur cohérence, constituèrent un système inattaquable. Des deux effets caractéristiques de ce milieu – celui de la destruction et celui de la convergence –, c’est le second qui avait parfaitement fonctionné. Comme un criminel recherché qui subit une opération de chirurgie esthétique pour changer de visage, Nobutaka Kaburagi avait toujours habilement caché, sous son visage public, un portrait qu’il ne voulait pas révéler.

En outre, les aristocrates excellent dans l’art de la dissimulation. On peut dire que Nobutaka situait son bonheur d’être noble dans la certitude que le goût de cacher un vice précédait celui de le pratiquer.

Nobutaka poussa Yûichi, en lui effleurant le dos. Jacky les guida vers le sofa vide.

Cinq garçons, en habit blanc de serveur, apportaient des liqueurs et des canapés, en se faufilant dans la foule des invités. Tous les cinq étaient des mignons de Jacky. C’était extraordinaire. Chacun d’eux, à sa façon, ressemblait à Jacky et ils avaient l’air d’être frères. Chacun avait hérité de Jacky ses yeux, son nez, sa bouche, sa silhouette vue de dos ou son front. En recomposant l’ensemble on retrouvait l’image incomparable de Jacky dans sa jeunesse.

Cette image même – un nu couleur olive, rendu plus sensuel par une peinture un peu mate – trônait au-dessus de la cheminée, dans un magnifique cadre doré, entouré avec révérence par des bouquets de fleurs et de houx, qui avaient été apportés par les invités, et par une paire de bougies ornementées. Jacky avait dix-huit ans lorsque l’Anglais qui était amoureux fou de lui, l’avait pris pour modèle afin de peindre lui-même ce jeune Bacchus, qui, avec un sourire malicieux, levait une coupe de champagne dans sa main droite. Il avait sur le front une guirlande de lierre et autour du cou une cravate verte nonchalamment nouée ; il était assis sur la table et son bras gauche, comme un aviron qui fouettait énergiquement les vagues blanches de la nappe qui couvrait légèrement sa hanche, ployait en soutenant le poids du bateau ivre doré de son corps.

Comme on avait alors changé de disque pour mettre une samba, les danseurs se plaquèrent contre les murs et un projecteur éclaira le rideau de velours bordeaux qui voilait l’entrée de l’escalier. Le rideau s’agita violemment et un garçon à demi nu, travesti en danseuse espagnole, fit son apparition. Il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, il était svelte, sensuel et étroit des hanches. Il avait entouré ses cheveux d’un turban rouge sang et avait couvert sa poitrine d’un soutien-gorge de même couleur brodé de fils d’or. Il se mit à danser. Son corps aux lignes nettes, déliées, lumineuses avait une fraîcheur très différente de la fragilité inquiétante et de la grâce d’un corps de femme, ce qui était un spectacle saisissant. Tout en dansant, le garçon se cabra, puis, redressant la tête, il lança une œillade en direction de Yûichi, qui répondit d’un clin d’œil. Ainsi se conclut un accord tacite.

Ce clin d’œil ne put échapper à Nobutaka. Depuis l’instant si récent où il avait appris que Yûichi était comme ça, il avait toutes ses pensées occupées par lui. Pope, qui craignant pour sa réputation ne s’était jamais commis dans un bar de Ginza, avait, ces temps derniers entendu répéter le nom de Yûchan et avait alors simplement imaginé que c’était, parmi les nombreux beaux garçons de ce milieu, quelqu’un qui les surpassait

encore. En partie poussé par la curiosité, il avait prié Jacky de lui être présenté. Et c'était donc Yûichi.

Nobutaka Kaburagi était un génie de la séduction. Il avait quarante-trois ans et il avait eu près de mille liaisons masculines. Ce n'était pas à proprement parler la beauté qui l'avait attiré dans la débauche. Il était plutôt fasciné par la peur, le frisson. Dans le plaisir qui a cours dans ce milieu, on est poursuivi par une sorte de déséquilibre suave, comme Saikaku l'a justement écrit : « S'abandonner au jeu des garçons, c'est, comme un loup, se coucher sur un lit de fleurs mourantes⁽³⁾. » Nobutaka cherchait toujours de nouveaux frissons. Ou plutôt, seule la nouveauté le faisait frissonner. Il ne se souvenait jamais d'avoir évalué la beauté ni procédé à des comparaisons sophistiquées. Il ne cherchait jamais à comparer le visage de son partenaire présent avec celui d'un ancien amant. Comme un rai de la lumière, la passion n'éclaire qu'un laps de temps et un fragment d'espace. À ce moment-là, Nobutaka se sentit irrésistiblement attiré, tel un suicidé par un précipice, par une faille de fraîcheur qui permettrait d'échapper à la durée de l'existence.

« C'est dangereux », se dit-il. « Jusque-là, je ne voyais Yûichi que sous les traits d'un jeune mari amoureux fou de sa femme, comme un jeune étalon emballé, lancé dans un galop acharné à l'aube de la vie : sa beauté me laissait en repos et je n'aurais jamais eu l'imprudence de conduire ce cheval déchaîné sur mon sentier. Mais voici que je viens de découvrir Yûichi sur cette voie, et depuis je suis profondément ébranlé. Le coup de foudre est risqué. Ce n'est pas la première fois. Naguère, lorsque je vis pour la première fois un jeune homme égaré dans ce milieu, mon cœur fut aussitôt victime de ce même éclair. Je suis sérieusement tombé amoureux. Je le sais toujours d'avance, quand je tombe amoureux. Il me faut ensuite attendre vingt ans pour connaître un éclair aussi puissant. Je suis en droit d'affirmer que, comparé à celui-ci, les coups de foudre que j'ai eus pour d'autres garçons n'étaient que des lueurs de cierges merveilleux. Les jeux sont faits dès la première palpitation, le premier tressaillement. Enfin, quoi qu'il en soit, il faut que je couche au plus vite avec ce jeune homme ! »

L'amour ne l'empêchait pas d'être un excellent observateur : son regard avait la force de transpercer ce sur quoi il se posait, ses mots recelaient l'art de lire dans les pensées. Dès qu'il avait aperçu Yûichi, il avait deviné le poison mental qui détruisait ce garçon exceptionnellement beau.

« Ah, sa beauté même l'affaiblit déjà. Sa faiblesse réside dans sa séduction. Parce qu'il a pris conscience du pouvoir de son charme, il a gardé sur son dos des traces de feuilles. C'est cela que je dois viser. »

Nobutaka rejoignit alors Jacky, qui prenait le frais sur la terrasse pour se dessaouler un peu. Entre-temps, l'étranger blond qui se trouvait dans la voiture tout à l'heure disputait avec un autre Occidental vieillissant l'honneur de danser avec Yûichi.

Nobutaka fit un signe de la main à Jacky qui rentra immédiatement à l'intérieur. Il sentit sur sa nuque une bouffée d'air froid.

— Tu as quelque chose à me raconter ?

— Oui.

Jacky accompagna son vieil ami au bar de l'entresol d'où l'on dominait la mer. À l'écart de la fenêtre, un comptoir avait été aménagé contre le mur, où un brave serveur que Jacky avait pêché dans un établissement de Ginza, faisait office de barman, les manches retroussées. Vers la gauche, un phare brillait sur un cap lointain. Les branches dépouillées des arbres du jardin caressaient le ciel constellé et l'océan. Sur les vitres qui étaient en contact simultanément avec l'air chaud et l'air glacé, une vapeur se formait immédiatement, même après avoir été essuyée. Les deux hommes s'amusèrent à commander un cocktail réservé aux femmes, l'« Angel Kiss ».

— Alors ? Il est superbe, hein ? demanda Jacky, en buvant.

— C'est un beau garçon. J'ai rarement vu quelqu'un de tel.

— Les étrangers n'en reviennent pas. Mais aucun d'eux n'est encore parvenu à l'avoir. Il n'a aucun goût pour eux. Mine de rien, il a dû s'offrir une dizaine ou une vingtaine de garçons, mais ils sont tous plus jeunes que lui.

— Qu'il soit difficile, ça ajoute encore à son charme. De nos jours, les garçons sont si peu regardants.

— En tout cas, tu n'as qu'à tenter ta chance. Les plus entreprenants d'entre nous finissent par s'avouer vaincus, quels qu'aient été leurs efforts. C'est le moment où jamais de montrer ce que tu vauds, Pope.

— Ce que je voulais te demander, dit l'ancien comte, en fixant son verre à cocktail qu'il tenait de la main droite et dont il maintint ensuite le pied sur la paume de sa main gauche – et quand il regardait quelque chose, il donnait toujours l'impression d'être épié par un tiers, c'est-à-dire qu'il jouait les deux rôles d'acteur et de spectateur –, ce que je voulais te demander... comment dire ? Il s'agirait de savoir si ce garçon s'est déjà livré à ce qu'il ne désire pas. Je veux dire... comment m'expliquer ? S'est-il livré totalement à sa propre beauté ? Tant qu'il reste un atome d'amour ou de désir à l'égard de l'autre, on ne peut pas prétendre qu'il s'est livré purement à sa propre beauté... D'après ce que tu dis, en dépit de son charme, il n'a pas encore eu ce type d'expérience.

— À ce que je sache, non. Cela dit, puisqu'il est marié, il doit bien coucher avec sa femme par obligation.

Nobutaka baissa les yeux et chercha sous les mots de son vieil ami des sous-entendus. Quand il réfléchissait, il se comportait comme si les gens le contemplaient pour sa noble attitude méditative. Jacky, d'un naturel joyeux, lui conseilla d'essayer à tout hasard ; il proposa un pari : Yûichi tiendrait-il ou non jusqu'à dix heures du matin ? Et dans son ivresse, il mit en gage la bague précieuse qu'il portait au petit doigt et, au cas où il gagnerait, il proposa à Pope de lui donner le nécessaire à encre laqué, aux dessins d'or et d'argent. La splendeur de la laque était telle que depuis qu'il s'était rendu chez les Kaburagi, Jacky en salivait.

Ils redescendirent dans la salle de bal. Yûichi était en train de danser avec le garçon qui avait fait son numéro de travesti. Il s'était entre-temps rhabillé en homme et avait mis un nœud papillon mignon. Nobutaka connaissait son propre âge. L'enfer des pédérastes est le même que celui des femmes. C'est la « vieillesse ». Nobutaka savait pertinemment que jamais, au grand jamais, le miracle qui rendrait ce beau garçon

amoureux de lui ne se produirait. À cette idée, sa passion s'approchait à l'infini de celle d'un idéaliste qui sait d'emblée ses aspirations vaines. Espérons que celui qui aime l'idéal, sera aimé en retour par cet idéal.

Yûichi et son partenaire s'interrompirent sans attendre la fin du morceau. Ils se cachèrent derrière le rideau bordeaux. Pope dit en soupirant :

— Ah, ils sont montés au premier.

Il s'y trouvait trois ou quatre chambres dont on pouvait disposer à toute heure et qui étaient discrètement meublées de lits et de canapés.

— Pour un ou deux, il faudra fermer les yeux, Pope. Il est assez jeune pour tenir encore le coup.

Jacky le consolait. Il promena son regard sur le coin d'une étagère. Il se demandait déjà où placer le nécessaire à encre que lui donnerait Nobutaka.

Nobutaka attendit. Au bout d'une heure, Yûichi réapparut, mais il ne se présenta pas d'occasion. La nuit avançait. Les danseurs présentaient des signes de fatigue. Mais, comme des braises qui se ravivent tour à tour, plusieurs couples de danseurs alternaient. Un des mignons de Jacky, au visage enfantin, s'était endormi sur une petite chaise contre le mur. Un étranger fit un clin d'œil à Jacky. Le maître de maison, généreux, acquiesça d'un sourire. L'étranger souleva avec aisance le garçon endormi qu'il transporta jusqu'à un sofa qui se trouvait à l'ombre du rideau de la porte de l'entresol. Le garçon, qui feignait le sommeil, entrouvrait les lèvres et ses yeux, sous ses paupières à demi closes, guettaient, dans un tressaillement de crainte, la poitrine de son robuste porteur. Apercevant dans l'ouverture du col la toison blonde de l'étranger, il avait l'impression d'être porté par une abeille géante.

Nobutaka attendait une occasion. La plupart des invités étaient de vieilles connaissances et il ne manquait pas de sujets de conversation pour tuer le temps. Mais c'est Yûichi qu'il désirait. Toutes sortes de fantasmes tendres ou obscènes le tourmentaient. Il était pourtant sûr de ne rien trahir de la confusion de ses sentiments.

Les yeux de Yûichi se posèrent soudain sur un nouvel arrivant. L'inconnu venait de Yokohama ; il était entré après deux heures du matin, avec quatre ou cinq autres garçons, dont des étrangers. Il portait un manteau de deux coloris et l'on apercevait à son col un foulard rayé noir et carmin. Son sourire découvrait des dents vigoureuses et très blanches. Il était coiffé en brosse, ce qui convenait à ses traits sculpturaux. Il tenait entre les doigts une cigarette d'un geste inexpérimenté et exhibait une chevalière voyante en or.

Le charme rustre de ce garçon rappelait l'élégance langoureuse et sensuelle de Yûichi. Si l'on considérait Yûichi comme un chef-d'œuvre de sculpture, le nouveau venu pouvait apparaître comme une statue imparfaite. Il ressemblait à Yûichi comme une imitation à son modèle. L'orgueil démesuré de Narcisse ne le conduisit-il pas à s'éprendre de son terne reflet ? Mais il lui épargnait du moins la jalousie.

Le nouveau groupe se mêla aux invités, avec des démonstrations d'amitié. Yûichi et l'inconnu s'assirent l'un à côté de l'autre. Leurs regards juvéniles se croisèrent. L'accord était déjà conclu.

Les deux jeunes gens s'apprêtaient à s'éloigner, main dans la main, quand un étranger demanda à Yûichi de danser avec lui. Yûichi ne refusa pas. Nobutaka Kaburagi ne laissa pas échapper une aussi belle occasion et, se précipitant vers le garçon resté seul, lui proposa à son tour de danser avec lui. Il lui demanda, tout en dansant :

— Tu m'as oublié, Ryôchan ?

— Comment vous aurais-je oublié, monsieur Pope ?

— Est-ce que tu as jamais eu à te repentir de suivre mes conseils ?

— Votre générosité m'a toujours confondu, monsieur Pope. C'est chez vous un trait de caractère qui séduit tout le monde.

— Trêve de compliments. Ça te dirait aujourd'hui ?

— Je ne dis pas non. Parce que c'est vous.

— Mais ce serait pour tout de suite.

— Tout de suite...

Le regard du garçon s'embua.

— C'est-à-dire que... enfin, balbutia-t-il.

— Je te propose le double de la dernière fois.

— Oui, mais on n'est peut-être pas pressé, on a le temps jusqu'à l'aube.

— C'est maintenant ou jamais, je ne te le demanderai pas une deuxième fois.

— Je suis déjà pris, vous n'êtes pas le premier.

— Mais mon devancier ne te rapportera pas un sou.

— Je suis prêt à tout donner pour quelqu'un que j'aime.

— Tout donner, tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère ! Bien, dans ces conditions je multiplie par trois et j'ajoute mille yens, je t'en propose dix mille. Tu lui en feras cadeau plus tard.

— Dix mille yens ! s'écria le garçon, les yeux étincelants. Est-ce que vous avez gardé un tel souvenir de moi ?

— Oui, c'était très bien.

Le garçon haussa la voix comme pour crâner.

— Vous devez être ivre, monsieur Pope. C'est trop beau pour être vrai.

— Tu te sous-estimes terriblement, mon pauvre garçon, tu devrais être plus sûr de toi. Tiens, voilà quatre mille yens d'avance. Je te donnerai les six mille autres yens plus tard.

Le garçon calcula mentalement, gêné par le rythme rapide du paso doble. Déjà avec quatre mille yens, à supposer que, dans le pire des cas, les six mille yens lui échappent, c'était une excellente affaire. Il ferait passer Yûichi en second, mais comment arranger les choses ?

Yûichi, installé contre le mur, fumait en attendant qu'il ait fini de danser. Il pianotait des doigts d'une main contre la paroi. Nobutaka le regarda à la dérobée et admirait déjà la beauté de la pulsion qui allait s'exprimer violemment chez ce vigoureux garçon.

La musique s'arrêta. Ryôsuké s'approcha de Yûichi, réfléchissant au prétexte qu'il pourrait avancer. Mais Yûichi, sans le remarquer, jeta sa cigarette et se leva pour s'éloigner. Ryôsuké lui emboîta le pas, suivi de Nobutaka. Au moment de gravir les marches, Yûichi posa une main sur ses épaules avec douceur, ce qui l'embarrassa pour raconter son histoire. Lorsqu'ils furent arrivés devant une petite pièce du premier et que Yûichi s'apprêtait à ouvrir la porte, Nobutaka retint précipitamment Ryôsuké par le bras. Yûichi se retourna, d'un air dubitatif. Comme Nobutaka et Ryôsuké n'échangeaient pas une parole, Yûichi leur lança un regard chargé de colère.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Ce garçon a pris un engagement avec moi.

— Mais j'étais avant vous.

— Ce garçon a une dette envers moi.

Yûichi pencha la tête et se força à rire.

— Assez plaisanté !

— Si vous croyez que c'est une plaisanterie, vous n'avez qu'à l'interroger. Avec qui veut-il aller en premier ?

Yûichi posa une main sur l'épaule du garçon, qui tressaillait. Ryôsuké tentait de dissimuler sa gêne sous un regard hostile qu'il adressait à Yûichi, en murmurant avec une douceur hésitante :

— Ce n'est pas grave, hein ? On le fera après.

Yûichi était sur le point de le gifler. Nobutaka s'interposa.

— Vous n'allez pas en venir aux mains, tout de même ! Je vais tout vous expliquer.

Il mit une main autour du cou de Yûichi et l'entraîna dans la pièce. Ryôchan allait entrer à son tour, mais Nobutaka lui claqua la porte au nez. Ils entendirent une flopée d'injures. Nobutaka ferma le verrou dans son dos. Il fit asseoir Yûichi sur le divan près de la fenêtre. Il lui offrit une cigarette et en alluma une pour lui-même. Ryôsuké tambourinait contre la porte par intervalles. Il donna un coup de pied. Puis il se calma. Il devait avoir fini par comprendre la situation.

L'ambiance de la petite chambre était en accord avec leur *état d'esprit*. Au mur était accrochée une gravure représentant Endymion endormi dans un pré, au clair de lune, dans un foisonnement de fleurs et de plantes. Un chauffage électrique allumé, une bouteille de cognac et une carafe d'eau en cristal taillé sur la table, un tourne-disque : l'étranger qui dormait habituellement dans cette chambre l'avait laissée, spécialement ce soir-là, à la disposition des invités.

Nobutaka enclencha le tourne-disque qui avait une réserve de dix disques qui se mettaient en place automatiquement. Il servit calmement le cognac dans deux verres. Yûichi fit soudain mine de quitter la pièce. Pope l'en empêcha, en fixant sur lui un

regard profond et doux. Le regard avait une force extraordinaire. Comme paralysé par une curiosité inexplicable, Yûichi s'immobilisa.

— Rassurez-vous. Je ne désire pas ce garçon. Je l'ai payé et c'est en connaissance de cause que je vous ai ennuyé. C'était la seule possibilité que j'avais de m'entretenir un peu longuement avec vous. Il n'y a vraiment aucune raison de se précipiter sur un garçon si facilement manipulable avec de l'argent.

En réalité, le désir de Yûichi s'était émoussé dès qu'il avait eu envie de gifler le garçon. Mais devant Nobutaka, il ne voulait pas l'admettre. Il se taisait comme un jeune espion pris sur le fait.

— Ce que j'ai à vous dire n'a rien de bien compliqué. Pour une fois, j'aimerais me confier à vous en toute intimité. Vous m'écoutez ? Je me souviens du jour de votre mariage, où je vous ai vu pour la première fois.

Il serait trop fastidieux de rapporter ici le long monologue de Nobutaka Kaburagi. Il ne fallut pas moins de douze faces de disques de musique de fond. Nobutaka savait l'effet que pouvaient produire ses paroles. Les caresses des mots qui précédaient celles des mains. Il avait annihilé sa personne pour ne devenir qu'un miroir où Yûichi se refléterait. Il avait dissimulé derrière ce miroir sa vieillesse, ses désirs, ses ruses, ses stratagèmes.

Yûichi ne pouvait intervenir dans cet interminable soliloque : il entendait Nobutaka lui tendre la perche, sur un ton doux et caressant : « Est-ce que je vous ennuie déjà ? » ou encore : « Si je vous lasse, dites-le-moi tout de suite, je me tairai. » La première fois, faiblement, comme pour le supplier avec obséquiosité. La deuxième fois, avec une insistance désespérée. La troisième, avec une totale confiance en soi, comme s'il était sûr, avant même de l'interroger, que Yûichi répondrait négativement d'un sourire.

Yûichi ne s'ennuyait pas. Pas le moins du monde. Car dans le monologue de Nobutaka, il n'était question que de lui.

— Il y a une telle expression de virilité et de fraîcheur dans vos sourcils. À mon avis, ils traduisent... comment dirais-je ?... une détermination saine et juvénile. (Lorsqu'il eut épuisé la métaphore, il fixa du regard les sourcils de Yûichi, en silence. C'était une technique d'hypnose.)... Quoi qu'il en soit, l'harmonie qui unit vos sourcils et vos yeux profondément mélancoliques est vraiment à couper le souffle. Vos yeux expriment votre destin. Il y a dans l'espace qui les sépare une sorte de combat. Le combat que tout homme jeune doit livrer. Vos sourcils et vos yeux sont ceux du plus bel officier sur le champ de bataille qu'on appelle la jeunesse. Seul un casque grec conviendrait à une telle beauté. Combien de fois ai-je rêvé de votre beauté ! Combien de fois j'ai désiré vous parler ! Mais maintenant que vous êtes en face de moi, j'ai la gorge serrée comme un enfant qui ne peut plus parler. Je dis cela avec certitude : vous êtes le plus beau de tous les beaux garçons que j'ai vus depuis trente-cinq ans. Aucun ne pourrait supporter la comparaison. Tel que vous êtes, quelle idée de vous enticher de ce Ryôchan ? Regardez-vous mieux dans un miroir. La beauté que vous croirez déceler chez un autre n'est explicable que par votre ignorance sur vous-même, par l'ignorance et le malentendu. La beauté que vous croyez découvrir chez autrui se trouve déjà chez vous. Vous n'avez pas besoin de la découvrir ailleurs. Si vous aimez quelqu'un d'autre, c'est

que vous ne vous connaissez pas vous-même. Vous avez déjà atteint, par votre naissance, le sommet de la perfection.

Peu à peu, le visage de Nobutaka s'approchait de celui de Yûichi. Ces expressions grandiloquentes flattaient ses oreilles comme d'insidieuses médisances. Elles n'avaient rien de commun avec les flatteries ordinaires.

— Vous n'avez pas besoin de porter un nom, déclara l'ancien comte de façon péremptoire. Une beauté qui porte un nom ne compte pas. Je ne me laisse plus abuser par des fantasmes évoqués par des seuls noms. Qu'ils s'appellent Yûichi, Taô ou Jirô. Pour le rôle que la vie vous a réservé vous n'avez pas besoin de porter un nom. Car vous êtes un *archétype*. Vous montez sur scène. Le nom de votre personnage, c'est le jeune homme. Les acteurs dignes d'un tel rôle ne courent pas les rues. Chacun s'appuie sur une personnalité, un caractère, un nom. Tout au plus, ils sont capables de jouer le jeune homme Ichirô, le jeune homme Jean, le jeune homme Johannes. Or, votre existence est le terme générique d'une jeunesse éclatante. Vous êtes le représentant *visible* du « jeune homme » qui apparaît dans la mythologie, dans l'histoire, dans la société, dans l'esprit d'époque de tous les pays. Vous en êtes l'incarnation. Sans vous, la jeunesse tout entière n'aurait plus qu'à disparaître ensevelie. Sur vos sourcils sont tracés ceux de milliers de jeunes gens. Vos lèvres sont la réalisation de celles de milliers de jeunes gens. Votre poitrine de même, vos bras de même...

Il lui palpa imperceptiblement les bras à travers les manches de sa veste d'hiver.

— ... vos cuisses aussi, vos mains aussi.

Il s'approcha encore, épaule contre épaule, et le fixa de profil. Il tendit la main pour éteindre la lampe qui se trouvait sur la table.

— Restez immobile. Je vous en prie, ne bougez pas. Quelle beauté ! La nuit touche à sa fin. Le ciel pâlit. Vous devez sentir sur l'autre joue les prémices de la vague lueur de l'aube. Mais l'autre joue, de mon côté, est encore plongée dans la nuit. Aux confins de l'aube et de la nuit, votre profil parfait se découpe. Je vous en prie, restez immobile.

Il sentit que le profil du beau jeune homme se détachait nettement dans l'instant pur qui sépare le jour et la nuit. Cette sculpture éphémère accéda à l'éternité. Le profil imprimait une forme éternelle au temps et il devint lui-même impérissable, après avoir fixé la beauté parfaite d'un instant.

Les rideaux de la fenêtre avaient été tirés à l'avance. On apercevait à travers les vitres le paysage qui blêmissait. La chambre donnait directement sur la mer. Le phare clignotait d'un air ensommeillé. Sur la mer, une lumière laiteuse paraissait soutenir les amoncellements de nuages qui montaient haut dans un ciel enveloppé des ténèbres de l'aube. Les arbres dépouillés dans le jardin, comme des rebuts rejetés par les vagues de la nuit sur le rivage, entremêlaient leurs branches évanouies.

Yûichi fut gagné par un sommeil irrésistible. C'était une sensation différente à la fois de la torpeur et de l'ivresse. Les images qu'avaient fait naître les mots de Nobutaka sortirent peu à peu du miroir et se déposèrent sur Yûichi, comme un double de sa personne. Sur les cheveux de Yûichi, dont la tête était retombée sur le dossier du canapé, s'étaient surimposés les cheveux de son double. Le désir se doubla de désir, et

le désir excita seul le désir. La sensation de réunification onirique n'était pas facile à expliquer. L'esprit s'assoupit sur l'esprit, sans recourir aux sens. L'esprit de Yûichi s'unit à celui de l'autre Yûichi, qui allait déjà se dédoubler. Le front de Yûichi toucha celui de Yûichi, et ses beaux sourcils ses beaux sourcils. Sur ses charmantes lèvres rêveusement entrouvertes se plaquèrent les siennes propres qu'il avait imaginées...

Les premiers rayons de l'aube filtrèrent à travers les nuages. Nobutaka lâcha les joues de Yûichi, qu'il tenait jusque-là serrées entre ses mains. Il avait abandonné sa veste sur une chaise près de lui. De ses mains désormais libres, il défit précipitamment ses bretelles. Il reprit le visage entre ses mains et ses lèvres affectées scellèrent une fois encore celles de Yûichi.

... À dix heures du matin, à contrecœur, Jacky dut céder à Nobutaka sa précieuse bague incrustée d'un œil-de-chat.

CHAPITRE XIV

Voler de ses propres ailes

Le Nouvel An arriva. Yûichi avait maintenant vingt-trois ans. Yasuko en avait vingt(4).

L'année nouvelle fut fêtée chez les Minami dans l'intimité. L'année devait s'annoncer faste. Il y avait tout d'abord la grossesse de Yasuko. Et puis la santé de la mère de Yûichi était meilleure qu'on ne l'avait craint. Mais pour des raisons confuses les fêtes étaient assombries, froides. La graine de l'inquiétude avait été de toute évidence semée par Yûichi.

Yasuko était affreusement préoccupée par l'attitude de Yûichi, qui découchait souvent et, pis encore, manquait à ses obligations, mais elle était consciente qu'elle ne pouvait en accuser que sa propre insistance. Elle croyait savoir, à en juger par ce qu'elle avait entendu çà et là, chez des amis, des parents, qu'il n'était pas rare qu'une femme retournât vivre dans sa famille, dès le premier soir où son mari n'était pas rentré au foyer. Yûichi semblait avoir oublié quelque part la tendresse qui le caractérisait : il s'absentait certaines nuits sans prévenir et ne prêtait nulle attention aux avertissements de sa mère et aux plaintes de Yasuko. Il s'obstinait de plus en plus souvent dans un silence constant et n'avait plus guère l'occasion de découvrir ses dents blanches.

Il ne faut pas imaginer derrière l'orgueil de Yûichi une solitude byronienne. Cette solitude n'était pas le fait de sa pensée et son orgueil n'était qu'une nécessité de sa vie. Un capitaine impuissant ne peut qu'assister sans un geste au naufrage de son propre navire, silencieux et grimaçant. Cela dit, la vitesse de cette destruction était si sûre et tellement ordonnée qu'il arrivait même à Yûichi de penser que la responsabilité ne lui en incombait pas et qu'il s'agissait d'une autodestruction.

Après les fêtes, Yûichi annonça qu'il allait devenir le secrétaire du président d'une société inconnue ; sa mère et Yasuko ne s'en soucièrent pas outre mesure, mais en apprenant que M. le Président et madame viendraient lui rendre visite, la mère de Yûichi en fut grandement surprise. Facétieux, Yûichi voulait cacher le nom du président. Lorsque sa mère alla ouvrir la porte, elle fut encore plus étonnée en reconnaissant les Kaburagi.

Il avait, ce matin-là, neigé légèrement et l'après-midi était nuageux et froid. L'ancien comte s'assit en tailleur devant le chauffage à gaz, comme s'il devait converser avec lui, et en approcha ses mains. La comtesse était surexcitée. Ce couple n'avait jamais paru autant uni. À la moindre occasion, ils riaient en se regardant.

Dès le milieu du couloir où elle se trouvait, se dirigeant vers le salon pour aller les saluer, Yasuko entendit les éclats de rire quelque peu retentissants de M^{me} Kaburagi. Faisant preuve d'une intuition tout à fait naturelle, Yasuko s'était déjà aperçue que

M^{me} Kaburagi comptait parmi les amoureuses de Yûichi. Mais, avec une terrifiante perspicacité, qui n'était explicable que par sa grossesse, elle avait en outre deviné que ce n'était ni M^{me} Kaburagi ni Kyôko qui épuisaient Yûichi. Il devait y avoir une *troisième femme invisible*. Tentant d'imaginer les traits de cette femme, que Yûichi était parvenu à lui cacher entièrement, Yasuko, avant même de sombrer dans la jalousie, éprouvait une peur mystérieuse. Aussi n'avait-elle aucune raison de s'étonner de sa propre sérénité, dépourvue de toute jalousie, lorsqu'elle entendait le rire aigu et perçant de M^{me} Kaburagi.

Fatiguée par ses souffrances, Yasuko avait fini par s'accoutumer à la persistance de la douleur ; elle était devenue semblable à un petit animal apprivoisé, prêtant l'oreille à la conversation. Soucieuse de l'avenir de Yûichi, qui était destiné à être pris en charge par son père, elle n'osait souffler mot de ses inquiétudes à ses parents : la mère de Yûichi était éperdue d'admiration devant la patience pour ainsi dire désuète de sa bru. En l'admirant, elle se contentait d'appliquer au courage de sa jeune belle-fille le modèle ancien d'honnête femme, mais Yasuko avait fini par aimer la mélancolie inconnue qui se cachait derrière l'orgueil de Yûichi. Beaucoup risquent de douter qu'une jeune femme de vingt ans puisse s'appliquer à elle-même les règles d'une telle générosité. Or avec le temps, la certitude l'avait gagnée, que son mari était malheureux, et non seulement elle était désolée de ne pouvoir lui venir en aide, mais elle s'était même convaincue qu'elle commettait un crime à son égard. Dans l'idée maternelle que la débauche de son mari n'était pas liée au plaisir, que c'était bien au contraire la manifestation d'une incommensurable souffrance, il y avait une erreur d'analyse, due à un sentimentalisme qui se voulait l'expression de la maturité. Elle allait même jusqu'à penser que la souffrance de Yûichi était proche d'un tourment moral, puisque le plaisir ne s'était pas, chez lui, attribué un nom qui lui convenait ; et – c'était là une imagination enfantine –, elle se disait aussi que, si elle avait été, elle-même, un jeune homme quelconque, et qu'elle eût commis un adultère, elle se serait aussitôt précipitée auprès de sa femme pour tout lui raconter joyeusement dans les moindres détails.

« Quelque chose d'incompréhensible le fait souffrir, pensa-t-elle. Il ne doit quand même pas préparer une *révolution* ! Si c'était par amour de quelque chose ou de quelqu'un qu'il me trahissait, on ne verrait pas son visage empreint d'une mélancolie aussi manifeste. Je suis sûre que Yûchan n'aime personne. Je suis sa femme et c'est mon instinct qui me le dit. »

Yasuko avait à moitié raison. On ne pouvait pas dire que Yûichi aimait ces garçons.

Tous parlaient gaiement dans le salon ; inconsciemment influencés par l'harmonie plus que nécessaire des Kaburagi, Yûichi et Yasuko participaient joyeusement à la conversation comme un couple sur la vie duquel aucune ombre n'était menaçante.

Par erreur, Yûichi but du thé dans la tasse où Yasuko avait trempé les lèvres. Les autres, absorbés par la discussion, ne semblèrent pas remarquer cette méprise. En réalité, Yûichi lui-même n'en fut pas conscient. Seule Yasuko s'en aperçut et effleura la cuisse de Yûichi. Elle indiqua du doigt l'autre tasse, qui était la sienne, sur la table et sourit. La réaction de Yûichi fut de se gratter la tête comme un enfant.

Cette sorte de pantomime ne pouvait échapper au regard perspicace de M^{me} Kaburagi. Sa bonne humeur s'expliquait par l'agréable perspective de voir Yûichi devenir le secrétaire de son mari et par la gratitude qu'elle éprouvait pour son mari, qui s'était montré si enthousiaste pour permettre la réalisation d'un plan aussi commode, en ce qui la concernait. Combien désormais il lui serait facile de voir fréquemment le visage du jeune homme, s'il devenait le secrétaire de son mari ! Ce dernier acceptant la proposition de sa femme avait dû probablement penser gagner à cet arrangement, mais peu lui importait.

Assistant à cette scène si attendrissante entre Yûichi et Yasuko, une scène d'une telle subtilité qu'elle avait échappé aux autres, M^{me} Kaburagi prenait vivement conscience du caractère désespéré de son amour. Ils étaient tous les deux jeunes et beaux : à côté d'une telle harmonie, elle commençait même à se demander si la liaison avec Kyôko n'était pas pour Yûichi un simple sport. Dans ce cas, elle-même avait encore moins de chance d'être aimée que Kyôko, et elle n'avait pas le courage d'affronter sa situation.

Si elle paraissait avoir avec son mari des relations de plus grande intimité que d'ordinaire, c'est parce qu'elle avait envisagé une nouvelle solution. Elle voulait rendre Yûichi jaloux. Il y avait dans cette machination une grande part d'imagination. Mais elle désirait se venger de la souffrance que lui infligeait la présence de Kyôko et elle aimait trop Yûichi pour blesser son amour-propre en se présentant à lui en compagnie d'un autre jeune homme.

Elle remarqua un fil blanc sur l'épaule de son mari et l'enleva.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en se retournant vers elle.

Comprenant le sens de son geste, il fut intérieurement stupéfait. Car sa femme n'était pas du genre à manifester de telles attentions.

Dans sa société, la Compagnie des Produits Marins Orientaux, qui fabriquait des sacs en peau de murène, Nobutaka avait jusque-là utilisé son ancien intendant comme secrétaire. Ce vieil homme qui continuait à l'appeler « maître » au lieu de « monsieur le Président », avait été très précieux, mais il était mort, deux mois auparavant, d'une hémorragie cérébrale. Nobutaka s'était donc mis en quête d'un remplaçant. Un jour, sa femme avait prononcé, comme en passant, le nom de Yûichi, ce à quoi il avait vaguement répondu que ce n'était pas une mauvaise idée, car il pouvait toujours exercer cette fonction comme un travail d'appoint. Il avait deviné, dans le regard de sa femme qui tentait de paraître naturelle en guettant sa réponse, l'intérêt qu'elle pouvait y trouver.

De façon inattendue, les pions ainsi disposés, le stratagème servit, un mois plus tard, à Nobutaka lui-même pour camoufler son plan. Dès le début de l'année, il décida lui-même d'embaucher Yûichi comme secrétaire personnel ; lorsque le moment fut venu d'en parler à sa femme, il la laissa mener l'affaire de bout en bout, sans manquer de louer les talents de gestionnaire de Yûichi.

— Il paraît que ce garçon est quelqu'un de confiance, dit-il. On m'a présenté l'autre jour un certain M. Kuwahara, de la banque Otomo, qui a fait des études à la même faculté que lui. C'est grâce à lui que ma société a obtenu des prêts illicites. Il m'a dit le

plus grand bien de Yûichi. Malgré son jeune âge, il se charge tout seul de la délicate gestion de ses biens familiaux. M. Kuwahara n'a pas tari d'éloges.

— Ce sera donc un secrétaire parfait, répondit sa femme. S'il fait des difficultés, nous pourrons toujours aller convaincre ensemble sa mère, M^{me} Minami. Nous en profiterons du reste pour nous excuser de ne pas avoir donné signe de vie depuis longtemps.

Il y avait déjà de longues années que Nobutaka avait perdu l'habitude de papillonner d'un amour à l'autre : or, depuis la soirée chez Jacky, il ne pouvait plus vivre sans Yûichi. Et ce dernier avait eu beau se montrer complaisant à deux reprises avec lui, il ne semblait pas l'aimer. Ce qui ne faisait qu'attiser le désir de Nobutaka. Yûichi refusant de découcher, ils avaient dû aller tous deux incognito dans un hôtel de banlieue. Yûichi était étonné par le souci de respectabilité qui obsédait Nobutaka. Il prenait soin, en effet, de réserver lui-même, pour une ou deux nuits, une chambre où Yûichi venait le voir, comme par hasard, pour un « entretien » et Yûichi repartait tard dans la nuit ; puis Nobutaka terminait la nuit seul dans cette chambre. Après le départ de Yûichi, il était assailli plus que jamais par les tourments désespérés de sa passion. Vêtu de son peignoir, il s'agitait en tous sens dans la chambre exigüe. Finalement, il se laissait tomber par terre. Il roulait sur le tapis. Il murmurait cent fois de suite le nom de Yûichi. Il buvait le reste de vin laissé par son amant. Il rallumait les mégots que Yûichi avait jetés. Il allait même jusqu'à lui demander de ne manger que la moitié d'un gâteau et d'abandonner dans l'assiette l'autre moitié avec l'empreinte de ses dents.

Comme Nobutaka justifiait sa proposition en évoquant l'apprentissage de la vie sociale, la mère de Yûichi était toute disposée à y voir le moyen inespéré de remédier à l'existence désordonnée que son fils menait depuis quelque temps. Mais ce n'était encore, malgré tout, qu'un étudiant. De plus, son emploi était déjà décidé, une fois qu'il aurait terminé ses études.

— Tu ne dois pas oublier que M. Segawa te propose un poste dans son grand magasin, dit-elle à son fils qu'elle fixait du regard, tout en parlant à l'intention de Nobutaka. M. Segawa voudrait que tu aies une formation. Avant d'accepter la proposition que l'on te fait, tu devrais demander conseil à M. Segawa.

Yûichi regarda les yeux de sa mère, que l'âge avait éteints. Cette vieille femme avait foi en l'avenir ! Cette vieille femme qui pouvait disparaître d'un jour à l'autre... Il se dit que c'étaient plutôt les jeunes gens qui manquaient de foi en l'avenir. Les vieillards ne croient-ils pas en l'avenir, par la force d'inertie que l'âge leur a inculquée, alors qu'aux jeunes gens cette inertie de l'âge fait défaut ?

Soulevant ses beaux sourcils, Yûichi émit une protestation vigoureuse, mais assez enfantine.

— Oh, ça va. Je ne suis pas son fils adoptif.

Yasuko l'observa de profil, tandis qu'il prononçait ces mots. Elle se demandait si la froideur qu'il manifestait à son égard ne devait pas être attribuée à son orgueil blessé. C'était son tour d'intervenir.

— J’essaierai de me débrouiller pour expliquer la chose à mon père. Tu es libre de faire ce que tu voudras.

Yûichi exprima alors son accord, dans les termes dont il était auparavant convenu avec Nobutaka et selon lesquels il était prêt à l’aider, dans la mesure où cela ne gênerait pas ses études ; après quoi sa mère pria Nobutaka de bien vouloir se charger de l’éducation de Yûichi. Cette demande était formulée en des termes si cérémonieux, qu’elle aurait semblé ridicule à tout témoin extérieur. Quelle magnifique éducation, Nobutaka allait-il réserver à ce précieux enfant prodigue !

Lorsque l’affaire fut pour ainsi dire conclue, Nobutaka Kaburagi invita toute l’assistance à dîner. La mère de Yûichi commença par refuser, mais, lorsqu’on lui promit qu’elle serait raccompagnée en voiture, elle se ravisa et alla se préparer. En fin d’après-midi la neige s’était remise à tomber légèrement et, pour protéger ses reins, elle glissa sous sa ceinture, un molleton chauffant.

Ils montèrent tous les cinq dans le taxi, dans lequel les Kaburagi étaient venus, et se rendirent dans un restaurant de Ginza Ouest. Après le dîner, Nobutaka proposa d’aller danser : la mère de Yûichi, elle-même, poussée par la curiosité ne refusa pas d’entrer dans un cabaret. Elle aurait aimé assister à un strip-tease, mais on ne donnait pas, ce soir-là, de tel numéro.

Elle fit avec modestie l’éloge du vêtement très léger d’une danseuse :

— Que c’est beau ! Ça lui va très bien. Le bleu des lignes diagonales est vraiment très joli.

Pour la première fois, depuis très longtemps, Yûichi éprouvait dans tout son corps une liberté banale qu’il n’aurait pu lui-même expliquer. Il se rendit compte qu’il avait totalement oublié l’existence de Shunsuké. Il décida de ne pas lui parler de ce poste de secrétaire et encore moins de sa relation avec Nobutaka. Cette petite décision l’emplit de joie au point que M^{me} Kaburagi, qui était en train de danser avec lui, lui demanda :

— Qu’est-ce qui vous rend aussi heureux ?

Le jeune homme répondit avec, dans la voix, un accent volontaire de coquetterie, et en la regardant dans les yeux :

— Vous ne savez pas ?

Cet instant la fit suffoquer de bonheur.

CHAPITRE XV

Dimanche vide

Un dimanche encore loin du printemps, Yûichi quitta Nobutaka Kaburagi avec lequel il avait passé la nuit précédente, à l'entrée de la gare de Kanda.

La veille, ils avaient eu une petite dispute. Car Nobutaka avait réservé une chambre d'hôtel sans demander son avis à Yûichi, et ce dernier, furieux, avait fait annuler la réservation. Nobutaka chercha par tous les moyens à l'amadouer ; finalement, il avait emmené le jeune homme dans un hôtel de passe, près de la gare de Kanda, où il demanda une chambre pour une seule nuit, sans bagage. Ils avaient craint de se rendre dans un des hôtels spécialisés qui leur étaient familiers.

La nuit fut atroce. Il ne restait plus de chambre disponible et on leur offrit une pièce de dix tatamis, très prosaïque, parfois utilisée pour des banquets. Il n'y avait pas de chauffage et il faisait aussi froid que dans la salle d'un temple. C'était une chambre japonaise, désolante et glacée, dans un immeuble de béton. Ils se mirent autour du brasero où des braises mourantes grésillaient comme des lucioles, et où les mégots formaient une véritable forêt ; puis se serrant dans leurs manteaux, évitant de se regarder pour ne pas apercevoir leurs tristes mines, ils observaient vaguement le mouvement des jambes de la femme de chambre qui, sans la moindre discrétion, faisait le lit en soulevant à chaque pas des nuages de poussière.

— Vous êtes agaçants, à la fin. Ne me regardez pas comme ça ! protesta la femme de chambre qui avait les cheveux légèrement roux et qui ne semblait pas très futée.

L'hôtel s'appelait « Hôtel des Voyageurs ». Par la fenêtre, on pouvait voir l'arrière du cabaret voisin, dont les toilettes et les loges donnaient de ce côté-ci. Des néons qui teintaient de rouge et de bleu les fenêtres durant toute la nuit, l'air nocturne qui s'infiltrait par les interstices et ne cessait de refroidir encore la pièce, la tapisserie déchirée. Le rire nerveux de deux femmes et d'un homme ivres dans la chambre contiguë traversa la paroi jusqu'à trois heures du matin et le jour fut vite envahissant parce qu'il n'y avait pas de volets. Ils ne disposaient même pas d'une corbeille : ils ne pouvaient jeter le papier que dans le placard. Et tout le monde avait eu cette idée : le placard était plein de papiers sales.

Ce matin-là, le ciel était couvert et le temps à la neige. Dès dix heures du matin, des notes de guitare leur parvinrent du cabaret où un musicien s'exerçait laborieusement. En sortant de l'hôtel, Yûichi, énervé par le froid, hâta le pas. Nobutaka s'essouffla pour le rattraper.

— Président... (Quand le jeune homme s'adressait ainsi à Nobutaka, il y avait dans sa formule moins d'intimité que de mépris.) Je voudrais rentrer chez moi aujourd'hui. Il faut tout de même que je finisse par rentrer.

— Mais, tout à l'heure, tu disais que tu passerais toute la journée avec moi.

Yûichi répliqua en ouvrant de beaux yeux qui paraissaient grisés :

— Si nous nous passons trop de caprices, notre liaison fera long feu.

Lorsqu'il passait une nuit avec Yûichi, Pope était tellement fasciné par le corps de son amant endormi qu'il ne pouvait fermer l'œil. Ce matin-là aussi, il avait une très mauvaise mine. Il avait déjà en temps normal le visage un peu empâté. Ce visage au teint plombé acquiesça de mauvaise grâce.

Une fois que Nobutaka eut pris un taxi, Yûichi se mêla à la grisaille de la foule et du quartier. Il lui suffisait de franchir le portillon de compostage pour rentrer chez lui. Mais après l'avoir acheté, le jeune homme déchira son ticket. Il revint sur ses pas, derrière la gare, où se trouvaient des bars et des restaurants. Les établissements étaient tous paisibles et affichaient « Fermé ». Il frappa à l'une de ces portes discrètes. Il entendit une voix à l'intérieur. Il répondit :

— C'est moi.

— Ah, c'est Yûchan ! riposta-t-on.

On tira la porte coulissante en verre dépoli.

Quatre ou cinq hommes étaient assis autour d'un chauffage au gaz ; ils se retournèrent ensemble pour accueillir Yûichi. Ils ne manifestaient aucun étonnement. Manifestement, Yûichi faisait déjà partie de leur cercle.

Le patron du bar, maigre comme un fil, avait une quarantaine d'années. Il portait autour du cou un foulard à carreaux et sous son manteau on apercevait son pantalon de pyjama. Les trois jeunes garçons qui bavardaient étaient des gigolos. Ils portaient tous un pull de ski aux couleurs voyantes. Le cinquième était un client âgé vêtu d'une veste japonaise.

— Brrr... Quel froid ! Quelle journée glacée ! Alors qu'il y a un tel soleil...

Ils s'étaient ainsi exclamés en regardant sur la porte dépolie les premiers rayons obliques d'un faible soleil.

— Yûchan, tu es allé au ski ? demanda l'un des jeunes garçons.

— Non, je n'y suis pas allé.

Dès qu'il fut entré dans la pièce, Yûichi comprit qu'ils s'étaient tous réunis là parce qu'ils ne savaient pas où passer leur dimanche. Le dimanche des homosexuels est toujours lugubre. Car ils s'aperçoivent alors que le monde du jour, qui n'est pas leur domaine, règne sans réserve.

Où qu'ils aillent, au théâtre, au café, au zoo, dans un parc d'attractions, dans un quartier quelconque de la ville, en banlieue, partout c'est le principe de la majorité qui avance triomphalement. C'était une procession de couples, vieux, entre deux âges, jeunes, amants, de familles, et d'enfants, d'enfants, d'enfants, d'enfants, d'enfants et, pour couronner le tout, de ces maudites poussettes ! C'était un défilé qui avançait sous les vivats. Il aurait été très facile pour Yûichi de les imiter en se promenant en

compagnie de Yasuko. Mais quelque part au-dessus de sa tête l'œil de Dieu le surveillait dans le ciel limpide : *les faux seront nécessairement découverts.*

Yûichi se dit :

« Si je voulais rester vraiment moi-même par un beau dimanche ensoleillé, je n'aurais d'autre choix que de rester cloîtré dans cette prison en verre dépoli. »

Les six hommes ici réunis appartenaient à la même race et se déprimaient mutuellement. Ils évitaient leurs regards vitreux et n'avaient d'autre ressource que de ressasser pour la millième fois les mêmes sujets de conversation. Ils répétaient des potins sur tel acteur de cinéma américain, la rumeur selon laquelle une célébrité en était, leurs problèmes de cœur, des plaisanteries obscènes dès le milieu de la journée.

Yûichi aurait aimé ne pas être ici. Mais il ne voulait aller nulle part ailleurs. Dans notre existence, on dirige le gouvernail à notre guise, vers ce que l'on pense être un moindre mal, mais à la satisfaction que cet instant procure se mêle le plaisir d'humilier nos vœux les plus ardents et les plus impossibles à combler, au fond de notre cœur, en nous contentant de nous dire : c'est un moindre mal. C'est pour cette raison que Yûichi venait de fausser compagnie à Nobutaka afin de se rendre dans un pareil endroit.

S'il était rentré chez lui, il aurait été fixé par les yeux de sa femme, soumis comme ceux d'un agneau. Un regard qui voulait répéter machinalement : « Je t'aime, je t'aime. » Yasuko avait cessé d'avoir des nausées à la fin janvier. Une douleur lancinante aux seins était le seul trouble persistant. Yasuko évoquait un insecte qui n'aurait plus communiqué avec le monde extérieur qu'au moyen de ses antennes douloureuses, sensibles et violettes. Yûichi éprouvait à l'égard de cette douleur aiguë de la poitrine, susceptible de déceler en tous sens les moindres événements, une peur mystérieuse.

Depuis quelque temps, lorsque Yasuko descendait à pas pressés l'escalier, une délicate vibration se transmettait à ses seins qui la faisaient vivement souffrir. Le simple contact de la combinaison lui faisait mal. Une nuit, comme Yûichi voulait la caresser, elle ressentit une irritation et dut le repousser. Ce refus inattendu surprit Yasuko elle-même. C'était en quelque sorte une subtile vengeance que son instinct lui avait commandée.

Les craintes de Yûichi à l'égard de sa femme devenaient de plus en plus complexes et même paradoxales. S'il la regardait comme une femme, il devait bien admettre qu'elle était plus jeune que M^{me} Kaburagi et assurément plus séduisante. Objectivement, l'infidélité de Yûichi n'avait rien de logique. Lorsque l'assurance de Yasuko l'inquiétait, il faisait de temps à autre allusion, non sans maladresse, à des liaisons féminines, mais elle se contentait de sourire, calme et souveraine, semblant dire : « C'est ridicule. » Dans un pareil cas, Yûichi ne pouvait s'empêcher de se sentir menacé par la crainte et la culpabilité qu'impliquait la certitude que Yasuko était bien la première à savoir qu'il n'aimait pas les femmes. Il inventait alors une théorie étrangement cruelle et égoïste. Si Yasuko devait affronter ce fait objectif que son mari n'aimait pas les femmes, cela signifiait qu'elle avait été trompée dès le départ et qu'il n'y avait pas de salut. Mais, de nos jours, les maris qui n'aiment pas leur femme sont innombrables, et, à présent, ne pas être aimée, est, pour une femme, une preuve *a contrario* qu'autrefois elle était aimée. Il était essentiel de laisser croire à Yasuko

qu'elle était seule à ne pas être aimée de son mari. C'était même un signe d'amour. Pour cela, Yûichi devait désormais se montrer un peu plus débauché et afficher plus ouvertement, avec moins de craintes, qu'il ne couchait pas avec sa femme...

Il ne faisait pourtant aucun doute qu'il l'aimait. Le plus souvent c'était elle qui s'endormait à ses côtés avant lui. Mais parfois, les jours où elle était fatiguée, elle commençait à respirer lourdement et Yûichi pouvait contempler son beau visage avec sérénité. Dans un pareil moment, il sentait la joie envahir sa poitrine, parce qu'il était conscient de posséder un bel objet. Il trouvait étrange que fût autorisée une telle possession en ce monde, une possession désintéressée, qui désirait ne blesser personne.

... – À quoi penses-tu, Yûchan ? demanda l'un des gigolos.

Les trois gigolos avaient déjà couché avec Yûichi.

— Sûrement au dernier amant avec lequel il a passé la nuit, intervint le vieux client, avant de tourner son regard vers la porte. Ah, le mien tarde à venir. On a passé l'âge de se faire attendre...

Tout le monde éclata de rire, sauf Yûichi qui avait un haut-le-cœur. Ce vieil homme d'une soixantaine d'années, vêtu d'une veste japonaise, attendait un amant de son âge.

Yûichi ne voulait pas s'attarder. S'il rentrait chez lui, il serait accueilli à bras ouverts par Yasuko. S'il téléphonait à Kyôko, elle se précipiterait pour le rejoindre, où qu'il soit. S'il se rendait chez les Kaburagi, le visage de M^{me} Kaburagi fondrait d'une joie douloureuse. S'il avait cédé à Nobutaka, ce dernier aurait tout fait pour l'amadouer, quitte à faire l'arbre droit en plein Ginza. S'il téléphonait à Shunsuké – c'est vrai, il y avait si longtemps qu'il n'avait plus revu le vieil écrivain –, il entendrait, à l'autre bout de fil, la voix surexcitée du vieillard... Il n'en restait pas moins que Yûichi pensait que c'était pour lui une sorte de devoir moral de rester ici, coupé du reste du monde.

« Être soi-même », ce n'est donc que cela ? Ce beau « devoir-être », ce n'est donc que cela ? On a beau dire ne pas s'abuser soi-même, mais n'est-ce pas le soi qui décide de s'abuser ? Où se trouve le critère de la vérité ? Ne se trouvait-il pas dans cet instant-là où il avait tout abandonné, pour la beauté de son apparence extérieure, pour lui-même qui se réduisait à une existence aux autres seulement visible ? Ou alors dans l'instant présent où il se sent seul face à tout, où il ne se donne à rien ? L'instant où il aimait les garçons était plus proche du second. Oui, le soi, c'est comme la mer. La profondeur exacte de la mer, à quel moment faut-il la mesurer ? À l'aube où le sol avait atteint, en lui, la marée haute, comme au cours de la *gay party* ? Ou alors en un moment comme celui-ci, maintenant, un moment de marée basse, où il n'espérait plus rien, où tout était devenu inutile, un moment de total ennui ?

Il eut de nouveau envie de voir Shunsuké. Il était insatisfait de n'avoir soufflé mot à cet aimable vieillard de sa relation avec Nobutaka et il désirait, à présent, lui rendre visite, ne fût-ce que pour lui raconter des mensonges à ce propos.

*

Shunsuké avait consacré toute sa matinée à lire, ce jour-là. Il avait lu *Sôkonshû* et *Tesshoki monogatari*. L'auteur de ces livres, Shôtetsu, était un moine du Moyen Âge, dont la légende voulait qu'il fût la réincarnation du poète Teika.

Dans toute la littérature médiévale que l'opinion générale appréciait, son goût égoïste lui avait fait élire deux ou trois poètes, deux ou trois œuvres. Les poèmes de la nature, d'Eifukumonin, qui chantaient l'absence totale de l'homme, comme dans un jardin calme et mystérieux, et le conte *Suzuriwari* du genre *otogizôshi*, qui racontait l'histoire de l'extraordinaire sacrifice du jeune prince qui, pour sauver son serviteur Chûta, se fit décapiter par son père.

Dans le vingt-troisième chapitre de *Tesshoki monogatari*, l'auteur écrit que si on demande dans quelle province se trouve le mont Yoshino, il faut répondre : « J'écris des poèmes, avec la seule idée que les fleurs de cerisier sont Yoshino et les feuilles d'érable sont Tatsuta. Et je ne sais pas si c'est à Isé ou à Hyûga. » L'auteur ajoute qu'il est inutile de savoir par cœur dans quelle province cela se trouve ; même si on ne cherche pas à s'en souvenir, il reste en mémoire que Yoshino se trouve dans la province de Yamato.

« Pour la littérature, la jeunesse, ce n'est que cela », se dit le vieil écrivain. « *Les fleurs de cerisier sont Yoshino et les feuilles d'érable sont Tatsuta*. Y a-t-il une autre définition de la jeunesse que cela ? La jeunesse passée, l'artiste passe le reste de sa vie à s'interroger sur le sens de la jeunesse. Il mène une enquête sur le pays natal de la jeunesse. Mais à quoi cela sert-il ? L'entendement ayant déjà brisé l'harmonie sensuelle qui unissait les fleurs de cerisier et Yoshino, Yoshino a perdu son sens universel et n'est plus qu'un point sur une carte de géographie (ou le moment d'un temps révolu), ce n'est plus que Yoshino dans la province de Yamato... »

Pendant qu'il s'abandonnait à ces vaines réflexions, il ne faisait aucun doute que Shunsuké, sans le savoir, pensait à Yûichi. En lisant ce poème beau et sobre de Shôtetsu :

*Une barque s'approche de la rive du fleuve
Où la foule, d'un même cœur, l'attend*

le vieil écrivain imagina, avec d'étranges palpitations, l'instant où les cœurs de ceux qui attendaient le bac, sur l'embarcadère, se cristallisaient dans un sentiment de pureté, à mesure qu'approchait le bateau.

Ce dimanche-là, quatre ou cinq visiteurs étaient prévus. Le vieil écrivain recevait ces visiteurs, comme pour vérifier que son amabilité, qui n'était guère de son âge, était en réalité teintée de mépris, mais aussi pour s'assurer que sa jeunesse survivait encore sous la forme d'un tel sentiment. Ses œuvres complètes en étaient à leur énième édition. Ses admirateurs, qui s'étaient chargés de l'édition critique, venaient souvent le voir pour des mises au point. Mais à quoi bon ? Son œuvre tout entière n'était-elle pas une coquille, à quoi cela servait-il de corriger des erreurs minimales ?

Shunsuké aurait aimé partir en voyage. La succession de tant de dimanches semblables lui était insupportable. Il était terriblement déprimé d'avoir été laissé si longtemps sans nouvelles de Yûichi. Il songeait à se rendre seul à Kyôto.

Cette tristesse d'un lyrisme poignant, cette tristesse de l'échec, devant une œuvre interrompue par l'absence de toute nouvelle de Yûichi, ce qu'il convenait de nommer le gémissement de l'inachevé, voilà des sentiments que Shunsuké avait oubliés depuis ses années d'apprentissage, c'est-à-dire depuis plus de quarante ans. Ce gémissement était la résurrection de la part la plus maladroite, autant dire la plus désagréable, la plus

misérable de la jeunesse. Un inachevé fatal, qui ne ressemblait pas à une brusque interruption, un inachevé risible, humiliant, un inachevé comme un arbre dont les branches les plus basses sont soufflées vers la cime avec leurs fruits dès que l'on tend la main vers elles et qui ne donnera jamais, de toute éternité, de fruits à Tantale pour apaiser sa soif... c'était à une époque semblable qu'un jour, voilà déjà plus de trente ans, que chez Shunsuké l'artiste était né. C'est alors que la maladie de l'inachevé l'avait quitté. À sa place, c'est la perfection qui se mit à le menacer. La perfection devint sa maladie chronique. C'était une maladie sans blessure. Elle n'offrait aucun symptôme. Elle ne comportait aucun microbe, elle n'entraînait aucune fièvre, aucune accélération du pouls, ni migraine ni convulsions. C'était la maladie la plus proche de la mort. Il savait que la mort en était le seul remède. Rien d'autre que la mort de son pouvoir créateur, précédant celle de son corps. La mort naturelle de la force créatrice se produisit et son caractère devint difficile, mais il était en même temps serein. Quand il n'écrivit plus, son front se couvrit soudain de rides artistiques, son genou souffrit d'une romantique douleur névralgique, son estomac était lui aussi atteint d'aigreurs esthétiques. Enfin, ses cheveux prirent une couleur blanche digne d'un vieil artiste.

Depuis qu'il avait fait la connaissance de Yûichi, il rêvait d'une œuvre où la perfection serait guérie de la maladie de la perfection et qui serait éclatante d'une santé funèbre, elle-même guérie de la maladie de la vie. Ce serait alors une guérison de toutes choses. De la jeunesse, de la vieillesse, de l'art, de la vie, de l'âge, de la société, sinon de la folie. Conjurer la décadence par la décadence, la mort par la mort de la création, la perfection par la perfection, voilà ce dont le vieil écrivain rêvait à travers Yûichi.

... À ce moment-là, l'étrange maladie de sa jeunesse réapparut soudain, et à mi-chemin de sa création, Shunsuké fut en proie à l'inachevé, à l'échec lamentable.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Le vieil écrivain hésitait à lui donner un nom. La peur de nommer la chose le retenait. Mais n'était-ce pas, précisément, la caractéristique de l'amour ?

Jour et nuit, l'image de Yûichi hantait son cœur. Il souffrait, il haïssait, il injurait ce garçon perfide avec les noms les plus vils, et, en même temps, il se sentait rassuré de savoir qu'il méprisait ce jeune voyou. Cette bouche même qui avait fait l'éloge de l'absence de toute spiritualité chez ce garçon, à présent la méprisait chez lui. Il riait en fouillant dans tous les défauts de Yûichi : son immaturité, ses façons de séducteur, son égoïsme, son orgueil insupportable, sa sincérité convulsive, sa candeur capricieuse, ses larmes, mais ce faisant, il s'apercevait que sa propre jeunesse n'avait connu aucune de ces caractéristiques et cela faisait naître en lui une cuisante jalousie.

Le caractère de ce garçon, qu'il croyait avoir saisi, à présent se brouillait à ses yeux. Il remarqua qu'au fond il ne savait rien de ce beau jeune homme. Non, vraiment rien ! D'ailleurs, qu'est-ce qui prouvait qu'il n'aimait pas les femmes ? Qu'est-ce qui prouvait qu'il aimait les garçons ? N'était-il pas vrai que Shunsuké n'avait jamais assisté à la chose ? Mais qu'est-ce qui lui prenait tout à coup ? Yûichi n'était-il pas une existence irréelle ? S'il avait été une réalité, il aurait trompé les yeux de tout le monde par des métamorphoses dépourvues de sens. Si ce n'était pas le cas, comment aurait-il pu duper un artiste tel que lui ?

Yûichi se transformait lentement – surtout par son silence, depuis quelque temps – du moins aux yeux de Shunsuké, en quelque chose qu’il voulait devenir lui-même : une existence réelle. Maintenant, il apparaissait à Shunsuké dans toute sa beauté, dotée d’une présence charnelle insaisissable, perfide mais réelle. La nuit, Shunsuké ne trouvait plus le sommeil, à force de se demander avec qui, à ce même instant, Yûichi couchait dans un quartier de la grande ville : avec Yasuko, avec Kyôko, avec M^{me} Kaburagi ou avec un garçon inconnu. Dès le lendemain, il se précipitait au Redon. Mais Yûichi ne s’y montrait pas. De toute façon, Shunsuké ne voulait pas tomber sur lui par hasard. Car il avait peur de le découvrir à présent détaché de lui, se contentant de lui adresser un salut formel.

Ce dimanche-là était particulièrement dur à supporter. Par la fenêtre de son bureau, il contemplait le gazon desséché et pelé, dans le jardin qui semblait menacé par la neige. L’herbe avait une couleur chaude et claire, si bien qu’on l’aurait crue baignée dans une faible lueur. Il plissa les yeux. Il n’y avait tout de même pas de soleil. Il referma *Tesshoki monogatari* et le posa quelque part. Qu’espérait-il ? Du soleil ? De la neige ? Il frotta frileusement ses mains ridées l’une contre l’autre. Il regarda de nouveau le gazon. À la surface désolante du sol du jardin, il vit frémir une véritable lueur.

Il descendit dans le jardin. Un papillon, de l’espèce des *shijimi*, oscillait sur les herbes. Shunsuké l’écrasa sous l’un de ses socques. Il s’assit sur une chaise dans un coin du jardin et examina la semelle de sa chaussure. La poudre des ailes mêlée au givre scintillait. Il éprouva une sensation de fraîcheur.

Une silhouette apparut à l’ombre de la véranda.

— Monsieur, votre foulard, votre foulard !

La vieille bonne agita un foulard gris, en criant à tue-tête. Elle s’apprêtait à le rejoindre, en chaussant des socques de jardin. Mais la sonnerie du téléphone retentit dans la maison plongée dans l’obscurité et la servante fit aussitôt volte-face pour aller répondre. La sonnerie intermittente et sourde parvenait aux oreilles de Shunsuké comme une hallucination. Il sentit son cœur battre à coups redoublés. C’était une illusion qui l’avait déjà trompé à plusieurs reprises, mais cette fois-ci enfin n’était-ce pas un appel de Yûichi ?

*

Ils s’étaient donné rendez-vous au Redon. De Kanda, Yûichi était allé à Yûrakuchô en train et se faufila avec légèreté dans la foule du dimanche. Il y avait de tous côtés des couples qui se promenaient. Aucun homme n’était aussi beau que lui. Les femmes, elles, le regardaient toutes à la dérobée. Certaines, que les scrupules ne retenaient pas, se retournaient carrément sur son passage. Elles oubliaient alors l’existence de leur compagnon. L’instant où il s’en rendait compte était un instant grisant où il savourait un bonheur abstrait de misogynie.

De jour, le Redon ressemblait à n’importe quel autre café pour ce qui était de sa clientèle. Yûichi s’installa à une table du fond, comme il en avait l’habitude. Il ôta son manteau et son foulard. Il chauffa ses mains au-dessus du chauffage à gaz.

— Yûchan, il y a une éternité qu'on ne te voit plus. Avec qui as-tu rendez-vous aujourd'hui ?

— Avec Pépé, répondit Yûichi.

Shunsuké n'était pas encore arrivé. Une cliente à tête de renard était en train de bavarder un peu plus loin en toute intimité avec un homme, tout en entrecroisant les doigts de ses mains gantées de daim assez sale.

On pouvait vraiment dire que Yûichi était plutôt impatient de revoir Shunsuké. Il éprouvait ce qu'éprouve un lycéen qui a préparé une farce sur l'estrade et attend impatiemment l'arrivée du professeur.

Dix minutes plus tard, Shunsuké entra. Il portait un manteau Chesterfield, avec un col de velours noir et il avait à la main une valise en peau de porc. Il avança silencieusement jusqu'à la table de Yûichi et prit place. Le vieil homme enveloppa du regard le beau jeune homme, les yeux brillants. Yûichi remarqua sur ce visage une certaine hébétude. Et pour cause. Le cœur incorrigible de Shunsuké préparait une nouvelle folie.

La vapeur du café meublait en quelque sorte leur silence. Ils se mirent à parler ensemble, en se coupant maladroitement la parole. C'était alors Shunsuké qui avait l'air d'un jeune homme timide.

— Pardonnez-moi mon silence, commença Yûichi. J'étais occupé par la préparation des examens de fin d'année, que je vais devoir bientôt passer. Il y a eu beaucoup d'agitation à la maison. Et avec ça...

— Ça va, ça va...

Shunsuké lui pardonna tout sur-le-champ.

Depuis tout ce temps où il ne le voyait plus, Yûichi avait beaucoup changé. Chacun de ses mots cachait un secret d'adulte. Les innombrables blessures qu'autrefois il n'hésitait pas à dévoiler à Shunsuké, il les entourait maintenant d'un solide bandage. On aurait dit un jeune homme sans le moindre problème.

« Mens autant que tu veux. Apparemment ce jeune homme a passé l'âge de la confession. Pourtant la sincérité qui convient à son âge se lit sur son front. Cette sincérité qui lui fait croire que le mensonge suffit à remplacer la confession. »

Telles étaient les réflexions de Shunsuké, avant de l'interroger.

— Comment va M^{me} Kaburagi ?

— Je suis à ses pieds, dit Yûichi, en pensant que, de toute façon, Shunsuké avait certainement appris qu'il avait été engagé comme secrétaire de M. Kaburagi. Elle ne peut plus vivre sans ma présence à ses côtés. Elle a finalement réussi à entourloupier son mari pour qu'il m'embauche. Ainsi elle m'a toujours sous la main.

— Elle a pris du poil de la bête. Elle n'était pourtant pas du genre à vous mettre le grappin dessus.

Yûichi protesta en haussant nerveusement la voix.

— Mais elle est vraiment devenue comme ça maintenant !

— Vous la défendez, j'espère que vous n'êtes pas tombé amoureux d'elle.

Yûichi faillit rire de ce peu de perspicacité.

Ce sujet épuisé, ils ne trouvaient plus rien à se dire. Ils ressemblaient beaucoup à deux amants qui, avant de se voir, ressassent ce qu'ils vont se déclarer et qui, l'un face à l'autre, ont tout oublié. Shunsuké annonça à brûle-pourpoint :

— Ce soir, je pars pour Kyôto.

— Ah bon ? fit Yûichi en jetant un coup d'œil indifférent vers sa valise.

— Que diriez-vous de m'accompagner ?

— Ce soir ? s'écria-t-il en écarquillant les yeux.

— Dès que vous m'avez téléphoné, j'ai décidé de partir ce soir. Regardez, j'ai déjà réservé deux couchettes de première pour ce soir.

— Mais comment, moi...

— Vous n'avez qu'à téléphoner chez vous. Vous me passerez l'appareil et j'expliquerai tout. J'ai réservé à l'Hôtel Rakuyô devant la gare. Vous avertirez tout de même M^{me} Kaburagi pour qu'elle vous excuse auprès du comte. Nous avons la confiance de cette femme. J'aimerais que vous restiez en ma compagnie jusqu'à ce soir. Je vous amènerai où vous le désirez.

— Mais mon travail...

— Il faut savoir parfois abandonner son travail.

— Et mes examens...

— J'achèterai les livres qu'il vous faut pour vos examens. Si vous réussissez à en lire un pendant les deux ou trois jours que durera notre voyage, ce n'est pas négligeable. Vous êtes d'accord, Yûchan ? Vous avez la mine un peu fripée. Le voyage sera le meilleur remède. Allons donc nous reposer à Kyôto.

Yûichi se sentait démuni devant cette étrange action de force. Il réfléchit un instant et finit par accepter. En réalité, son cœur avait aspiré inconsciemment à ce brusque départ. De toute façon, ce dimanche vide l'aurait secrètement poussé vers une certaine fuite.

Shunsuké se chargea diligemment des deux coups de téléphone qui annonçaient leur départ. La passion décuplait ses facultés. Il leur restait encore huit heures avant le départ du train de nuit. Tout en songeant aux visiteurs qu'il avait laissés tomber, Shunsuké suivit les caprices de Yûichi et l'accompagna, pour tuer le temps, au cinéma, au cabaret, dans une boîte. Yûichi n'était pas gêné de se montrer en compagnie de ce vieux protecteur et Shunsuké était aux anges. Les deux hommes, ayant fait le tour des lieux de divertissement de la ville, avancèrent dans les rues, du pas léger que leur donnait l'ivresse. Yûichi portait la valise de l'écrivain qui marchait à grandes enjambées en respirant à pleins poumons comme un jeune homme. Tous deux, ils étaient grisés par la liberté dont ils jouissaient de ne plus rentrer au bercail ce soir-là.

— Aujourd'hui, je n'avais aucune envie de retourner à la maison, lâcha soudain Yûichi.

— Il y a des jours comme ça, quand on est jeune. Des jours où l'on a l'impression que tous les hommes vivent comme des rats. Et où l'on n'a aucune envie de leur ressembler.

— Que faut-il faire dans de tels jours ?

— Il faut absolument ronger le temps comme un rat. Vous finirez par y faire un trou et si vous ne pouvez pas vous échapper, vous pourrez du moins y glisser le museau.

Ils hélèrent un taxi neuf et se firent conduire à la gare.

CHAPITRE XVI

Au cours du voyage

L'après-midi du jour de leur arrivée à Kyôto, Shunsuké loua un taxi pour amener Yûichi au temple de Daigo-ji. La voiture traversa les rizières hivernales du bassin de Yamashina et ils voyaient par les vitres, comme un rouleau peint que l'on déroulerait lentement et qui aurait illustré un triste conte du Moyen Âge, des prisonniers sur un chantier de la route. Deux ou trois d'entre eux tendaient le cou pour regarder avec curiosité l'intérieur de la voiture. Leur uniforme de travail était indigo, évoquant la mer du Nord.

— Ils me font de la peine, dit le jeune homme dont le cœur ne connaissait que les plaisirs de la vie.

— Moi, je n'éprouve rien, riposta cyniquement le vieil écrivain. À mon âge, la crainte que peut inspirer l'idée imaginaire de devenir comme eux, nous épargne. C'est la consolation de la vieillesse. Et, avec cela, la célébrité produit un drôle d'effet. Tant d'inconnus viennent à moi, comme si je leur devais quelque chose : ils paraissent attendre de moi le tribut d'innombrables sortes d'émotions et si l'une d'elles vient à manquer, ils m'accusent alors d'être inhumain. De la compassion pour leurs malheurs, de la charité pour leur misère, des félicitations pour leur bonheur, de la compréhension pour leur amour : comme si, dans la banque de sentiments que je suis, il devait y avoir une réserve inépuisable de billets convertibles qui ont cours en ce monde. Sinon, la banque perdra sa bonne réputation. Mais je n'ai plus à être inquiet, maintenant que j'ai perdu tout mon crédit.

La voiture franchit la porte de l'enceinte du temple de Daigo-ji et s'arrêta devant l'entrée du pavillon de Sambô-in. Le jardin du devant, avec ses célèbres cerisiers aux branches tombantes disposés en carré, était envahi par un hiver discipliné et géométrique, un hiver aux soins minutieux. Cette impression s'accrut encore lorsque, après être passés par le vestibule garni d'un paravent sur lequel étaient calligraphiés les deux gros caractères du mot *Ran-pô*(5), ils furent invités à s'asseoir sur les chaises du kiosque ensoleillé qui donnait sur le jardin. Le jardin était dominé par un hiver maîtrisé, rendu abstrait, élaboré, calculé avec précision, qui ne laissait aucune place au véritable hiver. Dans la disposition de chaque pierre, on sentait la représentation sophistiquée de l'hiver.

L'île au milieu du bassin était garnie de pins aux formes élégantes et la petite cascade, au sud-est du jardin, était glacée. Vers le sud, une colline artificielle était boisée de conifères, si bien que, même en cette saison, la vue du jardin paraissait se prolonger à l'infini vers une forêt touffue.

En attendant l'arrivée du supérieur, Yûichi fut gratifié d'un discours de Shunsuké, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps : selon l'écrivain, les jardins des temples de Kyôto sont la manifestation la plus typique des idées que les Japonais ont sur l'art. Que l'on considère la disposition de ce jardin, ou, exemple plus caractéristique encore, le paysage du Tsukimidai dans le jardin de Katsura-Rikyû, ou encore l'imitation des montagnes et des vallées mystérieuses et profondes, au-delà du Shôkatei, l'artifice poussé à l'extrême cherche à trahir la nature dans un habile simulacre. Entre la nature et l'œuvre d'art se développe le germe d'une révolte intime et secrète. La rébellion de l'œuvre d'art contre la nature ressemble à l'infidélité de l'âme d'une femme qui a offert son corps. L'infidélité souple et profonde prend le plus souvent la forme de la coquetterie et feint de s'appuyer sur la nature et de s'efforcer de la copier telle quelle. Mais aucun esprit ne peut être aussi artificiel que celui qui recherche la valeur approximative de la nature. L'esprit se cache dans la matière de la nature, la pierre, l'arbre, l'eau. La matière est alors, quelle que soit sa résistance, rongée de l'intérieur par l'esprit. La matière est ainsi violentée jusque dans ses derniers retranchements ; la pierre, l'arbre, l'eau se voient châtrés de leur rôle originel de matière, et sont éternellement asservis à l'esprit flexible et sans but, qui conçoit le jardin. Ces jardins, antiques et célèbres, sont, en quelque sorte, des hommes qui, asservis à la chair par cette femme infidèle et invisible qu'est l'œuvre d'art, ont oublié la féroce mission dont ils étaient à l'origine chargés : nous assistons à cet asservissement mélancolique et infini, à cette vie conjugale qui n'est faite que d'ennui.

Le supérieur fit alors son apparition et après avoir salué Shunsuké qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, il emmena les deux hommes dans une autre pièce où, répondant au vœu de l'écrivain, il leur montra le manuscrit d'un conte secret qui avait été conservé en cachette dans ce temple d'une école ésotérique. Shunsuké voulait en effet que Yûichi en prît connaissance.

La date indiquée en fin de manuscrit était la première année de Genkô (1321) ; le rouleau qui avait été déroulé sur les tatamis baignés dans une lumière hivernale était une œuvre confidentielle datant de l'ère de l'Empereur Go-Daigo. Il s'intitulait *Chigonosôshi* ; le texte était illisible pour Yûichi, mais Shunsuké, chaussant ses lunettes, put le lire sans aucune difficulté :

« Au temps de l'inauguration du temple de Nin'na, il y avait un prêtre de haut rang qui jouissait d'une grande estime auprès de tout le monde. Au fil des ans, il avait atteint la perfection de la doctrine des Trois Mystères, et sa force spirituelle était sans égale, mais il ne pouvait toujours pas renoncer à cette chose. Beaucoup de pages étaient à son service, mais il en était en particulier un dont il était inséparable et qui partageait sa couche. Qu'il fût noble ou vil, le prêtre avait déjà passé la force de l'âge et ses gestes ne répondaient plus à ses désirs. Malgré la flamme de son cœur, il était comme la lune qui se couche sur la terre, comme une flèche tombant sur l'autre versant de la montagne. Le garçon était ainsi insatisfait ; il écrivit tous les soirs à Chûta, le fils de la nourrice, qu'il fit venir et avec lequel il fit cela et le fit faire... »

Au texte lui-même, qui était à la fois naïf et direct, succédaient des illustrations homosexuelles, empreintes d'une sensualité plaisamment candide : tandis que Yûichi les examinait les unes après les autres avec curiosité, Shunsuké, à la lecture du nom du

page, Chûta, ne put empêcher son esprit de rêver à celui du serviteur de *Suzuriwari*. Le courage avec lequel le prince jeune et séduisant s'était sacrifié pour couvrir les méfaits de son serviteur, en gardant le secret jusqu'à la tombe, permettait, ainsi qu'il était écrit dans un style concis, d'imaginer qu'il existait entre eux une relation particulière. « Chûta » n'était-il donc pas un mot de passe dont telle était la fonction et dont la seule évocation faisait naître sur les lèvres des lecteurs de cette époque un sourire muet ?

Sur le chemin du retour, en voiture, Shunsuké ne cessait de se poser cette question érudite. Mais ces réflexions se dissipèrent dès qu'ils aperçurent les Kaburagi dans le salon de l'hôtel.

— Vous êtes surpris ? demanda M^{me} Kaburagi, en tendant la main.

Elle était vêtue d'un manteau trois quarts en vison. Nobutaka, qui était assis derrière elle, se leva avec un calme affecté. Un certain embarras naquit entre le couple et l'écrivain. Seul Yûichi éprouvait un sentiment de liberté, car il était soulagé par la certitude de posséder une force extraordinaire.

Quant à Shunsuké, il ne pouvait pas saisir sur-le-champ l'intention du couple. Comme c'était son habitude lorsqu'il était hébété, Shunsuké prit une mine sévère qui n'était qu'une façade. Mais la perspicacité professionnelle du romancier qu'il était lui permit de tirer très vite de sa première impression sur les Kaburagi cette remarque :

« C'est la première fois que ce couple paraît aussi uni. J'ai le sentiment que, main dans la main, ils fomentent un complot. »

En effet, les Kaburagi faisaient bon ménage depuis quelque temps. À propos de Yûichi, chacun imaginait qu'il utilisait l'autre et se sentait ainsi coupable ou redevable à l'autre : le mari se montrait plus aimable avec sa femme et celle-ci plus aimable à son égard. L'harmonie du couple était presque irréaliste : il arrivait à ce ménage indifférent de se retrouver tard dans la nuit autour du *kotatsu*(6) à lire des journaux et des revues pour tuer le temps ; au moindre bruit du plafond, ils avaient ensemble le réflexe immédiat de lever simultanément la tête ; leurs regards se rencontraient alors et ils riaient :

— Tu es devenue bien nerveuse, ces temps-ci.

— Toi aussi.

Après quoi, ils restaient un moment à ne pas pouvoir contenir les palpitations inexplicables de leur cœur.

Autre changement incroyable, M^{me} Kaburagi se cantonnait au rôle de femme au foyer, car les jours où Yûichi rendait visite aux Kaburagi pour des messages de la société, elle devait rester à la maison pour lui offrir des gâteaux qu'elle avait elle-même préparés ou pour lui faire présent de chaussettes qu'elle avait elle-même tricotées.

Ce qui réjouissait le plus Nobutaka était cette nouvelle marotte du tricot : il s'amusa à lui acheter quantité de laine importée ; tout en sachant pertinemment qu'elle tricoterait sans doute un chandail pour Yûichi, il jouait les bons maris en tendant les mains pour l'aider à former des pelotes. La froideur de la satisfaction que Nobutaka éprouvait alors était sans pareille.

M^{me} Kaburagi se sentait la conscience tranquille car elle s'était aperçue que, bien qu'elle n'eût pu cacher ses sentiments, elle n'avait rien obtenu de cet amour. Les relations entre les époux étant ce qu'elles sont, cette réaction devait être inhabituelle, mais à vrai dire son amour-propre n'était pas atteint du fait qu'elle n'ait pas mené à terme sa passion.

Au début, la sérénité à toute épreuve de sa femme effraya Nobutaka. Car il se demandait si Yûichi et sa femme n'avaient pas déjà couché ensemble. Puis il comprit que cette crainte n'était qu'une superstition, mais peu à peu la façon qu'elle avait de cacher son amour à son mari – car elle se contentait de le cacher instinctivement, parce qu'il s'agissait d'un authentique sentiment amoureux – lui parut être analogue à sa propre attitude qui, elle, était commandée par sa déplorable nature. Par conséquent, il était dangereusement tenté de parler de Yûichi avec elle, mais quand elle flattait exagérément la beauté de Yûichi, cela suscitait diverses inquiétudes en lui, sur la vie quotidienne du jeune homme et, comme n'importe quel mari jaloux de l'amant de sa femme, il lui arrivait de médire de Yûichi.

Or, lorsqu'ils apprirent le départ soudain de Yûichi, ces deux époux unis affermirent encore leurs liens.

— Si nous les suivions jusqu'à Kyôto ? avait proposé Nobutaka.

M^{me} Kaburagi avait étrangement prévu cette question de son mari. Ils partirent sans plus tarder le lendemain matin.

C'est ainsi que les Kaburagi se trouvèrent face à face avec Shunsuké et Yûichi dans le salon de l'Hôtel Rakuyô.

Yûichi perçut dans les yeux de Nobutaka une certaine servilité. Cette impression ôtait au reproche de Nobutaka toute autorité.

— Mais quelle idée vous faites-vous du rôle de secrétaire ? Connaissez-vous un autre patron qui partirait, avec sa femme, à la recherche de son secrétaire disparu ? Attention à vous !

Là-dessus, Nobutaka glissa un regard vers Shunsuké et sourit de façon toute diplomatique :

— Monsieur Hinoki, vous avez dû user d'un grand art de séduction.

M^{me} Kaburagi et Shunsuké défendirent tour à tour Yûichi, mais celui-ci, refusant de présenter des excuses dociles, lança un regard glacial à Nobutaka qui, la colère et l'angoisse l'étouffant, ne trouvait rien à répondre.

C'était déjà l'heure du dîner. Nobutaka voulait manger ailleurs qu'à l'hôtel, mais les autres étaient trop fatigués pour sortir en ville et affronter le froid pénétrant. Ils réservèrent donc une table au restaurant du cinquième étage.

M^{me} Kaburagi portait un tailleur à carreaux, d'un tissu pour homme assez voyant, mais qui lui allait bien. La fatigue du voyage la rendait particulièrement belle. Quoiqu'elle eût plutôt mauvaise mine, sa peau avait la couleur blanche d'un gardénia. Le bonheur est comme une légère griserie ou une maladie bénigne. Nobutaka savait que c'était ce qui expliquait l'expression lyrique de sa femme.

Yûichi ne pouvait s'empêcher d'avoir le sentiment que ses trois aînés avaient tendance à ne plus hésiter à passer les limites de la bienséance, dès qu'il s'agissait de lui et que, ce faisant, ils ne se souciaient plus de lui. Par exemple, comment comprendre Shunsuké qui avait décidé tout seul d'emmener en voyage un jeune homme qui était tout de même employé par une société ? Et M. et M^{me} Kaburagi qui avaient trouvé raisonnable de venir le rejoindre à Kyôto ? Chacun reportait la responsabilité de son action sur les autres ; ainsi, Nobutaka avait trouvé une échappatoire en prétendant qu'il n'était venu ici que sur l'insistance de sa femme ; seulement quand ils retrouveraient le calme, le prétexte avancé par chacun d'eux révélerait son extrême étrangeté. Autour de la table, ils avaient tous quatre l'impression de tendre une fragile toile d'araignée.

Ils s'enivrèrent un peu de Cointreau. Yûichi était agacé par la façon ostentatoire dont Nobutaka vantait sa propre générosité. Il fit à plusieurs reprises devant Shunsuké l'éloge du bon mari qu'il était. Il déclara également que c'était à la demande de sa femme qu'il avait embauché Yûichi et que s'ils étaient ainsi partis en voyage, c'était pour satisfaire un caprice de sa femme. Cette vanité infantile dégoûtait Yûichi.

Aux yeux de Shunsuké, cette confession absurde était vraisemblable. Il arrive souvent, en effet, qu'un couple désuni saisisse l'occasion de l'infidélité de la femme pour connaître un retour d'affection.

M^{me} Kaburagi était d'excellente humeur, simplement à cause du coup de téléphone qu'elle avait reçu, la veille, de Yûichi. Elle pensa que s'il était parti pour Kyôto, c'était pour fuir Nobutaka et non pas elle-même.

« Le cœur de ce garçon est insaisissable. C'est ce qui lui donne sa candeur. Aussi souvent que je le regarde, je trouve toujours ses yeux merveilleux. Et son sourire est si juvénile. »

Elle trouvait, dans ce nouveau lieu, d'autres charmes à Yûichi ; son âme poétique était frappée par une si subtile inspiration. Curieusement, il lui suffisait de le voir avec son mari, pour se sentir en sécurité. Depuis quelque temps, elle n'éprouvait aucun bonheur à parler en tête à tête avec Yûichi. Au contraire, cela augmentait son angoisse et son irritation.

Cet hôtel qui, il y avait peu de temps encore, était réservé aux hommes d'affaires étrangers, était bien chauffé ; on apercevait par la fenêtre la foule animée devant la gare ; remarquant que l'étui à cigarettes de Yûichi était vide, M^{me} Kaburagi glissa silencieusement dans la poche du jeune homme un paquet qu'elle avait sorti de son sac : Shunsuké dut faire un effort, pour feindre de ne pas voir le manège.

Or, Nobutaka, lui, voulait montrer qu'aucun des gestes de sa femme ne lui avait échappé, mais qu'il les tolérait.

— Madame, vous ne tirerez aucun profit de mon secrétaire, en le soudoyant !

La vanité de Nobutaka fit ricaner intérieurement Shunsuké.

— C'est tellement agréable de voyager sans but précis, déclara M^{me} Kaburagi. Si nous allions quelque part ensemble demain ?

Shunsuké la dévisageait pendant qu'elle parlait. Elle était belle, mais elle manquait cruellement de charme.

Si Shunsuké était jadis tombé amoureux d'elle et avait été victime d'un chantage de la part de Nobutaka, ce qui chez elle l'avait séduit, c'était son absence totale d'esprit ; mais elle avait changé depuis, et elle avait complètement oublié sa propre beauté. Le vieil écrivain la regardait fumer. Elle avait allumé une cigarette. Après deux ou trois aspirations, elle la posa sur un cendrier. Elle l'oublia et en alluma une autre. Les deux fois, Yûichi avait approché la flamme de son briquet.

« Cette femme s'y prend aussi maladroitement que le ferait une vieille fille disgraciée », se dit Shunsuké.

La vengeance était déjà parfaitement accomplie.

Ce soir-là, comme ils étaient tous fatigués, ils auraient dû se coucher tôt, mais un petit incident les tint en éveil. L'origine de la chose fut une initiative de Nobutaka : soupçonnant une liaison entre Shunsuké et Yûichi, il décida en effet du partage des chambres en proposant l'une pour Shunsuké et lui-même, l'autre pour sa femme et Yûichi.

L'effronterie avec laquelle il fit cette proposition provocante rappela à Shunsuké les manières qu'il avait eues autrefois avec lui. C'étaient des façons en vigueur à la cour, les façons qu'ont les nobles truands quand ils commettent un crime, usant de leur ingénuité innée et d'une foncière indifférence à l'égard d'autrui. Les Kaburagi appartenaient en effet à la haute noblesse.

— Il y a si longtemps que je n'ai pas eu le bonheur et l'honneur de vous entendre, dit Nobutaka. Il serait regrettable d'arrêter là et d'aller se coucher. Je suppose que vous êtes habitué à veiller tard dans la nuit. Ils vont certainement fermer bientôt le bar : qu'en dites-vous, nous pourrions faire monter de l'alcool dans la chambre pour que nous continuions à bavarder ?

Il se tourna alors vers sa femme et poursuivit :

— Tu as l'air d'avoir sommeil, ainsi que M. Minami. N'hésitez pas à aller vous coucher avant nous. Monsieur Minami, vous pouvez dormir dans ma chambre. Moi, j'aimerais parler un peu avec le maître dans sa chambre. Je vais peut-être demander au maître de me permettre de dormir dans sa chambre. Endormez-vous donc sans inquiétude.

Naturellement, Yûichi refusa, ce qui déconcerta tout à fait Shunsuké. Le jeune homme implorait son aide du regard. Cela n'échappa point à la perspicacité de Nobutaka qui en fut jaloux.

M^{me} Kaburagi, elle, était habituée à être ainsi traitée par son mari. Mais cette fois-ci, le problème se posait en termes un peu différents, car il s'agissait de Yûichi, de son amour. Elle faillit laisser exploser sa colère et accuser son mari de muflerie, mais elle ne se résolut pas à le faire, incapable de résister à la tentation de voir se réaliser le rêve de tant de jours. Elle était tourmentée par la crainte d'être méprisée par Yûichi. La force qui l'avait conduite jusque-là, mais voilà que pour la première fois se présentait l'occasion de s'y soustraire ; or si elle ne le faisait pas maintenant, elle ne pourrait plus

jamais créer des circonstances analogues. Ce combat intérieur ne dura, en temps réel, que quelques secondes, mais une fois que fut prise cette décision forcée mais heureuse, elle eut l'impression d'avoir mené une longue bataille qui avait duré des années entières. Elle avait le sentiment de sourire gentiment comme une prostituée à un jeune homme qu'elle aimait.

Or aux yeux de Yûichi, M^{me} Kaburagi n'était jamais parue aussi sécurisante ni aussi maternelle. Voici ce qu'il l'entendit déclarer :

— C'est une bonne idée. Que les vieux messieurs s'amuse entre eux. Quand je ne dors pas assez, j'ai le lendemain des poches sous les yeux. Mais pour ceux dont le visage est déjà saturé de rides, qu'ils passent une nuit blanche comme bon leur semble.

Elle se tourna vers Yûichi pour ajouter :

— Yûchan, vous n'avez pas envie de vous coucher maintenant ?

— Si.

Il feignit soudain de tomber de sommeil. La maladresse de son jeu qu'il forçait, les joues rougissantes, charma M^{me} Kaburagi.

Tout se passa avec un naturel effrayant et Shunsuké n'avait aucun moyen de s'y opposer. Mais il ne parvenait pas à comprendre quelle était l'intention de Nobutaka. Le ton de la conversation laissait entendre que la liaison entre Yûichi et M^{me} Kaburagi était déjà un fait accompli et il ne voyait pas comment Nobutaka pouvait la tolérer.

Ne comprenant pas davantage les motivations de Yûichi, il ne sut pas faire preuve de présence d'esprit. Assis au bar, il cherchait un sujet de conversation quelconque.

— Monsieur Kaburagi, dit-il, connaissez-vous le sens du nom Chûta ?

Mais, se rappelant la nature du livre secret auquel il se référait, il se mordit les lèvres. Un tel sujet risquait de causer des ennuis à Yûichi.

— Qu'est-ce que c'est, Chûta ? demanda Nobutaka, l'air absent. C'est le nom de quelqu'un ?

Nobutaka, qui avait bu plus que les autres, était déjà ivre.

— Chûta ? Chûta ? Ah, c'est mon pseudonyme.

L'effet de hasard de cette réponse désinvolte surprit Shunsuké, qui ouvrit soudain de grands yeux.

Ils se levèrent tous les quatre et prirent l'ascenseur pour regagner le deuxième étage. L'ascenseur descendit calmement dans la nuit où l'hôtel était plongé.

Les deux chambres étaient séparées par trois autres. Yûichi et M^{me} Kaburagi entrèrent ensemble dans la chambre 315 qui se trouvait la plus éloignée. Ils ne parlaient pas. M^{me} Kaburagi ferma la porte à clé.

Yûichi ôta sa veste et ne sut plus quoi faire. Il faisait les cent pas comme un fauve en cage. Il ouvrit les uns après les autres les tiroirs vides.

— Vous ne voulez pas prendre un bain ? proposa M^{me} Kaburagi.

— Après vous, répondit-il.

Pendant qu'elle se trouvait dans la salle de bains, on frappa à la porte. Yûichi alla ouvrir : c'était Shunsuké.

— Puis-je utiliser votre baignoire ? Nous n'avons pas d'eau chaude.

— Je vous en prie.

Shunsuké le prit par une manche et lui dit à voix basse :

— Vous en avez vraiment envie ?

— Plutôt mourir !

La voix mélodieuse de M^{me} Kaburagi se répercuta à travers la salle de bains et résonna, claire et vide.

— Yûchan, vous ne voulez pas me rejoindre ?

— Quoi ?

— J'enlève le loquet.

Shunsuké écarta Yûichi et tourna la poignée de la porte du vestibule de la salle de bains. Il traversa cette petite pièce et entrouvrit la porte de la salle de bains proprement dite. Dans la vapeur, le visage de M^{me} Kaburagi blêmit.

— Ce n'est pas digne de votre âge ! protesta-t-elle, en tapotant la surface de l'eau.

— Autrefois, c'est ainsi que ton mari est entré dans notre chambre à coucher.

CHAPITRE XVII

Caprice

M^{me} Kaburagi n'était pas femme à se laisser abattre. Sous la mousse du bain, elle se redressa d'un seul bond.

Elle fixa Shunsuké sans ciller et déclara :

— Vous n'avez qu'à entrer si vous le désirez !

Cette nudité sans l'ombre d'une pudeur n'accordait au vieillard face à elle pas plus d'importance qu'à un caillou sur la route. Sa poitrine ruisselante resplendissait sans qu'elle trahît la moindre émotion. L'espace d'un instant, Shunsuké fut ravi devant la beauté de ce corps que l'âge avait épanoui, mais, prenant conscience du retournement de la situation, qui lui faisait subir une humiliation muette, il perdit le courage de soutenir le regard de M^{me} Kaburagi. Alors que, dans sa nudité, elle conservait son calme, le vieillard, lui, rougissait de honte. Il eut l'impression soudaine de comprendre la nature du tourment de Yûichi.

« Jamais je n'aurai la force de prendre ma revanche. Je n'ai même plus l'énergie de la vengeance. »

Après cet affrontement intimidant, Shunsuké referma la porte de la salle de bains, sans un mot. Naturellement, Yûichi ne se trouvait pas dans le vestibule. Le vieillard resta seul dans l'étroite pièce, toutes lumières éteintes. Il ferma les yeux pour avoir une vision lumineuse. Cette vision était colorée par le son scintillant du clapotis. Il avait du mal à se maintenir debout, mais il avait honte d'aller rejoindre Yûichi : il laissa échapper une plainte inintelligible et s'accroupit. M^{me} Kaburagi ne paraissait pas décidée à sortir tout de suite de son bain.

Il entendit enfin des éclaboussures qui indiquaient qu'elle quittait la baignoire. Les giclements résonnaient. La porte s'ouvrit brutalement et une main mouillée appuya sur l'interrupteur, éclairant le vestibule. Shunsuké qui était blotti comme un chien se releva aussitôt. Sans paraître outre mesure étonnée de sa posture, M^{me} Kaburagi s'écria :

— Vous étiez encore là ?

Elle enfila sa combinaison ; Shunsuké l'aida comme un domestique.

Quand ils entrèrent dans la chambre, Yûichi était près de la fenêtre et contemplait le paysage nocturne de la ville, en fumant en silence. Il se retourna.

— Vous avez déjà pris votre bain, Monsieur ? demanda-t-il.

— En effet, répondit M^{me} Kaburagi à la place de Shunsuké.

— Vous avez été très rapide.

— À votre tour, dit sèchement M^{me} Kaburagi. Nous allons dans l'autre chambre.

Pendant que Yûichi passait dans la salle de bains à son tour, M^{me} Kaburagi, faisant signe à Shunsuké de le suivre, se dirigea vers la chambre où Nobutaka attendait l'écrivain. Quand ils furent dans le couloir, Shunsuké déclara :

— Tu n'avais aucun besoin de te montrer aussi froide avec Yûichi.

— Vous vous entendez comme larrons en foire.

Ce soupçon infantile égaya Shunsuké. Elle ne se serait jamais doutée qu'il venait de sauver Yûichi.

Pour attendre Shunsuké, le comte faisait une réussite. Et apercevant sa femme à la porte, il se contenta de dire :

— Ah, te voilà...

Puis ils jouèrent tous les trois au poker. Mais ils n'arrivaient pas à s'intéresser au jeu. Yûichi réapparut après son bain. Sa peau nettoyée était très belle, ses joues étaient brûlantes comme celles d'un enfant. Il sourit vers M^{me} Kaburagi qui sentit malgré elle les coins de ses lèvres se relever, sous l'emprise d'un sourire si candide.

— C'est maintenant ton tour de prendre un bain, dit-elle à son mari. Tout compte fait, nous allons dormir tous les deux dans notre chambre. M. Hinoki et Yûchan se partageront celle-ci.

Cette déclaration paraissait si catégorique que Nobutaka n'opposa aucune résistance. Les deux couples se souhaitèrent bonne nuit. M^{me} Kaburagi s'avança un peu et puis revint sur ses pas et, comme pour se faire pardonner la froideur dont elle avait fait preuve tout à l'heure, elle serra doucement la main de Yûichi. Car elle estimait que le châtiment était suffisant pour ce soir, puisqu'elle avait repoussé le jeune homme... Shunsuké était donc le seul à avoir tiré le mauvais numéro, puisqu'il n'avait pas pu prendre son bain.

Yûichi et Shunsuké se glissèrent chacun dans son lit et éteignirent les lumières.

— Merci pour tout à l'heure, dit Yûichi dans le noir, sur un ton presque amusé.

Shunsuké, comblé par ce remerciement, se retourna dans son lit. Il se remémora soudain ses amitiés de jeunesse, sa vie au foyer des étudiants. À l'époque, il écrivait des poèmes lyriques ! Il n'avait pas encore de faute à commettre.

Il était naturel que la vieille voix que l'on entendait dans l'obscurité prît un ton plaintif.

— Yûchan, je n'ai plus la force de me venger. Il n'y a plus que vous qui puissiez le faire à ma place contre elle.

Dans les ténèbres, ce fut une voix jeune et vigoureuse qui lui répondit :

— Mais elle se montre soudain si froide.

— Peu importe. Le regard qu'elle porte sur vous dément ouvertement sa froideur. C'est bien au contraire une occasion propice. Faites l'enfant et perdez-vous en explications embrouillées. Elle n'en sera que plus folle de vous. Voici ce que vous

devez lui dire : « C'est ce vieillard qui m'a présenté à vous, mais, depuis que nous sommes devenus intimes, il meurt de jalousie et me fait une vie insupportable. Pour l'incident de la salle de bains, c'est que la jalousie l'avait mis hors de lui. » C'est tout. Là, tout redevient cohérent.

— Oui, c'est ce que je lui dirai.

Cette voix était très docile ; Shunsuké remarqua que le Yûichi hautain qu'il avait retrouvé la veille après une longue absence, était redevenu le Yûichi de jadis. Entraîné par son élan, le vieil écrivain demanda :

— Est-ce que vous savez ce qu'est devenue Kyôko ?

— Non.

— Flemmard ! Vous me donnez bien du souci. Kyôko a pris un nouvel amant. Il paraît qu'elle raconte à tout le monde qu'elle vous a complètement oublié. Et j'ai même entendu dire que pour pouvoir vivre avec son amant, elle a entamé une procédure de divorce.

Il se tut pour observer l'effet produit par la nouvelle. Il avait visé juste. L'amour-propre du beau jeune homme semblait avoir été traversé par une flèche. Le sang coulait.

— Pourquoi pas ? Si ça la rend heureuse.

En même temps, ce jeune homme qui se voulait *fidèle à lui-même* ne pouvait s'empêcher de se rappeler le serment vaillant qu'il avait fait intérieurement, quand il avait rencontré Kyôko dans le magasin de chaussures :

« Bon ! Je rendrai sûrement cette femme malheureuse. »

Ce chevalier du paradoxe regretta la paresse dont il avait fait preuve dans la mission de rendre les femmes malheureuses. Son autre crainte relevait en partie de la superstition : lorsqu'une femme se montrait froide avec lui, il craignait aussitôt qu'elle n'eût deviné sa misogynie.

La violence retenue que Shunsuké décela dans le ton de Yûichi le rassura. Il déclara avec sang-froid :

— À mon avis, cela prouve seulement qu'elle est exaspérée de ne pouvoir vous oublier. J'ai plusieurs raisons de le penser. Dès que vous serez rentré à Tôkyô, vous n'aurez qu'à lui téléphoner. Même dans le pire des cas, il ne peut rien se produire qui vous déplaie.

Bien que Yûichi n'eût pas répondu, Shunsuké estima que, dès son retour, il appellerait sans aucun doute Kyôko.

Ils se turent. Yûichi faisait semblant de dormir. Shunsuké ne savait comment exprimer sa satisfaction : il se retourna une fois encore dans le lit et ses vieux os craquèrent comme les ressorts du lit. Le chauffage était convenable, rien ne manquait en ce monde. Dans un moment de crise, l'écrivain s'était dit : « Et si je lui avouais mon amour ? » Mais il avait aussitôt compris la folie qu'il aurait commise. Que demander de plus entre eux ?

On frappa à la porte. Au bout de deux ou trois coups, Shunsuké s'écria :

— Qui est-ce ?

— C'est Kaburagi.

— Entrez.

Shunsuké et Yûichi allumèrent la lampe de chevet.

Nobutaka entra ; il était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon marron foncé. Il dit avec une gaieté légèrement affectée :

— Excusez-moi de vous déranger dans votre sommeil. J'ai oublié mon étui à cigarettes.

Shunsuké s'assit dans son lit pour indiquer où allumer le plafonnier. Nobutaka appuya sur l'interrupteur. La structure abstraite d'une chambre d'hôtel fut alors éclairée : deux lits, une table de chevet, une coiffeuse, deux ou trois chaises, une table, un bureau, une armoire. Nobutaka traversa la pièce, de la démarche ostentatoire d'un prestidigitateur. Il prit, sur la table, un étui à cigarettes en écaille, il l'ouvrit pour en vérifier le contenu, puis s'approcha du miroir, devant lequel il examina si ses yeux n'étaient pas injectés de sang, en soulevant la paupière inférieure.

— Eh bien, excusez-moi. Bonne nuit.

Puis, il éteignit la lumière et sortit de la chambre.

— Est-ce que cet étui à cigarettes était resté sur la table ? demanda Shunsuké.

— Je n'en sais rien, répondit Yûichi. Je n'avais pas remarqué.

*

De retour à Tôkyô, chaque fois qu'il pensait à Kyôko, Yûichi avait des échardes au cœur. Il suivit le plan de Shunsuké et, sûr de lui, téléphona à Kyôko. Elle se fit tout d'abord prier, arguant que tel ou tel jour elle serait occupée. Mais alors que Yûichi s'apprêtait à raccrocher, elle fixa précipitamment un lieu et une heure de rendez-vous.

L'examen approchant, Yûichi révisait son économie, mais il manifestait un désintérêt stupéfiant par rapport à l'année précédente. Il avait perdu cette griserie intellectuelle qui le saisissait autrefois quand il se passionnait pour le calcul infinitésimal. Il avait appris à rester à moitié en contact avec la réalité et à la mépriser à moitié, et, sous l'influence de Shunsuké, il ne se plaisait qu'à réduire toute pensée à une échappatoire et tout geste quotidien à la force maléfique de l'habitude qui mine la vie. Depuis qu'il avait fait la connaissance de Shunsuké, le désastre du monde des adultes, tel qu'il le découvrait, lui apparaissait, c'est le moins qu'on puisse dire, comme déconcertant. Que les hommes qui tenaient en main la Sainte Trinité constituant la façade de leur monde masculin, c'est-à-dire position sociale, honneurs, argent, ne veuillent pas la perdre, cela allait de soi, mais ce qui était inimaginable, c'était de voir jusqu'où ils pouvaient s'avilir pour cela. Tout comme les païens ne craignent pas de fouler aux pieds les images sacrées, de même Shunsuké avait piétiné sa propre renommée, suffoquant de joie, ricanant cruellement, ce qui, au début, désarmait Yûichi. Les adultes souffraient de ce qu'ils avaient acquis. C'était en effet aux dépens de la jeunesse que l'on obtenait quatre-vingt-dix pour cent des réussites en ce monde. L'harmonie classique entre la jeunesse et la

réussite ne subsistait que dans le monde des jeux Olympiques, mais elle ne reposait que sur un principe subtil d'ascétisme constitué d'abstinence et d'austérité.

Le jour du rendez-vous, Yûichi se présenta avec un quart d'heure de retard au café où devait l'attendre Kyôko. Lassée, celle-ci s'était postée à l'extérieur, sur le trottoir. Elle le pinça aussitôt au bras en lui disant :

— Vilain garçon !

Cette banale coquetterie refroidit Yûichi.

Il faisait, ce jour-là, un beau temps froid de début de printemps ; on sentait quelque chose de transparent dans l'agitation de la ville ; l'air avait une consistance cristalline. Yûichi portait sous son manteau bleu marine son uniforme d'étudiant : on apercevait au-dessus de son foulard son col officier et son faux col. Kyôko avait l'impression de sentir le parfum du début du printemps dans ce col qu'elle avait sous les yeux, lorsqu'elle se rapprocha de Yûichi, et dans la ligne blanche du faux col qui entourait son cou rasé de près. Elle portait elle-même un manteau vert foncé pincé à la taille ; elle avait relevé son col et avait noué un foulard saumon qui ondoyait et où s'était déposé un peu de poudre blanche au niveau de la nuque. Ses lèvres étroites, rouges et frileuses étaient mignonnes.

Bien qu'il ne lui eût donné aucune nouvelle pendant tout ce temps, cette femme légère ne lui en fit aucun reproche. Yûichi en fut quelque peu frustré, comme un enfant fautif que sa mère accueille sans le gronder. On ne sentait aucune rupture depuis le précédent rendez-vous qui pourtant était maintenant fort éloigné dans le temps ; cela paraissait prouver que la passion de Kyôko avait suivi un cours bien déterminé et sûr ; et cela déplaisait à Yûichi. Or une apparence légère chez une femme comme Kyôko pouvait servir à la dissimulation ou au contrôle de soi, mais en réalité, c'était toujours elle-même qui se laissait abuser par son apparente légèreté.

Quand ils furent au carrefour, ils arrivèrent au niveau d'une Renault d'un modèle récent qui était garée. Le conducteur, qui fumait, ouvrit la portière avec indolence. Yûichi hésitait, mais Kyôko lui demanda de monter et elle prit place à ses côtés dans la voiture. Elle les présenta l'un à l'autre, en parlant à un débit rapide.

— Keichan, mon cousin... M. Namiki...

Ce M. Namiki avait une trentaine d'années. Il tourna la tête vers Yûichi, en restant assis à la place du conducteur, et le salua. Yûichi se voyait donc affublé d'un autre nom et il était devenu le cousin de Kyôko. Cette capacité de s'adapter à toutes les situations n'était pas nouvelle chez Kyôko. Yûichi, avec son intuition habituelle, comprit que Namiki était le nom de celui qui avait fait jaser, en compagnie de Kyôko. La position de Yûichi était si confortable qu'il en oublia presque d'être jaloux.

Kyôko avança sa main gantée vers celle de Yûichi qui portait lui aussi un gant de cuir. Elle lui chuchota à l'oreille :

— Pourquoi êtes-vous fâché ? Aujourd'hui nous allons à Yokohama acheter du tissu pour une robe. Et après nous irons dîner. Vous n'avez aucune raison d'être fâché, vous. Vous voyez bien que M. Namiki m'en veut parce que je ne me suis pas assise à côté de

lui. J'ai l'intention de rompre avec lui. Et si je viens avec vous, c'est de ma part une réelle « marche de protestation ».

— Une marche de protestation à mon égard, non ?

— Oh, le méchant ! C'est moi qui devrais m'inquiéter. Votre travail de secrétaire doit beaucoup vous occuper, non ?

Il n'est pas nécessaire de poursuivre ici cette conversation confuse faite de sous-entendus. Pendant la demi-heure que dura le trajet sur la route nationale jusqu'à Yokohama, Kyôko ne cessa de murmurer ce genre de choses à l'oreille de Yûichi. Namiki ne leur adressait pas la parole. Yûichi jouait le rôle du rival heureux.

Kyôko, ce jour-là encore, apparaissait comme une femme que sa propre légèreté empêchait d'être amoureuse. Ses bavardages ne portaient que sur des sujets inutiles et laissaient de côté l'essentiel. Le seul intérêt de cette légèreté, c'était que, ce jour-là, elle ne parvenait pas à faire comprendre à Yûichi l'étendue de son bonheur. C'est par erreur que l'on donne à une telle dissimulation inconsciente chez une femme ingénue la fonction d'aguicher. Pour Kyôko, la légèreté était comme une crise de malaria. On n'entendait la vérité que dans ses accès de délire. Chez les coquettes citadines, certaines le devenaient par excès de pudeur ; Kyôko, au départ, n'avait pas échappé à cette règle. Lorsqu'elle avait cessé de voir Yûichi, elle était revenue à ses frivolités d'antan. Sa légèreté était sans borne et sa vie n'obéissait à aucune discipline. Ses amis s'amusaient à observer sa vie quotidienne, mais personne ne soupçonnait que l'excitation de ces jours derniers ressemblait plutôt à la frénésie de quelqu'un qui sautillerait sur un plateau d'acier brûlant sur la plante des pieds. Kyôko ne pensait à rien. Elle n'était jamais parvenue à lire un roman en entier. Elle commençait par lire le premier tiers et sautait à la dernière page. Il y avait un certain relâchement dans sa façon de parler. Quand elle s'asseyait, elle croisait tout de suite les jambes, mais elle agitait les chevilles pour manifester son ennui. Si, par hasard, elle écrivait une lettre, elle se tachait immédiatement les doigts ou les vêtements.

Ignorant le sentiment de l'amour, elle le confondait avec l'ennui. Durant la période où elle ne voyait plus Yûichi, elle s'était demandé pourquoi elle s'ennuyait autant. Tout comme l'encre tache les vêtements ou les doigts, l'ennui la tachait sans choisir l'endroit.

Après Tsurumi, lorsqu'ils aperçurent la mer entre des entrepôts jaunes d'une société de réfrigération, Kyôko poussa un cri enfantin :

— La mer !

Mais, sur la ligne ferroviaire qui longeait le port, une vieille locomotive tractait un convoi de marchandises entre les entrepôts et cachait la vue de la mer. Le silence noir des deux hommes, qui n'avaient pas réagi au cri de joie, semblait exhaler une fumée. Le ciel printanier au-dessus du port était souillé par des fumées d'usines et une forêt de mâts.

Kyôko n'éprouvait pas le moindre doute sur l'amour que lui portaient les deux hommes avec lesquels elle se trouvait dans la Renault. Mais après tout, peut-être n'était-ce qu'une illusion ?

Comme la position d'où il observait, aussi immobile qu'une pierre, la passion d'une femme, ne produisait en soi aucune énergie, il s'enthousiasma à l'idée paradoxale que, puisqu'il ne pouvait pas rendre heureuse une femme, ce serait la moindre des pitiés que de la rendre malheureuse, et, de plus, un cadeau spirituel. Il n'éprouvait aucun remords moral en sachant que sa passion de vengeance, qui n'avait pas d'objet défini, se tournait vers Kyôko qui, maintenant, se trouvait près de lui. Qu'est-ce que la morale ? Peut-on qualifier d'immoral le geste d'un pauvre qui, sous le prétexte que l'autre est un riche, lance une pierre contre la fenêtre du riche ? La morale n'est-elle pas un principe créatif qui annule la raison particulière en universalisant le système des causes ? Par exemple, de nos jours, la piété filiale est morale et elle l'est d'autant plus que sa cause a disparu.

Ils descendirent de la voiture, dans le quartier chinois de Yokohama, devant une petite boutique qui vendait des tissus pour femmes. C'était un magasin qui proposait à bas prix des produits d'importation et Kyôko avait décidé d'y acheter du tissu pour ses robes de printemps. Elle déroulait tour à tour les étoffes qui lui plaisaient sur son épaule et se plaçait devant le miroir. Elle revenait ensuite vers Namiki et Yûichi et leur demandait leur avis. Les deux garçons donnaient des réponses diverses et ils se moquaient d'elle gaiement en lui disant qu'avec ce tissu rouge elle aurait du succès auprès des taureaux.

Après une vingtaine d'essais, aucun ne la convainquit et elle sortit sans rien acheter. Ils entrèrent à côté dans un restaurant pékinois, le Mankarô, et, bien qu'il fût encore tôt, ils se firent servir au premier étage. Au cours de la conversation, Kyôko s'adressa à Yûichi et laissa échapper :

— Yûchan, pouvez-vous me passer ce plat, s'il vous plaît ?

Et, s'en étant rendu compte, Yûichi ne put s'empêcher d'observer la réaction de Namiki.

Ce jeune homme élégant eut un sourire légèrement crispé, et son visage basané prit une expression à la fois souveraine et cynique. Regardant tour à tour Kyôko et Yûichi, il changea habilement de conversation, évoquant un match de football auquel il avait participé, étant étudiant, contre l'équipe de l'université de Yûichi. Il était évident qu'il avait compris dès le départ que Kyôko mentait. Du reste, il le tolérait facilement. La mine tendue de Kyôko n'en était que plus risible. Le ton même qu'elle avait eu lorsque la phrase « Yûchan, pouvez-vous me passer ce plat, s'il vous plaît » lui avait échappé manifestait une tension affectée qui semblait indiquer que cette maladresse était, en réalité, intentionnelle : son expression de sincérité, comme si elle avait été abandonnée, était presque pitoyable.

« Kyôko n'est pas du tout aimée », se dit Yûichi. Le cœur froid de ce garçon qui n'aimait pas les femmes trouvait alors, en invoquant le fait qu'elle n'était pas aimée, naturel le sentiment de désirer le malheur de Kyôko puisqu'il ne l'aimait pas, mais, de plus, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain regret en sachant que cette jeune femme était déjà malheureuse sans qu'il eût eu besoin d'intervenir.

Après avoir dansé au Cliffside Dance Hall, ils regagnèrent Tôkyô par la route nationale en occupant les mêmes places dans l'auto qu'à l'aller. Une fois encore, une réplique totalement dépourvue d'élégance échappa à Kyôko :

— Il ne faut pas que vous soyez fâché pour ce qui s'est passé aujourd'hui.
M. Namiki est tout juste un ami.

Comme Yûichi se taisait, elle fut triste de constater qu'elle n'était pas crue.

CHAPITRE XVIII

Le malheur du voyant

Yûichi avait passé ses examens. Le printemps avait officiellement commencé. Les bourrasques printanières faisaient voler la poussière et un jour où la ville paraissait nimbée d'une brume jaune, Yûichi, obéissant à l'ordre que Nobutaka lui avait donné la veille, se rendit chez les Kaburagi, dans l'après-midi après les cours.

Pour aller chez les Kaburagi, il descendit à une station voisine de celle qui était la plus proche de son université. Par conséquent, c'était sur son chemin. Ce jour-là, M^{me} Kaburagi était allée dans le bureau d'un étranger haut placé avec lequel elle était en « excellents termes » pour retirer une autorisation nécessaire à une nouvelle activité de la société de son mari ; il était convenu que Yûichi attendrait son retour chez elle et qu'il apporterait le papier à Nobutaka, dans son bureau. M^{me} Kaburagi, qui n'avait pas ménagé ses « bons offices », avait obtenu le document assez tôt, mais l'heure à laquelle elle devait aller le prendre n'étant pas fixée, Yûichi ne pouvait qu'attendre son retour chez elle.

Lorsqu'il se présenta, elle n'était pas encore partie. Son rendez-vous, en effet, était maintenant fixé à trois heures. Il n'était qu'une heure.

La maison des Kaburagi était celle de l'intendant de l'ancienne résidence du comte, qui avait échappé aux raids aériens. La plupart des membres de la haute noblesse ne possédaient pas de maison ancienne à Tôkyô. Or, le père maintenant mort de Nobutaka ayant fait fortune avec différentes affaires dans le domaine de l'électricité à l'époque de Meiji, avait acheté une résidence excentrée qui avait appartenu autrefois à un seigneur et cela constituait ainsi une exception. Après la guerre, pour acquitter les impôts sur les biens fonciers, Nobutaka dut revendre la maison principale. Puis il expulsa le locataire de l'annexe de l'intendant qui se trouvait dans la même propriété et lui loua une autre maison ; il fit planter une haie de jeunes arbres entre le corps principal qu'il avait vendu et l'annexe où il s'était installé ; il fit ensuite percer une porte du côté d'une ruelle qui serpentait jusqu'à la route.

Le nouveau propriétaire avait ouvert une auberge dans le bâtiment principal. Il fallait parfois supporter les échos de la musique de banquet. Cette même porte sous laquelle, enfant, il passait, au retour de l'école, délivré de la charge de son cartable que son précepteur, qui le tenait par la main, portait pour lui, était maintenant franchie par des taxis qui amenaient de loin de nouvelles geishas et qui, se garant dans l'allée circulaire, les déposaient devant le vestibule majestueux. Les graffiti qu'il avait gravés sur les piliers de sa chambre étaient déjà effacés. Trente ans auparavant, il avait dessiné avec des crayons de couleur une carte de l'île au trésor sur une lamelle de bois et l'avait cachée sous une pierre du jardin ; il avait oublié où depuis tout ce temps et probablement y avait-il longtemps qu'elle avait pourri.

La maison de l'intendant avait sept pièces : mis à part le vestibule, seule la grande salle qui se trouvait au premier étage était de style occidental. Nobutaka y installa son bureau et son salon. Par cette fenêtre, il avait une vue directe sur l'office du bâtiment principal, au premier étage, à l'arrière de la maison ; plus tard, lorsque cet office fut transformé en chambre d'auberge, Nobutaka mit un store à la fenêtre de son bureau.

Un beau jour, il avait, en effet, entendu que l'on abattait les placards de l'office pour installer une chambre. Dans son enfance, lorsqu'on organisait des banquets dans le grand salon du premier étage, ces placards d'un noir brillant s'animaient. Des bols laqués décorés de dessins dorés étaient rangés sur ces étagères et des bonnes allaient et venaient sans cesse, en laissant traîner les pans de leurs kimonos. Le fracas de la destruction de ces étagères n'était-il pas le bruit dans lequel se dépouillait l'animation des innombrables banquets du passé qui avaient laissé leurs traces sur le bois d'un noir brillant ? C'était le bruit dans lequel une partie de la mémoire enfouie était arrachée avec un jaillissement de sang, comme une dent profondément enracinée.

Nobutaka, qui n'avait pas un atome de sentimentalisme, recula la chaise pour pouvoir mettre ses pieds sur le bureau et, intérieurement, il poussait des cris d'encouragement : « Allez-y ! Encore un effort ! » Toute cette maison l'avait fait souffrir dans sa jeunesse. Sur son secret, sur l'amour qu'il portait aux hommes, cette maison et son moralisme faisaient toujours peser un poids insupportable. Combien de fois n'avait-il pas souhaité la mort de ses parents et l'incendie de la maison ! Certes, elle avait échappé aux raids aériens, mais dans le salon où, jadis, son père était assis avec une mine sévère, des geishas saoules chantaient maintenant des chansons à la mode : ce changement blasphématoire satisfaisait encore plus Nobutaka.

... Une fois installés dans la maison de l'intendant, M. et M^{me} Kaburagi transformèrent tout l'intérieur à l'occidentale. Ils encastrent une bibliothèque dans le *tokonoma*(7), remplacèrent les *fusuma*(8) par d'épais rideaux damassés. Ils disposèrent tous les meubles occidentaux de la maison principale, placèrent une table et des chaises rococo sur un tapis qui recouvrait les tatamis. Ainsi, la maison des Kaburagi avait-elle l'air d'un consulat occidental de l'époque d'Edo ou de la résidence de la maîtresse d'un Occidental de cette même période.

Lorsque Yûichi arriva, M^{me} Kaburagi était assise près du poêle, dans la salle de séjour du rez-de-chaussée. Elle était vêtue d'un pantalon, d'un pull citron et d'un cardigan noir de jais. Elle était en train de mélanger un jeu de cartes, de ses doigts aux ongles vernis. C'était un jeu qui venait de Vienne : la Reine était représentée par un D., le valet par un B.

La bonne annonça l'arrivée de Yûichi. Les doigts de M^{me} Kaburagi étaient engourdis, elle avait du mal à mélanger le jeu, comme si les cartes avaient été engluées. Depuis quelque temps, elle ne pouvait plus rester debout pour accueillir Yûichi. En général, quand il arrivait, elle lui tournait le dos. Yûichi devait alors la contourner et une fois qu'il se trouvait en face d'elle, elle avait le courage de lever les yeux. Yûichi devait de nouveau rencontrer le regard apeuré qu'elle lui adressait avec mollesse et torpeur. Il se retenait toujours de lui demander aussitôt : « Vous ne vous sentez pas bien ? »

— Le rendez-vous est à trois heures, annonça-t-elle. Nous avons tout le temps. Vous voulez manger ?

Yûichi répondit qu'il avait déjà déjeuné. Ils restèrent silencieux. Les vitres de la terrasse vibrèrent sous le vent en faisant un bruit exaspérant. On voyait de l'intérieur de la poussière incrustée sur les traverses. La lumière du soleil qui éclairait la terrasse paraissait elle-même poussiéreuse.

— Quel ennui de devoir sortir par une pareille journée ! En rentrant, je serai obligée de me laver la tête.

Elle enfonça soudain ses doigts dans les cheveux de Yûichi.

— Que de poussière ! C'est que vous vous mettez trop de cosmétique.

À un tel ton de reproche, Yûichi ne savait pas comment réagir. Chaque fois qu'elle revoyait Yûichi, elle ne pensait qu'à lui échapper. Elle n'éprouvait presque plus de plaisir à le voir. Elle ne pouvait pas du tout imaginer ce qui l'éloignait de lui et ce qui l'empêchait de se rapprocher de lui. Fidélité ? Qu'on ne la fasse pas rire ! Chasteté de M^{me} Kaburagi ? Il faut savoir plaisanter avec modération. Ou alors chasteté de Yûichi ? Il est déjà marié... Au cours de ses réflexions, aidée en cela par la logique du cœur féminin, M^{me} Kaburagi était à deux doigts de comprendre la vérité cruelle de la situation. Si, parvenue à ce point, elle ne s'était pas lassée d'aimer Yûichi, ce n'était pas seulement à cause de sa beauté, mais précisément *parce qu'il ne l'aimait pas*.

Les hommes qu'elle avait abandonnés au bout d'une semaine l'avaient du moins aimée avec l'esprit ou avec le corps, ou avec les deux ensemble. Malgré leur diversité, il y avait ces deux clés qui permettaient de les comprendre. Mais avec un amant aussi abstrait que Yûichi, elle ne pouvait pas trouver de clé à laquelle elle fût habituée et elle ne pouvait que tâtonner dans l'obscurité. Quand elle croyait avoir saisi un indice, il était déjà loin, et quand elle le croyait loin, il était tout près : c'était comme si elle cherchait un écho ou si elle voulait prendre le reflet de la lune à la surface de l'eau.

Il y avait tout de même des instants où, par un petit rien, elle se sentait aimée de lui, mais c'était également en de tels instants, où son cœur débordait d'un irrésistible bonheur, qu'elle se rendait compte que ce qu'elle désirait n'avait rien à voir avec le bonheur.

Soit l'incident de la nuit passée à l'Hôtel Rakuyô : elle apprit après coup que c'était le fait de la jalousie de Shunsuké, mais, à vrai dire, elle avait mieux supporté la chose, en imaginant qu'il s'agissait d'une stupide plaisanterie de Shunsuké, à laquelle Yûichi s'était prêté. Ce cœur menacé par le bonheur finissait par n'aimer que les prémices du malheur. Chaque fois qu'elle devait revoir Yûichi, elle priait pour que le regard du jeune homme exprimât haine, mépris ou bassesse, mais elle était désespérée de n'y trouver que transparence et limpidité.

... Un vent poussiéreux se leva dans l'étrange petit jardin où il n'y avait que des rochers, des cycas et des pins, et les vitres vibrèrent à nouveau.

M^{me} Kaburagi posa son regard fiévreux sur les vitres qui tremblaient.

— Le ciel est tout jaune, dit Yûichi.

— Comme c'est agaçant, ce vent de début de printemps ! On ne comprend plus rien, protesta M^{me} Kaburagi d'une voix un peu aiguë.

La bonne apporta des gâteaux que M^{me} Kaburagi avait spécialement préparés pour Yûichi. Il dévora un flan chaud aux pruneaux. Cette attitude enfantine fut pour M^{me} Kaburagi un véritable salut. La familiarité avec laquelle ce jeune oiseau picorait l'appât qu'elle lui offrait dans sa main, l'agréable douleur qu'il provoquait en lui piquant la main de son bec dur et pur... et ce serait plus délicieux encore s'il était en train de mordre la chair de sa cuisse.

— C'était exquis, dit-il.

Il savait que l'ingénuité la moins affectée était la plus efficace des séductions. Comme s'il se laissait attendrir, il saisit les mains de M^{me} Kaburagi. Il y déposa un baiser qui ne pouvait être compris que comme un remerciement pour le gâteau.

Des rides se dessinèrent au coin des yeux de M^{me} Kaburagi et son visage prit une expression effrayante. Elle eut un tremblement saccadé et dit :

— Non, non, vous allez me faire souffrir, non !

Si la femme qu'elle avait été autrefois avait pu voir le geste puéril qu'elle esquissait à présent, elle aurait, comme à son habitude, éclaté d'un rire sec et aigu. Jamais, cette femme qu'elle avait été n'aurait imaginé qu'un baiser pût être si nourrissant, ou plutôt qu'il pût contenir un venin effroyable, auquel elle chercherait presque instinctivement à échapper. En outre, comme cette femme légère refusait obstinément un baiser hâtif, son amant contemplait son expression sérieuse aussi froidement qu'il aurait observé l'expression de souffrance grotesque d'une femme qui se noie dans un bassin.

Quoi qu'il en soit, Yûichi n'était pas mécontent d'être le témoin d'une preuve aussi éclatante du pouvoir qu'il exerçait. Il maudissait plutôt la peur qu'elle avait de l'extase. Ce Narcisse en voulait à M^{me} Kaburagi de ne pas le laisser, à la différence de son mari qui, lui, était expérimenté, s'enivrer de sa propre beauté.

« Mais pourquoi », se demandait-il avec agacement, « ne me laisse-t-elle pas me griser à mon gré ? Pourquoi m'abandonne-t-elle toujours à cette détestable solitude ? »

... M^{me} Kaburagi se rassit sur une autre chaise, un peu plus éloignée, et ferma les yeux. Sa poitrine sous son pull citron frémissait. L'incessante vibration des vitres résonnait douloureusement jusque sous son front où apparaissaient de petites rides horizontales. Yûichi avait l'impression que M^{me} Kaburagi avait soudain vieilli de trois ou quatre ans.

Elle affectait une expression rêveuse, ne sachant pas comment occuper l'heure d'intimité qu'ils avaient devant eux. Il fallait que quelque chose se produisît. Un gigantesque séisme, une énorme explosion, bref un cataclysme quelconque devrait arriver maintenant pour réduire le couple à néant. Ou alors elle aurait aimé, à force de souffrir de cette pénible intimité, être pétrifiée et transformée en fossile.

Yûichi tendit l'oreille. Il ressemblait à un jeune fauve aux aguets, concentrant toutes ses capacités auditives sur un bruit lointain.

— Qu'y a-t-il ? demanda M^{me} Kaburagi.

Yûichi ne répondit pas.

— Vous entendez quelque chose ?

— Non, pas vraiment. Il me semblait avoir entendu quelque chose.

— Méchant, allez. Quand vous vous ennuyez, c'est votre truc, hein.

— Ce n'est pas vrai. Voilà, j'entends. C'est la sirène des pompiers. Par une telle journée, ça doit bien brûler.

— En effet... j'ai l'impression qu'ils viennent dans la rue qui passe devant la porte. Où est-ce donc ?

Ils regardèrent en vain vers le ciel, mais ils ne voyaient que derrière la haie la masse du premier étage de l'auberge qu'était devenu l'arrière du bâtiment principal décrépi.

Les hurlements de la sirène se rapprochèrent, mêlés aux tintements des cloches des pompiers qui étaient battues à tout rompre en plein vent, les deux sons paraissant être confondus par le vent en torsade, et s'éloignèrent enfin. Il ne restait plus, à nouveau, que la vibration des vitres.

M^{me} Kaburagi alla se changer et Yûichi, pour tuer le temps, remua, avec un tisonnier, à l'intérieur du poêle, les braises qui n'avaient conservé qu'une chaleur vague. On aurait dit le bruissement d'os agités. Le charbon était consumé et il ne restait plus que des cendres dures.

Yûichi ouvrit la fenêtre, exposant son visage au vent.

« Mon Dieu, que c'est agréable ! » pensa-t-il.

« Ce vent m'ôte toute possibilité de réfléchir. »

M^{me} Kaburagi réapparut : elle avait remplacé son pantalon par une jupe. Dans la pénombre du couloir, on ne voyait distinctement que son rouge à lèvres. Elle ne dit rien à Yûichi qui offrait son visage au vent. Elle fit un peu d'ordre dans la pièce et, une veste de demi-saison sur le bras, elle prit congé d'un simple signe de la main : on aurait dit qu'ils vivaient ensemble depuis au moins un an. Cette manière de se faire passer pour sa maîtresse, en n'ayant de maîtresse que le nom, parut à Yûichi un reproche par antiphrase. Il l'accompagna jusqu'à la porte ; or, l'allée qui conduisait du vestibule à la porte du jardin était recouverte d'une tonnelle. À droite et à gauche étaient plantées des haies à hauteur d'homme. Elles étaient chargées de poussière, leur vert manquait d'éclat.

Une fois qu'elle eut franchi le portillon de la tonnelle, le claquement de ses talons hauts sur les dalles cessa. Yûichi qui avait chaussé des sandales qui se trouvaient dans le vestibule la suivit, mais il en fut empêché par le portillon qui s'était refermé. Pensant qu'elle plaisantait, il força la porte de toute son énergie. M^{me} Kaburagi écrasait sa poitrine, sous son pull citron, contre le portillon de bambous tressés et résistait de toutes ses forces. Sentant dans cette résistance une volonté sincèrement hostile, Yûichi renonça.

— Que se passe-t-il ?

— Ça va. Ça suffit jusqu'ici. Si tu m'accompagnes plus loin, je ne pourrai plus sortir.

Elle alla sur le côté, en se tenant au-delà de la haie. Les branches la cachaient jusqu'aux yeux. Elle ne portait pas de chapeau et ses cheveux ondoyant au vent se mêlaient aux feuilles. Elle les dégagea de sa main, au poignet de laquelle une gracieuse montre d'or ressemblait à un petit serpent.

Yûichi également se tint face à M^{me} Kaburagi, la haie les séparant. Elle était plus petite que lui. Il la regardait, en s'accoudant légèrement à la haie, le visage enfoui dans la végétation, si bien qu'on ne voyait plus que ses yeux et son front. Le vent souffla encore dans l'allée poussiéreuse. Les cheveux de M^{me} Kaburagi s'ébouriffèrent et frappèrent ses joues. Yûichi ferma les yeux pour éviter ce spectacle.

« Même dans ce bref moment où nos regards tentent de se croiser, un obstacle me sépare de lui », se dit-elle.

Le vent tomba. Ils se regardèrent dans les yeux. Elle ne savait plus s'il restait dans le regard de Yûichi une émotion qu'elle pût lire. Elle pensa quelle aimait ce qu'elle ne comprenait pas, les ténèbres. Elle aimait les ténèbres limpides... Ce qui inquiétait Yûichi paraissait ne pas le concerner : il s'inquiétait d'éprouver en de tels instants aussi peu d'émotion, de savoir que toute une part inconnue de lui-même était en suspens, qu'autrui ne cessait de découvrir en lui plus que ce à quoi sa conscience accédait, et cela, d'une certaine manière, enrichissait sa propre conscience.

... Finalement, elle éclata de rire. C'était un rire destiné à les séparer. C'était un rire forcé.

Elle devait revenir deux heures à peine plus tard, mais cette séparation était comme la répétition générale de la séparation définitive, pensa-t-il. Il se rappela toutes les répétitions générales rituelles qu'il avait connues au lycée, pour l'entraînement militaire ou pour la cérémonie de fin d'études. Le représentant des élèves reculait respectueusement à partir de l'emplacement du proviseur, avec dans les mains un plateau de laque noir encore vide de tout diplôme.

Après le départ de M^{me} Kaburagi, il retourna près du poêle et pour tuer le temps lut des revues de mode américaines.

*

Peu de temps après le départ de M^{me} Kaburagi, Nobutaka téléphona. Yûichi lui apprit que sa femme venait de sortir. Nobutaka déclara d'entrée de jeu qu'il n'y avait personne autour de lui et qu'il pourrait s'exprimer en toute liberté ; puis, prenant une voix atrocement mielleuse, il demanda :

— Qui était le garçon avec lequel tu marchais, l'autre jour, à Ginza ?

Il avait pris l'habitude de lui faire ce genre de reproches sur son infidélité, au téléphone, car, s'il l'avait fait en tête à tête, Yûichi aurait boudé.

— Un simple camarade. Il m'a demandé de l'accompagner pour voir des tissus occidentaux.

— Est-ce qu'on se promène avec un simple camarade en se tenant par le petit doigt ?

— ... tu n'as rien d'autre à me dire ? Alors, je raccroche.

— Attends, Yûchan, je m'excuse. Je n'en peux plus, maintenant que j'ai entendu ta voix. Je vais venir en voiture, d'accord, attends-moi, ne va nulle part.

— ...

— Alors, tu ne réponds pas ?

— Oui, je vous attends, Président.

Au bout d'une demi-heure, Nobutaka rentrait chez lui.

Dans la voiture, Nobutaka se rappelait les quelques mois qu'avait duré sa liaison avec Yûichi et ce souvenir n'avait rien de trouble. Yûichi ne se laissait impressionner par aucun luxe, par aucun faste ; il ne faisait même pas preuve de ce genre d'amour-propre qui a pour fonction de feindre d'être blasé. Comme il ne désirait rien, on avait envie de tout lui donner, mais il était impossible de lui soutirer le moindre remerciement. Même si on le présentait à des personnalités importantes, la bonne éducation et la modestie de ce beau garçon faisaient qu'on l'estimait toujours plus qu'à sa valeur réelle. De plus, Yûichi était doté d'un esprit cruel. C'était la raison qui exagérait au-delà de toute mesure les fantasmes de Nobutaka.

Nobutaka, qui autrefois excellait dans l'art de la dissimulation et qui éprouvait un malin plaisir à ne jamais se laisser démasquer, même par sa femme qu'il voyait pourtant tous les jours, en était arrivé à manquer de prudence.

... Nobutaka Kaburagi entra dans le salon de sa femme, où se trouvait Yûichi, sans prendre le temps d'ôter son manteau. Comme le maître avait gardé son manteau, la bonne, embarrassée, attendait sans rien faire derrière lui.

— Que faites-vous plantée là ? demanda-t-il sarcastiquement.

— Votre manteau, Monsieur, dit-elle avec une hésitation.

Il se défit brutalement de son manteau, qu'il lui lança, en ordonnant d'une voix rude :

— Fichez-moi le camp. Je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous.

Il tapota le coude de Yûichi, et il l'attira derrière le rideau et l'embrassa. Comme toujours il crut devenir fou en effleurant les rondeurs pulpeuses de la lèvre inférieure de Yûichi. Les boutons dorés de la veste de Yûichi frottèrent contre l'épingle à cravate de Nobutaka, en produisant un bruit de grincements de dents.

— Montons au premier, dit Nobutaka.

Yûichi se dégagea de son étreinte et fixant le visage de Nobutaka se mit à rire.

— Tu ne penses qu'à ça.

Mais cinq minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient enfermés à double tour, dans le bureau de Nobutaka, au premier étage.

*

Ce n'était pas un hasard si M^{me} Kaburagi était rentrée plus tôt que prévu. Pour pouvoir rejoindre Yûichi le plus tôt possible, elle avait, en partant, cherché un taxi qu'elle avait immédiatement trouvé. Une fois qu'elle fut arrivée au bureau, l'affaire fut

tout de suite réglée. De plus, l'étranger, avec lequel elle était « en excellents termes », proposa de la raccompagner en voiture, parce qu'il avait affaire dans ce quartier. Il conduisait très vite. Il la déposa devant chez elle ; elle lui proposa de s'arrêter un moment, mais il était pressé et dut repartir ; tout en promettant de lui faire signe un de ces jours.

Sur un coup de tête (quoique ce ne fût pas si rare chez elle), elle passa par le jardin et entra par la terrasse dans le salon. Elle espérait y surprendre Yûichi.

Elle fut accueillie par la bonne qui lui annonça que le comte était en réunion de travail avec Yûichi dans son bureau du premier étage. Elle voulait voir Yûichi absorbé par une austère conversation professionnelle. Si possible, elle aurait aimé le surprendre occupé, sans qu'il s'aperçoive de sa présence.

Cette femme qui, à force d'aimer, avait totalement anéanti son propre rôle et qui tentait de composer la vision de son bien-aimé exclusivement dans un endroit où elle ne serait pas présente, espérait entrevoir l'image du bonheur qui s'effondrerait dès son apparition, mais qui conserverait sa forme précise et éternelle tant qu'elle ne se montrerait pas.

Elle gravit les marches à pas de loup et arriva devant le bureau de son mari. Elle vit que le loquet s'était mal enclenché et qu'un interstice de quelques centimètres lui permettait d'épier l'intérieur. Ce qu'elle fit, en s'approchant.

M^{me} Kaburagi vit ainsi ce qu'elle devait voir.

Lorsque Nobutaka et Yûichi redescendirent, il n'y avait pas trace de M^{me} Kaburagi. Le document avait été posé sur la table ; un cendrier l'empêchait de voler au vent. Un mégot à peine entamé et marqué de rouge à lèvres y était écrasé. La bonne expliqua simplement que Madame était repartie peu de temps après son retour.

Ils attendirent son retour, mais comme elle tardait à rentrer, ils sortirent pour se divertir. Yûichi revint chez lui vers dix heures du soir.

Au bout de trois jours, M^{me} Kaburagi n'était toujours pas rentrée.

CHAPITRE XIX

Ma compagne

Yûichi était trop gêné pour se rendre chez les Kaburagi, mais comme Nobutaka ne cessait de lui téléphoner, il finit par y aller un soir.

Quelques jours auparavant, lorsque, en descendant au rez-de-chaussée, ils ne trouvèrent pas sa femme, Nobutaka ne s'en était pas soucié outre mesure. Le lendemain, n'ayant toujours aucune nouvelle, il commença à s'inquiéter vraiment. Ce n'était pas une simple sortie. Ce ne pouvait être qu'une fugue. Il n'y avait qu'une cause possible de cette disparition.

Ce soir-là, le Nobutaka que Yûichi avait devant les yeux était une autre personne. Il était profondément abattu et, négligence exceptionnelle, il ne s'était pas rasé depuis trois jours. Ses joues d'ordinaire si colorées avaient perdu tout éclat et paraissaient relâchées.

— Elle n'est donc pas encore revenue ? demanda Yûichi, assis sur l'accoudoir du divan du bureau du premier étage, en tassant une cigarette sur le dos d'une main.

— Non... C'est que... *elle nous a vus*.

Cette gravité comique ressemblait si peu au Nobutaka qu'il connaissait, que Yûichi ne craignit pas d'exprimer cruellement son assentiment.

— C'est ce que je pense aussi.

— Oui, probablement. On ne peut pas imaginer autre chose.

En réalité, cette intuition, Yûichi l'avait eue immédiatement en découvrant que la porte avait été mal verrouillée. La honte brûlante qu'il avait alors éprouvée s'était dissipée les jours suivants, dans une sorte de libération. Son sentiment se transforma en une espèce de froideur héroïque : il n'avait aucune raison de prendre cette femme en pitié, ni d'être honteux.

C'est pourquoi Nobutaka lui parut comique. Il semblait être déprimé simplement parce qu'il souffrait d'« avoir été vu ».

— Tu n'as pas fait une déclaration à la police ? demanda Yûichi.

— Ce n'est pas une chose à faire. J'ai une idée derrière la tête.

Yûichi fut alors surpris de constater que Nobutaka avait les yeux embués. Nobutaka ajouta :

— ... J'espère qu'elle n'a pas fait de bêtise...

Cette réplique sentimentale surprenante de sa part apitoya Yûichi. Aucune expression n'aurait prouvé avec autant d'évidence l'union spirituelle de ce couple insolite. Car seul un cœur qui était contraint d'éprouver une immense compassion pour l'amour de sa femme envers Yûichi pouvait rendre possible une imagination aussi intime. Ce même cœur devait être blessé avec autant d'intensité par l'infidélité spirituelle de sa femme. Or, précisément, conscient que sa femme et lui aimaient la même personne, il était, en quelque sorte, doublement trompé et il dut souffrir de comprendre que l'amour de sa femme excitait son propre amour. Yûichi était pour la première fois témoin de la blessure de ce cœur.

« Le comte Kaburagi avait donc à ce point besoin de sa femme », pensa Yûichi.

Voilà qui dépassait son intelligence. Mais ces réflexions lui permirent d'éprouver pour la première fois une forme élevée de tendresse à l'égard de Nobutaka.

Le comte remarqua-t-il le regard si tendre que posa sur lui son bien-aimé ?

Il avait la tête baissée. Affaibli, découragé, il laissait aller son corps adipeux, vêtu d'une robe de chambre, avachi sur une chaise et tenait entre ses mains ses joues molles. Ses cheveux abondants pour son âge, tout imprégnés de lotion, brillaient et formaient un contraste répugnant avec la peau distendue de ses joues envahies par une barbe de trois jours. Il ne regardait pas les yeux du jeune homme. En revanche, Yûichi fixait les rides horizontales de son cou. Soudain, il se rappela le visage affreux de son *semblable* qu'il avait aperçu dans le tramway, le premier soir où il s'était rendu au parc.

Après ces instants de tendresse, Yûichi retrouva un regard cruel et froid qui convenait mieux à la situation. C'était le regard pur d'un enfant en train de tuer un lézard.

« Avec cet homme, je vais devenir beaucoup, beaucoup plus cruel que jusqu'ici. Il le faut absolument », décida-t-il.

Le comte, oubliant l'existence de son amant en face de lui, pleurait en pensant désespérément à sa « compagne » si sûre, à la « complice » avec laquelle il avait passé de longues années. Ce sentiment désolant d'avoir été abandonné était identique chez Yûichi et chez lui. Les deux hommes, comme des naufragés sur un radeau, restèrent longtemps silencieux.

Yûichi sifflota. Comme un chien qu'on aurait appelé, Nobutaka leva la tête. Pour seul appât, il avait devant lui le sourire moqueur d'un jeune homme.

Yûichi se servit un verre de cognac, avec la fiasque qui se trouvait sur la table. Il prit le verre et s'approcha de la fenêtre. Il tira les rideaux. Dans l'auberge de la maison principale, il y avait ce soir-là un banquet avec de nombreux convives. La lumière de la grande salle éclairait violemment les conifères et les fleurs de magnolia. On entendait faiblement la musique du festin qui paraissait tout à fait déplacée. Ce soir-là, il faisait assez chaud. Le vent s'était calmé et le ciel était clair. Yûichi éprouvait physiquement une inexplicable sensation de liberté. C'est à cette liberté, semblable à celle d'un voyageur errant, qui, le corps et le cœur légers, respire plus aisément que d'habitude, qu'il voulut lever un toast :

« Vive le désordre ! »

Le jeune homme imputait à la froideur de son cœur son indifférence à la disparition de M^{me} Kaburagi, mais ce n'était pas aussi certain. Ce n'était peut-être qu'une sorte d'intuition qui le dispensait de l'inquiétude.

Aussi bien que sa belle-famille, les Karasumaru, les parents de M^{me} Kaburagi étaient nobles. Lors de la sécession du XIV^e siècle, Nobui Kaburagi se rallia à la cour du Nord et Tadachika Karasumaru se rallia à la cour du Sud. Nobui excellait dans l'art de l'intrigue mesquine, avec l'habileté d'un prestidigitateur ; Tadachika prenait le style d'un homme politique qui voulait jouer passionné, simple et sommaire. On aurait dit que ces deux hommes représentaient l'envers et l'endroit de la politique. Le premier était un continuateur fidèle de la politique de l'époque aristocratique. C'était un adepte de la politique artistique au pire sens du terme. C'est-à-dire qu'à cette époque où l'art de la poésie se confondait avec la politique, il transposait dans le domaine politique tous les défauts de l'œuvre d'un amateur d'art, l'ambiguïté sur le plan esthétique, le goût de l'effet, le calcul sans passion, le mysticisme des faibles, la tromperie, l'escroquerie, la frigidité morale. Nobutaka Kaburagi avait en grande partie hérité de ses ancêtres l'esprit qui ne craint pas la bassesse et le courage qui ne craint pas la lâcheté.

En revanche, l'idéalisme utilitaire de Tadachika Karasumaru souffrait toujours de contradiction avec soi-même. Il savait trop bien que seule une passion qui ne porte pas de regard direct sur le moi pouvait avoir la force de le mener à terme. Cette politique idéaliste comptait moins sur la tromperie des autres que sur la tromperie de soi-même. Finalement, Tadachika s'était tué.

Or, une noble dame maintenant très âgée, qui était apparentée à Nobutaka et qui se trouvait être la grand-tante de sa femme, occupait la fonction d'abbesse d'un couvent de Shishigatani, à Kyôto. L'histoire de la famille de cette abbesse représentait un point de réconciliation entre les Kaburagi et les Karasumaru, qui avaient des caractères opposés. La généalogie des Komatsu comptait de grands prêtres apolitiques, des auteurs de journaux littéraires, des spécialistes des usages de cour, bref, des personnalités qui, à chaque époque, avaient joué le rôle de critique à l'égard des nouvelles mœurs. Mais voici que la lignée allait prendre fin avec la mort de l'abbesse.

Il était logique que Nobutaka supposât que c'était le refuge qu'avait choisi sa femme et que, dès le surlendemain de sa disparition, il eût envoyé un télégramme au couvent. Le soir où il reçut Yûichi, il n'avait pas encore obtenu de réponse. Deux ou trois jours plus tard, un télégramme arriva, répondant que M^{me} Kaburagi ne s'était pas présentée au couvent. Mais l'abbesse ajoutait, avec des sous-entendus, qu'elle avait une idée, et qu'elle enverrait un autre télégramme dès qu'elle y verrait plus clair.

Or, au même moment, Yûichi recevait une lettre volumineuse de M^{me} Kaburagi, avec comme adresse d'expéditeur celle du couvent. Il la soupesa dans sa main. Un poids qui semblait dire : « Je suis vivante ici. »

Elle expliquait dans sa lettre que, comme elle avait été témoin de cette terrible scène, la vie avait perdu tout sens pour elle. Non seulement les gestes abominables qu'elle avait surpris l'avaient fait frémir de honte et d'horreur, mais elle y avait vu le signe de la disparition radicale de toute possibilité d'intervention de sa part dans la vie. Habitée

à une existence facile, elle avait toujours sauté d'un pas léger par-dessus les abîmes effrayants et voyait enfin de près ce gouffre. Soudain ses jambes étaient clouées au sol, elle ne pouvait plus avancer. Elle avait même songé au suicide.

Retirée dans ce faubourg de Kyôto, qui n'en était pas encore à la saison des fleurs, elle faisait une longue promenade solitaire. Elle aimait le paysage de la grande bamboueraie qui ondoyait sous la brise printanière.

« Cette forêt de bambous, comme elle est fragile et sophistiquée ! » pensa-t-elle.
« Quel calme ! »

Était-ce là la première manifestation de son sort malheureux ? Elle sentit que pour mourir elle avait déjà trop pensé à la mort. Lorsqu'on commence à éprouver ce sentiment, la mort vous échappe. Car, le suicide, qu'il soit noble ou vil, est un acte perpétré par la pensée sur elle-même et il n'existe pas de suicide qui ne soit accompagné d'un excès de pensée.

Lorsqu'il s'avéra qu'elle ne pouvait plus mourir, il s'opéra en elle un revirement et la cause même qui l'avait poussée à se tuer paraissait être à présent l'unique cause qui la maintînt en vie : plus violemment encore que la beauté de Yûichi, la laideur de son action avait fini par la fasciner. Par conséquent, cela lui permettait même de penser sérieusement que le garçon qu'elle avait surpris n'avait jamais partagé avec elle aussi intensément le même sentiment, en l'occurrence une honte absolue, sans le moindre fard, qu'en cet instant-là.

La laideur de cette action manifestait-elle la faiblesse de Yûichi ? Non. Il était impossible qu'une femme comme elle fût éprise de faiblesse. C'était bien plutôt le défi le plus direct qu'eût à subir sa sensibilité de la part d'un homme qui exerçait un tel pouvoir sur elle. Or, elle ne s'apercevait pas que ce qu'elle prenait pour une passion s'était transformé, à travers de multiples épreuves, en de la volonté. « Mon amour ne contient plus une once de tendresse », c'est l'étrange réflexion qu'elle fit. Pour cette sensibilité d'acier, plus Yûichi se montrait monstrueux, plus elle trouvait de raisons de l'aimer.

Continuant la lecture de cette lettre, Yûichi ne put s'empêcher de sourire avec ironie : « Comme elle est candide ! Quand elle ne voyait en moi que le bien, elle s'efforçait de se montrer le plus pure possible. Maintenant elle essaie de rivaliser de crapulerie avec moi. »

Jamais autant que dans l'interminable aveu que M^{me} Kaburagi faisait ici de son comportement de prostituée, sa passion ne s'était approchée de cette affection maternelle : pour ne pas déparer aux côtés de Yûichi, elle confessa ses crimes ; pour égaler les vices de Yûichi, elle fit le décompte minutieux des siens propres. Comme pour prouver qu'un lien de sang l'unissait au jeune homme, comme une mère qui, pour protéger son fils, se rend elle-même coupable, elle révélait tous ses méfaits, sans se soucier de l'influence que cette confession allait exercer sur le cœur de ce garçon : elle retrouvait presque ainsi l'expression de l'égoïsme maternel. Comment autrement expliquer qu'elle ait pu penser qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se faire aimer que de risquer de s'interdire à jamais de l'être, par une aussi audacieuse révélation ? Il nous arrive souvent d'interpréter les cruautés qu'une belle-mère inflige à sa bru, comme la

pulsion désespérée d'une mère qui cherche à se rendre de moins en moins aimable aux yeux d'un fils qui a cessé de l'aimer.

Avant la guerre, M^{me} Kaburagi n'était qu'une des dames banales de la haute société, et plus vertueuse que ne le voulait sa réputation. Même après que son mari eut fait la connaissance de Jacky, se fut introduit en secret dans le milieu homosexuel et eut manqué à ses obligations conjugales, elle avait simplement estimé inévitable une certaine distance à l'intérieur du couple. La guerre les sauva de l'ennui. Ils se félicitèrent de la prévoyance qui leur avait conseillé de ne pas faire un enfant qui les aurait bien gênés.

Le comportement de son mari, qui plus encore qu'il n'admettait les infidélités de sa femme, l'y incitait, était devenu, depuis ce temps-là, plus explicite, mais les deux ou trois liaisons qu'elle avait eues par hasard ne lui apportèrent aucun plaisir. Elle n'éprouva non plus aucune nouvelle émotion. Une fois qu'elle eut décidé qu'elle était apathique, l'attention pressante de son mari lui parut importune ; quant à son mari, il était insatiable de détails et il était ravi de constater que l'indifférence qu'il avait installée depuis si longtemps chez elle ne s'était pas ébranlée. Rien ne garantissait mieux la fidélité que la solidité de cette indifférence.

À cette époque, elle était toujours entourée d'hommes futiles. Comme les prostituées d'une maison close représentent chacune un type de femme, chacun représentait une figure particulière : le monsieur entre deux âges, l'homme d'affaires, l'artiste et le jeune (comme le mot paraît ridicule !). Ils symbolisaient ainsi la vie facile insouciant des lendemains, en pleine guerre.

Un beau jour d'été, dans un hôtel du plateau de Shiga, un jeune homme, qui faisait partie de son entourage, reçut un télégramme lui annonçant sa mobilisation. La veille de son départ, M^{me} Kaburagi lui permit ce qu'elle n'avait pas permis aux autres hommes. Ce n'était pas parce qu'elle l'aimait. C'était parce qu'elle savait que dans un pareil moment ce jeune homme désirait non pas une femme individuelle, mais une femme anonyme, la Femme en général. S'il s'agissait d'un pareil rôle, elle était certaine de pouvoir l'assumer. C'est ce qui la distinguait des femmes ordinaires.

Le jeune homme devait prendre le premier autocar du matin. Ils se levèrent donc à l'aube. Il fut surpris de voir que M^{me} Kaburagi faisait à sa place ses bagages avec empressement.

« Je ne l'avais jamais vue dans le rôle d'une épouse », se dit-il. « Cette nuit en ma compagnie l'a transformée. C'est ce qu'on doit appeler une conquête. »

Il ne faut pas prendre au sérieux la psychologie d'un soldat le matin du départ. Le sentimentalisme et le pathos lui montaient à la tête, et certain que chacun de ses gestes avait un sens il se crut permis toutes les futilités. Dans une semblable situation, la jeunesse est plus infatuée que la maturité.

La femme de chambre apporta du café. Devant le pourboire exagéré qu'il laissa à cette domestique, M^{me} Kaburagi se renfroigna.

Le jeune homme dit alors :

— Madame, j'ai oublié de vous demander une photo.

— Quelle photo ?

— De vous.

— Pour quoi faire ?

— Pour l'emporter au front.

Elle éclata de rire. Elle ne pouvait plus s'arrêter. Tout en riant, elle ouvrit la fenêtre à deux battants. La brume du matin entra par tourbillons.

L'apprenti soldat releva le col de son pyjama et éternua.

— J'ai froid. Fermez la fenêtre, s'il vous plaît.

Le ton impérieux, irrité par son rire, fâcha M^{me} Kaburagi à son tour. Eh bien, ça promet si tu as déjà froid comme ça, dit-elle. Elle dit aussi que l'armée ne passait pas tous les caprices. Elle le pressa de s'habiller, elle le précipita vers le vestibule. On n'en était plus à demander une photo : le jeune homme intimidé par l'accès soudain de mauvaise humeur de sa maîtresse, réclama un baiser d'adieu, mais elle refusa.

Avant de la quitter, craignant d'être entendu par ceux qui venaient aussi dire adieu aux partants, il murmura à son oreille :

— Dites-moi, est-ce que je pourrai vous écrire ?

Elle rit sans répondre.

Lorsque l'autocar se perdit dans la brume, elle descendit, par un sentier qui mouilla complètement ses chaussures, jusqu'au bord du lac de Maruiké où se trouvait une remise de barques. Une barque crevée prenait l'eau. C'était l'image même de la désolation, comme d'un évanouissement, d'un lieu de villégiature en pleine guerre. Les roseaux sous la brume ressemblaient à des spectres de roseaux. Maruiké était un petit lac. De la brume partout envahissante, seule la partie qui reflétait la lumière du matin semblait être le spectre de l'eau suspendu dans les airs.

« Se donner sans amour », se dit-elle, en passant une main dans les mèches rebelles emmêlées sur ses tempes par le désordre fiévreux du réveil, « alors que c'est si facile pour un homme, pourquoi est-ce aussi difficile pour une femme ? Pourquoi seules les prostituées ont-elles le droit de connaître cela ? »

Elle s'aperçut non sans ironie que le dégoût qu'il lui avait inspiré et le ridicule qu'elle avait décelé en lui venaient de la somme ridiculement élevée qu'il avait laissée en pourboire à la femme de chambre.

« Mais c'est parce que je me suis donnée gratuitement, qu'il m'est resté cette miette d'intégrité spirituelle et d'amour-propre », songeait-elle. « S'il avait acheté mon corps, j'aurais pu certainement lui dire adieu, avec un sentiment de liberté. Justement comme une prostituée au front, avec un sentiment de liberté, plein de certitude, pour se donner corps et âme au dernier besoin de l'homme ! »

Elle entendit, tout près de ses oreilles, un léger bruit. Elle vit alors un nuage de moustiques, qui s'étaient reposés durant la nuit, au bout des feuilles de roseaux, s'envoler près d'elle. Elle fut surprise qu'il y eût encore des moustiques à une telle altitude. Mais ils étaient bleu pâle, fragiles, et il était difficile d'imaginer qu'ils se

nourrissaient de sang humain. Puis le nuage de ces moustiques matinaux s'éloigna discrètement dans la brume. Elle s'aperçut que ses sandales blanches étaient imbibées d'eau.

... L'idée qui lui avait traversé l'esprit, ce matin-là, au bord du lac, avait continué de la hanter obstinément durant toute la guerre. Le fait que chacun doive considérer comme amour un simple don lui apparaissait comme un sacrilège inévitable à l'égard de la pure action qu'est le don, et, chaque fois qu'elle commettait la même erreur, elle éprouvait un sentiment d'humiliation. La guerre était un don profané. La guerre était du sentimentalisme noyé sous des flots de sang. À la dilapidation de l'amour, c'est-à-dire à celle du langage codé, à cette agitation, M^{me} Kaburagi répondait du fond du cœur par un rire sarcastique. Elle s'habillait avec extravagance, sans craindre pour sa réputation, elle avait des mœurs de plus en plus légères et, pour couronner le tout, un soir, elle fut surprise, dans un couloir de l'Hôtel Impérial, en train d'embrasser un étranger sous surveillance policière ; elle fut interrogée par la Police Militaire et son nom fut cité dans la presse. Dans la boîte aux lettres des Kaburagi, les lettres anonymes s'entassaient. La plupart contenaient des menaces : M^{me} Kaburagi était accusée de trahison, une de ces lettres lui conseillait obligeamment de mettre fin à ses jours.

La faute du comte Kaburagi était légère : c'était un fainéant. Jacky dut subir un interrogatoire, car il était soupçonné d'espionnage ; et cela bouleversa cent fois plus le comte que ne l'avait fait l'interrogatoire de sa femme. Finalement, cette affaire n'entraîna pour lui aucun ennui. Dès que la rumeur de prochains raids aériens se répandit, il se réfugia avec sa femme à Karuizawa. Là-bas, il s'arrangea avec le commandant en chef du district de Nagano, pour faire apporter une fois par mois de la nourriture abondante de l'armée.

Lorsque la guerre fut terminée, le comte rêva d'une liberté infinie. Le chaos moral, aussi doux à respirer que l'air du matin ! Il s'enivra de désordre. Or, cette fois-ci, la crise économique en traître le dépouilla de sa liberté.

Pendant la guerre, en effet, Nobutaka avait été nommé président de l'Association de l'Industrie des Produits Marins, bien qu'il n'eût aucune connaissance dans ce domaine ; il profita donc de cette fonction, pour créer une petite société spécialisée dans la fabrication de sacs en peau de murène pour échapper au contrôle en vigueur sur les cuirs et peaux. Il l'appela la Compagnie des Produits Marins Orientaux. La murène est un poisson physostome. Elle ressemble à l'anguille, elle n'a pas d'écailles, elle est jaune-brun, avec des raies horizontales. Ce monstre qui peut atteindre un mètre cinquante de long vit entre les rochers de la zone littorale : à l'approche de l'homme la murène ouvre aussitôt sa gueule armée de dents pointues. Guidé par des membres de l'Association, Nobutaka alla visiter, un jour, une grotte au bord de la mer, où vivaient des murènes en grande quantité. Il les observa longuement d'une barque qui se laissait balloter par les vagues. Une murène, tapie entre les roches, menaça le comte de sa gueule grande ouverte. Ce poisson monstrueux lui plut.

Dès la fin de la guerre, le contrôle des peaux et cuirs fut aussitôt levé et les affaires de la Compagnie des Produits Marins Orientaux périclitèrent. Il modifia les statuts de la société et fit venir de province des produits marins comme les algues et les harengs du Hokkaidô et les ormeaux de la région de Sanriku et parmi ces produits, ceux qui

pouvaient être des ingrédients de la cuisine chinoise, il les revendait aux commerçants chinois qui vivaient au Japon et aux contrebandiers de la mer de Chine. C'est alors que, par ailleurs, l'impôt sur les biens fonciers l'obligea à revendre le bâtiment principal de sa maison familiale. En outre, sa société manquait de fonds.

À ce moment-là se présenta un certain Nozaki qui avait été autrefois aidé par le père de Nobutaka et qui proposa, pour marquer sa reconnaissance, d'investir dans la société. Il disait simplement avoir été aventurier en Chine, protégé de Mitsuru Tōyama⁽⁹⁾ ; à part l'époque studieuse et sobre durant laquelle il avait logé chez le père de Nobutaka, on ignorait tout de son passé, de sa carrière. Certains prétendaient qu'au moment de la révolution chinoise, il avait recruté des aventuriers japonais qui avaient été artilleurs, agissant pour le compte de l'armée révolutionnaire, il recevait une somme pour chaque balle qui atteignait son but. D'autres affirmaient qu'après la révolution, il transportait illégalement de l'opium de Harbin à Shanghai dans une valise à double fond et chargeait ses hommes de le revendre.

Nozaki devint lui-même directeur de la compagnie et écarta Nobutaka de la gestion en le propulsant P.-D.G. honoraire, avec un salaire mensuel de cent mille yens. Dès lors, les activités de la société devinrent fort douteuses. C'est à ce moment-là que Nozaki apprit à Nobutaka comment acheter des dollars. Nozaki arrachait à l'armée d'occupation des contrats pour des sociétés de chauffage et de déménagement, il prenait une commission au passage, et parfois, trichant sur les prix, il volait les deux parties : pour cela, il se servait de la structure de la Compagnie des Produits Marins Orientaux et de la respectabilité de Nobutaka.

Un jour, à l'époque du retour massif des familles de l'armée d'occupation américaine, Nozaki chercha à décrocher un contrat pour une société de déménagement, mais ses tractations échouèrent à cause de l'opposition d'un colonel haut placé. Nozaki imagina alors de recourir aux talents diplomatiques de Nobutaka Kaburagi. Il invita donc à dîner le colonel et sa femme avec les Kaburagi. La femme du colonel se fit excuser à cause d'une légère indisposition.

Le lendemain, Nozaki se rendit chez M^{me} Kaburagi, en prétextant qu'il devait l'entretenir d'une affaire personnelle et en réalité pour la convaincre de l'aider en usant de son charme. Elle répondit qu'elle s'en référerait d'abord à son mari. Un peu décontenancé, Nozaki, avec son bon sens, crut que sa requête discourtoise l'avait exaspérée. Mais elle avait gardé le sourire.

— Ne me donnez pas ce genre de réponse, protesta-t-il. Dites franchement non si c'est non. Si vous êtes fâchée, je vous présente mes excuses et je vous prie de tout oublier.

— Je vais en parler à mon mari : ce n'est pas un mari comme les autres. Je suis sûre qu'il dira oui.

— Ah bon ?

— Enfin, laissez-moi faire. En échange, ajouta-t-elle avec une froideur administrative et méprisante, si mon intervention fait aboutir les tractations, je vous demanderai vingt pour cent de votre commission.

Il écarquilla les yeux et la dévisagea avec admiration. Il avait un accent de Tôkyô particulier, dépourvu de nuances, caractéristique de ceux qui ont longtemps travaillé à l'étranger. Il dit :

— Très bien, c'est d'accord.

... Ce soir-là, M^{me} Kaburagi rapporta à son mari la conversation d'affaires qu'elle avait eue ; elle parla sans s'arrêter, comme si elle avait lu un conte. Nobutaka écoutait, les yeux à demi fermés. Puis il regarda sa femme à la dérobée et bredouilla quelque chose. Cette façon ambiguë de s'esquiver la fâcha. Cette fois, il dut regarder en face son visage colérique, sans pouvoir s'empêcher d'en être amusé.

— Tu m'en veux parce que je ne te retiens pas, c'est ça ?

— Il était temps que tu t'en rendes compte !

Elle savait que Nobutaka n'opposerait aucun obstacle à ce projet. Mais avait-elle espéré, dans un coin de son cœur, que son mari se mettrait en colère et l'en empêcherait ? Non. Si elle se fâchait, c'était seulement contre son insensibilité.

Que son mari s'y opposât ou non, c'était pareil. Sa décision était prise. Simplement, à ce moment-là, faisant preuve d'une modestie qui l'étonnait elle-même, elle voulait vérifier cet étrange lien qui la rattachait à ce mari qui ne méritait pas son nom, ce lien spirituel qu'elle sentait en elle et qu'elle ne pouvait pas comprendre. Cette expression qui chez elle était si noble échappa à Nobutaka : une fois devant elle, il s'habitua à une forme paresseuse de réceptivité. Ne jamais croire à ce qui est pitoyable, c'était précisément une caractéristique de la noblesse.

Nobutaka Kaburagi avait peur. Sa femme lui paraissait de la poudre en train d'exploser. Il prit la peine de se lever et mit une main sur l'épaule de sa femme.

— Excuse-moi. Fais comme tu veux. Ça va comme ça.

Dès lors, M^{me} Kaburagi méprisa son mari.

Deux jours plus tard, elle accompagnait le colonel, à Hakoné, dans la voiture de ce dernier. Le contrat fut signé.

Peut-être était-ce un piège inconscient de Nobutaka ; le mépris fit, au contraire, de M^{me} Kaburagi la complice de son mari. Ils agissaient toujours main dans la main. Lorsqu'ils trouvaient des pigeons qui ne risquaient pas de leur causer des ennuis après coup, l'une les séduisait et l'autre les faisait chanter. Shunsuké Hinoki avait été l'une de leurs victimes.

Chacun des responsables successifs de l'armée d'occupation, qui étaient en rapport avec Nozaki, devint l'amant de M^{me} Kaburagi. Il y avait de fréquents mouvements de personnel. Le nouveau venu tombait aussitôt sous le charme de M^{me} Kaburagi. Nozaki l'admirait de plus en plus.

« ... Mais depuis que je vous ai rencontré », poursuivait, dans sa lettre, M^{me} Kaburagi, « mon univers a changé du tout au tout. Je croyais que tous mes muscles obéissaient à ma volonté, mais il y a dans mon corps, comme chez tout le monde, des muscles involontaires. Vous avez été un mur. Vous étiez la grande muraille de Chine

contre l'armée barbare. Vous étiez l'amant qui ne m'aimerait jamais. C'est pour cela que je vous ai aimé et que je continue de vous aimer autant.

« À cela, vous répondrez qu'il y a eu pour moi une autre grande muraille de Chine. C'est-à-dire mon mari. Quand j'ai assisté à *la chose*, j'ai enfin compris que si, jusque-là, je ne pouvais le quitter c'était à cause de cela. Mais mon mari est différent de vous. Il n'est pas beau.

« Depuis que je vous ai rencontré, j'ai arrêté net de jouer les prostituées. Vous pouvez imaginer combien mon mari et Nozaki ont tenté de modifier ma décision, avec force tromperies et flatteries. Récemment encore, je ne leur prêtais pas attention. Mon mari n'existant aux yeux de Nozaki qu'à travers moi, Nozaki commença à se faire prier pour continuer de lui verser son salaire. Mon mari m'a implorée. Lui faisant promettre que ce serait bien la dernière fois, j'ai cédé et me suis encore prostituée pour lui. Vous allez rire si je vous dis que je suis superstitieuse. Mais le jour où j'ai rapporté le document qui était le fruit de ma conduite, le hasard a donc voulu que j'aie assisté à la chose.

« J'ai emporté quelques bijoux et je suis partie pour Kyôto. Je pense que ces bijoux me permettront de vivre quelque temps jusqu'à ce que je trouve un travail sérieux. Heureusement ma grand-mère me dit de rester tout le temps que je voudrai.

« Maintenant que je m'en suis allée, mon mari va nécessairement perdre son poste. Il n'est pas du genre à pouvoir vivoter sur le maigre salaire alloué par l'école de couture.

« Soir après soir, je rêve de vous. Je désire vraiment vous revoir. Mais ne vaudrait-il pas mieux que je ne vous revoie pas pendant une certaine période ?

« À vous qui me lisez, je ne demande rien de particulier. Je ne dis pas : aimez mon mari. Je ne dis pas non plus : abandonnez-le et aimez-moi. Je souhaite que vous soyez libre. Il le faut. Comment pourrais-je imaginer m'approprier votre personne ? Autant vouloir posséder le ciel bleu. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que je vous aime. Si vous avez, un jour, l'occasion de venir à Kyôto, passez, je vous en prie, par Shishigatani. Le couvent se trouve juste au nord de la tombe de l'Empereur Reizei. »

... Yûichi avait terminé la lettre. Son sourire ironique avait disparu du coin de ses lèvres. Chose inattendue, il était ému.

Il avait trouvé cette lettre en rentrant chez lui, à trois heures de l'après-midi. Après avoir achevé sa lecture, il relut les passages importants. Le sang lui monta aux joues et sa main tremblait par instants irrésistiblement.

Avant tout (et cela était malheureux), le jeune homme était ému de sa propre candeur. Il était ému de constater que son trouble n'avait rien d'artificiel. Son cœur bondissait, comme celui d'un malade guéri d'une grave maladie.

« Je suis candide ! »

Il appuya ses joues, que la rougeur embellissait, contre la lettre. Il était au comble du ravissement ; c'était une griserie plus violente que celle de l'alcool. Il eut ensuite l'impression que germait en lui un sentiment qui ne s'était pas encore révélé. De même

qu'un philosophe prend plaisir à traîner et à fumer, à une page de la fin de son essai, de même il prenait plaisir à retarder volontairement cette découverte.

Sur la table se trouvait une horloge enlacée par un lion de bronze, que son père défunt lui avait léguée. Il prêta l'oreille aux sons entremêlés des battements de son cœur et du tic-tac. Une malheureuse habitude lui faisait regarder l'heure, dès qu'une émotion quelconque l'envahissait. Il était soucieux de savoir jusqu'à quand cela pouvait durer encore ; aucune joie ne dépassait cinq minutes avant de se dissiper, mais, en général, cela avait pour effet de le rassurer.

Il ferma les yeux de peur. Le visage de M^{me} Kaburagi lui apparut. Les traits étaient nettement dessinés. Aucune ligne n'était floue. Ces yeux, ce nez, ces lèvres... il se dit qu'il pouvait se remémorer n'importe quelle partie de ce visage. Mais n'avait-il pas échoué à faire le portrait de Yasuko dans le train de leur voyage de noces, alors qu'il avait sous les yeux son modèle ? La clarté d'un souvenir est fonction de la force d'évocation que le désir essentiellement anime. Le visage de M^{me} Kaburagi dans sa mémoire était beau : il avait, à présent, la sensation de n'avoir jamais vu de femme aussi belle.

Il rouvrit les yeux. Dans le jardin, les rayons du soleil couchant tombaient sur l'arbre aux camélias en pleine floraison. Les fleurs luxuriantes de camélia resplendissaient. Avec calme, le jeune homme donna un nom à ce sentiment dont il avait à dessein retardé la découverte. Et, de surcroît, il le murmura.

— Je l'aime. Cela du moins, c'est vrai.

Certains sentiments, à peine prononcés, deviennent aussitôt des mensonges. Mais Yûichi, habitué à cette amère expérience, pensait avoir soumis à une épreuve assez rude son sentiment nouveau.

« Je l'aime. Je ne peux plus penser que c'est un mensonge. Je ne peux plus nier ce sentiment de toutes mes forces. *J'aime une femme !* »

Il ne cherchait plus à analyser ses sentiments : il n'hésitait plus à mêler imagination et désir, ni à confondre souvenir et espoir : sa joie était frénétique. Maintenant, il identifiait analyse, conscience, idée fixe, destin, résignation, pour les couvrir d'injures. Comme chacun sait, ce sont les symptômes de ce que nous appelons d'habitude la maladie de la modernité.

Était-ce un hasard si, dans la tempête de ce sentiment irrationnel, Yûichi s'est rappelé soudain le nom de Shunsuké ?

« Oui, il faut que je voie tout de suite M. Hinoki. Personne n'est mieux placé que ce vieillard, pour que je lui annonce la joie de mon amour. Non seulement, je lui ferai partager mon bonheur, en le gratifiant d'une confession inattendue, mais je me vengerai ainsi cruellement du sinistre complot que ce vieillard a fomenté. »

Il se précipita dans le couloir pour téléphoner. Il tomba alors sur Yasuko qui sortait de la cuisine.

— Pourquoi es-tu aussi pressé ? On dirait que tu as reçu une bonne nouvelle...

— Ça ne te regarde pas, répliqua Yûichi, radieux, sans lésiner sur la cruauté.

C'est M^{me} Kaburagi qu'il aimait, ce n'était pas Yasuko : aucun sentiment ne pouvait être aussi naturel ou impartial.

Shunsuké était chez lui. Ils se donnèrent rendez-vous au Redon.

*

Yûichi attendait le tramway, les mains dans les poches de son manteau ; il donna un coup de pied dans un caillou ; il trépignait comme un voyou aux aguets. Il siffla joyeusement un cycliste désinvolte qui l'avait frôlé en passant.

La lenteur et l'inconfort anachroniques des tramways de Tôkyô étaient propices à l'état d'âme d'un passager rêveur. Comme toujours, Yûichi s'assit près de la fenêtre. Il rêvassait, les yeux perdus vers la ville crépusculaire.

Il sentait que son imagination tournoyait comme une toupie. Et pour ne pas tomber, elle devait continuer de tourner sur elle-même à toute allure. Mais peut-être pouvait-on aider d'une chiquenaude le mouvement qui faiblissait ? N'est-ce pas la fin lorsque la puissance que l'on a imprimée au départ s'épuise ? Il fut inquiet à l'idée que sa joie n'avait qu'une cause.

« Maintenant que j'y réfléchis », se dit-il, « j'ai dû aimer M^{me} Kaburagi dès le début. Mais pourquoi donc l'ai-je évitée à l'hôtel de Kyôto ? »

Cette réflexion avait quelque chose qui l'effraya. Le jeune homme se reprocha aussitôt sa crainte et sa couardise, en y voyant la raison pour laquelle il avait évité M^{me} Kaburagi à l'hôtel.

Lorsqu'il arriva au Redon, Shunsuké n'était pas encore là.

Jamais il n'avait attendu le vieil homme avec une telle impatience. Il palpa plusieurs fois la lettre dans sa poche intérieure. Il avait l'impression de toucher ainsi une amulette et que sa passion se maintiendrait sans faiblir jusqu'à l'arrivée de Shunsuké.

Peut-être était-ce l'effet de l'impatience, mais lorsque Shunsuké fit son entrée au Redon, en poussant la porte, il lui parut dépourvu de toute autorité.

Il était en kimono sous son Inverness. Cet habillement était déjà différent du goût extravagant qu'il avait manifesté ces temps derniers. Avant d'arriver jusqu'à la table de Yûichi, Shunsuké, à l'étonnement du jeune homme, salua des garçons à droite et à gauche. Parmi les jeunes consommateurs, rares étaient ceux à qui Shunsuké n'eût pas offert un verre.

— Bonjour, que devenez-vous ? demanda Shunsuké en tendant la main, d'un geste juvénile.

Yûichi bafouilla. Et Shunsuké reprit la parole comme si de rien n'était.

— Il paraît que M^{me} Kaburagi a fait une fugue.

— Vous étiez au courant ?

— Son mari affolé est venu me demander conseil. Il me prend pour un voyant extralucide spécialisé en objets perdus.

— Est-ce que M. Kaburagi...

Yûichi s'interrompit. Il avait un rire espiègle et en même temps candide, un peu à la manière d'un enfant qui s'apprête toujours à faire quelque mauvais coup.

— ... est-ce que M. Kaburagi vous a révélé la cause de ce départ ?

— Non, il me cache tout, il ne m'a rien dit. Mais je suppose que vous avez été surpris par elle dans une situation compromettante.

— Comment avez-vous deviné ? demanda Yûichi, ahuri de cette réponse.

— C'est ce que prévoyait la disposition des pions sur mon échiquier.

Comme s'il avait suffoqué de contentement, le vieil écrivain fut pris d'une interminable quinte de toux qui semblait sur le point de l'étouffer vraiment. Yûichi vint à son secours, en lui tapant dans le dos.

Quand sa toux se fut calmée, Shunsuké, les joues en feu, les yeux embués, dévisagea Yûichi.

— Et alors... ? Que s'est-il passé ?

Le jeune homme tendit en silence l'épaisse enveloppe. Shunsuké mit ses lunettes et compta rapidement le nombre de pages.

— Il y en a quinze, fit-il, comme si cela le rendait furieux.

Il se rassit, d'un mouvement sec, dans le froissement bruyant des tissus de son kimono et de l'Inverness. Il se mit à lire la lettre.

Bien qu'il s'agît de la lettre de M^{me} Kaburagi, Yûichi avait l'impression qu'un professeur était en train de lire, en face de lui, la copie d'un examen. Il commençait à perdre sa confiance et à douter de lui-même. Que ce supplice se termine vite ! se dit-il. Heureusement, Shunsuké était habitué à lire des manuscrits et il lut aussi vite que s'il avait eu la vue d'un jeune homme. Mais Yûichi commença à douter sérieusement de la justesse de sa propre émotion, en constatant l'impassibilité constante avec laquelle Shunsuké lisait la totalité de la lettre.

— C'est une belle lettre, commenta Shunsuké en ôtant ses lunettes et en jouant avec elles. Il est certain que les femmes n'ont pas de talent, mais ce serait une bonne preuve que dans certaines circonstances elles possèdent une qualité qui peut en tenir lieu. C'est-à-dire l'obsession.

— Ce n'est pas une critique littéraire que je vous demande de faire.

— Mais je ne fais pas une critique. On ne peut pas formuler de critique sur quelque chose d'aussi bien fait. Est-ce que vous feriez une critique sur une tête chauve bien faite, sur une appendicite bien faite, sur une betterave bien faite ?

— Mais moi, j'ai été ému, dit le jeune homme sur un ton plaintif.

— Ému ? Vous me surprenez. Même une carte de vœux de Nouvel An, on l'écrit en espérant plus ou moins émouvoir l'autre. Si par erreur vous avez été ému par quelque chose, c'est par cette forme, vile entre toutes : une lettre.

— ... Pas du tout. J'ai compris. J'ai compris que j'aimais M^{me} Kaburagi.

À cette nouvelle, Shunsuké éclata de rire. Son rire était si sonore que les autres consommateurs se retournèrent. Il en étouffait. Il but de l'eau. Et tout en suffoquant, il continua de rire. Ce rire était comme de la glu, il ne pouvait plus s'en défaire.

CHAPITRE XX

Le malheur de la femme est le malheur du mari

L'éclat de rire de Shunsuké n'exprimait ni mépris ni gaieté, il n'y avait aucune intervention de l'émotion. C'était un rire net. C'était en quelque sorte un rire sportif et athlétique. C'était maintenant le seul *acte* dont le vieil écrivain fût capable. À la différence de la quinte de toux et de la névralgie, du moins ce rire n'était pas forcé.

Que Yûichi qui l'écoutait se sentît ou non raillé, Shunsuké Hinoki éprouvait intérieurement par ce rire interminable une solidarité avec le monde.

Anéantir d'un rire, balayer d'un rire, et par là pour la première fois le monde apparaissait devant lui. La jalousie et la haine qui étaient ses spécialités ne pouvaient constituer une force qui animerait la création, fût-ce par l'intermédiaire du corps de Yûichi. Pouvoir mettre son existence en rapport avec le reste du monde, pouvoir jeter un regard vers l'azur à l'autre extrémité du monde, telle était la force de ce rire.

Il avait jadis voyagé jusqu'à Kutsukaké et avait ainsi assisté à l'éruption du volcan du Mont Asama. Au milieu de la nuit, les vitres des fenêtres de l'auberge vibrèrent délicatement, l'arrachant, malgré sa fatigue, à son sommeil léger. C'étaient de petites éruptions qui se produisaient toutes les trente secondes. Il s'était levé pour contempler le volcan. Il n'y avait pas de bruit digne de ce nom. Il entendit un léger grondement au sommet et tout de suite après les embruns d'un feu rougeoyant. C'était comme sur un rivage où les vagues déferlent, s'était-il dit. Les jets de lave qui avaient jailli retombaient lentement, la moitié regagnant le cratère et l'autre moitié se transformant en fumerolles rouge sombre, voletant en suspens dans les airs. Il avait l'impression d'admirer les ultimes lueurs d'un crépuscule.

Ce rire infini du volcan n'était qu'un grondement lointain et subtil. Or, le sentiment qui le visitait par moments lui semblait être une métaphore cachée de l'éclat de rire du volcan. La sensation qui, à plusieurs reprises, avait eu, dans sa jeunesse humiliée, le pouvoir de le revigorer, c'était un sentiment de compassion à l'égard du monde, le possédant de temps à autre, comme au cours de cette nuit ou à l'aube, quand il redescendait du sommet d'une montagne. En de tels moments, il se sentait artiste : une sorte de privilège réservé à l'« esprit », un repos comique qui permettait à l'esprit de croire à sa hauteur insoupçonnable, c'est ainsi qu'il considérait cette sensation, qu'il savourait pleinement comme on respire un air délicieux. De même qu'un alpiniste est étonné de découvrir l'ombre d'un géant, qui n'est autre que sa propre ombre, de même il était étonné de découvrir en lui cette gigantesque sensation que consentait l'esprit.

Quel nom donner à cette sensation ? Sans la nommer, il se contentait de rire. Ce rire, certes, manquait de respect. Quoiqu'il s'agît du respect de soi.

Du reste, lorsqu'elle s'attachait au monde par le rire, cette solidarité de la compassion élevait son cœur presque au niveau de l'amour le plus trompeur, celui qu'on appelle l'amour de l'humanité.

... Shunsuké cessa enfin de rire. Il sortit un mouchoir de sa poche intérieure et essuya ses larmes. Les poches sous ses yeux, dégoulinantes de larmes, étaient sillonnées de rides comme de traînées de lichen.

— Ça vous a ému ! Et vous l'aimez ! s'écria-t-il avec une insistance exagérée. Mais que se passe-t-il ? Ce qu'on appelle émotion a tendance à commettre des erreurs, comme une jolie épouse. Cette chose-là est faite pour apitoyer le cœur d'un homme vulgaire.

« Ne vous fâchez pas, Yûchan. Je ne veux pas dire que vous êtes vulgaire. Par malchance, vous aspiriez à connaître une émotion. Votre cœur pur éprouvait par hasard cette soif d'émotion. C'est une simple maladie. Comme un adolescent pubère est amoureux de l'amour, vous n'êtes ému que par l'émotion. Quand vous serez guéri de votre idée fixe, votre émotion s'évaporerait certainement. Vous devez le savoir déjà : il n'y a pas d'émotion en dehors de la sensualité, en ce monde. Aucune pensée, aucune idée, si elle est dépourvue de sensualité, n'est capable d'émouvoir. Bien qu'on soit ému par la partie honteuse de la pensée, on feint d'être ému par le chapeau de la pensée, comme un gentleman poseur. Mieux vaut alors s'abstenir d'un mot aussi ambigu que celui d'émotion.

« Cela vous paraîtra méchant, mais je vais analyser votre témoignage. Vous avez commencé par déclarer que vous étiez ému. Ensuite, vous avez affirmé que vous aimiez M^{me} Kaburagi. Pourquoi avoir rapproché ces deux déclarations ? En d'autres termes, vous savez au fond de vous, que l'émotion lorsqu'elle n'est pas accompagnée de sensualité n'est rien. Dans votre affolement, vous avez ajouté un post-scriptum nommé amour. Vous représentez ainsi la sensualité par l'amour. Vous êtes bien d'accord sur ce point ? Maintenant que M^{me} Kaburagi est partie pour Kyôto et qu'il n'y a plus aucun problème de sexualité, vous vous permettez de l'aimer, n'est-ce pas ?

Yûichi ne se laissait pas démonter par ce bavardage aussi facilement qu'autrefois. Il avait appris à évaluer son interlocuteur, en observant de son regard profond et mélancolique, dans les moindres détails, ses mouvements psychologiques et en décortiquant chacune de ses paroles.

— Comment se fait-il que lorsque vous dites « sensualité » cela paraisse bien plus cruel que lorsque les gens disent « raison » ? Il me semble que l'émotion que j'ai éprouvée en lisant la lettre était bien plus charnelle que la sensualité dont vous parlez. Est-il vrai qu'en ce monde les émotions qui ne relèvent pas de la sensualité soient toutes un leurre ? Il est, dans ces conditions, tout aussi possible que la sensualité en soit un. Est-ce que seul l'état de manque qui s'oriente vers un objet sous l'effet du désir est vrai et que tous les états de plénitude momentanée sont des illusions ? Je ne le crois pas. Je ne pourrais jamais vivre dans la lâcheté, comme un mendiant qui cache l'aumône qui lui est faite, avant que sa sébile ne soit pleine, pour que les passants continuent à être généreux avec lui. Je me dis parfois que je veux aller de l'avant. Peu importe que ce soit pour une cause trompeuse. Peu importe que ce soit sans but. Au lycée, j'ai fait

beaucoup de saut en hauteur et de plongeon. S'élancer à travers l'air, c'est vraiment merveilleux. J'avais l'impression de m'immobiliser dans l'air à chaque instant. Il y avait toujours autour de moi le vert de l'herbe des terrains, le vert de l'eau de la piscine. Maintenant il n'y a plus de vert autour de moi. Peu importe si c'est pour une cause trompeuse. Par exemple, l'exploit d'un homme qui s'est porté volontaire par simple autotromperie, n'en reste pas moins un exploit, n'est-ce pas ?

— Eh bien, vous êtes devenu insatiable. Jadis, vous souffriez sans pouvoir croire au siège de vos émotions ; alors je vous ai appris à être heureux sans émotion. Voulez-vous redevenir malheureux ? Tout comme votre beauté, votre malheur n'est-il pas déjà parfait ? Je ne vous l'ai jamais dit explicitement, mais la force qui vous permet de rendre malheureux tant d'hommes et de femmes, les uns après les autres, ne vient pas seulement de la force de votre beauté, mais d'un don incomparable pour le malheur.

— C'est vrai, admit le jeune homme dont le regard gagnait encore en mélancolie. Vous l'avez enfin dit, Monsieur. Mais ainsi votre leçon est devenue complètement banale. Il n'y a pas d'autre moyen d'échapper à son malheur que de vivre en le contemplant. Mais sincèrement, vous n'avez jamais connu d'émotion ?

— Pas en dehors de la sensualité.

Le jeune homme demanda alors, avec un sourire à demi moqueur :

— Alors... même quand nous avons fait connaissance, l'été dernier, au bord de la mer ?

Shunsuké était abasourdi.

Il se rappela la lumière éblouissante de l'été. Il se rappela le bleu de la mer, le sillage dans les vagues, la brise marine qui sifflait à ses oreilles... cette vision grecque qui l'avait tellement ému, cette vision d'un bronze de l'école du Péloponnèse.

N'y avait-il pas alors la manifestation d'une sensualité ou du moins ses prémices ?

À ce moment-là, Shunsuké qui avait toujours considéré que la vie et la pensée n'avaient pas de rapport, possédait pour la première fois une pensée. Or, cette pensée contenait-elle réellement de la sensualité ? C'était jusqu'à ce jour-là le doute qui ne cessait de le hanter. Les mots de Yûichi l'avaient ainsi atteint dans son point faible.

La musique enregistrée du Redon s'était tue. Il restait peu de consommateurs et le patron était absent. Seuls les klaxons des voitures résonnaient dans le café. Dans la rue, les enseignes commençaient à s'éclairer, une nouvelle nuit comme les autres s'annonçait.

Sans raison précise, Shunsuké se rappela un passage d'un roman qu'il avait écrit autrefois :

« Il s'immobilisa pour contempler un cyprès. L'arbre était très haut et il devait être très âgé. Dans la voûte céleste, les nuages s'entrouvrirent pour filtrer un rayon qui baigna de clarté le cyprès. Il resplendissait dans la lumière qui cependant, en aucun cas, n'aurait pu pénétrer dans ses branches. Elle le nimba d'un vain halo avant de se déposer au sol sur un tapis de mousse. (...) Il trouvait étrange la volonté du cyprès qui, tout en refusant l'hommage de la lumière, s'élançait vaillamment vers le firmament. Il

paraissait chargé de la mission de transmettre à l'azur l'obscur volonté de la vie sans l'altérer. »

Il se remémora ensuite un extrait de la lettre de M^{me} Kaburagi, qu'il venait de lire :

« Vous avez été un mur. Vous étiez la grande muraille de Chine contre l'armée barbare. Vous étiez l'amant qui ne m'aimerait jamais. C'est pour cela que je vous ai aimé et je continue de vous aimer autant. »... Shunsuké admirait entre les lèvres entrouvertes de Yûichi ses dents blanches parfaitement rangées comme la grande muraille de Chine.

« Est-ce que je n'éprouve pas un attrait sensuel pour ce beau jeune homme ? » se demanda-t-il avec frayeur. « Sinon comment expliquer cette émotion oppressante ? Il me semble qu'à mon insu, je ressens du désir. Cela ne doit pas être ! Que je sois amoureux de ce corps ? »

Le vieil homme secoua imperceptiblement la tête. Sans aucun doute, la sensualité s'était installée dans sa pensée. Sa pensée, pour la première fois, acquérait de la force. Oubliant d'être un mort, Shunsuké était amoureux.

Son cœur eut soudain un sursaut de modestie. Ces yeux perdirent l'éclat de l'orgueil. Comme pour replier ses ailes, il recroquevilla ses épaules sous l'Inverness. Il fixa encore une fois le dessin subtil des sourcils de Yûichi qui détournait le regard. Il paraissait nimbé d'un parfum de jeunesse.

« Si je suis amoureux de ce garçon par sensualité », se dit-il, « si une révélation aussi invraisemblable est possible à mon âge, il n'est pas exclu que Yûichi soit amoureux de M^{me} Kaburagi par sensualité. »

Là-dessus, il déclara à voix haute :

— Pourquoi pas ? Il serait possible que vous aimiez vraiment M^{me} Kaburagi. À vous entendre parler, je finis par le croire.

Shunsuké ne se rendait pas très bien compte lui-même quelle était son amertume lorsqu'il prononçait ces mots. Il parlait avec le sentiment d'arracher sur son corps sa propre peau.

Shunsuké Hinoki était un peu trop honnête pour être pédagogue. C'est pour cela qu'il s'exprimait ainsi. Les professeurs qui s'adressent à un jeune public et qui connaissent cet âge, pour dire la même chose, l'auraient dite en prévoyant un effet inverse. En effet, Yûichi changea de position face à une telle franchise. Il eut le courage de considérer sa vie intérieure sans l'aide de personne.

« Non, ce n'est pas possible. Il est tout de même hors de question que j'aime M^{me} Kaburagi. Voilà. Ou plutôt il se peut que je sois tombé amoureux d'un autre moi qui est aimé d'elle à la folie, un jeune homme d'une beauté exceptionnelle en ce monde. Il est vrai que cette lettre était chargée d'une telle magie : n'importe qui la recevant aurait eu du mal à admettre qu'il en était le destinataire. Je ne suis pas du tout Narcisse », se défendit-il avec un soubresaut d'orgueil. « Si j'étais narcissique, je m'identifierais sans difficulté au destinataire de cette lettre, mais puisque je ne suis pas narcissique, je suis tombé amoureux de "Yûchan" »

Après ces réflexions, Yûichi éprouva une sympathie confuse à l'égard de Shunsuké. Car, à cet instant-là, ils étaient tous deux amoureux de la *même chose* : « Tu m'aimes. Je m'aime. Entendons-nous bien... » Voilà l'axiome de l'amour égoïste. Et c'est en même temps l'unique exemple d'un amour réciproque.

— Non, ce n'est pas ça. Finalement, je commence à comprendre. Je n'aime pas M^{me} Kaburagi, répondit Yûichi.

Shunsuké avait le visage rayonnant de joie.

*

L'amour a en commun avec les maladies fébriles de connaître une longue période d'incubation, durant laquelle les malaises s'avèrent des symptômes du mal. Par conséquent, un malade ne croit pas qu'il existe de problème qui ne soit réductible à cette maladie. La guerre éclate. C'est la fièvre ! dit-il en haletant. Le philosophe se tourmente à vouloir résoudre les souffrances de ce monde. C'est la fièvre ! s'écrie-t-il dans les affres de sa fièvre brûlante.

Depuis qu'il avait pris conscience qu'il désirait Yûichi, Shunsuké s'était aperçu que les causes de ses plaintes lyriques n'étaient autres que la jalousie qui avait déchiré son cœur, cette vie qui s'écoulait jour après jour à attendre un coup de téléphone de ce garçon, sans avoir d'autre sens, cette douleur d'un mystérieux échec, la tristesse qu'avait fait naître en lui le long silence de Yûichi et enfin le plaisir qu'il avait éprouvé à partir soudain pour Kyôto. Mais cette découverte était néfaste. S'il s'agissait d'amour, avec l'expérience qu'il en avait, l'échec était immanquable et nul l'espoir. Il fallait que l'occasion se présente. Il lui fallait le cacher le plus longtemps, se disait ce vieillard qui avait perdu toute assurance.

Libéré de l'idée fixe qui l'avait paralysé, Yûichi avait retrouvé en Shunsuké un confident commode. Un subtil remords lui fit dire :

— Vous m'avez surpris, tout à l'heure, parce que vous m'avez semblé être au courant de ma liaison avec M. Kaburagi. Moi, j'étais du moins décidé à ne pas vous la révéler. Comment et depuis quand le savez-vous ?

— Depuis que Kaburagi est venu chercher son étui à cigarettes dans notre chambre, à l'hôtel de Kyôto.

— Déjà à ce moment-là...

— Ça va. Ça va. Ce n'est pas une histoire très intéressante à entendre. Pensons plutôt à la manière de réagir à cette lettre. Voici ce que vous devez penser. Si, malgré le million de raisons qu'elle a avancées, elle ne s'est pas suicidée, elle vous a terriblement manqué de respect. Il faut que cette faute soit punie. Il ne faut surtout pas lui répondre. En vous mettant dans la position d'un tiers ordinaire, vous l'aidez à redevenir une femme mariée.

— Et pour son mari ?

— Vous lui montrerez cette lettre, dit Shunsuké, de la façon la plus laconique et incisive possible. Vous déclarerez sans ambiguïté que vous rompez. Il sera déçu et ne

sachant plus où aller, c'est pour Kyôto qu'il partira. Ainsi s'accomplira la souffrance de M^{me} Kaburagi.

— C'est justement ce que j'étais en train de penser, répondit le jeune homme, conforté dans l'ardeur du mal. Mais ce qui me gêne un peu, c'est de lui laisser croire que je l'abandonne maintenant qu'il a des problèmes d'argent...

— C'est ce que vous pensez ? demanda-t-il, en se réjouissant de le voir redevenu manipulable et en retrouvant son énergie. Si vous vous étiez libéré de Kaburagi pour l'argent, ce serait différent. Mais tant que ce n'est pas le cas, que de l'argent soit en cause ou pas, cela n'a rien à voir. De toute manière, il cessera de vous payer dès ce mois-ci.

— À vrai dire, répliqua Yûichi, je viens de recevoir mon salaire du mois dernier.

— Vous voyez ! À moins que vous n'aimiez Kaburagi.

— Vous plaisantez ! protesta-t-il en criant presque, tant il se sentait blessé dans son amour-propre. Je n'ai fait qu'offrir mon corps.

Cette réponse qui manquait tout à fait de lucidité psychologique désespéra soudain Shunsuké. Il pensa tour à tour aux cinq cent mille yens qu'il avait donnés au jeune homme et à la docilité avec laquelle il les avait acceptés. Il craignait, qu'avec cet argent entre eux, Yûichi ne se donnât à lui avec une facilité inattendue. Une fois encore, le caractère de ce garçon se présentait à lui comme une énigme.

De plus, il lui suffit de songer à nouveau au complot qu'il venait de fomenter et à la sympathie que Yûichi lui manifestait, pour redoubler d'inquiétude. Il y avait dans ce projet un supplément excessif : pour la première fois, Shunsuké s'était permis un caprice.

... « Je suis affolé comme une femme jalouse »... Il prisait ce genre de remords qui le rendait encore plus sombre.

... C'est alors qu'un monsieur élégant entra dans le café.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, rasé de près ; il portait des lunettes sans monture et il avait au coin du nez un grain de beauté. Il avait un visage carré, hautain, admirable, de type allemand. Il rentrait le menton et avait dans les yeux un éclat glacé. La double ride nettement dessinée sous son nez accentuait cette expression de froideur. Les traits de son visage étaient ainsi constitués qu'il avait rarement besoin de baisser la tête. Ils obéissaient à une loi générale de perspective, avec en arrière-plan la cime de son front. Son seul défaut était la présence d'une légère névralgie faciale dans la moitié droite. Lorsqu'il promena son regard dans tout le café, un tic parcourut comme un éclair son œil et sa joue. Mais après ce bref instant, son visage retrouva son calme comme si de rien n'était. On aurait dit qu'il avait happé un objet en l'air.

Son regard croisa celui de Shunsuké. L'ombre d'une gêne voila son visage. Il ne pouvait plus feindre de ne pas l'avoir aperçu. Il sourit amicalement et dit :

— Bonjour, Maître.

Il manifesta une amabilité dont il ne faisait preuve que dans un cercle restreint d'intimes.

Shunsuké lui indiqua une chaise près de lui. L'homme prit place. Dès qu'il eut remarqué Yûichi face à lui, il ne put détacher son regard du jeune homme, tout en conversant avec l'écrivain. Yûichi était un peu décontenancé par ce visage parcouru de tics. Shunsuké s'aperçut de l'insistance de ce regard et fit les présentations.

— M. Kawada, directeur de la société des automobiles Kawada. Je vous présente mon neveu, Yûichi Minami.

Yaichirô Kawada était originaire de Satsuma, à Kyûshû ; c'était le fils aîné de Yaichirô Kawada, premier industriel à avoir fabriqué des voitures au Japon. Désobéissant à son père, il aurait voulu devenir romancier et suivit les cours préparatoires à l'Université de K., où Shunsuké enseignait la littérature française. Il avait fait lire à Shunsuké un de ses manuscrits. Mais il paraissait dépourvu de talent. Il fut déçu de ce jugement. Son père en profita pour l'envoyer à l'Université américaine de Princeton, pour étudier l'économie. Une fois que l'étudiant eut obtenu ses diplômes, il dut, sur l'ordre de son père, se rendre en Allemagne pour s'initier à l'industrie automobile. À son retour, Yaichirô était totalement métamorphosé. C'était devenu quelqu'un de pragmatique. Il resta dans l'ombre jusqu'à l'épuration dont son père fut l'objet après la guerre. Il dut alors lui succéder, comme président-directeur général. Après la mort de son père, il surpassa encore son prédécesseur, en compétence. Comme la fabrication de grosses cylindrées était interdite, il se convertit aussitôt dans celle des petites et concentra son effort sur l'exportation vers les pays de l'Asie du Sud-Est. Il créa une filiale à Yokosuka. Grâce à son monopole de la réparation des Jeep, il fit des bénéfices démesurés. Par un concours de circonstances, il avait renoué avec Shunsuké, depuis qu'il était devenu président-directeur général. C'est lui qui avait organisé les festivités somptueuses du soixantième anniversaire de Shunsuké.

Cette rencontre fortuite au Redon n'était qu'une confession muette. Par conséquent, ils n'effleurèrent pas ce sujet évident. Kawada invita Shunsuké à dîner. Il sortit son agenda et, relevant ses lunettes sur son front, chercha un trou dans son emploi du temps. On aurait dit qu'il recherchait une fleur séchée oubliée entre deux pages d'un dictionnaire volumineux.

Il finit par trouver.

— Je ne peux que vendredi de la semaine prochaine, à six heures. On vient d'annuler un rendez-vous prévu depuis très longtemps à cette date. Est-ce que vous pourriez vous libérer ce jour-là ?

Un homme aussi visiblement occupé avait tout de même le temps de venir en cachette au Redon, en laissant sa voiture garée au coin de la rue à une centaine de mètres de là. Shunsuké accepta. Kawada ajouta une autre proposition inattendue.

— Que diriez-vous du restaurant Kurohané d'Imaimachi, où l'on sert des plats *takajô* ? Bien sûr, votre neveu est le bienvenu. J'espère que vous êtes également libre.

— Oui, répondit vaguement Yûichi.

— Dans ces conditions, je réserverai pour trois. Je vous téléphonerai pour confirmer. Pour m'assurer que vous n'avez pas oublié.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, d'un air pressé.

— Eh bien, je vous quitte, reprit-il. Je regrette de ne pouvoir prolonger cette conversation. Mais ce sera pour la prochaine fois.

Cet homme puissant sortit lentement, mais les deux autres eurent l'impression qu'il s'était éclipsé en un éclair.

Shunsuké gardait un silence exaspéré. Il avait le sentiment que Yûichi, devant lui, avait été violé en moins de rien. Sans même y être invité, il raconta la carrière de Kawada. Puis il se leva en froissant bruyamment son Inverness.

— Où allez-vous ? demanda Yûichi.

Shunsuké avait besoin de solitude. Mais une heure plus tard, il devait participer à un dîner sclérosé avec les membres de l'Académie des Lettres.

— J'ai un dîner. C'est du reste pour ça que je suis sorti. Vendredi prochain, passez donc chez moi avant cinq heures. Kawada m'enverra certainement une voiture pour nous prendre.

Yûichi s'aperçut que Shunsuké sortait des plis compliqués de son Inverness sa main pour la lui tendre. C'était une main affaiblie, aux veines apparentes ; elle jaillissait de l'ombre que formaient les lourds replis de drap noir ; c'était un geste qui paraissait exprimer la honte. S'il avait été d'une plus mauvaise nature, Yûichi n'aurait pas hésité à ignorer délibérément cette pauvre main obséquieuse comme celle d'un esclave. Il la serra. Le vieillard tremblait fébrilement.

— Eh bien, au revoir, dit Shunsuké.

— Je vous remercie pour aujourd'hui.

— Merci de quoi ?... Il n'y a vraiment pas de quoi.

... Dès que Shunsuké fut reparti, le jeune homme téléphona à Nobutaka Kaburagi, pour prendre rendez-vous.

— Quoi ?... *Elle* t'a envoyé une lettre ? s'écria la voix excitée à l'autre bout du fil. Non, ce n'est pas la peine de venir jusqu'ici, c'est moi qui vais me déplacer. Tu as déjà dîné ?

Il lui indiqua le nom d'un restaurant.

*

En attendant d'être servi, Nobutaka se mit à « dévorer » la lettre de sa femme. Lorsqu'on leur apporta le consommé, il n'avait pas encore achevé sa lecture. Quand il l'eut terminée, sa soupe avait refroidi et au fond de l'assiette les pâtes en forme de lettres d'alphabet s'étaient ramollies et étaient devenues illisibles.

Nobutaka ne regardait pas le visage de Yûichi. Détournant les yeux, il sirotait sa soupe. Yûichi l'observait avec une certaine curiosité : le malheureux, se dit-il, cherchait désespérément la sympathie d'autrui et n'avait plus personne pour l'épauler ; il lui

aurait suffi, pour provoquer un coup de théâtre, de laisser tomber sur son genou une cuillerée de consommé et de déroger ainsi totalement à ses habitudes. Mais il n'en laissa pas échapper une seule goutte et vida toute son assiette.

— La pauvre..., murmura Nobutaka, comme pour lui-même, en reposant sa cuillère... La pauvre... Il n'y a pas de femme plus pitoyable.

Il y avait une raison pour laquelle Yûichi était exaspéré par l'exagération de l'expression des sentiments de Nobutaka, si minime fût-elle en réalité. Malgré tout, c'était dû à ce qu'on pourrait appeler l'intérêt éthique que Yûichi portait à M^{me} Kaburagi.

Nobutaka ne cessait de répéter : « Pauvre femme... Pauvre femme... » Ainsi cherchait-il à attirer la sympathie de son interlocuteur en utilisant sa femme par un détour. Comme Yûichi persistait dans son indifférence, Nobutaka n'en pouvait plus ; il déclara :

— Je suis le seul fautif. Personne d'autre que moi.

— Ah bon ?

— Yûchan, est-ce que tu es vraiment un être humain ? Avec moi, tu as le droit d'être froid. Mais avec ma femme innocente...

— Mais moi aussi je suis innocent.

L'ancien comte se taisait en rangeant méticuleusement sur le rebord de son assiette les petites arêtes de sa sole. Il ajouta d'une voix pleurnicharde :

— ... C'est juste. Je suis un homme fini.

Là, Yûichi était à bout de nerfs. Cet homosexuel mûr et expérimenté manquait à ce point de franchise que Yûichi en restait médusé. L'infamie dont il donnait le spectacle était dix fois plus répréhensible qu'elle ne l'aurait été avec plus de sincérité. Car il s'efforçait de la faire paraître sublime.

Yûichi était attentif à l'animation des tables voisines. Un couple d'Américains, homme et femme, très poseurs, mangeait, face à face. Ils n'étaient pas très bavards. Ils ne riaient presque pas. La femme éternua discrètement et, portant sa serviette à sa bouche, elle dit :

— *Excuse me.*

Ailleurs, il y avait une famille japonaise qui semblait revenir d'un service funèbre commémoratif et qui était installée autour d'une grande table ronde. Ils riaient à gorge déployée en médissant du défunt. La voix la plus aiguë qui couvrait celle des autres, était celle d'une grosse femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une robe de deuil gris et indigo, qui avait les doigts chargés de bagues et qui était, selon toute probabilité, la veuve.

— Mon mari m'avait acheté sept bagues de diamants. J'en ai revendu en cachette quatre que j'ai remplacées par de la verroterie. Pendant la guerre, au moment de la campagne de don populaire, je lui ai menti, en lui affirmant que j'avais déjà donné ces quatre bagues et qu'il m'en était resté trois. Les voici. (Elle présenta à l'assistance le

dos de ses mains.) Mon mari m'a complimentée de ne pas les avoir toutes déclarées. « Bravo de t'être montrée aussi maligne ! » m'a-t-il dit.

— Ha, ha, ha ! Qu'un mari ignorant est une douce chose.

... Seule la table de Yûichi et de Nobutaka paraissait coupée de tout le reste. On aurait dit une île solitaire à eux deux réservée. Le métal des couverts et du vase de fleurs avait un éclat glacé. Yûichi se demanda si sa répulsion à l'égard de Nobutaka ne venait pas simplement du fait que c'était un *semblable*.

— Peux-tu aller à Kyôto pour moi ? demanda soudain Nobutaka.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu es le seul à pouvoir *la* ramener.

— Tu veux m'utiliser ?

— T'utiliser ! répéta Pope avec un sourire amer et poseur. Ne le prends pas sur ce ton-là, Yûchan !

— Ce n'est pas possible. Même si j'y vais à ta place, ta femme ne voudra jamais rentrer à Tôkyô.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est que je connais ta femme, moi.

— Là, tu me sidères. C'est ma femme depuis vingt ans.

— Je ne la connais que depuis six mois. Mais je pense la connaître mieux que son président de mari.

— Tu prétends rivaliser avec moi ?

— Oui, ça se peut.

— Allons, ne me dis pas que...

— Ne crains rien. Je n'aime pas les femmes. Ce n'est quand même pas maintenant que tu vas commencer à jouer les maris offensés ?

— Yûchan ! se plaignit Nobutaka d'une voix redoutablement geignarde. Pas de dispute, je t'en supplie.

Ils continuèrent leur repas en silence. Yûichi avait commis une légère erreur d'estimation. Si, à l'instar des chirurgiens qui, pour encourager leurs patients, multiplient les reproches, il avait la compassion de soulager un tant soit peu son partenaire en lui donnant des désillusions, avant même de provoquer la rupture, l'extrême froideur de son attitude produisait certainement l'effet contraire. Mais dans ce cas il aurait dû, quitte à mentir, flatter Nobutaka, se montrer aimable avec lui et accepter un compromis. Ce dont Pope était épris, c'était la cruauté de l'esprit de Yûichi : plus ce dernier se montrait cruel, plus l'imagination de l'autre était agréablement stimulée et son obsession exaltée.

En sortant du restaurant, Nobutaka glissa discrètement le bras sous celui de Yûichi. Par mépris, le jeune homme le laissa faire. Ils croisèrent alors un jeune couple enlacé

comme eux. L'homme qui avait tout l'air d'un étudiant murmurait à l'oreille de sa compagne :

— Ce sont sûrement des homosexuels.

— Ah, quelle horreur !

Les joues de Yûichi s'empourprèrent de honte et de colère. Il dégagea son bras et enfonça les deux mains dans les poches de son manteau. Nobutaka ne réagit pas. Il était en effet habitué à ce type de traitement.

« Les imbéciles ! Les imbéciles ! » se dit le beau garçon, en grinçant des dents. « Ces imbéciles qui ont le droit de se tripatouiller avec la bénédiction générale dans des chambres d'hôtel, à trois cent cinquante yens de l'heure ! Ces imbéciles dont le nid d'amour sera, si les choses vont comme ils veulent, un trou à rats ! Ces imbéciles aux yeux cernés à force de se reproduire ! Ces imbéciles qui courent les soldes des grands magasins le dimanche avec leur marmaille ! Ces imbéciles qui tout au plus conçoivent une infidélité mesquine, une fois ou deux dans toute leur vie ! Ces imbéciles qui, jusqu'à leur mort, n'auront pour tout fonds de commerce, qu'un foyer sain, une morale saine, le règne du bon sens et de l'autosatisfaction ! »

Mais la victoire se trouve toujours du côté de la médiocrité. Yûichi savait que le comble de son mépris ne serait pas de taille face à leurs mépris *naturels*.

*

Nobutaka Kaburagi voulait fêter la résurrection de sa femme en invitant Yûichi dans un night-club, mais il était encore trop tôt. Pour tuer le temps, ils allèrent au cinéma.

C'était un western américain. Dans un décor de montagnes pelées ocre, un cavalier était poursuivi par une bande de brigands. Le héros prenait un raccourci pour se réfugier dans une faille entre deux rochers, d'où il tirait sur ses poursuivants. Les méchants abattus dévalaient la pente. Au loin, dans le ciel vers lequel des cactus se dressaient, des traînées tragiques de nuées répandaient leur lumière... Les deux hommes, silencieux, se laissaient envoûter, bouche bée, par cet univers de l'action incontestable.

En sortant, ils furent surpris par le froid d'une soirée de printemps, à dix heures, en pleine ville. Nobutaka héla un taxi pour se rendre à Nihombashi. Ce soir-là, dans les sous-sols d'une célèbre papeterie de ce quartier, on inaugurait un night-club dont la particularité était de rester ouvert jusqu'à quatre heures du matin.

Le patron, en smoking, accueillait les invités à l'entrée. Yûichi s'aperçut alors que Nobutaka, qui était une vieille connaissance du patron, avait été convié à cette fête où l'on buvait à volonté. Autrement dit, le toast de ce soir-là était gratuit.

Il y avait là de nombreuses célébrités. La carte de visite de la Compagnie des Produits Marins Orientaux, que brandissait Nobutaka, donnait des frissons à Yûichi. Il y avait des peintres et des écrivains. Yûichi se demanda si ce n'était pas justement la réunion dont avait parlé Shunsuké, mais naturellement l'écrivain n'était pas là. La musique était diffusée en continuité à plein volume et beaucoup de monde dansait.

Les femmes recrutées pour cette inauguration étaient vêtues de robes de soirées toutes neuves fournies par la maison, ce qui ne faisait qu'augmenter leur excitation.

Mais ces vêtements déparaient à côté de la décoration de l'endroit, dans le style d'un chalet alpestre.

— On va boire jusqu'à l'aube, dit une jolie fille qui dansait avec Yûichi. Il paraît que tu es le secrétaire de cet homme. Tu n'as qu'à le larguer. Tu parles, il raconte qu'il est président, et alors ? Je peux te loger chez moi. Tu dormiras jusqu'à midi. Je te ferai des œufs au plat. Mais comme tu es un petit garçon, tu préfères sans doute les œufs brouillés.

— Moi, c'est l'omelette que j'aime.

— L'omelette ? Oh, que c'est mignon !

Cette femme ivre embrassa Yûichi.

Il regagna sa place. Nobutaka l'attendait avec deux verres de gin-fizz.

— Tiens, on va trinquer.

— À quoi ?

— À la santé de M^{me} Kaburagi.

Ce toast plein de sous-entendus éveilla la curiosité des femmes qui se posèrent des questions. Yûichi contempla le citron qui flottait avec des glaçons dans le verre. À la fine tranche était collé un cheveu qui paraissait être celui d'une femme. Il but le reste en fermant les yeux. Il avait l'impression que c'était un cheveu de M^{me} Kaburagi.

C'est à une heure du matin que Nobutaka et Yûichi sortirent de cet établissement. Nobutaka essaya de trouver un taxi. Yûichi continuait à avancer sans prêter attention. « Il me fait la gueule », se dit l'homme qui l'aimait. « Mais je sais qu'on finira par coucher ensemble. Sinon, il ne m'aurait pas suivi jusqu'ici. Maintenant que ma femme n'est plus là, je pourrai le loger chez moi avec l'assentiment général. »

Yûichi marchait à vive allure vers le carrefour de Nihombashi, sans se retourner. Nobutaka le suivait en respirant avec difficulté.

— Où vas-tu ?

— Je rentre chez moi.

— Ne fais pas de caprice.

— Mais j'ai une famille, moi.

Comme un taxi arrivait, Nobutaka l'arrêta et ouvrit la portière. Il tira Yûichi par le bras. Mais le jeune homme était le plus fort.

— Tu n'as qu'à rentrer seul, dit-il, en dégageant son bras et en reculant.

Ils se fixèrent pendant un instant. Nobutaka, résigné, referma brusquement la portière, sous les protestations du chauffeur.

— Discutons un peu en marchant. En marchant, nous nous dessaoulerons, dit Nobutaka.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire.

Le cœur de l'amoureux palpita de façon inquiétante. Ils marchèrent un moment sur le trottoir désert, leurs pas résonnant dans la nuit.

Il y avait encore sur l'avenue un va-et-vient de taxis. Mais une fois qu'on se trouvait dans une ruelle dérobée, le calme compact de la nuit, au centre de la ville, régnait. À un certain moment, les deux hommes se trouvèrent derrière la banque du J. Dans ce coin-là, la suite des lampadaires à lampes rondes diffusait une lumière vive et le bâtiment de la banque dessinait sa silhouette surmontée d'une succession de lignes de faîte sombres et allongées. Les habitants du quartier étaient tous partis à l'exception des gardiens des immeubles et ne restait pour tout habitant que cet entassement de pierres ordonnées. Toutes les fenêtres étaient sinistrement fermées derrière les barreaux métalliques. Le tonnerre gronda dans le ciel nuageux de la nuit et un éclair illumina faiblement la face des piliers ronds de la banque voisine.

— Que voulais-tu me dire ?

— J'aimerais te quitter.

Nobutaka ne répondit pas et l'on n'entendait que l'écho de leurs pas dans l'immense avenue.

— Pourquoi ça tout à coup ?

— Le moment est venu.

— Cette idée capricieuse vient de toi ?

— Non, c'est une idée objective.

La naïveté de ce qualificatif, « objective », fit sourire Nobutaka.

— Eh bien, moi, je ne te quitte pas.

— Fais comme tu veux. Simplement, je ne te verrai plus.

— ... Écoute-moi, Yûchan, depuis que je te connais, moi qui étais si volage, je ne t'ai pas fait une seule infidélité. Je ne vis que pour toi. Les rougeurs qui colorent ta poitrine dans le froid des petits matins, ta voix, ton profil à l'aube, après une soirée gay, le parfum de ton cosmétique, si tout ça disparaît...

« Tu n'as qu'à acheter le même cosmétique et le respirer autant que tu voudras. » Le jeune homme murmurait cette remarque en lui-même, incommodé par le frottement sonore de l'épaule de Nobutaka contre la sienne.

Ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés au bord de la rivière. Plusieurs barques attachées les unes aux autres grinçaient sourdement. Plus loin, sur le pont, les phares des voitures qui se croisaient dessinaient des ombres sombres.

Ils reprirent leur marche dans la rue. Nobutaka parlait toujours avec excitation. Son pied heurta un objet qui roula avec un bruit sec et léger. C'était une branche de cerisier qui servait d'ornement pour les soldes de printemps d'un grand magasin et qui avait dû tomber d'un auvent. La branche de papier maculé ne produisait plus qu'un bruit de papier que l'on froisse et l'on jette.

— Tu veux vraiment me quitter ? Est-ce que tu es sérieux ? Yûchan, notre amitié est-elle donc finie ?

— Amitié ? Drôle de mot. S'il ne s'agissait que d'amitié, nous n'aurions plus besoin de coucher ensemble. Si ce n'est qu'en ami, je te tiendrai volontiers compagnie.

— ...

— Tu vois, tu n'en veux pas.

— ... Yûchan, je t'en supplie, ne me laisse pas seul...

Ils s'étaient engagés dans une ruelle obscure.

— ... Je satisferai tous tes caprices. Je ferai tout. Si tu me demandes d'embrasser tes chaussures sur-le-champ, j'obéirai.

— Pas de cinéma, je t'en prie !

— Ce n'est pas du cinéma. Je suis sincère. Ce n'est pas du cinéma.

Peut-être un homme comme Nobutaka ne rejoignait-il sa vérité que dans ce genre de cinéma. Devant une pâtisserie dont le rideau métallique avait été baissé, il s'agenouilla sur le trottoir. Il prit un pied de Yûichi entre ses bras et embrassa la chaussure. L'odeur du cirage le mit en extase. Il embrassa aussi la pointe du soulier, couverte d'une pellicule de poussière. Lorsque Nobutaka tenta de déboutonner son manteau pour embrasser le pantalon du jeune homme, Yûichi se baissa pour se dégager de toutes ses forces des mains de Pope qui serraient ses mollets comme une corde.

Une certaine frayeur saisit le jeune homme. Il s'enfuit en courant. Nobutaka ne le suivait plus.

Il se releva et s'épousseta. Il prit un mouchoir blanc et essuya sa bouche. Il vit des traces de cirage sur le tissu. Il était déjà redevenu le Nobutaka de tous les jours. Il se remit à marcher du pas pondéré qui lui était naturel, comme un automate remonté.

Il aperçut au loin la silhouette de Yûichi qui arrêtait un taxi à un carrefour. La voiture démarra. L'ancien comte Kaburagi voulait marcher tout seul jusqu'à l'aube. Dans son cœur, il appelait non pas Yûichi, mais sa femme. C'était elle sa compagne. Compagne dans le mal, elle l'était aussi dans le malheur, le désespoir, l'affliction. Il songea à partir seul pour Kyôto.

CHAPITRE XXI

Le vieux Chûta

C'est à partir de cette période que le printemps atteignit son apogée. Il pleuvait souvent, mais pendant les éclaircies, il faisait très doux. Un jour, le froid parut revenir avec une rigueur exceptionnelle, mais ce ne fut qu'une heure de neige fine.

Comme le jour approchait où Shunsuké et Yûichi devaient manger avec Kawada dans le restaurant de type *takajô*, le vieil écrivain sentait sa mauvaise humeur empirer, ce qui exaspérait sa bonne et l'étudiant qu'il logeait. Ils n'étaient pas ses seules victimes. Lors d'une réception, où comme d'habitude il avait fait appel au cuisinier qui admirait son œuvre, il négligea de remercier personnellement cet homme que d'ordinaire il félicitait aimablement après le départ des invités ; ce soir-là il s'était retiré dans son bureau du premier étage, sans avoir bu avec lui et sans lui avoir rien dit.

Kaburagi était venu le voir. Il avait voulu le saluer avant d'aller à Kyôto, pour laisser également un souvenir à Yûichi. Shunsuké le reçut de mauvaise grâce. Il ne le retint pas.

Shunsuké pensa mille fois téléphoner à Kawada pour annuler leur soirée. Mais il n'y parvenait pas. Lui-même ne comprenait pas pourquoi il n'y arrivait pas.

« Je n'ai fait qu'offrir mon corps » : ces mots de Yûichi hantaient Shunsuké.

Il avait travaillé pendant toute la nuit. À une heure très avancée, épuisé, il s'était allongé sur un petit lit, dans un coin de son bureau. Il voulut, pour dormir, plier ses genoux ankylosés, mais il fut alors saisi d'une douleur aiguë. La névralgie de son genou droit provoquait de fréquentes crises lancinantes, qui l'obligeaient à prendre un médicament. C'était du Pavinal, un sédatif, c'est-à-dire de la morphine en poudre. Il l'avalait avec de l'eau en pichet qu'il laissait sur sa table de chevet. Quand la douleur s'en fut allée, il ne put retrouver le sommeil.

Il se releva donc et retourna à sa table. Il ralluma le chauffage au gaz. Sa table était un meuble étrange. Face à sa table, un romancier se retrouve étreint dans ses bras serrés. Il est alors difficile de s'en libérer.

Depuis quelque temps, Shunsuké Hinoki connaissait un renouveau de son élan créateur, comme une fleur qui retrouve sa vitalité. Il avait écrit deux ou trois textes fragmentaires empreints de terreur et de folie. C'était une reconstitution de l'époque de Taiheiki(10) : une histoire en arabesques, avec des têtes décapitées que l'on expose, un monastère en flammes, l'oracle d'un enfant au temple de Hannya-in, l'amour du prêtre de Daitoku-shiga pour la concubine impériale de Kyôgoku. Il remontait également jusqu'au monde antique des chants Kagura et évoquait la détresse absolue d'un homme qui devait céder son enfant à autrui ; un long essai, qu'il avait intitulé *Même un jour de*

printemps, transposition de la « mélancolie ionienne » de la Grèce antique avait reçu le soutien paradoxal de la société moderne, soutien qui ressemblait à la « prairie du malheur » d'Empédocle(11).

... Shunsuké posa sa plume. Car il était menacé d'idées désagréables.

« Pourquoi assisté-je à tout cela, les bras croisés ? Pourquoi ?... » se demandait le vieil écrivain. « Pourquoi, à mon âge, accepté-je lâchement le rôle de Chûta ? Pourquoi ne puis-je donner un coup de fil pour annuler la soirée ?... C'est parce que Yûichi a donné lui-même son accord. Ce n'est pas tout. Il s'est déjà séparé de Kaburagi... *C'est qu'en fin de compte j'ai peur que Yûichi n'appartienne à personne...* Mais alors pourquoi pas à moi ? Non, pas à moi. Non, il ne faut absolument pas que ce soit à moi. Pas à moi, qui ne puis même pas me regarder dans un miroir... D'ailleurs... L'œuvre ne doit jamais appartenir à son auteur. »

Il entendit çà et là des chants de coqs. Ils chantaient à tue-tête. Des chants tels qu'on pouvait voir dans l'obscurité l'éclat rouge de leurs gosiers. Des chiens à leur tour aboyèrent férocement, proches ou lointains. On aurait dit des brigands meurtris par leurs biens et séparés les uns des autres, tentant de communiquer entre eux par des hurlements avec des grincements de dents.

Il s'assit sur son divan encastré dans l'alcôve et fuma une cigarette. Sa collection de belles poteries et la statuette funéraire encadraient avec sérénité la fenêtre qui filtrait la lumière de l'aube. Il contempla dans le jardin les arbres noirs de jais et le ciel violet. Il aperçut sa chaise de rotin abandonnée sur le gazon en plein milieu, en biais, et probablement oubliée par la bonne. Le matin naissait de la forme rectangulaire et de l'ocre du rotin vieilli. Le vieil écrivain était épuisé. La chaise longue peu à peu s'éclaircissait dans la brume matinale, figure d'un repos lointain qui le raillait, figure de la mort qui le forçait à un long sursis. Sa cigarette était presque consumée. Affrontant le froid, il ouvrit la fenêtre et jeta son mégot qui n'atteignit pas la chaise longue de rotin, mais tomba sur un petit cyprès, arrêté par ses branches. Une lueur enflammée brilla un instant, d'une couleur abricot. Shunsuké redescendit au rez-de-chaussée pour aller dormir dans sa chambre.

*

En fin d'après-midi, Yûichi se présenta chez Shunsuké avec de l'avance et il apprit tout de suite que Nobutaka était venu quelques jours auparavant.

Nobutaka, après avoir vendu sa maison à l'auberge qui en ferait une annexe, était aussitôt parti pour Kyôto. Ce qui laissa le jeune homme sur sa faim, c'était que Nobutaka n'avait pas beaucoup parlé à son sujet et s'était contenté de dire que sa société traversait une mauvaise passe et qu'il était prêt, s'il le fallait, à travailler à la Direction des Eaux et Forêts à Kyôto. Shunsuké donna à Yûichi le souvenir que lui avait confié Nobutaka. C'était la bague en œil-de-chat que Nobutaka avait obtenue de Jacky le matin même où Yûichi s'était donné à lui.

— Allons-y, dit Shunsuké en se levant, avec une vivacité mécanique typique du manque de sommeil. Ce soir, vous serez l'hôte d'honneur. Il suffisait de regarder Kawada dans les yeux l'autre jour, pour savoir que l'invité principal, ce n'est pas moi,

mais bel et bien vous. En tout cas, c'était vraiment drôle, cette fois-là. Le plus grand soupçon pesait sur notre relation.

— Laissons-le croire ce qu'il veut.

— Mais on dirait, depuis quelque temps, que c'est moi le pantin et vous le manipulateur.

— J'ai pourtant admirablement fait le travail que vous attendiez de moi avec M. et M^{me} Kaburagi.

— Par la grâce du hasard.

... La voiture de Kawada était déjà arrivée.

Quelques instants plus tard, les deux hommes attendaient dans une salle privée du restaurant Kurohané. Puis, Kawada se présenta.

Kawada, s'asseyant sur un coussin, se montra immédiatement décontracté. Il n'était plus crispé comme la dernière fois. Lorsqu'on est en présence de quelqu'un qui appartient à un autre milieu professionnel, on est enclin à se détendre de cette manière. C'est que Shunsuké avait été son professeur et qu'il voulait lui montrer avec exagération que la sensibilité littéraire qu'il avait eue dans sa jeunesse et qu'il avait entretemps perdue, il l'avait remplacée par l'épaisseur d'esprit d'un homme d'affaires. Ainsi commit-il une erreur de mémoire, à propos de la littérature française qu'il avait autrefois étudiée : il confondait les intrigues de *Phèdre* et de *Britannicus* de Racine. Il demanda à Shunsuké de trancher dans ses hésitations.

Il parla de *Phèdre*, qu'il avait vu à Paris, à la Comédie-Française. Il évoqua le souvenir de la beauté pure et innocente du jeune acteur plus proche de l'Hippolyte de l'antique légende grecque, que du personnage raffiné du théâtre classique français. S'il se permettait ce long et sinueux exposé d'une opinion subjective, c'est probablement qu'il voulait prouver qu'il n'était pas arrêté par ce qu'on appelle la pudeur littéraire. À la fin, il se tourna vers Yûichi et déclara :

— Tant que vous êtes jeune, il faut absolument que vous voyagiez à l'étranger au moins une fois.

Qui aurait pu rendre la chose possible ? Kawada désignait sans cesse Yûichi comme le neveu de Shunsuké, ayant retenu la présentation que l'écrivain avait faite de lui.

Dans ce restaurant, chaque client avait devant lui un gril métallique au charbon et, protégé par un tablier blanc qu'il nouait à son cou, cuisait lui-même sa viande ; Shunsuké, ainsi affublé de cet étrange tablier, le visage légèrement empourpré par l'ivresse du *kijizaké*, était d'un ridicule inénarrable. Il compara les visages de Yûichi et de Kawada. Il ne comprenait pas lui-même pourquoi, tout en sachant pertinemment, sans le moindre doute, que les choses se passeraient ainsi, il avait accepté, avec Yûichi, cette invitation. Lorsqu'il avait lu, dans le temple de Daigo-ji, ce manuscrit, il lui avait été insupportable de se comparer au vieux prêtre et il préférait se donner le rôle de Chûta, qui avait servi d'intermédiaire : était-ce là une manifestation du sentiment qu'il avait éprouvé ?

« Ce qui est beau me rend toujours pusillanime », se dit-il. « Ce n'est pas tout. Parfois cela m'avilit. Pourquoi ? Que la beauté rehausse les hommes, est-ce une superstition ? »

Kawada se mit à interroger Yûichi sur son emploi à venir. Le jeune homme répliqua en plaisantant à demi que, comme il dépendait de ses beaux-parents, il leur serait soumis toute sa vie durant.

— Quoi ? s'écria douloureusement Kawada. Vous êtes marié ?

— Ne vous inquiétez pas, cher ami, le rassura le vieil écrivain, avec une vivacité qui lui échappa. Ne vous inquiétez pas : ce jeune homme est un vrai Hippolyte.

La signification de ce rapprochement quelque peu brutal fut immédiatement comprise par Kawada.

— Très bien, Hippolyte, c'est parfait. Quant à vos problèmes d'emploi, permettez-moi de vous proposer mon aide.

Le dîner se déroula dans une parfaite gaieté. Shunsuké lui-même était joyeux. C'était surprenant, mais il se sentait carrément fier de voir les yeux de Kawada, brillants de désir, se poser sur Yûichi.

Kawada fit sortir les serveuses. Il attendait, en effet, l'occasion de raconter à Shunsuké son passé, dont il n'avait jusque-là parlé à personne. Voici quelle était son histoire. Il s'était donné toutes les peines du monde pour pouvoir rester célibataire jusqu'à son âge. Il avait dû organiser toute une mise en scène lorsqu'il se trouvait à Berlin.

Voyant approcher le moment du retour au Japon, il avait entretenu à dessein une prostituée d'une laideur repoussante et avait vécu avec elle non sans répulsion. Il avait envoyé une lettre à ses parents, les priant de l'autoriser à se marier. Prétextant un voyage d'affaires, son père se rendit en Allemagne pour rencontrer la fiancée de son fils. Il fut stupéfait devant la femme qui lui était présentée.

Kawada supplia alors son père, menaçant de se tuer si on ne le laissait pas l'épouser, tout en révélant, dans la poche intérieure de sa veste, la présence d'un revolver. La fille naturellement agit de même. Le père était homme à mener les affaires rondement. Le père, moyennant finances, convainquit cette naïve « respectueuse » allemande de renoncer au mariage. Il dut emmener son fils, presque de force, et ils rentrèrent ensemble au Japon à bord du *Chichibu-maru*. Lorsque le fils se promenait sur le pont, le père, d'un naturel inquiet, ne le quittait pas d'une semelle. Il gardait les yeux posés sur la ceinture de son fils, prêt à le rattraper si jamais l'envie le prenait de se jeter à la mer.

De retour au Japon, Kawada avait décliné toutes les offres de mariage. Il n'avait pas oublié l'Allemande Cornelia. Il avait conservé sa photo sur son bureau. Dans son travail, il avait acquis un pragmatisme froid et efficace typiquement allemand, de même que dans sa vie, il jouait les rêveurs dans le plus pur style germanique. C'est ainsi qu'en se prêtant jusqu'au bout à ce jeu, il put rester célibataire.

Kawada se délectait du plaisir d'assumer un rôle qu'il méprisait. Le romantisme et la propension à la rêverie étaient ses découvertes les plus idiotes en Allemagne, mais, tout

comme un touriste qui se permet des achats capricieux, il s'était procuré, dans son cas après mûre réflexion, ce qui n'était au fond rien d'autre qu'un chapeau et un masque de carton pour cotillon. La chasteté du sentiment à la Novalis, la suprématie de l'univers intérieur, l'insignifiance consécutive de la vie réelle, une volonté anti-humaine, autant de principes qu'il maintint jusqu'à un âge où ils n'ont plus droit de cité et qu'il revendiqua habilement, se protégeant ainsi, en toute quiétude, derrière une pensée philosophique qu'il ne risquait guère d'assimiler. Sans doute sa paralysie faciale s'expliquait-elle par sa trahison constante de son intériorité. À chaque proposition de mariage, il répondait par un air d'affliction qui lui était devenu coutumier. Personne, en de tels moments, ne doutait que son regard perdu ne s'attachât à la chimère de Cornelia.

— Je regardais par là, juste au niveau de ce linteau, expliqua Kawada, en indiquant une direction, de sa main qui tenait sa coupe. Qu'en dites-vous ? Mes yeux donnent-ils l'impression de suivre un souvenir ?

— Le reflet de vos lunettes empêche malheureusement que l'on voie vos beaux yeux...

Kawada enleva aussitôt ses lunettes et leur coula un intense regard. Ils éclatèrent de rire.

Or, Cornelia, à elle seule, constituait un double souvenir. Car il commençait par la tromper en feignant la nostalgie, puis il trompait les autres en se substituant lui-même à cette réminiscence. Il fallait absolument que Cornelia existât pour forger sa propre légende. L'idée d'une femme qui existait sans être aimée projetait une sorte de mirage dans son cœur et rendait nécessaire la justification de ce rapport, pour le restant de ses jours, avec une telle existence. Elle devint ainsi le terme générique des vies multiples qu'il aurait pu mener, le symbole de la force négative qui lui permettait de transcender constamment sa vie réelle. Il lui était, à présent, devenu impossible d'admettre que cette femme était laide et avilie ; il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer d'une extraordinaire beauté. Dès la mort de son père, Kawada décida de brûler les portraits si vulgaires de Cornelia.

... Ce récit émut Yûichi. Si le mot « émut » ne convient pas, on peut dire que du moins il le grisa. Cornelia existait certainement ! Et, si l'on peut se permettre une précision peut-être superflue, le jeune homme pensait à M^{me} Kaburagi que sa disparition avait soudain dotée d'une beauté exceptionnelle.

*

... Il était neuf heures.

Yaichirô Kawada enleva son tablier et regarda avec détermination sa montre. Shunsuké fut parcouru d'un léger frisson.

Non pas qu'il fût effrayé par un béotien, mais parce qu'il sentait que Yûichi était à l'origine de son insondable apathie.

— Eh bien, dit Kawada, ce soir je vais dormir à Kamakura. J'ai réservé une chambre au Kôfû-en.

— Ah bon, répondit laconiquement Shunsuké.

Yûichi avait le sentiment que les dés avaient été jetés devant lui. Pour séduire un homme, on ne suit jamais la méthode détournée dont on use avec une femme. Entre hommes, le plaisir hypocrite toujours accompagné dans l'hétérosexualité de sinuosités infinies n'existait pas. Si Kawada désirait Yûichi, la démarche la plus conforme aux règles en vigueur était de satisfaire dès ce soir-là son désir. Le plaisir que ce Narcisse éprouvait à observer ces deux hommes, l'un âgé, l'autre déjà mûr, dépourvus l'un et l'autre de tout attrait, qui avaient oublié leurs rôles sociaux, ne se préoccupant que de lui, mais ne se souciant guère de son esprit, puisqu'ils considéraient son corps comme le problème essentiel, était exceptionnel : c'était un sentiment qui n'avait rien à voir avec le frisson sensuel qu'une femme aurait connu en pareille occasion ; c'était le plaisir de sentir son corps se détacher du soi, admiré en quelque sorte par le soi et un deuxième corps, de sentir l'esprit outrager et profaner ce premier corps, tout en implorant ce corps qu'il vénère, l'équilibre étant somme toute maintenu.

— Moi, je dis toujours les choses directement. Si ça vous choque, excusez-moi. M. Yûichi n'est pas votre véritable neveu, n'est-ce pas ?

— Mon vrai neveu ? En effet, ce n'est pas mon vrai neveu. Mais s'il y a bien de vrais amis, y a-t-il au fond de vrais neveux ?

C'était de la part de Shunsuké une réponse sincère d'écrivain.

— J'ai une autre question à vous poser : il n'y a entre vous deux qu'un rapport d'amitié ou bien... ?

— Vous voulez dire de l'amour ? J'ai passé l'âge d'être amoureux, vous savez.

Les deux hommes jetèrent presque en même temps un coup d'œil vers les cils soyeux de Yûichi qui, assis en tailleur, fumait une cigarette, tout en prenant dans une main son tablier replié. Dans cette attitude, Yûichi avait, qui sait depuis quand, la beauté d'un voyou.

— Voilà qui me rassure, déclara Kawada.

Il évitait de croiser le regard de Yûichi. Sa paralysie faciale lui faisait marteler ses mots, comme s'il les avait soulignés d'un épais trait de crayon noir.

— Alors, on y va ? continua-t-il. J'ai été ravi de tout ce que nous nous sommes dit ce soir. J'aimerais bien que nous nous réunissions ainsi régulièrement, au moins une fois par mois, en secret. Je chercherai s'il n'y a pas un lieu plus propice. Les habitués du Redon n'ont aucun intérêt. Et je n'ai jamais eu l'occasion d'avoir une telle conversation. Alors qu'à Berlin, dans un bar de ce type, il y avait le gratin des aristocraties, du monde des affaires, de la littérature, du théâtre.

Cette classification lui ressemblait. C'est-à-dire qu'à travers elle se révélait inconsciemment mais avec une totale franchise la culture citadine à l'allemande, dont il avait cru ne faire qu'un masque.

*

Devant la porte obscure du restaurant, deux voitures étaient garées dans la rue en pente. L'une était la Cadillac 62 de Kawada et l'autre était un taxi.

Le vent du soir était frais pour la saison, le ciel était couvert. Ce quartier avait été en grande partie reconstruit après les bombardements : on voyait un mur de pierre dont un pan détruit avait été remplacé par une plaque de zinc, à quoi succédait une clôture de bois étrangement neuve. La couleur de ce bois brut, à la lueur vague des lampadaires, n'était pas seulement vive : elle était sensuelle.

Seul Shunsuké s'attardait à mettre ses gants. Face au vieillard qui enfilait d'un air grave ses gants de cuir, les mains nues de Kawada effleuraient discrètement les doigts de Yûichi et les taquinaient. Ils n'avaient plus qu'à attendre le moment où l'un des trois serait abandonné seul dans une des deux voitures. Or, après avoir salué Shunsuké, Kawada, le plus naturellement du monde, posa une main sur l'épaule de Yûichi et l'entraîna vers son auto. Shunsuké ne chercha même pas à le suivre. Il se contentait d'espérer un revirement. Mais Yûichi s'était laissé faire et il avait déjà un pied sur le marchepied de la Cadillac.

— Eh bien, fit-il joyeusement, je vais tenir compagnie à M. Kawada. Pourriez-vous donner un coup de fil à ma femme ?

— Vous n'aurez qu'à lui dire qu'il reste coucher chez vous, conseilla Kawada.

La patronne du restaurant, qui les avait raccompagnés jusqu'au seuil, déclara :

— C'est terrible, la peine que ces messieurs doivent se donner...

C'est ainsi que Shunsuké se retrouva seul client du taxi.

Tout cela s'était passé en quelques secondes. Cela avait tout d'un accident inéluctable, mais qui, après coup, paraissait imprévisible. Shunsuké ne comprenait pas ce qui avait traversé l'esprit de Yûichi ni la raison pour laquelle il avait suivi Kawada. Peut-être n'avait-il obéi qu'à l'impulsion de faire un tour en voiture avec Kawada, une impulsion tout enfantine. Il y avait en tout cas une seule chose de sûre : c'est que Yûichi lui avait été enlevé une fois encore.

Le taxi roulait dans une rue commerçante déserte du centre-ville. Du coin de l'œil, il percevait la succession des réverbères en forme de branches de muguet. Il pensait intensément à Yûichi et ne pouvait toujours pas se détacher de la hantise de la beauté. Il était encore plus profondément hanté. Toute action était perdue, tout se réduisait à l'esprit, à une ombre, à une simple métaphore, au fond. Qu'était-il lui-même sinon l'esprit, à savoir une métaphore du corps ? Quand pourrait-il s'affranchir de cette métaphore ? Ou devrait-il se résigner à ce destin ? Ou devrait-il encore aller jusqu'au bout de sa conviction qu'il fallait être mort en restant en ce monde ?

... Quoi qu'il en soit, le cœur du vieux Chûta atteignait presque la douleur.

CHAPITRE XXII

Le séducteur

À peine rentré chez lui, Shunsuké écrivit à Yûichi. Il avait retrouvé sa passion d'autrefois, lorsqu'il tenait son journal en français. Entre les lignes, des malédictions s'infiltraient, la haine transparaissait. Mais cette haine n'avait pas le beau garçon pour cible. Il imputait sa colère à son indéracinable rancœur envers l'appareil génital de la femme.

Puis il se calma un peu, et estima que cette lettre nerveuse et sentimentale manquait de force de conviction. Ce n'était pas une lettre d'amour. C'était un ordre. Il la réécrivit, la mit dans une enveloppe et glissa sur ses lèvres humides le rabat triangulaire enduit de colle. Le papier occidental rêche lui entailla les lèvres. Shunsuké alla devant un miroir et, plaçant un mouchoir sur sa bouche, se dit :

« Je suis sûr que Yûichi m'obéira. Il fera ce que je dis dans cette lettre. Ça, c'est évident. Car l'ordre que je lui donne dans cette lettre n'interfère pas sur son désir. La partie qui, en lui, *ne désire pas*, c'est moi qui la tiens en main. »

Il s'agitait dans la pièce, en plein milieu de la nuit. Car s'il s'arrêtait, ne fût-ce qu'un instant, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer Yûichi dans l'auberge de Kamakura. Il ferma les yeux et s'accroupit devant le miroir en triptyque. La glace, qu'il ne voyait donc plus, reflétait le corps nu de Yûichi, allongé sur un drap blanc, délaissant l'oreiller pour laisser retomber sa belle et lourde tête sur le tatami. Si sa gorge renversée était d'une vague pâleur, c'est qu'elle était prise, probablement, dans une flaque de clair de lune... Le vieil écrivain rouvrit ses yeux rougis et les leva pour contempler le miroir. L'Endymion endormi avait disparu.

*

Les vacances de printemps étaient terminées pour Yûichi. Il allait entamer sa dernière année d'études. Sa promotion était la dernière de l'ancien système.

Dans son université, à l'extérieur d'un bois touffu qui entourait un étang, il y avait une pelouse vallonnée qui donnait sur un stade. Le vert du gazon était encore pâle et, malgré le beau temps, le vent était froid ; mais on commençait à voir des étudiants qui s'y attardaient à l'heure du déjeuner. C'était déjà la saison où l'on pouvait prendre son casse-croûte en plein air.

Ils ne faisaient pas de manières entre eux : ils s'allongeaient où bon leur semblait, ils s'asseyaient en tailleur, ils observaient les athlètes qui couraient avec assiduité sur la piste, un brin d'herbe claire entre les dents. Un sportif fit un saut. En cet instant, sa petite ombre de midi était abandonnée dans sa solitude sur le sable ; gênée, honteuse,

tourmentée, elle semblait crier vers son maître suspendu dans les airs : « Oh ! Reviens vite ! Règne à nouveau sur moi ! Je meurs de honte. Vite ! Tout de suite ! »

Dans un saut, l'athlète rejoignit son ombre. Ses talons s'étaient fermement réunis à leurs ombres. Le soleil était resplendissant et le ciel sans nuages.

Yûichi qui était le seul à porter un costume, écoutait assis sur l'herbe, le buste relevé, un étudiant en lettres, qui était passionné de grec, lui raconter, en réponse à une de ses questions, l'intrigue d'*Hippolyte* d'Euripide.

— Hippolyte meurt ainsi tragiquement. Il était chaste, pur et innocent : tout en se sachant innocent, il meurt victime d'une malédiction. Il n'avait pas une grande ambition et ses vœux, n'importe qui aurait pu les exaucer.

Le jeune érudit à lunettes récita par cœur une réplique d'Hippolyte en grec. Comme Yûichi demandait le sens, l'autre traduisit :

— « À la vérité, je voudrais être le premier et vaincre dans les combats helléniques ; mais être le second dans la Cité et toujours vivre heureux avec d'excellents amis. Il m'est permis de gouverner aussi la chose publique et le danger absent cause une plus grande joie que la tyrannie⁽¹²⁾... »

Ses vœux pouvaient-ils être exaucés par quiconque ? Non, pensa Yûichi. Mais il ne pouvait davantage poursuivre ses réflexions. C'est aussi ce qu'aurait pensé Shunsuké à sa place. Pour Hippolyte du moins, cet espoir si minime fût-il ne fut pas réalisé. Il devint dès lors le symbole flamboyant du désir pur de l'humanité.

Yûichi pensa à la lettre qu'il avait reçue de Shunsuké. Cette lettre avait du charme. Même si elle proposait une fausse action, elle contenait un ordre d'agir. Quoique la chose présupposât une confiance en Shunsuké, il y avait en réserve une soupape de sécurité, à la fois parfaite, ironique et profanatrice. Le plan dans son entier n'avait du moins rien d'ennuyeux.

« Oui, je m'en souviens », se dit le jeune homme. « Je lui ai annoncé un jour que j'étais prêt à me sacrifier pour quelque chose, fût-ce pour une idée fausse, ou même sans aucun but. Il a dû concevoir ce plan en se rappelant cette déclaration. Mine de rien, ce cher maître Hinoki est une fripouille ! »

Il sourit. Il songeait qu'en fin de compte, le petit groupe d'étudiants gauchisants, qui passaient au pied du monticule recouvert de gazon, étaient animés par la même impulsion.

Il était une heure. La cloche de la tour de l'horloge sonnait. Les étudiants se levaient. Ils s'aidaient à nettoyer leurs uniformes de la terre et de l'herbe qui étaient restées collées. Yûichi avait également au dos de sa veste un peu de terre légère de printemps, des particules séchées de gazon et des brins de chiendent arraché. Le camarade qui se chargea de les épousseter admira que Yûichi n'eût pas craint de revêtir une veste bien taillée, sans la réserver aux cérémonies.

Laissant les autres retourner en cours, Yûichi, qui avait rendez-vous avec Kyôko, se sépara d'eux et gagna la porte de la faculté.

... Yûichi fut surpris de découvrir parmi les quatre ou cinq étudiants qui descendaient du tramway Jacky en uniforme d'étudiant. Il en manqua la rame où il voulait monter.

Ils se serrèrent la main. Pendant un long moment, il dévisagea Jacky. Les passants n'auraient vu en eux que deux camarades de faculté insouciantes. Dans la lumière éclatante de midi, Jacky parvenait à cacher les vingt ans qu'il avait de plus que le jeune homme.

Jacky finit par éclater de rire devant la stupéfaction de Yûichi ; il l'entraîna à l'ombre des arbres qui longeaient l'avenue, à l'angle du mur qui entourait l'Université et qui était recouvert d'affiches politiques de toutes les couleurs : il allait lui expliquer succinctement la raison de ce déguisement. Avec sa perspicacité, Jacky reconnaissait du premier coup d'œil les garçons qui étaient de leur bord ; mais c'était justement ce qui l'avait lassé des aventures ordinaires. Il avait eu envie de tromper jusqu'au bout ses partenaires et d'installer, entre eux et lui, sous le masque d'un garçon qui aurait eu leur âge, une sorte d'intimité mutuelle, propre à leur laisser un excellent souvenir. Ainsi Jacky, déguisé en faux étudiant, venait-il exprès d'Oiso à la pêche dans ce harem de jeunes gens.

Comme Yûichi était admiratif devant sa jeunesse, Jacky était rayonnant de joie.

— Pourquoi ne viens-tu pas t'amuser à Oiso ? dit-il comme s'il l'en accusait.

S'appuyant d'une main contre un arbre, les jambes élégamment croisées et le regard dédaigneux, il donna une chiquenaude sur un tract affiché au mur.

— Voilà vingt ans que c'est la même chose, dit ce jeune homme sans âge.

Le tramway arriva et Yûichi, quittant Jacky, y monta.

*

C'est dans le Club House du Club International de Tennis, qui se trouvait dans l'enceinte du Palais Impérial, que Kyôko avait donné rendez-vous à Yûichi. Elle avait joué au tennis jusqu'à midi. Elle se rhabilla. Elle déjeuna. Elle bavarda avec des amis du tennis. Et, après leur départ, elle resta seule, assise sur une chaise de la terrasse.

Son parfum « Black Satin » se mêlait à des relents de sueur, dans la langueur douce qui suivait l'effort physique et dans l'air sec de l'après-midi où le vent s'était calmé, et paraissait, comme une appréhension légère, flotter sur ses joues brûlantes. Elle craignait d'en avoir abusé. Elle sortit de son sac à main en tissu indigo un petit miroir dans lequel elle se regarda. L'image ne pouvait refléter le parfum. Mais Kyôko, satisfaite, rangea son miroir.

Elle avait préféré, par coquetterie, le bleu marine à une couleur pastel pour son manteau, bien que ce fût le printemps. Elle l'avait accroché au dossier de sa chaise et le tissu protégeait son dos des cannelures du siège peint en blanc. Ses chaussures étaient d'un indigo assorti à son sac. Et ses gants étaient saumon, sa couleur favorite.

Kyôko Hodaka, on peut le dire, avait tout à fait cessé d'aimer Yûichi. Il y avait en son cœur une souplesse qu'aucune rigueur n'aurait pu égaler, et, dans sa légèreté même, une élégance qu'aucun cœur fidèle n'aurait pu atteindre. La pulsion du mensonge

envers soi-même, pulsion elle-même assez sincère, gagna un jour les profondeurs de son cœur, mais ce ne fut qu'un feu de paille dont elle ne prit même pas conscience. Ne jamais surveiller son cœur était l'unique devoir qu'elle s'imposait, devoir indispensable, dont elle s'acquittait facilement.

« Cela fait maintenant un mois et demi que je ne le vois plus », se dit-elle. « Et j'ai l'impression que c'était hier. Et, de tout ce temps, je n'ai pas pensé à lui une seule fois. »

... Un mois et demi. À quoi avait-elle passé son temps ? Innombrables bals. Innombrables films. Tennis. Innombrables soirées qui étaient en rapport avec le ministère des Affaires étrangères où elle se rendait avec son mari. Salon de coiffure. Promenades en voiture. Innombrables idées capricieuses dans sa vie domestique...

Par exemple, elle déplaça dans l'entrée les huiles qui décoraient les paliers de l'escalier, puis dans le salon, avant de les remettre à l'endroit d'où elles venaient. En faisant le ménage dans la cuisine, elle avait découvert cinquante-trois bouteilles vides qu'elle revendit à un récupérateur ; avec l'argent qu'elle en obtint et auquel elle ajouta une part de ses économies, elle acheta une lampe faite avec une bouteille de curaçao ; mais elle s'en lassa et l'offrit à une amie qui la remercia en lui apportant une bouteille de Cointreau. Le chien de berger qu'elle avait ensuite attrapé la maladie de Carré qui a attaqué son cerveau et dont il est mort. Il bavait de la mousse et ses quatre pattes s'agitaient frénétiquement. Sans un jappement, il est mort, semblant sourire. Kyôko pleura pendant trois heures et dès le lendemain matin, elle avait tout oublié.

Sa vie était emplie d'un bric-à-brac de frivolités. Tout avait commencé dans son enfance, où elle avait pris la manie de collectionner des épingles à nourrice de toutes sortes et de toutes tailles, qu'elle entassait dans une cassette laquée. Ce qu'une femme moins fortunée aurait appelé vitalité, c'était le même type d'ardeur qui animait la vie de Kyôko. Mais si chez la première cela s'appelle sincérité, chez la seconde, il y avait une sincérité qui n'était pas incompatible avec la futilité. Une vie sincère qui ne connaît pas de privation a encore plus de mal de trouver une issue.

Comme un papillon qui est entré dans une pièce et volette affolé sans retrouver la fenêtre, Kyôko tourbillonnait sans repos toute sa vie durant. Même le plus idiot des papillons ne penserait jamais que la pièce où il est entré par hasard est sa chambre. Parfois le papillon épuisé se heurte au tableau d'un paysage forestier et perd connaissance.

... Cet état proche de l'évanouissement qui était de temps à autre le sien, cet état d'abandon qui lui faisait entrouvrir vaguement les yeux, personne ne le saisissait avec précision. Son mari se disait : « Elle recommence. » Ses amis et sa cousine pensaient : « La revoilà amoureuse pour une demi-journée au maximum. »

*

... Le téléphone du club sonna. L'huissier de la porte d'Oté demandait s'il pouvait donner le laissez-passer à un certain M. Minami. Kyôko vit la silhouette de Yûichi qui venait vers elle, à l'ombre des pins, au bout des remparts.

Kyôko, dont l'amour-propre était mesuré, fut tellement satisfaite de voir le jeune homme venir sans retard à un lieu de rendez-vous aussi malcommode et fixé par elle, qu'elle y trouva un prétexte suffisant pour lui pardonner son infidélité. Elle resta volontairement assise et le salua en gardant sur le visage les cinq doigts aux ongles vernis de sa main, au-dessus desquels ses yeux souriaient.

— Quelque chose a changé en vous en si peu de temps, depuis que je ne vous vois plus, dit-elle, en partie pour pouvoir le dévisager.

— De quelle manière ?

— Eh bien, vous avez quelque chose d'un fauve.

Il éclata de rire en entendant cela, découvrant ses dents blanches, dans lesquelles Kyôko crut reconnaître les crocs d'un fauve. Il lui semblait qu'autrefois Yûichi était plus mystérieux, plus calme et donnait l'impression de manquer de conviction. Mais maintenant qu'il marchait tout droit de l'ombre des pins vers le soleil, que ses cheveux brillaient et paraissaient presque dorés dans les rayons et que, vingt pas plus loin, il s'arrêtait une fois pour la regarder, il avait l'air d'un jeune fauve solitaire qui s'approchait, retenant comme un ressort son énergie souple, ses jeunes yeux brillant de soupçon.

Il se dégageait de lui une sorte de fraîcheur, comme si, sorti à peine de son sommeil, il avait couru dans la brise. Ses beaux yeux fixaient Kyôko de face, sans se troubler. Malgré son incomparable douceur, son regard exprimait sans ambages la force de son *désir*.

« Quel progrès en si peu de temps », se dit Kyôko. « Ce doit être les fruits de l'éducation de M^{me} Kaburagi. Mais puisqu'il est à présent en mauvais termes avec elle, qu'il a renoncé à son emploi de secrétaire auprès de son mari et qu'elle est partie pour Kyôko, c'est moi qui moissonnerai la récolte. »

On n'entendait pas les klaxons des voitures qui roulaient au-delà des douves, de l'autre côté des remparts. On n'entendait que le bruit des balles qui frappaient les raquettes et rebondissaient sur les courts, des gloussements, des cris, des rires brefs et haletants. Mais ces échos eux-mêmes se perdaient dans les airs et ne résonnaient aux oreilles qu'altérés, comme ensevelis sous une poudre, et transformés en plaintes langoureuses.

— Est-ce que vous êtes libre aujourd'hui, Yûchan ?

— Oui, toute la journée.

— ... Au fait, que me vouliez-vous ?

— Rien de particulier... Simplement, je voulais vous voir.

— Trop aimable.

Ils mirent au point ensemble un programme tout à fait banal, qui consistait à aller au cinéma, dans un restaurant, dans une boîte et, avant cela, à se promener un peu ; bien que cela leur fît faire un détour, ils décidèrent de sortir du Palais par la porte Hirakawa. Le chemin longeait le Club d'Équitation, en bas du deuxième bastion, et ils montèrent

dans la troisième enceinte où se trouvait la bibliothèque, pour parvenir à la porte Hirakawa.

Malgré la brise qui les rafraîchit dès qu'ils se mirent en marche, Kyôko sentit une légère chaleur à ses joues. Elle s'inquiéta un instant, craignant d'être tombée malade ; mais en réalité, c'était cela, le printemps.

Elle était fière du beau profil de Yûichi qui marchait près d'elle. Leurs coudes se frôlaient de temps à autre. Que le partenaire soit beau est la preuve objective la plus directe de la beauté du couple. C'est pourquoi Kyôko aimait les beaux jeunes gens car c'était pour elle le gage le plus sûr de sa propre beauté. Sous son manteau indigo d'une élégante coupe « Princesse », qu'elle portait déboutonné, on apercevait, à chacun de ses pas, la ligne de sa robe saumon qui évoquait une mine de cinabre éclatant.

Il y avait, entre l'écurie et l'école d'équitation, un terre-plein aplani et sec. La poussière s'envola légèrement et se dispersa tout aussi soudainement. Toute leur attention se portant vers cette petite tornade qui ressemblait à une chimère, ils traversèrent la place quand ils tombèrent sur l'agitation d'un cortège qui venait dans leur direction en brandissant des drapeaux. Il n'y avait que de vieux provinciaux. C'étaient les membres des familles des victimes de guerre, qui avaient été invités à visiter le Palais Impérial.

Le cortège était très lent. Les hommes portaient des socques, ils étaient endimanchés dans des kimonos de cérémonie et étaient coiffés de chapeaux mous. Les vieilles femmes étaient voûtées et avançaient le cou tendu, la poitrine décolletée sur laquelle une serviette mise en boule dépassait, comme sur le point de tomber. Ou encore, bien que ce fût le printemps, on voyait sur d'autres, une chemise sous le col et l'éclat de cette soie rustique soulignait les rides du cou brûlé par le soleil. On n'entendait que le frottement des *geta* et des *zori* sur le sol tassé et le grincement de leurs dentiers qui frémissaient à chaque pas. La fatigue et la joie dévote empêchaient les pèlerins de parler.

Lorsqu'ils furent sur le point de les croiser, Yûichi et Kyôko ressentirent le plus grand embarras. Car tous les vieillards du cortège les regardaient ensemble. Même ceux qui avaient les yeux baissés se rendirent compte que quelque chose se passait et une fois qu'ils les eurent levés vers eux, ne les quittèrent plus du regard.

Un regard dépourvu de tout reproche, mais on ne peut plus direct. Tous ces yeux qui les fixaient intensément, comme autant de petits cailloux noirs, avec leurs rides, leur chassie, leurs larmes, leurs taies, leurs veines sales... Yûichi, sans s'en rendre compte, hâtait le pas, mais Kyôko restait calme. C'est Kyôko qui jugeait simplement et justement la réalité. De fait, c'était la beauté de Kyôko qui les stupéfiait.

Le cortège s'éloignait en sinuosités incertaines en direction du Bureau de la Maison Impériale.

... Après avoir longé l'écurie, Kyôko et Yûichi s'engagèrent dans l'ombre épaisse d'un chemin bordé d'arbres. Ils avançaient bras dessus bras dessous. Devant eux, se trouvait un pont de terre qui montait légèrement vers une pente entourée de remparts. Près du sommet de cette colline, un cerisier se dressait au milieu des pins. Il était aux trois quarts fleuri.

Une calèche de la cour, tirée par un seul cheval, descendait la pente à vive allure et croisa le couple. La crinière de l'animal flottait au vent et, au passage, le chrysanthème à seize pétales les éblouit. Ils gravirent la pente. Du haut de l'ancien troisième bastion, ils virent, pour la première fois, au-delà des remparts, le paysage de la ville.

La ville leur paraissait dotée d'une telle fraîcheur ! Combien le va-et-vient scintillant, glissant des voitures leur paraissait traduire l'animation de la vie ! Toute la prospérité de cet après-midi *businesslike* de Nishikichô, de l'autre côté des douves ! Avec quel effort gracieux, les girouettes de l'observatoire, dans leur tournoiement mouvementé, prêtent l'oreille aux mille sortes de vents, avec quelle coquetterie, et combien les vents changent de direction !

Ils franchirent la porte Hirakawa. Comme ils ne s'étaient pas encore assez longuement promenés, ils continuèrent à marcher sur le trottoir qui longeait les douves. Kyôko éprouva alors, au cours de cette errance sans but en plein après-midi, dans le vrombissement des camions et les klaxons des voitures, quelque chose qui ressemblait à la présence de la vie.

*

... C'est un étrange mot, mais, ce jour-là, chez Yûichi, il y avait cette « présence ». Quelque chose comme la conviction d'un homme qui s'était métamorphosé en ce qu'il voulait être se voyait en lui. Cette présence, c'est-à-dire cette dotation de substance, était particulièrement importante pour Kyôko. Jusque-là, ce beau jeune homme ne paraissait être formé que de fragments de sensualité. Par exemple, ses sourcils fins et vifs, ses yeux profonds et mélancoliques, l'arête fine de son nez, ses lèvres juvéniles avaient toujours comblé de plaisir les yeux de Kyôko, mais il lui semblait que l'accumulation de ces fragments manquaient d'un *thème*.

— On a vraiment du mal à croire que vous êtes marié, dit soudain Kyôko en ouvrant de grands yeux surpris et ingénus.

— Je me demande pourquoi. Moi aussi, j'ai l'impression d'être solitaire.

L'instant qui suivit cette remarque saugrenue, ils se sourirent en se regardant.

Kyôko n'évoqua pas le problème de M^{me} Kaburagi, pas plus que Yûichi n'osa parler de Namiki, avec lequel, l'autre jour, ils étaient allés à Yokohama. Cette attention mutuelle les rassérénait et Kyôko se disait intérieurement que, tout comme elle avait été abandonnée par Namiki, Yûichi l'avait été de M^{me} Kaburagi ; cette pensée ne pouvait qu'accroître sa sympathie pour le jeune homme.

Quitte à se répéter, il faut préciser que Kyôko avait totalement cessé d'aimer Yûichi. Elle éprouvait le simple plaisir étale et doux de se trouver en sa compagnie. Elle planait. Comme des graines que le vent emporte, son cœur si léger flottait en l'air, porté par de blanches aigrettes. Un séducteur ne cherche pas forcément une femme qu'il aime. Cette femme qui ignorait la pesanteur de l'esprit, qui se tenait sur la pointe des pieds dans sa propre intériorité, qui paraissait d'autant plus rêveuse qu'elle était réaliste, était la proie idéale d'un séducteur.

C'était sur ces points que Kyôko et M^{me} Kaburagi s'opposaient diamétralement : Kyôko se souciait comme d'une guigne de toutes les absurdités, elle fermait les yeux

sur toutes les contradictions et elle n'abandonnait jamais la conviction d'être aimée. Elle trouvait tout à fait naturel que Yûichi se montrât aussi prévenant avec elle, qu'il ne se lassât jamais de la voir seule, sans jeter un coup d'œil aux autres femmes. Bref, elle était heureuse.

*

Ils dînèrent au Club M. près de Sukiyabashi.

Il y avait eu récemment dans cet établissement une descente de police à cause d'une réunion de jeux importants qui y avait eu lieu. Il était fréquenté par des Américains et des Juifs, des ratés des colonies. Ces clients, habitués à faire des profits illicites durant la Seconde Guerre mondiale, à travers la politique de l'occupation ou pendant la guerre de Corée, dissimulaient sous leurs vestes taillées sur mesure, les relents des divers ports douteux des différents pays d'Asie où ils avaient traîné, en même temps que les tatouages qu'ils portaient sur le bras ou sur la poitrine : rose, ancre, femme nue, cœur, panthère noire, initiales. Au fond de leurs yeux bleus, doux en apparence, brillait le souvenir du trafic de l'opium et demeurait l'image d'un port qu'ils avaient connu, retentissant de mille cris, fourmillant de mâts inextricables. Pusan, Mokpo, Dalian, Tianjin, Qingdao, Shanghai, Jilong, Xiamen, Hongkong, Macao, Hanoi, Haiphong, Manille, Singapour...

Une fois rentrés au pays, ils conservaient dans leur carrière une ligne de taches douteuses tracée à l'encre noire, nommées « Orient ». De toute leur vie, ils ne peuvent plus se défaire des relents de la gloire mesquine et misérable d'un chercheur d'or qui aurait trouvé des paillettes, mais après avoir plongé les mains dans une fange mystérieuse.

Ce night-club était entièrement décoré à la chinoise ; Kyôko regrettait de ne pas porter une robe chinoise. Les seuls clients japonais étaient des geishas du quartier de Shimbashi, qui accompagnaient des étrangers. Tout le reste de la clientèle était constitué d'Occidentaux. Il y avait une bougie rouge, de trois centimètres, allumée dans un cylindre de verre dépoli décoré d'un petit dragon vert, sur la table de Kyôko et de Yûichi. La flamme était étrangement calme dans le vacarme environnant.

Ils buvaient, mangeaient, dansaient. Ils étaient suffisamment jeunes : enivrée par cette sympathie que permet la jeunesse, Kyôko oubliait son mari. Mais sans même avoir recours à cette raison particulière, il lui était si simple de l'oublier. Elle en était aussi capable en sa présence : il lui suffisait de fermer les yeux et de décider de l'oublier. Comme ces femmes serpents qui désarticulent leurs bras à volonté.

Mais c'était la première fois que Yûichi avait pour elle des gestes d'amour avec autant d'initiative et de gaieté. C'était la première fois qu'elle le voyait manifester une virilité aussi puissante. D'ordinaire, ce genre d'attitude la refroidissait, mais ce jour-là, elle estima que Yûichi s'accordait parfaitement à l'état flottant dans lequel elle se trouvait par hasard.

« C'est quand je cesse de l'aimer qu'il doit être fou de moi », se dit-elle sans le moindre dégoût.

Elle avait bu un gin-prune, une liqueur rouge sombre qui, lorsqu'elle dansait, donnait à ses gestes une souplesse grisée ; elle s'appuyait alors contre le jeune homme et elle avait du mal à croire que, son corps étant aussi léger qu'une plume, ses pieds pussent toucher le sol. La piste de danse, au rez-de-chaussée, était entourée de tables sur trois côtés, le quatrième étant occupé par la scène où un orchestre jouait dans la pénombre, devant un rideau écarlate. Les musiciens interprétaient *Slowpoke*, un air à la mode. Puis *Blue Tango*, *Taboo*. Yûichi, qui avait obtenu un troisième prix à un concours de danse, dansait très bien, et son torse se pressait comme il convenait contre les petits seins rembourrés et doux de Kyôko... Quant à elle, elle voyait par-dessus les épaules de Yûichi, les visages des consommateurs attablés plongés dans l'obscurité et quelques chevelures blondes qui scintillaient à la limite d'un faible cercle lumineux. Elle apercevait de petits dragons verts, jaunes, rouges, indigo sur les verres dépolis, ondoyer à la lueur des flammes des bougies posées sur les tables.

— Ce jour-là, votre robe chinoise était ornée d'un grand motif de dragon, dit Yûichi en dansant.

C'était un mot de passe qui ne pouvait être formulé que dans l'intimité de deux cœurs réunis en un seul.

Kyôko, qui voulait garder pour elle un petit secret, plutôt que de répondre qu'elle aussi elle avait pensé au dragon, déclara :

— Oui, le dragon était sur un fond de satin blanc. Vous avez une excellente mémoire. Vous rappelez-vous que nous avons dansé cinq fois de suite ?

— Oui... J'aime bien votre sourire. Depuis, chaque fois que je vois une femme sourire, je suis déçu si je la compare à vous.

Ce compliment la toucha au fond du cœur. Elle se souvenait que, dans son enfance, une de ses cousines, très désinvolte, lui reprochait sévèrement de rire en découvrant ses gencives. Elle s'était exercée devant le miroir et, dix ans plus tard, ses gencives n'apparaissaient plus. Dans ses rires les plus inconscients, ses gencives disciplinées n'oubliaient jamais de se cacher. Maintenant, elle n'était pas peu fière de son sourire léger comme des ronds dans l'eau.

Une femme flattée éprouve presque la nécessité de se prostituer mentalement. Yûichi, en bon chevalier servant, imita alors le geste des étrangers et prit soin d'effleurer de ses lèvres celles de Kyôko.

Elle était légère, mais ne s'abandonnait pas. L'influence de la danse, des liqueurs occidentales et de ce club de style colonial ne suffisait pas à la rendre romantique. Elle était simplement devenue trop gentille, trop mièvre et sentimentale.

Elle pensait que les hommes étaient tous des êtres pitoyables. Tel était son préjugé religieux. La seule chose qu'elle découvrit en Yûichi était sa « jeunesse banale ». La beauté étant le caractère le plus éloigné de l'originalité, en quoi consistait l'originalité que l'on pouvait trouver à ce beau garçon ?... Un sentiment étouffant de compassion la faisait trembler ; elle éprouvait le besoin de verser des larmes philanthropiques, comme on en verse à la Croix-Rouge, sur la solitude de l'homme, sur la soif animale qui est la sienne, sur la tyrannie du désir qui rapproche toutes les vies humaines de la tragédie.

Cette émotion très théâtrale finit par se calmer, quand Kyôko regagna sa place. Ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Yûichi, dont le visage exprimait le plus grand désœuvrement, remarqua la montre-bracelet de Kyôko qui avait une forme particulière et, comme s'il saisissait un prétexte de lui toucher le bras, demanda à l'examiner de plus près. Mais, dans cette obscurité, le petit cadran n'était pas facilement lisible, même si on l'approchait de ses yeux. Kyôko enleva sa montre qu'elle lui tendit. Il évoqua le nom de divers fabricants suisses, avec une érudition qui la stupéfia. Elle lui demanda l'heure. Il regarda successivement les deux montres : à la sienne, il était dix heures moins dix et à celle de Kyôko, dix heures moins le quart. Il lui rendit la montre. Pour assister au spectacle, il fallait encore attendre deux heures.

— Si on allait ailleurs ? proposa-t-il.

— Pourquoi pas ? répondit-elle, en jetant un coup d'œil à sa montre.

Son mari était, ce soir-là, à une partie de mah-jong et ne devait pas rentrer avant minuit. Il lui suffisait de revenir juste avant.

Kyôko se releva. Un léger vertige lui révéla son ivresse. Yûichi le remarqua et la prit par le bras. Elle avait l'impression de marcher en enfonçant les pieds dans le sable.

*

Dans le taxi, elle ressentit un terrible élan de générosité et rapprocha aussitôt ses lèvres de celles de Yûichi. Le jeune homme lui répondit avec une violence agréable et impétueuse.

Sur le visage qu'il tenait entre ses mains, les lumières rouges, jaunes et vertes des hautes enseignes de la rue semblaient couler aux coins des yeux et il ne comprit que c'étaient des larmes qu'au moment même où elle le remarqua de son côté, à la froideur de ses tempes. Yûichi posa alors ses lèvres à cet endroit et but ses larmes. Elle entrouvrit les lèvres, découvrant ses dents dont l'éclat blanc brillait dans l'obscurité, les lampes intérieures de la voiture étant éteintes. Elle répétait le nom de Yûichi, dans une plainte imperceptible. Elle avait les yeux fermés. Ses lèvres frémissantes attendaient impatiemment de recevoir sur elle une fois encore cette force impétueuse, ce qui advint comme elle l'espérait. Mais le deuxième baiser avait la tendresse d'un consentement. Cela allait un peu à l'encontre de l'attente de Kyôko qui eut ainsi le temps de feindre de « s'être ressaisie ». Elle se redressa et écarta gentiment les bras de Yûichi.

Assise sur le bord du siège, elle se regarda, en se cabrant, dans son miroir de poche. Elle avait les yeux légèrement rougis et embués. Elle était un peu décoiffée.

Elle recomposa son visage et dit :

— Si nous continuons ainsi, qui sait ce qui nous attend ? Arrêtons cela, n'est-ce pas ?

Elle jeta un coup d'œil vers le chauffeur entre deux âges qui lui présentait une nuque raidie. Cette âme à la vertu conventionnelle imaginait dans la veste bleue et usée du chauffeur le jugement public porté sur sa conduite.

Dans un night-club de Tsukiji, tenu par un étranger, Kyôko répétait de façon obsessionnelle :

— Je ne dois plus tarder à rentrer.

À la différence du bar précédent qui était décoré à la chinoise, celui-ci était dans le plus pur style moderne américain. Sans cesser de protester, Kyôko but beaucoup.

Elle pensa successivement à toutes sortes de futilités qu'elle oubliait aussitôt. Elle dansait gaiement, avec l'impression d'avoir aux pieds des patins à roulettes. Dans les bras de Yûichi, elle haletait. Les palpitations accélérées de son ivresse se communiquèrent à la poitrine de Yûichi.

Elle regardait des couples et des soldats américains qui dansaient. Elle les quitta soudain des yeux et dévisagea Yûichi. Elle lui demanda avec insistance si elle était ivre. Il le nia, ce qui la rassura entièrement. Elle pensait que dans ces conditions elle pourrait rentrer à pied jusqu'à la maison d'Akasaka.

Ils regagnèrent leurs places. Elle sentit le calme revenu en elle. Elle fut soudain saisie d'une peur incompréhensible et lança vers Yûichi qui ne l'enlaçait pas aussitôt un regard mécontent. Elle éprouvait la joie croissante et obscure d'avoir échappé à toute contrainte.

Il restait en elle une force insistante qui refusait d'admettre qu'elle aimait ce beau garçon. Mais jamais elle n'avait ressenti pareille passivité à l'égard des autres hommes. Un roulement de timbales, dans le style d'une musique de western, retentit, créant en elle un état de vacuité proche de l'évanouissement.

Ce sentiment de réceptivité auquel on pourrait presque donner le nom de *nature* rapprochait son cœur d'une sorte d'état universel. Elle se fondait dans cet état analogue à celui d'un paysage sur lequel le soleil se couche, les taillis à foison allongeant leurs ombres, les ravins et les collines sombrant dans leurs propres ombres, nimbés d'extase crépusculaire. Elle avait clairement conscience de pouvoir noyer dans l'ombre qui en elle montait comme une marée le visage viril de Yûichi qui bougeait dans une vague auréole. Sa vie intérieure débordait vers l'extérieur et sans quitter le règne intérieur effleurait les zones externes. Ayant atteint le fond de l'ivresse, elle frissonna.

Mais elle était sûre de retrouver son mari ce soir-là.

« Voilà ce que c'est que de vivre ! » criait en elle son cœur léger. « C'est cela, la vie ! Quels frissons et quelle paix, quelle stupéfiante imitation de l'aventure, quelle satisfaction de l'imagination ! Retrouver ce soir dans le goût du baiser que mon mari me donnera les lèvres de ce beau garçon, quel plaisir dépourvu de tout risque, mais infidèle entre tous ! Je pourrais m'arrêter ici. C'est certain. Je suis prête à tout concéder, mais nul ne pourra contester mon habileté... »

Kyôko appela un garçon en uniforme rouge à boutons dorés et lui demanda quand commençait le spectacle. Il répondit que c'était à minuit.

— Ici non plus, je ne pourrai pas assister au spectacle. Il faut que je sois de retour à onze heures et demie. J'ai encore quarante minutes devant moi.

Elle proposa ensuite à Yûichi de danser une fois encore avec elle. Lorsque la musique cessa, ils regagnèrent leur table. Un présentateur américain saisit le micro de

sa main épaisse où brillaient ses poils blonds et une bague sertie de béryl et commença à annoncer le spectacle en anglais. Les clients étrangers riaient ou applaudissaient.

Les musiciens entamèrent une rumba très vive. Les lumières s'éteignirent. Un projecteur éclaira l'entrée en scène. Les danseurs, hommes et femmes, surgirent, avec des gestes félins, par la porte entrebâillée.

Leurs costumes de soie se déployaient en grands plis flottants, brillant de strass et de paillettes vertes, dorées, orange. Les hanches scintillantes de ces hommes et de ces femmes, gainées de soie, serpentaient devant les spectateurs, comme des lézards rampant dans les champs. Ils se rapprochaient. Ils s'éloignaient.

Kyôko contemplait ce spectacle, un coude sur la table, et un ongle verni enfoncé dans sa tempe palpitante. L'ongle provoquait une douleur aiguë et délicieuse comme le goût de la menthe.

Elle regarda soudain sa montre.

— C'est bientôt l'heure, dit-elle.

Elle porta alors sa montre à l'oreille.

— Mais que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-elle. Le spectacle a commencé avec une heure d'avance.

Angoissée, elle jeta un coup d'œil à la montre de Yûichi, qui avait son poignet gauche posé sur la table.

— C'est étrange, fit-elle. C'est la même heure.

Elle tourna à nouveau les yeux vers la scène. Elle fixait la bouche moqueuse d'un danseur. Elle s'aperçut qu'elle essayait désespérément de centrer son attention sur quelque chose. Mais la musique et les pas l'en empêchaient. Elle se leva sans penser à rien. Comme elle chancelait, en se raccrochant à la table, Yûichi se leva à son tour pour l'accompagner. Elle appela un garçon auquel elle demanda :

— Quelle heure est-il ?

— Il est minuit dix, Madame.

Kyôko se retourna aussitôt vers Yûichi.

— Vous avez retardé ma montre, n'est-ce pas ?

— En effet, admit-il avec un sourire de gamin espiègle.

Elle ne se fâcha pas.

— Il n'est pas encore trop tard. Je vais rentrer.

Le jeune homme prit un air sensiblement plus grave.

— Vous y tenez vraiment ?

— Oui, je dois rentrer.

Ils allèrent au vestiaire.

— Ah, aujourd'hui, je suis vraiment fatiguée, après le tennis, cette promenade, cette

danse.

Soulevant ses cheveux en arrière, elle enfila le manteau que Yûichi l'aidait à passer. Après quoi, elle secoua légèrement et sommairement ses cheveux. Ses boucles d'oreilles d'agate, assorties à son vêtement, tremblèrent bruyamment.

*

Kyôko était lucide. Dans le taxi où elle monta avec Yûichi, elle demanda elle-même au chauffeur de les amener à Akasaka où elle habitait. Pendant que la voiture roulait, elle se rappelait les prostituées qui faisaient le trottoir devant l'entrée du club, dans l'espoir de trouver des clients étrangers. Puis elle eut des pensées frivoles :

« Oh là là, cette affreuse robe verte, ces cheveux teints en châtain, ce nez écrasé. Tout de même, une honnête femme ne pourrait jamais fumer en affichant un tel plaisir. Comme ça avait l'air bon ! »

La voiture approchait d'Akasaka.

— Tournez là, à gauche, oui, tout droit, dit Kyôko.

Yûichi qui avait gardé le silence jusque-là saisit son cou par-derrière et enfouit son visage contre sa nuque pour l'embrasser. Elle pouvait ainsi sentir le cosmétique dont elle avait si souvent rêvé.

« Si je pouvais fumer une cigarette en un pareil moment », se dit-elle. « Une pareille pose serait si chic ! »

Elle avait les yeux ouverts. Elle regardait les lumières et le ciel nocturne couvert. Elle perçut soudain en elle la force de vacuité qui rendait tout si ennuyeux. Ce soir-là non plus rien, non, plus rien ne se passerait. Ne resterait que le souvenir futile, éphémère, inerte, qui pourrait n'être rien d'autre que la faiblesse de l'imagination. Seule la vie quotidienne demeurerait, en n'abandonnant qu'un aspect étrange à faire se dresser les cheveux sur la tête... Elle effleurait du bout des doigts la nuque rasée du jeune homme. Ce contact rêche et tiède avait l'éclat éblouissant d'un feu de joie s'embrasant sur une route en pleine nuit.

Kyôko ferma les yeux. La voiture tremblait tant que l'on pouvait imaginer que l'on roulait sur une route défoncée criblée de nids-de-poule.

Elle rouvrit les yeux et murmura un mot des plus tendres à l'oreille de Yûichi.

— Ça va comme ça. On est déjà loin de chez moi.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du jeune homme.

— À Yanagibashi, ordonna-t-il laconiquement au chauffeur.

Kyôko entendit le crissement des roues pendant que la voiture faisait demi-tour. C'était en quelque sorte l'agréable bruit du remords.

*

Une fois qu'elle eut pris cette décision hardie, Kyôko se sentit totalement épuisée. Avec la fatigue, l'ivresse l'envahissait : il lui fallait produire un certain effort pour ne pas s'endormir. Elle fit de l'épaule de Yûichi son oreiller : pour avoir l'impression

d'être adorable à tout prix, elle s'imagina sous la forme d'un petit oiseau, d'un moineau fermant les yeux.

Lorsqu'ils furent à l'entrée de l'auberge Kichijô, elle s'étonna :

— Comment connaissez-vous un endroit pareil ?

Ses jambes chancelaient. Pendant qu'une femme de chambre les guidait dans le couloir, Kyôko cachait son visage derrière Yûichi. Il lui sembla avancer interminablement dans ce long corridor sinueux, et ils gravirent des marches qui étaient placées dans un coin inattendu. Elle sentait à travers ses bas le froid de la nuit, qui lui paraissait se transmettre jusqu'à l'intérieur de sa tête. Elle ne tenait plus debout. Elle n'avait qu'un seul désir : entrer dans la chambre pour pouvoir s'asseoir et se mettre à son aise.

Lorsqu'ils furent dans la chambre, Yûichi fit remarquer :

— On voit la Sumida. Ce bâtiment sur l'autre rive, ce doit être un entrepôt de bière.

Kyôko n'osa pas regarder le fleuve. Elle voulait que tout fût terminé au plus vite.

*

... Kyôko Hodaka se réveilla en pleine nuit.

Elle ne voyait rien. Les fenêtres étaient protégées par des volets clos qui ne laissaient filtrer aucune lumière. L'air froid qu'elle sentait sur sa peau, cela venait simplement de sa poitrine elle-même qui était froide. À tâtons, elle resserra le col bien amidonné de sa robe de chambre. Elle avança une main. Elle ne portait rien sous sa robe de chambre. Elle ne se rappelait pas quand elle s'était ainsi complètement dévêtue. Ni quand elle avait enfilé cette robe de chambre empesée. Ah oui ! Cette chambre était voisine de celle d'où l'on apercevait le fleuve. Elle avait dû entrer ici avant Yûichi et se déshabiller elle-même. Yûichi était donc de l'autre côté de la cloison coulissante. On éteignit alors la lumière de l'autre chambre. Yûichi quitta une chambre noire pour une autre plus noire encore. Kyôko gardait les yeux obstinément fermés. Puis tout commença merveilleusement et se termina dans un rêve. Tout s'acheva dans une indéniable perfection.

Depuis que la lumière avait été éteinte, l'image de Yûichi était fixée dans la pensée de Kyôko qui avait gardé les yeux fermés ; elle n'avait toujours pas le courage de toucher le Yûichi réel. L'image de ce garçon était l'incarnation du plaisir. Il y avait là l'union suprême de l'ardeur et de la ruse, de la jeunesse et de la maturité, de l'amour et du mépris, du respect et de la profanation. Kyôko n'éprouvait plus le moindre remords, la moindre mauvaise conscience ; le déguisement même n'aurait pu empêcher cette joie limpide... Enfin, elle avança sa main, cherchant celle de Yûichi.

Kyôko effleura la main de Yûichi. Elle la trouva froide, osseuse, sèche comme l'écorce d'un arbre. Les veines, comme des protubérances vides, palpaient faiblement. Saisie d'effroi, Kyôko lâcha cette main.

Il toussa soudain dans l'obscurité. C'était une quinte interminable et lugubre. C'était une quinte douloureuse qui traînait une queue confuse, emmêlée. C'était une quinte qui ressemblait à la mort.

Kyôko faillit laisser échapper un cri en effleurant ce bras froid et sec. Elle avait l'impression de dormir avec un squelette.

Elle se leva et chercha la lampe de chevet. Ses doigts glissèrent vainement sur le tatami froid. Une lampe en forme de lanterne avait été placée dans un coin, loin de l'oreiller. Kyôko l'alluma et découvrit sur l'oreiller voisin du sien la tête d'un vieillard allongé.

La toux de Shunsuké s'était calmée. Il leva des yeux éblouis.

— Éteignez, vous m'éblouissez.

... Il referma les yeux et se tourna du côté de l'ombre.

Kyôko se leva sans rien comprendre à la situation. Passant par-dessus l'oreiller du vieillard, elle chercha sa robe dans le panier de vêtements. Pendant qu'elle s'habillait, le vieil homme se taisait habilement, en feignant de dormir.

Sentant qu'un départ se préparait, il demanda :

— Vous rentrez ?

Elle fit mine de sortir sans rien dire.

— Attendez-moi.

Il se leva et il enfila sa veste d'intérieur, en tentant de l'arrêter. Mais toujours silencieuse, Kyôko s'apprêtait à sortir.

— Attendez-moi. Il est inutile de rentrer à cette heure-ci.

— Je rentre. Je vais crier, si vous me retenez.

— Il n'y a pas de problème, vous n'aurez jamais le courage de crier.

Elle demanda d'une voix tremblante :

— Où est passé Yûchan ?

— Il y a longtemps qu'il est rentré chez lui, en ce moment il dort comme un loir auprès de sa femme.

— Pourquoi m'avez-vous fait ça ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Quelle rancœur avez-vous contre moi ? Que complotiez-vous ? Qu'ai-je fait pour mériter votre haine ?

Sans répondre, Shunsuké alluma la chambre qui donnait sur le fleuve. Comme si les rayons de lumière l'avaient transpercée, Kyôko s'assit.

— Vous n'accusez pas du tout Yûichi.

— Parce que je ne comprends plus rien.

Elle s'effondra et éclata en sanglots. Il la laissa pleurer. Tout cela était inexplicable et Shunsuké était le premier à le savoir. En effet, elle ne méritait pas une telle humiliation. En attendant qu'elle se calmât, il dit :

— Je vous aime depuis longtemps. Mais autrefois vous m'avez rejeté en riant. Vous reconnaîtrez que je ne serais pas parvenu à mon but par des moyens ordinaires.

— Et Yûchan dans tout cela ?

— Il pense à vous à sa manière.

— Vous êtes donc complices, hein ?

— Trop aimable. C'est moi qui ai écrit le scénario. Yûichi s'est contenté de donner un petit coup de main.

— Ah, que c'est laid...

— Comment ça, laid ? Vous avez désiré la beauté et vous l'avez obtenue. Moi aussi, j'ai désiré la beauté et je l'ai obtenue. N'est-ce pas ? Nous avons maintenant la même qualification. En parlant de laideur, vous vous contredisez vous-même.

— Je vais me tuer ou porter plainte, l'un ou l'autre.

— C'est formidable ! Que vous arriviez à cracher de tels mots, c'est déjà un remarquable progrès fait en une seule nuit. Mais soyez plus franche. La honte et la laideur que vous imaginez ne sont que des chimères. En tout cas, nous avons vu la beauté. Ce qui est certain, c'est que nous avons vu tous les deux quelque chose comme un arc-en-ciel.

— Mais pourquoi Yûchan n'est-il pas là ?

— Yûichi n'est pas là. Il était là tout à l'heure, mais il n'est plus là. Il n'y a là rien de mystérieux. Simplement nous sommes *laissés* ici.

Kyôko frissonna. Cette façon d'exister dépassait son entendement. Shunsuké poursuivit sans y prêter attention.

— La chose est faite et nous sommes laissés ici. Même si Yûichi avait couché avec nous, cela aurait été, au fond, du pareil au même.

— De toute ma vie, je n'ai jamais vu personne d'aussi vil que vous deux.

— Pourquoi vous deux ? Yûichi est innocent. Aujourd'hui, tous les trois nous n'avons fait que nous conduire à notre guise. Yûichi vous a aimée à sa manière, vous, vous l'avez aimé à votre manière et moi, je vous ai aimée à ma manière. C'est inévitable, chacun aime l'autre à sa manière.

— Je ne comprends vraiment pas Yûchan. C'est un monstre.

— Vous aussi, vous êtes un monstre. Parce que vous avez aimé un monstre. Yûichi n'a pas un atome de malice.

— Comment quelqu'un sans malice peut-il faire quelque chose d'aussi horrible ?

— C'est qu'il savait très bien que vous n'aviez commis aucune faute qui méritât ce châtement. S'il y a un lien entre un homme sans malice et une femme innocente – c'est-à-dire entre deux personnes qui n'ont rien à partager –, cela ne peut être que la malice d'un tiers, un crime qui vient d'ailleurs. Les romans ont, depuis toujours, commencé ainsi. Comme vous le savez, je suis romancier.

Il trouvait ce qu'il disait si comique, lui-même, qu'il faillit éclater de rire, mais il se retint.

— Yûichi et moi, nous ne sommes pas du tout complices. C'est votre fantasme, cela. Nous n'avons aucun rapport. Nous sommes... disons... ajouta-t-il, avec un sourire. Enfin... de simples amis. Si vous voulez haïr quelqu'un, haïssez-moi tant que vous voudrez.

— Mais, protesta-t-elle en sanglotant et en se tortillant avec humilité. Je n'en suis pas encore à la haine. Simplement, j'ai peur.

*

... Le sifflet d'un train de marchandises qui traversait un pont non loin de l'auberge retentit dans la nuit. Répétition infinie d'un son heurté et monotone. Puis, au-delà du pont qu'il venait de traverser le train émit un coup de sifflet lointain avant de disparaître.

À vrai dire, ce n'était pas Kyôko, mais Shunsuké qui voyait de face la « laideur ». Au moment même où elle laissait échapper un gémissement de plaisir, il n'oubliait pas sa propre laideur.

Shunsuké Hinoki avait eu plusieurs fois l'occasion de connaître cet instant terrible où un être qui n'était pas aimé violait l'être qu'il aimait. Qu'une femme soit conquise, voilà une superstition créée de toutes pièces par les romans. Une femme n'est jamais conquise. Jamais ! De même qu'il arrive à un homme de se résoudre au viol par respect pour une femme, il arrive à une femme de se donner à un homme pour prouver le mépris absolu qu'il lui inspire. Sans parler de M^{me} Kaburagi, aucune de ses trois femmes n'avait jamais été conquise par lui. *A fortiori* Kyôko qui s'était offerte à l'anesthésie de la chimère de Yûichi. Il n'y avait qu'une raison à cela. C'est que Shunsuké lui-même était certain de ne jamais être aimé.

C'étaient là des relations amoureuses grotesques. Shunsuké faisait souffrir Kyôko. Et il régnait maintenant sur elle avec une force extraordinaire. Mais au fond ce n'étaient que les gestes de quelqu'un qui n'était pas aimé. Les actes de Shunsuké, désespéré dès le départ, n'avaient pas la moindre tendresse, ni ce à quoi l'on attribue d'ordinaire le nom d'« humanité ».

Kyôko se taisait. Assise convenablement, elle se taisait. Cette femme légère n'était jamais restée aussi longtemps silencieuse. Une fois qu'elle aurait appris le silence, ce deviendrait désormais son expression naturelle. Shunsuké lui aussi se tut. Il avait des raisons de croire qu'ils resteraient ainsi sans rien dire jusqu'à l'aube. À l'aube, elle se farderait avec tout le nécessaire à maquillage que contenait son sac, puis elle retournerait chez son mari... Mais la surface du fleuve tardait terriblement à blêmir et ils se demandaient combien encore cette nuit durerait.

CHAPITRE XXIII

Les jours qui mûrissent

Alors que son jeune mari menait une vie déréglée sans aucun motif connu, rentrant en pleine nuit lorsqu'on croyait qu'il avait passé la journée à l'Université, sortant soudain lorsqu'on croyait qu'il resterait à la maison, bref, alors qu'il menait une vie de patachon, comme dirait sa mère, Yasuko, elle, avait une vie tout à fait paisible, presque heureuse. Il y avait une raison à cette sérénité : c'est qu'elle ne s'intéressait plus qu'à ce qu'elle avait en elle.

Même l'arrivée du printemps lui fut indifférente. L'extérieur n'avait plus aucune influence sur elle. Sentir un petit pied lui donner des coups dans le ventre, savoir qu'elle faisait croître cette mignonne violence, voilà qui produisait en elle une constante ivresse où tout commençait par elle et s'achevait en elle. L'« extérieur » en quelque sorte se trouvait à l'intérieur d'elle, et elle possédait le monde dans son intérieur. Le monde externe n'était qu'un simple surplus !

Elle imaginait une petite cheville, une plante de pied lumineuses, parcourues de rides saines et fines, qui sortaient des profondeurs de la nuit et donnaient un coup aux ténèbres, et elle pensait que son être n'était rien d'autre que ces ténèbres chaudes, nourissantes et sanglantes. Cette sensation d'être rongée, cette sensation que l'intérieur de son corps était envahi en profondeur, cette sensation d'un viol plus pénétrant, cette sensation d'une maladie, cette sensation de la mort... tout désir immoral, tout abandon des sens y étaient ouvertement permis. De temps en temps, elle laissait échapper un rire transparent et sans voix, arborant un sourire solitaire qui semblait venu de loin. C'était comme un sourire d'aveugle, celui qu'aurait eu quelqu'un prêtant l'oreille à un écho lointain qu'il aurait été le seul à entendre.

Si jamais de tout un jour, mais d'un seul, le bébé ne bougeait pas dans son ventre, elle était angoissée. N'était-il pas mort ? Son aimable belle-mère était ravie qu'elle lui confiât ses inquiétudes enfantines et lui demandât divers conseils.

— Au fond, Yûichi est un garçon qui ne révèle pas aisément ses sentiments, disait-elle pour consoler sa bru. Il doit être à la fois heureux et inquiet à la perspective de la naissance future, et c'est pour cela qu'il sort souvent pour boire.

— Non, répondit Yasuko, avec assurance.

Pour cette âme qui se suffisait à elle-même, le réconfort était inutile.

— ... Mais plutôt ce qui m'impatiente le plus est d'ignorer si ce sera un garçon ou une fille. Et puis, je me suis presque faite à l'idée que ce sera un garçon et qu'il ressemblera à Yûchan comme deux gouttes d'eau, alors qu'est-ce que ce sera si c'est au contraire une fille qui me ressemble à s'y méprendre ?

— Ah bon ? s'étonna sa belle-mère. Moi, je préférerais une fille. Les garçons, je connais déjà ça. Rien n'est plus difficile à élever qu'un garçon.

Elles s'entendaient donc très bien ; quand une affaire appelait Yasuko à l'extérieur et qu'elle n'osait pas sortir dans l'état disgracieux qui était le sien, sa belle-mère y allait volontiers à sa place. Mais, devant cette vieille femme malade des reins et accompagnée de la bonne Kiyô, les gens manifestaient quelque étonnement.

Un jour qu'elle gardait la maison, pendant que sa belle-mère faisait une course pour elle, elle sortit dans le jardin pour se dépenser un peu et marcha autour de la plate-bande de plus de trois cents mètres carrés que Kiyô avait cultivée avec amour derrière le bâtiment. Yasuko avait dans sa main un sécateur. Elle pensait former un bouquet pour le salon.

Le parterre était bordé d'azalées en pleine floraison ; des fleurs très lyriques, comme des pensées, des pois de senteur, des capucines, des bleuets, des gueules-de-loup, étaient épanouies. Yasuko se demanda lesquelles couper. À vrai dire, elle n'avait pas une passion pour ces fleurs. Peu importait qu'elle eût l'embarras du choix, qu'elle pût cueillir aussitôt la fleur choisie et que ces fleurs fussent aussi belles... Elle restait immobile en faisant claquer le sécateur dans le vide. Les lames étaient rouillées et en frottant l'une contre l'autre elles résistaient légèrement à la pression de ses doigts.

Elle s'aperçut soudain qu'elle pensait alors à Yûichi, et elle se mit à douter de son amour maternel. Cet être adorable, emprisonné en elle à présent et qui ne pourrait se délivrer que l'heure venue, quelle que fût sa violence, n'était-il pas Yûichi ? Par crainte d'être déçue en voyant le bébé, elle espérait même que cette grossesse contraignante se prolongerait des années durant.

Inconsciemment, elle cueillit un bleuet mauve qui se trouvait à sa portée. Elle se retrouvait avec dans la main une fleur dont la tige avait un doigt de long. « Pourquoi l'ai-je coupée si haut ? » se demanda-t-elle.

Cœur pur ! Cœur pur ! Elle se sentait devenue douloureusement adulte, en découvrant combien ces mots lui semblaient creux et laids. Qu'est-ce qu'une pureté proche du désir de vengeance ? Lorsqu'elle levait vers son mari ce regard pur qui était son seul talent, ne prenait-elle pas plaisir à attendre de lui l'expression de sa profonde timidité ? Elle ne devait espérer de lui aucun plaisir et pour cela elle devait cacher jusqu'à la pureté de son cœur : elle voulait croire que c'était là que résidait son « amour ».

Mais le dessin serein de la naissance de ses cheveux, ses beaux yeux, la finesse de l'ourlet de sa lèvre supérieure aux lignes délicates étaient presque anoblis par son teint légèrement anémique ; l'ensemble convenait parfaitement aux plis classiques du vêtement ample qu'elle s'était fait tailler pour dissimuler l'épaisseur de ses hanches. Le vent desséchait ses lèvres qu'elle humecta à plusieurs reprises du bout de la langue. Ce qui augmentait la grâce de sa bouche.

De retour de l'Université, Yûichi était, par hasard, rentré par le chemin de derrière et il s'apprêtait à franchir le portail du jardin. En s'ouvrant, la porte devait faire retentir une bruyante sonnerie. Mais Yûichi la retint avant qu'elle ne sonnât et il se faufila dans

le jardin. Se cachant derrière une rangée de hêtres, il observa Yasuko. C'est son espièglerie ingénue qui le lui suggéra.

« D'ici », murmura-t-il en soupirant, « d'ici, je peux vraiment aimer ma femme. La distance me libère. Lorsqu'elle se tient hors de ma portée, lorsque je ne peux que la voir, comme elle me paraît belle ! Les plis de sa robe, ses cheveux, son regard, tout est si pur. Si je pouvais garder cette distance ! »

Mais Yasuko remarqua alors la serviette de cuir marron qui dépassait de la rangée de hêtres. Elle appela Yûichi. Elle cria son nom comme une noyée. Il se montra et elle vint vers lui d'un pas vif. Elle accrocha le pan de sa robe à la bordure en treillis de bambou et elle tomba sur la terre glissante.

À ce moment-là, Yûichi fut saisi d'une peur indescriptible et ferma les yeux. Mais il se précipita aussitôt pour lui venir en aide. Elle avait simplement sali de terre rouge sa robe, mais n'avait pas la moindre égratignure.

Il haletait.

— J'espère que tu n'as rien, dit-il d'un air angoissé.

Prenant alors conscience que la peur qu'il avait éprouvée quand Yasuko était tombée était teintée d'un certain espoir, il fut parcouru d'un frisson.

C'est seulement alors que Yasuko blêmit. Avant qu'il ne lui fût venu en aide, elle n'avait pensé qu'à lui et ne s'était pas préoccupée du bébé.

Yûichi la fit mettre au lit et appela un médecin. Lorsque sa mère rentra plus tard avec Kiyo, elle ne fut pas outre mesure surprise de la présence du médecin ; et, apprenant de la bouche de Yûichi ce qui venait de se passer :

— Moi aussi, quand j'étais enceinte, dit-elle, je suis tombée de l'escalier. Du haut de deux ou trois marches. Mais je n'ai rien eu.

Cette confidence incita Yûichi à lui demander malgré lui :

— Êtes-vous vraiment rassurée, maman ?

— Il est normal que tu t'inquiètes, répondit-elle en plissant les yeux.

Yûichi vacilla, comme si elle avait deviné son horrible espoir.

— Le corps d'une femme, dit sa mère sur un ton doctoral, a l'air fragile, mais il est plus solide qu'on ne le croit. Une petite chute doit tout juste amuser le bébé : il doit se croire sur un toboggan. Ce sont les hommes qui sont fragiles. Qui aurait cru que ton père mourrait aussi facilement ?

Le médecin les rassura en disant qu'en principe tout allait bien et qu'il viendrait plus tard voir l'évolution ; après son départ, Yûichi ne quitta pas le chevet de Yasuko. Kawada téléphona. Yûichi fit dire qu'il était absent. Les yeux de Yasuko débordaient de reconnaissance et le jeune homme ne pouvait s'empêcher d'éprouver la satisfaction d'avoir affaire à un événement sérieux.

Le lendemain, le bébé donnait fièrement un vigoureux coup de pied dans le ventre de sa mère. La famille ressentit un grand soulagement et Yasuko ne douta pas que ce coup,

tout empreint de dignité, fût celui d'un garçon.

Yûichi, ne pouvant cacher une joie sincère, raconta l'histoire à Kawada. En l'écoutant, cet homme d'affaires vieillissant eut une expression de jalousie qui altéra ses traits orgueilleux.

CHAPITRE XXIV

Dialogue

Deux mois avaient passé. C'était la saison des pluies. Shunsuké, qui se rendait à Kamakura, pour assister à une réunion, se trouvait à la gare de Tôkyô, sur le quai de la ligne de Yokosuka, où il aperçut Yûichi, l'air gêné, les mains dans les poches de son imperméable.

Il y avait devant le jeune homme deux garçons habillés avec extravagance. L'un, en chemise bleue, tenait Yûichi par le bras et l'autre, en chemise rouge, avait retroussé ses manches et avait les bras croisés. Shunsuké fit un détour pour se placer derrière le groupe, et écouter, caché par un pilier, leur conversation.

— Yûchan, si tu ne peux pas rompre avec ce type, tue-moi tout de suite, ici même.

— Allons, ne cabotine pas, intervint le garçon en bleu. Il y a entre Yûchan et moi un lien qu'on ne peut pas rompre. Tu n'étais pour Yûchan qu'un entremets. D'ailleurs tu as une tête de gâteau au rabais et trop sucré.

— Bon, je vais te tuer.

Yûichi dégageant son bras de celui du garçon en bleu, dit de la voix calme d'un aîné :

— Ça suffit comme ça. Je t'écouterai à loisir plus tard. Ce n'est pas un endroit pour faire une scène.

Il ajouta, en se tournant vers le garçon en bleu :

— Et toi aussi, cesse de jouer les épouses éplorées.

Le garçon en bleu lui lança un regard sauvage et violent.

— Viens un peu si tu es un homme, dit-il à l'autre. On va régler nos comptes dehors.

Le garçon en rouge répondit par un sourire méprisant, en découvrant ses belles dents blanches.

— Pauvre con ! On est déjà dehors. Tu n'as qu'à voir, les gens portent des chaussures et des chapeaux.

La fièvre montait tant que le vieil écrivain contourna le groupe pour se présenter face à Yûichi. Leurs regards se croisèrent naturellement et Yûichi le salua avec un sourire soulagé. Il y avait longtemps que Shunsuké n'avait pas vu ce beau sourire empreint d'une telle sympathie.

Shunsuké portait un costume de tweed bien coupé, avec une pochette tabac bien en vue. Entre Yûichi et lui, commencèrent des salutations très théâtrales. Les deux autres

garçons les regardaient d'un air ébahi. L'un d'eux, le regard séducteur, lança :

— À bientôt, Yûchan.

L'autre lui tourna le dos sans rien dire. Puis ils disparurent. La rame beige de la ligne de Yokosuka s'arrêta avec fracas le long du quai.

— Vous avez de dangereuses fréquentations, dit Shunsuké en s'approchant du train.

— Vous aussi, puisque vous me fréquentez, répliqua Yûichi.

— Ils parlaient de s'entre-tuer...

— Vous les écoutiez ? C'est leur manière de parler. En fait, ce sont des froussards qui ne sont même pas capables de se bagarrer. D'ailleurs, ils ont beau se disputer, ils ont une liaison.

— Une liaison ?

— Quand je ne suis pas là, ils couchent ensemble.

*

... Le train démarra : ils s'étaient assis l'un en face de l'autre, en deuxième classe et, sans s'interroger mutuellement sur leurs destinations, ils regardaient en silence le paysage défiler. Yûichi était ému par ce qu'il voyait, sous la bruine.

Aux immeubles de bureaux gris, humides, lugubres succéda le décor noir et nuageux de la zone industrielle. Yûichi aperçut, au-delà d'un marécage et d'un petit terrain vague, laissé complètement à l'abandon, une usine vitrée. Les vitres étaient çà et là brisées ; l'intérieur, vide, sombre et couvert de suie était éclairé par de nombreuses ampoules nues, allumées un peu partout bien qu'on fût en plein jour... Ou alors ils passaient à côté d'une école primaire, vieille construction de bois, qui se dressait sur une petite colline. Le bâtiment en forme de U tournait vers Yûichi les fenêtres de ses salles vides ; dans la cour déserte imbibée d'eau de pluie, se trouvait une échelle de gymnastique au bitume écaillé... Puis des panneaux publicitaires à l'infini : eau-de-vie « Takara », dentifrice « Lion », fibres synthétiques, caramels « Morinaga »...

Comme il commençait à avoir chaud, le jeune homme ôta son imperméable. Son costume taillé sur mesure, sa chemise, sa cravate, son épingle à cravate, son mouchoir, jusqu'à sa montre, tout était luxueux et respectait une discrète harmonie de couleurs. De plus, son briquet, dernier modèle de « Dunhill » et l'étui à cigarettes qu'il sortit de sa poche attiraient les regards. « Tout, de la tête aux pieds, exprime le goût de Kawada », se dit Shunsuké.

— Où vous êtes-vous donné rendez-vous, avec Kawada ? demanda ironiquement le vieil écrivain.

Le jeune homme écarta la flamme du briquet avec lequel il était en train d'allumer une cigarette et il regarda de face Shunsuké. La petite flamme bleue, loin de s'embraser, évoquait plutôt un objet tombé périlleusement du ciel.

— Comment avez-vous deviné ?

— Je suis romancier.

— Je suis stupéfait. Il m’attend au Kôfû-en de Kamakura.

— Moi aussi, je vais à Kamakura, pour une réunion.

Ils se turent un instant. Yûichi eut l’impression d’apercevoir par la fenêtre une lueur rouge vif qui traversait la pénombre et il regarda dans cette direction. Ils passaient sous un pont métallique que l’on était en train de repeindre et dont la première couche était rouge.

Shunsuké déclara soudain :

— Dites-moi, aimez-vous Kawada ?

Le beau jeune homme haussa les épaules :

— Vous plaisantez !

— Alors pourquoi allez-vous voir quelqu’un que vous n’aimez pas ?

— Mais c’est vous même qui m’avez conseillé d’épouser une femme que je n’aimerais pas.

— Mais une femme, ce n’est pas la même chose qu’un homme.

— Mais si, c’est la même chose. Homme ou femme, c’est vicieux et ennuyeux.

— Kôfû-en... C’est une bonne auberge, luxueuse. Mais...

— Mais ?

— Vous savez, c’est traditionnellement une auberge où les hommes d’affaires amènent les geishas de Shimbashi et d’Akasaka.

Yûichi se tut, l’air blessé.

Shunsuké ne comprenait pas. Que le jeune homme s’ennuyait terriblement dans sa vie quotidienne. Que pour désennuyer ce Narcisse il n’y avait au monde que le miroir. Que dans la prison de ce miroir on pouvait enfermer pour le restant de ses jours ce beau captif. Que Kawada, dans sa maturité, connaissait du moins l’art de se transformer en miroir...

Yûichi rompit le silence.

— Je ne vous ai pas vu depuis l’autre jour. Comment était Kyôko ? Vous avez simplement dit au téléphone que cela avait bien marché...

Il sourit, sans se rendre compte qu’il imitait le sourire de Shunsuké.

— Tout a très bien fini, n’est-ce pas ? Yasuko, M^{me} Kaburagi, Kyôko... Vous voyez, je vous suis resté fidèle.

— Pourquoi, vous qui êtes si fidèle, faites-vous dire que vous êtes absent, quand on vous téléphone ? demanda Shunsuké sur un ton rancunier malgré lui.

Il ne pouvait pas se permettre de plainte plus explicite.

— Depuis deux mois, vous ne m’avez répondu au téléphone que deux ou trois fois. Et chaque fois que je vous ai proposé un rendez-vous, vous avez inventé mille dérobades.

— Je pensais que vous m'écririez si vous aviez besoin de moi.

— Je n'écris que rarement des lettres.

... Deux ou trois gares traversées, des panneaux qui indiquaient le nom d'une gare, isolés sur un quai mouillé, sans abri, une foule sombre sous l'auvent d'un quai, tant de visages absents, tant de parapluies... Des cheminots en bleu, trempés, qui regardaient sur les rails vers les fentes. Toutes ces visions insignifiantes rendaient pesant le silence des deux hommes.

Comme pour y échapper, Yûichi répéta :

— Comment était Kyôko ?

— Kyôko ? Comment dirais-je ? Je n'avais pas l'impression d'obtenir ce que je désirais... Quand, dans l'obscurité, je suis entré à votre place dans la chambre où elle se trouvait, dans son ivresse, elle m'a dit : « Yûchan. » À ce moment-là, le désir m'est revenu, de manière certaine. Ce fut un bref instant, mais là, de manière certaine, j'ai emprunté votre jeunesse... Ce fut tout. Kyôko s'est réveillée et elle n'a pas dit un mot jusqu'au matin. Depuis, je n'ai plus de nouvelles d'elle. À mon avis, elle va profiter de cette histoire, pour se dévoyer tout à fait. C'est vrai qu'elle fait de la peine. Elle n'avait rien fait pour mériter un tel sort.

Yûichi n'avait pas mauvaise conscience. Dans son acte, rien ne pouvait constituer un motif ou une finalité, qui fit naître le remords. C'était un acte qui ne traduisait ni vengeance ni désir, c'était un acte dépourvu de toute malice et qui régnait sur un temps défini, ne se répétant pas, passant d'un point pur à un autre.

Sans doute, jamais autant qu'en cet instant, Yûichi n'avait assumé le rôle que lui façonnait Shunsuké, échappant à toute morale. Kyôko n'était pas du tout la victime d'un complot. Le vieil homme qu'elle avait trouvé étendu à ses côtés en s'éveillant était le même que son beau double qui avait passé la journée avec elle.

Naturellement, un auteur n'est pas responsable de la chimère que fait naître son œuvre ni de la fascination qu'elle exerce. Yûichi représentait l'extérieur, la forme, le rêve de l'œuvre, avec la froideur insensible d'un alcool qui apporte l'extase, et Shunsuké, l'intérieur, le calcul sombre, le désir informe de l'œuvre, avec la satisfaction sensuelle qu'apporte l'acte de création : en réalité, c'était la même personne qui exécutait, mais aux yeux de Kyôko, c'était comme deux personnes distinctes.

« Rares sont les souvenirs aussi parfaits, aussi exquis que celui-là », se dit le jeune homme, en glissant un regard vers l'extérieur, voilé de bruine. « Tout en m'éloignant presque à l'infini de l'acte, je me suis rapproché de sa forme la plus pure. Sans bouger, j'ai acculé la proie. Sans désirer l'objet, je l'ai transformé comme je le voulais. Sans tirer, j'ai atteint la malheureuse proie avec ma balle et elle est tombée... Et, ce jour-là, je suis resté serein, toute la journée, il n'y avait pas le moindre nuage, j'étais affranchi de tout le devoir moral factice qui me tourmentait par le passé ; je me contentais de me dévouer à un *désir* pur, pour conduire cette femme au lit cette nuit-là. »

« ... Mais ce souvenir est si laid pour moi », pensait Shunsuké. « ... Dire que même à cet instant-là, je ne parvenais pas à me persuader que ma vie intérieure était digne de

l'apparence extérieure de Yûichi ! Ces paroles que, par un matin d'été, allongé à l'ombre des platanes, au bord de l'Ilissos, après avoir conversé avec le beau Phèdre, jusqu'à la tombée de la chaleur, Socrate adressait aux divinités du lieu, me paraissent la plus haute leçon : *Cher Pan, et vous, divinités de ces lieux, donnez-moi la beauté intérieure, et que l'extérieur soit en harmonie avec l'intérieur*(13)...

« Les Grecs avaient le rare don de faire apparaître plastiquement la beauté de l'intériorité comme dans une statue de marbre. Combien par la suite l'esprit fut empoisonné, adulé par un amour sans sensualité, profané par un mépris sans sensualité ! Le beau et jeune Alcibiade, incité par la sagesse de Socrate, qui était une forme d'attrait sensuel pour l'intériorité, avait dormi en se frottant contre lui, sous le même manteau, dans l'espoir d'être aimé de cet homme laid comme un Silène, en excitant son désir. Quand j'ai lu les belles paroles de cet Alcibiade dans *Le Banquet*, j'ai été bouleversé : ... *Aussi je rougirais beaucoup plus devant les sages de ne pas céder aux désirs d'un homme comme toi, que je ne rougirais devant la foule des sots de te céder*(14). »

Il leva les yeux. Yûichi ne regardait pas dans sa direction. L'attention du jeune homme était absorbée par une petite chose insignifiante. Dans le jardin mouillé de pluie d'une petite maison en bordure de la voie ferrée, une ménagère était accroupie près d'un brasero dont elle tentait en l'éventant avec acharnement de ranimer la flamme. Il voyait le mouvement vif de l'éventail et la lueur rouge dans la fenêtre du réchaud... Qu'était-ce que la vie quotidienne, sinon une énigme qu'on n'avait pas besoin de résoudre ? se disait Yûichi.

— M^{me} Kaburagi continue de vous écrire ? demanda brusquement Shunsuké.

— Une lettre par semaine, un vrai roman ! dit Yûichi, avec un léger sourire. Et chaque enveloppe contient une lettre du mari et une lettre de la femme. Le mari se contente d'une feuille ou de deux au maximum. Ils disent tous les deux qu'ils m'aiment avec une liberté qui me stupéfie. La dernière lettre de la femme contenait cette phrase extraordinaire : « Votre souvenir unit notre couple. »

— Certains couples sont vraiment étranges.

— Tous les couples sont bizarres, souligna Yûichi avec une insistance infantile.

— Je me demande comment Kaburagi supporte son travail au Bureau de la Direction des Eaux et Forêts.

— Il paraît que M^{me} Kaburagi est devenue courtière de voitures. Elle doit ainsi se débrouiller tant bien que mal.

— Ah bon ? Ce doit être quelqu'un de très convaincant... À propos, Yasuko va bientôt accoucher, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous allez être père. C'est aussi bizarre.

Yûichi ne riait pas. Il regardait l'entrepôt fermé d'une agence de cabotage qui donnait sur un canal. Il observa la jetée mouillée et la couleur de bois neuf de deux ou trois embarcations amarrées. La porte rouillée de l'entrepôt, sur laquelle un emblème de la société était peint en blanc, exprimait une vague attente au bord de cette eau

immobile. Qui pouvait venir des mers lointaines jusqu'ici et troubler le reflet mélancolique de l'entrepôt sur les eaux glauques ?

— Avez-vous peur ?

Le ton sarcastique de l'écrivain blessa vivement l'amour-propre du jeune homme.

— Je n'ai pas peur.

— Mais si, vous avez peur.

— De quoi pourrais-je avoir peur ?

— De plein de choses. Si vous n'avez pas peur, vous n'avez qu'à assister à l'accouchement de Yasuko. Vous pourrez ainsi vérifier la nature de votre peur... Mais vous ne le pourrez pas. Puisque vous êtes un mari gentil, comme chacun sait.

— Que voulez-vous me dire ?

— Il y a un an vous avez suivi mon conseil et vous vous êtes marié, et vous avez ainsi surmonté votre peur. Et maintenant il faut que vous récoltiez ce que vous avez semé... Est-ce que vous restez fidèle au vœu de mensonge envers vous-même que vous avez formulé au moment du mariage ? Est-ce que vous pouvez vraiment faire souffrir Yasuko sans souffrir vous-même ? J'espère que vous ne confondez pas la souffrance de Yasuko avec la vôtre. Ne finissez-vous pas par les confondre, à force de la voir et sentir dans sa souffrance, en ayant l'illusion que c'est à cela que se réduit l'amour d'un mari pour sa femme ?

— Vous savez très bien ce qu'il en est. Avez-vous déjà oublié que je suis allé vous demander conseil à propos de l'avortement ?

— Comment voulez-vous que j'oublie ça ? Je m'y suis fermement opposé.

— Je sais... Et, du reste, j'ai suivi vos conseils.

Le train arriva à Ofuna. Ils virent au-delà de la gare la nuque de la grande statue de Kannon, dont la tête était légèrement inclinée et qui, se dressant sur une colline, touchait au ciel gris, par-dessus les cimes enfumées des arbres. La gare était presque déserte.

Dès que le train fut reparti, Shunsuké commença à parler très vite, comme s'il voulait dire ce qu'il avait à dire, dans le bref trajet qui les séparait de Kamakura, qui n'était plus que le deuxième arrêt après celui-ci.

— Vous n'avez pas envie de vérifier votre innocence de vos propres yeux ? Vous n'avez pas envie de vérifier de vos propres yeux que votre inquiétude, votre peur, votre début de souffrance n'ont aucun lieu d'être ?... Mais je n'ai pas l'impression que vous en soyez capable. Si vous le pouviez, vous commenceriez probablement une nouvelle vie, mais je doute que vous en soyez capable.

Le jeune homme eut un rire amer et révolté.

— Une nouvelle vie !

Il prit soigneusement entre deux doigts le pli impeccable de son pantalon, pour recroiser ses jambes.

- Qu’entendez-vous par vérifier de mes propres yeux ?
- Il s’agit simplement d’assister à l’accouchement de Yasuko.
- C’est idiot !
- Vous ne pourrez pas.

Il avait atteint le jeune homme dans ce qui lui répugnait le plus. Il le fixa comme s’il contemplait une proie transpercée d’une flèche. Un sourire embarrassé, désagréable, désenchanté qu’il tentait de faire passer pour une expression d’ironie resta figé sur les lèvres du jeune homme. Chaque fois que Shunsuké revoyait Yûichi, il constatait que dans le rapport conjugal du jeune homme avec Yasuko, c’était le dégoût qui éveillait sa honte, alors que dans les autres couples, c’était le plaisir ; il découvrait alors avec ravissement que Yasuko n’était pas aimée. Or, tôt ou tard, Yûichi devrait faire face à ce dégoût. Son existence aurait beau se détourner du dégoût, elle s’y laisserait toujours engluer. Il avait jusque-là feint de savourer des mets exquis, mais de quels dégoûts avait-il dû se délecter ! Yasuko, M^{me} Kaburagi, Kaburagi, Kyôko, Kawada.

Shunsuké recelait dans l’amabilité professorale, avec laquelle il lui conseillait des mets où le dégoût passerait mieux, une affection irréalisable. Il fallait que quelque chose se terminât. Et en même temps, il fallait que quelque chose de nouveau commençât.

... Peut-être Yûichi guérirait-il de ce dégoût. Ainsi que Shunsuké...

- En tout cas, je ferai comme je l’entends. Je ne me laisserai pas guider jusque-là.
- Très bien... C’est très bien ainsi.

Le train approchait de la gare de Kamakura. Une fois qu’il serait descendu du train, Yûichi rejoindrait Kawada. Shunsuké fut assailli d’un sentiment douloureux. Mais ces mots, il les murmura avec une froideur contraire à ce qu’il ressentait :

- Mais... je ne crois pas que vous en soyez capable.

CHAPITRE XXV

Conversion

Les mots prononcés par Shunsuké restèrent longtemps gravés dans la mémoire de Yûichi. Il essayait de les oublier. Mais plus il l'essayait, plus les mots résistaient et se dressaient inébranlablement devant lui.

La saison des pluies traînait en longueur et l'accouchement de Yasuko se faisait lui aussi attendre. Elle avait déjà quatre jours de retard. Ce n'était pas tout. Après une grossesse sans problème, Yasuko commençait à présenter de nombreux symptômes préoccupants.

Elle avait trop de tension. Elle avait de légers œdèmes aux pieds. L'hypertension et les œdèmes sont pour une femme enceinte les signes avant-coureurs d'une auto-intoxication. Elle eut ses premières douleurs dans l'après-midi du 30 juin. Dans la nuit du 1^{er} juillet, elle eut des contractions tous les quarts d'heure, sa tension monta encore. De plus, les violentes migraines dont elle se plaignait firent craindre au médecin la présence d'un syndrome d'éclampsie.

Quelques jours auparavant, son gynécologue avait fait hospitaliser Yasuko dans l'hôpital universitaire où il travaillait. Bien que les douleurs aient duré deux jours, le travail ne progressait pas. En cherchant la cause de ce phénomène, on découvrit que l'angle d'ouverture de l'os du pubis était plus étroit que la normale. Il fut donc décidé que l'on procéderait à un accouchement au forceps en présence du chef du service gynécologique.

Le 2 juillet était une journée qui annonçait le plein été, ce qui arrive souvent au cours de la saison des pluies. Dès le petit matin, la mère de Yasuko vint chercher en voiture Yûichi chez lui, parce qu'il avait déclaré depuis longtemps qu'il désirait passer la journée de l'accouchement à l'hôpital. Les deux belles-mères échangèrent un salut cérémonieux. La mère de Yûichi s'excusa de ne pas venir malgré son désir de se joindre à eux : étant malade, elle craignait d'être plutôt une gêne. La mère de Yasuko était une femme entre deux âges, grasse et robuste. Dans la voiture, elle ne manqua pas de se moquer sévèrement de Yûichi, ce qui était son habitude.

— À en croire Yasuko, vous êtes un mari idéal. Mais sans en avoir l'air, je suis observatrice, moi. Et si j'étais plus jeune, que vous soyez marié ou non, je ne vous laisserais pas tranquille. On doit beaucoup vous ennuyer à force de vous solliciter. La seule chose que j'aimerais vous demander, c'est d'être habile si vous trompez Yasuko. Être maladroit dans la façon de tromper sa femme, c'est manquer d'amour. Je suis une tombe : vous pouvez m'avouer toute la vérité, à moi. Qu'avez-vous fait de joli ces temps derniers ?

— Non non, je ne marcherai pas.

S'il avouait la « vérité » à cette femme molle comme une vache ruminant au soleil, quelle serait sa réaction ? Cette idée dangereuse lui effleura l'esprit. Mais à cet instant même, sa belle-mère passa une main devant les yeux de Yûichi et touchèrent une mèche de ses cheveux, à sa stupéfaction.

— Ah ! Je croyais que c'était un cheveu blanc. Mais ce n'était qu'un cheveu qui brillait.

— Ce n'est pas vrai !

— Moi aussi, ça m'étonnait.

Yûichi vit qu'au-dehors la lumière était éblouissante. Dans cette ville, ce matin-là, quelque part, Yasuko continuait à souffrir les douleurs de l'enfantement. Yûichi avait l'impression de voir, de soupeser ces douleurs.

— J'espère que tout se passera bien, dit le gendre.

— Évidemment que ça ira, répondit la mère de Yasuko, comme si elle méprisait cette inquiétude.

Elle savait pertinemment que pour rassurer un jeune mari inexpérimenté, rien ne valait l'assurance optimiste des femmes entre elles.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent à un carrefour, ils entendirent une sirène. Sur la chaussée grise, noircie par les fumées d'échappement, une voiture de pompiers rouge et pimpante, au coloris d'un éclat féérique, filait à toute allure. Elle semblait littéralement voler et les roues, comme suspendues en l'air, effleuraient à peine le sol, faisant tout vibrer alentour.

Quand les autos se croisèrent, Yûichi et sa belle-mère cherchèrent à travers la lunette arrière le lieu de l'incendie, tandis qu'ils redémarraient. Mais ils ne voyaient aucun feu.

— Quels imbéciles de mettre le feu à pareille heure ! protesta la mère de Yasuko.

De toute façon, même si l'incendie avait été très proche, la lumière éclatante du jour aurait empêché de distinguer les flammes. Et pourtant cet incendie s'était déclaré quelque part, de manière certaine.

*

... Dès qu'il fut entré dans la chambre de Yasuko, Yûichi lui essuya le front ; elle souffrait ; il trouvait lui-même étrange, d'être ainsi dans un hôpital, pour passer les quelques heures qui précédaient l'accouchement. Sans doute, le faisait-il, fasciné par ce qui ressemblait au plaisir de l'aventure. À moins que, ne pouvant échapper à la hantise de Yasuko, il ne se sentît si proche de sa douleur, qu'il avait besoin d'être auprès d'elle. Lui qui répugnait tant à rentrer chez lui, venait au chevet de sa femme « comme s'il rentrait chez lui ».

Il faisait très chaud dans la chambre. La porte-fenêtre qui donnait sur le balcon était ouverte, or le rideau blanc diffusait de la lumière, mais ne se gonflait que rarement sous un vent presque inexistant. Comme, la veille encore, le froid et la pluie alternaient, on n'avait pas installé de ventilateur. La mère de Yasuko s'en aperçut dès son arrivée et alla téléphoner pour qu'on en fît venir un de chez elle. L'infirmière, occupée ailleurs, ne

se trouvait pas dans la chambre. Yûichi et Yasuko purent donc rester un moment seuls. Le jeune mari continuait d'essuyer le front de sa femme. Après avoir poussé un profond soupir, Yasuko rouvrit les yeux, et sa main moite qui jusqu'ici serrait fermement celle de Yûichi se relâcha.

— Je suis de nouveau assez soulagée, dit-elle. Je me sens bien à présent. J'ai une dizaine de minutes de répit.

Comme si elle ne s'en apercevait qu'alors, elle regarda tout autour d'elle :

— Quelle chaleur !

Yûichi était effrayé de voir Yasuko soulagée. Car son expression de soulagement laissait resurgir un pan de cette vie quotidienne qui, plus que tout, l'épouvantait. La jeune épouse demanda à son mari de lui faire passer son miroir de poche, et elle secoua ses cheveux que ses souffrances avaient décoiffés. Son visage sans maquillage était pâle et légèrement tuméfié, ayant une laideur dans laquelle elle-même ne pouvait pas déceler la noblesse de la douleur.

— Je suis désolée d'être aussi sale, dit-elle d'un air attendrissant qui ne pouvait être naturel que chez un malade. Bientôt, je serai propre à nouveau.

Yûichi observa fixement son visage enfantin, terrassé par la douleur. Il se demanda comment il pouvait expliquer ce qui se passait en lui. Pourquoi pouvait-il conserver des sentiments humains alors que s'il était aussi près d'elle, c'était à cause de sa douleur et de sa laideur ? Pourquoi sa femme qu'il paraissait si naturel d'aimer, lorsqu'elle était paisible et belle, l'éloignait-elle, au contraire, de tout sentiment humain, et ne le renvoyait-elle qu'à sa propre âme sans amour ? Comment pouvait-il expliquer tout cela ? Mais la méprise de Yûichi consistait à refuser obstinément de croire que dans la tendresse qu'il éprouvait alors, se mêlait aussi celle de n'importe quel mari.

La mère de Yasuko revint avec l'infirmière. Leur confiant sa femme, Yûichi sortit sur le balcon, d'où, du haut de ce deuxième étage, l'on apercevait les nombreuses fenêtres des chambres d'en face et la cage d'escalier entièrement vitrée. Il vit une infirmière en blouse blanche descendre l'escalier qui dessinait des lignes parallèles sommaires à travers les vitres. La lumière du matin coupait, à partir de l'angle opposé, ces lignes parallèles, en biais.

Yûichi, respirant l'odeur du désinfectant, dans cette lumière éclatante, se rappela les mots de Shunsuké : *Vous n'avez pas envie de vérifier votre innocence de vos propres yeux ?*

« ... Dans les mots de ce vieil homme, il y a toujours un venin qui me fascine... Il me conseille d'assister à la naissance de mon enfant, parce que c'est l'enfant de quelqu'un qui, assurément, est l'objet de mon dégoût. Il sait pertinemment que j'en serais capable. Son défi cruel et doux contient une assurance d'une telle arrogance. »

Il s'appuya à la balustrade métallique du balcon. Le contact tiède de la fonte rouillée, chauffée par le soleil, lui rappela soudain le parapet de la terrasse de l'hôtel de leur nuit de noces, qu'il avait fouetté avec sa cravate arrachée à son col.

Il se produisit dans son cœur une impulsion indéfinissable. Le dégoût du souvenir que Shunsuké avait ainsi éveillé en lui et ressuscité avec une aussi vive douleur, finissait par charmer le jeune homme. Lui résister ou plutôt se venger contre lui, c'était presque synonyme de se donner à lui. Cette passion qui tentait de vérifier l'origine du dégoût contenait quelque chose que l'on avait du mal à distinguer du désir charnel cherchant à remonter à la source du plaisir, désir d'une quête commandée par la sensualité. Il se sentit frémir à cette idée.

La porte de la chambre de Yasuko s'ouvrit.

Le chef du service gynécologique vêtu d'une blouse blanche entra, suivi de deux infirmières qui poussaient un lit roulant. Yasuko fut alors assaillie de douleurs. Le jeune époux se précipita pour saisir sa main. Elle cria son nom, comme s'il avait été au loin.

Le médecin eut un large sourire, avant de dire :

— Un peu de patience, un peu de patience !

Il avait de beaux cheveux blancs qui d'emblée inspiraient confiance. Yûichi, en revanche, éprouva une antipathie immédiate pour cette tête chenue, cet âge expérimenté, cette bonté intègre de seigneur. Toute sa préoccupation, tout l'intérêt qu'il portait à la grossesse, à un accouchement qui s'annonçait particulièrement difficile, à l'enfant qui allait naître, disparaissait de Yûichi. La seule chose à laquelle il tenait, c'était de voir *cela*.

Yasuko souffrait trop pour ouvrir les yeux, tandis qu'on la plaçait sur le lit roulant. Elle avait le front ruisselant de sueur. Sa frêle main cherchait celle de Yûichi dans le vide. Quand le jeune homme l'eut saisie, Yasuko approcha ses lèvres blêmes de l'oreille de Yûichi qui s'était penché :

— Accompagne-moi. Si tu n'es pas à mes côtés, je n'aurai jamais le courage d'accoucher.

Pouvait-on concevoir avec plus nu, plus émouvant ? Yûichi fut effleuré par le soupçon grotesque qu'elle n'eût deviné son impulsion secrète et qu'elle n'eût tenté de lui prêter main-forte, mais il était alors si extraordinairement ému qu'il l'exprima avec une intensité qui aurait étonné, venant d'un mari simplement touché par la confiance aveugle de sa femme bien-aimée. Il regarda le médecin dans les yeux.

— Que dit-elle ? demanda le médecin.

— Elle me demande de rester tout le temps avec elle.

Le médecin donna une petite tape au coude de ce jeune mari candide et inexpérimenté. Il lui murmura à l'oreille, d'une voix basse, mais nette :

— Il se produit parfois que de jeunes mères demandent cela. Il ne faut pas la prendre au sérieux. Si vous acceptez, vous le regretterez après coup, tous les deux, c'est certain.

— Mais si je ne suis pas là, ma femme...

— Je comprends que vous vous inquiétiez du sort de votre femme, mais le seul fait de devenir mère donne déjà assez de courage à une parturiente. En tout cas, que vous y

assistiez, vous, son mari, cela me semble de la folie. Du reste, vous en avez peut-être le désir maintenant, mais vous le regretteriez vite.

— Non, je ne le regretterai jamais.

— Mais n'importe quel mari s'enfuit tout de suite. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous.

— Docteur, je vous en prie.

Son instinct d'acteur lui suggéra alors de jouer l'obsession têtue et capricieuse d'un jeune mari à qui l'amour qu'il porte à sa femme a fait perdre tout bon sens. Le médecin acquiesça imperceptiblement. La mère de Yasuko, qui avait prêté l'oreille à la conversation des deux hommes, fut stupéfaite et dit :

— Quel curieux garçon ! Moi, vous m'excuserez... Il ne vaut mieux pas. Vous le regretterez sûrement. Et puis, me laisser seule dans la salle d'attente, ce n'est pas très sympathique.

La main de Yûichi ne quittait pas celle de Yasuko. Il eut l'impression qu'elle le tirait. Les deux infirmières allaient sortir le lit roulant dans le couloir, pendant que l'infirmière responsable de la chambre ouvrait la porte.

Le cortège qui entourait le lit de Yasuko prit l'ascenseur pour monter au troisième étage. Ils avançaient lentement sur le miroir glacé du plancher du corridor. Lorsque les roulettes du lit heurtèrent légèrement une jointure, Yasuko, les yeux fermés, acquiesça docilement d'un mouvement de sa mâchoire blême et relâchée.

Les deux battants de la porte de la salle d'accouchement s'ouvrirent. Ils allaient se refermer, laissant seule la mère de Yasuko dehors. Mais avant la fermeture, elle répéta :

— Je vous assure, Yûichi, vous le regretterez. Si en plein milieu vous avez peur, n'hésitez pas à ressortir tout de suite. D'accord ? J'attendrai sur une chaise dans le couloir.

Il était assez curieux que le sourire par lequel Yûichi lui répondit ressemblât à celui d'un homme qui va affronter un danger. Ce gentil garçon avait conscience de sa propre peur.

Le lit roulant fut placé au même niveau que la table d'opération. On fit passer Yasuko de l'un à l'autre. Une infirmière tira un rideau bas, tendu entre deux piliers près de la table : tiré au-dessus de la poitrine de la parturiente, ce rideau protégeait son regard de l'éclat cruel des instruments et des bistouris.

Yûichi restait debout, à son chevet, sans lâcher sa main. Il pouvait donc voir à la fois le buste de Yasuko et, par-dessus le petit rideau, la partie inférieure de son corps qu'elle-même ne pouvait pas voir.

La fenêtre était orientée vers le sud et un vent frais soufflait. Le jeune mari qui avait ôté sa veste et n'avait gardé que sa chemise, vit que sa cravate était soulevée et plaquée sur son épaule. Il plaça la pointe de la cravate dans la poche de sa chemise. Il fit ce geste avec l'agilité de quelqu'un d'affairé. Pourtant, la seule chose qu'il pût faire était de tenir la main moite de Yasuko, avec désespèrement. Entre le corps souffrant et celui

qui assiste sans souffrir à la souffrance, il y avait une distance qu'aucun acte ne pourrait jamais combler.

— Encore un peu de patience. Ce sera bientôt fini.

L'infirmière se penchait pour le murmurer une fois encore à l'oreille de Yasuko. Yasuko avait gardé les yeux fermement clos. Yûichi se sentait libre, parce qu'il savait qu'elle ne le voyait pas.

Le chef du service gynécologique, qui était allé se laver les mains, réapparut, les manches de sa blouse blanche retroussées, flanqué de deux assistants. Le médecin ne jeta même pas un coup d'œil à Yûichi. Il fit à l'infirmière un signe du doigt. Les deux infirmières ôtèrent la moitié inférieure de la table d'opération. Les jambes de Yasuko furent glissées dans un étrange instrument qui se dressait de part et d'autre, comme une double corne, fixée au bout de la partie supérieure du lit, et elles y furent attachées.

Le petit rideau tiré au-dessus de sa poitrine servait, en fait, à cacher à la parturiente l'atrocité à laquelle on soumettait le bas de son corps, le transformant en matière, en objet. Mais, en même temps, la douleur du haut de son corps ne pouvait absolument pas être convertie en objet : c'est-à-dire que c'était une douleur purement spirituelle, qui n'avait rien à voir avec ce qui arrivait au bas de son corps. La force avec laquelle elle tenait la main de Yûichi n'était pas celle d'une femme, mais c'était la force orgueilleuse d'une douleur active qui cherchait à se détacher de l'existence de Yasuko.

Elle gémit. Dans la salle où, le vent cessant, la chaleur montait, ses plaintes flottaient comme des battements d'ailes de mouches innombrables. Elle essayait constamment en vain de se cabrer, mais c'était peine perdue ; finalement, elle retomba sur le lit dur, tournant convulsivement vers la droite et vers la gauche son visage, sans ouvrir les yeux. Yûichi se souvint. L'automne dernier, lorsqu'il était allé, en plein jour, avec un étudiant rencontré par hasard, dans une auberge du quartier d'Aoyama, il avait entendu dans son demi-sommeil une sirène de pompiers. Il avait alors pensé :

« ... Mais ne faut-il pas que mon crime passe par les flammes, pour être purifié au point que le feu ne puisse l'entamer ? Mon innocence, si parfaite à l'égard de Yasuko ? N'ai-je pas espéré *renaître* pour Yasuko ? Et maintenant ? »

Il porta le regard vers le paysage qu'il voyait par la fenêtre. Le soleil était incandescent au-dessus du bois du grand parc, au-delà de la voie ferrée. L'ovale du stade que l'on apercevait au loin brillait comme une piscine. Il n'y avait pas âme qui vive.

Yasuko tira violemment la main de Yûichi, avec une force qui semblait vouloir monopoliser son attention ; Yûichi ne put s'empêcher de remarquer que le scalpel que l'infirmière avait tendu au médecin lançait un éclair pointu. Le bas du corps de Yasuko se contorsionnait déjà comme une bouche qui vomit ; l'urine déviée par le cathéter et les gouttes de mercurochrome dont on l'avait badigeonnée ruisselaient sur le tissu de protection, en toile comme une voile.

L'écoulement était si abondant que la toile, placée sur la fissure passée entièrement au mercurochrome, frémissait bruyamment. Après la piqure d'anesthésie locale, lorsque le scalpel et les ciseaux déchirèrent plus profondément la fente et que le sang coula à

flots, les entrailles complexes de sa femme apparurent aux yeux du jeune mari, qui n'avaient aucune cruauté. Il était à présent incapable de voir comme une simple matière le corps de sa femme qu'il comparait jusque-là avec indifférence à une porcelaine, à présent que, dépouillé de sa peau, ce corps exposait ses entrailles ; et il en était stupéfait.

« Il faut que je voie ça. Il faut absolument que je voie ça », murmura-t-il en lui-même, au bord de la nausée. « Cet organisme réduit à un fourmillement de perles rouges, humides et scintillantes, cette chose molle trempée dans le sang, sous la peau, cette chose sinueuse... Un chirurgien s'y habituerait vite, et il n'y a aucune raison que je ne puisse à mon tour devenir chirurgien. Alors que le corps de ma femme n'est pour mon désir rien de plus qu'une porcelaine, il est impossible que l'intérieur de ce même corps soit plus qu'une porcelaine. »

Ce fanfaron fut vite trompé par la franchise de ses sens. La partie du corps de sa femme qui avait été retournée était, en effet, effrayante, et certainement pour lui plus qu'une simple porcelaine. Son intérêt anthropologique était plus profond que la sympathie qu'il éprouvait pour la douleur de sa femme ; regarder comme un plan de coupe humide cette chair rouge et muette, c'était comme d'être contraint de se regarder soi-même sans cesse. La douleur n'outrepassait pas les limites du corps. C'était la solitude, se dit le jeune homme. Mais cette chair rouge n'était pas la solitude. Elle renvoyait à la chair rouge qui existait de manière certaine à l'intérieur même de Yûichi ; il suffisait d'avoir vu cela, pour en avoir aussitôt la conscience imprégnée.

Il vit qu'on passait au médecin un instrument encore plus aseptisé, brillant, argenté, cruel. C'était une sorte de grands ciseaux dont les lames pouvaient se séparer à leur entrecroisement. Les lames y étaient justement remplacées par une paire de grandes cuillères recourbées : l'une d'elles fut enfoncée dans le ventre de Yasuko ; puis l'autre, croisée par rapport à la première ; et ce n'est qu'alors qu'elles furent refixées l'une à l'autre par leur pivot. C'était le forceps.

Le jeune mari sentait avec intensité que, dans une partie lointaine du corps de sa femme dont il tenait en ce moment même la main, cet instrument pénétrait par effraction et fouillait les entrailles pour saisir quelque chose entre ses griffes mécaniques. Il vit les incisives blanches de sa femme mordre sa lèvre inférieure. Tout en reconnaissant qu'au fond de cette souffrance, le visage de sa femme ne se départait pas d'une confiance offerte avec amour, il n'osa pas l'embrasser. C'est qu'il n'avait pas assez d'assurance pour rendre naturel ce tendre baiser dans un élan spontané.

Le forceps trouva dans la fange de la chair la tête molle du bébé. Puis la pinça. Les deux infirmières poussèrent par la gauche et par la droite le ventre livide de Yasuko.

Yûichi s'efforçait de se persuader de sa propre innocence. Il aurait été plus exact de dire qu'il priait pour y croire.

Mais en cet instant, le cœur de Yûichi qui comparait le visage de sa femme, alors au comble de la souffrance, et la partie de son corps qui avait été jadis la source de son dégoût, et qui, à présent, était enflammée et rougeoyante, se métamorphosa. La beauté de Yûichi, qu'il croyait destinée seulement à être vue et appréciée de tous les hommes et de toutes les femmes, retrouva pour la première fois sa fonction : elle existait

maintenant seulement pour voir. Narcisse oubliait son visage. Ses yeux étaient tournés vers un objet autre qu'un miroir. Regarder une laideur aussi répugnante revenait à se voir soi-même.

Jusque-là, la conscience que Yûichi avait de son existence était d'« être vu » sans laisser la moindre ombre. Sentir qu'il existait, c'était, en fin de compte, sentir qu'il était vu. Exister avec certitude sans être vu, cette nouvelle conscience de son existence enivra le jeune homme. Autrement dit, à son tour, il *voyait* !

Quelle transparente et légère essence de l'existence ! Narcisse qui avait oublié son visage était même capable de penser que ce visage n'existait pas. Si sa femme qui, à force de souffrir, s'était oubliée elle-même, avait ouvert les yeux, ne fût-ce qu'un instant, pour voir son mari, elle aurait aisément reconnu l'expression d'un homme qui appartenait au même univers qu'elle.

Yûichi lâcha la main de sa femme. Comme pour toucher un nouveau soi, il porta ses deux mains à son front ruisselant. Il sortit un mouchoir pour s'essuyer. Il s'aperçut que sa femme continuait à serrer la forme vide de sa main et il la resserra comme s'il remettait sa main dans son moule.

... Les eaux dégoulinèrent. La tête du bébé aux yeux fermés était déjà sortie. Le travail qui se faisait autour du bas du corps de Yasuko relevait des travaux de force collectifs, comme ceux des marins qui luttent contre la tempête. C'était une simple force et la force humaine essayait de tirer à soi une vie humaine. Yûichi vit même dans les plis de la blouse du chef de service gynécologique les mouvements d'un muscle au travail.

Délivré de son joug, le bébé glissa hors du ventre. C'était un amas de chairs à moitié mortes, blanches et légèrement violacées. Un vague murmure jaillit. Puis cet amas de chairs pleura et à force de pleurer, rougit peu à peu. Le cordon ombilical fut coupé et une infirmière tendit le bébé à Yasuko.

— C'est une petite demoiselle.

Yasuko n'avait pas l'air de comprendre.

— C'est une fille.

Elle acquiesça légèrement.

Elle garda jusqu'à cet instant les yeux ouverts en silence. Elle ne cherchait même pas du regard le bébé qu'on lui tendait. Et même si elle le voyait, elle ne souriait pas. Cette expression indifférente était une expression animale, comme les êtres humains en ont presque perdu l'habitude. Comparée à elle, toute expression humaine, de tristesse ou de gaieté, pensa le « mâle » en Yûichi, n'est guère plus qu'un masque.

CHAPITRE XXVI

Arrivée de l'été après l'ivresse

L'enfant fut nommée Keiko et la joie de la famille fut infinie. Un seul détail contrariait Yasuko, c'était que ce fût une fille. Durant la semaine qui suivit l'accouchement et qu'elle passa à l'hôpital, bien qu'elle fût comblée, il lui arrivait parfois de se torturer l'esprit pour trouver une réponse à cette énigme insondable : pourquoi le bébé était une fille et non pas un garçon ?

« Avais-je tort d'espérer un garçon ? » se demandait-elle. « Était-ce dès le départ une vaine illusion que de m'être réjouie d'avoir pris en otage un beau bébé qui ressemblerait à s'y méprendre à mon mari ? »

Ce n'était pas encore très net, mais les traits de l'enfant paraissaient rappeler plutôt ceux de son père que ceux de sa mère. Tous les jours on pesait Keiko. Un pèse-bébé était placé près du lit de Yasuko. C'est elle-même qui, ayant retrouvé ses forces après l'accouchement, notait sur un graphique le poids qui augmentait jour après jour. Au début, elle percevait son bébé comme un être inquiétant, qui n'avait pas encore forme humaine. Mais après la douleur piquante de la première tétée et le plaisir presque immoral qui la suivait, elle ne pouvait plus s'empêcher d'aimer de tout son cœur ce double à la mine étrange et revêche. C'était aussi parce que son entourage et ses visiteurs voulaient déjà considérer à tout prix le bébé comme un être accompli, en lui disant des mots doux qu'évidemment il ne comprenait pas.

Yasuko comparait la douleur physique qu'elle avait endurée, jusqu'à l'avant-veille, à cette insidieuse souffrance mentale que lui infligeait Yûichi. Et son cœur qui avait retrouvé la paix après la première, finissait même par voir naître un espoir dans le fait que la seconde était bien plus longue et plus difficile à guérir.

Ce ne fut pas Yasuko, mais la mère de Yûichi qui s'aperçut la première de la métamorphose du jeune père. Cette âme franche et sans manières devina immédiatement, dans sa simplicité naturelle, le changement de son fils. Dès qu'elle sut que l'accouchement s'était bien passé, elle appela un taxi et se précipita seule à l'hôpital, laissant à Kiyô la garde de la maison. Elle ouvrit la porte de la chambre où se trouvait Yasuko. Yûichi qui était au chevet de sa femme accourut vers sa mère pour l'êtreindre.

— Attention ! Tu vas me faire tomber, dit-elle en se débattant et en donnant des petits coups de poing sur la poitrine de son fils. N'oublie pas que moi aussi, je suis malade. Tiens, tes yeux sont tout rouges. Tu as pleuré ?

— Je suis épuisé par toute cette tension. D'autant plus que j'ai assisté à l'accouchement.

— Tu y as assisté ?

— Hé oui, intervint la mère de Yasuko. J'ai eu beau tenter de le dissuader, il n'a rien voulu entendre. Quant à Yasuko, elle ne lui lâchait pas la main.

La mère de Yûichi observa Yasuko, telle qu'elle était, sortant de couches. Yasuko riait faiblement, mais elle ne rougissait pas vraiment. Sa belle-mère regarda de nouveau Yûichi. Son regard semblait dire :

« Drôle de garçon ! Après avoir assisté à un spectacle aussi pénible, il donne pour la première fois l'impression d'être vraiment devenu le mari de Yasuko, comme s'ils partageaient ensemble, à présent, un joyeux secret. »

Yûichi redoutait plus que tout au monde ce genre d'intuition chez sa mère. Yasuko, elle, n'en était nullement effrayée. Maintenant que les douleurs étaient passées, elle s'étonnait elle-même de savoir qu'elle n'éprouvait aucune honte à avoir laissé Yûichi assister à l'accouchement. Peut-être était-ce qu'elle avait la vague conscience que c'était là le seul moyen de persuader Yûichi qu'elle souffrait.

*

Dès juillet, si l'on excepte quelques cours supplémentaires dans certaines matières, on peut dire que les vacances d'été commençaient déjà pour Yûichi : son emploi du temps se réduisait à passer presque toute la journée à l'hôpital et à aller se divertir le soir. Quand il ne voyait pas Kawada, il reprenait ses mauvaises habitudes en s'amusant de ce que Shunsuké appelait « de dangereuses fréquentations ».

Dans quelques-uns des bars du type du Redon, Yûichi était devenu un habitué. Dans l'un d'eux, la clientèle était composée, à quatre-vingt-dix pour cent, d'étrangers. Parmi ces derniers, il y avait même un membre de la M.P. américaine, travesti en femme. Il aguichait tous les clients, une écharpe jetée sur les épaules.

Au bar de l'Élysée, quelques prostitués masculins saluèrent Yûichi. En leur rendant leur salut, il ne put s'empêcher de sourire intérieurement : « C'est donc cela de dangereuses fréquentations ! Fréquenter ces garçons veules et efféminés ! »

Le lendemain de la naissance de Keiko, la pluie avait repris. L'un des bars se trouvait au fond d'une ruelle boueuse. La plupart des clients étaient déjà ivres et entraient dans l'établissement, avec leurs pantalons maculés d'éclaboussures. Parfois même un coin du bar était inondé. Les gouttes qui dégouлинаient des parapluies posés contre le mur augmentaient encore la quantité d'eau.

Le beau jeune homme restait silencieux devant des amuse-gueule bon marché, une fiasque pleine de saké de deuxième catégorie et une coupelle. Le récipient était plein à ras bord : la surface gonflée du saké, d'un jaune pâle transparent, tremblait dangereusement. Yûichi observait la coupe. Aucun fantasme ne pouvait s'interposer : c'était une simple coupe. Rien de plus.

Il se sentait dans un état bizarre. Car il n'avait pas souvenance d'avoir jamais vu rien de tel. Jadis, cette même coupe se trouvait à une telle distance de lui, qu'elle lui permettait de projeter tous ses fantasmes, tous les événements qui se produisaient en lui

et de la contempler comme étant un attribut de ces projections, mais à présent elle se trouvait bien plus loin et n'existait que comme un simple objet.

Il y avait quatre ou cinq clients dans ce local exigü. Maintenant encore, chaque fois qu'il se rendait dans ce genre de bars, Yûichi ne pouvait pas rentrer chez lui, sans avoir eu une aventure. Les plus âgés l'abordaient par des mots tendres. Les plus jeunes l'aguichaient. Ce soir-là aussi, à côté de Yûichi, il y avait un garçon sympathique, de son âge, qui ne cessait de lui servir du saké. On comprenait, au regard qu'il posait régulièrement sur le profil de Yûichi, qu'il l'aimait.

Il avait de beaux yeux et un sourire plein de santé. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il espérait être aimé, ce qui n'avait rien d'inconcevable. Pour faire connaître sa valeur, il raconta combien d'hommes jusque-là l'avaient sollicité. C'était un peu insistant, mais une telle manière de se présenter était une véritable manie chez les gay ; et si l'on en restait à ce niveau, cela n'avait rien de bien grave. Il était bien habillé. Il n'était pas mal bâti. Il avait les ongles soignés et le haut de son maillot blanc que l'on apercevait dans son col donnait une impression de santé... Mais qu'est-ce que cela pouvait bien faire ?

Yûichi leva son regard ténébreux vers une photo de boxeur collée au mur. Le vice qui a perdu son éclat est cent fois plus ennuyeux que la vertu qui s'est ternie. Probablement la raison pour laquelle le vice est considéré comme une faute tient-elle à cet ennui de la répétition, qui ne tolère même pas un instant de répit et de contentement. Si le diable s'ennuie, c'est précisément parce qu'il est lassé de l'originalité éternelle qu'exige le mal. Yûichi prévoyait tout ce qui se passerait. Supposons qu'il adresse un sourire consentant au garçon. Ils continueraient à boire jusque tard dans la nuit. Ils ne sortiraient qu'à l'heure de la fermeture. Feignant d'être ivres, ils arriveraient devant l'entrée d'un hôtel. Au Japon, deux hommes qui se présentent ensemble dans un hôtel n'inspirent en général aucun réel soupçon. Ils s'enfermeraient à clé dans une chambre du premier étage et entendraient au loin, dans la nuit, le sifflet d'un train de marchandises. Long baiser en guise de salut, déshabillage, enseigne lumineuse qui filtre à travers les vitres dépolies et éclaire la chambre bien que les lampes soient éteintes, lit à deux places dont les ressorts défoncés poussent des gémissements douloureux, caresses et baisers furtifs, premier contact d'une peau nue, une fois la sueur évaporée, odeur du cosmétique et de la chair, tâtonnements de deux corps qui cherchent fébrilement à se satisfaire, petits cris qui échappent à l'amour-propre masculin, mains moites de brillantine... Le plaisir douloureusement feint, l'évaporation de toute la sueur, les mains qui cherchent près de l'oreiller des cigarettes et des allumettes, le blanc de leurs yeux qui scintille faiblement, longues histoires absurdes qu'ils commencent à faire déferler, jeux infantiles de deux hommes dont le désir a momentanément disparu et qui retrouvent une sorte de camaraderie, bras de fer en pleine nuit, imitation de catch, et tant d'autres bêtises...

« Même si je sors avec ce garçon », se dit Yûichi, « il ne se passera rien de nouveau et mon besoin d'originalité restera toujours insatisfait. Pourquoi l'amour entre hommes est-il aussi éphémère ? N'est-ce pas que le simple sentiment de pure amitié qui réapparaît après l'acte est l'essence de l'homosexualité ? Cet état de solitude, où, une fois que le désir est satisfait, chacun redevient un simple individu qui a le même sexe que l'autre, le désir n'est-il pas destiné à le produire ? Les membres de cette *tribu*

veulent se convaincre qu'ils s'aiment parce qu'ils sont hommes, mais la réalité est plus cruelle : n'est-ce pas parce qu'ils s'aiment, qu'ils découvrent enfin qu'ils sont hommes ? La conscience de ces êtres avant même qu'ils ne s'aiment contient quelque chose de terriblement ambigu. Leur désir est moins proche de la sensualité que d'une aspiration métaphysique. Quelle est-elle ? »

Au fond, ce qu'ils découvraient partout, c'était le sentiment de se retirer du monde. Dans les récits homosexuels de Saikaku, les amants ne trouvent d'issue que dans la retraite ou dans le double suicide.

— Vous rentrez déjà ? demanda le garçon à Yûichi qui avait réclamé l'addition.

— Oui.

— Vous prenez le train à la gare de Kanda ?

— Oui, à la gare de Kanda.

— Alors, allons-y ensemble.

Ils sortirent dans la ruelle boueuse et traversèrent lentement l'îlot de petits bars inextricables sous la voie ferrée aérienne. Il était dix heures du soir. L'animation de ce quartier atteignait son sommet.

La pluie qui, entre-temps, avait cessé, se remettait à tomber. Il faisait une chaleur suffocante. Yûichi était en polo blanc, le garçon en polo bleu marine, il portait un cartable. La rue étant étroite, ils partagèrent le même parapluie. Le garçon proposa de boire quelque chose de rafraîchissant. Yûichi acquiesça et ils entrèrent dans un petit café devant la gare.

Le garçon parlait joyeusement. De ses parents, de sa petite sœur, du magasin de chaussures assez important que sa famille possédait à Higashi-Nakano, de ce que son père voulait qu'il fût, de la coquette somme qu'il avait sur son compte... Yûichi l'écoutait en contemplant son visage aux traits assez beaux, mais populaires. Un garçon comme lui était né pour un bonheur banal. Pour assumer ce bonheur, les conditions que ce garçon réunissait étaient presque parfaites. Il n'avait qu'un défaut, le secret d'un péché véniel, que tout le monde ignorait ! Cette faille suffisait à faire s'écrouler son existence entière et, ironie du sort, elle ajoutait à son visage banal de jeunesse une sorte de nuance métaphysique dont il n'était pas conscient, comme si le tourment d'une noble méditation l'eût épuisé. En même temps, sans cette fêlure, il aurait appartenu à cette catégorie d'hommes qui, ayant connu à vingt ans leur première femme, se satisfont d'eux-mêmes, comme un quadragénaire, et répètent cette même satisfaction jusqu'à la mort.

Un ventilateur tournait nonchalamment au-dessus de leurs têtes. Les glaçons fondirent vite dans leurs cafés glacés. Yûichi, ayant terminé son paquet de cigarettes, en demanda une au garçon : il eut une étrange impression à imaginer ce qui se passerait s'ils s'aimaient et vivaient ensemble. Entre hommes, ils ne feraient jamais le ménage et laisseraient de côté toutes les tâches domestiques : quand ils ne feraient pas l'amour, ils passeraient leurs journées à fumer... Le cendrier déborderait vite...

Le garçon bâilla. La cavité buccale profonde, sombre, luisante était bordée de dents régulières.

— Excusez-moi... Ce n'est pas que je m'ennuie... Mais j'espère toujours pouvoir bientôt échapper au milieu. (« Ça ne veut pas dire qu'il veut cesser d'être gay », se dit Yûichi, « mais il veut fonder une nouvelle vie, solide, avec un partenaire régulier... ») Moi, j'ai une amulette pour cela. Vous voulez que je vous la montre ?

Pensant porter une veste, il mit la main sur sa poitrine, à l'emplacement imaginaire de sa poche. Puis, il s'aperçut de son erreur et expliqua que, quand il n'avait pas sa veste, il laissait l'amulette dans son cartable. Le cartable était posé près de ses genoux : il exhibait un ventre de cuir amolli et pelucheux. Son propriétaire ouvrit trop précipitamment le fermoir et le sac tomba par terre en déversant bruyamment son contenu. Le garçon se baissa aussitôt pour tout ramasser. Yûichi, sans l'aider, regarda, à la lumière violente des tubes fluorescents, les affaires que le garçon rassemblait. Il y avait une crème. Il y avait une lotion. Il y avait un cosmétique. Il y avait un peigne. Il y avait de l'eau de Cologne. Il y avait un autre flacon de crème... Il prévoyait de découcher et se promenait avec ses affaires de toilette.

Un nécessaire de maquillage qu'un homme qui n'est pas un acteur emporte avec lui a quelque chose d'indiciblement lamentable et laid ; sans même s'apercevoir de l'effet produit sur Yûichi, le garçon, pour vérifier qu'il n'était pas brisé, leva vers la lampe le flacon d'eau de Cologne, qui était sale et qui était aux deux tiers vide, ce qui rendait encore plus insupportable l'impression de Yûichi.

Le garçon avait fini de remettre dans le cartable ce qui était tombé. Il lança un regard soupçonneux vers Yûichi qui n'avait pas fait un geste pour l'aider. Il se rappela alors pourquoi il avait voulu ouvrir le cartable et il pencha encore son visage qui rougit jusqu'aux oreilles dans ce mouvement. Il sortit d'une poche intérieure destinée à contenir de menus objets, quelque chose de jaune, avec des fils rouges, qu'il agita devant les yeux de Yûichi.

Yûichi l'examina dans sa main. C'était un *waraji*(15) miniature, cousu de fils jaunes, avec des attaches rouges.

— C'est une amulette ?

— Oui, on me l'a offerte.

Yûichi regarda sa montre sans la moindre gêne. Il annonça qu'il était déjà l'heure pour lui de rentrer. Ils sortirent du café. Au guichet de la gare de Kanda, le garçon acheta un ticket pour Higashi-Nakano, Yûichi pour S. Ils montèrent dans le même train. Lorsque le train approcha de la gare de S., Yûichi s'apprêta à descendre : le garçon qui avait pensé que Yûichi avait acheté un billet pour S. par pudeur, ne voulant pas montrer qu'il avait la même destination que lui, fut affolé. Il saisit Yûichi par la main. Se rappelant le contact de la main de sa femme, dans les douleurs de l'accouchement, Yûichi se dégagea brutalement de celle du garçon. Ce dernier était blessé dans son amour-propre, mais voulant se convaincre que ce geste insolent n'était qu'une plaisanterie de la part de Yûichi, il se força à rire :

— Vous voulez vraiment descendre ici ?

— Oui.

— Alors, je vous suis.

Il descendit avec Yûichi sur le quai de la gare de S., déserte en cette heure tardive de la nuit. Il répéta avec insistance, exagérant son état d'ivresse :

— Je vous suis.

Yûichi était agacé. Car il savait très bien où il devait aller.

— Où vous rendrez-vous quand vous m'aurez quitté ?

— Vous ne savez donc pas ? dit froidement Yûichi. J'ai une femme.

— Quoi ? s'écria le garçon livide, cloué au sol. Alors depuis le début, vous vous moquez de moi ?

Il fondit en larmes sur-le-champ et avança jusqu'à un banc sur lequel il s'assit, continuant à pleurer en serrant son cartable contre lui. Confronté à cet épilogue tragico-comique, Yûichi gravit précipitamment les marches de l'escalier, pour fuir le garçon, qui du reste ne semblait plus le suivre. Il sortit de la gare, courant presque sous la pluie. Devant lui se dressait le bâtiment de l'hôpital assoupi en silence :

« C'est là que je voulais venir », se dit-il sincèrement. « Quand j'ai vu le contenu de son cartable rouler à terre, j'ai eu immédiatement envie de venir ici. »

Normalement, c'était l'heure où il aurait dû rejoindre sa mère qui l'attendait seule à la maison. Il ne pouvait pas passer la nuit à l'hôpital. Mais il avait le sentiment qu'il n'aurait pu trouver le sommeil sans être passé à l'hôpital.

Le gardien de nuit était encore réveillé et jouait au *shôgi*(16). Cette vague lueur jaune se voyait de loin. Le visage obscur du gardien apparut au guichet. Il se souvenait heureusement de Yûichi. Son cas avait fait jaser : on avait parlé de ce mari qui avait voulu assister à l'accouchement de sa femme. Bien que ce fût un prétexte incohérent, Yûichi prétendit avoir oublié quelque chose d'important dans la chambre de sa femme.

— Madame doit être déjà couchée, répondit le gardien.

Mais l'expression de ce jeune mari amoureux de sa femme l'émut. Yûichi put donc monter au deuxième étage par un escalier mal éclairé. Ses pas résonnaient terriblement dans cet escalier en pleine nuit.

Yasuko ne pouvait pas encore dormir ; mais quand elle entendit la poignée enveloppée de gaze de la porte, elle crut qu'elle rêvait. Saisie d'une peur soudaine, elle se redressa pour allumer la lampe de chevet. La silhouette qu'elle apercevait au-delà du halo de lumière était celle de son mari : avant même de pousser un soupir de soulagement, elle sentit que la joie déferlait dans son cœur palpitant. Elle vit approcher la poitrine virile de Yûichi, moulée dans son polo blanc.

Le mari et la femme échangèrent quelques propos banals. Yasuko, avec sa perspicacité naturelle, ne chercha pas à l'interroger sur les raisons d'une visite si tardive. Le jeune mari tourna la lampe vers le berceau de Keiko. Ses petites narines translucides et nettes respiraient le plus sérieusement du monde. Yûichi restait sous le charme de la banalité même de son sentiment. Cette sorte de sentiment, qui avait été si

longtemps latent en lui, trouvait enfin un objet solide et sûr, dans lequel s'investir, et en venait même à enivrer Yûichi. Il dit doucement au revoir à sa femme. Ce soir-là, il avait une raison suffisante de bien dormir.

*

Le lendemain du retour de Yasuko à la maison, lorsque Yûichi se réveilla, Kiyô lui présenta ses excuses. C'est qu'au moment du ménage, elle avait fait tomber et brisé le miroir mural dont il se servait toujours pour nouer sa cravate. Ce petit incident le fit sourire. C'était probablement la preuve que le beau jeune homme avait été délivré de la magie féerique du miroir. Il se rappela la coiffeuse en laque noire qui avait été à l'origine de cette relation intime qu'il avait entretenue avec le miroir, lorsque Shunsuké avait inoculé de force dans ses oreilles le venin de l'éloge. Jusque-là, se conformant à la règle en vigueur parmi les hommes, Yûichi s'était interdit de se considérer comme beau. Maintenant que le miroir était brisé, renouerait-il avec ce tabou ?

Un soir, chez Jacky, une soirée d'adieu fut organisée pour un étranger qui rentrait dans son pays. On fit parvenir à Yûichi une invitation. Sa présence n'était pas considérée comme l'un des moindres attraits de la fête. Avec lui, Jacky monterait dans l'estime de nombreux clients. Le sachant, Yûichi hésita longtemps, mais finit par accepter l'invitation.

Tout était identique à la *gay party* de la Noël de l'année précédente. Les garçons invités s'étaient rassemblés au Redon, en attendant d'aller à Oiso. Ils portaient tous des chemises hawaïennes qui leur allaient effectivement bien. C'était, comme l'année précédente, la bande à Eichan et à Kimichan de l'Oasis, mais les étrangers ayant été renouvelés, il y avait suffisamment de nouveauté dans la composition de l'assemblée. Il y avait du reste également de nouveaux visages. Par exemple, un certain Kenchan. Et un dénommé Katchan. Le premier était le fils du propriétaire d'un grand restaurant spécialisé dans les anguilles. Le second était le fils d'un directeur de banque, très austère.

L'assemblée se plaignit du temps lourd et pluvieux et se racontait des futilités en buvant des boissons fraîches, en attendant l'arrivée des voitures des étrangers. Kimichan rapporta une histoire drôle. Le patron d'un important magasin de fruits avait décidé de détruire une baraque de l'après-guerre pour construire, à sa place, un bâtiment de deux étages ; à cette fin, il avait assisté à la cérémonie de la pose de la première pierre, en tant que Président-Directeur Général. De son air le plus solennel, il avait fait l'offrande de l'arbre sacré ; puis le vice-président, qui était beau garçon, en avait fait de même. Ainsi, à l'insu et aux yeux de tous, cette banale cérémonie n'était autre qu'un « mariage secret » : dès le soir de cette cérémonie, le patron qui avait liquidé toutes les formalités de son divorce un mois plus tôt, et le vice-président, qui était son amant depuis longtemps, se mirent à vivre ensemble.

Tous ces garçons, vêtus de chemises hawaïennes, de toutes les couleurs, étaient assis, les bras nus, chacun dans une posture différente, dans ce café dont ils étaient des habitués. Ils avaient tous la nuque bien rasée ; leurs cheveux étaient abondamment parfumés de cosmétiques ; ils avaient des souliers parfaitement cirés, brillants comme des sous neufs. L'un d'eux, accoudé au comptoir, fredonnait un air de jazz à la mode, et

il secouait entre ses mains un godet de cuir en partie décousu, qu'il fermait et ouvrait alternativement, pour jeter deux ou trois dés noirs à points rouges et verts, d'un air désenchanté d'homme qui a vécu.

Quel avenir leur était réservé ! Parmi tous ces garçons qui, poussés par quelque impulsion solitaire ou séduits par une tentation innocente, étaient entrés dans cet univers, seuls quelques-uns suivraient une bonne voie, tirant au sort le numéro inattendu des études à l'étranger, mais la grande majorité restante aurait pour toute récompense de leur jeunesse brûlée le lot d'une vieillesse contre toute attente si précoce. Leurs jeunes visages portaient déjà les traces de la dévastation invisible d'une complaisante débauche de curiosité et d'une quête constante de nouvelles stimulations. Le gin qu'ils ont appris à boire dès l'âge de dix-sept ans, le goût des cigarettes étrangères qu'on leur offre, la débauche qui garde le masque d'une ingénuité ignorant la peur, l'argent de poche supplémentaire que leurs aînés leur donnent de force, l'usage secret qu'ils peuvent lui trouver, le désir de consommation auquel ils ont été initiés sans travailler, le réveil de l'instinct de l'élégance... De plus, dans cet avilissement lumineux, il n'y avait aucune ombre et, quelle que fût sa forme, la jeunesse était parfaitement satisfaite, où qu'ils fussent allés, ils ne pouvaient échapper à la pureté du corps. Car la perte de pureté se conçoit en général comme une sorte d'accomplissement, mais, leur jeunesse n'ayant aucun sens de l'accomplissement, ils ne pouvaient avoir le sentiment d'avoir perdu quoi que ce fût.

— Kimichan le détraqué ! s'écria Katchan.

— Katchan le cinglé ! riposta Kimichan.

— Eichan la pute ! lança Kenchan.

— Enfoiré ! répliqua Eichan.

Cette dispute populacière ressemblait aux jeux des chiots dans les cages de verre des chenils.

Il faisait très chaud. Le ventilateur soulevait des brassées d'air tiède. Ils étaient déjà presque découragés de devoir faire ce voyage ce soir-là, mais quand ils virent que les deux voitures des étrangers, qui arrivaient alors, étaient des cabriolets dont la capote avait été baissée, ils furent tous surexcités. Pendant les deux heures de trajet jusqu'à Oiso, ils pourraient bavarder agréablement, rafraîchis par l'humidité de la brise nocturne.

*

— C'est vraiment gentil d'être venu, Yûchan ! dit Jacky, en l'embrassant avec la cordialité sincère qui lui était propre.

Il était vêtu d'une chemise hawaïenne qui avait pour motifs un voilier, un requin, des cocotiers et la mer ; cet homme, doté d'une intuition plus aiguë que chez une femme, conduisit Yûichi dans le salon où soufflait le vent de la mer et lui demanda aussitôt, en se penchant vers son oreille :

— Il t'est arrivé quelque chose récemment, Yûchan ?

— Ma femme vient d'avoir un bébé.

— De toi ?

— Oui, de moi.

— Ça alors, c'est marrant !

Jacky éclata de rire et trinqua à la santé de la fille de Yûichi. Mais le subtil tintement des verres qui se heurtaient faisait, en quelque sorte, immédiatement sentir la distance qui séparait les deux mondes dans lesquels chacun d'eux vivait maintenant. Jacky vivait toujours dans cette chambre aux miroirs, dans le domaine des êtres qui sont vus. Et jusqu'à sa mort, sans doute, il resterait l'habitant de ces lieux. Et, aurait-il eu un enfant, l'enfant vivrait derrière le miroir, séparé de son père par ce miroir. Pour lui, tous les événements humains étaient totalement dépourvus d'importance...

L'orchestre jouait des airs à la mode et les garçons ruisselants dansaient. Yûichi fut surpris de ce qu'il vit par la fenêtre dans le jardin. Il y avait çà et là sur le gazon des taillis et des buissons. Dans chacun d'eux, il apercevait l'ombre d'un couple d'hommes enlacés. La pénombre était constellée de lueurs rouges de cigarettes. Parfois une allumette que l'on craquait éclairait le grand nez d'un étranger, que Yûichi distinguait, même d'aussi loin.

Dans un coin écarté du jardin, à l'ombre d'une azalée, Yûichi vit un homme en tee-shirt rayé de marin se lever. Son partenaire portait une chemise jaune uni. En se levant, ils se donnèrent un petit baiser et avec une souplesse féline ils coururent dans deux directions différentes.

Un peu plus tard, Yûichi revit le garçon au tricot de marin, qui était adossé à une fenêtre et feignait d'être là depuis longtemps. Un petit minois énergique, des yeux inexpressifs, une bouche boudeuse, un teint de gardénia...

Jacky se leva et s'approcha de lui, pour lui demander :

— Jack, où étais-tu ?

— Ridgeman m'a dit qu'il avait la migraine et il m'a demandé d'aller en ville lui acheter des médicaments à la pharmacie.

Il avait suffi que Yûichi entendît ce sobriquet, pour voir confirmée la rumeur qui faisait de ce garçon l'amant de Jacky : il avait des dents blanches et cruelles et des lèvres idéales pour prononcer un mensonge dont la fonction était de faire souffrir l'autre en se présentant délibérément comme un mensonge. Jacky ne posa pas d'autre question et revint avec dans ses mains un verre de whisky frappé de glace pilée. Il dit à l'oreille de Yûichi :

— Tu as vu ce que faisait ce menteur dans le jardin ?

— ...

— Tu as donc vu. Il a l'audace de faire ça, ici même, jusque dans mon jardin.

Yûichi découvrait les traces de la souffrance sur le front de Jacky.

— Tu es tolérant, Jacky.

— Celui qui aime est toujours tolérant et celui qui est aimé est toujours cruel. Yûchan, moi aussi, je suis encore plus cruel que lui, envers un homme qui est amoureux de moi.

Il raconta alors, avec une vantardise grivoise, ses bonnes fortunes : même à son âge, il était poursuivi par la sollicitude d'étrangers plus âgés que lui.

— Ce qui, plus que tout, rend cruel un être humain, c'est la conscience d'être aimé. La cruauté d'un homme qui n'est pas aimé est insignifiante. Par exemple, Yûchan, un altruiste est toujours laid.

Yûichi allait exprimer son respect pour la souffrance de Jacky. Mais ce dernier avait pris les devants, maquillant sa souffrance, la saupoudrant de vanité, la façonnant en quelque chose de bâtard, d'ambigu, de grotesque, somme toute. Ils restèrent là à bavarder, à se donner des nouvelles du comte Kaburagi qui était à Kyôto. Apparemment, il continuait à fréquenter les bars de ce genre, dans le quartier de Shichijô-Naihama.

Le portrait de Jacky trônait toujours au-dessus de la cheminée, entouré avec révérence d'une paire de bougies ornementées, exposant sa nudité couleur olive et mate. Ce jeune Bacchus avait autour de son cou nu une cravate verte nonchalamment nouée et aux lèvres une expression qui évoquait un plaisir inextinguible et une volupté immuable. La coupe de champagne qu'il tenait dans sa main droite ne se viderait jamais.

*

Ce soir-là, contredisant l'attente de Jacky, Yûichi dédaigna les nombreux étrangers qui tentèrent de le séduire, et coucha avec un garçon qui lui plaisait. Il avait de grands yeux et des joues pleines et encore imberbes, blanches comme la chair d'un fruit. Après la chose, le jeune mari voulut rentrer chez lui. Il était une heure du matin. Un étranger qui devait regagner Tôkyô dans la nuit, lui proposa de le raccompagner en voiture. Yûichi fut ravi de cette offre.

Par politesse naturelle, il prit place à côté de l'étranger qui conduisait lui-même. C'était un Américain entre deux âges, au visage rouge ; il était d'origine allemande. Il se montra aimable et courtois avec Yûichi et évoqua Philadelphie dont il venait. Il expliqua l'étymologie de Philadelphie. On avait repris le nom d'une ville antique d'Asie Mineure : *Phil* venait du verbe grec *phileô* qui signifie « j'aime » et *adelphie* d'*adelphos*, dont le sens est « frère ». Bref, expliqua-t-il, sa ville natale était le pays de la « fraternité ». Puis, conduisant à toute vitesse sur la route déserte, il lâcha d'une main le volant, pour saisir celle de Yûichi.

Il reprit le volant et braqua brusquement sur la gauche. La voiture s'engagea dans un petit chemin sombre et désolé. Elle tourna encore à droite, avant de s'arrêter dans un sentier, à l'orée d'un bois dont le vent agitait les feuillages qui bruissaient dans la nuit. L'étranger prit Yûichi par les deux bras. Ils se regardèrent dans les yeux ; les bras épais couverts de poils blonds luttèrent contre les bras souples et fermes du jeune homme, pendant un moment. La force du géant était stupéfiante et Yûichi n'était pas de taille à lui résister.

Dans la voiture qu'aucune lampe n'éclairait, ils tombèrent, enlacés l'un à l'autre. Yûichi fut le premier à se relever. Yûichi était en train de tendre une main pour remettre son sous-vêtement blanc et sa chemise hawaïenne bleue, que l'étranger lui avait arraché de force, quand l'autre plaqua sur son épaule nue ses lèvres avec la violence qu'éveillait un regain de désir. Surexcité, l'homme planta d'énormes canines carnassières dans la chair juvénile de Yûichi, qui poussa un cri. Un filet de sang coula sur la poitrine blanche du garçon.

Il se tourna agilement et se redressa. Mais le toit de la voiture était bas et comme le pare-brise contre lequel il s'était adossé était en biais, il ne pouvait pas complètement se relever. Il porta une main à sa blessure et, blêmissant d'être aussi impuissant et humilié, il resta ainsi debout et voûté à dévisager son adversaire.

Ainsi fixés, les yeux de l'étranger parurent se ressaisir et oublier le désir. Il redevint soudain obséquieux, effrayé de découvrir la preuve de ses agissements ; il fut pris de tremblements et se mit à sangloter ; puis, dans un geste encore plus stupide, il baisa le crucifix d'argent qu'il portait au cou et, nu comme un ver, il commença à prier, penché sur le volant. Après quoi, il supplia instamment Yûichi de comprendre comment son bon sens et son éducation étaient impuissants face à son obsession. Il y avait dans son explication geignarde le ridicule de l'autojustification. Il semblait dire que, lorsqu'il avait usé d'une force irrésistible pour s'attaquer à lui, c'était la faiblesse physique de Yûichi qui avait suscité sa propre pusillanimité.

Yûichi lui conseilla de se rhabiller au plus vite, plutôt que de perdre ainsi son temps. L'étranger prit enfin conscience de sa nudité et lui obéit. À en juger par le temps qu'il avait mis pour s'apercevoir de sa nudité, combien lui en avait-il fallu pour se rendre compte de sa faiblesse ? À cause de cet incident qui frisait la folie, Yûichi n'arriva chez lui qu'à l'aube. La morsure à son épaule ne tarda pas à guérir. Mais Kawada remarqua ce suçon qui le rendit jaloux et se perdit en conjectures, pour trouver le moyen de le blesser ainsi sans troubler son humeur.

*

Yûichi fut effrayé par les difficultés de sa liaison avec Kawada. La façon dont ce dernier distinguait l'amour-propre social et le plaisir de l'humiliation amoureuse inquiétait le jeune homme qui ne connaissait pas réellement la société. Alors qu'il n'hésitait pas à baiser la plante des pieds de son amant, Kawada ne souffrait pas que celui-ci effleurât du doigt son amour-propre social. En cela, il était diamétralement opposé à Shunsuké.

Shunsuké n'était pas un modèle recommandable pour Yûichi. Le dégoût de soi, sous les assauts de ses névralgies, sa façon de mépriser tout ce qu'il avait acquis et sa thèse selon laquelle plus profond était le remords, meilleur était l'instant présent obligeaient toujours la jeunesse de Yûichi à une satisfaction immédiate, lui ôtant même la force de l'évolution du temps, et cherchaient à le convaincre que cette période impétueuse de son existence était figée comme la mort, stable comme une statue. La négation est un instinct de la jeunesse. Mais le consentement ne l'est jamais. Ce qu'on devait être, pourquoi revenait-il à Shunsuké de l'affirmer, et à Yûichi de le nier ? Ce privilège vide et artificiel de la jeunesse, que Shunsuké nommait « beauté », existait-il vraiment ?

Shunsuké dérobaît l'idéalisme de la jeunesse pour le posséder lui-même et en retour il imposait des corvées à la jeunesse de Yûichi qui n'existait plus que sous la forme d'un corps. Cette attitude avait pour fonction d'être fidèle, à l'exclusion de tout le reste, à la réalité qui ne pouvait être saisie que par la sensibilité et qui était le contraire même de l'idéalisme : ce qui, pour le beau jeune homme, n'était pas, de fait, une corvée, car, à cette fin, il recourait au miroir et était amené à se constituer prisonnier de ce miroir. Les avatars grotesques de la réalité, évoluant dans une vague relativité, comme par exemple le désordre des sens ou la force de la sensualité qui nous disperse telle la feuille au vent, pouvaient, selon Shunsuké, être rédimés et régularisés non pas par la morale, mais par la beauté du style et de la forme parfaite de l'homme ; cependant Yûichi, qui était doté de la perfection formelle, avait du mal à le croire possible sans l'intervention artificielle de ce qui, sans l'aide du miroir, demeurerait invisible, de ce que l'instinct négatif de la jeunesse cherche à nier le plus directement, parfois sous la forme d'un suicide, et ce que Shunsuké pensait être « l'action artistique dans la vie ». Tel était le sentiment que Yûichi avait du corps. Cela correspondrait au sens de la poésie chez un poète.

Maintenant aux yeux de Yûichi, cet amour-propre social de Kawada était, bien que ridicule, une sorte de décor indispensable. Le beau jeune homme, qui avait déjà appris à orner son apparence, en arrivait à savoir ce qui chez un homme correspondait aux bijoux et aux fourrures des femmes. Sur ce point, la vanité simple de Kawada le touchait plus directement que celle de Shunsuké. Ce dernier avait appris à l'étudiant qu'était Yûichi la bêtise et l'absurdité de ce type de vanité, mais le vieil écrivain avait imprudemment oublié que la force nécessaire pour mettre en relief la pureté de la jeunesse, en la convainquant que cette vanité n'était qu'une sottise, devait s'appuyer sur la spiritualité. À force d'inculquer à Yûichi le mépris de l'esprit, Shunsuké avait tendance à négliger que l'instinct et la faculté de mépriser l'esprit n'appartenaient qu'à l'esprit.

Yûichi, au cœur jeune et ingénu, maniait avec une aisance déconcertante le procédé complexe qui consistait à aimer la bêtise tout en étant conscient. Cette facilité intervenait au moment où le mécanisme complexe de l'esprit ne pouvait égaler l'instinct simple du corps. De même qu'une femme désire des bijoux, de même chez le jeune homme naissait l'ambition sociale. Simplement, ce qui le distinguait d'une femme, c'était qu'il savait, du moins au niveau de l'intellect, l'insignifiance de tous les bijoux du monde.

Amertume de l'intellect, Yûichi avait un don heureux pour supporter le désagrément de l'intellect qui envahit la jeunesse. Sous la férule de Shunsuké, il avait eu la révélation d'un certain nombre de connaissances déjà acquises : la vanité de la réputation, de la richesse, de la position sociale ; l'ignorance crasse de l'humanité, sans espoir de salut ; surtout l'absence de toute valeur de l'existence féminine ; et le fait que l'ennui de la vie était l'essence de toutes les passions ; or, depuis son adolescence, ses goûts sexuels qui lui avaient déjà permis de découvrir la vie avec toutes les laideurs qu'elle comporte, avaient déjà accoutumé Yûichi à ces laideurs, comme allant de soi, et, d'une certaine manière, grâce à cette pureté calme, sa connaissance avait échappé à l'amertume. L'horreur de l'existence qu'il avait vue de ses yeux et le vertige provoqué par le sombre abîme qui s'ouvrait sous la vie n'étaient qu'une sorte d'exercice préparatoire hygiénique, un entraînement physique – tel que s'y soumet un athlète sous

un ciel bleu – pour lui permettre de devenir un « voyant », en assistant à l'accouchement de Yasuko.

Or, l'ambition sociale de Yûichi était digne d'un jeune homme : elle était quelque peu infatuée et enfantine. On le sait, il était doué pour les finances. Aiguillonné par Kawada, il pensait devenir un homme d'affaires.

Yûichi n'aimait pas les femmes. Mais c'était une femme qui avait accouché de son enfant. Il vit alors la laideur du désir, sans finalité, de la vie, qui n'avait rien à voir avec la volonté de Yasuko. Il est possible que le peuple, sans le savoir, naisse d'un tel désir. Dans l'économie, Yûichi nourrissait l'ambition de découvrir un nouveau désir et de se transformer lui-même en un tel désir.

Dans la vision qu'il avait de la vie, Yûichi n'était pas impatient de trouver une solution, en dépit de sa jeunesse. En voyant les contradictions et la laideur de la société, il nourrissait l'ambition de se transmuier en ces contradictions et en cette laideur même. Comme il confondait le désir, sans finalité, de la vie et son propre instinct, il rêvait de posséder les dons nécessaires aux affaires et, ainsi devenu prisonnier d'une banale ambition, il forcerait Shunsuké à détourner les yeux. Autrefois, de la même manière, « le bel Alcibiade » était devenu un héros vaniteux. Yûichi pensa profiter de ses relations avec Kawada.

*

C'était déjà l'été. Le bébé qui n'avait pas encore un mois, dormait et pleurait, pleurait et tétait, il n'y avait rien d'autre à signaler. Mais Yûichi ne se lassait pas de ce quotidien monotone ; saisi d'une curiosité enfantine, il voulait, chaque fois, à tout prix ouvrir de force le petit poignet, pour voir la petite boule de peluches, que le bébé gardait précieusement dans sa main ; mais la mère de l'enfant le lui reprocha.

Probablement sous l'effet de la joie d'avoir enfin ce qu'elle désirait voir, la mère de Yûichi retrouva soudain sa santé ; les divers symptômes inquiétants de Yasuko avant la naissance, disparurent aussitôt après l'accouchement. Ainsi le bonheur de la famille de Yûichi était maintenant total.

La veille de la sortie de l'hôpital, qui était le septième jour après le choix du nom de Keiko, la famille de Yasuko envoya une robe de fête pour l'enfant. Elle était en crêpe rouge foncé, décorée du blason des Minami, une oxalide brodée en fils d'or, garnie d'une ceinture couleur ibis du Japon, et accompagnée d'une bourse de brocart rouge également ornée du blason. C'était le tout premier cadeau. Des nombreux parents et connaissances venaient des tissus de soie rouge et blanche. Puis arriva une combinaison pour bébé. Ainsi que des cuillères d'argent sur lesquelles on avait fait spécialement graver le blason. Ainsi pouvait-on dire que Keiko serait élevée littéralement avec une petite cuillère d'argent dans la bouche. On envoya également une poupée de Kyôto dans son présentoir de verre. Une poupée du Palais fut offerte. Différents vêtements pour bébé. Des couvertures de bébé.

Un jour, un grand magasin livra un grand landau carmin dont le luxe ébahit la mère de Yûichi.

— Mais de qui est-ce que ça peut venir ? Qui a pu nous offrir cela ? C'est un monsieur que nous ne connaissons pas ! s'écria-t-elle.

Yûichi lut le nom de l'expéditeur : Yaichirô Kawada.

Appelé par sa mère, Yûichi alla voir l'objet dans l'entrée. Un souvenir désagréable lui revint alors. L'année précédente, quelque temps après le diagnostic de la grossesse de Yasuko, ils étaient allés tous les deux, elle et lui, dans le grand magasin du père de Yasuko. Et devant le rayon du troisième étage, Yasuko contempla longtemps un landau qui ressemblait à celui-ci.

Ce cadeau obligea Yûichi à résumer ses relations avec Yaichirô Kawada, dans les limites de ce qui pouvait être rapporté à sa femme et à sa mère. Dès qu'elle apprit que Kawada était un ancien étudiant de Shunsuké, la mère s'en félicita. Elle exprima également sa satisfaction que son fils fût apprécié par un aîné aussi célèbre. Ainsi le premier week-end de l'été, lorsque Kawada invita Yûichi à le rejoindre dans sa résidence secondaire de Hayama, sur la plage d'Isshiki, ce fut sa mère elle-même qui l'engagea à accepter. Elle le chargea de faire ses amitiés à la femme et à la famille de Kawada, et, naturellement consciente des devoirs de la reconnaissance, elle lui fit apporter des gâteaux en remerciement.

Cette résidence, qui avait un jardin orné d'un gazon de près de sept cents mètres carrés, n'était pas vraiment une grande maison. Yûichi arriva vers trois heures. Il fut surpris de constater que le vieil homme, assis face à Kawada, sur une chaise de la véranda vitrée ouverte était Shunsuké lui-même. Il essuya son visage ruisselant et s'avança en souriant vers les deux hommes, dans la véranda où soufflait la brise marine.

En public, Kawada contenait ses sentiments à un degré ridicule. Il évitait de rencontrer le regard de Yûichi, lorsqu'il parlait. Mais quand Shunsuké se moqua de la boîte de gâteaux et du message que Yûichi transmettait de la part de sa mère, ils retrouvèrent, tous trois, l'ambiance détendue qui leur était coutumière.

Yûichi remarqua sur la table, à côté des verres pour les boissons fraîches, un échiquier, avec ses différentes pièces, le Roi, la Dame, les Fous, les Cavaliers, les Tours, les Pions.

Kawada proposa de jouer aux échecs. Il donnait des leçons à Shunsuké. Yûichi refusa. Kawada suggéra plutôt de partir tant que le vent était propice. Il avait été convenu avec Shunsuké que, dès l'arrivée de Yûichi, ils iraient tous trois en voiture jusqu'à la marina de Zushi-Abuzuru pour monter dans le yacht de Kawada.

Pour se rajeunir, ce dernier portait une chemise d'un jaune éclatant uni. Le vieux Shunsuké lui-même avait un nœud papillon à son col. Yûichi ôta sa chemise qui était trempée de sueur et la remplaça par une chemise hawaïenne, jaune d'œuf.

Ils arrivèrent à la marina. Le yacht de Kawada, un Sea Horse n° 5, était baptisé l'*Hippolyte*. Kawada n'avait pas encore dévoilé ce nom afin d'en faire la surprise à Shunsuké et à Yûichi, qui, en effet, s'en réjouirent beaucoup. Il y avait, dans le bassin, un yacht qui appartenait à un Américain, et qui se nommait le *Gomennasai*⁽¹⁷⁾. Un autre s'appelait le *Nomô*⁽¹⁸⁾.

Il y avait beaucoup de nuages, mais le soleil de l'après-midi tapait fort ; sur la plage de Zushi qu'ils apercevaient par-dessus la mer, s'était assemblée la foule énorme du week-end.

Partout, devant, derrière, à droite, à gauche, la présence triomphante de l'été régnait. La pente éblouissante de la marina en béton plongeait dans l'eau, tout en conservant son angle ; la partie constamment immergée était couverte d'innombrables coquillages dont certains étaient presque fossilisés et de mousse glissante contenant des bulles minuscules ; sinon les vaguelettes qui n'étaient même pas dignes de ce nom et qui faisaient légèrement osciller les mâts des nombreux yachts amarrés dans le port, dont les coques multipliaient les reflets de la surface mouvante de l'eau, il n'y avait aucune houle qui, vainquant le barrage des digues basses, vînt déranger la placidité de ce petit bassin. Yûichi se mit en maillot de bain, laissant ses autres vêtements sur le pont et, entrant dans l'eau jusqu'aux cuisses, il poussa l'*Hippolyte*. Il sentit une brise marine qu'il n'aurait pas perçue à terre, qui soufflait au ras de l'eau et venait frapper son visage. Le yacht quitta le port. Kawada, avec l'aide de Yûichi, immergea la lourde dérive de fer galvanisé qui se trouvait au milieu du yacht. C'était un expert en yachting. Lorsqu'il gouvernait son yacht, sa paralysie faciale s'accroissait tant que l'on pouvait craindre que la pipe qu'il gardait obstinément fichée au bec ne finît par tomber à la mer. Mais elle ne tomba pas et le bateau mit le cap sur l'ouest, en direction d'Enoshima. Vers l'ouest, le ciel était très haut et les nuages offraient un spectacle solennel. Quelques rais de lumière perçaient les nuages et, comme dans d'anciens tableaux de bataille, la lumière convergeait vers le bateau. Shunsuké qui n'était pas familier de la nature et qui débordait d'imagination crut voir, au large, une énorme lame outremer chargée d'un tas de cadavres.

— Yûichi a changé, dit-il.

— Non, répondit Kawada. Plût au ciel qu'il ait changé ! Il est toujours le même. Au point que je ne suis rassuré que quand nous sommes ainsi en pleine mer... L'autre jour (c'était encore la saison des pluies) nous sommes allés dîner ensemble à l'Hôtel Impérial, et après le repas, nous buvions au bar, quand un beau garçon est entré, accompagné d'un étranger. Il était habillé exactement de la même manière que Yûchan. Tout était pareil de la cravate au costume. Et, je l'ai vu plus tard, jusqu'aux chaussettes. Ils se sont salués du regard, Yûchan et lui. Mais il était clair qu'ils se sentaient gênés... Ah, Yûchan, le vent a tourné. Il faut que tu tires cette écoute dans cette direction. Voilà... Or, cet étranger et moi-même, nous étions encore plus gênés. Nos regards se sont croisés et nous ne pouvions plus nous ignorer. Yûchan n'était pas ce jour-là habillé à mon goût. Mais, comme il m'en avait supplié, je lui avais fait tailler sur mesure un costume et une cravate à la mode américaine. Ils s'étaient probablement mis d'accord, pour porter un soir ce même costume. Or, par un hasard malencontreux, ils sont tombés l'un sur l'autre, chacun avec son protecteur, révélant ainsi leur liaison. L'autre était remarquablement séduisant : il avait le teint clair et la pureté de son regard, le charme de son sourire ravivaient encore sa beauté. Comme vous le savez, je suis d'un naturel terriblement jaloux. Pendant tout le reste de la soirée, j'ai été d'une humeur exécrable. Vous comprenez, c'était comme si, cet étranger et moi, avions été publiquement trompés. Quant à Yûchan, comme il savait que plus il tenterait de se justifier, plus il serait soupçonné, il est resté muet comme une carpe. Au départ, j'étais hors de moi et je

protestais. Mais j'ai fini par perdre tout courage. C'était à mon tour de devoir aller au-devant de ses moindres désirs. Cela se passe toujours de la même manière. Cela finit toujours de la même manière. Parfois ça me dérange jusque dans mon travail : une décision qui devrait être tranchée, devient brumeuse, et alors, j'ai peur de la réaction des autres. Vous comprenez ? Un homme d'affaires comme moi, avec une grande structure, trois usines, six mille actionnaires, cinq mille employés, huit mille camions produits par an, pour ne prendre qu'un exemple, et moi qui influe sur tout cela, à la rigueur, l'opinion commune me comprendrait, si j'étais dans ma vie privée dominé par une femme. Mais si les gens apprenaient que je suis soumis à la tyrannie d'un étudiant de vingt-deux ou vingt-trois ans, ils éclateraient de rire à gorge déployée devant le ridicule absolu de ce secret. Ce n'est pas du vice que nous avons honte. Mais du ridicule. Qu'un magnat de l'automobile soit homosexuel, c'est – il n'en était peut-être pas de même dans le temps jadis, mais en tout cas, il en est ainsi de nos jours – aussi ridicule que de voir un milliardaire cleptomane ou une femme ravissante pétomane. Dans de certaines limites, on peut faire un usage du ridicule par antiphrase, pour être aimé, mais, ces limites franchies, les autres n'en rient plus. Savez-vous pourquoi le troisième patron des aciéries Krupp s'est suicidé avant la Première Guerre mondiale ? Cet amour qui renverse toutes les valeurs a attaqué à la racine sa position sociale et a sapé l'équilibre qu'il maintenait avec le reste de la société.

Ces interminables jérémiades ressemblaient, dans la bouche de Kawada, à un rapport professionnel des plus sérieux ou à une conférence austère. Shunsuké avait eu du mal à trouver un espace pour acquiescer entre deux phrases. Mais pendant ce discours pessimiste, Kawada avait continué à gouverner et le yacht maintenait son cap avec une étonnante souplesse.

Pendant ce temps, Yûichi étendit son corps à demi nu sur le pont, en proue, sans cesser de fixer la mer devant lui ; il savait pertinemment que le monologue de Kawada lui était également adressé mais il tournait le dos à ce conteur entre deux âges et à son vieil auditeur. La peau de son dos luisait, semblait refléter le soleil, et sa jeune chair marmoréenne, qui n'était pas encore bronzée, sentait le parfum des herbes de l'été.

En vue d'Enoshima, Kawada laissa derrière lui le paysage lointain et scintillant de la ville de Kamakura, au nord, pour mettre le cap au sud. Les deux hommes continuaient à parler de Yûichi, sans que celui-ci intervînt.

— En tout cas, Yûichi a changé, insista Shunsuké.

— Je n'ai vraiment pas l'impression qu'il ait changé. Pourquoi dites-vous cela ?

— Je ne pourrais pas l'expliquer. Enfin, je le trouve changé. Terriblement à mes yeux.

— Il est devenu père, mais il est resté un enfant. Rien n'a fondamentalement changé.

— Il est inutile de discuter. Vous le connaissez mieux que moi.

Shunsuké protégea son genou névralgique contre la brise marine, en l'enveloppant d'une couverture en poil de chameau dont il s'était muni. Il eut l'habileté de changer de sujet de conversation.

— Le rapport entre le vice et le ridicule des hommes, tel que vous venez de le présenter, m'intéresse moi aussi beaucoup. De nos jours, on a décimé dans notre civilisation toute une culture sophistiquée consacrée au vice. La métaphysique du vice est morte et n'a subsisté que son ridicule, et ce n'est plus qu'un objet de raillerie. Voilà ce qu'il en est. La maladie du ridicule met en pièces l'équilibre de la vie, mais tant que le vice est sublime, il ne détruit pas l'équilibre de la vie. Cette logique ne vous paraît-elle pas étrange ? N'est-ce pas le reflet d'un modernisme superficiel, qui veut que, de nos jours, ce qui est sublime soit impuissant et que seul ce qui est ridicule ait une force sauvage ?

— Je n'exige pas particulièrement que le vice soit sublimé.

— Pensez-vous qu'il y ait un vice banal qui soit un dénominateur commun ? demanda Shunsuké, en retrouvant le ton professoral qu'il avait des dizaines d'années auparavant. Les enfants de Sparte n'étaient pas punis pour un vol correctement accompli, car c'était considéré comme un exercice d'agilité, en prévision du champ de bataille. Or, un garçon tenta de voler un renard. Mais il fut arrêté. Cachant le renard sous son vêtement, il nia son larcin. Le renard dévora les entrailles du garçon. Mais il continua à nier et mourut sans pousser un seul cri de douleur. Si cette histoire passait pour être édifiante, on pourrait penser que c'était parce que l'endurance étant plus morale que le vol, la première rachetait le second. Mais ce n'est pas là l'explication. Le voleur est mort parce qu'il aurait été mortifié, si, par la découverte du vol, un vice exceptionnel s'abaissait au niveau d'un banal délit. La morale des Spartiates était esthétique, comme dans toute la Grèce antique. Le mal subtil était plus beau, donc plus moral que le bien sommaire. Dans la morale antique qui était simple et énergique, le sublime se trouvait toujours du côté du subtil, le ridicule toujours du côté du sommaire. Or, de nos jours, la morale est séparée de l'esthétique. Selon un vil principe bourgeois, la morale est alliée à la banalité et au dénominateur commun de l'humanité. La beauté est devenue un mode d'être excessif, vieilli : elle est ou sublime ou ridicule. De nos jours, ces deux termes ne signifient que la même chose. Or, je l'ai souvent dit, le pseudo-modernisme et le pseudo-humanisme immoraux ont propagé une hérésie qui consiste à vouer un culte aux défauts humains. Dans l'art moderne, depuis *Don Quichotte*, la tendance est à la vénération du ridicule. Si l'homosexualité du magnat de l'automobile que vous êtes est ridicule, vous pouvez considérer que vous êtes vénéré. Car ce qui est ridicule est beau. De plus, en constatant que, malgré votre culture, vous ne pouvez y résister, l'opinion commune sera encore plus satisfaite. Que vous soyez mis en pièce ce sera un phénomène qui méritera vraiment le respect !

— Humain ! Humain ! se dit à lui-même Kawada. L'humanité est bien notre seul refuge, le seul fondement dont nous disposons pour nous justifier. Mais n'est-ce pas une véritable perversion que de devoir recourir à la notion d'humanité pour avoir la certitude d'être un homme ? En réalité, n'est-il pas plus *humain*, tant que l'homme est lui-même, de faire appel à ce qui n'est pas humain, Dieu, matière, vérité scientifique, etc. comme la plupart des gens le font d'habitude ? Il me semble que tout le ridicule vient du fait que nous prétendions être humain et que nous justifions notre instinct comme étant humain. Or, l'opinion commune qui est censée être à l'écoute de tout cela, ne s'intéresse pas du tout à l'homme.

— Moi, je m’y intéresse beaucoup, dit Shunsuké avec un petit sourire.

— Vous, vous êtes particulier.

— Oui parce que je suis un singe qu’on appelle artiste.

On entendit le bruit violent d’un plongeon en proue. C’était Yûichi qui, probablement lassé par une conversation ennuyeuse qui le tenait à l’écart, s’était jeté à la mer pour nager. Au milieu des vagues moelleuses, les muscles de son dos souple et les bras fuselés apparaissaient alternativement avec luminosité. Le nageur, en réalité, avait un but en tête. À une centaine de mètres, à tribord, on apercevait du yacht l’île de Najima, dont on voyait du reste déjà du port d’Abuzuru la forme étrange qui paraissait flotter au large. Najima était une île plate, oblongue, formée de rochers éparpillés qui émergeaient à peine. Pour toute végétation, il y avait un pin rabougri et voûté. Ce qui rendait la vue de cette île encore plus étrange, c’était un portique gigantesque qui se dressait sur un rocher, au milieu, au-dessus de l’horizon : la construction n’était pas encore terminée, il était maintenu par plusieurs cordes géantes.

Le portique, avec les ombres des cordes, formait une silhouette symbolique sous les rais du soleil qui filtraient à travers les nuages. Il n’y avait pas d’ouvriers en vue et le sanctuaire qui devait se trouver derrière le portique, apparemment en construction, était invisible. Par conséquent, il était difficile de savoir vers quelle direction le portique était orienté. Le portique lui-même semblait indifférent à cette question. Il restait droit, muet sur la mer, semblant imiter une forme de prière sans objet. Autour de cette ombre noire s’étendait toute la surface de la mer qui scintillait de mille feux au soleil couchant.

Yûichi grimpa sur un rocher et aborda sur l’île. Sans doute aiguillonné par une curiosité enfantine, voulait-il aller jusqu’au portique. Il se cacha derrière un rocher, réapparut sur un autre. Lorsqu’il fut arrivé sous le portique, les formes admirables de cette statue offraient, devant l’embrasement du soleil à l’ouest, la silhouette splendide d’un jeune homme nu. S’appuyant d’une main au portique, Yûichi fit, de l’autre, un salut aux deux hommes restés sur le yacht.

Pour attendre Yûichi qui reviendrait à la nage, Kawada rapprocha l’*Hippolyte* de Najima jusqu’à une distance où il ne craignait pas de heurter un récif.

Shunsuké, en désignant du doigt la silhouette du jeune homme près du portique, demanda :

— Est-ce qu’il est ridicule ?

— Non.

— Comment est-il alors ?

— Il est beau. C’est terrible, mais c’est un fait incontournable.

— Dans ce cas, mon cher Kawada, où est le ridicule ?

Kawada pencha légèrement la tête, ce qui était chez lui un geste inhabituel, avant de répondre :

— Il faut que je vienne au secours du ridicule.

À ces mots, Shunsuké éclata de rire. Ce rire énorme dut parvenir jusqu'aux oreilles de Yûichi par-dessus la mer. Shunsuké vit le beau jeune homme courir entre les rochers jusqu'au rivage le plus proche de l'*Hippolyte*.

*

Ils naviguèrent jusque devant la plage de Morito d'où ils revinrent en cabotant jusqu'à Abuzuru ; après avoir amarré le yacht, ils allèrent en voiture jusqu'à l'Hôtel Kaihin, sur la plage de Zushi, pour y dîner. C'était un charmant petit hôtel de villégiature, qui avait été réquisitionné mais pour lequel récemment ces mesures venaient d'être levées. Pendant la période de réquisition, les yachts du Yacht Club, appartenant à des particuliers, avaient été réservés aux clients américains pour la navigation de plaisance. Dès la libération de l'hôtel, les barrières qui protégeaient la plage de l'hôtel et qui avaient longtemps suscité de vives protestations, avaient été enlevées cet été-là, autorisant ainsi la plage au public.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, le soir était déjà installé. Dans le jardin, cinq ou six tables avaient déjà été disposées sur la pelouse. Mais les parasols bariolés qui étaient plantés au centre de chaque table avaient été fermés et ressemblaient ainsi à des cyprès. Il y avait encore une certaine affluence sur la plage. Un haut-parleur, au sommet d'une tour couverte de publicités pour le chewing-gum R., diffusait, entre des airs à la mode, l'annonce d'un enfant trouvé, sans oublier de glisser entre les mots des slogans publicitaires.

— On a retrouvé un enfant égaré. On a retrouvé un enfant égaré. Il s'agit d'un garçonnet de trois ans, il porte sur son béret de marin le nom de Kenji. Ses parents sont priés de se présenter à la tour du chewing-gum R.

Après le dîner, les trois amis s'installèrent autour d'une table sur la pelouse déjà gagnée par la lumière crépusculaire. La foule avait soudain disparu de la plage, le haut-parleur s'était tu et l'on entendait violemment le déferlement des vagues. Kawada s'absenta un moment. Entre le vieil écrivain et le jeune homme, restés seuls, il se fit un silence profond, comme cela avait tendance à se produire entre eux.

Au bout de quelque temps, Shunsuké ouvrit la bouche :

— Vous avez changé.

— Vous trouvez ?

— Vous avez sûrement changé. Et cela m'effraie. J'avais un certain pressentiment. Je pressentais qu'un jour viendrait où vous ne seriez plus vous-même. Parce que vous êtes du radium. Vous êtes radioactif. À bien y réfléchir, j'en ai eu peur pendant longtemps... Mais vous êtes, jusqu'à un certain degré, toujours tel que vous étiez avant. Il vaut peut-être mieux que nous nous séparions maintenant.

Le verbe « séparer » fit rire le jeune homme, malgré lui.

— Vous dites « que nous nous séparions », comme s'il y avait eu quelque chose entre vous et moi.

— Il est certain qu'il y a eu « quelque chose ». Vous en doutez ?

- Vous savez, moi, je ne comprends que le langage vulgaire.
- Voilà. Cette façon de parler... Vous n'êtes plus ce que vous étiez.
- Alors... je me tais.

Yûichi ignorait au prix de quel trouble et de quelle profonde résolution, le vieil écrivain avait entamé cette conversation ordinaire. Shunsuké soupira dans la pénombre.

Il était en proie au trouble radical qu'il avait lui-même créé en lui, cet égarement était vertigineux comme un gouffre, vaste comme une plaine. Un jeune homme aurait su rapidement se ressaisir d'un tel égarement. Mais à son âge, Shunsuké doutait de la valeur du désenchantement. Le désenchantement, n'était-ce pas une façon de sombrer au plus profond ? Vers quoi et pour quoi désire-t-on être désenchanté ? Puisque la vie est un égarement, la plus sage des désillusions n'est-elle pas d'élaborer un égarement artificiel, ordonné et logique, au sein même de cet égarement enchevêtré et inextricable ? La volonté de ne pas se réveiller, de ne pas guérir était maintenant le seul garant de la santé de Shunsuké.

Son amour pour Yûichi était de cet ordre. Il se tourmentait et il souffrait. Mais l'ironie naturelle qu'il manifestait à l'égard de la création esthétique fonctionnait toujours : il avait fait converger sa souffrance et son désarroi sur une seule ligne stable qu'il s'était tracée, mais son ironie avait fini par réduire le véritable aveu de cette souffrance et de ce désarroi à cette ligne par ses soins seuls dessinée. S'entêtant à maintenir la stabilité de cette ligne qu'il s'était assignée, il s'était réservé le droit de l'avouer quand l'occasion s'en présenterait. Si cet amour en arrivait à lui ravir ce droit à la confession, alors l'amour non avoué *n'existerait plus* pour l'artiste.

Le changement de Yûichi avait permis aux yeux perçants de Shunsuké de pressentir ce danger.

— Quoi qu'il en soit, il m'en coûte beaucoup, mais... commença Shunsuké, d'une voix brisée, dans l'obscurité... Il m'en coûte à un point indicible... Mais, Yûchan, je préfère ne pas vous voir pendant quelque temps. Jusqu'ici, vous avanciez mille prétextes pour ne pas me voir. C'est vous qui m'évitiez. Maintenant, c'est moi qui ne veux plus vous voir... Mais si vous avez vraiment besoin de me rencontrer, je vous recevrai alors volontiers. Mais je suppose qu'en ce moment, ce besoin, vous ne l'éprouvez pas...

- En effet.
- C'est bien ce qui me semblait...

Shunsuké effleura d'une main celle de Yûichi, posée sur l'accoudoir du fauteuil. Bien que ce fût le milieu de l'été, il avait les mains glacées.

- En tout cas, nous ne nous reverrons pas jusqu'à nouvel ordre.
- Eh bien, faisons comme ça. Si c'est votre souhait.

Au large, les lamparos des pêcheurs scintillèrent et les deux hommes retombèrent dans ce profond silence gêné qui leur était coutumier, mais auquel ils n'allaient pas goûter longtemps.

Ils virent s'approcher la tache jaune de la chemise de Kawada, précédée de la tache blanche de la chemise d'un serveur qui apportait sur un plateau d'argent des bières et des verres. Shunsuké fit comme si de rien n'était. Kawada reprit la conversation là où il l'avait interrompue et Shunsuké répondait avec vivacité et avec esprit. La discussion s'éternisa en eaux troubles, mais l'air froid qui s'installait ramena les trois hommes à l'intérieur du hall. Kawada et Yûichi décidèrent de passer la nuit à l'hôtel ; Kawada proposa à Shunsuké de prendre une chambre également, mais l'écrivain déclina cette offre aimable ; Kawada fut donc contraint d'ordonner au chauffeur de raccompagner Shunsuké à Tôkyô. Dans la voiture, le genou du vieil écrivain, protégé par la couverture en poil de chameau, le fit souffrir énormément. Surpris par ses plaintes, le chauffeur arrêta la voiture. Shunsuké lui dit de continuer sans se soucier de lui. Il sortit d'une poche du Pavinal, préparation à base de morphine, qu'il prenait habituellement. Cet antalgique ému sa conscience et alla même jusqu'à adoucir les souffrances mentales du vieil écrivain ; il n'avait plus rien en tête et comptait mécaniquement les réverbères au bord de la route. Malgré son tempérament contraire à l'héroïsme, il lui revint en mémoire cette légende selon laquelle Napoléon ne pouvait s'empêcher lorsqu'il défilait à cheval de compter les fenêtres sur son chemin.

CHAPITRE XXVII

Interlude

Minoru Watanabé avait dix-sept ans. Teint clair, visage rond aux traits réguliers, yeux doux, beau sourire à fossettes. Il était au lycée, en première. Dans les bombardements du 10 mars, vers la fin de la guerre, sa famille, qui tenait une droguerie dans le quartier populaire de la capitale, fut réduite à néant. Ses parents et sa sœur moururent brûlés vifs ; lui seul survécut et il fut recueilli chez des parents proches qui vivaient à Setagaya. Dans cette famille qui l'accueillit, le père était un employé du ministère de la Santé ; il ne menait pas une vie large. Il n'était pas simple pour lui de nourrir une bouche de plus.

Durant l'automne de ses seize ans, Minoru répondit à une annonce dans le journal et fut engagé comme serveur dans un café de Kanda. Après ses cours, il s'y rendait pour travailler cinq ou six heures d'affilée, jusqu'à la fermeture, à dix heures. Avant l'examen de la fin du trimestre, il pouvait repartir à sept heures. Il était bien payé : on pouvait dire qu'il avait trouvé un bon emploi.

De plus, le patron l'appréciait particulièrement. C'était un brave homme d'une quarantaine d'années, très mince et peu bavard. Il paraît que sa femme l'avait abandonné cinq ou six ans auparavant et il vivait seul au premier étage au-dessus du café. Il s'appelait Fukujirô Honda. Un jour, il rendit visite à l'oncle de Minoru, à Setagaya, et lui proposa d'adopter le garçon. C'était une offre inespérée. Aussitôt les procédures d'adoption furent engagées et Minoru prit le nom de Honda.

Il lui arrivait encore maintenant, de temps à autre, de donner un coup de main, dans le café. Mais il ne faisait cela que pour se distraire. En dehors d'une vie scolaire sans histoire, il lui arrivait d'être invité par son père adoptif, au restaurant, au théâtre, au cinéma. Fukujirô préférait le kabuki, mais, quand il sortait avec Minoru, ils choisissaient des comédies bavardes, et au cinéma, ils allaient voir des westerns, genre que Minoru aimait beaucoup. Minoru se faisait offrir des vêtements d'hiver et d'été à la mode. Il s'était fait acheter des patins. Une telle vie était tout à fait nouvelle pour Minoru. Et ses cousins qui lui rendaient visite, de temps à autre, l'enviaient.

Et puis un changement s'opéra dans son caractère.

Il gardait un beau sourire, mais il commençait à aimer la solitude. Par exemple, il allait seul au pachinko. À l'heure où il aurait dû être en train d'étudier, il restait, jusqu'à trois heures d'affilée, debout devant la machine de pachinko. Il ne fréquentait guère ses camarades de classe.

Un dégoût, une peur insurmontable s'imprimaient dans cette nature sensible et douce et, alors qu'un adolescent ordinaire aurait été entraîné vers la délinquance, il était effrayé par la perspective de la déchéance qui le menaçait. Il était hanté par l'idée fixe

de connaître un jour l'avilissement. Un soir il remarqua un devin, dans la rue, de ceux qui s'installent, à la sauvette, au coin des banques, et il fut saisi de terreur, se demandant si son front portait la marque du malheur, du crime, de la misère qui l'attendaient.

Mais Minoru aimait son propre sourire lumineux et il plaçait tous ses espoirs dans la santé avenante de ses dents blanches. Démentant toute impureté, ses yeux étaient candides et beaux. Il surprenait parfois le reflet de son dos, de sa nuque nette dans les miroirs, au coin des rues, et il prenait conscience de la fraîcheur et du charme de son adolescence. Il se disait alors que, tant que son apparence ne serait pas dégradée, il pourrait être tranquille, mais ce n'était pas une quiétude durable.

Il apprit à boire, il se mit à lire avec passion des romans policiers, il apprit à fumer. Lorsqu'il sentait une fumée chargée d'odeurs pénétrer sa poitrine, il avait l'impression qu'une idée encore informe tentait de soutirer un secret de ses poumons. Les jours où il était le plus déprimé, il rêvait que la guerre serait à nouveau déclarée, que des incendies ravageraient la capitale. Il croyait alors que dans les flammes il pourrait revoir ses parents et sa sœur disparus.

Il aimait à la fois les excitations fugitives et le désespoir d'un ciel constellé. Il marchait tant le soir, de quartier en quartier, que ses chaussures ne duraient pas plus de trois mois.

De retour du lycée, il dînait et enfilaient les vêtements d'un style voyant et jeune, qu'il réservait à ses divertissements. On n'entendait plus parler de lui au café jusqu'à une heure avancée de la nuit. Cela contrariait son père adoptif, qui le prit en filature, mais il constata qu'il était toujours seul. Délivré de la jalousie et de la mauvaise conscience d'être, à cause de leur différence d'âge un pitoyable compagnon de distraction, il se retint de le sermonner et le laissa libre.

Un jour, pendant les vacances d'été, le ciel était couvert et il faisait trop frais pour aller à la mer. Minoru revêtit une chemise hawaïenne rouge, avec un cocotier en ombre blanche. Il prétendit qu'il se rendait à Setagaya, dans la famille de son oncle. Le rouge de la chemise hawaïenne allait particulièrement à la pâleur de son teint.

Il voulait aller au zoo. Il descendit à la station de métro Ueno. Il alla jusqu'à la statue de « Saigo-san ». Le soleil parut alors entre les nuages qui jusque-là le voilaient et fit briller le granit des hautes marches de l'escalier.

Au milieu de l'escalier, il craqua une allumette, dont la lumière du soleil, éblouissante, rendait la flamme invisible, et alluma une cigarette. Animé d'une gaieté solitaire, il escalada en sautillant les dernières marches.

Ce jour-là, il n'y avait pas grand monde dans le parc d'Ueno. Il acheta un billet, sur lequel était imprimée la photo en couleurs d'un lion couché, et franchit la porte du zoo qui était assez peu fréquenté. Il se désintéressa des itinéraires conseillés et prit la direction de gauche pour flâner à sa guise. L'odeur des fauves dans la chaleur lui était aussi familière que celle de son matelas de paille. Il avait face à lui la cage des girafes. L'ombre des nuages glissa de la tête méditative des girafes sur leur cou jusqu'à leur dos, et le soleil se cacha. Elles chassaient les mouches avec leur queue en marchant et, à chaque pas, donnaient l'impression que leur longue structure osseuse se démantelait.

Minoru vit aussi des ours blancs qui, écrasés de chaleur, ne cessaient de plonger dans le bassin et de remonter sur leur terre-plein de béton.

Il prit un chemin qui conduisait à un panorama sur l'étang de Shinobazu.

Dans l'avenue d'Ikenohata, les voitures scintillaient en roulant et l'horizon dentelé, qui d'ouest en est s'étendait de la tour de l'horloge de l'Université de Tôkyô à Ginza, brillait par endroits sous le soleil de l'été, avec, çà et là, des immeubles blancs de la taille d'une boîte d'allumettes, lumineux comme du quartz. Cette vue contrastait avec la surface trouble de l'étang de Shinobazu, avec le ballon publicitaire d'un grand magasin, qui, faute de gaz, laissait flotter mélancoliquement sa panse molle, et avec le bâtiment triste du magasin.

C'était là Tôkyô et le panorama sentimental d'une grande ville. Le garçon sentait que les rues innombrables qu'il avait quadrillées dans ses errances, étaient entièrement dissimulées dans ce panorama. Il comprenait aussi que ses promenades nocturnes étaient effacées par ce paysage lumineux, ne laissant nulle trace, et que n'avait laissé non plus aucune trace cette liberté dont il avait tant rêvé et qu'avait produite son indescriptible peur.

Un tram qui venait d'Ikenohata-Shichikenchô et qui longeait l'étang fit vibrer le sol sous ses pieds. Minoru retourna voir les animaux.

On sentait de loin leur odeur. La plus terrible venait de la zone des hippopotames. Les hippopotames Dekao et Zabuko étaient plongés dans l'eau et l'on n'apercevait, dans la mare glauque, que leur museau qui émergeait. À droite et à gauche, se trouvaient leurs cages, au sol humide. En l'absence des maîtres du logis, deux rats couraient en tous sens autour de la mangeoire qu'ils convoitaient.

Les éléphants enroulaient avec leur trompe le foin par gerbes qu'ils engouffraient dans leur gueule. Ils en formaient une seconde avant même d'avoir terminé la première. Parfois, quand ils en prenaient trop à la fois, ils soulevaient une patte avant dont ils usaient comme d'un mortier, pour enlever l'excédent.

Les pingouins se tenaient les uns séparés des autres, comme les invités d'un cocktail, et tantôt écartaient une aile du corps, tantôt dandinaient leur arrière-train.

Une civette en couvrait une autre, sur une couche, à trente centimètres du sol, émaillée de têtes de coq qui leur étaient servies en pâture. Elles regardaient mélancoliquement dans la direction de Minoru.

Satisfait d'avoir vu un couple de lions, il songea à rentrer. Le bâton glacé qu'il suçait avait entièrement fondu. Il s'aperçut alors qu'il restait encore un pavillon qu'il n'avait pas encore visité. En s'approchant, il comprit que c'était une volière. Les vitraux ornés de caméléons stylisés étaient brisés par endroits.

Le seul visiteur de la volière était un homme en polo d'un blanc immaculé, qui lui tournait le dos.

Tout en mâchant un chewing-gum, Minoru observa un calao dont le bec blanc était plus grand que le reste de sa tête. La salle qui avait à peine une trentaine de mètres carrés résonnait de cris d'oiseaux plus agressifs et bizarres les uns que les autres. Il

entendit un cri qui ressemblait à ceux des oiseaux de la jungle que l'on entend dans les films de Tarzan et quand il parvint à en identifier l'origine, il constata qu'un perroquet en était l'auteur. Les perruches et les perroquets étaient les plus nombreux dans la volière. Le plumage de la perruche rouge diamant était particulièrement beau. Les perroquets blancs tournaient le dos à Minoru et l'un d'eux frappait obstinément avec son bec pointu sur l'auget.

Minoru arriva devant la cage du mainate. Cet oiseau, au plumage noir, aux bajoues jaunes, ouvrit son bec garance et planta ses serres d'un jaune sale sur le perchoir. Minoru se demanda ce qu'il allait dire.

— Ohayô(19) ! fut son cri.

Minoru sourit malgré lui. Le jeune homme en polo blanc, qui se trouvait près de lui, sourit à son tour et tourna son visage vers lui. Minoru lui arrivait aux sourcils, si bien que le jeune homme devait se pencher légèrement pour le regarder. Leurs regards se croisèrent. Ils se fixèrent. Ils paraissaient fascinés par leurs beautés respectives. Minoru cessa de mâcher son chewing-gum.

— Ohayô ! répéta le mainate.

— Ohayô ! fit le jeune homme en l'imitant.

Minoru sourit.

Le beau jeune homme détourna les yeux de la cage et alluma une cigarette. Pour ne pas être en reste, Minoru sortit d'une poche un paquet froissé de cigarettes étrangères. Il cracha précipitamment son chewing-gum et mit une cigarette entre ses lèvres. Le jeune homme craqua une autre allumette et lui proposa du feu.

— Tu fumes toi aussi ? s'étonna-t-il.

— Oui, bien qu'on nous l'interdise au lycée.

— Quel lycée ?

— Le lycée N.

— Quant à moi...

Et il cita le nom d'une célèbre université privée.

— Je peux te demander comment tu t'appelles ?

— Je m'appelle Minoru.

— Moi aussi, je me contenterai de mon prénom. Je m'appelle Yûichi.

Ils sortirent de la volière pour se promener à l'extérieur.

— Cette chemise hawaïenne rouge te va bien, dit Yûichi, ce qui fit rougir Minoru.

*

Ils abordèrent divers sujets. Minoru était ébloui par la jeunesse, la conversation naturelle, la beauté de Yûichi. Il le guida jusqu'aux cages que Yûichi n'avait pas encore

vues et que lui-même venait de voir. Il leur suffit de dix minutes pour établir entre eux l'intimité de deux frères.

« Lui aussi, il doit être comme ça », se dit Minoru. « Comme je suis heureux de savoir que quelqu'un d'aussi beau soit comme ça. J'aime tout de lui : sa voix, son rire, sa démarche, son corps, son odeur. J'aimerais pouvoir vite coucher avec lui. Avec lui, je suis prêt à tout lui permettre et à faire tout ce qu'il voudra. Il trouvera sûrement mon nombril mignon. »

Minoru glissa une main dans la poche de son pantalon pour changer habilement la position de la chose qui avait durci et qui lui faisait mal, afin de se sentir plus à l'aise. Il s'aperçut qu'il lui restait un chewing-gum au fond de sa poche ; il le mit aussitôt dans sa bouche.

— Tu as déjà vu les martres ? demanda-t-il. Pas encore ?

Il prit Yûichi par la main et l'emmena vers la cage malodorante de ces petits animaux. Ils restèrent main dans la main.

Une pancarte était accrochée, indiquant que c'étaient des martres de Tsushima et expliquant les comportements de cet animal ; « Aux premières heures du jour ou dans la nuit, elles vont fouiner dans les taillis de camélias, pour sucer le miel des fleurs. » Trois petites martres jaunes, dont l'une avait dans sa gueule la crête toute rouge d'un coq, les regardaient d'un air méfiant. Les regards des bêtes et des deux garçons se croisaient, mais s'il était certain que les garçons observaient les animaux, l'inverse était moins sûr. Yûichi et Minoru savaient qu'ils préféraient les yeux des martres à ceux des êtres humains.

Ils avaient la nuque brûlante. Le soleil s'était mis à taper. Le crépuscule était proche, mais la lumière était encore très violente. Minoru se retourna. Il n'y avait personne en vue. Il n'y avait pas une demi-heure qu'ils s'étaient rencontrés et échangeaient déjà un baiser léger et spontané.

« En ce moment, je suis très heureux », se dit Minoru.

Ce garçon ne connaissait encore de bonheur que sensuel. Le monde était merveilleux, désert et silencieux.

Le rugissement des lions retentit soudain. Yûichi regarda le ciel et dit :

— Tiens, il risque de pleuvoir.

Ils remarquèrent des nuages noirs qui avaient envahi la moitié du ciel. Le soleil fut rapidement voilé. Au moment où ils arrivaient à la station de métro, les premières gouttes noires s'écrasaient sur le trottoir. Ils prirent le métro.

— Où vas-tu ? demanda Minoru, craignant d'être abandonné.

Ils descendirent à Jingûmae. Lorsqu'ils sortirent, il n'y avait aucune trace de pluie sur l'avenue. Ils se rendirent en tramway jusqu'à l'auberge d'Aoyama, dont son camarade de faculté avait appris l'existence à Yûichi.

Minoru devait être hanté par le souvenir sensuel de cette journée et il commença à éviter son père adoptif sous les prétextes les plus divers. Fukujirô n'avait rien de propre à faire rêver ce garçon. Il accordait tant d'importance aux relations de bon voisinage : dès qu'il y avait un enterrement dans le quartier, Fukujirô qui était un bouddhiste pratiquant s'y précipitait, avec de l'argent dans une enveloppe pour la famille du défunt, et restait longtemps recueilli en silence sans même s'apercevoir que le reste de l'assemblée en était gêné. Et puis, sa maigreur dépourvue de toute grâce était sinistre. Il était absolument incapable de confier la caisse à qui que ce soit ; la présence constante de ce bonhomme à triste mine à la caisse du café n'était pas une idée commerciale très futée dans ce quartier d'étudiants. Et si les clients l'avaient surpris, le soir, en train de vérifier avec un soin maniaque les comptes de la journée, ils auraient tous fui, même les plus fidèles.

La maniaquerie et l'avarice constituaient l'envers et l'endroit de la dévotion de Fukujirô. Quand les portes coulissantes n'étaient pas bien fermées ou quand les poignées qui auraient dû se trouver à droite et à gauche, étaient placées au milieu, il ne pouvait s'empêcher de se lever aussitôt et d'aller rectifier la position. Un jour, un de ses oncles vint de province lui rendre visite et se fit livrer un bol de beignets et de riz. Minoru fut stupéfait de voir Fukujirô réclamer le remboursement de ce repas à son oncle, le jour de son départ.

Le corps juvénile de Yûichi ne pouvait être comparé à celui de Fukujirô qui approchait de la quarantaine. Ce n'était pas tout. Aux yeux de Minoru, Yûichi réunissait en lui tous les héros des films d'action et tous les vaillants protagonistes des romans d'aventures. Tout ce qu'il aurait aimé être, il le projetait en Yûichi. De même que Shunsuké avait voulu créer une œuvre à partir de Yûichi, Minoru rêvait de Yûichi à partir de nombreuses histoires dont il prenait connaissance.

Il suffisait que Yûichi se retournât d'un mouvement vif, pour que les yeux de Minoru vissent alors la posture d'un jeune aventurier paré à riposter au danger menaçant. Minoru s'imaginait lui-même sous les traits d'un jeune page accompagnant partout le héros ou d'un serviteur dévoué, sincèrement fasciné par le courage de son maître avec lequel il était prêt à mourir. Il s'agissait donc moins d'amour que d'une fidélité sensuelle, du plaisir du dévouement et du sacrifice imaginaire de soi, bref de la manifestation d'un désir rêveur tout à fait naturel chez un garçon de son âge. Une nuit, Minoru se vit en rêve avec Yûichi sur un champ de bataille. Yûichi était un jeune et bel officier et il était lui-même son bel aide de camp. Ils furent ensemble atteints par des balles à la poitrine et tombèrent ensemble enlacés. Une autre fois, Yûichi était un jeune matelot et Minoru un mousse. Ils avaient débarqué sur une île tropicale, mais leur méchant capitaine avait donné l'ordre de lever l'ancre sans eux. Ils se retrouvaient abandonnés sur l'île, attaqués par les sauvages et se défendaient derrière des boucliers de coquilles Saint-Jacques géantes, contre une pluie de flèches empoisonnées venues de l'ombre des feuillages.

Ainsi les soirées qu'ils passaient ensemble devenaient-elles mythiques. Autour d'eux, la nuit d'une grande ville, chargée d'une immense hostilité, était grouillante ; malfaiteurs, vengeurs, barbares, assassins, tous ceux, en tout cas, qui désiraient leur malheur et auraient joyeusement applaudi à leur mort, guettaient au-dehors les yeux

tournés vers leurs fenêtres. Minoru regrettait de ne pas pouvoir dormir avec un revolver sous l'oreiller. Que faire, si un malfaiteur était caché dans cette armoire et si, dès qu'ils s'endormiraient, il entrouvrait la porte pour tirer sur eux ? Yûichi qui dormait paisiblement sans se soucier de telles conjectures devait avoir un courage hors du commun.

La peur insondable à laquelle Minoru avait tant voulu échapper se métamorphosa soudain : il prit plaisir à vivre dans cette peur douce et romanesque. Chaque fois qu'il lisait dans le journal des articles sur le trafic de l'opium et sur les sociétés secrètes, il était passionné, en s'imaginant que cela les concernait, Yûichi et lui.

Cette tendance, que ce garçon manifestait, finit par contaminer Yûichi. Il fut, en effet, consolé de constater que les préjugés sociaux intolérants qu'il avait jadis craints et qu'il continuait de craindre, constituaient, au contraire, pour ce garçon rêveur, une sorte de stimulation à sa rêverie : une hostilité légendaire, un danger romantique, l'obstacle qu'opposait la populace à la justice et à la noblesse, bref un préjugé obtus et irrationnel de sauvages. Et puis, il remarquait qu'il était lui-même la source de l'inspiration de ce garçon, et il fut surpris de sa propre force immatérielle.

— Ces gens-là (c'est de cette façon que Minoru désignait la « société ») cherchent à nous atteindre. Il faut que nous prenions garde, répétait souvent Minoru. Ils souhaitent notre mort.

— Je n'en sais rien. Ils sont simplement indifférents. Ils ne font que passer devant nous en se bouchant le nez.

Yûichi qui avait cinq ans de plus que Minoru exposait ainsi son opinion réaliste, mais elle n'était pas assez convaincante pour Minoru.

— Pouah ! s'écria-t-il. Quelle horreur, les femmes !

Un groupe d'étudiantes passait devant eux et Minoru cracha par terre. Il lança une injure sexuelle, qu'il avait dû apprendre quelque part, en espérant être entendu.

— C'est quoi, les femmes ? Sinon quelles cachent une poche dégoûtante entre les cuisses. Il n'y a que des ordures qui s'accumulent dans cette poche.

Yûichi, qui avait naturellement dissimulé qu'il était marié, écoutait cette insulte avec un sourire.

Les promenades que Minoru faisait jusque-là seul, il les faisait maintenant avec Yûichi. Des assassins étaient tapis à tous les coins de ces rues sombres. Ils suivaient les deux garçons à pas de loup. Minoru s'amusait à les semer, à se moquer d'eux et à leur jouer de mauvais tours.

— Regarde, Yûchan !

Il complota un petit crime pour se donner l'illusion qu'ils étaient poursuivis. Il sortit de sa bouche le chewing-gum qu'il mâchait. Et il le colla sur la poignée d'une porte de voiture étincelante d'étranger, garée dans la rue. Puis, comme si de rien n'était, il se remit à marcher avec Yûichi.

Un soir, Yûichi l'emmena boire de la bière sur le toit des Thermes-de-Ginza. Sans sourciller, le garçon commanda un deuxième bock. Le vent nocturne était très frais. Leurs chemises que la sueur faisait adhérer à leurs dos, gonflaient au vent comme des bâches. Les halos lumineux des lampions rouges, jaunes et bleu pâle tremblaient sur la piste de danse. Deux ou trois couples se succédèrent pour danser au son de la guitare. Yûichi et Minoru en avaient également envie, mais ici, il était difficile de danser entre hommes. Déprimés de voir les autres se divertir, ils se levèrent et s'éloignant de leur table, s'accoudèrent à la balustrade, dans un coin sombre. On dominait très loin les lumières de la ville plongée dans cette nuit d'été. Vers le sud, on pouvait apercevoir une zone d'ombres denses. C'était le bois du parc de Hama-rikyû. Yûichi, entourant les épaules de Minoru, regardait vaguement en direction de ce bois. Une lueur jaillit soudain du centre du bois. Elle s'épanouit tout d'abord en un grand cercle vert, puis, avec fracas, elle devint jaune, avant de prendre le coloris rouge clair des ombrelles ; enfin les lumières retombèrent et disparurent, le ciel retrouvant sa sérénité.

— Ce serait bien, dit Minoru, se rappelant un passage de roman policier, si on pouvait faire un feu d'artifice de toute l'humanité pour l'exterminer. Si on éliminait les uns après les autres tous ceux qui nous gênent en ce monde, en les transformant en feux d'artifice. Ce serait bien si nous restions, toi et moi, seuls au monde.

— Alors plus aucun enfant ne pourrait naître.

— Mais quel besoin a-t-on d'enfants ? Suppose que nous nous mariions et que nous fassions, tous les deux ensemble, un enfant. Il va grandir et une fois grand ou bien il se moquera de nous, ou bien il sera *comme nous*. Il n'y a pas d'autre possibilité.

Ces derniers mots firent frissonner Yûichi. Il vit dans le fait que l'enfant que lui avait donné Yasuko fût une fille une bénédiction du ciel. Le jeune homme saisit doucement l'épaule de Minoru. Son cœur angoissé par nature s'était accoutumé à trouver une consolation dans la présence d'une âme révoltée derrière le visage tendre et adolescent de Minoru et derrière ses sourires innocents : cette sympathie consolida le lien qui unissait les deux garçons et constitua ensuite une force qui permettait de cultiver la part la plus austère et la moins honteuse de l'amitié. La riche imagination de Minoru entraîna de force le scepticisme de Yûichi, en continuant d'avancer sans retenue. Par conséquent, Yûichi lui-même se passionna pour ses rêves enfantins, au point de perdre le sommeil à force d'imaginer avec le plus grand sérieux qu'il partait à l'aventure, remontant l'Amazone jusqu'aux profondeurs les plus secrètes.

Un soir, ils voulurent monter en barque et allèrent sur la rive opposée au Théâtre de Tôkyô, au bureau de location de bateaux, à une heure avancée. Les barques étaient déjà amarrées à l'embarcadère. Les lumières étaient éteintes dans le bureau de location, dont les portes étaient cadénassées. Résignés, ils s'assirent sur les planches de l'embarcadère et balancèrent leurs jambes au-dessus de l'eau, en fumant. Sur la rive d'en face, la représentation du Théâtre de Tôkyô était déjà terminée. De l'autre côté du pont, sur la droite, le Théâtre de Shimbashi avait déjà fermé ses portes. Il y avait peu de reflets dans l'eau et un restant de chaleur occupait encore la surface trouble et sombre.

— Regarde, j'ai des boutons de chaleur, dit Minoru en montrant à Yûichi des rougeurs éparpillées sur son front.

Il ne manquait jamais de faire voir à son amant tout ce dont il venait de faire l'acquisition : carnet, chemise, livre, chaussettes.

Il éclata soudain de rire. Yûichi aperçut dans la rue sombre qui longeait le canal, devant le Théâtre de Tôkyô, ce qui avait fait rire le garçon. C'était un vieillard, en kimono d'été, qui venait de tomber de vélo, après avoir raté un virage. Il avait dû se faire mal à la hanche ou ailleurs, car il ne parvenait pas à se relever.

— Comment imagine-t-il pouvoir faire du vélo à son âge ? Quel crétin ! Ç'aurait été encore mieux s'il était tombé dans l'eau !

Il avait un rire magnifique, qui découvrait dans la nuit deux rangées de dents cruelles et blanches : Yûichi ne pouvait s'empêcher de croire que Minoru lui ressemblait encore plus qu'il ne l'avait imaginé.

— Tu dois avoir un petit ami régulier, non ? Il ne dit rien de te voir aussi souvent loin de chez toi ?

— Ça doit le rendre faible d'être amoureux. Et puis il est censé être mon père adoptif. Légalement aussi.

Le mot « légalement » dans sa bouche paraissait tout à fait ridicule. Minoru poursuivit :

— Et toi aussi, tu dois avoir un petit ami régulier.

— Oui, mais ce n'est qu'un vieux.

— Moi, je vais le tuer, ce vieux !

— C'est inutile. On aura beau le tuer, il est increvable.

— Mais pourquoi un jeune et beau gay est toujours sous la protection de quelqu'un ?

— Parce que c'est plus commode comme ça.

— On se fait acheter des vêtements occidentaux, on se fait donner tout l'argent de poche qu'on veut. On ne les aime pas vraiment, mais on finit par s'y attacher.

En disant cela, Minoru cracha dans la rivière, y laissant une grande trace blanche.

Yûichi posa la main sur la hanche de Minoru et approcha ses lèvres de sa joue pour l'embrasser.

— Oh, c'est terrible, dit Minoru qui, loin de se dérober, lui rendit son baiser. Dès que tu m'embrasses, Yûchan, je me mets à bander. Et alors je n'ai plus du tout envie de rentrer chez moi.

Et un peu plus tard, Minoru dit :

— Ah, c'est une cigale !

Le tramway avait traversé le pont avec fracas et le silence qui s'ensuivit fut transpercé par les stridulations saccadées et heurtées d'une cigale dans la nuit. Il n'y avait pas, dans ce coin, de bosquet vraiment touffu. Elle devait venir d'un parc quelconque et s'être égarée. Elle vola très bas, au ras de l'eau du canal, puis remonta

vers un réverbère, au pied duquel, à l'extrémité du pont, à droite, des nuées de papillons de nuit voletaient.

Ainsi, le ciel nocturne, qu'ils le voulussent ou non, entra dans leur champ de vision : le ciel constellé, ce soir-là, était somptueux et résistait même aux reflets des lumières de la ville. Mais les narines de Yûichi respiraient les mauvaises odeurs du canal et les pieds oscillants des deux amis frôlaient la surface de l'eau. Yûichi aimait beaucoup ce garçon, mais il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'ils énonçaient leur amour comme des rats d'égout.

*

Un jour, Yûichi était en train de jeter un coup d'œil distrait sur le plan de Tôkyô et il laissa échapper un cri, car il venait de faire une découverte exceptionnelle en ce monde. C'est que l'eau de ce canal qu'il avait observée avec Minoru communiquait avec celle des douves qu'il avait jadis contemplées avec Kyôko du haut du monticule qui se trouve en deçà de la porte de Hirakawa. L'eau des douves, devant la porte de Hirakawa, tournait à gauche, au niveau de Gofukubashi, puis, près d'Edobashi, se jetait dans un petit canal et parvenait ainsi devant le Théâtre de Tôkyô.

*

Pour la première fois, Fukujirô Honda se mit à douter de Minoru. Un soir, où la chaleur torride l'empêchait de dormir, il s'installa sous une moustiquaire pour attendre le retour de Minoru qui tardait, en lisant une revue de récits héroïques, la tête traversée d'idées folles. Vers une heure du matin, il entendit le bruit de la porte de service et de souliers qu'on enlève. Fukujirô éteignit la lampe de chevet. La chambre voisine s'éclaira et Minoru sembla se déshabiller. Il tardait à le rejoindre, sans doute parce que, restant nu, il fumait une cigarette à la fenêtre. Car il apercevait un mince filet de fumée monter au-dessus du linteau, illuminé par une vague lueur.

Minoru, nu, entra sous la moustiquaire de la chambre et allait se glisser dans la couche. Soudain, Fukujirô tressaillit et se précipita sur lui. Il avait à la main une corde au moyen de laquelle il ligota les mains du garçon. Avec ce qui lui restait de corde, il fit plusieurs tours autour de sa poitrine. Il l'avait en même temps bâillonné avec un oreiller, pour l'empêcher de crier. Il maintenait l'oreiller avec son front contre la bouche de Minoru, tout en l'attachant.

Quand Fukujirô eut enfin fini sa besogne, Minoru se plaignit sous l'oreiller de façon inintelligible.

— J'étouffe. Je meurs. Je ne crierai pas. Enlève-moi cet oreiller au moins !

Pour empêcher son fils adoptif de s'enfuir, Fukujirô se plaça à cheval sur son corps ; il ôta l'oreiller, mais, afin de pouvoir le bâillonner au moindre cri, il posa la main droite sur une joue du garçon. De sa main gauche, il saisit ses cheveux et secoua ses épaules, en disant :

— Allez, crache le morceau ! Dis-le donc avec quelle vieille peau tu as couchaillé !

Il lui tirait les cheveux. La corde lui tailladait la poitrine et les mains, le faisant terriblement, souffrir. Mais en entendant ces accusations aux termes grandiloquents, ce

garçon rêveur n'imaginait pas alors volant à son secours, Yûichi en personne ; il concevait plutôt un stratagème plus réaliste que l'expérience ordinaire lui avait enseigné.

— Si tu lâches mes cheveux, j'avouerai, dit Minoru.

Quand la main de Fukujirô le libéra, Minoru s'abandonna, comme à bout de forces. Il faisait le mort. Affolé, Fukujirô secoua le visage du garçon.

— La corde m'opprime le cœur. J'ai mal. J'avouerai si tu la défais, répéta Minoru.

Fukujirô alluma la lampe de chevet et défit la corde. Minoru porta son poignet douloureux à sa bouche et resta muet, la tête penchée.

L'impétuosité de Fukujirô, qui avait un tempérament pusillanime, était déjà à moitié éteinte. Constatant que Minoru s'obstinait à se taire, il cherchait maintenant à le prendre par les sentiments : devant le garçon nu, qui s'était assis en tailleur, il s'excusa de sa violence, versant des larmes et cachant son visage qu'il plaquait au sol. La poitrine blanche du garçon portait les traces rose pâle de la corde, en travers sur toute la largeur. Par la force des choses, une séance de torture aussi dramatique n'eut qu'un épilogue ambigu.

Craignant d'éveiller le doute sur sa propre vie, Fukujirô n'osa pas faire appel à un détective privé. Dès le lendemain soir, abandonnant le café, il prit en filature son bien-aimé. Mais il n'arrivait pas à comprendre la destination de Minoru. Il paya un de ses employés en qui il avait la plus grande confiance, pour qu'il suivît Minoru à son tour. Ce garçon fidèle et futé parvint à saisir la physionomie, l'âge et l'habillement du compagnon de Minoru et sut même qu'il s'appelait « Yûchan ». Il rapporta fièrement ces éléments à Fukujirô.

Fukujirô se rendit dans tous les bars du milieu, qu'il avait cessé de fréquenter depuis fort longtemps. Il y retrouvait de vieilles connaissances, qui n'avaient pas renoncé à ces mauvaises habitudes. Il les invita dans d'autres cafés ou bars plus calmes pour les interroger sur « Yûchan ».

Yûichi lui-même était convaincu que son identité n'était connue que dans un tout petit cercle. Mais dans cette société restreinte, fouineuse, qui n'avait pas d'autres centres d'intérêt, on avait obtenu et répandu à son propos les informations les plus précises.

Les hommes vieillissants de ce milieu jalousaient sa beauté. Ils ne se privaient pas de le courtiser, mais son refus sec et net les incitait à l'envie. Il en était de même des plus jeunes, moins beaux que lui. Fukujirô n'eut donc aucun mal à leur extorquer de nombreux renseignements.

Ils étaient bavards, empreints d'une méchanceté toute féminine. Si jamais ils ne possédaient pas un renseignement quelconque, ils poussaient la gentillesse maniaque jusqu'à lui présenter un autre informateur. Fukujirô vit ainsi un nouvel informateur qui, à son tour, lui en indiquait un autre diligent et bavard. En peu de temps, il fit donc la connaissance d'une dizaine de nouvelles personnes.

Yûichi aurait été stupéfait d'apprendre que non seulement sa liaison avec le comte Kaburagi, mais aussi ses rapports avec Kawada, si soucieux du qu'en-dira-t-on, étaient connus dans les moindres détails. Une fois qu'il eut rassemblé tous les renseignements possibles sur Yûichi, à commencer par ses relations familiales, jusqu'à son adresse et son numéro de téléphone, Fukujirô rentra et se perdit en conjectures, pour imaginer un vil stratagème que puisse mettre à l'œuvre sa lâcheté.

CHAPITRE XXVIII

Coup de tonnerre dans un ciel serein

Du vivant du père de Yûichi, les Minami n'avaient déjà pas de résidence secondaire. C'était parce que le chef de famille n'aimait pas être attaché à un endroit, que ce fût l'hiver ou l'été ; étant constamment occupé, il restait à Tôkyô, alors que sa femme et son fils passaient l'été dans un hôtel de Karuizawa ou de Hakoné, et il avait coutume de les rejoindre en fin de semaine. À Karuizawa, ils avaient beaucoup de connaissances et ils avaient des vacances animées. Mais dès cette époque, sa mère avait remarqué que Yûichi avait tendance à rechercher la solitude. Malgré son âge et sa santé, ce beau garçon préférait se rendre en été à Kamikôchi, où il ne risquait pas de croiser de visages connus, plutôt que de retourner à Karuizawa où son temps était entièrement consacré aux mondanités.

Pendant la guerre, même au plus fort des combats, les Minami ne se pressèrent pas d'évacuer la capitale. Le père de Yûichi était indifférent à ce genre de problèmes. Or, quelques mois avant le début des raids aériens au-dessus de Tôkyô, durant l'été 1944, il mourut soudain dans sa maison de Tôkyô, d'une hémorragie cérébrale. Sa vaillante veuve ne prêta pas l'oreille aux conseils de son entourage et choisit de rester dans la maison de Tôkyô, en gardant l'autel funéraire de son mari. Cette force de caractère intimida peut-être même les bombes incendiaires, car la maison échappa aux flammes jusqu'à la fin de la guerre.

Si elle avait eu une résidence secondaire, elle aurait pu la vendre cher, pour lutter contre l'inflation qui suivit la guerre. Son mari avait laissé, outre sa maison, des biens mobiliers, des titres, des comptes d'épargne, etc., dont le montant était évalué à deux millions de yens en 1944. La mère de Yûichi dut se débrouiller toute seule, mais dans son affolement, pour parer au plus pressé, elle vendit à vil prix à un courtier ses bijoux les plus précieux ; c'est alors qu'un ancien subordonné de son mari, qui s'y connaissait dans ce domaine, proposa son aide : il s'arrangea pour réduire ses impôts sur ses biens immobiliers ; il parvint à la faire passer à travers les mailles des mesures d'urgence sur la monnaie, grâce à des opérations subtiles avec, entre autres, des titres : ainsi, lorsque l'économie retrouva sa stabilité, la mère de Yûichi put-elle laisser sept cent mille yens sur son compte bancaire et les talents de gestionnaire de Yûichi eurent-ils l'occasion de se développer durant cette épreuve. Entre-temps, cet aimable conseiller était mort de la même maladie que le père de Yûichi. Sa mère confia alors sans aucune crainte la gestion à sa vieille bonne. Il a déjà été signalé que Yûichi s'était aperçu avec étonnement de l'incompétence intempestive de cette gentille bonne dans le domaine de la gestion, et de l'insouciance de sa mère face à cette crise.

Après la guerre, les Minami n'avaient donc pas eu la possibilité de prendre des vacances d'été. L'invitation qui leur fut adressée par la famille de Yasuko, à passer l'été

dans leur maison de Karuizawa réjouit la mère de Yûichi, mais la peur de se séparer, ne fût-ce qu'un jour, de son médecin de Tôkyô, l'emporta aisément sur la joie de partir. Elle dit au jeune couple :

— Allez-y tous les deux avec la petite.

Cette offre méritoire de sacrifice fut prononcée avec une mine si triste que Yasuko, en bonne bru, répondit qu'elle ne pourrait jamais partir en abandonnant sa belle-mère, réponse que cette dernière avait espérée et qui la réjouit profondément.

Un jour, la mère de Yûichi reçut une visiteuse. Yasuko s'occupa d'apporter un ventilateur, des serviettes froides, des boissons fraîches. La belle-mère ne tarit pas d'éloges sur sa bru, qui rougit. Craignant que l'invitée n'attribuât à son égoïsme le fait qu'ils ne partissent pas en vacances, elle s'inventa une logique absurde selon laquelle il fallait habituer un nouveau-né à la chaleur d'été de Tôkyô et le dit. Comme Keiko transpirait et était couverte de boutons de chaleur, on la talquait entièrement, ce qui la faisait ressembler à un sucre d'orge saupoudré de sucre glace.

Quant à Yûichi, avec son esprit d'autonomie, il répugnait à dépendre de sa belle-famille et aurait de toute façon refusé son offre. Yasuko, qui avait appris dans cette famille à mener de subtils jeux politiques, dissimulait le consentement qu'elle avait donné à son mari, sous le masque d'une piété filiale qu'elle devait à sa belle-mère.

La famille passait des jours d'été paisibles. L'existence de Keiko faisait même oublier la chaleur. Mais le bébé qui ne savait pas encore sourire ne se départait jamais d'une expression sérieuse d'animal. Dès sa première visite rituelle au sanctuaire, elle commença à manifester son intérêt pour le mouvement d'un moulinet, bariolé, et au son innocent d'un hochet. Parmi les cadeaux qui lui avaient été faits se trouvait une magnifique boîte à musique et ce présent leur fut fort utile.

Elle était fabriquée en Hollande et elle représentait une ferme élégante, avec un jardin plein de tulipes épanouies. Lorsqu'on ouvrait la porte centrale, une poupée apparaissait, vêtue d'une robe hollandaise, avec un tablier blanc, et portant un arrosoir à la main et restait sur le seuil. Quand la porte était ainsi ouverte, la musique se déclenchait : c'était un air paysan inconnu qui semblait appartenir au folklore hollandais.

Yasuko aimait faire entendre cette boîte à musique à Keiko, lorsqu'elles étaient au premier étage, dans la chambre bien aérée. Son mari, lassé par son travail qui n'avancait pas durant ces après-midi d'été, se joignait à cette séance de divertissement qui réunissait la mère et la fille. À ce moment-là, le vent qui, passant à travers les feuillages des arbres du jardin, traversait la pièce du sud au nord, paraissait lui-même à Yasuko frais et agréable.

— Elle comprend, dit-elle. Tu vois, elle prête l'oreille.

Yûichi fixait alors l'expression du bébé.

« Cette enfant », se dit-il, « ne vit que dans son monde intérieur. Le monde extérieur n'existe pas pour elle. Ou s'il existe, c'est qu'il se réduit au téton de sa mère qui se colle à ses lèvres dès qu'elle a faim, au vague changement de lumière de la nuit au jour, aux beaux mouvements de son moulinet, à la musique monotone et douce de son hochet

et de sa boîte à musique. Quant à son intériorité, parlons-en ! C'est un condensé de l'instinct, de l'histoire et de l'hérédité des femmes depuis les origines de l'humanité. Il ne reste plus qu'à la faire se dilater dans l'eau de l'univers environnant, comme une fleur de papier et à laisser la fleur s'épanouir... Mais, moi, je ferai d'elle la femme parmi les femmes, la beauté parmi les beautés. »

La puériculture scientifique avec des tétées à heure fixe n'était plus à la mode ; dès que Keiko pleurait, Yasuko donnait le sein ; elle ouvrait alors son chemisier d'été au tissu très fin et découvrait sa poitrine qu'elle avait très belle : le galbe de cette chair sensible et blanche était parcouru par le frais tracé d'une veine visible. Mais le sein qui sortait était toujours ruisselant de sueur, comme un fruit mûr dans une serre, et Yasuko devait l'essuyer avec une serviette, avant de désinfecter le téton avec un morceau de gaze imprégné d'une solution d'acide borique. Avant même d'attendre que les lèvres du bébé se fussent approchées, le lait suintait et Yasuko souffrait toujours d'un trop-plein.

Yûichi vit le sein, puis regarda le ciel émaillé de nuages d'été, encadré dans l'embrasement de la fenêtre. Les cigales chantaient si continuellement que les oreilles oubliaient parfois cette stridulation. Keiko avait fini de téter et s'était endormie sous la moustiquaire. Yasuko et Yûichi échangèrent un regard et se mirent à rire.

Il eut soudain l'impression d'avoir reçu un coup de plein fouet. N'était-ce pas cela le bonheur ? Ou bien était-ce simplement le soulagement inerte de constater que tout ce qu'il avait redouté arrivait, se réalisait et existait sous ses yeux ? Tout en éprouvant une impulsion, il restait hébété. Il s'étonnait, au fond, de la solidité et du naturel de l'apparence qui réunissait tous ces résultats.

En quelques jours, la santé de la mère de Yûichi déclina sensiblement ; dans un pareil cas, elle faisait d'habitude appeler aussitôt son médecin, mais cette fois-ci, elle s'entêta et refusa de le voir. Que cette vieille veuve bavarde restât pour ainsi dire silencieuse du matin au soir, c'était déjà une anomalie exceptionnelle. Ce soir-là, Yûichi dîna à la maison. Et il préféra ne pas sortir en remarquant la mauvaise mine de sa mère qui grimaçait quand elle cherchait à sourire et qui avait perdu tout appétit.

— Pourquoi ne sors-tu pas ce soir ? demanda-t-elle, avec une gaieté feinte, en constatant que son fils tardait à partir. Ne t'inquiète pas de ma santé. Je ne suis pas malade, tu sais. D'ailleurs, je suis bien la première à connaître mon corps. Si quelque chose ne va pas, je ferai appeler aussitôt le médecin, et je ne craindrai pas d'ennuyer le monde pour cela.

Son fils, qui lui était dévoué, ne voulut néanmoins pas sortir ; le lendemain, elle changea sagement de stratégie. Dès les premières heures elle était de bonne humeur.

— Qu'est-ce que je pouvais avoir hier ? s'écria-t-elle devant Kiyo, oubliant toute pudeur. C'était sans doute la preuve que je n'en ai pas encore fini avec la ménopause.

Elle n'avait pratiquement pas dormi de la nuit : l'excitation produite par l'insomnie et l'intelligence stimulée par cette nuit rendirent son jeu particulièrement habile. Après le dîner, rassuré, Yûichi sortit.

— Appelez-moi un taxi, ordonna cette mère audacieuse à sa fidèle Kiyo. Je préciserai la destination une fois montée.

Elle retint Kiyo qui se préparait à l'accompagner.

— Ce n'est pas la peine de vous déranger. J'irai seule.

— Mais, Madame...

Kiyo n'en croyait pas ses oreilles. Depuis sa maladie, la mère de Yûichi ne sortait seule que très rarement.

— Est-il donc si bizarre que je sorte seule ? Ne me prenez pas pour l'impératrice en personne. Je suis bien allée toute seule à l'hôpital pour l'accouchement de Yasuko, et je n'ai eu aucun problème.

— Oui, mais c'est qu'à ce moment-là, il fallait bien que quelqu'un garde la maison et puis vous m'avez promis, Madame, que plus jamais vous ne ressortiriez seule.

Entendant cette dispute entre la servante et sa maîtresse, Yasuko fit paraître son visage inquiet dans la chambre de sa belle-mère.

— Je vous accompagnerai moi-même, maman. Si c'est pour une course où la présence de Kiyo est indésirable...

— Ça va, Yasuko. Ne vous inquiétez pas.

Sa voix était débordante de sentiments et douce, comme si elle se fût adressée à sa propre fille.

— Je dois rencontrer quelqu'un à propos des biens de mon défunt mari. Comme je préfère tenir Yûichi en dehors de cela, si jamais il rentre avant moi, vous n'aurez qu'à lui dire qu'une ancienne amie est venue me chercher en voiture. Si jamais il rentre après moi, de mon côté je ne lui dirai rien, et je vous demande instamment à vous deux, Yasuko et Kiyo, de garder le secret. C'est la seule chose qu'il faut me promettre. Car j'ai conçu tout un plan.

Après ce discours sans réplique, elle monta précipitamment dans le taxi et revint dans la même voiture au bout de deux heures. Elle avait l'air épuisé et se coucha aussitôt. Yûichi rentra plus tard dans la nuit.

— Comment va maman ? demanda-t-il.

— Je crois qu'elle va très bien. Elle s'est couchée plus tôt que d'habitude, vers neuf heures et demie.

C'est la réponse que donna la bru obéissante.

*

Le lendemain soir, lorsque Yûichi fut parti, sa mère se prépara à sortir, après avoir fait commander un taxi. Le deuxième soir, tout se déroula dans un silence intimidant et lorsque Kiyo tendit le fermoir de ceinture de kimono en forme de spirale et en argent, la mère de Yûichi le saisit d'un geste brutal, ce qui effraya la servante. Mais pour cette mère malheureuse dont les yeux brillaient d'une passion funeste, l'existence d'une bonniche dévouée et inoffensive avait depuis toujours été exclue de son champ visuel.

Les deux soirs de suite, elle s'était rendue au Redon de Yûrakuchô, pour y guetter l'apparition de son fils. C'était la preuve qu'elle attendait. La lettre anonyme terrifiante

qu'elle avait reçue l'avant-veille, pour prouver que sa dénonciation n'était pas mensongère, lui conseillait d'aller dans ce café douteux, indiqué sur un plan joint à la lettre, afin de vérifier de ses propres yeux la présence de l'intéressé. Elle avait décidé de tout faire seule. Le malheur avait beau être désormais profondément enraciné dans toute la famille, elle préférait ne pas y entraîner Yasuko.

Au Redon, on était quelque peu surpris de l'apparition répétée deux soirs de suite de cette étrange cliente. À l'époque d'Edo, les jeunes acteurs prostitués accueillaient non seulement les clients homosexuels, mais aussi les veuves ; de nos jours, ces pratiques étaient évidemment oubliées depuis longtemps. La lettre expliquait les nombreuses particularités de coutumes et de jargon, en vigueur dans ce café. Malgré le terrible effort que cela lui coûta, la veuve Minami réussit tout de suite à se faire passer pour une cliente aguerrie, que ces manières ne dépaysaient pas. Elle ne manifesta pas le moindre étonnement et se comporta le plus spontanément du monde. Le patron vint lui-même lui présenter ses hommages. Séduit par l'élégante apparence de la vieille dame et par sa conversation spirituelle, il ne pouvait lui parler qu'en toute confiance. Et puis cette cliente sur le retour savait desserrer les cordons de la bourse.

— Il y a tout de même des gens curieux, dit Rudy à ses jeunes amis. Cette femme est âgée, elle connaît parfaitement le milieu, elle a un caractère avenant : il n'y a aucune raison que les autres clients soient gênés par sa présence et c'est parfait.

Au début, il y avait au premier étage un bar avec des entraîneuses, mais Rudy avait changé l'orientation du lieu et avait mis ces femmes à la porte. À présent, dès les premières heures de la soirée, les hommes dansaient entre eux et assistaient à un spectacle de travestis à demi nus.

Le premier soir, Yûichi n'était finalement pas apparu. Le deuxième soir, la veuve avait décidé de rester jusqu'à son arrivée. Elle qui ne buvait pas d'alcool offrait généreusement aux trois gigolos qui l'entouraient de l'alcool et tout ce qu'ils désiraient. Elle attendit ainsi une demi-heure, trois quarts d'heure, sans voir apparaître son fils. Cependant, un mot que prononça un garçon éveilla son attention. Voici ce qu'il disait à son collègue :

— Que se passe-t-il ? Ça fait bien deux ou trois jours qu'on ne voit plus Yûchan.

— Ça t'inquiète tant que ça ? répliqua l'autre, moqueur.

— Oh, ça ne m'inquiète pas. Entre Yûchan et moi, tout est fini.

— Tu peux toujours le dire, ce n'est pas ce que tu penses !

La veuve Minami intervint alors avec le plus grand naturel :

— Quelle popularité il a ce Yûchan, dites-moi ! J'ai entendu dire qu'il était très beau.

— J'ai sa photo. Vous voulez la voir ? proposa le garçon qui avait parlé le premier.

Il mit beaucoup de temps pour retrouver la photo. Il sortit de la poche intérieure de la veste blanche de son uniforme un tas de papiers poussiéreux et sales. Il y avait dans le plus grand désordre des cartes de visite, des feuilles pliées et écornées, quelques billets d'un yen, des programmes de cinéma. Il s'accroupit à la lueur de la lampe et vérifia ces

paperasses les unes après les autres. La malheureuse mère n'avait pas, tant s'en faut, le courage de l'observer dans sa recherche et préféra fermer les yeux.

« Si seulement le garçon de la photo pouvait ne pas ressembler à Yûichi ! » pria-t-elle en silence. « J'aurais encore quelques chances de douter du bien-fondé de la lettre. Je pourrais alors jouir de l'instant sans penser à l'avenir. Je pourrais croire que chaque ligne de cette lettre sinistre, faute de preuve, n'est qu'une suite de mensonges destinés à lui nuire. Si seulement, la photo était le portrait d'un inconnu ! »

— Voilà, voilà ! s'écria le garçon.

La veuve Minami prit la photo, de la taille d'une carte de visite, et, l'éloignant de ses yeux de presbyte, elle la plaça dans la lumière de la lampe. À cause du reflet, on distinguait mal la surface de la photo. Sous un certain angle, elle finit par voir clairement les traits d'un beau garçon souriant en polo blanc. C'était Yûichi.

Sa douleur atteignait son comble et elle avait complètement perdu le courage d'affronter son fils. L'extraordinaire force de volonté dont elle avait fait preuve jusque-là fut soudain décimée. Elle rendit hébétée la photo du garçon. Elle était devenue incapable de rire ou de parler.

On entendit des bruits de pas dans l'escalier. Ce devait être un nouveau client qui montait. Mais en s'apercevant que c'était une femme, deux hommes qui s'embrassaient, enlacés sur la banquette d'un box, se séparèrent précipitamment. La jeune femme reconnut la mère de Yûichi et se rapprocha, l'air grave.

— Maman, dit-elle.

La veuve Minami perdit ses couleurs et leva les yeux vers la jeune femme. C'était Yasuko.

Les propos que belle-mère et bru échangèrent alors rapidement étaient pitoyables.

— Pourquoi êtes-vous venue dans un pareil endroit ? questionna la belle-mère.

La bru ne répondit pas. Elle ne demandait qu'à rentrer à la maison.

— Mais... vous retrouver dans un pareil endroit...

— Maman, rentrons. Je suis venue vous chercher.

— Comment avez-vous compris que j'étais là ?

— Je vous expliquerai plus tard. Rentrons d'abord.

Les deux femmes se hâtèrent de payer, sortirent du café et montèrent dans la voiture que la belle-mère avait fait attendre dans un coin. Yasuko, elle, avait laissé repartir son taxi.

La veuve Minami s'abandonna contre le dossier, les yeux fermés. La voiture démarra. Yasuko était assise sur le bord de la banquette pour surveiller sa belle-mère.

— Oh, vous êtes complètement trempée de sueur !

Elle essuya avec son mouchoir le front de sa belle-mère. La veuve entrouvrit enfin les paupières et dit :

— J'ai compris. Vous avez certainement lu la lettre que j'ai reçue.

— Ce n'est pas mon genre. J'ai reçu moi aussi une longue lettre ce matin. J'ai alors compris où vous étiez allée hier soir. J'ai pensé que vous n'accepteriez pas ma compagnie ce soir et j'ai préféré vous suivre.

— La même lettre à vous aussi... !

La veuve poussa un cri étouffé, comme mise au supplice par la douleur qui lui était infligée.

— Excusez-moi, Yasuko, dit-elle en pleurant.

Ces excuses sans raison, ces sanglots bouleversèrent Yasuko qui versa des larmes à son tour. Jusqu'à l'arrivée, les deux femmes pleurèrent en se consolant mutuellement, mais sans pouvoir échanger une parole sur l'essentiel.

*

Quand elles furent de retour, Yûichi n'était pas encore rentré. La vraie raison pour laquelle la veuve avait voulu agir seule, était moins le désir louable de ne pas impliquer sa bru, que la honte de devoir s'exposer au regard d'une étrangère ; mais une fois la honte dissipée dans les larmes, Yasuko devenait sa meilleure complice dans le secret et sa collaboratrice la plus sûre. Elles éloignèrent aussitôt Kiyô, en se réfugiant dans une pièce de la dépendance, où elles commencèrent par confronter les deux lettres ; mais il leur fallait encore du temps pour sentir en elles monter la haine contre le lâche auteur anonyme de ces missives.

L'écriture était la même. Le texte était absolument identique. Il y avait de nombreuses fautes d'orthographe et le style était d'une gaucherie extrême. Quelques passages laissaient supposer que l'auteur avait déformé son écriture à dessein.

L'auteur des lettres semblait se dire poussé par le devoir de rapporter les comportements de Yûichi. C'était, disait-il, un mari « complètement faux » ; « il n'aimait *pas du tout* les femmes » ; non seulement « il trahissait la famille et trompait la société », mais il ne craignait pas de briser l'heureuse union des autres. Tout homme qu'il était, il n'était que le jouet des hommes : il avait jadis été le *favori* de l'ancien comte Kaburagi et il était maintenant le bien-aimé du P.-D.G. des Automobiles Kawada. Ce n'était pas tout. Ce bel enfant terrible trahissait constamment la faveur de ses amants aînés et abandonnait, après les avoir aimés, d'innombrables amants plus jeunes que lui. On en dénombrait cent, au bas mot. « Et pour qu'aucun doute ne subsiste, il fallait préciser que » ces jeunes partenaires étaient tous de son sexe.

Entre-temps, Yûichi avait fini par prendre plaisir à voler ce qui appartenait aux autres. Un vieil homme auquel il avait ravi son mignon s'était suicidé. Et le même tort avait été porté à l'auteur de ces lettres.

« Veuillez comprendre que si je vous envoie une telle lettre », écrivait-il, « c'est que j'y suis poussé par des circonstances impérieuses. Si mes propos vous inspirent des doutes et si la véracité de mon témoignage vous paraît sujette à caution, il ne vous reste plus qu'à vérifier les faits, de vos propres yeux, en vous rendant, après le dîner, dans l'établissement sur lequel j'apporte plus loin des précisions et vous constaterez le bien-

fondé de mes accusations. Comme Yûichi y fait des apparitions régulières, si vous l'y rencontrez effectivement, vous y verrez une preuve irréfutable du rapport que je vous ai fourni. »

C'était là l'essentiel de cette lettre. Après quoi, un plan détaillé était dessiné dans les deux lettres, indiquant l'emplacement du Redon et l'auteur décrivait minutieusement les règles de conduite des habitués du café.

— Est-ce que vous avez rencontré Yûchan dans ce café ? demanda Yasuko.

La veuve qui avait eu l'intention de ne pas parler de la photo, l'avoua malgré elle.

— Je ne l'ai pas rencontré, mais j'ai vu sa photo. Un serveur qui avait l'air mal élevé gardait précieusement sur lui une photo de Yûichi.

Elle regretta aussitôt ce qu'elle venait de dire et ajouta, en guise d'excuse :

— ... Mais enfin, le fait est que je ne l'ai pas rencontré. Rien ne prouve que la lettre ne soit pas une suite d'inepties.

Mais son regard irrité démentait ses propos et montrait avec assez d'évidence qu'elle pensait le contraire.

La veuve Minami, qui était assise face à sa belle-fille, constata soudain que le visage de Yasuko ne portait aucune trace de bouleversement.

— Vous êtes étonnamment calme. C'est étrange. Alors que c'est tout de même votre mari.

Yasuko eut un geste désolé. Elle craignait que sa sérénité apparente n'eût attristé sa belle-mère. Celle-ci poursuivit :

— Je pense que ces lettres ne sont pas dénuées de fondement. Si ce qu'elles disent était vrai, est-ce que vous pourriez garder votre sérénité ?

À cette question contradictoire, Yasuko répondit de façon incohérente :

— Oui, je ne sais pas pourquoi, mais je pense que je le pourrais.

La veuve resta longtemps silencieuse. Puis, les yeux baissés, elle dit :

— C'est sans doute que vous n'aimez pas Yûichi. Ce qui est encore plus triste, c'est que plus personne n'a le droit de vous le reprocher. Et qu'il faut plutôt considérer que c'est faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Non, riposta Yasuko, sur un ton déterminé qui paraissait presque joyeux. Vous faites fausse route, maman. C'est exactement le contraire. À plus forte raison...

La veuve resta désemparée devant le visage de sa jeune bru.

Elles entendirent alors les pleurs de Keiko, derrière la porte coulissante de roseaux et Yasuko se leva aussitôt pour l'allaiter. La mère de Yûichi resta seule dans la pièce. L'odeur de l'encens que l'on brûlait contre les moustiques augmenta son inquiétude et elle se dit que si son fils rentrait, c'est elle qui ne saurait où se mettre. Elle qui en allant au Redon était tout excitée à l'idée de rencontrer son fils, redoutait maintenant plus que

tout de devoir l'affronter. Elle espérait au fond qu'il passerait la nuit dans un bouge quelconque et qu'il ne rentrerait pas.

*

On pouvait douter que les souffrances de la veuve Minami fussent fondées sur de simples remords. À la différence du jugement moral qui enseigne à celui qui le porte une attitude déterminée et de la douleur mentale qui est toujours accompagnée d'une expression grave, ce trouble qui ne venait que du renversement des idées les plus banales et des valeurs les plus communes ne manifestait même pas la gentillesse naturelle de la veuve, sur laquelle seuls le dégoût et la peur l'emportaient.

Les yeux fermés, elle se rappela la scène de l'enfer à laquelle elle avait assisté deux soirs de suite. En plus de ces lettres maladroites, il y avait ces phénomènes dont elle n'avait eu aucune connaissance préalable. Toutes les manifestations du dégoût convergeaient en elle, indescriptible désagrément, horreur, haut-le-cœur, répulsion, écœurement, nausée. Et puis, les employés du café aussi bien que la clientèle conservaient des expressions courantes d'êtres humains, les expressions les plus imperturbables du train-train quotidien et l'ensemble formait un contraste des plus déplaisants.

« Ils ont ce comportement en pensant que c'est la chose la plus naturelle », se disait-elle avec colère. « Mais que ce monde à l'envers est horrible ! Quelle que soit l'idée que ces pervers se font d'eux-mêmes, c'est moi qui ai raison, et mes yeux ne se trompent pas. »

Dans ce genre de réflexions, elle se sentait impeccablement vertueuse comme jamais, jusque-là, elle ne l'avait éprouvé, dans la pureté de son cœur. Il est normal que, lorsque les valeurs auxquelles l'on croyait fermement et qui formaient les piliers de sa vie, se voient bafouées, on pousse un cri de révolte. La quasi-totalité des hommes mûrs appartiennent à la même catégorie humaine que les femmes vertueuses.

Jamais elle n'avait connu un tel bouleversement, jamais elle n'avait été plus confortée dans sa conviction d'avoir vécu comme il convenait les dizaines d'années de son existence. Son jugement était simple. Une expression aussi effrayante que ridicule expliquait clairement tout : « perversion sexuelle ». Et que ces mots, dégoûtants comme une chenille, qui n'auraient jamais dû être formés par les lèvres d'une dame de bonne famille, fussent en rapport direct avec son fils, voilà ce que cette mère malheureuse oubliait.

Lorsqu'elle avait vu deux hommes s'embrasser, la veuve, prise de nausée, avait détourné les yeux.

« S'ils avaient eu de l'*instruction*, ils n'auraient jamais été capables de faire ça ! »

Quand le mot *instruction*, dont le ridicule rivalisait avec celui de l'expression « perversion sexuelle », lui vint à l'esprit, la fierté longtemps assoupie se réveilla chez la veuve Minami.

L'éducation qu'elle avait reçue était la meilleure qui se pût concevoir dans une bonne famille. Son père, qui appartenait à la classe montante de l'époque de Meiji, aimait autant que les médailles les « bonnes manières ». Dans sa famille, les bonnes manières

régnait, jusque chez le chien. Aux repas, même quand seuls les membres de la famille étaient réunis, ils utilisaient, par exemple, pour se demander la sauce, des formules comme : « Cela ne vous ennuerait-il pas... » L'époque durant laquelle la veuve Minami avait été élevée était plutôt agitée. Mais c'était une grande époque. Sa naissance coïncida avec la victoire de la guerre sino-japonaise et à onze ans, elle assista à celle de la guerre russo-japonaise. Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, où elle fut intégrée à la famille Minami, ses parents n'avaient pas d'autre appui que la force de cette morale « distinguée », d'une grande fiabilité, qui appartenait à leur époque et à leur société.

Elle resta sans enfant durant les quinze premières années de son mariage, ce qui la mortifiait en présence de sa belle-mère. Quand Yûichi naquit, elle fut soulagée. Mais alors, les valeurs « distinguées » auxquelles elle avait cru changèrent de contenu. C'est que le père de Yûichi, qui était déjà dépravé durant ses études, avait poursuivi ses débauches durant ces quinze premières années de mariage. La plus grande satisfaction qu'apportait la naissance de Yûichi à sa mère était de lui épargner l'obligation de devoir adopter les graines que son mari aurait semées dans des champs douteux.

Telle était la vie à laquelle elle se heurtait tout d'abord, mais le respect infini que son mari lui inspirait et son amour-propre naturel trouvaient un facile compromis et lui enseignèrent une nouvelle attitude amoureuse, substituant à la patience la tolérance et à l'humiliation la compréhension. C'était cela, l'amour « distingué ». Il lui semblait qu'il n'y avait rien qui pût en ce monde échapper à sa mansuétude. À part le « mauvais goût » !

Lorsque l'hypocrisie s'attaque aux problèmes de goût, autant on passe sur les grandes choses avec détachement, autant pour les petites choses on se montre moralement intransigeant : le dégoût que la veuve Minami éprouvait à l'égard de l'ambiance du Redon n'était pas du tout contradictoire avec l'attitude qui aurait consisté à la mépriser comme une simple faute de goût. Ce qu'elle ne lui pardonnait pas, c'était sa « vulgarité ».

Dans de telles conditions, il était logique que sa gentillesse naturelle ne fût pas encline à la compassion à l'égard de son fils. En outre, la veuve Minami ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi cette affaire si grossière, si vulgaire, qui n'aurait dû mériter que son écœurement, avait à ce point partie liée avec la souffrance et les larmes qui la faisaient frémir jusqu'au plus profond d'elle-même.

Yasuko avait fini de donner le sein à Keiko et l'avait couchée. Elle revint auprès de sa belle-mère.

— Finalement, j'ai décidé de ne pas voir Yûichi ce soir, dit cette dernière. De cette manière, je m'entretiendrai demain avec lui, moi-même. Vous devriez aller vous coucher. Il est inutile de se torturer.

Elle appela Kiyo. Le veuve Minami exigea que la bonne préparât sur-le-champ son lit. Elle avait le sentiment d'être poursuivie par quelque chose. Elle était sûre qu'une fois dans le lit, sous le coup de son extrême fatigue, elle s'écroulerait, comme un ivrogne, assommé par l'alcool, sombre dans le sommeil, et que, grisée par la souffrance, elle dormirait profondément.

Pendant l'été, les Minami choisissaient une pièce fraîche pour prendre leurs repas. Le lendemain, dès les premières heures, la canicule revint ; Yûichi, sa mère et sa femme s'installèrent sur la véranda pour boire des jus de fruits glacés, et manger des œufs et du pain. Pendant le petit déjeuner, Yûichi avait l'habitude de lire le journal posé sur ses genoux ; ce matin-là aussi, absorbé par sa lecture, il faisait tomber des miettes de toast, dans un bruit de grêlons.

À la fin du repas, Kiyo apporta le thé, débarrassa la table et s'en alla.

À trop réfléchir, on finit au contraire souvent par se comporter maladroitement : lorsque la veuve Minami tendit devant Yûichi les deux lettres d'un geste presque grossier, Yasuko, le cœur palpitant, baissa la tête. Yûichi, caché derrière son journal, ne voyait pas les lettres. La veuve, les deux lettres à la main, tapota le journal par-derrière.

— Cesse donc de lire ce journal. Nous avons reçu ces deux lettres.

Il replia négligemment son journal, le posa sur la chaise qui se trouvait près de lui et il vit la main tremblante de sa mère qui tendait les lettres et son visage qui, à force de tension, avait l'air de sourire. Il constata que les enveloppes portaient le nom de sa femme et celui de sa mère comme destinataires, mais quelles ne portaient pas d'adresse d'expéditeur. Il sortit l'une après l'autre les deux lettres épaisses. La mère dit, sur un ton irrité :

— Elles sont exactement identiques, la mienne et celle de Yasuko.

Dès qu'il commença à lire ces lettres, Yûichi lui aussi eut les mains qui tremblaient. Tout en lisant, il essuyait de temps à autre la sueur qui perlait sur son front livide.

Il ne lisait presque pas. Il devinait la teneur de la dénonciation. Ou plutôt, il s'évertuait à savoir comment s'en sortir.

Il eut au coin des lèvres un sourire qui se voulait amer. Il prit son courage à deux mains et regarda sa mère dans les yeux.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces inepties ? Une lettre aussi privée de fondement et aussi vile... C'est parce que je suis envié, qu'on me fait ce coup bas.

— Non, tu sembles ignorer que je suis allée moi-même dans ce café vulgaire qui est indiqué dans la lettre. Et là, j'ai pu voir de mes propres yeux, très nettement, une photo de toi.

Il resta sans voix. Son cœur bouleversé ne pouvait deviner que, malgré la violence de son ton et la fureur de son expression, sa mère était en réalité très loin de la tragédie de son fils et que le sentiment qu'elle éprouvait était plus proche de la colère de le voir porter une cravate de mauvais goût. Mais dans sa hâte il vit dans le regard de sa mère la « société ».

... Yasuko se mit à pleurer doucement.

Cette femme d'ordinaire si réticente à montrer son chagrin, ne comprenait pas elle-même pourquoi elle pleurait sans être réellement triste. En cachant ses larmes, elle craignait d'être haïe par son mari et en les versant devant lui, elle le sauvait, sans en être

consciente. Sa physiologie était conçue pour l'amour et elle avait été, en quelque sorte, entraînée à fonctionner utilitairement pour l'amour.

— Maman, ne soyez pas trop dure, dit-elle précipitamment d'une voix feutrée au creux de l'oreille de sa belle-mère, avant de se lever.

Courant presque sur la terrasse qui entourait la maison, elle alla dans la chambre où dormait Keiko.

Tout en gardant le silence, Yûichi restait figé. Il avait besoin de faire un *geste* immédiat. Il déchira sèchement la dizaine de feuilles de papier à lettres qui étaient éparpillées sur la table, en les prenant par un seul côté. Il les mit en boule et les glissa dans la manche de son kimono blanc d'été orné de griffes croisées. Il attendait la réaction de sa mère. Mais elle était accoudée à la table, tenant son front entre ses doigts.

C'est le fils qui, au bout d'un moment, rompit le silence.

— Tu ne comprends pas, maman. D'accord, si tu crois que ces lettres ne disent que la vérité, mais...

La veuve Minami répondit presque dans un cri :

— Que va devenir Yasuko ?

— Yasuko ? Mais je l'aime.

— Mais je croyais que tu n'aimais pas les femmes. Puisque tu n'aimes que les garçons mal élevés et les hommes mûrs ou les vieillards, s'ils sont riches.

Il fut stupéfait d'entendre sa mère s'exprimer ainsi, sans la moindre tendresse. En réalité, la fureur de cette femme avait pour objet le lien de sang qui l'unissait à son fils : autrement dit, c'était à moitié contre elle-même qu'elle s'emportait, semblant s'interdire de verser des larmes de compassion.

« N'est-ce pas maman elle-même », se dit-il, « qui m'a forcé à épouser le plus vite possible cette Yasuko ! Elle exagère de m'en imputer à moi seul la responsabilité. »

La pitié qu'il éprouvait pour la maladie de sa mère le retint d'exprimer tout haut cette objection.

— En tout cas, j'aime Yasuko, déclara-t-il sur un ton tranchant. Tout ce qu'il vous faut, c'est que je prouve que j'aime aussi les femmes, non ?

Sa mère qui ne prêtait qu'une oreille distraite à cette justification, lui répondit en des termes délirants proches du chantage.

— ... En tout cas, il faut que j'aie de ce pas voir M. Kawada.

— Un procédé aussi *vulgaire* ne te sied guère. M. Kawada pensera que c'est du chantage.

Le mot de son fils avait visé juste. La malheureuse mère murmura des paroles inintelligibles et quitta la table, laissant Yûichi seul.

Il restait donc seul devant la table du petit déjeuner. Devant ses yeux, il y avait une nappe propre où étaient tombées quelques miettes de pain et un jardin qui baignait dans

la lumière filtrée par les arbres et qu'envahissait la stridulation des cigales. Sinon la boule de papier qui alourdissait sa manche droite, rien ne troublait cette belle matinée. Yûichi alluma une cigarette. Il retroussa les manches bien amidonnées de son kimono d'été et croisa les bras. Chaque fois qu'il voyait ses propres bras juvéniles, il se sentait toujours exagérément fier de sa santé. Sa poitrine étouffait, comme oppressée par une lourde planche et son cœur battait plus vite que d'habitude. Mais cette suffocation se distinguait mal de l'attente d'une joie et cette inquiétude avait plutôt quelque chose de radieux. Il constata avec regret que sa cigarette était déjà presque entièrement consumée. Il se dit :

« Au moins, en ce moment, je ne m'ennuie pas du tout ! »

Il chercha sa femme. Elle était au premier étage. Il avait vaguement entendu l'air de la boîte à musique venant du premier étage.

Dans la pièce bien aérée, étendue sous la moustiquaire, Keiko tournait ses yeux grands ouverts et souriants vers la boîte à musique. Yasuko accueillit Yûichi avec un sourire, mais cette feinte bonne humeur déplut à son mari. Il avait ouvert son cœur en montant dans la chambre, mais le sentit se refermer à cette vue.

Après un long silence, Yasuko déclara :

— ... Tu sais, je ne pense rien de cette lettre.

Mais elle insista avec maladresse :

— ... Je te plains simplement.

Ces paroles de compassion blessèrent d'autant plus le cœur du jeune homme, qu'elles avaient été prononcées avec une extraordinaire tendresse. Ce qu'il avait espéré de sa femme, c'était moins une compassion sincère qu'un mépris ouvert ; son amour-propre ulcéré, contredisant la déclaration tranchante qu'il avait faite quelque temps auparavant, n'était pas loin de préparer une vengeance infondée contre sa femme.

*

Yûichi avait besoin d'être aidé. Il pensa tout de suite à Shunsuké. Mais il se rendit tout de suite compte que Shunsuké était en partie responsable de sa situation et il écarta ce nom avec haine. Il aperçut alors sur son bureau une lettre qu'il avait reçue de Kyôto deux ou trois jours auparavant.

« Il faut que je demande à M^{me} Kaburagi de venir. Elle seule peut m'aider en ce moment », se dit-il.

Il ôta aussitôt son kimono d'été et se prépara pour aller expédier un télégramme.

Il n'y avait pas grand monde dans la rue lorsqu'il sortit, et la réverbération du soleil était terrible. Il était passé par la porte de service. Il vit devant l'entrée principale quelqu'un qui hésitait à pénétrer à l'intérieur, qui commença par entrer, puis qui ressortit. L'inconnu avait l'air de guetter la sortie d'un membre de la famille.

C'était un garçon de petite taille et quand il tourna son visage vers lui, Yûichi fut stupéfait de reconnaître Minoru. Ils se précipitèrent l'un vers l'autre et se serrèrent la main.

— Des lettres sont arrivées, non ? Des lettres bizarres, hein, j'ai compris que c'était mon père qui les avait envoyées. J'étais tellement désolé pour toi que j'ai fui la maison. Apparemment, mon père t'a fait suivre par un espion. Et il a tout découvert sur notre liaison.

Yûichi n'était pas étonné.

— Je me doutais bien que c'était quelque chose de ce genre.

— J'ai quelque chose à te dire, Yûchan.

— Pas ici. Il y a un petit parc dans le quartier. Nous allons parler là-bas.

Feignant le calme d'un aîné, Yûichi l'entraîna par le coude. Tout en accélérant le pas, ils évoquèrent avec un débit rapide le malheur qui avait fondu sur eux.

Le parc de N. était une partie de ce qui avait été autrefois le jardin du duc de N. Une vingtaine d'années auparavant, cet aristocrate avait vendu son vaste terrain en le découpant en parcelles et il avait fait don à l'arrondissement d'un coin du jardin, en pente, entourant un étang.

La vue de l'étang rempli de nénuphars épanouis était belle ; à part deux ou trois enfants qui essayaient d'attraper des cigales, le jardin était presque vide, car il était près de midi. Yûichi et Minoru s'assirent à l'ombre d'un pin, sur la pente, face à l'étang. La pelouse n'avait pas été nettoyée depuis longtemps : elle était parsemée de papiers gras et d'écorces de mandarines. Un papier journal était resté accroché dans un arbuste au bord de l'étang. Après le coucher de soleil, ce petit parc serait plein de promeneurs venus quérir un peu de fraîcheur.

— Qu'as-tu à me dire ? demanda Yûichi.

— Écoute, maintenant que cette chose est arrivée, je n'ai plus envie de rester une seule journée de plus chez le vieux. J'ai décidé de faire une fugue. Tu m'accompagnes, Yûchan ?

— T'accompagner... ? répondit Yûichi avec hésitation.

— C'est l'argent qui t'effraie ? Tu n'as aucune inquiétude à avoir. Regarde tout ce que j'ai.

De l'air le plus sérieux, il tâtonna, la bouche ouverte, dans la poche arrière de son pantalon, pour tenter de le déboutonner. Il en sortit une liasse de billets soigneusement enveloppée.

— Tiens, dit-il, en la mettant dans la main de Yûichi. C'est lourd, non ? Il y a cent mille yens.

— D'où te vient cet argent ?

— J'ai forcé le coffre du vieux et j'ai emporté tout le liquide.

Yûichi voyait là l'aboutissement pitoyable, minable de l'aventure dont ils avaient rêvé tous deux depuis un mois. Ils avaient voulu défier la société et avaient aspiré à toutes sortes de jeunesses tragiques, quelque action intrépide, quelque expédition périlleuse, quelque forme héroïque du mal, une amitié pathétique, de celles qui unissent

deux soldats que la mort guette le lendemain, un coup d'État sentimental dont l'échec était assuré. Conscients de leur propre beauté, ils se savaient promis à un destin tragique.

Ils étaient persuadés qu'une gloire avant tout dangereuse les attendait : lynchage d'une cruauté diabolique au cœur d'une société secrète, la mort d'Adonis victime d'un sanglier, une oubliette souterraine peu à peu envahie d'eau que ferait tomber goutte à goutte un ennemi pour les noyer progressivement, une cérémonie d'initiation au péril de leur vie au fond de quelque caverne, le sacrifice de leur vie pour sauver celles de centaines de soldats de leur camp. Un tel dénouement catastrophique était le seul digne de leur jeunesse, et si l'on manquait une telle occasion il fallait, alors, que la jeunesse elle-même s'éteignît. Et par rapport à l'intolérable mort de la jeunesse, celle du corps n'était rien. Comme c'est le cas de nombreuses jeunesesses (car vivre sa jeunesse, c'est une mort impétueuse continue), la leur aspirait constamment à une nouvelle destruction. Un beau jeune au seuil de la mort se doit d'avoir le sourire aux lèvres.

... Mais maintenant Yûichi avait sous les yeux l'épilogue effectif de ces rêveries et ce n'était qu'un fait divers, qui n'avait ni l'odeur de la gloire ni celle de la mort. Et ce petit incident crasseux comme un rat d'égout aurait peut-être les honneurs de la presse. Mais alors dans un articulet gros comme un morceau de sucre...

« Finalement, ce garçon rêvait, comme n'importe quelle femme, d'une vie tranquille », se dit Yûichi avec déception. « Il aimerait que nous allions quelque part vivre ensemble, fuguant avec l'argent qu'il a volé. Ah, si seulement ce type avait le courage d'assassiner son père ! Alors, oui, je m'agenouillerais devant lui. »

Yûichi interrogea intérieurement le double en lui, qui était un jeune père de famille. Il décida aussitôt de l'attitude à prendre. Il lui semblait que, comparée à ce misérable dénouement, l'hypocrisie était de loin préférable.

— Puis-je garder cet argent ? demanda-t-il, en cachant la liasse dans sa poche intérieure.

Minoru, exprimant la confiance la plus candide dans ses yeux doux de lapin, répliqua :

— D'accord.

— Il faut que je passe à la poste. Tu m'accompagnes ?

— Je te suis n'importe où. Maintenant que je t'appartiens, corps et âme.

— Tu en es sûr ? demanda-t-il comme pour s'en assurer.

À la poste, Yûichi envoya à M^{me} Kaburagi un télégramme dont le texte : « Venez de toute urgence » était comme celui d'un enfant gâté. Il héla un taxi dans lequel il fit monter Minoru.

— Où allons-nous ? demanda Minoru, espérant à demi.

Comme Yûichi avait murmuré la destination au chauffeur, lorsqu'il s'était arrêté pour les prendre, Minoru, qui ne l'avait pas entendue, imaginait qu'ils se rendraient dans un hôtel luxueux.

Mais voyant que le taxi prenait la direction de Kanda, le garçon s'agita comme une brebis égarée que l'on ramène au bercail.

— Laisse-moi faire, tu peux compter sur moi, dit Yûichi.

Minoru sourit de ce ton déterminé que prenait Yûichi, comme si une idée lui traversait soudain l'esprit. Il pensait que son héros allait se venger en usant de ses muscles.

Le garçon trembla de joie, en se représentant le visage atroce du cadavre de son père adoptif. Ce que Yûichi rêvait de Minoru, Minoru le rêvait de Yûichi. Yûichi brandissait un couteau. Il sectionnait avec froideur la carotide du vieux. En imaginant la beauté de l'assassin en cet instant même, Minoru contemplait le profil de Yûichi, qui lui parut aussi parfait que Dieu.

Le taxi était arrivé devant le café. Yûichi descendit. Minoru le suivit. En plein été et à midi, ce quartier d'étudiants était désert. Ils traversèrent la rue et le soleil au zénith ne formait presque pas d'ombre à leurs pieds. Minoru leva fièrement le regard vers les fenêtres des maisons environnantes, au premier et au deuxième étage. Aucun témoin n'aurait jamais imaginé que ces deux jeunes gens allaient assassiner quelqu'un. Les plus grandes actions sont toujours accomplies aux heures où tout se fait à découvert.

Le café était presque vide. Lorsqu'on venait de l'extérieur, il paraissait très sombre. En voyant entrer les deux garçons, Fukujirô qui était assis à la caisse, se leva précipitamment.

— Où étais-tu passé ? demanda-t-il brutalement à Minoru.

Minoru présenta calmement Yûichi à Fukujirô. Ce dernier blêmit.

— J'ai quelque chose à vous dire, annonça Yûichi.

— Je vous écouterai dans l'arrière-boutique. Suivez-moi.

Fukujirô confia la caisse à un serveur.

— Toi, tu attends ici, dit Yûichi à Minoru qui resta à la porte.

Yûichi sortit tranquillement de sa poche intérieure un paquet qu'il tendit à Fukujirô, stupéfait.

— Il semble que Minoru ait sorti cela de votre coffre. Comme il me l'a confié, je vous le rends tel quel. Je pense que Minoru n'a pas réfléchi aux conséquences de son acte. Ne le réprimandez pas.

Fukujirô, en silence, regarda le visage du beau jeune homme avec perplexité. Il faisait alors un étrange calcul. Il était tout de suite tombé amoureux de celui-là même auquel il s'était attaqué par des moyens aussi vils. Dans sa précipitation, il inventa un stratagème idiot, en pensant qu'il convenait maintenant de tout avouer, quitte à s'exposer à sa condamnation, et de lui laisser entendre qu'il bénéficiait de son exceptionnelle « sympathie ». Il lui fallait d'abord s'excuser. Il trouverait des réponses toutes faites dans la littérature épique et dans les récitations populaires : « Frère, tu es grand, la victoire est à toi ! Devant ta magnanimité, ma médiocrité s'incline. Fais de moi ce que bon te semble, roue-moi de coups de pied ou de coups de poing. »

Mais, avant de se lancer dans ce grand numéro de théâtre, il devait encore liquider une affaire : il devait compter l'argent. Comme il connaissait par cœur le montant de sa caisse, il fallait arriver au même chiffre. Mais cent mille yens ne peuvent pas être comptés en un instant. Il rapprocha sa chaise de la table et après avoir légèrement penché la tête vers Yûichi, il ouvrit l'enveloppe et se mit à compter les billets avec concentration.

Yûichi observa le mouvement de ces doigts experts de petit commerçant, en train de dénombrer les billets. Dans ces gestes mesquins, il y avait une sincérité sinistre qui dépassait leur amour, la dénonciation et le vol. Quand il eut terminé son calcul, il posa les deux mains sur la table et s'inclina devant Yûichi.

— Le compte y est ?

— Oui, exactement.

Fukujirô avait manqué l'occasion. Yûichi s'était déjà levé. Il se dirigea vers la porte, sans jeter un regard à Fukujirô. Minoru avait pu assister au déroulement de la scène de trahison de son héros. Adossé contre le mur, livide, il regarda Yûichi venir vers lui. En sortant, Yûichi le salua, mais il détourna le regard.

Yûichi avançait d'un pas décidé dans la ville écrasée par l'été. Personne ne le suivait. Un sourire se formait malgré lui au coin de ses lèvres. Pour ne pas éclater de rire, il fronçait les sourcils en marchant. Il débordait d'une joie orgueilleuse, incomparable, et comprenait pourquoi le plaisir de la charité emplissait celui qui l'exerçait d'un tel orgueil. Quand il s'agissait de plaire au cœur, aucun vice, il s'en rendait compte, n'égalait l'hypocrisie. Et cela l'amusa beaucoup. Grâce au numéro de théâtre, qu'il venait de faire, il se sentait allégé d'un poids. Il avait l'impression d'être délivré du relent amer qui, depuis ce matin-là, le gênait. Pour parfaire sa joie, il voulut acheter un objet quelconque et absurde. Dans une petite papeterie, il acquit le taille-crayon en celluloid le moins cher et une plume.

CHAPITRE XXIX

Deus ex machina

Yûichi avait une sérénité parfaite et il affronta cette période de crise avec un calme exemplaire. C'était un calme simplement explicable par la profondeur de sa solitude, mais il paraissait tellement détaché que sa famille finit par se demander si ces lettres de dénonciation n'étaient pas totalement infondées.

Il passait des journées tranquilles et presque muettes. Tel un funambule, il avait sous ses pieds sa propre destruction et, placide, il passait un temps infini à lire le journal du matin et faisait la sieste l'après-midi. Il fallut moins d'un jour à la famille pour perdre le courage de résoudre ce problème : on ne pensait plus qu'à fuir ce sujet. Car ce n'était pas un sujet « conforme aux bonnes manières ».

Il reçut une réponse télégraphique de M^{me} Kaburagi. Elle arriverait à Tôkyô par l'express *Hato* à vingt heures trente. Il alla la chercher à la gare de Tôkyô.

Elle descendit du train, chargée d'un petit sac de voyage, et aperçut Yûichi dans une chemise bleue aux manches retroussées ; il portait sa casquette d'étudiant ; dès qu'il sourit avec naturel, elle devina sa souffrance plus vite que ne l'aurait fait sa mère. Il se pouvait que cette expression de souffrance secrète fût cela même dont elle avait rêvé jadis. Elle s'approcha de lui sur ses souliers à talon haut. Il se précipita vers elle et, les yeux baissés, lui prit son sac des mains, comme en le lui arrachant.

Elle était essoufflée. Elle sentit alors posé sur elle le regard passionné que le jeune homme naguère avait pour elle.

— Depuis tout ce temps... Que s'est-il passé ?

— Je vous raconterai tout dans le détail plus tard.

— Tout va bien. Maintenant que je suis là, vous n'avez plus d'inquiétude à avoir.

En effet, le regard de M^{me} Kaburagi exprimait une force invincible, qui ne reculerait devant rien. Il se raccrochait à une femme qu'il avait autrefois si facilement mise à ses genoux. Elle lut alors dans le sourire fragile du beau jeune homme l'épreuve qu'il avait subie. Sentant qu'elle n'en était pas la cause, elle sentit naître en elle à la fois de la tristesse et un courage redoutable.

— Où allez-vous loger ? demanda Yûichi.

— J'ai réservé par télégramme dans l'auberge qui était autrefois le bâtiment principal de notre propriété.

Ils se rendirent dans cette auberge où les attendait une grande surprise. Pensant bien faire, le propriétaire de l'auberge avait préparé pour elle la pièce occidentale du premier étage de l'annexe, où elle avait pris sur le fait son mari et Yûichi.

Il vint les accueillir. Ce fin matois, aux manières démodées, n'oubliait pas de la traiter en comtesse. Gêné du rapport de cliente à hôtelier qui s'établissait entre eux, il avait l'impression d'être un usurpateur et fit l'éloge du lieu, comme si c'eût été lui l'invité. Il longea les murs comme un gecko.

— Les meubles sont si admirables, que je me suis permis de les laisser en l'état. Mes clients les apprécient beaucoup et m'affirment qu'il est rare de trouver des meubles aussi authentiques et aussi stylés. Quant à la tapisserie, je vous prie de m'excuser, mais je me suis permis de la changer. L'éclat de ce pilier d'acajou est d'une beauté indicible, tout en restant discret...

— Mais c'était autrefois la maison de l'Intendant.

— Oui, je sais, c'est ce qu'on m'a dit.

M^{me} Kaburagi ne protesta pas outre mesure de s'être fait attribuer cette chambre. Après le départ du directeur, elle se releva et observa non sans nostalgie cette chambre d'un style ancien, qui paraissait plus petite à cause de la présence d'un lit protégé par une moustiquaire blanche. Elle qui avait quitté cette maison à l'instant même où elle avait entrevu cette chambre, revenait dans cette chambre six mois plus tard. Mais elle n'était pas du genre à voir dans cette coïncidence un signe funeste. Et puis, la tapisserie de la pièce avait été « changée ».

— Vous avez chaud, non ? Vous devriez aller prendre une douche.

Comme elle lui donnait ce conseil, Yûichi ouvrit la porte qui donnait sur l'ancienne bibliothèque, exigüe et oblongue. Il l'éclaira. Les livres avaient entièrement disparu et les murs étaient recouverts de carreaux d'un blanc immaculé. La bibliothèque avait été transformée en une salle de bains de taille convenable.

De même que les voyageurs qui reviennent sur un lieu visité autrefois commencent par ne retrouver que d'anciens souvenirs, de même M^{me} Kaburagi, préoccupée seulement par la calme souffrance de Yûichi, qui était comme une copie de sa propre souffrance, n'avait pas remarqué sa métamorphose. Elle le voyait comme un enfant qui ne savait pas quoi faire au fond de sa souffrance. Elle ne savait pas qu'il était le propre *témoin* de sa souffrance.

Il s'enferma dans la salle de bains. Il y eut des bruits d'eau. Ne supportant plus la chaleur, elle porta la main à sa nuque, pour défaire une rangée de petits boutons et desserrer son col. Elle découvrit son épaule encore lisse. Comme elle n'aimait pas les ventilateurs, elle n'alluma pas celui qui se trouvait dans la pièce. De son sac, elle sortit un éventail de Kyôto garni de poudre d'argent et s'éventa.

« Quel contraste cruel entre son malheur et mon bonheur, de l'avoir enfin revu après tout ce temps ! Nos sentiments, les siens et les miens, sont constitués comme les fleurs et les feuilles de cerisier : agencées de telle sorte à ne jamais se voir. »

Un papillon de nuit se cognait à la moustiquaire de la fenêtre. Elle comprenait l'énervement et la suffocation de ce gros papillon qui dispersait la poudre de ses ailes.

« Maintenant, je n'ai plus qu'à me dire ceci. Au moins, à présent, mon bonheur lui remonte le moral... »

Elle considéra le canapé de style rococo, où elle s'était parfois assise avec son mari et qui était resté le même qu'avant. En effet, elle s'était assise *avec* son mari. Mais ils s'asseyaient toujours en gardant une certaine distance entre eux, de sorte que même les pans de leurs vêtements ne puissent se toucher... Elle eut soudain la vision de Yûichi et de son mari, enlacés dans une étrange posture. Ses épaules découvertes frissonnèrent.

Si elle les avait surpris, c'était simplement par hasard ou en obéissant à un sentiment indubitablement candide. Elle avait voulu entrevoir la forme d'un bonheur qui n'existerait de façon certaine et permanente que par sa propre absence ; mais comme toujours, un espoir trop ambitieux avait un effet néfaste... Et maintenant, elle se retrouvait dans la même chambre avec Yûichi. Elle était à l'endroit même où le bonheur aurait pu exister. Elle était là, *à la place du* bonheur... Cette âme tout à fait lucide s'éveilla tout de suite à cette réalité évidente : son bonheur était sans fondement et Yûichi n'aimait pas du tout les femmes. Comme parcourue d'un frisson, elle se reboutonna dans le dos. Elle s'était aperçue que toute coquetterie était inutile. Autrefois, si elle avait défait un seul bouton, elle aurait certainement eu conscience de la présence d'un homme à ses côtés, prêt à la reboutonner ; si un homme l'ayant connue à cette époque, avait constaté son actuelle discrétion, il se serait frotté les yeux.

Yûichi sortit de la salle de bains, en se coiffant avec son peigne. Son visage humide, luisant, juvénile rappela à M^{me} Kaburagi le visage mouillé par l'averse qu'elle avait surpris jadis, en tombant par hasard sur Kyôko dans un café.

Elle voulut se libérer de ce souvenir et s'écria étrangement :

— Allez, racontez-moi vite. Maintenant que vous m'avez fait venir jusqu'à Tôkyô, vous voulez vous faire prier ?

*

Une fois qu'il eut tout dit, Yûichi lui demanda son aide. Ce qu'elle comprit, c'est qu'il fallait, par tous les moyens, saper la véracité de ces lettres. Elle prit aussitôt l'audacieuse décision de rendre visite aux Minami, belle-mère et bru, dès le lendemain. L'ayant promis, elle laissa partir Yûichi. Ça l'excitait même assez. L'originalité du caractère de M^{me} Kaburagi consistait dans le fait que son cœur d'une noblesse innée et son cœur de prostituée se réunissaient le plus naturellement du monde.

Le lendemain, les Minami devaient donc recevoir une visiteuse soudaine et imprévue. On la fit monter au salon du premier étage. La mère de Yûichi l'accueillit.

M^{me} Kaburagi déclara qu'elle aurait aimé également voir Yasuko. Elle précisa aussi que seul Yûichi était indésirable. Ce dernier, comme s'ils s'étaient donné le mot, resta enfermé dans son bureau.

M^{me} Kaburagi, qui avait enveloppé son corps devenu quelque peu opulent, dans un vêtement mauve, était imposante. Elle restait constamment souriante, sereine, courtoise : elle rassura la pauvre mère qui s'attendait à de nombreux ragots avant même qu'elles n'aient commencé à converser.

— Excusez-moi, mais le ventilateur me gêne un peu...

Comme c'était le désir de leur visiteuse, elles se firent apporter des éventails. Tenant langoureusement le manche du sien, la visiteuse regarda Yasuko à la dérobée. Depuis le bal de l'année précédente, c'était la première fois que les deux femmes étaient assises face à face.

« Dans une situation ordinaire, il aurait été plus normal que je fusse jalouse d'elle », se dit M^{me} Kaburagi.

Mais son cœur impétueux n'éprouvait que du mépris pour cette jolie fille qui malgré elle paraissait épuisée.

— Yûchan m'a envoyé un télégramme pour me faire venir, commença-t-elle. Hier soir, il m'a tout révélé sur ces curieuses lettres. C'est à ce propos, que je me suis permis de venir vous parler. D'autant plus que le contenu des lettres concerne aussi mon mari, semble-t-il...

La veuve Minami, muette, baissait la tête. Yasuko, qui jusque-là détournait le regard, le dirigea vers M^{me} Kaburagi. Puis, d'une voix faible, mais déterminée, elle dit à sa belle-mère :

— Je crois qu'il vaut mieux que je me retire.

Redoutant d'être laissée seule, sa belle-mère l'en empêcha.

— Mais M^{me} Kaburagi désire nous entretenir ensemble.

— S'il s'agit encore de ces lettres, je ne veux plus en entendre parler.

— C'est aussi mon sentiment. Mais si nous n'écoutons pas ce qu'on veut nous dire, je pense que nous le regretterons plus tard.

Les circonlocutions polies par lesquelles ces femmes évitaient de prononcer un mot affreux avaient quelque chose de dérisoire. M^{me} Kaburagi posa, pour la première fois, cette question :

— Mais pourquoi, Yasuko ?

Yasuko était consciente de rivaliser de courage, en ce moment, avec M^{me} Kaburagi.

— Parce que, moi, maintenant, je ne pense plus rien de ces lettres.

Entendant cette réponse rusée, M^{me} Kaburagi se mordit les lèvres.

« Ah ! Cette femme me croit son ennemie et me défie. »

Cette idée épuisa ses ressources de tendresse. Et cela lui fit omettre la procédure destinée à convaincre cette jeune femme vertueuse et bornée qu'elle était une alliée de son mari. De son côté, elle oubliait les limites de son rôle et ne se gêna pas pour s'exprimer en termes hautains.

— Je tiens vraiment à ce que vous m'écoutiez, parce que c'est une bonne nouvelle que je vous apporte. Mais cela dépend de la personne qui la reçoit : on peut la prendre pour une nouvelle encore plus mauvaise.

— S'il vous plaît, finissons-en vite ! L'attente est pour moi un supplice, dit la mère de Yûichi.

Yasuko renonça à se lever.

— Si Yûchan m'a envoyé ce télégramme, c'est qu'il a pensé que j'étais la seule à être en mesure de prouver qu'il n'y avait pas le moindre fondement de vérité à ces lettres. Il m'en coûte beaucoup de devoir faire cet aveu. Mais j'estime que votre esprit sera du moins plus rasséréné par le fait que je m'ouvre entièrement à vous, que par ces lettres atroces et mensongères.

Là-dessus, elle bégaya légèrement, avant de reprendre, d'une voix étonnamment passionnée :

— ... J'ai, depuis longtemps, une liaison avec Yûichi.

La pauvre mère échangea un regard avec sa bru. Ce nouveau choc aurait presque pu lui faire perdre connaissance. Se ressaisissant enfin, elle demanda :

— ... Mais elle a duré sans arrêt jusqu'à maintenant ? Vous êtes à Kyôto depuis le printemps, n'est-ce pas ?

— Mon mari a eu des problèmes dans son travail. Il a soupçonné ce qu'il y avait entre Yûchan et moi et il m'a entraînée de force à Kyôto. Mais je viens très souvent à Tôkyô.

— Avec Yûichi, est-ce que vous êtes la seule à être...

La mère, ne trouvant pas de terme convenable, opta pour une demi-mesure et décida, par la force des choses, d'user de l'adjectif « intime ».

— Est-ce que vous êtes la seule à être intime avec Yûichi ?

— Je ne sais pas, répondit M^{me} Kaburagi, en regardant dans la direction de Yasuko. Il doit y avoir d'autres femmes. Mais que peut-on contre la jeunesse ?

Le visage empourpré, la mère de Yûichi demanda, non sans hésitation :

— Mais ces autres personnes, est-ce que cela ne pourrait pas être des hommes ?

— Ça, non ! protesta-t-elle avec un rire.

Elle se complut à soumettre son âme aristocratique et à prononcer délibérément des mots vulgaires.

— ... Mais je connais au moins deux femmes qui se sont fait avorter à cause de Yûchan.

Cet aveu qu'elle fit sans geste inutile enrichit son effet par sa franchise même. L'audace de ces confidences faites en présence de la mère et de la femme de son amant leur donnait une plus grande authenticité, appropriée à la situation, que de larmoyantes confessions.

En même temps, le désarroi de la veuve Minami était trop complexe pour lui permettre de s'y reconnaître. Ses idées vertueuses avaient déjà été malmenées, pour la première fois de sa vie, dans ce café « vulgaire » ; son cœur paralysé par la douleur ne considérait cette fois-ci dans la situation anormale déclenchée par M^{me} Kaburagi que quelque chose de *naturel*.

La veuve fit d'abord un calcul. Elle cherchait à retrouver ne fût-ce qu'une ombre de calme, ce qui ne faisait que ranimer au contraire ses hantises têtues.

« D'une part, cette confession ne comporte pas de mensonge. La preuve en est qu'une femme – je ne sais pas ce qu'il en est chez un homme – n'avouerait jamais à autrui une liaison qui n'existe pas : c'est *impossible*. D'autre part, on ne sait pas ce qu'une femme serait prête à faire pour sauver un homme : ancienne comtesse ou pas, elle irait jusqu'à faire irruption chez la mère et la femme de l'homme qu'elle aime pour débiter un aveu aussi indécent : cela, c'est *possible*. »

Ce jugement comportait une magnifique contradiction logique. C'est que lorsque la veuve Minami disait « homme » et « femme », ces termes présupposaient déjà entre eux une liaison.

Autrefois, elle aurait pudiquement fermé les yeux et se serait bouché les oreilles en apprenant une liaison entre un homme marié et une femme mariée, mais elle était maintenant sur le point d'approuver les confidences de M^{me} Kaburagi ; elle fut alors profondément troublée de constater que ses idées morales étaient tout à fait déréglées. Ce n'était pas tout. Alors qu'elle était prête à croire entièrement l'aveu de M^{me} Kaburagi et à réduire ces lettres à néant, elle eut peur de se laisser entraîner vers cette solution, et elle s'empressa, au contraire, de s'assurer d'une preuve à l'appui de ces lettres.

— Mais j'ai vu une photo de lui. Dans ce café dont le souvenir seul me répugne, un serveur qui avait l'air très mal élevé gardait précieusement sur lui une photo de Yûichi !

— Yûchan m'en a également parlé. Le fait est que, parmi ses camarades, il en est un qui a ces tendances-là ; ce garçon le harcelait pour obtenir de lui des photos et Yûchan a fini par lui en donner deux ou trois : il pense que c'est une de celles-là qui a dû circuler. Entraîné par ce garçon, il s'est rendu par curiosité dans ce genre de café et il a dû repousser un homme qui lui faisait des avances. Voilà comment l'individu s'est vengé de lui, en vous faisant parvenir ces lettres.

— Ça alors ! Mais pourquoi donc Yûichi ne m'a-t-il pas fourni cette explication cohérente ?

— Sans doute a-t-il eu peur de sa maman.

— Je suis une mauvaise mère... Au fait, permettez-moi une question insolente, mais, à propos de votre mari et de Yûichi, s'agit-il aussi de pure et simple fabulation ?

M^{me} Kaburagi avait prévu cette question. Mais il lui fallait faire un grand effort pour conserver son calme. Elle l'avait vu. Et ce n'était pas une photo.

Elle était, malgré elle, blessée. Elle n'avait pas honte d'un faux témoignage : il lui était pénible d'être infidèle à la passion factice qui s'était construite en elle depuis qu'elle les avait surpris, cette passion qui, du reste, se trouvait à la source de l'effort qui lui permettait de produire ce faux témoignage. En cet instant, elle paraissait héroïque, mais elle ne pouvait pas se permettre d'avoir ce genre de pensées.

— Oui. C'est une histoire qui dépasse tout ce que je puis imaginer.

Yasuko restait silencieuse, la tête inclinée. M^{me} Kaburagi était effrayée de ce mutisme. En réalité, c'était Yasuko qui réagissait le plus honnêtement. Le problème n'était pas la véracité du témoignage de M^{me} Kaburagi. Mais quel lien indéfectible pouvait-il bien unir cette femme qui était pour elle une étrangère et son mari ?

À présent que la conversation de M^{me} Kaburagi et de sa belle-mère avait touché à son terme, Yasuko chercha une question qui pourrait mettre leur visiteuse dans l'embarras.

— Il y a un détail qui m'intrigue. C'est que Yûchan a de plus en plus de vêtements...

— Cela n'a rien de mystérieux, répondit aussitôt M^{me} Kaburagi. C'est moi qui les lui ai fait tailler sur mesure. Si vous le désirez, je pourrai vous emmener chez le tailleur... Vous savez, j'aime faire des cadeaux à celui que j'aime, avec l'argent de mon travail.

— Mais vous travaillez ? demanda la veuve Minami, en ouvrant des yeux ronds.

Elle avait du mal à penser que cette femme qui avait l'air d'être la dépense incarnée pût travailler. M^{me} Kaburagi avoua ouvertement quelle était son activité.

— Depuis mon installation à Kyôto, je me suis lancée dans le courtage des voitures étrangères. Maintenant je suis une vraie professionnelle, vous savez.

C'était sa seule confidence sincère. Elle excellait en effet dans le système qui consistait à acheter une voiture, par exemple, pour un million trois cent mille yens et à la revendre pour un million cinq cent mille yens.

Yasuko, s'inquiétant de son bébé, s'absenta ; sa belle-mère qui, jusque-là, s'était montrée vaillante devant elle, s'effondra. Elle ne savait plus si la femme qui se trouvait en face d'elle était son alliée ou son ennemie. Elle ignorait à qui elle se confiait :

— Que dois-je faire ? Plus encore que moi-même, c'est Yasuko que je plains...

M^{me} Kaburagi répliqua avec une perspicacité glaçante :

— Il m'a fallu beaucoup de volonté pour décider de venir ici aujourd'hui. Je pensais qu'il valait mieux, pour Yasuko et pour vous, connaître la vérité. Je vais emmener Yûchan en voyage durant deux ou trois jours. Je ne pense pas que Yasuko ait lieu de s'en inquiéter, parce que nous ne sommes pas sérieusement amoureux l'un de l'autre, Yûchan et moi.

La veuve Minami s'inclina devant une telle clarté de discernement. M^{me} Kaburagi manifestait une dignité à laquelle il était difficile de résister. La veuve abandonna ses privilèges de mère. Elle devinait, avec raison, plus d'instinct maternel chez M^{me} Kaburagi que chez elle-même. Mais elle ne s'aperçut pas du ridicule de sa formule de politesse :

— Je vous prie de bien prendre soin de Yûichi.

*

Yasuko approcha son visage de Keiko endormie. Depuis quelques jours, sa paix s'était effondrée avec fracas et de même qu'une mère dans un tremblement de terre protège instinctivement son enfant de son corps, de même elle priait pour que cette destruction, cet effondrement-là épargnât du moins Keiko. Yasuko avait perdu sa place. Elle était comme une île isolée et inhabitable, rongée de tous côtés par les vagues.

Elle était comme assommée par quelque chose de plus grand, de plus complexe que l'humiliation et ne se sentait guère humiliée. Mais l'angoisse étouffante qui en résulta défit l'équilibre précaire qu'elle avait jusque-là maintenu, depuis qu'elle avait fermement décidé de ne pas croire au contenu des lettres. Pendant qu'elle écoutait les franches confidences de M^{me} Kaburagi, un changement certain s'était opéré au plus profond de Yasuko, mais elle ne s'en était pas encore aperçue.

Elle entendit les voix de sa belle-mère et de la visiteuse qui descendaient l'escalier en conversant. Pensant que M^{me} Kaburagi allait prendre congé, Yasuko s'apprêtait à lui dire au revoir. Mais elle ne partait pas. Yasuko entendit la voix de sa belle-mère qui guidait la visiteuse dans le couloir jusqu'au bureau de Yûichi ; Yasuko vit alors de dos M^{me} Kaburagi, à travers le store en bambou.

« Elle se promène chez moi comme si elle était chez elle », se dit Yasuko.

La belle-mère revint tout de suite du bureau de Yûichi. Elle s'assit à côté de Yasuko. Son visage n'était pas livide, mais au contraire empourpré par l'excitation.

Si le soleil était étincelant à l'extérieur, il faisait sombre à l'intérieur de la maison.

Après un moment de silence, la belle-mère demanda :

— Pourquoi est-elle venue raconter tout cela ? Ce n'est quand même pas quelque chose que l'on fait pour épater le bourgeois.

— Elle doit vraiment être amoureuse de Yûchan.

— Il me paraît difficile qu'il en soit autrement.

À ce moment-là, dans le cœur de cette mère, naissait, indépendamment de sa compassion pour sa bru, une sorte de soulagement et de fierté. Si elle devait croire à une chose, entre les lettres et le témoignage de M^{me} Kaburagi, c'est la dernière solution qu'elle choisirait, sans hésiter. Que son beau garçon de fils eût du succès auprès des femmes, voilà qui correspondait bien à ses critères moraux. C'est-à-dire qu'elle en éprouvait même du plaisir.

Yasuko se rendit compte que sa gentille belle-mère se trouvait dans un autre univers. Elle n'avait plus qu'à se protéger toute seule. Mais, sachant par expérience qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à la souffrance que de laisser passer le cours des événements, elle resta immobile comme un petit animal sagace, malgré la situation misérable qui était la sienne.

— Tout est fini, lâcha sa belle-mère avec désespoir.

— Maman, rien n'est encore fini.

C'étaient, venant de Yasuko, des mots plutôt vifs, mais sa belle-mère les reçut comme une consolation qui lui était offerte et elle prononça, en larmes, cette phrase toute faite :

— Merci, Yasuko. Comme je suis heureuse d'avoir en vous une belle-fille aussi bonne.

... Une fois seule avec Yûichi dans son bureau, M^{me} Kaburagi inspira profondément l'air de la pièce, comme on le fait souvent en entrant dans une forêt. Cet air lui paraissait plus délicieux et plus frais que celui de n'importe quel sous-bois.

— Vous avez un beau bureau.

— Il appartenait à mon défunt père. Dans cette maison, il n'y a qu'ici que je puis respirer en toute tranquillité.

— Moi aussi.

Yûichi comprenait le naturel avec lequel elle avait renchéri. M^{me} Kaburagi respirait enfin après avoir fait irruption comme une tornade chez autrui, après avoir abandonné convenances, honneur, amabilité, pudeur, après s'être adonnée à une insatiable cruauté à son propre égard et à l'égard des autres et après avoir accompli une œuvre surhumaine au seul service de Yûichi.

La fenêtre était ouverte. Il y avait sur la table une lampe d'un ancien style, un encrier, une pile de dictionnaires, une fleur d'été dans un bock de Munich : l'ensemble formait un tableau délicat, comme une sombre chalcographie, et au-delà, en arrière-plan, s'étendait le paysage de la ville, écrasée encore par une chaleur torride, paysage auquel de nombreuses maisons construites en bois neuf sur des terrains dévastés par les bombardements donnaient un aspect paradoxalement désolant. Un tramway descendait l'avenue en pente. Après le passage d'un nuage, les rails, les pierres de fondation des maisons en chantier, les débris de verre reflétaient tous ensemble une lumière violente.

— Maintenant, tout est arrangé. Ni votre maman ni Yasuko ne prendra la peine d'aller vérifier ce qu'il en est jusque dans ce café.

— Maintenant, tout est arrangé, répéta le jeune homme avec assurance. Il n'y aura plus de lettre. Maman n'aura plus le courage de se rendre dans ce café. Quant à Yasuko, elle en a peut-être encore le courage, mais elle ne s'y rendra jamais.

— Vous êtes fatigué. Vous devriez aller vous reposer quelque part. Je ne vous l'ai même pas demandé, mais j'ai annoncé à votre maman que je vous emmènerais en voyage pour deux ou trois jours.

Yûichi eut un sourire étonné.

— Si vous le désirez, continua-t-elle, nous pourrons partir dès ce soir. Pour les billets de train, je trouverai un moyen de me les procurer... Je vous téléphonerai plus tard. Nous nous retrouverons à la gare. Avant de rentrer à Kyôto, je voulais, de toute façon, passer par Shima. Je m'occuperai de la réservation de l'hôtel.

Elle scruta avec insistance l'expression de Yûichi.

— ... Vous n'avez aucune inquiétude à avoir. Maintenant que je sais tout sur vous, je ne vous importunerai pas. Plus rien ne peut plus se produire entre nous, n'est-ce pas ? Soyez-en rassuré.

M^{me} Kaburagi lui demanda une fois encore quelle était son intention et il répondit qu'il était d'accord. Effectivement, il voulait s'éloigner de la situation étouffante de ce dénouement catastrophique, ne fût-ce que deux ou trois jours. Aucun compagnon de

voyage n'aurait pu être plus gentil et plus sûr qu'elle. Les yeux du jeune homme semblaient vouloir exprimer sa gratitude, mais elle agita aussitôt la main dans un signe de dénégation.

— Cela ne vous ressemble guère de vous sentir redevable pour une chose aussi dérisoire, vous avez compris ? Je veux que vous me considériez pendant le voyage comme de l'air.

M^{me} Kaburagi repartit. La mère de Yûichi la raccompagna, puis suivit Yûichi qui s'apprêtait à retourner seul dans son bureau. En voyant Yasuko, elle avait repris conscience du rôle qui lui était dévolu.

Elle ferma bruyamment la porte du bureau derrière elle.

— Alors, il paraît que tu pars en voyage avec cette dame ?

— Oui.

— Ne fais surtout pas ça. Ça ferait de la peine à Yasuko.

— Pourquoi Yasuko ne vient-elle pas elle-même m'en empêcher ?

— Tu es vraiment un enfant. Si tu persistes à lui dire en face que tu pars en voyage, quelle figure fera-t-elle ?

— J'ai besoin de quitter un peu Tôkyô.

— Eh bien, tu n'as qu'à y aller avec Yasuko.

— Mais avec elle, je ne me reposerai pas.

La malheureuse mère avait une voix éraillée :

— Pense un peu à votre bébé.

Yûichi se tut, les yeux baissés. Finalement, sa mère déclara :

— Pense un peu à moi.

Cet égoïsme rappela à Yûichi l'absence totale de tendresse, que sa mère avait manifestée au moment de l'affaire des lettres. Ce fils dévoué, après un moment de silence, décida :

— J'y vais quand même. Ne penses-tu pas que ce serait manquer d'élégance que de décliner son invitation, après l'avoir importunée par une affaire aussi étrange ?

— Mais tu as la mentalité d'un homme entretenu !

— En effet. Comme elle a dû vous le dire, je suis entretenu par elle.

Il le déclarait avec triomphe à sa mère qui s'était déjà éloignée à une incommensurable distance de lui.

CHAPITRE XXX

Un amour viril

M^{me} Kaburagi et Yûichi partirent ce soir-là par le train de vingt-trois heures. À cette heure de la nuit, la chaleur était nettement tombée. Le départ fait naître un sentiment mystérieux. On croit être libéré non seulement des lieux que l'on laisse derrière soi, mais aussi du temps que l'on abandonne derrière soi.

Yûichi n'avait pas de regret. Aussi bizarre que cela parût, c'était parce qu'il aimait Yasuko. Du point de vue de cet amour dont la forme était altérée par les difficultés mêmes de son expression, les différents obstacles qu'il avait dû surmonter pour partir en voyage pouvaient tous être considérés comme des cadeaux de départ qu'il offrait à Yasuko. Entre-temps, son cœur qui avait gagné en acuité, ne craignait même plus l'hypocrisie. Il se rappela les mots qu'il avait prononcés devant sa mère : « En tout cas, j'aime Yasuko. Tout ce qu'il vous faut, c'est que je prouve que j'aime aussi les femmes, non ? » Dans ces conditions, il avait des raisons suffisantes pour croire que c'était non pas pour se sauver lui-même, mais pour sauver Yasuko, qu'il avait importuné M^{me} Kaburagi.

Cette dernière ne comprenait pas cette nouvelle psychologie chez Yûichi. Pour elle, c'était tout simplement un jeune homme très beau, plein de charme, n'aimant *pas du tout* les femmes. Et c'est ce jeune homme qu'elle venait de sauver.

Voyant, au cœur de la nuit, le quai de la gare de Tôkyô s'éloigner, M^{me} Kaburagi laissa échapper un léger soupir. Si elle avait esquissé le moindre geste d'amour, la sérénité de Yûichi, si chèrement acquise, aurait été aussitôt perdue. À cause du roulis du train, leurs bras nus se frôlaient de temps à autre, et chaque fois, c'était elle qui s'écartait avec naturel. Elle craignait que Yûichi ne s'aperçût, à un simple frisson, de son amour et qu'il ne finît par en être indisposé.

— Comment va votre mari ? À vrai dire, il m'écrit souvent.

— C'est devenu la crème des maris. Mais après tout, il a toujours été ainsi.

— Mais il n'a pas changé de tendance ?

— Maintenant que je suis complètement au courant, il est insouciant. Quand nous nous promenons ensemble en ville, il me donne toujours des coups de coude, en me disant : « Ça, c'est mon genre ! » Et c'est chaque fois un garçon.

Yûichi se tut. Au bout d'un moment, elle lui demanda :

— Mais vous n'aimez pas ces histoires-là ?

— Non, répliqua-t-il sans la regarder. Je n'aime pas les entendre de votre bouche.

Avec sa perspicacité, M^{me} Kaburagi devina les rêveries infantiles que ce garçon capricieux cachait aux yeux d'autrui. C'était là une découverte importante et cela signifiait que Yûichi recherchait une sorte de « chimère » en elle.

« Il faut que je feigne d'en savoir moins que je ne sais et que je continue de lui apparaître comme une maîtresse sans risque. »

Elle prit cette décision non sans satisfaction.

Ils étaient si épuisés qu'ils finirent par s'endormir. Le lendemain matin, ils changèrent à Kameyama, en direction de Toba. Une fois arrivés, ils prirent la ligne de Shima. Au bout d'une heure, ils descendirent à Kashikojima, le terminus, île reliée à la terre ferme par un petit pont. L'air était très pur et les deux voyageurs, dans cette gare inconnue, respirèrent l'odeur du vent marin qui avait soufflé sur les nombreuses îles de la baie d'Ago.

Lorsqu'ils furent parvenus à l'hôtel du sommet de la colline de Kashikojima, M^{me} Kaburagi ne prit qu'une chambre : ce n'était pas qu'elle espérât quoi que ce fût. Quel statut pouvait-elle donner à son difficile amour ? Si elle lui accordait le nom d'amour, c'était un amour inédit, dont elle ne trouvait le modèle dans aucune pièce de théâtre, ni aucun roman. Il fallait qu'elle décidât de tout et essayât tout elle-même. Elle pensait que si elle réussissait à partager durant toute une nuit une chambre avec un homme qu'elle aimait autant, sans que rien ne se produisît entre eux, alors, grâce à cette pénible épreuve, son amour encore informe et brûlant serait doté d'une forme et forgé comme l'acier. En entrant dans la chambre, Yûichi hésita devant les deux lits jumeaux, mais il eut aussitôt honte d'avoir douté le moins du monde de M^{me} Kaburagi.

Il faisait, ce jour-là, un beau temps agréable, sans chaleur excessive ; les clients de l'hôtel, en ce jour de semaine, étaient pour la plupart en villégiature. Après le déjeuner, M^{me} Kaburagi et Yûichi allèrent se baigner à Shirahama près du cap de Goza, à la pointe de la presqu'île de Shima. Pour rejoindre cette plage, une vedette partait de l'arrière de l'hôtel et traversait la baie d'Ago. Ils sortirent de l'hôtel, vêtus d'une simple chemise légère sur leur maillot de bain. Ils étaient entourés par la paix de la nature. Le paysage environnant était moins constitué d'îles flottant alentour que d'une accumulation d'îlots, se touchant presque, et, avec les sinuosités du littoral, on avait l'impression que la mer s'insinuait dans les terres, les rongant dans leurs moindres anfractuosités. Et le calme effrayant de ce décor suggérait une inondation d'où n'auraient émergé que, çà et là, les plus hautes collines. À l'ouest et à l'est, où qu'on pointe le doigt, partout la mer scintillante s'étendait, jusque dans les endroits où l'on croyait voir apparaître une vallée.

Comme déjà de nombreux clients étaient revenus de leur baignade du matin, il n'y avait, en dehors d'eux, que cinq autres personnes qui se rendirent à Shirahama dans la même vedette qui assurait la navette. Les trois premiers passagers étaient un couple et un enfant. Les deux autres étaient un couple d'Américains d'âge moyen. La vedette avança sur la mer calme formant un golfe profondément échancré et se faufila entre des radeaux à perles qui flottaient sur toute la surface de l'eau. C'étaient des trains de bois auxquels avaient été accrochés des paniers pleins de coquillages destinés à la culture des perles. Comme on était déjà à la fin de l'été, on ne voyait plus de plongeurs par ici.

Yûichi et M^{me} Kaburagi se firent apporter des chaises pliantes en poupe et pour la première fois Yûichi vit le corps presque nu de sa compagne, qu'il contempla avec admiration. Ce corps était à la fois élégant et opulent. Chaque partie de ce corps avait une ligne robuste et la beauté de ses jambes était celle d'une femme qui ne s'est jamais assise dans son enfance que sur des chaises. Ce qui était particulièrement beau, c'était la courbe de ses épaules et de ses bras. Sa peau ne trahissait aucune atteinte de l'âge, elle paraissait refléter le soleil ; M^{me} Kaburagi, qui était déjà bronzée, ne la protégeait pas. Ses cheveux flottant à la brise marine jetaient une ombre sur les rondeurs de ses épaules et de ses bras, évoquant ces éclairs de chair que découvraient les plis des tuniques romaines. Maintenant qu'il était libéré de son idée fixe, de ce sentiment de devoir qui l'asservissait et le contraignait au désir, Yûichi comprenait mieux la beauté de ce corps. M^{me} Kaburagi ôta son chemisier, ne garda plus que son maillot blanc, et contempla, la peau luisant au soleil, les îles innombrables qui se succédaient sans cesse. Elles paraissaient glisser sous ses yeux et disparaître. Yûichi imagina que dans ces paniers plongés dans la mer émeraude, accrochés à tous ces radeaux à perles, quelques perles étaient en train de croître sous ce soleil de fin d'été.

Dans la baie d'Ago, chaque anse se ramifiait en de multiples criques. Le bateau, qui était parti d'une de ces ramifications, bien qu'il eût viré de bord à plusieurs reprises, glissait sur la surface des eaux, en semblant emprisonné dans les terres. La verdure des îles environnantes, où l'on voyait pointer les toits des maisons des cultivateurs de perles, jouait le rôle des haies dans un labyrinthe.

— C'est donc cela, des *hamayû*(20) ! s'écria un passager.

Sur une de ces îles, on apercevait, en effet, en pointillé, des multitudes de fleurs blanches. M^{me} Kaburagi, par-dessus l'épaule de Yûichi, regarda ces *hamayû* qui avaient déjà passé l'époque de leur floraison.

Jusque-là, elle n'avait jamais aimé la nature. Seuls la température, les pulsations, la chair, le sang, l'odeur de l'être humain la fascinaient. Ce paysage pittoresque qui se déployait à ses yeux saisit son cœur farouche. Car la nature se refusait.

*

Le soir, quand ils revinrent de leur baignade, ils allèrent prendre l'apéritif, au bar, orienté vers le couchant. Yûichi commanda un Martini. M^{me} Kaburagi apprit au barman la recette du cocktail Duchesse, avec de l'absinthe, du vermouth français et du vermouth italien.

Ils étaient stupéfaits devant la couleur terrifiante du crépuscule qui noyait sous sa lumière la baie dans chacune de ses criques. Les deux alcools sur la table, l'un orange et l'autre marron clair, traversés par ces feux, s'empourprèrent.

Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes, mais ne laissaient pas filtrer la moindre brise. C'était l'accalmie du soir, célèbre dans la région. L'air brûlant qui tombait lourdement comme une chape de laine n'empêchait pas le repos réparateur du jeune homme dont le corps et le cœur se détendaient enfin. Plaisir de tout le corps après la nage et le bain, sentiment de revenir à la vie, une belle femme qui près de soi sait tout et pardonne tout, griserie légère pas plus qu'il n'en faut... cette grâce accordée ne présentait aucune faille et pouvait même rendre envieux un témoin.

« Mais ce garçon possède-t-il ce qu'on appelle l'expérience ? »

M^{me} Kaburagi ne pouvait s'empêcher de se poser cette question, en voyant les yeux de son compagnon, qui avaient conservé leur limpidité, sans la moindre trace de ses atroces souvenirs.

« À quelque instant, en quelque lieu qu'il se trouve, il se dresse dans l'éclat de sa pureté. »

Elle comprenait parfaitement à présent la grâce qui toujours habilement auréolait Yûichi. Il se laissait sombrer dans la grâce comme un captif pris au piège.

« Je n'ai pas à m'en faire », se dit-elle, « sinon, ce sera comme avant, une suite de rendez-vous pesants qui me rendront malheureuse. »

Le retour à Tôkyô et le voyage jusqu'à Shima lui avaient coûté la décision d'un renoncement à soi, qui était empreint de virilité. Ce n'était pas un simple contrôle. Ce n'était pas non plus un dépassement. Elle ne vivait que dans le monde d'idées où il évoluait, elle ne croyait que dans l'univers qu'il voyait et elle interdisait à son espoir de les modifier ne fût-ce que d'une parcelle. Il lui avait fallu un long et difficile apprentissage pour faire coïncider l'humiliation de ses espoirs et l'humiliation de son désespoir.

En tout cas, nombreux étaient les sujets de conversation entre ces deux êtres qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Elle évoqua la dernière fête de Gion et Yûichi parla de Shunsuké qui était monté sur le yacht de Kawada avec appréhension.

— M. Hinoki est-il au courant de cette affaire des lettres ? demanda-t-elle.

— Non, pourquoi ?

— Parce que vous lui demandez conseil à tout propos.

— Je n'irais jamais jusqu'à un tel aveu.

Il admit à regret que ce secret demeurerait entre eux.

— M. Hinoki ne sait rien à propos de cet événement, poursuivit-il.

— Oui, bien sûr. Depuis toujours, ce vieil homme est un rare amateur de femmes. Mais, étrangement, les femmes l'ont toujours fui.

Le soleil était maintenant couché. Une brise se levait. Malgré la disparition du soleil, la surface de l'eau brillait encore, car les reflets de l'eau dansaient jusque sur les montagnes lointaines, manifestant ainsi la présence de la mer. Près du rivage des îles, l'ombre de la mer s'assombrissait encore. La surface de l'ombre, couleur olive, contrastait avec la surface éclatante, parcourue de reflets scintillants. Yûichi et M^{me} Kaburagi se levèrent pour aller dîner.

*

Dans un hôtel à l'écart de toute agglomération, on n'a plus rien à faire après le dîner. Ils écoutèrent des disques et feuilletèrent des séries entières de magazines reliés. Ils lurent soigneusement les brochures de compagnies aériennes ou d'autres hôtels.

M^{me} Kaburagi s'abaissait ainsi au rôle de nourrice accompagnant un enfant espérant en vain un événement qui ne se produirait jamais.

Elle s'aperçut que ce qu'elle avait pris autrefois pour l'orgueil du vainqueur n'était rien d'autre qu'un caprice d'enfant ; cette découverte ne lui déplaisait pas plus qu'elle ne la décevait. Elle se rendait compte, à présent, que l'écoulement de cette soirée qui n'amusait que Yûichi, son calme, sa vivacité particulière à ne rien faire, étaient fondés sur la conscience qu'il avait d'être en sa compagnie.

... Enfin, Yûichi bâilla.

— Si nous allions nous coucher maintenant, proposa-t-il sans enthousiasme.

— Je tombe de sommeil, mes yeux se ferment d'eux-mêmes.

Or, elle qui était censée avoir sommeil, dès qu'elle eut franchi le pas de la porte de la chambre, devint bavarde. Elle devint bavarde au point de ne plus pouvoir se maîtriser. Lorsqu'ils se furent couchés, chacun dans son lit et qu'ils eurent éteint la lampe de chevet qui les séparait, elle continua de parler joyeusement, la tête comme enfiévrée. Elle n'abordait que des sujets innocents ou insignifiants. Les acquiescements de Yûichi dans le noir s'espacèrent. Il finit par se taire tout à fait. Une respiration régulière se fit entendre. M^{me} Kaburagi cessa de parler. Elle écouta pendant une demi-heure le souffle rythmé et pur du jeune homme. Elle avait maintenant les yeux grands ouverts. Elle alluma la lampe et prit le livre qui se trouvait sur la table de chevet. Elle frémit en entendant le grincement du lit de Yûichi qui se tournait sur lui-même. Elle regarda dans cette direction.

En fait, jusque-là, elle ne faisait qu'attendre. Fatiguée d'attendre, désespérée d'attendre, prenant enfin pleine conscience de cette impossibilité d'attendre, depuis l'instant où elle les avait grotesquement surpris, elle attendait aussi obstinément que l'aiguille d'une boussole pointée vers le nord. Mais Yûichi, qui avait trouvé en elle l'unique femme au monde avec laquelle il pouvait *parler*, s'était, sous l'effet de cette confiance suprême, paisiblement endormi, étendant ses membres envahis d'une douce fatigue. Il se retourna. Il s'était couché nu, mais, à cause de la chaleur, avait rejeté la couverture de sa poitrine et la lampe de chevet ronde éclairait son beau visage endormi, dont la structure était soulignée par l'ombre de ses cils, et sa large poitrine, qui respirait avec élégance : on eût dit un buste sculpté sur une monnaie antique.

M^{me} Kaburagi se transforma en sa rêverie même. Pour être précis, elle passa du rôle de sujet à celui d'objet de sa rêverie. Ce subtil transfert dans sa rêverie, ce passage d'une chaise à l'autre du rêve, ce changement imperceptible d'attitude dans l'inconscient la fit renoncer à attendre davantage. Tel un serpent qui forme une sorte de pont pour traverser un ruisseau, elle glissa son corps vêtu d'une chemise de nuit vers le lit voisin. Ses mains, ses coudes tremblaient en soutenant son corps qui se déhanchait. Ses lèvres se trouvaient juste au niveau du visage du jeune homme endormi. Elle ferma les yeux. Car ses lèvres voyaient mieux que ses yeux.

Le sommeil d'Endymion était profond. Le jeune homme ignorait la nuit suffocante et brûlante qui le menaçait, faisant obstacle à la lumière qui éclairait son visage endormi. Il ne s'en aperçut même pas lorsque les cheveux rebelles de la femme chatouillèrent ses

joues. Ses lèvres d'une incomparable beauté étaient entrouvertes, ne laissant voir que l'éclat humide de ses dents blanches.

M^{me} Kaburagi ouvrit les yeux. Ses lèvres ne parvenaient pas à effleurer Yûichi. C'est alors que sa décision d'un renoncement à soi, cette empreinte de virilité s'éveilla en elle.

« Une fois que j'aurai touché ses lèvres, tout sera fini : quelque chose s'envolera avec un battement d'ailes. Il ne reviendra plus. Pour maintenir entre ce beau garçon et moi une espèce de musique infinie, je ne dois pas bouger le petit doigt. Jour et nuit, je dois retenir mon souffle et veiller à ce qu'il ne flotte entre nous pas un seul grain de poussière. »

... Dans la posture peu féminine où elle se trouvait, elle revint à elle ; elle retourna dans son lit, posa sa joue contre l'oreiller tiède et fixa le relief doré de la médaille. Elle éteignit la lampe. Elle avait encore en elle la vision chimérique de ce buste. Elle se tourna vers le mur et ne s'endormit qu'à l'approche de l'aube.

*

Cette épreuve virile porta son fruit. Le lendemain, M^{me} Kaburagi s'éveilla avec des idées claires. Le regard quelle porta sur le visage endormi de Yûichi avait, ce matin-là, une force nouvelle et solide. Elle avait comme un sentiment affiné. Elle lança son oreiller froissé d'une blancheur immaculée, pour s'amuser, sur le visage de Yûichi.

— Réveillez-vous donc ! Il fait beau. Nous allons manquer le meilleur de la journée.

... En cette fin d'été, le temps, encore plus agréable que la veille, leur promettait de joyeux souvenirs de voyage. Après leur petit déjeuner, ils se munirent de boissons et de casse-croûte et projetèrent de faire du tourisme jusqu'à la pointe de la presqu'île de Shima, en louant un taxi, puis de prendre le bateau à Shirahama où ils s'étaient baignés la veille, pour revenir à l'hôtel. À partir du village d'Ukata, près de l'hôtel, ils traversèrent un champ de terre rouge brûlée où poussaient çà et là quelques petits pins, des palmiers à chanvre et des lis tigrés, avant d'arriver au port de Nakiri. Ils avaient là une magnifique vue sur le cap de Daiô, où se dressaient de gigantesques pins ; ils observèrent, fouettés par la brise marine, le travail des plongeuses vêtues de robes blanches, qui apparaissaient par endroits dans la mer comme des vagues blanches, le phare d'Anori, bâti sur une pointe septentrionale, pareil à un bâton de craie et les fumées des feux que les plongeuses faisaient sur la plage d'Oizaki.

La veille femme qui leur servait de guide fumait une cigarette roulée dans une feuille brillante de camélia. Ses doigts jaunis par la nicotine et l'âge, indiquaient en tremblant légèrement la pointe de Kunisaki au loin enveloppée de brume. C'est là, dit-on, que l'Impératrice Jitô était jadis venue naviguer sur la mer, avec de nombreuses dames de compagnie, installant ainsi sa cour pendant sept jours.

Épuisés par l'accumulation de ces informations inutiles, anciennes ou récentes, ils rentrèrent à l'hôtel dans l'après-midi : il ne restait plus qu'une heure avant le départ de Yûichi. Il était en effet prévu que M^{me} Kaburagi resterait seule encore une nuit pour repartir le lendemain, car elle n'avait pas de correspondance de train qui lui permît d'arriver à Kyôto dans la soirée. Vers l'heure où l'accalmie du soir s'installait, le jeune

homme quitta l'hôtel. M^{me} Kaburagi l'accompagna jusqu'à la gare qui se trouvait juste en contrebas de l'hôtel. Le train arriva. Ils se serrèrent la main. Dès qu'elle eut fait ce geste, M^{me} Kaburagi s'éloigna et alla de l'autre côté de la clôture de la gare, pour voir le train partir. Elle agita longtemps la main, joyeusement, avec une magnifique insensibilité. À cet instant, le crépuscule empourpré éclairait une des joues de M^{me} Kaburagi.

Le train se mit en branle. Yûichi se retrouvait totalement seul au milieu de marchands ambulants et de pêcheurs. Il eut soudain le cœur emplí de gratitude envers une femme qui lui offrait une amitié aussi noble et aussi désintéressée. Cette reconnaissance s'exacerba peu à peu, au point qu'il ne pouvait s'empêcher d'être jaloux de Nobutaka Kaburagi qui avait pour épouse une femme aussi *parfaite*.

CHAPITRE XXXI

Problèmes spirituels et financiers

Dès son retour à Tôkyô, Yûichi se trouva confronté à une situation embarrassante. Pendant sa courte absence, la maladie rénale de sa mère s'était aggravée.

La veuve Minami, ne sachant plus au moyen de quoi ni contre quoi protester, n'avait pas eu d'autre choix que de tomber gravement malade, en partie pour s'accuser elle-même. Elle fut, à point nommé, prise de vertiges et perdit connaissance pendant un petit moment. Puis, son urine raréfiée lui échappa de manière continue, confirmant les symptômes d'atrophie rénale.

Quand il arriva chez lui, vers sept heures du matin, Yûichi prit connaissance de la gravité de la maladie de sa mère, à la mine de Kiyo qui vint lui ouvrir. Dès qu'il entra dans la maison, ses narines furent frappées par l'odeur de maladie qui flottait dans l'air. Le souvenir joyeux de son escapade se figea aussitôt dans son cœur.

Yasuko ne s'était pas encore réveillée. Elle était fatiguée, car elle avait veillé sa belle-mère jusque tard dans la nuit. Kiyo alla chauffer de l'eau pour le bain. Désœuvré, Yûichi monta au premier étage, dans la chambre conjugale.

Par la fenêtre haute, qui était restée ouverte toute la nuit pour laisser entrer un peu de fraîcheur, la lumière du matin pénétrait, éclairant un pan de moustiquaire. La couche de Yûichi était préparée. La couette était étendue correctement. Dans le lit voisin, Yasuko dormait avec Keiko.

Le jeune mari souleva la moustiquaire et s'allongea délicatement sur son lit, par-dessus la couette. Le bébé était réveillé. Dans les bras nus de sa mère, elle fixait doucement son père, les yeux grands ouverts. Il y avait des relents de lait dans l'air.

Le bébé soudain sourit. On eût dit que des gouttes de sourire perlaient aux commissures de ses lèvres. Yûichi enfonça légèrement l'extrémité d'un doigt dans la joue du bébé. Keiko garda son sourire sans détourner le regard.

Yasuko allait se retourner presque en vrille, et, à mi-parcours, s'éveilla. Elle découvrit, à une proximité inattendue, le visage de son mari. Elle n'eut pas l'ombre d'un sourire.

Pendant les quelques secondes que dura l'éveil de Yasuko, la mémoire de Yûichi défila très rapidement. Il se rappela le visage endormi de sa femme, qu'il avait si souvent observé et qu'il avait, à plusieurs reprises, rêvé de posséder sans lui porter atteinte, et aussi ce visage surpris, débordant de joie et de confiance, qui l'avait accueilli, l'autre nuit, à l'hôpital. Yûichi était parti en voyage en abandonnant sa femme dans l'angoisse et, au retour, il n'attendait plus rien de son réveil. Mais son cœur habitué à se faire pardonner nourrissait des espoirs ardents et son innocence habituée à

croire rêvait. En cet instant, le sentiment qu'il éprouvait ressemblait à ce que ressentait un mendiant, qui n'espérait rien, mais qui ne savait rien d'autre qu'espérer... Yasuko était maintenant réveillée. Ses paupières lourdes de sommeil s'ouvrirent. Yûichi découvrait une Yasuko qu'il n'avait jamais vue. C'était une autre femme.

Elle s'exprima d'une voix ensommeillée, monotone, mais nette :

— Quand es-tu rentré ? Tu as déjà pris ton petit déjeuner ? Ta maman va assez mal. Kiyo t'en a déjà parlé ? etc., disait-elle comme si elle eût énuméré des articles.

Elle ajouta qu'elle allait tout de suite préparer son petit déjeuner et elle lui demanda d'attendre en bas sur la terrasse.

Elle se coiffa et s'habilla rapidement. Elle descendit au rez-de-chaussée avec Keiko dans les bras. Pendant qu'elle préparait le petit déjeuner, plutôt que de confier le bébé à son mari, elle le fit coucher dans la pièce face à la véranda, où Yûichi lisait le journal.

Le matin, il ne faisait pas encore chaud. Yûichi imputa l'inquiétude qu'il ressentait, au train de nuit dans lequel il n'avait pratiquement pas dormi, à cause de la chaleur.

« Maintenant je comprends, avec la précision d'une horloge, quelle est la vitesse précise, le rythme exact du malheur qui avance », se dit-il, en claquant la langue. « Et puis, flûte ! C'est toujours comme ça après une nuit de mauvais sommeil. *Tout cela, c'est à M^{me} Kaburagi que je le dois.* »

... Arrachée à son épuisement total, Yasuko avait découvert à son réveil le visage de son mari : c'est elle-même qui, alors, fut surprise par son propre changement.

C'était devenu, dans sa vie, une habitude que de voir, lorsqu'elle s'éveillait, le tableau de sa propre angoisse, dont elle pouvait percevoir les moindres détails, même les yeux fermés. Ce tableau était beau, presque splendide. Mais ce matin-là, en s'éveillant, ce n'était pas ce tableau qu'elle avait découvert. Il y avait, devant ses yeux, une impression matérielle, comme d'une statue : l'impression d'un visage de jeune homme, dont le contour était souligné par les rayons du soleil matinal filtrant à travers un coin de moustiquaire.

Yasuko ouvrit la boîte de café et versa de l'eau chaude dans un filtre de porcelaine blanche. Le mouvement de ses mains avait une vivacité qui ne trahissait aucune émotion. Ses doigts étaient loin de « trembler de tristesse ».

Puis elle apporta devant Yûichi le petit déjeuner sur un grand plateau plaqué argent.

Ce petit déjeuner était particulièrement délicieux pour Yûichi. L'ombre du matin s'étendait encore sur le jardin et si le parapet de la véranda, peint en blanc, scintillait, c'était à cause de la rosée qui dès la fin de l'été commençait d'apparaître. Le jeune couple prit ce petit déjeuner intime en silence. Keiko dormait calmement. La mère malade était encore endormie.

— Le docteur dit qu'il vaudrait mieux hospitaliser ta maman dès aujourd'hui, dit Yasuko. Je pensais préparer l'hospitalisation dès ton retour.

— Oui, il vaut mieux.

Le jeune mari tourna son regard vers le jardin et cligna des yeux vers le soleil du matin qui éclairait les branches de hêtres. Le malheur d'un tiers, en l'occurrence l'aggravation de la maladie de la mère de Yûichi, rapprochait les cœurs du mari et de la femme, et peut-être celui de Yasuko revenait-il à lui : Yûichi fut en cet instant saisi par ce fantasme et usa d'une banale coquetterie de mari :

— Comme c'est bien de prendre le petit déjeuner, tous les deux ensemble, n'est-ce pas ?

— Oui.

Yasuko sourit. Ce sourire exprimait une indifférence sévère. Yûichi en demeura confus. Ses joues se rougirent de honte. Puis le jeune homme malheureux prononça des phrases qui étaient l'aveu le plus transparent, théâtral, frivole, mais qui aurait aussi bien pu être l'aveu le plus pur et le plus sincère, parmi toutes les répliques qu'il avait adressées à des femmes depuis qu'il était au monde :

— Pendant tout le voyage, je n'ai pensé qu'à toi. Tous ces ennuis depuis quelque temps m'ont enfin ouvert les yeux : c'est toi que j'aime le plus.

Yasuko restait imperturbable. Elle eut un léger sourire indifférent. Les mots qu'il avait prononcés lui semblaient appartenir à une langue étrangère : Yasuko ne voyait que le mouvement de ses lèvres, comme s'il lui avait parlé de l'autre côté d'un épais mur de verre. Bref, elle ne comprenait plus son langage.

... Elle avait décidé de ne pas se laisser atteindre, de s'installer dans le quotidien, d'élever Keiko et de ne pas quitter le foyer de Yûichi jusqu'à sa vieillesse. Cette vertu née du désespoir avait une force qu'aucune immoralité ne pourrait affecter.

Yasuko avait abandonné le monde de l'absolu et en était redescendue. Mais quand elle vivait dans ce monde, son amour ne se soumettait devant aucune évidence. Devant tant d'évidences, la manière glacée dont il la traitait, ses refus secs, ses retours tardifs au foyer, ses nuits passées à l'extérieur, ses secrets, son absence *totale* d'amour pour les femmes, une lettre de délation n'était rien. Yasuko ne se laissait pas impressionner. Car elle vivait dans un autre univers.

Si elle était descendue de ce monde, cela ne venait pas de sa propre initiative. Il serait plus exact de dire qu'elle en avait été arrachée de force. C'était probablement un élan de gentillesse conjugale qui avait conduit Yûichi à prendre la peine de recourir à M^{me} Kaburagi, pour détacher Yasuko de son univers où l'amour était d'un calme incandescent, c'est-à-dire d'un univers transparent et libre où l'impossibilité n'existait pas, pour la faire descendre vers l'univers du désordre, où l'amour était relatif. Yasuko se vit alors entourée des évidences relatives du monde. Devant elle se dressait le mur effrayant de l'impossibilité, qu'elle connaissait déjà depuis longtemps et qui lui était familier. Il n'y avait plus pour elle qu'une seule manière de se comporter. Ne rien sentir. Ne rien voir, ne rien entendre.

Pendant le voyage de Yûichi, Yasuko avait appris comment se comporter dans ce monde où elle devrait vivre désormais. Elle s'était résolue à ne pas aimer, à ne pas s'aimer elle-même. Cette épouse dorénavant mentalement sourde et muette servait le

petit déjeuner à son mari ; vêtue d'un tablier voyant à carreaux sur fond jaune, elle jouissait apparemment d'une bonne santé.

— Tu veux une autre tasse de café ? demanda-t-elle sans se faire violence.

Une cloche sonna. C'était le tintement du grelot d'argent qui se trouvait au chevet de la mère de Yûichi.

— Elle a dû se réveiller, dit Yasuko.

Ils allèrent tous les deux dans sa chambre ; Yasuko ouvrit les volets.

— Tiens, tu es déjà rentré, dit la veuve sans lever la tête de l'oreiller.

Yûichi lut la mort dans le visage de sa mère. Des œdèmes boursouflaient ses joues.

*

Cette année-là, on passa le début septembre et même la mi-septembre sans qu'il y eût de véritable typhon. Certes quelques typhons se déclarèrent, mais ils évitèrent tous Tôkyô, sans avoir pu causer de dégâts ni par le vent ni par les inondations.

Yaichirô Kawada était fort occupé. Le matin, il allait à la banque, l'après-midi, il avait des réunions. Avec les cadres, il discutait pour savoir comment ronger le réseau de ventes de la compagnie rivale. Entre-temps, il devait négocier avec des sociétés de sous-traitance, comme celle des revêtements électriques. Il devait enfin engager des pourparlers avec un cadre supérieur d'une compagnie automobile française, en visite au Japon, à propos d'une coopération technique avec pour conditions des frais de commission et d'utilisation de licence. Le soir, en général, il invitait des banquiers dans les quartiers de plaisir. Ce n'était pas tout. D'après les informations fournies par le responsable des problèmes du travail, la stratégie de la division des salariés, menée par la compagnie, ne marchait pas bien et le syndicat se sentait en position de force, estimant que le temps était venu de déclencher un conflit.

Le tic sur la joue droite de Kawada s'était aggravé. L'unique faiblesse lyrique de cet homme doté d'une apparence solide était en train de le menacer. Son visage hautain de type germanique qui ne baissait jamais son nez superbe, la double ride nettement dessinée sous son nez, ses lunettes sans monture : à l'ombre de ce décor théâtral, le cœur lyrique de Kawada saignait en gémissant. Un soir, avant de s'endormir, alors qu'il était déjà couché, il jeta un coup d'œil furtif sur une page des poèmes de jeunesse de Hölderlin, comme s'il avait lu un roman pornographique, et récita :

Ewig muss die liebste Liebe darben...

C'était la dernière strophe du poème intitulé *À la nature* :

Was wir lieben, ist ein Schatten nur [\(21\)](#).

« Ce garçon est libre », gémit le célibataire fortuné, au fond de son lit. « Pour la simple raison qu'il est jeune et beau, il se croit permis de cracher sur moi. »

Cette double jalousie, qui rend à un homme âgé l'amour homosexuel insupportable, troublait le sommeil solitaire de Kawada. Ajoutée à la double complication de la jalousie d'un homme à l'égard d'une femme volage et de la jalousie d'une femme vieillissante à l'égard d'une jeune femme belle, la curieuse conscience que l'aimé est un

être du même sexe, augmentait à un degré intolérable l'humiliation de l'amour que, s'il s'agissait d'une femme, on endosserait, fût-on ministre. Rien ne pouvait blesser aussi directement l'amour-propre masculin d'un personnage comme Kawada, que l'humiliation de l'amour pour un homme.

Kawada se rappela le jour de sa jeunesse, où il avait été abordé par un homme d'affaires dans le bar de l'Hôtel Waldorf-Astoria, à New York. Il se souvint aussi du soir où, à Berlin, il était allé en Hispano-Suiza dans la maison de campagne d'un monsieur distingué qu'il avait connu au cours d'une soirée. Les deux hommes en queue-de-pie s'étaient embrassés, sans craindre la lumière des phares d'une autre voiture qui éclairait la leur. Leurs plastrons parfumés s'étaient frottés l'un à l'autre. La dernière prospérité de l'Europe avant le krach mondial. L'époque où une aristocrate couchait avec un Noir, un ambassadeur avec un voyou, un roi avec un acteur américain de films d'action... Kawada se rappela les jeunes marins de Marseille, à la poitrine blanche, parfaite, sculpturale, comme le plumage d'un cygne. Il pensa aussi au beau garçon qu'il avait ramassé dans un café de la Via Veneto, à Rome, et au jeune Algérien nommé Alfred Djemil Moussa Zarzaar.

Mais Yûichi surpassait tous ces souvenirs ! Un jour, Kawada s'était donné un mal fou pour trouver un trou dans son emploi du temps, afin de voir Yûichi. Il lui proposa d'aller au cinéma. Mais Yûichi répliqua qu'il n'en avait pas envie. Par pur caprice, passant devant une salle de billard, il désira entrer, quoique ce ne fût pas dans ses habitudes. Kawada ne jouait pas au billard. Et, pendant les trois heures durant lesquelles Yûichi s'agitait autour du tapis de billard, cet homme d'affaires accablé de travail, se morfondait sur une chaise sous un rideau vieux rose, attendant la fin du cruel caprice de son bien-aimé. Le front de Kawada était parcouru de veines bleues, ses joues tremblaient et il criait intérieurement :

« Dire qu'on me fait attendre, moi, sur cette chaise éventrée, dans une salle de billard. Moi, qu'on ne laisse jamais attendre ! Moi, qui, au contraire, n'hésite pas à faire attendre un visiteur, une semaine s'il le faut ! »

Il y a différentes sortes de déchéance en ce monde. Celle que Kawada prévoyait, c'était une déchéance qui paraîtrait bien luxueuse aux yeux d'autrui. Mais parce qu'il s'agissait de la déchéance la plus grave qui pût actuellement lui advenir, il était normal qu'il se démenât pour l'éviter.

Le bonheur qu'espérait Kawada, à l'âge de cinquante ans, c'était de mépriser le quotidien. En apparence, c'était un bonheur facile à atteindre, et, du reste, tous les hommes de cinquante ans le pratiquent inconsciemment, mais, chez un homosexuel, qui refuse à tout prix de s'assujettir au travail, la vie quotidienne se révolte contre lui, et le monde de sa sensualité déborde à toute occasion, cherchant à envahir aussi son domaine professionnel. Il savait que la célèbre déclaration de Wilde n'était que l'expression d'un ressentiment :

« J'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. »

Il avait été simplement contraint de le faire. Tout homosexuel accompli est quelqu'un qui admet une certaine virilité en lui-même et en tombe amoureux, s'y raccrochant,

mais la vertu masculine que Kawada reconnaissait en lui-même était un zèle laborieux, dont il avait le secret, et qui paraissait appartenir au XIX^e siècle. Curieuse manière d'être le bourreau de soi-même ! De même qu'à l'époque des guerriers, aimer les femmes était considéré comme une attitude efféminée, de même pour Kawada, la passion qui s'opposait à sa vertu masculine lui paraissait efféminée. Le vice le plus affreux pour les guerriers et les homosexuels consistait à être efféminé. Bien que le sens ne soit pas le même dans les deux cas, pour les guerriers et pour les homosexuels, la masculinité n'était pas un mode d'être instinctif, mais plutôt rien d'autre que le résultat d'un effort éthique ; et la déchéance que craignait Kawada était sa propre déchéance morale. Bien que le parti conservateur défendît l'ordre établi et le système familial fondé sur l'hétérosexualité, qui auraient dû être ses ennemis, il était tout à fait cohérent qu'il en fût le partisan.

Le monisme et l'absolutisme allemands, qu'il avait tant méprisés dans sa jeunesse, le pénétraient plus profondément dans sa maturité qu'il ne l'avait imaginé et cette réflexion, qui paraissait celle d'un jeune homme à peine monté de sa province, le renvoyait, à tout propos, à ce dilemme qui pouvait, par exemple, se formuler comme suit : « Mépriser ou déchoir ». Il avait l'impression que s'il ne pouvait cesser d'aimer Yûichi, il ne pourrait plus retrouver sa « masculinité ».

Kawada sentait flotter l'ombre de Yûichi dans toutes les parties de sa vie sociale. Comme quelqu'un qui, par erreur, a vu de face le soleil, conserve une image rémanente, où qu'il pose son regard, Kawada voyait l'ombre de Yûichi aussi bien dans le grincement de la porte de son bureau de P.-D.G. où Yûichi n'avait aucune raison de venir, que dans la sonnerie du téléphone ou dans le profil d'un jeune passant qu'il apercevait par la vitre de sa voiture. Cette image rémanente n'était qu'un mirage : dès le moment où l'idée de se séparer de Yûichi lui effleura l'esprit, ce mirage devint obsessionnel.

En réalité, Kawada confondait en partie le vide de son fatalisme avec celui qui s'était créé en son cœur. Sa décision de la séparation reposait moins sur la peur de connaître un jour l'affaiblissement de sa passion, que sur l'idée qu'il fût préférable de tuer cette passion tout de suite par un moyen cruel. Et, dans des soirées où étaient conviés des invités de marque et de célèbres geishas, le principe de la majorité dont le jeune Yûichi ressentait la pression, écrasait le cœur hautain de Kawada qui pourtant ne manquait pas de force de résistance à lui opposer. Ses nombreuses histoires grivoises, pleines d'esprit, avaient toujours été le clou de chaque soirée, mais ce jeu qu'il avait mené, en simulant, pendant de longues années avait fini par le remplir de dégoût à l'égard de lui-même : depuis quelque temps, il avait la mine maussade, ce qui décourageait l'organisateur des banquets de la société. Ce dernier avait même conclu que dans ces conditions, il valait mieux, pour la réussite des soirées, que le président en fût absent, mais Kawada accomplissait son devoir, en se rendant à tous les banquets qui exigeaient sa présence.

Kawada se trouvait dans cet état psychologique lorsque Yûichi apparut chez lui après une longue absence ; il se trouvait que ce soir-là, Kawada était à la maison ; sa décision de quitter Yûichi fut annihilée par cette joie imprévue ; il ne se lassait pas de contempler le visage de Yûichi. D'habitude, l'imagination la plus débridée lui faisait garder les yeux ouverts, mais cette fois-ci elle l'enivrait. Le mystérieux beau jeune

homme... Kawada était grisé par le mystère qui s'offrait à son regard. Pour Yûichi, cette visite ne répondait qu'à un caprice, mais il n'avait pas tout à fait négligé le calcul quant au mystère qu'il savait produire.

Comme la nuit n'était pas encore vraiment avancée, Kawada emmena le beau garçon boire quelque part. Ils allèrent dans un bar plutôt calme et distingué, qui, par conséquent, n'appartenait pas au milieu et où il y avait du reste des femmes.

Il y avait là par hasard un proche de Kawada, accompagné de quatre ou cinq personnes. C'était le patron d'une célèbre compagnie pharmaceutique, avec les cadres supérieurs de cette société. Il s'appelait Matsumura. Il fit un petit clin d'œil avec un sourire dans leur direction, en levant son verre ; Kawada et Yûichi étaient accoudés au zinc.

C'était un jeune patron, qui avait succédé à son père à la tête de l'entreprise ; il avait à peine dépassé trente ans, il était réputé pour son élégance un peu voyante ; sûr de lui, il était leur *semblable*. Son passe-temps était de convertir à cette hérésie ceux sur lesquels il exerçait une influence et, si ce n'était pas possible, de leur faire du moins admettre cette hérésie. Le brave vieil homme qui lui servait de secrétaire avait essayé de se convaincre que rien n'était plus noble que l'homosexualité, et, maintenant qu'il était parvenu à le croire, il se lamentait d'être doté d'une nature trop commune pour y accéder.

Kawada se trouvait dans une situation paradoxale : lui qui était si précautionneux dans ce domaine, pour une fois qu'il sortait avec Yûichi, s'exposait aux regards des membres de cette autre compagnie qui les observaient publiquement.

Quelques instants plus tard, profitant d'une absence de Kawada, Matsumura quitta naturellement sa table et vint prendre sa place près de Yûichi. Devant la serveuse qui se tenait à gauche de Yûichi, il dit rapidement, feignant d'évoquer une affaire professionnelle :

— Mon cher Minami, pour vous entretenir plus à loisir, nous pourrions dîner demain soir ensemble, qu'en dites-vous ?

Il se contenta de ces quelques mots, qu'il prononça soigneusement, comme s'il avançait des pions sur un échiquier.

Yûichi répondit spontanément oui.

— Vous venez donc... Alors, je vous attendrai demain à cinq heures, au bar de l'Hôtel Impérial.

Cette prouesse accomplie le plus naturellement du monde dans le brouhaha fut terminée en un instant. Et lorsque Kawada revint, Matsumura, qui avait entre-temps regagné sa place, conversait gaiement avec ses compagnons.

Mais le flair sensible de Kawada reconnut comme le relent d'une cigarette précipitamment éteinte. Il était fort pénible pour Kawada de faire semblant de ne pas s'en apercevoir et, sachant qu'il serait de mauvaise humeur s'il demeurerait dans cette désagréable situation, craignant aussi que Yûichi ne s'en rendît compte et ne le contraignît à avouer la cause de sa mine sombre, ce qui était au-delà de ses forces, il

proposa à Yûichi de sortir ; après avoir salué très aimablement Matsumura, ils quittèrent hâtivement cet établissement. Kawada alla jusqu'à la voiture, pour prévenir le chauffeur de les attendre, parce qu'ils se rendraient dans un autre bar du même quartier : ils rejoignirent l'établissement à pied.

C'est le moment que choisit Yûichi pour tout avouer. Marchant tête baissée, les mains dans les poches de son pantalon de flanelle grise, sur le trottoir défoncé, crevé de nids-de-poule, où il était difficile d'avancer, il dit :

— Matsumura vient de me proposer de dîner avec lui demain soir et de le retrouver à cinq heures au bar de l'Hôtel Impérial. Comme je ne savais pas quoi répondre, j'ai dit que je viendrais. Ça m'ennuie, soupira-t-il, en claquant la langue. Je voulais te le dire, mais, il m'était difficile de le faire tant que nous étions dans ce bar.

Kawada ne se sentit plus de joie. Cet homme d'affaires hautain dit, d'une voix brisée par la joie humble qui l'envahissait :

— Merci. Pour moi, le plus grand problème était le temps qui s'écoulerait entre la proposition de Matsumura et le moment où tu l'avouerais. Tu ne pouvais pas me le dire au bar et tu l'as donc avoué dans les plus brefs délais.

C'était le mot de la fin. C'était une formule bien théorique et, en même temps, un aveu sincère.

Dans le bar suivant, Kawada et Yûichi mirent au point un stratagème pour le lendemain, comme s'ils avaient parlé affaires. Entre Matsumura et Yûichi, il n'y avait aucun lien professionnel. De plus, Matsumura désirait depuis longtemps ce garçon. Ce que cachait cette invitation sautait aux yeux.

« Nous sommes en ce moment des *complices*. »

Kawada voulait communiquer à son propre cœur l'incroyable joie qu'il éprouvait.

« Yûichi et moi, nous sommes complices. Quel rapide rapprochement de nos cœurs. »

Craignant la présence de la serveuse, Kawada s'exprimait sur un ton prosaïque, qui n'était pas différent de celui qu'il utilisait dans son bureau de P. -D.G.

— J'ai donc compris ce que tu ressens. J'ai compris également que ça t'ennuie de téléphoner à Matsumura pour décliner son invitation... Voici ce qu'on va faire. (Dans son entreprise, Kawada disait : « Voici ce que vous allez faire. » Mais jamais : « Voici ce qu'on va faire... ») Matsumura est le maître en son royaume et en sa demeure : on ne peut pas le traiter avec négligence. D'autant plus que tu as accepté, même si c'était par politesse... Tu te rendras à l'endroit convenu et tu te feras inviter à dîner. Mais, après cela, tu diras : « Puisque vous m'avez invité à dîner, j'aimerais vous offrir à boire. » Matsumura te suivra sans aucune inquiétude. Et je me trouverai *par hasard* dans le bar où vous irez. Voilà le scénario qu'il faut suivre. D'accord ? J'attendrai à partir de sept heures à peu près... Quel bar choisir ? Si c'est un bar que je fréquente habituellement, Matsumura se méfiera et ne voudra pas. En même temps, si c'est un bar où je n'ai jamais mis les pieds, cela manquera trop de naturel que j'y aille par hasard. Il faut que tout se déroule très naturellement... Ah oui. Il y a près d'ici un bar qui s'appelle « Je

l'aime » où nous sommes allés ensemble quatre ou cinq fois. Il fera très bien l'affaire. Si jamais Matsumura hésite, tu pourras te permettre un mensonge, du genre : « Je ne suis jamais venu ici avec Kawada »... Que dis-tu de ce scénario ? C'est une bonne idée qui garde l'honneur sauf pour chacun de nous trois.

— Je ferai comme tu dis, répliqua Yûichi.

Kawada réfléchit pour savoir comment annuler dès le lendemain matin la soirée professionnelle qu'il avait prévue. Les deux hommes, ce soir-là, mirent fin assez tôt à leurs beuveries et la nuit qui suivit fut infiniment voluptueuse, ce qui amena Kawada à douter de son cœur qui avait pu, si fugitivement que ce fût, imaginer se séparer de ce garçon.

*

Le lendemain, à cinq heures, Matsumura attendait Yûichi au bar, au fond du grill-room de l'Hôtel Impérial. Le cœur gonflé d'attentes sensuelles, le ventre plein de fatuité et d'assurance, cet homme qui aurait rêvé d'être gigolo, quoiqu'il fût P. -D.G., chauffa délicatement son verre de cognac entre ses mains, en le remuant légèrement. Quand l'heure du rendez-vous fut dépassée de cinq minutes, il s'abandonna au plaisir profond de l'attente. La plupart des clients du bar étaient des étrangers. Ils parlaient constamment dans un anglais qui ressemblait à des aboiements rauques. Lorsque les cinq minutes furent écoulées, Matsumura s'apprêta à savourer les cinq suivantes de la même manière, mais elles étaient déjà altérées. Les cinq minutes suivantes étaient frétilantes comme un poisson dans les mains et réclamaient la plus grande vigilance. Il avait l'impression que Yûichi était déjà arrivé jusqu'à la porte, hésitant à rentrer, et que sa présence flottait dans l'air. Mais les cinq minutes écoulées, cette sensation se dissipa, cédant la place à un nouveau sentiment d'absence : jusqu'à cinq heures et quart, l'effort de l'attente avait un sens réel et Matsumura dut, à plusieurs reprises, respirer profondément pour retrouver des forces. Mais ce manège cessa au bout de vingt minutes : écrasé d'inquiétude et de désespoir, il se démenait pour réduire les dimensions de l'espoir qui étaient la cause même de sa souffrance actuelle.

« Attendons encore une minute », se dit-il.

Il plaça tout son espoir dans la lenteur avec laquelle l'aiguille dorée des secondes dépassait la marque des soixante. Ainsi, Matsumura attendit-il, ce qui ne lui était jamais arrivé, en vain, quarante-cinq minutes.

Une heure environ après que Matsumura eut quitté le bar, ayant renoncé à attendre davantage, Kawada, qui avait liquidé le plus vite possible son travail, se rendit au « Je l'aime ». Comme par hasard, lui aussi, quoique ce fût plus lent, éprouva la même angoisse de celui qui attend. Mais le supplice dura beaucoup plus longtemps que chez Matsumura, et il fut incomparablement plus cruel à supporter que pour Matsumura. Kawada resta dans le bar jusqu'à la fermeture. L'angoisse, de plus en plus excitée par l'imagination, ne cessait de s'étendre, en profondeur, en ampleur, et, à mesure que le temps passait, elle s'étendait, sans admettre l'idée d'un renoncement.

Pendant la première heure, la tolérance de Kawada, au strict niveau de l'imagination, était infinie.

« C'est que le dîner traîne un peu. Il a dû être invité dans un cabinet particulier de restaurant traditionnel », se dit-il.

Il pensa que c'était peut-être un restaurant avec des geishas. Cette hypothèse l'arrangeait, parce que, en leur présence, Matsumura lui-même serait contraint de se contrôler. Mais le temps passait. Ce cœur, qui s'efforçait de retenir avec avarice le soupçon qui lui soufflait : « Il commence à se faire trop tard », explosa soudain, mettant successivement le feu à tous les autres soupçons qu'il avait jusque-là retenus.

« Yûichi ne m'a-t-il pas menti ? Non, ce n'est pas possible. C'est sa jeunesse qui n'a pas pu résister aux ruses de Matsumura. Il est innocent. Il est candide. Il ne fait plus aucun doute qu'il est amoureux de moi. Simplement il n'a pas été assez fort pour entraîner Matsumura jusqu'ici. À moins que Matsumura n'ait subodoré mon stratagème et qu'il n'ait pas marché. Yûichi et Matsumura doivent être en ce moment dans un autre bar. Il s'enfuira à la première occasion et il me rejoindra ici. Encore un peu de patience. »

Il était rongé de remords, tout en se disant cela.

« Mais pourquoi par une vanité idiote, ai-je risqué de faire tomber Yûichi dans le piège de Matsumura ? Pourquoi ne l'ai-je pas obligé à refuser nettement cette invitation ? Si Yûichi était réticent à l'idée de téléphoner pour refuser, j'aurais pu le faire à sa place, même si cela manquait de dignité. »

Soudain, une autre hypothèse lui déchira le cœur.

« Peut-être en ce moment même, Yûichi est-il quelque part, dans un lit, dans les bras de Matsumura ? » La logique de chacune de ces conjectures devint de plus en plus subtile : celle qui mettait en scène un Yûichi « innocent » et celle qui l'imaginait « d'une bassesse extrême » constituaient, l'une aussi bien que l'autre, un système parfait. Kawada chercha du secours, en utilisant le téléphone du comptoir. Il appela Matsumura. Bien qu'il fût plus de onze heures, Matsumura n'était pas rentré chez lui. Transgressant l'interdit qu'il s'était fixé, il téléphona chez Yûichi. Il n'était pas là. Il demanda le numéro de téléphone de l'hôpital de sa mère. Chassant tout bon sens et toute convenance, il supplia la standardiste de l'hôpital de vérifier qui se trouvait dans la chambre de la malade. Mais Yûichi n'était pas là non plus.

Kawada était en train de perdre la tête. Rentré chez lui, il ne put trouver le sommeil. À deux heures du matin, il rappela chez Yûichi. Il n'était toujours pas rentré.

Il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain matin, il faisait un temps agréable de début d'automne ; il téléphona à neuf heures et, comme il eut Yûichi au bout du fil, il lui demanda simplement de venir le voir à dix heures trente à son bureau, sans formuler le moindre reproche. C'était la première fois qu'il le faisait venir sur son lieu de travail. Pendant tout le trajet entre sa maison et son entreprise, le paysage qui défilait, par les vitres de la voiture, n'entraînait pas du tout dans le champ visuel de Kawada ; il répétait intérieurement la décision *virile* à laquelle il était parvenu au cours de la nuit :

« Je ne dois plus revenir sur ma décision. Quoi qu'il advienne, je ne dois plus changer d'avis. »

Il était dix heures comme toujours quand il entra dans son bureau. Sa secrétaire vint le saluer. Il convoqua le cadre supérieur qui avait assisté, à sa place, à la soirée de la veille, afin d'entendre son rapport, mais ce cadre n'était pas encore arrivé. Un autre cadre vint bavarder avec lui dans son bureau. Yaichirô Kawada ferma les yeux, indisposé. Malgré sa nuit blanche, il n'avait pas mal à la tête : il avait au contraire l'esprit tellement excité que ses idées étaient fort claires.

Adossé à la fenêtre, le cadre tripotait le fil du store. Comme toujours, il parlait fort.

— J'ai une de ces gueules de bois et une de ces migraines. Hier soir, j'ai été en étrange compagnie. On n'a fait que boire jusqu'à trois heures du matin. On a quitté Shimbashi à deux heures et on a fait un raffut à réveiller tout Kagurazaka. Qui c'était selon vous ? Matsumura, des Produits Pharmaceutiques Matsumura.

Kawada n'en croyait pas ses oreilles.

— On ne tient plus le coup, à notre âge, avec des jeunes types, ajouta le cadre.

Kawada s'efforça de paraître impassible en demandant :

— Avec qui se trouvait M. Matsumura ?

— Eh bien, il était seul. Comme je connaissais très bien son père, il doit faire appel à moi parce qu'il a l'impression de voir son père. Hier, je suis rentré assez tôt chez moi. Et je m'apprêtais à prendre mon bain, quand il m'a appelé pour que je le rejoigne.

Kawada faillit laisser échapper un gémissement de joie, mais une autre voix intérieure l'en empêcha avec insistance. Ce n'était pas cette heureuse nouvelle, qui effaçait l'angoisse de la veille. Et d'ailleurs, ce n'était pas tout. Il n'était pas impossible que Matsumura eût demandé à ce cadre qu'il connaissait bien de faire un faux témoignage qui pût lui servir d'alibi. Il ne fallait plus revenir sur sa décision.

Le cadre aborda, ensuite, différents sujets professionnels, ce à quoi Kawada répondait avec une efficacité qui le surprit lui-même. La secrétaire entra et annonça un visiteur.

— C'est un de mes parents, qui est étudiant et qui me demande de l'aider à trouver un emploi. Mais il n'est pas très brillant à l'Université, précisa Kawada, en grimaçant.

Le cadre, par discrétion, se retira et Yûichi entra juste après son départ.

Dans la lumière fraîche du matin, en ce début d'automne, le visage du beau garçon resplendissait de jeunesse. Sans le moindre nuage, sans la moindre ombre, ce visage qui, chaque matin, renaissait, frappa le cœur de Kawada. Ce visage n'avait conservé aucune trace de la veille, ni de fatigue, ni de trahison, ni de l'angoisse qu'il avait fait subir à Kawada ; ce visage d'une jeunesse qui ignorait toute contrepartie, n'aurait pas été différent, si, la veille, Yûichi eût commis un meurtre. Le garçon, vêtu d'un blazer bleu et d'un pantalon de flanelle grise au pli impeccable, avançait d'un pas décidé sur le sol glissant vers le bureau de Kawada.

Kawada entra dans le vif du sujet, d'une manière qui lui parut à lui-même la plus maladroite qui fût.

— Qu'as-tu fait hier soir ?

Le beau garçon sourit, en découvrant sa dentition éclatante et vigoureuse. Il s'assit sur le fauteuil que Kawada lui indiqua.

— J'avais la flemme. Je ne suis pas allé au rendez-vous de Matsumura. J'ai pensé qu'il était inutile de te rejoindre.

Kawada était habitué à ses excuses claires, mais pleines de contradictions.

— Pourquoi n'avais-tu pas besoin de venir me voir ?

Yûichi sourit à nouveau. Puis comme un cancre, il fit grincer le fauteuil sur lequel il était assis.

— D'abord avant-hier et encore hier...

— J'ai téléphoné plusieurs fois chez toi.

— On me l'a dit.

Kawada manifestait la témérité d'un perdant acculé à la défaite. Changeant de sujet, il évoqua la maladie de la mère de Yûichi et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'argent pour les frais d'hospitalisation. Le jeune homme répliqua qu'il n'en manquait pas particulièrement.

— Je ne te demanderai pas où tu as passé la nuit. Je te donnerai de l'argent, pour reconforter ta maman. Ça te va ? Je te donnerai une somme qui te satisfasse. Tu diras oui si le montant te convient... Et puis...

Kawada parlait sur un ton terriblement bureaucratique.

— J'aimerais que désormais nous coupions les ponts. Pour mon compte, je ne manifesterai aucun regret. Je ne veux plus que tu aies l'occasion de me ridiculiser et de me déranger dans mon travail. D'accord ?

Après avoir ainsi insisté, Kawada sortit son carnet de chèques ; il hésita, ne sachant s'il fallait donner au garçon quelques minutes de sursis, et le regarda à la dérobée. En fait, c'était Kawada qui jusque-là avait gardé les yeux baissés. Le jeune homme les avait levés. En cet instant, Kawada attendait et redoutait des justifications, des excuses, une imploration, de la part du garçon, mais Yûichi gardait fièrement la tête droite.

Kawada détacha le chèque avec un bruit sec qui retentit dans le silence de la pièce. Yûichi constata qu'il avait écrit deux cent mille yens. Sans un mot, il le repoussa du bout des doigts.

Kawada déchira le chèque. Il inscrivit une somme sur le chèque suivant et le détacha. Il le tendit à Yûichi. Ce dernier le repoussa de nouveau. Ce jeu tout à fait comique mais grave se répéta plusieurs fois. Quand le chiffre eut atteint quatre cent mille yens, Yûichi se souvint des cinq cent mille yens que Shunsuké lui avait prêtés. Le geste de Kawada ne suscita que du mépris en Yûichi ; il avait été effleuré par l'idée pleine de morgue de faire monter les enchères le plus haut possible et de claquer la porte après avoir déchiré le dernier chèque, mais lorsque le chiffre de cinq cent mille yens scintilla dans son esprit, il se ressaisit et attendit l'enchère suivante.

Yaichirô Kawada ne baissa pas son front hautain ; sa joue droite fut parcourue d'un tic qui fit frémir sa peau comme un éclair. Il déchira le chèque précédent et en remplit

un autre qu'il fit glisser sur la table. Il portait la somme de cinq cent mille yens.

Le jeune homme le saisit entre ses doigts, le plia lentement et le mit dans sa poche intérieure. Il se leva et salua Kawada avec un sourire dépourvu de malice :

— Merci... de tout ce que vous avez fait pour moi. Eh bien... au revoir.

Kawada n'avait plus la force de se lever, mais il tendit la main pour serrer celle de Yûichi, pendant quelques instants, et il répondit :

— Au revoir.

Yûichi ne fut pas étonné de sentir dans la sienne la main toute tremblante de Kawada. En quittant le bureau, il n'éprouva pas la moindre pitié et pensa que c'était une chance pour Kawada qui ne détestait rien au monde comme la compassion à son égard ; et ce sentiment naturel manifestait plutôt un élan d'amitié.

Comme il aimait l'ascenseur, plutôt que de prendre l'escalier, il appuya sur un bouton encastré dans un pilier de marbre.

*

Le projet d'un emploi dans la société automobile Kawada fut réduit à néant et ses ambitions sociales n'avaient pas plus de chances de se concrétiser. De son côté, Kawada avec ses cinq cent mille yens avait racheté le droit de « mépriser la vie ».

L'ambition de Yûichi avait beau relever de la pure rêverie, l'échec de ces aspirations l'empêcha de redescendre sur terre. Il semble qu'un rêve blessé soit encore plus hostile à la réalité qu'un rêve indemne. À ses yeux, la possibilité d'une action qui pourrait combler l'abîme qui séparait le simple fait de rêver sur ses capacités et celui d'évaluer avec exactitude son talent, lui semblait pour l'instant anéantie. Mais, ayant appris à *voir*, Yûichi savait que, dès le départ, cette possibilité lui avait été ôtée. Dans la triste société moderne, un tel calcul était habituellement compté comme une indispensable lucidité.

En effet, Yûichi avait appris à *voir*. Mais il était difficile de *voir* la jeunesse sans l'intermédiaire d'un miroir, quand on était plongé en pleine jeunesse. Si la négation de la jeunesse se termine en abstraction et si l'affirmation de la jeunesse penche vers la sensualité, cela tient à cette difficulté même.

La veille, comme pour obéir à une soudaine impulsion de défi, il avait décidé de poser un lapin à Kawada et à Matsumura, et il était allé boire chez un camarade d'études jusqu'au matin, passant ainsi une nuit pure. Mais la « pureté » n'allait pas au-delà du domaine du corps.

Yûichi considéra sa propre situation. Après avoir brisé la cage aux miroirs, après avoir oublié son visage, après avoir décidé de l'inexistence de tout cela, il avait cherché la position de celui qui regarde. Il avait été délivré de l'ambition enfantine qui consistait à rêver que la société lui accorderait une certaine position qui pourrait remplacer celle qu'occupait, avec évidence, le corps, comme le miroir le prouvait. Il commençait enfin à rechercher cette position difficile dans la jeunesse, mais il avait du mal à l'installer sur un terrain invisible. Et jusque-là, c'était son corps qui le faisait avec une facilité déconcertante.

Yûichi flaira la malédiction de Shunsuké. Il fallait d'abord rendre ces cinq cent mille yens au vieil écrivain. C'est après que tout commencerait.

Quelques jours plus tard, par une fraîche soirée d'automne, le beau jeune homme se rendit chez Shunsuké sans s'être annoncé. Depuis quelques semaines, le vieil écrivain travaillait à un essai autobiographique qu'il avait intitulé *Shunsuké Hinoki par lui-même*. Ignorant qu'il allait recevoir la visite de Yûichi, il était en train de relire cet essai encore inachevé, à la lueur de la lampe de son bureau. Il apportait des corrections en rouge çà et là.

CHAPITRE XXXII

Shunsuké Hinoki par lui-même

Il y a des écrivains pour lesquels l'ennui ne consistait qu'à revendiquer l'ennui, avec ce qu'on pourrait appeler le don de l'ennui ou l'ennui du don. Shunsuké Hinoki n'est pas de ceux-là. La vanité l'a sauvé de ce piège. Cela dit, puisque revendiquer l'ennui est une sorte de vanité paradoxale, ce qui nous sauve, c'est une espèce de superficialité authentique, qui se garde de tomber dans le paradoxe. Il doit, en partie, son équilibre au culte de ce type de superficialité.

Depuis son enfance, l'art était comme une maladie congénitale. À part, il n'y a aucun fait marquant à noter dans sa biographie. Famille riche du département de Hyôgo, père qui, après trente ans passés à la banque du Japon, avait été nommé au Conseil d'État, mère qui est morte quand il avait quinze ans, quelques souvenirs de famille, des études sans problèmes, d'excellentes notes en français, trois mariages qui se soldèrent par un échec : seul ce dernier détail pourrait attirer, un tant soit peu, l'attention d'un biographe. Mais son œuvre n'avait jamais abordé ce secret.

Dans un essai, nous lisons un passage où il se promène, enfant, dans une forêt dont il ne se souvient pas, et rencontre une lueur éblouissante, un chant, un battement d'ailes. C'étaient des libellules. Mais un aussi beau passage ne se retrouve nulle part dans le reste de son œuvre.

Shunsuké Hinoki a inauguré une sorte d'art qui ressemble à une dent d'or extraite de la bouche d'un cadavre. Ce paradis artificiel, d'où sont rigoureusement exclues les valeurs qui ne rejettent pas d'un rire méprisant toute finalité pratique, ne contient que des femmes pareilles à des mortes, des fleurs pareilles à des fossiles, des jardins de métal et des lits de marbre. Shunsuké a décrit obsessionnellement toutes les valeurs humaines dépréciées. La place qu'il occupe dans la littérature japonaise moderne depuis l'époque de Meiji a quelque chose de funeste.

L'écrivain qui l'a influencé dans son adolescence est Kyôka Izumi : *Le Saint du Mont Kôya*, qui date de 1900, constitua pour lui pendant quelques années l'œuvre d'art idéale. Ce récit de métamorphose qui réunit une belle femme sensuelle, unique forme humaine qui demeure au monde, et un moine, qui ne parvient à conserver sa forme humaine qu'en fuyant ce seul être humain, suggéra probablement à Shunsuké le thème fondamental de sa création. Mais plus tard, il avait délaissé le monde lyrique de Kyôka et s'était exposé, avec son ami le plus proche, Hatakazu Kayano, à l'influence de la littérature européenne fin de siècle qui était alors peu à peu introduite au Japon.

De nombreux écrits de jeunesse datant de cette époque étaient repris dans les œuvres complètes de Shunsuké Hinoki récemment publiées qui imitaient le système éditorial des œuvres posthumes. Bien que l'écriture en fût immature et naïve, un court conte,

intitulé *L'Apprenti ermite*⁽²²⁾, rédigé à l'âge de seize ans, dans sa facture tout à fait inconsciente, comportait presque tous les thèmes qu'il allait développer ultérieurement, ce qui ne laisse de nous stupéfier.

Le narrateur est un page au service d'ermites dans une grotte. Il est natif de cette région montagneuse et depuis son enfance il ne s'est jamais nourri que de brouillard. Comme il était commode pour les ermites d'avoir un serviteur sans salaire, ils employaient le narrateur. Les ermites ont beau prétendre ne se nourrir que de brouillard, en réalité, à l'instar des mortels, ils ne peuvent survivre sans manger des légumes et de la viande. Ils chargeaient donc le narrateur d'aller acheter pour eux, dans un village, au pied des montagnes, du mouton et des légumes pour eux tous, et il devait dire : « C'est de la nourriture pour nous autres, les pages » – mais en réalité, ces pages n'étaient qu'un, lui seul, le narrateur. Un jour, un villageois mal intentionné lui vendit de la viande d'un mouton victime d'une épidémie. Les ermites qui mangèrent de cette viande furent contaminés et moururent les uns après les autres. De bons villageois, apprenant que de la viande avariée avait été vendue et s'en inquiétant, montèrent jusqu'au sommet de la montagne, où ils découvrirent que les ermites immortels, qui ne se nourrissaient que de brouillard, étaient tous morts, et que seul le page, qui était censé avoir mangé de la viande contaminée, était en bonne santé ; dès lors, ils le vénérèrent comme un ermite. Le page déclara alors que, maintenant qu'il était devenu ermite, il ne se nourrirait plus que de brouillard. Ainsi mena-t-il une vie paisible, au sommet de la montagne.

Ce qui était raconté là, est-il utile de le préciser ? constituait une satire sur l'art et la vie. Le page apprend le subterfuge de la vie d'artiste. Il apprend, avant même de connaître l'art, cette tromperie de la vie. Or, dès sa naissance, il connaît le secret de cet art, la clé de la vie. C'est-à-dire que le fait de ne manger instinctivement que du brouillard incarne la thèse selon laquelle la part inconsciente est la tromperie suprême de la vie d'artiste et, en même temps, que c'est parce que c'était chez lui inconscient, qu'il a été asservi par les faux ermites, sa conscience d'artiste ne se révélant qu'à travers la mort des ermites.

— Désormais, je ne me nourrirai que de brouillard, dit le page. Le mouton et les légumes que je mangeais jusqu'ici, je ne les mangerai plus. Parce que je suis devenu ermite.

Cette prise de conscience, l'utilisation de son don comme du meilleur subterfuge lui permit de se dépouiller de la vie et de devenir artiste.

Pour Shunsuké Hinoki, l'art était la voie la plus facile. Ayant pris conscience de la facilité, il a trouvé, en tant qu'artiste, le plaisir de la douleur. Dans ses fioritures stylistiques, les lecteurs voyaient une forme d'abnégation.

Son premier roman, *Le Sabbat* (1911), est un chef-d'œuvre qui occupe une place à part dans l'histoire littéraire. C'était à l'époque le sommet de l'école Shirakaba ; c'est la même année que Naoya Shiga écrivit *La Tête trouble*. À part son amitié pour Hatakazu Kayano, qui était un hérétique de cette école, Shunsuké n'eut aucun lien avec le groupe Shirakaba.

Avec *Le Sabbat*, il affermit sa méthode romanesque et sa réputation.

La laideur de Shunsuké Hinoki était devenu un don étrange de sa jeunesse. L'écrivain naturaliste Seison Tomimoto, qui était sa bête noire, imagina un personnage qui l'avait pour modèle. Son portrait reproduisait fidèlement l'allure de Shunsuké dans sa jeunesse.

« Mieko se demanda plusieurs fois quelle était cette tristesse qu'elle devait éprouver à cause de la simple présence de cet homme face à elle.

« — À quoi sert-il de répéter cela avec autant d'insistance ?

« Devant cette réponse sèche qu'elle lui opposait obstinément, il avait une expression de tristesse infinie.

« Une bouche sans la moindre noblesse, un nez dépourvu de tout attrait, des oreilles plates collées des deux côtés du visage, le blanc des yeux dont l'éclat contrastait seul avec sa peau couleur papier d'emballage et des sourcils presque inexistantes comme chez un lépreux. Il n'y avait ni énergie ni jeunesse. Mieko décida seule que cette tristesse venait de l'inconscience où il se trouvait de sa laideur » (Seison Tomimoto, *La Chambre à coucher des rats*).

En réalité, Shunsuké était conscient de « sa laideur ». Mais à la différence des ermites, le page ne se laisse pas convaincre par la vie. La profonde humiliation que lui infligeait son apparence physique, était devenue la source spirituelle secrète de sa jeunesse ; et cette expérience, semble-t-il, lui avait permis de maîtriser la méthode consistant à développer à partir d'un problème tout à fait superficiel un thème élevé. Dans *Le Sabbat*, l'héroïne froide comme la glace devient le jouet d'un destin curieux, à cause d'un petit grain de beauté qu'elle a sous l'œil : ici, le grain de beauté semble être le symbole du destin, mais, en réalité, c'est le contraire. Shunsuké Hinoki est totalement étranger au symbolisme. Sa pensée gardait obstinément dans son œuvre une extériorité en soi insignifiante, comme ce grain de beauté, ce qui renvoyait à sa célèbre maxime : « Une pensée qui ne s'incarne pas dans une forme et qui ne se cache pas derrière elle ne peut pas être considérée comme la pensée d'une œuvre d'art » (*Florilège de délires*).

Pour lui, une pensée naît d'une cause accidentelle comme un grain de beauté et acquiert sa nécessité des réactions du monde extérieur, sans posséder de force propre en soi. Une pensée est donc comme une faute, bref une faute innée : il est impossible qu'une pensée abstraite naisse pour s'incarner ensuite, mais la pensée est, dès le départ, un certain mode d'exagération du corps. Un homme pourvu d'un grand nez est pourvu d'une pensée qui a nom grand nez, un homme dont les oreilles frétille possède, quoi qu'il fasse, une pensée originale qui s'appelle oreilles frétille. Shunsuké Hinoki aspirait à une œuvre d'art qui ressemblerait à l'existence corporelle, à telle enseigne que lorsqu'il disait forme, c'était pour lui presque le synonyme de corps ; mais, ironie du sort, chacune de ses œuvres exhalait une odeur de cadavre et leur structure donnait l'impression d'un artifice extrême, comme celle d'un cercueil travaillé à l'or fin.

Dans *Le Sabbat*, lorsque l'héroïne se donne à celui qu'elle aime plus que tous les autres, les deux corps enflammés « tintent comme des porcelaines qui se frottent l'une à l'autre ».

« Hanako se demandait pourquoi. Et elle s'aperçut que si les dents de Takayasu, à force d'appuyer avec force contre les siennes, tremblaient, c'était parce qu'il portait un

dentier complet de porcelaine. »

C'est le seul passage du *Sabbat* écrit dans un style intentionnellement comique. Il y avait là une exagération plutôt dénuée d'élégance ; un effet grotesque et vulgaire apparaissait soudain dans un contexte d'une extrême préciosité ; ce passage constituait un signe avant-coureur de la mort de Takayasu, homme vieillissant, en communiquant aux lecteurs le sentiment trivial de la peur soudaine de la mort.

Au-delà de tout changement de mode, Shunsuké Hinoki demeura obstiné dans ses options. Cet homme qui vivait sans vouloir vivre avait le don naturel de l'indifférence, qui était en soi une énergie impossible à épuiser. On ne voyait pas dans son attitude la moindre trace de cette démarche qui va de la révolte au mépris, du mépris à la tolérance, de la tolérance à l'affirmation et qui passe pour le cheminement classique d'une évolution individuelle. Le mépris et la préciosité furent la maladie chronique qui le poursuivit durant toute sa vie.

Avec *Le Sentiment d'un rêve*, il avait le premier accomplissement de son art. Malgré ce titre lyrique, il s'agissait d'une histoire d'amour cruel. Tomoo qui, comme l'héroïne du *Journal de Sarashina*, a passé son enfance dans sa vieille famille provinciale, monte à la capitale, où il connaît un amour violemment sensuel, mais à cause de l'acuité de sa sensibilité et sa faiblesse de caractère, qui ignore la durée, il ne peut échapper au joug charnel d'une femme plus âgée que lui, et, après plus de dix ans de dégoût et d'ennui, il rentre dans sa province natale, en emportant les cendres de sa maîtresse morte subitement ; or, sur cinq cents pages, plus de quatre cents étaient consacrées aux détails quotidiens manifestant l'excès de cette lassitude et de cet écœurement. L'étrange façon dont la lente description des comportements tièdes du héros entraînait les lecteurs, sans aucun relâchement de tension, semblait relever d'une sorte de secret méthodologique, se cachant dans l'attitude du romancier, qui paraissait mépriser les passions.

En écrivant un roman, que l'auteur ne cherche pas du tout à s'investir dans ce qu'il méprise, c'est quelque chose de difficilement imaginable, et chercher à le faire est, au contraire, un raccourci commode : c'est ainsi que Flaubert inventa le personnage impérissable de M. Homais et Villiers de L'Isle-Adam Tribulat Bonhomet. On ne peut s'empêcher de penser que Shunsuké Hinoki manque de ce talent indispensable au romancier, de ce talent mystérieux grâce auquel, une fois qu'une attitude objective, sans préjugé ni à l'égard de soi ni à l'égard des autres, est confrontée à la réalité, cette objectivité même se métamorphose en passion pour transformer la réalité en liberté. On ne trouvait pas chez lui cette sorte de passion qui anime le savant expérimentateur, cette effroyable « passion objective » avec laquelle le romancier se jette à nouveau dans le tourbillon de la vie.

Shunsuké Hinoki opérait une sélection rigoureuse de ses sentiments et l'on décelait la marque du choix qu'il avait accompli entre ce qui lui paraissait beau et ce qui lui paraissait mauvais. C'est ce qui lui avait permis de créer un art curieux, dans le meilleur des cas esthétique, dans le pire des cas éthique, mais il ne fait aucun doute qu'il a dès le départ renoncé au difficile croisement de la beauté et de l'éthique. Quelle est la source de cette passion qui soutient de si nombreuses œuvres, ou plutôt cette simple force vive ? Est-ce seulement la force de la volonté stoïque qui cherche à supporter la facilité et l'ennui d'être artiste ?

Le Sentiment d'un rêve était une parodie de littérature naturaliste : au Japon, le naturalisme et le symbolisme, qui est une réaction contre le premier, ont été importés dans l'ordre inverse ; à l'époque où l'antinaturalisme est apparu au Japon, Shunsuké Hinoki était un partisan de l'art pour l'art, théorie qui était en vogue au début des années dix, avec des écrivains comme Junichirô Tanizaki, Haruo Satô, Kônosuké Hinatsu, Ryûnosuké Akutagawa. Nullement influencé par le symbolisme, il avait traduit pour son plaisir *Hérodiade* de Mallarmé, des textes de Huysmans, Rodenbach, etc. : ce que lui avait enseigné le symbolisme, ce n'était pas son aspect antinaturaliste, mais simplement une tendance antiromantique.

Mais le romantisme dans la littérature japonaise moderne n'était pas, à proprement parler, son adversaire véritable, car déjà, au début du siècle, ce romantisme était en déclin. Son vrai ennemi, il l'avait dans son cœur. Personne n'était conscient autant que lui du danger d'être romantique : car il était à la fois celui qui abat et celui qu'on abat.

Tout ce qui est faible en ce monde, tout ce qui est sentimental, tout ce qui est éphémère, la paresse, la débauche, l'idée de l'éternité, la conscience d'un ego immature, la rêverie, le dogmatisme, le mélange d'un orgueil extrême et du dénigrement de soi-même, la prétention au martyre, la plainte, et parfois la « vie » elle-même... dans tout cela, il reconnaissait les ombres du romantisme. Le romantisme était pour lui le synonyme du « mal ». Shunsuké Hinoki réduisait la cause de la crise de sa jeunesse au virus du romantisme. C'est là que se produisit une étrange complication. C'est que Shunsuké avait réchappé de la crise « romantique » de sa jeunesse, mais que plus il survivait en tant qu'anti-romantique dans le monde de son œuvre, plus le romantisme survivait obstinément dans sa vie.

Il se raccrochait à la vie tout en la méprisant et cette foi étrange ôtait à la création artistique tout sens pratique. Rien ne pouvait être résolu par l'art, telle était la conviction inébranlable de Shunsuké. Son absence de morale finit par faire tomber la beauté artistique et la laideur de la vie dans des existences d'un poids égal, interchangeables, tout simplement relatives. Où se situe l'artiste ? Tel un prestidigitateur, il est à la tête d'un froid subterfuge, face au public.

Shunsuké, qui avait souffert de sa laideur dans sa jeunesse, aimait à considérer l'artiste comme un étrange invalide dont l'apparence est minée par le virus de l'esprit, tout comme le syphilitique a le visage rongé par sa maladie. Il avait pour parent lointain un monstre malheureux, atteint de poliomyélite, qui rampait dans la maison comme un chien et qui avait un menton étrangement développé, saillant comme un bec, mais chaque fois qu'il voyait les innombrables objets artisanaux que cet homme fabriquait pour gagner sa vie et qui obtenaient un certain succès, il était effrayé par leur finesse et leur curieuse beauté.

Un jour, dans une boutique luxueuse du centre-ville, Shunsuké avait vu en vitrine ces objets. C'étaient des produits impeccables et brillants qui convenaient à l'élégante clientèle. C'étaient un collier fait de perles de bois sculptées et un poudrier d'une facture raffinée, qui contenait également une boîte à musique. Des femmes achètent ces objets, mais en réalité ceux qui paient, sont leurs riches protecteurs. C'est le sens que beaucoup de romanciers donnent à leur observation de la vie. Or, Shunsuké a tourné ses regards d'observateur dans une direction opposée. Les choses élégantes qui plaisent aux

femmes, les choses extraordinairement fines et belles, les accessoires sans finalité, les choses où la beauté artificielle est poussée jusqu'à l'extrême... Ces choses-là ont toujours un côté dans l'ombre. Des empreintes digitales, laides et invisibles, y ont été laissées par un malheureux artisan. Les auteurs de ces choses-là ne peuvent être qu'un monstre poliomyélitique ou quelque inverti efféminé d'apparence repoussante, ou doté de quelque atroce défaut.

« Les nobles de l'Ancien Régime en Europe étaient honnêtes et sains. Ils savaient que l'apparat et le luxe de leur vie s'accompagnaient inévitablement de quelque extrême laideur ; afin d'exposer au jour cette preuve et de parfaire les plaisirs de la vie en transformant cette laideur en divertissement, ils engageaient des nains fous et grotesques. À mon avis, Beethoven lui-même était une sorte de fou du roi qui jouissait de la faveur de la cour » (*De la beauté*).

Dans le même essai, Shunsuké ajoute :

« ... De plus, l'idée qu'un homme laid crée une œuvre d'art, belle et raffinée, se réduit totalement à la beauté du cœur de cet homme. Il s'agit toujours de l'"esprit" et de ce qu'on appelle l'âme innocente. Or, personne ne l'a vu de ses propres yeux » (*ibid*).

Il semblait à Shunsuké que le rôle de l'esprit ne consistait qu'à propager le culte de sa propre impuissance. Socrate introduisit pour la première fois l'esprit dans la Grèce antique. Ce qui dominait la Grèce jusque-là, ce n'était rien d'autre que l'équilibre entre le corps et la sagesse, et non pas l'« esprit » qui est l'expression de cet équilibre détruit. Comme Aristophane s'en moque dans une comédie, Socrate détournait les jeunes gens du gymnase à l'agora, les faisant passer de l'entraînement physique au combat à la discussion sur la sagesse et au culte de l'impuissance. C'est ainsi qu'ils cessaient de bomber le torse. La condamnation à mort de Socrate était une juste sentence.

L'époque de bouleversements sociaux et de confusion des idées, qui commença au début des années vingt, Shunsuké Hinoki la vécut avec une indifférence teintée de mépris. Il avait la conviction que l'esprit n'avait aucune force. Sa nouvelle, *Le Doigt*, qu'il écrivit en 1935, passe pour une grande réussite. C'est le récit d'un vieux batelier, qui fait le tour des lacs d'Itako ; après avoir, durant toute sa vie, transporté de nombreux passagers, il guide une passagère belle comme une déesse, sur les étangs que recouvre la brume d'automne, et, parvenu dans l'anse d'un lac, il devient l'amant de cette princesse de rêve. Cette intrigue est incroyablement galvaudée et surannée, mais l'auteur a imaginé un dénouement astucieux : le vieux batelier qui n'arrive pas à croire à la réalité de cette aventure, décide de garder comme unique preuve de cette nuit, la blessure que lui a fait à l'index sa maîtresse en le mordant pour s'amuser ; il fait en sorte que la plaie ne se cicatrise pas et il finit par être contraint de s'amputer le doigt où suppure un abcès : le récit se termine lorsque le batelier montre au narrateur l'horrible dépouille de son index.

Son style concis et cruel et la description fantastique de la nature, qui n'est pas sans rappeler Ueda Akinari, atteignent ici la perfection d'un maître, comme on le dit dans le domaine des arts japonais ; mais le rire que cherchait à susciter Shunsuké dans ce texte était le comique propre à un écrivain contemporain qui avait perdu la faculté de croire en la réalité littéraire, quitte à en perdre son doigt.

Pendant la guerre, Shunsuké avait tenté de reconstituer la période médiévale qui se trouvait sous l'influence esthétique du *Juttairon* de Fujiwara no Teika, ou de *Guhiskô*, ou de *Sangoki* ; mais quand la vague injuste de la censure a déferlé, il s'est tu, se contentant de vivre de l'héritage familial ; il écrivit alors un roman bizarre sur la zoophilie, sans intention de le publier. Il s'agit de *La Métempsychose*, qui fut rendue publique après la guerre et qui fut comparée aux œuvres du marquis de Sade.

Cependant, il lui est arrivé une seule fois, au cours de la guerre, de faire paraître un texte qui commentait, sur un ton âcre, l'actualité. C'est qu'il avait été exaspéré par le mouvement du romantisme japonais, conduit sous la férule de jeunes littérateurs d'extrême droite.

Après la guerre, la force créatrice de Shunsuké Hinoki commença à décliner. Il publia, de temps à autre, des textes fragmentaires, qui, certes, manifestaient une parfaite maîtrise ; mais deux ans après la fin de la guerre, sa femme, alors âgée de cinquante ans, s'était tuée avec son jeune amant, et depuis lors, il se contenta de rédiger épisodiquement des notes esthétiques sur son œuvre.

Il semblait que Shunsuké Hinoki n'écrivît plus rien. Il semblait que, comme certains écrivains séniles qu'on appelle de grands auteurs, il allât s'enfermer dans les profondeurs de son château d'écriture, qu'il avait lui-même édifié, pour y achever sa vie si solidement que même la mort ne pourrait ébranler la moindre pierre de la citadelle. Cependant, à l'abri des regards extérieurs, le don de cet écrivain pour les folies, la pulsion romantique longtemps refoulée fomentait secrètement sa revanche.

Quel paradoxe que cette jeunesse qui envahissait l'écrivain alors qu'il avait atteint l'âge de la sénilité ! Il se produit en ce monde de mystérieuses rencontres. Shunsuké ne croyait pas à l'inspiration, mais il avait dû être frappé par le surnaturel de cette rencontre. Lorsqu'il avait vu émerger entre les vagues un jeune homme pourvu de tout ce qui avait été interdit à sa propre jeunesse, un beau garçon qui n'aimait pas du tout les femmes, Shunsuké Hinoki avait constaté que le moule de sa jeunesse malheureuse avait laissé apparaître une surprenante statue. S'incarnant dans ce jeune homme à la chair marmoréenne, la jeunesse de Shunsuké avait aussitôt perdu toute crainte envers la vie.

« Eh bien », s'était-il dit, armé de la ruse de mes vieux ans, « je vais, cette fois-ci, enfin vivre une jeunesse d'acier. »

L'absence totale de spiritualité chez Yûichi guérit Shunsuké de sa maladie chronique : l'art que ronge l'esprit. L'absence totale chez Yûichi de désir à l'égard des femmes sauva Shunsuké de sa peur de la vie, peur que son désir rendait plus redoutable encore. Shunsuké avait alors tenté de créer une œuvre d'art idéale, telle que, de toute sa vie, il n'avait pu en concevoir. Une œuvre d'art, suprêmement paradoxale, défiant l'esprit au moyen du corps et défiant l'art au moyen de la vie... Cette tentative avait été à l'origine d'une *pensée qui ne peut s'incarner dans une forme*, la première qui semblait s'emparer de Shunsuké.

Au début, le travail s'annonçait facile, mais même le marbre est soumis à la désagrégation et la matière vivante s'altérait peu à peu. Lorsque Yûichi s'était écrié : « Je veux devenir une *existence réelle* ! », Shunsuké avait pressenti l'échec pour la première fois.

Ironie du sort, le pressentiment de l'échec se manifestait également en Shunsuké, et il était alors de loin plus dangereux. C'est que Shunsuké commençait à aimer Yûichi.

Et le sort se faisant de plus en plus ironique, aucun amour au monde n'était plus naturel. Dans l'amour qu'un artiste porte à son modèle, le désir charnel et l'amour spirituel s'unissent si parfaitement que la frontière entre les deux finit par se perdre. La résistance du modèle accroît son charme. Shunsuké avait été possédé par ce modèle qui avait toujours tenté de le fuir à l'infini.

C'est la première fois que Shunsuké Hinoki prit conscience de l'étendue du pouvoir de la sensualité sur la création. Nombreux sont les écrivains qui ont dès leur jeunesse cette prise de conscience qui les pousse à créer, mais Shunsuké avait suivi le chemin inverse. Ou peut-être ce « grand auteur » n'était-il enfin devenu un véritable écrivain qu'après avoir été miné par son amour et son désir pour Yûichi. Cette redoutable « passion objective » n'était-elle pas entrée pour la première fois dans l'expérience de Shunsuké à ce moment-là ?

Mais, peu de temps après, Shunsuké s'était éloigné de Yûichi, qui « était devenu une existence réelle », et il avait renoué avec une vie solitaire, dans son bureau, cessant de voir pendant plusieurs mois le jeune homme qu'il aimait. Si, à la différence des diverses tentatives d'évasion, qu'il avait entreprises auparavant, il s'agissait là d'un acte résolu, c'est qu'il ne pouvait plus supporter de fermer les yeux sur la métamorphose de son modèle abandonné à la « vie » ; une fois qu'il avait rompu avec la réalité, son désir désordonné s'était de plus en plus approfondi et il en était arrivé à regretter l'« esprit » qu'il avait tant méprisé.

En vérité, Shunsuké Hinoki n'avait jamais goûté à une rupture aussi nette avec la réalité. La réalité n'avait jamais creusé cette rupture volontaire avec autant de force sensuelle. La force sensuelle des prostituées qu'il avait aimées lui cédait facilement leur réalité tout en refusant Shunsuké lui-même : c'est ce commerce qui avait permis à Shunsuké d'écrire ses nombreuses œuvres froides comme la glace.

La solitude de Shunsuké était devenue, en tant que telle, l'acte authentique de la création. Il avait construit Yûichi dans une rêverie. Une jeunesse d'acier, qui ne fût ni embarrassée ni rongée par la vie. Une jeunesse qui résistât aux érosions du temps. Près de Shunsuké, un livre historique de Montesquieu restait toujours ouvert à la même page. C'était un passage consacré à la jeunesse des Romains.

... D'après les textes sacrés romains, lorsque Tarquin voulut bâtir un temple dans un lieu qui lui semblait propice, de très nombreuses divinités y étaient déjà vénérées. Aussi consulta-t-il l'augure pour savoir si les divinités pourraient céder l'endroit à l'autel de Jupiter : à l'exception de Mars, du dieu de la Jeunesse et de Terme, tous les dieux l'approuvèrent. Il s'ensuivit trois idées religieuses. Premièrement, que les descendants de Mars ne doivent en aucun cas céder leur terre une fois qu'elle a été conquise. Deuxièmement, que *la jeunesse des Romains ne doit être soumise à personne*. Et troisièmement, que le dieu Terme des Romains n'évacue jamais la place qu'il occupe.

L'art était, pour la première fois, devenu la morale pratique de Shunsuké Hinoki. Anéantir le détestable romantisme qui avait longtemps survécu dans sa vie, avec l'arme du romantisme lui-même. Arrivé à ce point, le romantisme, qui avait été le synonyme

de la jeunesse de Shunsuké, allait être enfermé dans le marbre. Il serait le sacrifice d'une idée romantique qui avait nom éternité...

Shunsuké n'avait jamais douté de sa nécessité pour Yûichi. On ne vit pas seul sa jeunesse. De même qu'un événement monumental a immédiatement besoin d'être inscrit dans l'histoire, de même une jeunesse enclose dans un beau corps précieux doit avoir près d'elle quelqu'un pour la décrire. Une seule personne ne peut pas assumer à la fois l'action et la description. L'esprit qui s'épanouit après le corps, la mémoire qui s'épanouit après l'action... des « Souvenirs de jeunesse » qui ne reposeraient que là-dessus, si beaux soient-ils, seraient tout à fait inconsistants.

Si une goutte de jeunesse tombe, il faut qu'elle se cristallise aussitôt et qu'elle devienne un cristal impérissable. De même que le sable qui s'écoule de la partie supérieure d'un sablier reprend exactement la même forme dans la partie inférieure, de même, quand la jeunesse est vécue jusqu'à son terme, il faut que toutes les gouttes qui tombent de la clepsydre se cristallisent et forment aussitôt à ses côtés une statue immortelle.

Il ne convient pas de se lamenter parce que la mauvaise volonté du Créateur ne fait pas coïncider l'esprit parfait et le corps parfait dans un même âge et qu'elle fait demeurer dans un corps parfumé, comme c'est le lot de la jeunesse, un esprit immature et imparfait. Car la jeunesse est l'antonyme de l'esprit. Si longtemps qu'il ait survécu, l'esprit ne fait que calquer maladroitement le contour subtil d'un corps en pleine jeunesse.

Dépense démesurée de la jeunesse qui vit inconsciemment. Cette période de la vie qui ne se soucie pas de la moisson. L'équilibre suprême où les forces destructrice et créatrice de la vie s'équilibrent inconsciemment. Cet équilibre-là, il faut le modeler...

CHAPITRE XXXIII

Fin de partie

Yûichi passa une journée oisive avant d'aller dans la soirée chez Shunsuké. Il ne restait plus qu'une semaine avant le concours de recrutement du grand magasin du père de Yasuko. Son engagement était déjà décidé grâce à l'intervention de son beau-père. Mais, pour la forme, il fallait qu'il fût au moins présent à l'examen. Pour en discuter, il devait rendre visite à son beau-père et le saluer. Il aurait dû s'y prendre plus tôt, mais l'aggravation de la maladie de sa mère servait de prétexte pour retarder cette obligation.

Ce jour-là non plus, il n'avait aucune envie d'aller voir son beau-père. Il gardait toujours dans sa poche intérieure le chèque de cinq cent mille yens. Il alla seul à Ginza.

Le tramway s'immobilisa à l'arrêt de Sukiyabashi et ne voulait plus avancer. Yûichi vit alors que les passants couraient sur la chaussée en direction d'Owarichô. Dans le ciel limpide d'automne, une fumée noire montait en voilant la lumière.

Yûichi descendit du tramway et, se mêlant à la foule, il se hâta à son tour vers Owarichô. Le carrefour était déjà noir de monde. Dans la cohue, trois voitures rouges de pompiers dirigeaient leurs jets d'eau fins et longs vers l'endroit d'où s'élevait la fumée.

L'incendie venait d'un grand cabaret. À partir de l'endroit où se trouvait la foule, un bâtiment de deux étages cachait la vue et l'on n'apercevait que l'extrémité des flammes qui montaient parfois très haut, brillant dans la fumée noire. Celle-ci, d'une noirceur inexpressive, aurait été invisible en pleine nuit, ne laissant apparaître que d'innombrables étincelles. Le feu gagnait déjà les magasins voisins. L'étage supérieur du bâtiment qui cachait la vue semblait avoir été attaqué par les flammes, bien que l'extérieur fût intact. La peinture, jaune d'œuf, était nette, tranquille, conservant son éclat ordinaire. Un pompier cherchait à enrayer le feu avec un crochet sur un toit à moitié envahi par les flammes, alors que les badauds commentaient la prouesse en le couvrant d'éloges. La vision de l'ombre minuscule et noire d'un homme luttant contre les forces naturelles et la mort semblait donner à la foule l'espèce de plaisir obscène, que procure la vue d'un homme à son insu au moment où il révèle sa nature authentique.

Près de l'incendie, un immeuble en restauration était entouré d'échafaudages. Quelques hommes sur ces échafaudages observaient avec inquiétude l'extension de l'incendie.

Un incendie est un événement étonnamment silencieux. De l'endroit où se trouvait Yûichi, on n'entendait aucun crépitement, aucun bruit de chute de poutre. Une détonation feutrée retentit dans les basses couches de l'atmosphère : c'était un monomoteur rouge appartenant à un journal, qui tournoyait au-dessus du sinistre.

Sentant une sorte de brume qui tombait sur ses joues, Yûichi recula. Un tuyau usé, raccordé à une bouche d'incendie au coin de la rue, avait un trou mal réparé qui laissait jaillir de l'eau en fine pluie. Elle éclaboussait impitoyablement la vitrine d'une boutique de kimonos et rendait presque invisibles les commerçants accroupis autour d'un coffre-fort portatif et de leurs affaires qu'ils avaient rassemblées en cas de propagation du feu.

Le jet d'eau des pompiers s'interrompait de temps à autre. Le flux retenu au sommet de la parabole reculait un instant avant de s'effondrer. Pendant ce temps, la fumée noire entraînée par le vent ne manifestait pas le moindre signe d'affaiblissement.

— La police ! La police ! cria-t-on dans la foule.

Un camion se fraya un chemin à travers la cohue et des policiers à casque bleu descendirent en file par l'arrière. Ils n'étaient venus que pour régler la circulation, mais il était évident qu'ils effrayaient les badauds. Peut-être la foule avait-elle senti monter en elle un instinct d'émeute suffisant pour attirer la police. Avant même que les policiers n'eussent le temps de lever leurs matraques, les gens qui affluaient de toutes parts sur la chaussée, refluèrent d'un seul mouvement comme une foule révolutionnaire qui vient d'apprendre la défaite.

Cette force aveugle était extraordinaire. Chacun perdait sa propre volonté et s'abandonnait à la puissance d'une force externe. La pression générale du repli sur les trottoirs fut telle qu'elle projeta les passants qui se trouvaient devant la boutique contre la vitrine. Un jeune homme écarta les bras contre la vitrine luxueuse et s'écria :

— Attention, c'est du verre ! C'est du verre !

Aveuglée comme des papillons de nuit de feu, la foule ne voyait pas la vitrine et il tentait d'attirer son attention.

Écrasé dans la cohue, Yûichi entendit un bruit de feux d'artifice. Deux ou trois ballons, qu'un enfant avait laissé échapper, étaient piétinés et explosaient. Il aperçut à ses pieds, dans la bousculade, une sandale de bois bleu, poussée de droite et de gauche, semblable à un objet flottant à la dérive sur la mer.

Quand il échappa enfin au mouvement de la foule, il se retrouva dans un coin inattendu. Il renoua sa cravate défaite et se remit à marcher. Il ne regarda plus en direction de l'incendie, mais l'étrange énergie du chaos était passée dans son corps, y faisant fermenter une inexplicable gaieté.

Ne sachant plus où aller, il continua à avancer un peu et finit par entrer dans un cinéma où l'on donnait un film qui ne l'attirait pas vraiment.

*

... Shunsuké posa son crayon rouge.

Il avait les épaules terriblement courbaturées. Il se leva et, se tapant sur les épaules, il alla dans la vaste bibliothèque adjacente à son bureau. Un mois auparavant, il s'était débarrassé de la moitié de ses livres. C'est qu'à l'inverse des vieilles personnes ordinaires, plus il vieillissait, plus les livres lui paraissaient inutiles. Il n'avait gardé que ceux auxquels il était particulièrement attaché ; il avait détruit les étagères vides et fait percer deux fenêtres qui, jusque-là, empêchait la lumière d'entrer. Outre une fenêtre qui

donnait au nord, sur les feuillages d'un magnolia, s'étaient ajoutées deux fenêtres lumineuses. Le divan de son bureau, sur lequel il se reposait brièvement, avait été transporté dans la bibliothèque. Cela lui permettait de se détendre en feuilletant à sa guise quelques livres posés sur de petites tables à portée de sa main.

En entrant dans sa bibliothèque, Shunsuké chercha, sur une étagère assez haute, des livres en français. Il trouva tout de suite le livre qu'il cherchait. C'était la traduction française de *Mousa païdikê* dans une édition de luxe sur papier Japon. *La Muse adolescente* est un recueil de poèmes de Straton, poète de l'époque d'Hadrien ; pour se conformer aux goûts antiques de l'empereur Hadrien, amoureux d'Antinous, il ne célébra que les beaux garçons :

*J'aime la blancheur de la peau,
Mais j'aime aussi le teint couleur de miel,
Les cheveux blonds sont beaux,
Mais les cheveux noirs troublent le cœur.
Je ne dédaigne pas les yeux bruns,
Mais moi, je chéris surtout les yeux noir de jais, étincelants*[\(23\)](#).

Un teint couleur de miel, des cheveux noirs, des yeux noir de jais : ce devait être un garçon de cette Asie Mineure dont le célèbre esclave oriental Antinous était originaire. L'idéal de beauté de la jeunesse dont rêvaient les Romains du II^e siècle était asiatique.

Shunsuké prit ensuite dans la bibliothèque *Endymion* de Keats, et parcourut du regard les vers qu'il connaissait presque par cœur.

« Encore un peu... », murmura le vieil écrivain dans son cœur. « Il n'y a plus aucun ingrédient qui manque au fantasme et c'en sera bientôt fini. Voilà longtemps que je n'ai pas ressenti cette palpitation et cette peur sans raison devant l'achèvement d'une œuvre. Qu'est-ce qui va apparaître à l'instant de l'achèvement, en cet instant suprême ? »

Allongé en travers du divan, il feuilleta distraitemment des livres. Il prêta l'oreille. Partout dans le jardin les insectes stridulaient.

Sur une partie des étagères étaient posés les vingt volumes des œuvres complètes de Shunsuké Hinoki, dont la parution s'était conclue le mois précédent. La succession des lettres dorées brillait d'un éclat émoussé et monotone. Vingt volumes, c'était la répétition d'un mépris ennuyeux. Le vieil écrivain effleura, sans émotion, du bout des doigts ce défilé de lettres sur le dos des livres, comme on caresse par politesse le menton d'un enfant laid.

Sur les deux ou trois petites tables qui entouraient son divan, il avait laissé de nombreux livres ouverts à la page où il avait arrêté sa lecture, leurs pages blanches déployées comme des ailes mortes.

C'étaient l'anthologie du poète Ton'a de l'école de Nijô, le *Taiheiki* ouvert au passage du prêtre du temple de Shiga, l'*Okagami* ouvert au passage de la retraite de l'empereur Kazan, le recueil de poèmes du shôgun Ashikaga Yoshihisa qui mourut dans sa jeunesse, le *Kojiki* et le *Nihon-shoki* dans une vieille et imposante édition reliée. Ces derniers textes faisaient apparaître avec insistance les mêmes thèmes : beaucoup de jeunes et beaux princes se tuaient ou étaient tués en pleine jeunesse, à cause d'un amour vil et malheureux ou de l'échec d'un projet de révolte. C'était le cas du prince Karu. Ainsi que du prince Ootsu. Shunsuké était passionné par tant d'exemples antiques d'une jeunesse ratée.

... Il entendit le bruit de la porte de son bureau. Il était dix heures du soir. Il était impossible qu'il eût une visite si tardive. Ce devait être la bonne qui apportait du thé. Shunsuké regarda dans la direction de son bureau et répondit. Ce n'était pas la bonne.

— Vous êtes en train de travailler ? Je suis monté directement et je suis surpris de n'avoir pas été arrêté par votre bonne.

Shunsuké se leva et, allant vers son bureau, vit Yûichi debout au milieu de la pièce. La façon dont le beau jeune homme était entré avait été si brusque que Shunsuké avait l'impression qu'il était sorti des nombreux livres qu'il avait ouverts jusque-là.

Les deux hommes, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se saluèrent. Shunsuké indiqua à Yûichi une dormeuse où s'asseoir, et il alla chercher lui-même une bouteille de vin dans la bibliothèque.

Yûichi entendit le grésillement d'une locuste dans un coin de la pièce. Le bureau n'avait pas changé. Sur les étagères qui entouraient les trois pans de la fenêtre les nombreuses poteries étaient intactes dans l'alcôve et la statuette funéraire d'une facture maladroite, mais ancienne, d'une grande beauté était toujours là. On ne voyait nulle part de fleurs de saison. Une pendulette de marbre noir était le seul objet qui manifestât, de façon lugubre, le temps. Si jamais la bonne oubliait de la remonter, comme le vieux maître n'avait aucune prise sur le quotidien, au bout de quelques jours cette montre s'arrêterait.

Yûichi promena son regard dans la pièce une fois encore et se dit qu'il avait avec ce bureau un lien mystérieux. Quand, après avoir découvert pour la première fois le plaisir, il était venu dans cette maison, c'est ici que Shunsuké lui avait lu *Chigokanjô*. Puis, c'est dans cette pièce aussi que, écrasé par la peur de la vie, il était venu prendre conseil à propos de l'avortement de Yasuko. Maintenant, Yûichi n'éprouvait ni plaisir excessif ni souffrance ; son état d'esprit était empreint de sérénité et d'apathie. Bientôt, il rendrait à Shunsuké les cinq cent mille yens. Déchargé de son fardeau, il serait entièrement libéré de la domination des autres. Il repartirait de cette pièce sans plus jamais avoir à y revenir.

Shunsuké apporta sur un plateau d'argent une bouteille de vin blanc et des verres devant son jeune visiteur. Il s'assit sur le canapé encastré dans l'alcôve et sur lequel étaient disposés des coussins en tissu de Ryûkyû, et versa du vin dans le verre de Yûichi. Sa main tremblait tant qu'il fit couler le vin près du verre et le jeune homme ne put s'empêcher de penser à la main de Kawada qu'il avait vu quelques jours auparavant.

« Ce vieux est aux anges, parce que je suis venu à l'improviste », se dit Yûichi. « Mais il ne faut pas que je lui parle argent tout de suite. »

Le vieil écrivain et le jeune homme trinquèrent. Shunsuké, qui n'avait pas encore regardé de face le visage du beau jeune homme, le contempla enfin et dit :

— Alors, la *réalité*, qu'en dites-vous ? Elle vous plaît ?

Yûichi ne put réprimer un sourire ambigu. Ses lèvres grimacèrent dans une expression de cynisme qu'il avait apprise.

Sans attendre la réponse, Shunsuké poursuivit :

— Certainement, il a dû se passer des choses. Des choses que vous ne pouvez pas me dire, des choses désagréables, des choses étonnantes et des choses magnifiques. Mais enfin, rien de tout cela n'a de valeur : c'est écrit sur votre visage. Peut-être votre intériorité s'est-elle modifiée. Mais votre apparence extérieure n'a pas du tout changé depuis la première fois où je vous ai vu. Votre extérieur n'a subi aucune influence. La réalité n'est même pas parvenue à ciseler quoi que ce soit sur vos joues. Vous avez le génie de la jeunesse. Et cela ne se laissera jamais dominer par cette fichue réalité...

— J'ai rompu avec Kawada, dit le jeune homme.

— C'est une bonne chose. C'est un homme qui se laisse dévorer par un idéalisme qu'il s'est lui-même créé. Il a eu peur de votre influence.

— Mon *influence* ?

— Oui. Vous n'êtes jamais influencé par la réalité, mais vous influencez constamment la réalité. Votre influence a transformé la réalité de cet homme en une idée qui lui fait peur.

Bien que cette discussion fût apparaître le nom de Kawada, Yûichi manqua l'occasion de mentionner les cinq cent mille yens.

« À qui ce vieil homme s'adresse-t-il ? » se demanda le jeune homme. « À moi ? Lorsque je ne savais rien, j'aurais pu me démentir pour comprendre ses théories bizarres. Mais s'adresse-t-il à celui que je suis devenu, à quelqu'un qui n'a plus de passion susceptible d'être provoquée par la passion artificielle de ce vieillard ? »

Instinctivement, Yûichi se tourna vers un coin sombre de la pièce. Il avait l'impression que le vieil écrivain s'adressait à quelqu'un d'autre qui se trouvait derrière lui.

La nuit était calme. On n'entendait rien d'autre que la stridulation des insectes. Le vin, en coulant dans les verres, produisait le léger murmure de perles qui tintent.

— Allez-y, buvez, dit Shunsuké. Une nuit d'automne, vous êtes là, le vin est là, rien ne manque en ce monde... Un matin, Socrate, entendant le chant des cigales, conversait avec le beau Phèdre. Socrate interrogeait et répondait. Atteindre la vérité par des questions, telle était la méthode détournée qu'il avait inventée. Mais, vous savez, on ne peut jamais obtenir de réponse de la beauté absolue du corps, en tant que nature. La question et la réponse doivent être échangées dans une même catégorie. L'esprit et le corps ne peuvent jamais dialoguer.

« L'esprit ne peut que questionner. Il n'obtient jamais de réponse, sinon sous la forme d'un écho.

« Je n'ai pas choisi d'objet sur lequel je puisse poser des questions et apporter des réponses. Mais questionner est mon destin... Vous êtes là, vous, la belle nature. Je suis là, moi, l'esprit laid. Voilà le schéma éternel. Aucune mathématique n'est capable d'échanger les termes. Cela dit, aujourd'hui, je n'ai plus la prétention de mépriser à dessein mon esprit. L'esprit contient aussi des éléments valables.

« Mais, mon cher Yûichi, au moins mon amour n'a-t-il pas autant d'espoir que celui de Socrate. L'amour ne peut naître que du désespoir. L'esprit contre la nature... le mouvement de l'esprit vers cette incommunicabilité, c'est l'amour.

« Alors pourquoi questionne-t-on ? Parce que l'esprit n'a pas d'autre moyen de prouver son existence qu'en posant une question sur quelque chose. L'existence d'un esprit qui ne questionne pas devient fragile...

Shunsuké interrompit son discours. Il tourna sur lui-même pour ouvrir la fenêtre. Il regarda le jardin à travers la moustiquaire.

Il entendit vaguement le souffle du vent.

— Il semble que le vent se lève. C'est la bourrasque d'automne... Avez-vous chaud ? Si oui, je la laisse ouverte...

Yûichi secoua la tête. Le vieil écrivain referma la fenêtre et, se retournant vers le visage du jeune homme, il se remit à parler.

— ... Eh bien. L'esprit crée constamment des questions et il doit en accumuler. La force créatrice de l'esprit, c'est celle qui crée des questions. Ainsi le but suprême de la création de l'esprit, est-il de créer la question elle-même, c'est-à-dire la nature. C'est impossible. Mais avancer toujours vers l'impossible, c'est cela la méthode de l'esprit.

« L'esprit est... en quelque sorte un élan qui accumule à l'infini des zéros pour pouvoir atteindre l'un. “Pourquoi êtes-vous si beau ? ” Voilà ce que je vous demande. Pouvez-vous répondre ? Mais l'esprit n'attend pas de réponse...

Ses yeux le fixaient. Yûichi chercha à soutenir son regard. Mais la vue de Yûichi avait perdu sa force, comme victime d'un envoûtement.

Le beau jeune homme, sans pouvoir opposer de résistance, se laissait regarder. Ce regard d'une impolitesse extrême le pétrifiait, lui ôtait sa volonté et le réduisait à la nature.

« C'est ça, ce regard n'est pas tourné vers moi », se dit Yûichi, en frissonnant. « Le regard de M. Hinoki est certes tourné vers moi, mais ce n'est pas moi qu'il voit. Dans cette pièce, il y a sûrement un autre Yûichi qui n'est pas moi. »

Yûichi vit clairement la nature elle-même, un Yûichi qui égalait les statues de l'époque classique par sa perfection, la statue d'un beau jeune homme invisible. Comme Shunsuké l'avait écrit dans *Shunsuké par lui-même*, se dressait devant lui une statue de sable encastrée dans la partie inférieure d'un sablier. C'était la statue de la

jeunesse réduite au marbre sans esprit et qui devenait indestructible comme l'acier, ne reculant devant aucun regard...

... Yûichi fut surpris par le bruit du vin blanc versé dans son verre. Il s'était abandonné à sa rêverie, les yeux ouverts.

— Buvez, continua Shunsuké en portant son verre à ses lèvres... Eh bien, la beauté, comprenez-vous, la beauté est un en deçà qu'on ne peut atteindre. Vous ne croyez pas ? La religion place toujours l'au-delà, le monde à venir, à une distance infinie. Mais la distance, dans l'acception humaine du terme, est en fin de compte une possibilité d'atteinte. Entre la religion et la science il y a tout juste une différence de distance. La grande nébuleuse qui se trouve à six cent quatre-vingt mille années-lumière est malgré tout dans les limites possibles d'une atteinte. La religion est une chimère d'atteinte. La science est une technique d'atteinte.

« En revanche, la beauté se trouve toujours en deçà. Elle est présente en ce monde et tangible. Que notre sensualité puisse y goûter, c'est la condition préalable de la beauté. La sensualité est donc importante. Elle identifie la beauté. Mais elle ne peut jamais l'atteindre. Car la perception au moyen de la sensualité empêche avant tout d'atteindre la beauté. Les Grecs exprimaient la beauté avec des statues : c'était une sage méthode. Moi, je suis romancier. Dans tout ce bric-à-brac inventé par la modernité, j'ai choisi le pire pour en faire mon métier. Ne pensez-vous pas que ce soit la profession la plus maladroite et la plus vulgaire qui soit pour exprimer la beauté ?

« Ce qui, tout en étant en deçà, ne peut être atteint : cette définition peut vous convaincre. La beauté est la nature chez l'homme, la nature placée dans des conditions humaines. La beauté, c'est ce qui, se trouvant dans l'homme, limite l'homme et lui résiste le plus profondément. À cause de cette beauté même, l'esprit ne peut connaître un seul moment de répit...

Yûichi prêtait l'oreille. Il sentait que la statue du beau jeune homme en faisait de même près de son oreille. Dans la pièce, le miracle s'était déjà produit. Mais après le miracle ne régnait plus qu'un calme quotidien.

— Mon cher Yûichi, reprit Shunsuké, il y a en ce monde un instant suprême. C'est celui où l'esprit et la nature se réconcilient et copulent.

« Or, il est impossible à un homme vivant de l'exprimer. Il pourrait savourer cet instant. Mais il ne peut l'exprimer. Cela dépasse les facultés de l'homme. Vous diriez : "Un homme ne peut pas exprimer quelque chose d'aussi surhumain !" C'est faux. C'est que l'homme ne peut pas exprimer le stade suprême qui est réellement humain. Il ne peut pas exprimer le moment sublime où l'homme devient lui-même.

« L'artiste n'est pas tout-puissant, pas plus que l'expression ne l'est. L'expression est toujours contrainte à une alternative. L'expression ou l'acte ? En amour, l'homme ne peut aimer quelqu'un qu'en tant qu'il agit. C'est après qu'il peut l'exprimer.

« Mais le problème véritable et important est de savoir si la simultanéité de l'expression et de l'acte est impossible. À ce propos, l'homme ne connaît qu'une seule chose : la mort.

« La mort est un acte, mais aucun acte n'est aussi singulier et ultime que la mort... Eh bien, je me suis mal exprimé, dit Shunsuké avec un sourire.

« La mort n'est qu'un fait. La mort, en tant qu'acte, on devrait l'appeler suicide. L'homme ne peut pas naître par sa volonté, mais il peut mourir par elle. C'est la thèse fondamentale de toutes les philosophies sur le suicide depuis toujours. Mais il ne fait aucun doute que, dans la mort, la simultanéité de l'acte du suicide et de l'expression intégrale de la vie est possible. L'expression de l'instant suprême, il faut l'attendre dans la mort.

« Il est possible de le prouver *a contrario*.

« La plus haute expression d'un vivant n'arrive à peine qu'en deuxième position après l'instant suprême, c'est-à-dire lorsqu'on a soustrait un α à la forme intégrale de la vie. La vie est enfin accomplie quand, à cette expression, s'ajoute l' α de la vie. Car, tant qu'il s'adonne à l'expression, l'homme demeure vivant, or la vie qui ne peut être niée est exclue de l'expression. Donc celui qui l'exprime ne peut que feindre la mort.

« Cet α , combien en a-t-on rêvé ! Le rêve de l'artiste réside toujours là. Que la vie raréfie l'expression, qu'elle lui ôte sa précision, tout le monde s'en rend compte. La précision dans la pensée d'un vivant n'est qu'une précision. Nous pensons que le ciel est bleu, mais pour un mort, il pourrait resplendir en vert.

« C'est curieux. C'est encore la beauté qui vient au secours d'un vivant ainsi désespéré par l'expression. C'est la beauté qui nous apprend à rester résolument dans l'imprécision de la vie.

« Maintenant, vous comprendrez que la beauté est captive de la sensualité, de la vie, et que, dans la mesure où elle nous apprend à ne croire qu'en l'exactitude de la sensualité, la beauté est pour l'homme quelque chose de moral.

Concluant ainsi son discours, Shunsuké Hinoki précisa, avec un doux sourire :

— Voilà, c'est terminé. Je ne veux pas vous endormir. Vous n'êtes pas pressé, ce soir, puisque vous êtes venu après une aussi longue absence... Si vous êtes lassé de l'alcool, dit-il en constatant que le verre de Yûichi était resté plein, nous pourrions faire une partie d'échecs. Kawada vous a appris à jouer, non ?

— Oui, un peu.

— Il a été mon professeur à moi aussi... Il n'aurait jamais imaginé, en nous apprenant les échecs, qu'une nuit d'automne, nous jouerions ainsi, vous et moi... Cet échiquier, dit-il en montrant un ancien jeu élégant et les pièces blanches et noires, je l'ai trouvé chez un antiquaire. Maintenant, le jeu d'échecs est mon seul divertissement. Ça vous déplairait d'y jouer ?

— Non.

Yûichi ne refusa pas. Il avait déjà oublié qu'il était venu là pour rendre les cinq cent mille yens.

— Vous jouerez avec les blancs.

Il y avait devant Yûichi les seize pièces : tours, fous, roi, cavaliers, etc.

À droite et à gauche de l'échiquier, les verres de vin blanc à moitié pleins scintillaient. Les deux hommes se turent et ne résonnait plus dans le silence que le bruit imperceptible des pièces d'ivoire qui se heurtaient.

Dans un tel silence, la sensation de l'existence de l'autre devenait plus évidente dans le bureau. Yûichi fut tenté à plusieurs reprises de se retourner vers la statue invisible qui observait le déplacement des pièces sur l'échiquier.

Le temps qui s'écoulait ainsi ne pouvait être mesuré. On ne savait pas s'il était long ou bref. Si ce que Shunsuké appelait l'instant suprême devait se produire, c'est dans un tel temps imperceptible qu'il adviendrait avant de repartir sans se faire remarquer davantage. Ils achevèrent une partie. Yûichi l'avait emportée.

— Ah, j'ai perdu, soupira le vieil écrivain.

Mais son visage débordait de joie et Yûichi nota pour la première fois une telle expression de douceur en Shunsuké.

— ... J'ai sans doute perdu parce que j'ai trop bu. Il faut faire la deuxième manche. Il faut que je me dégrise un peu avant.

Il se servit de l'eau, d'un pichet où flottaient des tranches de citron, et, un verre à la main, il se leva.

— Excusez-moi un instant.

Il alla dans la bibliothèque. Au bout d'un moment, Yûichi aperçut ses jambes allongées sur le divan. D'une voix claire, Shunsuké l'appela de la bibliothèque :

— Si je m'assoupis un peu, cela me dessoûlera. Réveillez-moi dans vingt ou trente minutes. D'accord ? Dès mon réveil, nous ferons l'autre manche. Vous pourrez m'attendre ?

— Oui, répliqua Yûichi.

Il étendit lui-même mollement ses jambes sur le canapé encastré dans l'alcôve et joua avec les pièces noires et blanches.

Lorsqu'il alla réveiller Shunsuké, le vieil homme ne répondit pas. Il était mort. Il avait laissé un mot sur la table de chevet, maintenant la feuille sous sa montre qu'il avait enlevée. On pouvait lire :

« Adieu. Je vous ai laissé un cadeau dans le tiroir droit de mon bureau. »

Yûichi alla aussitôt réveiller la bonne et téléphona au D^r Kumemura, son médecin de famille. Mais il était déjà trop tard lorsqu'il fut là pour faire quoi que ce fût. En apprenant les circonstances, le médecin déclara que la cause du suicide était inconnue, mais que c'était de toute évidence une mort volontaire consécutive à l'absorption d'une dose mortelle de Pavinal, sédatif que Shunsuké prenait lorsqu'il avait des crises de névralgie au genou droit. Le médecin demanda s'il n'y avait aucun testament. Yûichi montra alors la feuille qu'il avait trouvée plus tôt. Ils ouvrirent alors le tiroir droit du bureau. Ils découvrirent un testament notarié qui signifiait un legs universel. D'après ce document, toute sa fortune, mobilière et immobilière, qui s'élevait presque à dix millions de yens, revenait intégralement à Yûichi. Les deux témoins du testament était

le P.-D.G. et le directeur de publication de la maison d'édition qui avait fait paraître ses œuvres complètes et avec lesquels il était en bons termes. Un mois auparavant, Shunsuké s'était rendu en compagnie de ces deux personnes au bureau d'enregistrement notarial de Kasumigaseki.

Le projet de remboursement des cinq cent mille yens de dette était donc tombé à l'eau. L'idée d'avoir toute sa vie liée par cet amour de Shunsuké, qui s'était exprimé au moyen de dix millions de yens, l'emplissait de mélancolie, mais un tel sentiment ne convenait guère aux circonstances. Le médecin prévint la police et l'inspecteur en chef arriva, en compagnie d'un commissaire et d'un médecin légiste, pour procéder à l'examen des conditions du décès. Pour le procès-verbal, ils interrogèrent Yûichi qui répondit à l'interrogatoire avec clarté. Comme le D^r Kumemura intervenait en sa faveur, il ne fut nullement suspecté d'avoir aidé Shunsuké à se donner la mort. Mais l'inspecteur, après avoir lu l'acte notarié de légation, l'interrogea avec insistance sur ses rapports avec le mort.

— C'était un ami de mon défunt père et quand je me suis marié, il s'est occupé de moi, comme si j'étais son fils. Il me traitait avec une grande générosité.

Lorsqu'il prononça cet unique faux témoignage, les larmes roulèrent sur les joues de Yûichi ; l'inspecteur, avec un calme professionnel, jugea aussitôt de l'authenticité de ces belles larmes, et en conclut à l'innocence absolue du suspect.

Un journaliste bien informé se présenta à son tour et importuna Yûichi de ces mêmes questions :

— Puisqu'il vous a légué la totalité de ses biens, le maître devait terriblement vous aimer.

Dans ces paroles dépourvues de malice, le seul mot d'amour transperça le cœur de Yûichi.

Le jeune homme conserva une mine grave sans répondre. Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas encore prévenu sa famille et alla téléphoner à Yasuko.

C'était déjà l'aube. Yûichi n'éprouvait aucune fatigue, il n'avait même pas sommeil, mais comme il supportait mal les personnes venues présenter leurs condoléances et les journalistes, qui dès le petit matin, se pressaient dans la maison, il alla se promener, après en avoir averti le D^r Kumemura.

C'était un matin très ensoleillé. En bas d'une colline, il aperçut les deux lignes d'une étincelante fraîcheur des rails du tramway, qui s'étendaient au loin dans une avenue sinueuse et encore déserte. La plupart des magasins étaient encore fermés.

« Dix millions de yens », se dit le jeune homme en traversant l'avenue. « Attention, tout sera fichu si tu te fais écraser par une voiture maintenant... »

Chez un fleuriste qui venait de lever son rideau métallique devant sa vitrine, d'innombrables fleurs encore humides formaient des bouquets denses et touffus.

« Dix millions de yens... Combien de fleurs pourrais-je acheter ? » murmura le jeune homme en son cœur.

Cette liberté insaisissable pesait encore plus lourd que la mélancolie qui l'avait envahi durant toute la nuit et cette inquiétude accéléra maladroitement sa démarche. Il aurait été plus convenable d'imputer cette inquiétude à sa nuit blanche. Il approchait d'une gare et il constata que des salariés matinaux se rassemblaient au portillon. Devant la gare, deux ou trois cireurs étaient déjà installés.

« Pour commencer, je vais me faire cirer les chaussures... », se dit Yûichi.

Aux Éditions Gallimard

LE PAVILLON D'OR.
APRÈS LE BANQUET.
LE MARIN REJETÉ PAR LA MER.
LE TUMULTE DES FLOTS.
CONFESSION D'UN MASQUE.
LE SOLEIL ET L'ACIER.
MADAME DE SADE, théâtre.
LA MER DE LA FERTILITÉ
I. NEIGE DE PRINTEMPS.
II CHEVAUX ÉCHAPPÉS.
III. LE TEMPLE DE L'AUBE.
IV. L'ANGE EN DÉCOMPOSITION.
UNE SOIF D'AMOUR.
LA MORT EN ÉTÉ.
LE PALAIS DES FÊTES, théâtre.
CINQ NÔ MODERNES, théâtre.
L'ARBRE DES TROPIQUES, théâtre.
LE JAPON MODERNE ET L'ÉTHIQUE SAMOURAÏ.
LES AMOURS INTERDITES.
L'ÉCOLE DE LA CHAIR.

[1](#) Diminutif affectueux et quelque peu enfantin. (N. des T.)

[2](#) Paradis en japonais. (N. des T.)

[3](#) Citation extraite du chapitre XXXII du roman *Kôshoku ichidai otoko* (*Un homme amoureux de l'amour*) (1682), in *Mille ans de littérature japonaise* (La Différence, 1982). (N. des T.)

[4](#) Selon une ancienne manière de compter, les Japonais ont un an de plus, dès le début de l'année. (N. des T.)

[5](#) *Ran* désigne un oiseau chinois imaginaire, qui ressemble à un coq et dont les ailes sont rouges, avec cinq autres nuances. Le deuxième caractère désigne aussi une sorte de phénix. Les deux ensemble ont pour sens, entre autres, la camaraderie. (N. des T.)

[6](#) Chauffage encastré dans le sol. (N. des T.)

[7](#) Alcôve décorative. (N. des T.)

[8](#) Cloison coulissante. (N. des T.)

[9](#) Célèbre éminence grise de l'extrême droite. (N. des T.)

[10](#) Chronique guerrière du XIV^e siècle. (N. des T.)

[11](#) L'expression « prairie du malheur » se trouve dans le fragment 121 d'Empédocle : « La région sans joie où le Carnage et le Ressentiment et la foule des autres Kères, les tristes maladies, les contagions, les travaux fugitifs, errent dans la prairie du malheur et dans les ténèbres » (traduction Jean Voilquin, in *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Garnier-Flammarion). Ce fragment est commenté par Nietzsche : « La terre est une sombre caverne, la prairie du malheur, demeure du meurtre, de la rancune et des autres Kères, des maladies, de la pourriture. (...) Dans ce monde de discorde, de souffrance et de conflit, l'homme ne découvre qu'un principe qui lui garantisse un ordre du monde tout différent : c'est l'Aphrodite. (...) La vie sexuelle lui semble ce qu'il y a de meilleur et de plus noble, la plus forte résistance à l'instinct de discorde. » (*Œuvres complètes*, tome XIX, p. 190 sq., traduction Geneviève Blanquis, in *La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, Gallimard.) (N. des T.)

[12](#) Traduction de *Leconte de Lisle* (Alphonse Lemerre, éd.). (N. des T.)

[13](#) *Phèdre* de Platon (traduction d'Émile Chambry, Garnier-Flammarion). (N. des T.)

[14](#) Le Banquet de Platon (traduction d'Émile Chambry, Garnier-Flammarion). (N. des T.)

[15](#) Sandale de paille. (N. des T.)

[16](#) Sorte de jeu d'échecs japonais. (N. des T.)

[17](#) Excusez-moi. (N. des T.)

[18](#) Buvons ! (N. des T.)

[19](#) Bonjour. (N. des T.)

[20](#) *Crinum japonicum*, de la famille des amaryllidacées. Ces fleurs poussent sur les plages, dans les régions tempérées. L'endroit où est située cette scène est réputé pour ces fleurs. (N. des T.)

[21](#) *Le plus tendre amour doit être un éternel manque. Ce que nous aimons n'est qu'une ombre.* (N. des T.)

[22](#) Les *sennin* sont des ermites fantastiques, immortels, dotés d'une force surnaturelle, d'inspiration taoïste. La légende veut qu'ils « se nourrissent de brouillard », expression encore couramment usitée en japonais pour désigner les rêveurs et les artistes qui ont la tête dans les nuages. (N. des T.)

[23](#) Ce poème de Straton est extrait de l'Anthologie palatine (XII, 5). Il a fait l'objet de trois traductions sensiblement différentes : la première, anonyme, parut en 1911 dans la « Bibliothèque des Curieux », la deuxième est de Marguerite Yourcenar (dans *La Couronne et la lyre*, N.R.F., 1981) et la troisième de Roger Peyrefitte (dans *La Muse garçonnière*, Flammarion, 1973). (N. des T.)